This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578428 4

Meiersohn

Marguerin
NKD

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

Tous les exemplaires de cet ouvrage sont revêtus de notre griffe.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Histoire de France, par MM. Hubault et Marguerin. 1 fort vol. in-12. Prix, broché. 3 fr. 25 c.

Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Paris.

Histoire des Temps modernes, par *les mêmes*. 1 fort vol. in-12. Prix, broché. 3 fr. 25 c.

Études sur la signification des mots et la propriété de l'expression, ou *Cours complémentaire de grammaire et de langue française*, par M.-L. Michel, ancien rédacteur en chef du *Bulletin de l'instruction primaire*, professeur de langue française à l'école municipale Turgot. 1 vol. gr. in-18. Prix, cart. 1 fr. 50 c.

Études et exercices sur les synonymes français, par M. Sardou, auteur de divers ouvrages classiques. 1 vol. in-12. Prix, cart. 2 fr. 25 c.

Dictionnaire (nouveau) **des synonymes français**, par *le même*. 1 vol. in-18 jésus d'environ 600 pages. Prix, br. 3 fr. 50 c.

Dictionnaire (nouveau) **abrégé de la langue française**, où l'on trouve les mots de la langue littéraire et les termes scientifiques les plus usités, suivi d'un *Dictionnaire historique, mythologique et géographique*, ou Dictionnaire des noms propres les plus usités, par *le même*. 1 fort volume de plus de 800 pages, très-bien imprimé. Prix, cart. 2 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

DE PROSE ET DE VERS

AVEC DES

NOTES POUR L'INTELLIGENCE DU TEXTE

ET L'ÉTUDE DE LA LANGUE

PAR

MM. MARGUERIN ET MICHEL

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

1re Partie

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

PARIS

ÉDITIONS DEZOBRY

Fd TANDOU ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES ÉCOLES, 78

1864

JLO

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
740413
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1916 L

PRÉFACE.

On doit considérer deux choses dans un cours de français, même élémentaire : l'étude de la grammaire et celle de la langue.

L'explication des règles, leur application dans des dictées graduées, l'analyse grammaticale et l'analyse logique, sont trop souvent le fonds unique d'une classe de français. Tout utiles qu'ils soient, ces exercices ne sont pas les plus propres à développer l'intelligence. S'ils font connaître à l'enfant la forme extérieure des mots et les modifications qu'ils subissent en vertu d'un certain nombre de règles, la construction de la phrase et la dépendance des phrases entre elles, ils ne servent nullement à lui apprendre la valeur des mots, leurs acceptions diverses, leurs rapports, c'est-à-dire la langue elle-même, la langue vivante pour ainsi parler. Aussi, lorsque vient pour l'élève le moment de s'exercer à écrire, il n'est en rien préparé aux plus simples compositions françaises. Nous parlons ici surtout pour les établissements où l'enseignement ne repose pas sur les langues classiques, et ne comporte pas la durée des études secondaires.

Nous croyons qu'il est facile de combler ce vide, et de faire marcher de front l'étude de la langue et celle de la grammaire. Les *Recueils de morceaux choisis* nous en donnent les moyens; ils deviennent, à ce point de vue, les auxiliaires et les compléments indispensables d'un cours de français. Voici, d'après notre expérience, comment on peut se servir de celui que nous publions.

JUN 1915

Le maître lit d'abord ou fait lire un morceau qu'il a donné d'avance à préparer; il s'assure par des questions qu'on en a bien saisi le sens général et qu'on a étudié les notes qui accompagnent le texte; puis, dans l'esprit de ces notes mêmes, et selon l'exemple que nous avons donné[1], procédant toujours par interrogations, il fait sur les mots, leurs sens divers, leur emploi, leur dérivation, leurs rapports, toutes les remarques qu'il juge à propos, selon l'âge et le degré d'avancement de ses élèves.

Le morceau expliqué sert de leçon pour le lendemain et d'exercice de récitation; les observations, dont les élèves ont rapidement pris note, sont la matière du devoir écrit. Ce devoir montre au maître si ses explications ont été bien comprises; il est pour lui un moyen facile de mesurer le travail et l'intelligence de ses élèves. On comprend combien ces exercices peuvent être animés, intéressants et féconds en progrès; combien ils sont faits pour exciter l'esprit, stimuler l'ardeur et tenir l'attention en éveil.

Si l'étude des langues est l'instrument le plus propre à développer l'intelligence, il appartient aux lettres de développer les bons sentiments et de former la conscience morale, de préparer des esprits droits et des cœurs honnêtes. Notre recueil, à cet égard, a été composé avec un soin minutieux. Dieu manifestant dans la création sa providence infinie, la religion, la famille, la patrie, les devoirs de l'homme envers ses semblables et envers lui-même, tel est le fonds des grands et éternels sentiments auxquels, sous des formes variées, se rapportent tous nos morceaux. Il n'en est pas un qui ne prête, pour le maître, à ces commentaires de morale familière qui sont à la fois pour lui un devoir et un délassement aux matières plus arides d'enseignement.

Nous avons moins recherché la nouveauté dans nos choix que la convenance complète au but que nous nous proposions. Un certain nombre de morceaux s'imposent d'eux-mêmes dans tout recueil fait pour les classes. Ainsi les *fables de La Fontaine*, dont l'enfant sent les grâces originales et piquantes avant de se les expliquer, les *fables de Florian*,

1. Voir page 1, explication de la fable *le Grillon* au point de vue du sens, — et page 70, au point de vue de l'expression et de la grammaire.

d'une langue si facile et si aimable, les deux admirables tragédies sacrées de Racine, la première partie du *Traité de l'existence de Dieu*, où toute la grâce du beau génie de Fénelon, s'unit à une exquise simplicité dans l'expression des idées les plus élevées : ce sont là des sources abondantes où tous les maîtres doivent aller puiser, au risque de se rencontrer souvent dans leurs choix. De même, parmi les modernes, le poëme touchant du *petit Savoyard*, les deux *messéniennes* sur *Jeanne d'Arc*, le joli conte du *Meunier de Sans-Souci*, sont des pages qui font de droit partie de tout recueil. Nous espérons que les morceaux nouveaux, que nous avons empruntés pour une part à nos auteurs classiques, pour une autre aux contemporains, quelquefois aux meilleures traductions des ouvrages étrangers, ne faibliront pas à côté des morceaux consacrés.

Nous avons été plus sobres de poésies proprement religieuses qu'on ne l'est d'ordinaire : c'est que nous n'avons pas voulu mettre de pièces qui, par la pensée ou par l'expression, ne fussent pas en rapport avec l'âge des enfants pour lesquels ce petit livre est composé. Ce n'est pas à des enfants, par exemple, que s'adressent les tendres et sévères paraphrases que Corneille a faites de l'*Imitation*. Pourquoi la religion se présenterait-elle à l'enfance sous ces dehors de tristesse? Mais, d'autre part, la religion répugne plus encore à cette mollesse pleine d'afféterie que les modernes ont trop souvent portée dans les sujets religieux. Aussi avons-nous complétement exclu ces sortes de morceaux de notre recueil. Le sentiment religieux s'y trouvera mêlé aux tableaux de la nature, aux scènes de la famille, aux grands traits de l'histoire sainte et de l'histoire nationale, comme il se mêle à tous les instants de l'existence pour les individus et pour les sociétés.

Quant à la distribution des morceaux par groupes, nous n'avons pas cru devoir, dans ce 1er volume, adopter le classement ordinaire en descriptions, tableaux, narrations, etc. Ces divisions ne sont utiles que si l'on se propose de donner à l'élève des modèles de petites compositions françaises, et alors le texte doit être accompagné d'arguments d'analyses, de commentaires. Nous avons préféré grouper les morceaux d'après les idées et les sentiments qu'ils expriment, de

manière à ce qu'ils reçoivent toute leur signification, tantôt par les rapports, tantôt par les contrastes qu'ils présentent. Seulement, nous avons établi trois grandes divisions, répondant aux trois divisions réelles de l'année scolaire, et nous avons cherché de l'une à l'autre à graduer les difficultés, de sorte qu'au début l'élève rencontre les morceaux les plus courts et les plus simples pour s'élever peu à peu à des morceaux plus longs et plus complexes, mais sans être mis en face d'un ordre d'idées qui dépasse le niveau de l'intelligence moyenne de son âge.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

Pages.

PRÉFACE ..... V-VIII

Explication de la fable *le Grillon* de Florian, au point de vue du sens... 1

1. Prière du matin. *Racine* 6
2. Comment il convient que les enfants prient. *Bossuet* 6
3. Grandeur et bienfaits de Dieu. *Racine* 7
4. La loi de Dieu. *Idem* 8
5. La providence de Dieu manifestée dans la conservation et l'alimentation des animaux. *Bernardin de Saint-Pierre* 8
6. Providence de Dieu. *Le Franc de Pompignan* 9
7. Instinct des oiseaux dans la construction de leurs nids. *Rollin* 9
8. Le premier vol du jeune oiseau. *Delille* 11
9. Le nid de fauvettes. *Berquin* 12
10. Migration des oiseaux. *Rollin* 13
11. Tendresse de la perdrix pour ses petits. *La Fontaine* 14
12. La mère, l'enfant et les sarigues. *Florian* 14
13. La brebis. *L. de Jussieu* 15
14. Le respect pour les parents. Mme *Tastu* 17
15. Piété filiale chez un vieillard. *Saint-Simon* 17
16. L'aisance et le bonheur dans la médiocrité. *Marmontel* 18
17. Le Grillon. *Florian* 19
18. Les fêtes de famille. *Marmontel* 20
19. Le départ du petit Savoyard. *Guiraud* 21
20. L'enfant prodigue. *Traduit de l'Évangile de saint Luc* 22
21. Inépuisable bonté de Dieu. *Racine* 24
22. L'innocence et le repentir. *L. de Jussieu* 25
23. Le laboureur et ses enfants. *La Fontaine* 25
24. La châtaigne. *Arnault* 26
25. L'entrée au collége. *Marmontel* 27
26. L'écolier modèle. *Idem* 28
27. La bonne camaraderie. *D'Aguesseau* 29
28. La classe en voyage. *Idem* 30
29. L'éducation chrétienne. *Racine* 31
30. Le château de cartes. *Florian* 31
31. L'enfant et le miroir. *Idem* 33
32. L'offrande du pauvre. *Maury* 34
33. L'âne. *L. de Jussieu* 34
34. Le sifflet. *Franklin* 36
35. Le rat et le raton. *Ducerceau* 37
36. Le cochet, le chat et le souriceau. *La Fontaine* 39
37. Le renard et le bouc. *Idem* 40
38. L'âne et le chien. *Idem* 41
39. L'écureuil, le chien et le renard. *Florian* 43
40. Le chien et le chat. *Arnault* 44
41. Le loup et le jeune mouton. *Fénelon* 45
42. La brebis et le chien. *Florian* 45
43. Le loup et l'agneau. *La Fontaine* 46
44. Le méchant ne peut échapper à Dieu. *Bossuet* 47

Pages.
45. Le renard et la cigogne. *La Fontaine*..... 48
46. Le chat et les lapins. *Fénelon*..... 49
47. Le chat, la belette et le petit lapin. *La Fontaine*..... 50
48. L'huître et les plaideurs. *Boileau*..... 52
49. L'abeille et la mouche. *Fénelon*..... 53
50. L'esprit de contradiction. *J.-B. Rousseau*..... 53
51. L'assemblée des animaux pour se choisir un roi. *Fénelon*..... 54
52. Le meunier de Sans-Souci. *Andrieux*..... 55
53. Sottise et vanité. *Molière*..... 57
54 La herse. *Franklin*..... 57
55. Le savant et le voleur. *Chamfort*..... 58
56. Le danger d'une porte ouverte ou une leçon d'économie. *J.-B. Say*..... 59
57. Ce que coûte de travail un morceau de pain. *De Foé*..... 60
58. Un trait de Louis XII. *Andrieux*..... 61
59. La religion appelant les bénédictions de Dieu sur les champs. *Delille*..... 61
60. La prière du soir dans une église de campagne. *Lamartine*..... 63
61. Périodicité des jours et des nuits et marche des saisons. *Fénelon*..... 64
62. L'eau. *Idem*..... 64
63. L'air. *Idem*..... 65
64. Le feu. *Idem*..... 66
65. Les plantes et leurs usages. *Idem*..... 67
66. Les infiniment petits. *Malebranche*..... 68
67. Dieu voit tout. *Lamartine*..... 68

LIVRE II.

Explication de la fable *du Grillon* au point de vue de l'expression et de la grammaire..... 70
1. Invocation à Dieu pendant la nuit. *Racine*..... 77
2. Il est un Dieu. *Chateaubriand*..... 78
3. Variété des aspects de la surface terrestre. *Fénelon*..... 78
4. Inépuisable fécondité de la terre et ses causes. *Idem*..... 79
5. Innombrable quantité et infinie petitesse des êtres vivants. *Fontenelle*..... 80
6. Ce qu'on peut observer dans la germination d'une fève. *Malebranche*..... 81
7. Le fourmi-lion et la demoiselle. *Idem*..... 82
8. Lettre de Racine à son fils séparé de la famille. *Racine*..... 83
9. Lettre de Racine à son fils malade. *Idem*..... 84
10. L'anniversaire. *Millevoye*..... 85
11. Souvenir d'une mère. *Marmontel*..... 86
12. La pauvre fille. *Soumet*..... 86
13. Comme il faut s'aimer entre frères. *Franklin*..... 88
14. Le chien du bûcheron Brisquet. *Ch. Nodier*..... 89
15. Le chien coupable. *Florian*..... 91
16 Le berger et le troupeau. *La Bruyère*..... 93
17. L'amitié. *La Fontaine*..... 94
18. L'aveugle et le paralytique. *Florian*..... 94
19. Le travail et l'aumône. *Guiraud*..... 95
20. Le petit Savoyard à Paris. *Idem*..... 96
21. Le printemps. *Michaud*..... 98
22. Le clair de lune. *Chénédollé*..... 99
23. L'été. *Léonard*..... 100
24. La moisson dans le midi. *Racine*..... 101
25. L'automne *Aimé Martin*..... 101
26. L'orage. *Saint-Lambert*..... 102
27. La feuille. *Arnault*..... 103
28. Le départ des hirondelles. *Michelet*..... 104
29. L'hiver. *J.-B. Rousseau*..... 105
30. Un beau jour d'hiver. *Delille*..... 105

Pages.
31. Vicissitudes des saisons de l'année et des âges de la vie humaine. *Saint-Ange*. 106
32. Un poëte à son petit logis. *Ducis*..... 106
33. La chatte du poëte. *Delille*..... 107
34. La maison de Rollin. *Rollin*..... 108
35. La maison de Boileau. *Boileau*..... 108
36. Le vrai propriétaire. *Delille*..... 109
37. Où se trouve le bonheur. *La Fontaine*..... 110
38. Comment l'on se trompe sur le bonheur. *Voltaire*..... 110
39. Le linot. *Florian*..... 111
40. La carpe et les carpillons. *Idem*..... 113
41. Le danseur de corde et le balancier. *Idem*..... 114
42. Il faut se défier des apparences. *Franklin*..... 115
43. Les châteaux en Espagne. *Collin d'Harleville*..... 116
44. La laitière et le pot au lait. *La Fontaine*..... 117
45. La vanité singulièrement placée. *Montesquieu*..... 118
46. La tortue et les deux canards. *La Fontaine*..... 119
47. Le lièvre et la tortue. *Idem*..... 120
48. Le cheval et le loup. *Idem*..... 121
49. Le lièvre et la perdrix. *Idem*..... 122
50. Le lion et le rat. *Idem*..... 123
51. La Bible. *Fontanes*..... 124
52. L'hospitalité patriarcale. *Traduit de la Bible*..... 126
53. Joseph vendu par ses frères. *Idem*..... 127
54. Joseph se fait reconnaître par ses frères. *Idem*..... 128
55. Consécration de Samuel à Dieu par sa mère. *Idem*..... 131
56. Ruth et Noémi. *Idem*..... 132
57. Athalie et Joas. *Racine*..... 133
58. Instructions de Tobie à son fils. *Traduit de la Bible*..... 137
59. Esther et Mardochée. *Racine*..... 138
60. Prière d'Esther. *Idem*..... 141

LIVRE III.

Explication de la fable *du Grillon* au point de vue de la prononciation et du débit..... 144
1. Invocation à Jésus-Christ. *Racine*..... 147
2. Jésus-Christ. *Pascal*..... 148
3. Acte de foi. *Corneille*..... 148
4. Dieu manifeste par l'extrême petitesse comme par l'infinie grandeur. *Fénelon*..... 149
5. Le ciel et les étoiles. *Idem*..... 150
6. Au soleil. *Lamartine*..... 151
7. Empire de l'homme sur les êtres de la création. *Buffon*..... 151
8. Les animaux sauvages. *Idem*..... 153
9. Les animaux domestiques. *Fénelon*..... 154
10. Les bœufs et le loup. *Brizeux*..... 154
11. L'accueil du chien. *Lamartine*..... 155
12. Le cheval de bataille. *Chénédollé*..... 155
13. Le réveil des oiseaux. *Tschudi*..... 156
14. La fauvette. *Buffon*..... 157
15. La bergeronnette. *Guéneau de Montbéliard*..... 157
16. Le chant du rossignol en liberté. *Pluche*..... 158
17. Le rossignol captif. *Guéneau de Montbéliard*..... 159
18. Les amis de l'homme dans la solitude. *Saint-Lambert*..... 160
19. Pouvoir que Dieu a donné à l'homme sur la nature. *Bossuet*..... 161
20. La naissance des arts. *Louis Racine*..... 162
21. Les premiers observateurs du ciel. *Fontanes*..... 163

Pages.
22. Les progrès du genre humain par le travail. *Thiers*..... 163
23. Combien il est difficile d'être utile aux hommes. *Cuvier*..... 165
24. Amour du pays natal. *Bossuet*..... 166
25. Le retour dans la patrie. *Bernardin de Saint-Pierre*..... 168
26. Même sujet. *J.-J. Rousseau*..... 168
27. La barque de l'émigré. *Chateaubriand*..... 169
28. La famille. *Lamennais*..... 169
29. Le retour du petit Savoyard. *Guiraud*..... 170
30. Le père de famille et la maison incendiée. *Goldsmith*..... 171
31. L'enfance. *Delille*..... 173
32. La vieillesse. Mme *Tastu*..... 173
33. La fuite du temps. *Fénelon*..... 173
34. L'épreuve. *J.-J. Rousseau*..... 174
35. Nécessité de l'attention. *Bossuet*..... 175
36. Les années d'apprentissage de Franklin. *Mignet*..... 176
37. La main droite et la main gauche. *Arnault*..... 178
38. La hache. *Franklin*..... 179
39. Le renard et les raisins. *La Fontaine*..... 179
40. Le loup devenu berger. *Idem*..... 180
41. L'âne et ses maîtres. *Idem*..... 181
42. Le corridor de la tentation. *Voltaire*..... 182
43. Un jugement de Zadig. *Idem*..... 184
44. Le roi poëte et le courtisan. Mme *de Sévigné*..... 184
45. L'avare magnifique. *Molière*..... 185
46. L'avare volé. *Idem*..... 190
47. Le joueur ruiné. *Regnard*..... 191
48. Le distrait. *La Bruyère*..... 194
49. L'inconstant. *Collin d'Harleville*..... 195
50. Le grondeur. *Brueys*..... 197
51. Utilité de l'histoire. *Rollin*..... 199
52. Baptême de Clovis. *Grégoire de Tours*..... 200
53. Meurtre de l'évêque Prétextat par la reine Frédégonde. *Aug. Thierry*..... 201
54. Charlemagne visitant les écoles. *Le moine de Saint-Gall*..... 203
55. Arrivée des croisés devant Jérusalem. *Michaud*..... 204
56. La réception d'un chevalier au moyen âge. *Guizot*..... 205
57. Saint-Louis et la Croisade. *Joinville* et *Mathieu Pâris*..... 206
58. Derniers instants et mort de saint Louis. *Chateaubriand*..... 208
59. Prise du roi Jean à la bataille de Poitiers. *Henri Martin*..... 210
60. Jeanne d'Arc suscitée de Dieu pour sauver la France. *C. Delavigne*..... 211
61. Mort de Jeanne d'Arc. *Idem*..... 213
62. La vieillesse de Louis XI, à Plessis-lez-Tours. *Henri Martin*..... 214
63. Le connétable de Bourbon et Bayard. *Fénelon*..... 216
64. Naissance et première éducation d'Henri IV. *Péréfixe*..... 218
65. Mort d'Henri IV. *Idem*..... 219
66. Le grand Condé à Rocroy. *Bossuet*..... 221
67. Conquête de la Franche-Comté par Louis XIV. *Voltaire*..... 223
68. Mort de Turenne. Mme *de Sévigné*..... 225
69. Grandeur de Louis XIV dans les revers. *Villars*..... 227
70. Une journée de Louis XVI et de sa famille dans la tour du Temple. *Lamartine*..... 229
71. La bataille de Valmy. *Thiers*..... 231
72. Situation de la France après les batailles d'Arcole et de Rivoli. *Idem*..... 232
73. Impressions de l'armée française en entrant dans la Terre-Sainte. *Napoléon*. 233
74. Passage du Saint-Bernard par l'armée française. *Thiers*..... 235
75. Première distribution des croix de la Légion d'honneur à l'armée au camp de Boulogne. *Idem*..... 239

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

LIVRE PREMIER

EXPLICATION

DE LA FABLE LE GRILLON[1] DE FLORIAN AU POINT DE VUE DU SENS

Le Maître avant de donner la fable à apprendre commence par la lire lui-même, en s'efforçant, par le ton de voix et les inflexions convenables, d'en bien rendre le sens, et de faire ressortir les intentions de l'auteur.

Il la fait ensuite répéter à l'un de ceux qui lisent le plus correctement et dont l'organe est le plus souple et la voix la plus juste. Après cette double lecture, les élèves comprennent de quoi il est question, et ont été frappés des traits les plus saillants.

Il s'agit de reconnaître la justesse de ces premiers aperçus, de les étendre, de les compléter par les explications de détails nécessaires, et de mettre les élèves à même de *répéter de vive voix le récit*, sans en omettre aucune partie importante.

Le Maître. — Comprenez-vous bien le sujet de la fable qu'on vient de lire?

L'Élève. — Je le crois. — *M.* De quoi y est-il question? — *E.* D'un grillon et d'un papillon. Le grillon porte envie au papillon, lorsque arrive une troupe d'enfants qui mettent ce dernier en pièces. Alors le grillon reconnaît qu'il a eu tort de se plaindre de sa condition.

M. Voilà, en effet, à peu près le sujet, mais le sujet dépouillé des traits qui lui donnent sa grâce et son caractère.

1. Voyez cette fable, p. 19.

Essayons d'en retrouver quelques-uns. Et d'abord tâchons de bien connaître nos personnages. Qu'est-ce qu'un grillon, car pour le papillon, vous en avez tous vu. Il n'en est peut-être pas de même du grillon pour plusieurs d'entre vous? — *E.* Je le connais également, j'en ai vu dans les champs : on en trouve aussi dans les maisons : ils se tiennent près du foyer, et font entendre le soir un petit cri triste et monotone que j'ai bien souvent remarqué. Ceux des maisons sont noirs, ceux des jardins ont le corps d'un beau vert avec des nuances changeantes : on les appelle encore des *sergents*.

M. Voilà bien le signalement général d'un grillon ; mais il s'agit de celui de notre fable, et il ne faut pas seulement connaître sa robe: il est bon de connaître aussi son caractère. Vous savez bien que ce n'est pas sur la mine seule qu'il faut juger les gens. Quel est donc le caractère du grillon qui nous occupe? Vous semblez embarrassé. Il est vrai que l'auteur ne parle pas de son caractère, mais il fait parler et agir le grillon, c'est à nous à le juger d'après ses paroles et ses actes.

Voyons donc ce que fait notre grillon. Nous le trouvons caché dans *l'herbe fleurie*. Il regarde un papillon qui voltige dans la prairie; il admire l'éclat de ses ailes, la liberté de ses allures, le bonheur de pouvoir courir comme lui de fleurs en fleurs : il lui envie ces avantages. Nous avons donc affaire à un petit grillon sans expérience, oisif, imprudent, vaniteux, et que son inexpérience et sa vanité font bientôt envieux et jaloux. Aussitôt l'envie et la jalousie produisent en lui leurs effets ordinaires. Elles le rendent ingrat et injuste envers la Providence : *Dame nature pour lui fit tout, et pour moi rien.* Elles déprécient à ses yeux tous les avantages qu'il en a reçus : *Je n'ai point de talent, encor moins de figure.* Elles aigrissent son orgueil blessé : *Nul ne prend garde à moi. l'on m'ignore ici-bas.* Elles le rendent enfin profondément malheureux : *Autant vaudrait n'exister pas.* Voilà donc notre petit grillon parfaitement caractérisé et dépeint[1]. Que se passe-t-il? Survient une troupe d'enfants, et voilà que précisément les avantages que le grillon enviait au papillon, c'est-à-dire l'éclat de ses couleurs, la vivacité de son vol, attirent l'attention de ces enfants, et amènent non pas seu-

1. Ces diverses observations peuvent être provoquées par les questions du maître, qui doit chercher à les obtenir directement des élèves. Comme cette marche exigerait des développements et un espace que la nature de ce livre nous interdit, nous avons été obligés de les présenter sans interruption, en les mettant dans la bouche du maître; mais il est facile de voir la place de ces questions et la manière dont il convient de les poser.

lement la captivité, mais la mort violente du brillant insecte. Cette catastrophe éclaire enfin le grillon sur l'imprudence de ses désirs; mais si elle lui donne plus de prudence, elle ne détruit pas entièrement les tristes effets de la jalousie qui tarit, dans les cœurs dont elle s'empare, la bonté et la générosité. Le grillon reste insensible à la triste fin du papillon; il ne lui échappe aucun accent de plainte ou de pitié sur sa mort; il ne songe qu'à vivre heureux dans sa retraite profonde. Ainsi l'envie le rendait malheureux, et elle le laisse insensible et égoïste.

Les personnages principaux nous sont maintenant assez bien connus. N'y en a-t-il pas d'autres qui figurent dans la scène que l'auteur nous raconte?

E. Il y a aussi les enfants qui sont épris de la beauté du papillon, de l'éclat de ses ailes, et qui le poursuivent pour s'en emparer. A l'aide de leurs mouchoirs, de leurs chapeaux, ils parviennent bientôt à l'atteindre. Puis, comme chacun veut l'avoir, ils finissent par le mettre en pièces.

M. La scène à laquelle l'auteur nous fait assister se déroule donc entièrement sous nos yeux. Essayez de la reproduire. — *E.* Nous voyons d'abord le grillon caché sous l'herbe, puis l'imprudent papillon qui voltige étourdiment de fleurs en fleurs, et jouit sans précaution de la liberté que lui donnent ses ailes. Ensuite nous voyons arriver les enfants, nous sommes témoins de leurs courses et de leurs efforts pour s'emparer du brillant insecte dont la beauté attire leurs yeux et excite leur envie. Nous le voyons succomber à leurs attaques et nous assistons à sa douloureuse agonie. Le grillon, qui en est témoin avec nous, comprend alors l'avantage de son obscurité qui le met à l'abri d'un semblable malheur, et s'arrange pour vivre heureux dans sa retraite profonde.

M. Est-ce là un récit vrai, c'est-à-dire le récit d'un événement réel et dont l'auteur a été témoin?

E. Non. C'est le récit d'une scène imaginée par l'auteur, et dans laquelle il fait même parler des êtres qui ne sont pas doués de la parole. Ce récit est une fable.

M. Pour quel but l'auteur a-t-il donc écrit le récit de cette action imaginaire?

E. Dans l'intention de nous intéresser et de nous instruire, en nous offrant des descriptions qui nous charment, des scènes qui nous émeuvent, et des personnages dont les actions et les discours nous font voir ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut imiter.

M. Mais puisque ces personnages ne sont pas réels, puisque

ce sont souvent des animaux dénués de raison, et même des êtres inanimés que les fabulistes font agir et parler, comment pouvons-nous en recevoir des leçons et des exemples?... Cette question vous embarrasse; elle exige quelques explications pour vous mettre à même d'y répondre.

Un fabuliste ou un auteur de fables se propose, comme vous l'avez fort bien dit, de nous intéresser et de nous instruire en nous montrant par le récit d'actions imaginaires, et par les actions et les discours de personnages fictifs, ce que nous devons imiter et ce que nous devons éviter. Il prête donc à ces personnages fictifs, aux animaux, aux plantes, aux objets inanimés qu'il introduit comme acteurs, des volontés, des actes, des sentiments, des pensées semblables à celles que les créatures raisonnables éprouveraient dans les circonstances où ces acteurs fictifs sont placés.

Il leur fait tirer des faits dont ils sont les acteurs ou les témoins les mêmes conséquences que les créatures raisonnables pourraient elles-mêmes en tirer. Ainsi dans la fable du *Loup et de l'Agneau*, le loup joue le rôle d'un homme qui abuse de sa force et qui ne consulte que la violence et l'injustice, tandis que l'agneau joue celui d'un homme qui n'a pour sa défense que le bon droit et l'innocence.

Cherchez donc maintenant à découvrir le rôle que remplit de la même manière chacun des personnages introduits par l'auteur de la fable du *Grillon*, et quels enseignements il nous donne.

Commençons par le papillon. Quel vous paraît être son rôle?

E. Celui d'un étourdi qui se plaît à étaler sa jeunesse et sa beauté, qui jouit imprudemment de la liberté qu'il doit à ses ailes, et qui n'a aucun souci des dangers auxquels il s'expose.

M. Quelles sont les conséquences de cette imprudence, et quel enseignement en résulte-t-il pour nous?

E. L'éclat de sa beauté et les actes de liberté dont il est si vain attirent précisément les attaques des enfants, et il est mis en pièces par eux. C'est donc un avertissement de ne pas faire étalage des avantages qu'on possède, de peur d'attirer l'envie, et de se voir dépouillé misérablement.

M. Et quel rôle jouent les enfants qui sont les auteurs de sa perte? Vous paraissez embarrassé? Craignez-vous donc d'apprécier comme il convient la part qu'ils ont dans ce petit drame? Cette part n'a-t-elle rien de blâmable? Examinez bien leur conduite. Ce papillon leur avait-il fait du mal? leur en faisait-il? — *E*. Non. — *M*. Dès lors avaient-ils le droit de lui en faire et de l'attaquer? — *E*. Non. — *M*. Ils ont donc été injustes et cruels en

faisant souffrir sans motifs légitimes un être doué de sensibilité, en le mettant en pièces pour leur amusement.

A qui appartient donc le beau rôle dans la fable?

E. Au grillon. Car il profite de l'expérience, il cesse de désirer les biens dangereux qui le séduisaient, et instruit par le malheur du papillon, il trouve le bonheur dans son obscure retraite. C'est donc lui qui nous enseigne ce qu'il faut imiter, comme les autres personnages nous ont enseigné ce qu'il faut éviter.

M. Est-ce que vous penseriez que le grillon nous offre de tous points un modèle à suivre? Pour moi, je trouve de graves reproches à lui faire, et s'il nous instruit, c'est plutôt en nous montrant ce qu'il faut éviter que ce qu'il faut imiter.

Réfléchissez attentivement au caractère qu'il montre, et vous vous rangerez, j'en suis certain, à mon jugement.

Quels sont au fond la conduite et les sentiments du grillon? Où le voyons-nous d'abord? *caché dans l'herbe fleurie*, c'est à-dire dans une retraite riante et douce où il peut vivre heureux. Mais il veut qu'on *prenne garde à lui*, il veut qu'on *s'occupe de lui, ici-bas;* c'est un vaniteux, plein de lui-même. Aussi porte-t-il *envie* au papillon, et l'envie, une fois entrée dans son cœur, le rend, comme nous l'avons vu, injuste et ingrat envers la Providence, mécontent et chagrin envers lui-même, et sans pitié pour les autres.

Ce n'est donc pas un modèle que l'auteur nous propose en lui. Sa fable a un autre but.

Elle nous montre qu'on peut trouver la joie et le bonheur dans une condition modeste et obscure, tandis que tout ce qui attire les yeux dans les conditions brillantes attire en même temps le danger et la ruine. Puis chaque personnage de cette scène nous donne pour son compte une leçon qui résulte de la part qu'il y prend, du rôle qu'il y joue.

Le papillon nous enseigne à ne pas exciter l'attention et l'envie par l'étalage des avantages que nous possédons, et à ne pas jouir sans précaution de la liberté qui est en notre pouvoir. Nous voyons par l'exemple des enfants, qu'en s'abandonnant à ses désirs et à sa passion on devient violent, cruel, et que la passion manque par son propre excès le but même qu'elle se propose.

Enfin le grillon nous montre comment la vanité peut conduire à l'envie et à la jalousie; comment de la jalousie naissent l'injustice, l'ingratitude, l'amertume, et comment cette même vanité, corrigée par l'expérience, va cependant encore aboutir à l'égoïsme.

Voilà, en effet, les sages leçons que nous offre cette fable. Avant de l'avoir étudiée avec réflexion, elle ne semblait vous présenter qu'un récit attachant et émouvant, propre seulement à piquer votre curiosité. Maintenant vous en comprenez mieux le sens et la portée, sans que cette étude plus sérieuse lui ait rien fait perdre de son agrément.

---

1. — Prière du matin.

L'oiseau vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit :
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Et l'appelle à la vie[1] où son jour[2] nous conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive[3]
Où vous ensevelit une molle langueur :
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'âme attentive[4],
Veillez; je suis tout proche, et frappe à votre cœur.

Ouvrons donc l'œil à sa lumière;
Levons vers ce Sauveur et nos mains et nos yeux;
Prions : une ardente prière
Écarte le sommeil et pénètre[5] les cieux.

RACINE.

2. — Comment il convient que les enfants prient.

Petits enfants, c'est par tendresse que je vous parle ainsi; car je n'adresserais pas mon discours à ceux qui, dans le berceau, ne m'écouteraient pas encore : je parle donc à vous, ô enfants qui commencez à avoir de la connaissance[6]. Dès qu'elle commence à poindre[7], vous connaissez votre véritable père, qui est Dieu; honorez-le dans vos parents, qui sont les images de son

1. La vie de l'âme, la vie spirituelle.
2. Sa lumière, la lumière que ses enseignements font briller aux yeux de notre intelligence.
3. *Oisive*, c'est-à-dire où l'on reste oisif, qui favorise l'oisiveté.
4. Remarquer l'accord de l'adjectif avec le dernier nom seulement, et la construction de ce membre de phrase pour *ayant l'œil et l'âme attentive*.
5. S'ouvre un accès; notre Seigneur Jésus-Christ a dit : *Demandez, et il vous sera accordé; frappez, et il vous sera ouvert.*
6. A avoir de la connaissance, à connaître et à comprendre.
7. *Poindre*, commencer à paraître, *le point du jour*.

éternelle paternité[1], ayez sa crainte dans le cœur, et apprenez de bonne heure à vous laisser enseigner, corriger et conduire à sa sagesse. Dites-lui : « O Seigneur, de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais; je vous aimerai, ô Dieu qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour; envoyez-moi du plus haut des cieux votre Saint-Esprit, ce Dieu qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme de tous ceux que vous sanctifiez. »

BOSSUET.

3. — Grandeur et bienfaits de Dieu.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance[2];
Chantons, publions ses bienfaits.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence
Chantons, publions ses bienfaits.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture[3],
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense[4] avec mesure
Et la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure[5].

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

RACINE.

1. Père a formé l'adjectif *paternel*, d'où le nom *paternité* signifiant la *qualité*, l'*essence* du père.

2. Inversion à remarquer. L'empire, le règne de Dieu a précédé la naissance des temps; il régnait avant que le monde existât.

3. Couleur. Les couleurs dont la nature les peint.

4. Distribue, répartit. *Avec mesure*, avec proportion, selon leur besoin.

5. *Avec usure*, avec abondance, en ajoutant beaucoup à ce qu'il a reçu. L'*usure* est le droit que celui qui emprunte paie à celui qui prête pour l'*usure* ou l'*usage* de la chose prêtée. Le champ paie l'usure du grain qui lui a été prêté, confié par l'homme.

4. — La loi de Dieu.

O mont de Sinaï[1] ! conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon[2] de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venait-il[3] renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il[3] ébranler la terre?

Il venait révéler aux enfants des Hébreux[4]
De ses préceptes saints la lumière immortelle;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle[5].

O divine! ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

RACINE.

5. — La providence de Dieu manifestée dans la conservation et l'alimentation des animaux.

La Providence a mis, au midi[6], des arbres toujours verts, et leur a donné un large feuillage pour abriter les animaux de la chaleur. Elle y est encore venue au secours des animaux en les couvrant de robes à poil ras, afin de les vêtir à la légère; et elle a tapissé la terre qu'ils habitent de fougères[7] et de lianes[8] vertes,

1. *Mont de Sinaï*. Montagne d'Asie, près la mer Rouge, sur laquelle Dieu a donné sa loi aux Hébreux.

2. *Aux yeux mortels*, aux yeux des hommes; non toute sa gloire, mais un seul rayon. Trait lumineux qui part d'un corps enflammé.

3. *Il*. Dieu.

4. Remarquer les inversions de cette phrase et de la suivante.

5. *Amour*, qui est ordinairement féminin au pluriel, est masculin au singulier. Cette licence n'est pas à imiter.

6. *Au midi*, dans les régions méridionales.

7. *Les fougères*, plantes très-communes dans nos bois, remarquables par la forme très-découpée de leurs feuilles dont les lobes sont garnis en dessous de points gris ou jaunes; elles tapissent les clairières des forêts. Il y en a plusieurs espèces, de taille et de forme très-diverses.

8. *Lianes*. Espèces de plantes grimpantes communes dans les pays chauds, qui s'étendent d'un arbre à un autre et forment des rideaux de verdure.

afin de les tenir fraîchement. Elle n'a pas oublié les besoins des animaux du nord : elle a donné à ceux-ci pour toits les sapins toujours verts, dont les pyramides[1] hautes et touffues écartent les neiges de leurs pieds, et dont les branches sont si garnies de longues mousses grises, qu'à peine on en aperçoit le tronc; pour litières, les mousses mêmes de la terre, qui y ont en plusieurs endroits plus d'un pied d'épaisseur, et les feuilles molles et sèches de beaucoup d'arbres, qui tombent précisément à l'entrée de la mauvaise saison; enfin, pour provisions, les fruits de ces mêmes arbres, qui sont alors en pleine maturité. Elle y ajoute çà et là les grappes rouges des sorbiers[2], qui, brillant au loin sur la blancheur des neiges, invitent les oiseaux à recourir à ces asiles; en sorte que les perdrix, les coqs de bruyère, les oiseaux de neige[3], les lièvres, les écureuils, trouvent souvent, à l'abri du même sapin, de quoi se loger, se nourrir et se tenir fort chaudement.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

6. — Providence de Dieu.

Le souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins;
Et la plus faible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la sève[4]
Et dans le chêne qui s'élève
Et dans les humbles arbrisseaux,
Du cèdre[5] voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base au nid des oiseaux.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

7. — Instinct des oiseaux dans la construction de leurs nids.

On voit dans plusieurs animaux une imitation de la raison qui

1. *Pyramides*. Les sapins dont les branches inférieures sont larges, et dont le sommet va en se rétrécissant, offrent aux yeux la forme pyramidale.

2. Arbre très-répandu en France, et connu sous le nom de sorbier des *oiseleurs*.

3. Qui vivent dans les pays toujours couverts de neige.

4. La séve est une humeur intérieure qui circule dans les arbres et les plantes, particulièrement au printemps, pour les entretenir et les nourrir, comme le fait le sang dans le corps des animaux.

5. Le cèdre est un arbre toujours vert, comme le pin et le sapin, auxquels il ressemble encore par l'aspect de ses feuilles en forme d'aiguilles. Les cèdres du mont Liban, en Asie, étaient fort renommés; on les a naturalisés en France. Ils sont communs dans les montagnes de l'Algérie.

étonne ; mais elle ne paraît nulle part d'une manière plus sensible que dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids.

En premier lieu, quel maître leur a appris qu'ils en avaient besoin? Qui a pris soin de les avertir, de les préparer à temps, et de ne point se laisser prévenir par la nécessité? Qui leur a dit comment il fallait les construire? Quel mathématicien[1] leur en a donné la figure? quel architecte[1] leur a enseigné à choisir un lieu ferme, et à bâtir sur un fondement solide? Quelle mère tendre leur a conseillé bien couvrir le fond de matières molles et délicates, telles que le duvet et le coton? Et lorsque ces matières manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits? En second lieu, quelle sagesse a marqué à chaque espèce une manière particulière de construire les nids, où les mêmes précautions fussent observées, mais en mille façons différentes? Qui a commandé à l'hirondelle, le plus adroit de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme et de choisir sa maison pour y édifier son nid à ses yeux, sans craindre de l'avoir pour témoin, et paraissant au contraire l'inviter à considérer son travail. Ce n'est point, comme les autres, avec de petits branchages et du foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ciment et le mortier, et d'une manière si solide, qu'il faut une espèce d'effort pour démolir son ouvrage.

Est-ce pour les oiseaux, Seigneur[2], que vous avez uni ensemble tant de miracles[3] qu'ils ne connaissent point? Est-ce pour les hommes qui n'y pensent pas? Est-ce pour des curieux qui se contentent de les admirer sans remonter jusqu'à vous? et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spectacle, de nous rendre sensible[4] votre Providence et votre sagesse infinies, et de nous remplir de confiance en votre

1. Les mathématiciens déterminent, au moyen du calcul, la forme la plus favorable à donner à un corps pour une étendue ou une capacité déterminée. L'emplacement et la solidité des constructions regardent l'art des architectes.

2. Mouvement plein de grâce et de sensibilité qui porte l'écrivain, émerveillé de tant de prodiges, à demander directement au Seigneur le secret de leur cause; après quoi, il s'en rend lui-même l'interprète dans les dernières lignes du morceau, avec autant de justesse que d'onction.

3. *Miracles*. Ce mot est plus spécialement consacré aujourd'hui au langage de l'Église. Appliqué aux prodiges naturels, il a pour synonyme *merveilles*.

4. *Sensible*, apparente, manifeste. Ce mot est pris ici dans le sens passif : une sagesse sensible, qui peut être reconnue par les sens, qui tombe sous les sens; cet adjectif est pris ordinairement dans le sens actif : *une âme sensible*, qui sent vivement, qui a une grande aptitude à sentir.

bonté, si attentive et si tendre pour les oiseaux dont une couple[1] ne vaut qu'une obole[2].

ROLLIN.

8. — Le premier vol du jeune oiseau.

Voyez avec quel soin et quel zèle nouveau[3]
Ses parents à voler forment le jeune oiseau.
C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature[4]
Tout est repos, fraîcheur, et parfum, et verdure;
L'adolescent[5], ravi de ce bel horizon[6],
S'agite dans son nid devenu sa prison;
Il sort, et, balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaie une aile encore tremblante.
Le couple[7] en voltigeant provoque[8] son essor[9],
Gourmande[10] sa frayeur, l'appelle, et vole encor :
Enfin il se hasarde, et, déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
L'air reçoit ce doux poids : il touche le gazon;
Ses parents enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice[11] alors le jeune élève
S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève;
Enfin, sûr de sa force et plus audacieux,
Il part; tout est fini[12], tous se font leurs adieux.

DELILLE.

1. Remarquer l'emploi de ce mot au féminin quand il signifie la réunion fortuite de deux objets, tandis qu'il est masculin quand il signifie la réunion du mâle et de la femelle, comme dans le morceau suivant, note 7, où le mot *couple* désigne le père et la mère du jeune oiseau.

2. *Obole*. Pièce de monnaie des peuples anciens, de très-peu de valeur.

3. *Nouveau*. L'auteur a parlé précédemment des soins et du zèle des oiseaux pour procurer des aliments à leurs petits. Ces soins et ce zèle se *renouvellent* pour lui apprendre à voler. Remarquer l'adjectif s'accordant seulement avec le dernier nom.

4. *Nature*. Tout ce qui a pris *naissance*. L'ensemble de la création. Quelquefois ce mot désigne l'auteur de la création lui-même, Dieu.

5. *Adolescent*. Celui qui sort de l'enfance et devient un homme. Ce mot est ici appliqué heureusement au jeune oiseau prêt à prendre son essor.

6. *Horizon*. L'espace que l'œil peut embrasser. Le petit oiseau enfermé dans son nid n'apercevait que les objets autour de lui. Quand il vole et s'élève dans l'air, l'horizon s'agrandit, c'est-à-dire qu'il aperçoit un espace beaucoup plus vaste.

7. *Le couple ;* le père et la mère, ce mot est donc masculin.

8. *Provoque*. Excite.

9. *Essor*, sa *sortie* du nid, son vol hors du nid.

10. *Gourmande* L'excite et l'encourage à vaincre sa frayeur.

11. *Novice*. Mot de la même famille que *nouveau*. Inexpérimenté, qui commence.

12. *Tout est fini*. L'éducation du petit oiseau est finie. La famille se sépare.

9 — Le nid de fauvettes.

Je le tiens, ce nid de fauvettes[1] !
Ils[2] sont deux, trois, quatre petits !
Depuis si longtemps je vous guette[3],
Pauvres oiseaux, vous voilà pris !

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh ! c'est en vain :
Vous n'avez pas encore d'ailes,
Comment vous sauver de ma main ?

Mais, quoi, n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois ; oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah ! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui l'été, dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons

Hélas ! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère[4],
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non, que rien ne vous sépare ;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous :
Qu'ils écoutent votre ramage[5],
Pour former des sons aussi doux ;

1. Remarquer la tournure vive de la phrase : *ce nid de fauvettes*, complément du verbe *je tiens*. *Le*, pléonasme, parce que *le* n'est pas indispensable à la construction, et qu'il sert seulement à mieux exprimer la joie de l'enfant qui s'est emparé du nid.

2. *Ils*. Autre tournure également vive. Le nom auquel ce pronom se rapporte est sous-entendu, parce qu'il est suffisamment indiqué par ce qui suit. Ellipse.

3. *Je vous guette*, je vous épie. Guetter, examiner avec attention chercher à découvrir. Guet ; faire le guet.

4. *Misère*. Sa douleur, son chagrin. Misère se dit ordinairement de la privation des choses nécessaires à la vie, de l'extrême pauvreté.

5. *Ramage*. Désigne particulièrement le *chant* propre à chaque oiseau.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

40. — Migration des oiseaux.

Les oiseaux de passage[1] ont tous leur temps marqué, et ils ne le passent point; mais ce temps n'est pas le même pour chaque espèce : les uns attendent l'hiver, les autres le printemps, d'autres l'été, et d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police[2] publique et générale, qui règle et qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit[3] général, aucun ne pense à partir; depuis sa publication, aucun ne demeure.

Une espèce de conseil décide du jour, et il accorde un intervalle pour s'y préparer, après quoi tout déloge[4], et il ne paraît le lendemain ni traîneurs[5] ni déserteurs, tant la discipline[6] est exacte! Plusieurs ne connaissent que l'hirondelle qui fasse ainsi; mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres espèces. Et je demande quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, quelle nouvelle elle a reçue des pays où elle va en grande troupe pour s'assurer qu'elle y trouvera toutes choses préparées. Je demande pourquoi elle ne s'attache pas comme les autres oiseaux au pays où elle a élevé sa famille qui y a été si bien traitée. Je demande par quel esprit de voyager[7] cette nouvelle famille, qui ne connaît que son pays natal, conspire[8] tout[9] entière à le quit-

1. *Oiseaux de passage*, qui ne séjournent pas dans une contrée, qui ne font qu'y passer à certaines époques.

2. *Police*. Ensemble de mesures destinées à établir l'ordre dans une société, chez un peuple.

3. *Édit*. Commandement, ordonnance rendue par celui qui est préposé au maintien de l'ordre général, de la police.

4. *Déloge*, part. Expression qui ne s'emploie aujourd'hui que dans le langage familier.

5. *Traîneurs*. Le mot *traînards* s'emploie mieux dans cette acception.

6. *Discipline*. Soumission, obéissance à la règle.

7. *Esprit de voyager*. Tournure équivalant à *envie de voyager, goût pour les voyages*.

8. *Conspire*. Se met d'accord, s'entend. Ce mot est pris ici dans sa signification propre et naturelle; *respirer* ensemble, c'est-à-dire avoir les mêmes *aspirations*, les mêmes désirs, les mêmes projets. Il est le plus souvent détourné de ce sens, et s'appliquant à la politique, il désigne des menées secrètes contre le gouvernement.

9. *Tout entière*. Tout, adverbe et invariable. Cependant, si l'adjectif suivant commençait par une consonne, il faudrait toute : *toute grande*.

ter. Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend à tous, soit anciens, soit nouveaux sujets de la république, de demeurer par delà un certain nombre de jours. Enfin, je demande à quels signes les principaux magistrats[1] connaissent que ce serait tout risquer que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse. Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes que celle du prophète : *Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et merveilleux! vous les avez formés avec sagesse?*

ROLLIN.

11. — Tendresse de la perdrix pour ses petits.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas[2],
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile[3],
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille[4],
Elle lui dit adieu[5], prend sa volée[5], et rit[6]
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

LA FONTAINE.

12. — La mère, l'enfant et les sarigues

Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien[7] sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère[8],
Se promène avec ses petits ?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,

1. *Magistrats.* Les chefs de la cité. L'auteur assimile, dans tout ce morceau, l'assemblée des oiseaux réunis pour leur départ à la société des hommes, à une nation. De là, le mot *république* employé plus haut pour désigner la troupe, la nation des oiseaux.

2. *Par les airs le trépas.* Inversion un peu dure. Le *trépas*, la mort.

3. *Traînant de l'aile.* Gallicisme, pour « traîner l'aile. » On dit également *traîner du pied, tirer du pied*, pour exprimer la fatigue.

4. *La pille* Terme de chasse. S'élance sur elle, l'attrape

5. *Lui dit adieu.* Gallicisme, pour « elle s'éloigne de lui. » *Prend sa volée.* Autre gallicisme, s'envole.

6. *Et rit.* Se moque. Charmante image, qui met sous les yeux la surprise du chasseur.

7. *Péruvien.* Du Pérou; contrée de l'Amérique méridionale.

8. *Bruyère.* Petit arbrisseau qui croît dans les bois et dont les fleurs sont très variées. Le singulier est mis ici pour le pluriel : *dans ces bruyères.*

Du sarigue[1] c'est la femelle :
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit; tu verras ce qu'ils vont devenir.
L'enfant frappe des mains : la sarigue, attentive,
Se dresse, et d'une voix plaintive
Jette un cri; les petits aussitôt d'accourir[2],
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis[3];
Ils disparaissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse[4].
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
Si jamais le sort t'est contraire[5],
Souviens-toi du sarigue; imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

FLORIAN.

43. — La brebis.

Je passais récemment dans un obscur canton[6],
Où l'on m'a conté pour notoire[7]
Ce petit fait touchant qui rappelle l'histoire
De la vache de Fénelon[8].

Un prélat[9], homme simple et bon,
Respecté, mais surtout chéri dans son domaine[10],

1. *Sarigue*, animal qui présente à peu près la forme et la taille du renard, et qu'on trouve dans l'Amérique méridionale.
2. *Les petits aussitôt d'accourir*. Phrase elliptique, pour « se mettent aussitôt à accourir, » ce qui serait long et traînant.
3. *Blottis*, cachés. Expression qui fait image.
4. *Sa richesse*. Ses enfants qui font sa richesse.
5. *Le sort*. Ce qui arrive, la succession des événements *t'est contraire*, est contraire, funeste à ton bonheur. Si tu éprouves des accidents, des revers, des chagrins, réfugie-toi auprès de ta mère.
6. *Un obscur canton*. Un lieu peu connu, un endroit ignoré.
7. *Notoire*. Connu, public. Mot de la famille de *connaître*.
8. *La vache de Fénelon*. Voir le vol. II des *Morceaux choisis*.
9. *Prélat*. Évêque ou archevêque.
10. *Domaine*. Domaine spirituel, c'est-à-dire dans son diocèse.

En se rendant un jour à la ville prochaine,
Rencontra sur sa route un beau petit garçon
Qui lui parut en grande peine.
Il allait tristement du coteau vers la plaine,
Guidant son modeste troupeau,
Et caressait en pleurant un agneau.
« Pauvre agneau! » disait-il; « tu n'auras plus de mère;
« Elle est perdue au fond du bois;
« Hélas! ma brebis la plus chère
« Aujourd'hui n'entend plus ma voix.
« Oh! quand je vais rentrer, quel chagrin pour mon père! »

Le prélat s'était arrêté;
Et tandis qu'à sa plainte amère
L'enfant s'abandonnait, il l'avait écouté.
« Pauvre petit, » dit-il avec bonté;
« Tu retournes à ta chaumière [1];
« Si tu n'y trouvais plus ta mère,
« Dis-moi, que ferais-tu? — Je pousserais des cris.
« — Et tes cris, mon enfant, pourraient-ils te la rendre?
« — Si ma mère pouvait m'entendre,
« Elle accourrait près de son fils.
« — Tu le crois; eh bien donc, cela devrait t'apprendre
« Par quel moyen tu peux ramener ta brebis. »

Sur le prélat le petit pâtre [2]
D'abord jette un regard surpris;
Puis tout à coup il a compris:
Il saisit son agneau folâtre [3],
Contre son sein le presse doucement,
Et le force à pousser un triste bêlement.
Deux ou trois fois il renouvelle
Cette épreuve, quoiqu'à regret,
Et voilà que, dans la forêt,
On entend la brebis qui bêle.
Le petit de nouveau l'appelle,
Et la pauvre brebis, aux cris de son agneau,

1 *Chaumière*, petite maison couverte en *chaume*, en paille.
2. *Pâtre*. Mot de la famille de paître. Celui qui fait paître, qui mène paître; berger.
3. *Folâtre*. Qui aime à jouer, à folâtrer comme les petits enfants et les agneaux. Cette épithète n'est pas bien placée dans la circonstance.

Comme une tendre mère inquiète et fidèle,
Accourt rejoindre le troupeau.

L. DE JUSSIEU.

14. — Le respect pour les parents.

Pour vivre longtemps sur la terre,
Honore ton père et ta mère;
C'est ce que votre loi, Seigneur, commande à tous.
Pour respecter son père à l'égal[1] de vous-même,
Pour aimer tendrement la mère qui nous aime,
Faut-il donc un ordre de vous,
Quand pour l'enfant pieux votre bonté suprême
Rend déjà le devoir si doux?

Mad. TASTU.

15. — Piété filiale chez un vieillard.

Le jardinier Lenôtre, qui a planté les jardins de Versailles et des Tuileries, n'est pas devenu moins célèbre que les architectes qui ont élevé ces palais. Sa réputation s'était étendue non-seulement en France, mais dans l'Europe entière. De toute part, on s'adressait à lui pour en obtenir des plans et des dessins de jardins et de parcs destinés à embellir les résidences royales et les châteaux des grands seigneurs. Lenôtre n'en conservait pas moins la simplicité de manières et la naïveté de sentiments qu'il devait à sa profession et aux exemples de son excellent père, dont il garda jusqu'à la fin le plus pieux et le plus tendre souvenir.

Trois mois avant la mort de Lenôtre, le roi[2], qui aimait à le voir et à le faire causer, le mena dans ses jardins, et, à cause de son grand âge (il avait 88 ans), le fit mettre dans une chaise[3] que des porteurs roulaient à côté de la sienne, et Lenôtre disait là : « Ah! mon pauvre père, si tu vivais et que tu pusses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ma joie. »

SAINT-SIMON.

1. *A l'égal de vous-même*, comme vous-même : locution elliptique, pour : « comme on vous respecte vous-même. »

2. *Le roi* Louis XIV. L'un des plus grands rois qu'ait eus la France. Né en 1638, mort en 1715.

3. *Chaise*. Chaise à porteurs. Espèce de fauteuil couvert, reposant sur des roues ou des pieds, et que des porteurs roulaient ou portaient. Les chaises à porteurs ont été fort en usage jusqu'au XVIIIe siècle.

16. — L'aisance et le bonheur dans la médiocrité.

L'ordre, l'économie, le travail, un petit commerce et surtout la frugalité[1], nous entretenaient dans l'aisance[2]. Le petit jardin produisait presque assez de légumes pour les besoins de la maison, l'enclos[3] nous donnait des fruits, et nos coings[4], nos pommes, nos poires, confits au miel de nos abeilles, étaient durant l'hiver, pour les enfants et pour les bonnes vieilles, les déjeuners les plus exquis. Le troupeau de la bergerie de Saint-Thomas habillait de sa laine tantôt les femmes et tantôt les enfants; mes tantes la filaient; elles filaient aussi le chanvre du champ qui nous donnait du linge; et les soirées, où, à la lueur d'une lampe qu'alimentait l'huile de nos noyers, la jeunesse du voisinage venait teiller[5] avec nous ce beau chanvre, formaient un tableau ravissant. La récolte des grains de la petite métairie[6] assurait notre subsistance; la cire et le miel des abeilles, que l'une de mes tantes cultivait avec soin, étaient un revenu qui coûtait peu de frais; l'huile exprimée de nos noix encore fraîches avait une saveur, une odeur que nous préférions au goût et au parfum de celle de l'olive. Nos galettes de sarrasin[7], humectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du Mont-Dore[8], étaient pour nous le plus friand régal. Je ne sais pas quel mets nous eût paru meilleur que nos raves et nos châtaignes; et en hiver, lorsque ces belles raves grillaient le soir à l'entour[9] du foyer, ou que nous entendions bouillonner l'eau du vase où cuisaient ces châtaignes si savoureuses[10] et si douces, le cœur nous palpitait de joie. Je me sou-

1. *La frugalité.* Habitude de se nourrir de mets simples et peu variés.

2. *Aisance.* État où l'on peut satisfaire facilement à tous les besoins de la vie

3. *L'enclos.* Petit champ voisin de la maison d'habitation, entouré d'une haie ou d'un mur, et où l'on cultive les fruits et les légumes pour le ménage.

4. *Coings.* Espèce de grosses poires, jaunes, dures, qui se mangent cuites et qui servent à faire des compotes et des confitures.

5. *Teiller.* Casser la tige du chanvre pour en extraire la filasse qui y est attachée. Cette opération facile et peu pénible se fait pendant les veillées, et donne lieu, dans la campagne, à des réunions fort joyeuses.

6. *Métairie.* Domaine dont les récoltes sont partagées entre le propriétaire du du sol et le laboureur qui le cultive.

7. *Sarrasin.* Connu aussi sous le nom de *blé noir*, à cause de la couleur de son grain, de la grosseur de celui du blé, mais taillé en angle. Il se sème en été. La fleur est blanche, et on le récolte en automne. Son grain, réduit en farine, donne un pain grossier. Il sert aussi à nourrir la volaille.

8. *Mont-Dore.* Montagne d'Auvergne entre le Puy-de-Dôme et le Cantal.

9. *A l'entour du foyer. A l'entour* est un adverbe et ne peut avoir de régime. Il faudrait dire *autour* du foyer.

10. *Savoureuses.* Qui a une bonne *saveur*, qui est *sapide*, mots de la même famille.

viens aussi du parfum qu'exhalait un beau coing rôti sous la cendre, et du plaisir qu'avait notre grand'mère à le partager entre nous. La plus sobre des femmes nous rendait tous gourmands. Ainsi, dans un ménage où rien n'était perdu, de petits objets réunis entretenaient une sorte d'aisance, et laissaient peu de dépense à faire pour suffire à tous nos besoins. Le bois mort dans les forêts voisines était en abondance et presque en non-valeur [1]; il était permis à mon père d'en tirer sa provision. L'excellent beurre de la montagne et les fromages les plus délicats étaient communs et coûtaient peu; le vin n'était pas cher, et mon père lui-même en usait sobrement [2].

MARMONTEL.

17. — Le grillon.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs:
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
« Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame Nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talents, encor moins de figure;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper;
L'insecte vainement cherche à leur échapper;
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts

1. *En non-valeur.* Sans valeur effective. Le bois mort étant commun dans les grandes forêts n'y a pas une valeur réalisable, parce qu'on ne trouve personne pour l'acheter.

2. *Sobrement.* Modérément, en petite quantité. De là la différence entre *frugalité* et sobriété.

Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde! »

Pour vivre heureux, vivons caché[1].

FLORIAN.

18. — Les fêtes de famille.

Un régal[2] qu'elle nous donnait avec la plus sensible joie était le réveillon[3] de la nuit de Noël. Comme il était tous les ans le même, on s'y attendait, mais on se gardait bien de paraître s'y être attendu; car tous les ans elle se flattait que la surprise serait nouvelle, et c'était un plaisir qu'on avait soin de lui laisser. Pendant qu'on était à la messe, la soupe aux choux verts, le boudin, la saucisse, l'andouille, le morceau de petit salé le plus vermeil, les gâteaux, les beignets de pommes au saindoux[4], tout était préparé mystérieusement par elle et l'une de ses sœurs; et moi, seul confident de tout cet appareil[5], je n'en disais mot à personne. Après la messe on arrivait; on trouvait ce beau déjeuner sur la table, on se récriait sur la magnificence de la bonne grand'-mère, et cette acclamation de surprise et de joie était pour elle un plein succès. Le jour des Rois, la fève[6] était chez nous encore un sujet de réjouissance; et quand venait la nouvelle année, c'était dans toute la famille un enchaînement d'embrassades et un concert de vœux si tendres, qu'il eût été, je crois, impossible d'en être le témoin sans en être ému. Figurez-vous un père de famille au milieu d'une foule de femmes et d'enfants, qui, tous levant les yeux et les mains vers le ciel, en appelaient sur lui les bénédictions, et lui, répondant à leurs vœux par des larmes d'amour qui présageaient peut-être le malheur qui nous menaçait[7]; telles étaient les scènes que me présentaient ces vacances.

MARMONTEL.

1. Voir l'explication de cette fable, sous le triple rapport du sens, du style et de la récitation, dans les explications placées en tête des trois livres de ce recueil.

2. *Régal.* Mets qui flatte le goût. Repas, festin où les mets sont en abondance et au gré des convives.

3. *Réveillon.* Nom populaire du repas donné dans les familles au retour de la messe de minuit, le jour de Noël.

4. *Saindoux.* Graisse de cochon.

5. *Appareil.* Les préparatifs. L'auteur choisit à dessein le mot *appareil*, qui a une emphase convenable à la circonstance.

6. *La fève.* Le gâteau mangé en famille, *le jour des Rois*, contient toujours une fève. Le convive dans la portion duquel elle se trouve, est désigné par là même *Roi* de la fête, et chacun porte sa santé en buvant.

7. Tableau touchant. L'auteur perdit son père bientôt après.

19. — Le petit savoyard[1].

I LE DÉPART.

Pauvre petit! pars pour la France.
Que te sert[2] mon amour? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant; c'est pour ton bien.
Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire[3],
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.
Mais je suis veuve; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi? chez des pauvres aussi!
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.
Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent[4];
Avant de le quitter, viens; qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.
Vois-tu ce grand chêne là-bas?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés[5], j'y conduisis ton père;
Mais lui, mon fils, ne revint pas!
Encor s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...
Que je vais prier Dieu pour toi!
Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde[6]?

1. *La Savoie.* Province entre la France et l'Italie, dont les habitants émigrent chaque année, à la fin de l'automne, pour venir gagner leur vie en France pendant l'hiver.

2. *Que te sert.* A quoi te sert. Remarquer cette tournure et l'ellipse de la phrase suivante : *ici, dans la souffrance.* La souffrance pour « la misère. »

3. Retenez cette tournure, qui s'écarte des règles de la construction grammaticale, mais qui produit un bon effet et qui est autorisée. (Jamais on n'eût osé dire « à moi, heureuse et délassée, » etc.)

4. *Foyer absent.* Le foyer est pris ici pour la chaumière qu'il rappelle, parce que c'est auprès du foyer que la famille se réunit le plus souvent. De là le mot *foyer domestique*, pour « foyer de la famille. » *Absent*, éloigné, où tu n'es plus.

5. *Quatre ans déjà passés.* Noter cette tournure elliptique vive et très-usitée. Noter également le galicisme de la phrase suivante : *Il m'en coûterait* moins.

6. *Seconde.* Protége, favorise.

Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir...
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!
Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre ;
Ne pleure pas en me quittant ;
Porte au seuil[1] des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.
Chante tant que la vie est pour toi moins amère;
Enfant, prends ta marmotte[2] et ton léger trousseau;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.
Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.
Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne[3].
Prie, et demande au riche : il donne au nom[4] de Dieu.
Ton père le disait : sois plus heureux : adieu.
Mais le soleil tombait[5] des montagnes prochaines;
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

GUIRAUD.

20. — L'enfant prodigue.

Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit un jour à son

1. *Au seuil.* A la porte, devant la porte, car le petit Savoyard n'est pas admis dans l'intérieur des palais.

2. *Marmotte.* Animal de la grosseur d'un chat, d'un pelage gris, qui vit dans les Alpes et que les petits Savoyards apportent avec eux en France, dans une petite caisse, afin de le montrer aux passants et de gagner quelques sous par cette exhibition.

3. Le seul bien du pauvre est ce qu'il gagne par son travail. Mais le petit Savoyard est trop faible pour travailler; il faut, en attendant, qu'il demande au riche et qu'il obtienne de la charité ce qu'il ne peut encore devoir à ses forces.

4. *Au nom de Dieu.* Quand on le prie au nom de Dieu, qui a commandé aux riches de soulager les pauvres.

5. *Tombait des montagnes prochaines.* Le soleil, qu'on apercevait au-dessus des montagnes rapprochées, semblait s'abaisser et tomber derrière elles, et leur ombre, en s'allongeant dans la plaine, annonçait l'approche du soir.

père : « Mon père, donnez-moi la portion de votre bien qui doit me revenir. » Le père fit donc entre ses enfants le partage de son bien.

Peu de jours après, le plus jeune des fils, ayant rassemblé tout ce qu'il avait, partit pour une région étrangère et lointaine, et il y dissipa son bien dans une vie d'excès et de débauche.

Après qu'il eut tout consumé, une grande famine régna dans cette contrée, et il commença à sentir la faim. Se trouvant sans ressources, il fut obligé de se mettre au service d'un habitant de ce pays. Celui-ci l'envoya à sa maison des champs pour garder les pourceaux. Il fut réduit à une telle détresse qu'il envïait, pour apaiser sa faim, les siliques[1] que mangeaient les pourceaux; mais personne ne lui en donnait.

Rentrant alors en lui-même, il dit : « Combien de mercenaires[2] dans la maison de mon père ont du pain en abondance, tandis que moi je meurs de faim ici ! Je me lèverai donc et j'irai vers mon père, et je lui dirai : J'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Faites de moi l'un de vos mercenaires[2]. »

Il se leva donc et revint vers son père. Comme il était encore loin son père le vit, et, touché de compassion, il accourut, se jeta à son cou et le baisa. Et le fils lui disait : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. » — Mais le père dit à ses serviteurs : « Apportez vite sa robe première[3] et revêtez-l'en, et mettez-lui un anneau au doigt et une chaussure aux pieds. Allez chercher aussi le veau gras; tuez-le et mangeons et réjouissons-nous. Car mon fils que voilà était mort, et il revit; il était perdu, et il est retrouvé. » Et tous commencèrent à manger et à se réjouir.

Or le fils aîné était dans les champs. Comme il revenait et approchait de la maison, il entendit le bruit de la musique et de la danse. Appelant aussitôt un de ses serviteurs, il lui demanda ce que c'était. Le serviteur lui dit : « Votre frère est revenu, et votre père a tué le veau gras pour témoigner sa joie de l'avoir recouvré sain et sauf. » — A ces paroles il se courrouça et ne voulut point entrer.

1. *Siliques.* Les cosses, les enveloppes qui contiennent les graines des plantes légumineuses, telles que les pois, les haricots, les lentilles, les fèves, etc.

2. *Mercenaires* Ceux qui louent ou prêtent leurs services moyennant un salaire convenu. Domestiques, gens salariés.

3. *Sa robe première.* Sa robe d'innocence, la robe qu'il portait avant de quitter la maison paternelle. Le vêtement des peuples orientaux était une espèce de robe ou de tunique.

Son père donc étant sorti, cherchait à l'apaiser, et le priait de venir prendre place au festin ; mais répondant à son père, il lui dit : « Voilà que je vous sers depuis longues années. Je n'ai jamais manqué à aucun de vos commandements, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau [1] pour me réjouir en le mangeant avec mes amis. Mais lorsque ce fils, qui a dévoré son bien avec des courtisanes, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. »

Le père lui répondit : « Mon fils, vous êtes, vous, toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous. Mais il fallait faire un festin et se réjouir, parce que votre frère était mort et il revit ; il était perdu et il est retrouvé. »

(Traduit de l'Évangile de saint Luc.)

21. — Inépuisable bonté de Dieu.

Que le Seigneur est bon ! que son joug [2] est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Jeune peuple [3], courez à ce maître adorable :
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisir [4] qu'il répand dans un cœur.

Il s'apaise, il pardonne ;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre faiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse [5].
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour

1. *Un chevreau.* Le petit encore jeune de la chèvre. Remarquer la terminaison ordinaire des diminutifs. — Les plaintes et le chagrin du fils aîné sembleraient légitimes, en voyant son père témoigner plus de tendresse à son frère coupable, qu'il ne lui en a jamais témoigné à lui-même malgré sa bonne conduite. Mais ce frère coupable est aujourd'hui repentant ; il était comme mort, et le voilà ressuscité ; il est donc naturel que le père éprouve une grande joie et la manifeste. Le frère aîné qui est toujours resté auprès de son père, à qui tout le bien de son père n'a jamais cessé d'appartenir, ne peut donner lieu à ces manifestations. D'ailleurs, l'objet de cette touchante parabole est de montrer l'extrême miséricorde de Dieu envers les pécheurs, et la tendresse avec laquelle il accueille le retour de ceux qui se repentent.

2. *Joug.* La soumission au Seigneur est désignée par le nom de l'instrument qui sert à soumettre les bœufs au travail que l'homme leur impose.

3 *Jeune peuple.* Peuple d'enfants, jeunes gens.

4. *Torrents de plaisir.* Les cœurs de ceux qui aiment Dieu sont comme inondés de joie et de bonheur. La joie et le bonheur les remplissent tout entiers. De là l'expression *torrents de plaisir.*

5. *Il s'empresse à nous chercher.* Inversion. Le verbe s'empresser est plutôt suivi de *de* que de *à*. Dieu s'empresse à nous chercher, de nous chercher quand nous sommes éloignés de lui, quand nous sommes perdus hors du bon chemin.

Une mère a moins de tendresse.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour!
Que l'on célèbre ses ouvrages[1]!
Que son nom soit béni! que son nom soit chanté,
Au delà des temps et des âges,
Au delà de l'éternité!

RACINE.

22. — L'innocence et le repentir.

On dit que la Vertu dans son palais, un jour,
Voulut réunir sa famille.
Dès le matin paraît l'Innocence, sa fille,
Qu'accompagnent de loin le Respect et l'Amour.
De ses simples grâces ornée,
De roses blanches couronnée,
Et tenant un lis à la main,
Elle entre... Quel œil pur! quel front calme et serein!
En la voyant aussi parfaite,
La Vertu tendrement sourit,
Et tout le palais retentit
De chants de triomphe et de fête.
Le soir[2], arrive un inconnu,
Pâle, qui lève au ciel une paupière humide,
Et s'avance d'un pas incertain et timide,
Comme s'il redoutait de n'être pas reçu.
Sur ses traits est empreinte une douleur amère.
« Ah! c'est le Repentir si longtemps attendu, »
Dit avec douceur la Vertu;
« Ne le rebutez pas : je suis aussi sa mère[3]. »

ANONYME.

23. — Le laboureur et ses enfants.

Travaillez, prenez de la peine :

1. *Célèbre ses ouvrages.* Célébrer, rendre célèbre, connu; parler avec admiration, magnificence d'une chose. *Les ouvrages de Dieu :* le monde et tout ce qu'il renferme.

2. *Le soir.* Le repentir arrive tard, parce qu'il succède aux fautes, et qu'il n'ose se montrer. Comparer le portrait du repentir avec celui que l'auteur a fait de l'innocence.

3. *Je suis aussi sa mère.* L'innocence ne s'éloigne pas de la vertu et ne la perd jamais. Le repentir ramène à la vertu celui que le vice en a éloigné, et la parabole de l'Enfant prodigue nous a montré comment Dieu, qui est la vertu même, accueille le retour du coupable repentant.

C'est le fonds[1] qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août[2];
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort[3], les fils vous retournent le champ,
De çà, de là, partout, si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent point de caché[4]; mais le père fut sage
De leur montrer, ayant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE.

24. — La châtaigne.

« Que l'étude est chose maussade[5]!
A quoi sert de tant travailler? »
Disait, et non pas sans bâiller,
Un enfant que menait son maître en promenade.
Que répondait l'abbé? rien. L'enfant sous ses pas
Rencontre cependant une cosse[6] fermée,
Et de dards menaçants de toutes parts armée;
Pour la prendre il étend le bras.
« Mon pauvre enfant, n'y touchez pas!
— Eh! pourquoi? — Voyez-vous mainte épine cruelle
Toute prête à punir vos doigts trop imprudents?
— Un fruit exquis, monsieur, est caché là dedans.

1. *Le fonds.* Le terrain, la propriété qui est le moins exposée à manquer de récoltes. Ce terrain précieux, c'est le travail qui produit toujours des fruits.

2. *On aura fait l'août.* On aura moissonné. Les récoltes des champs se recueillent à l'ordinaire dans le mois d'août. De là le gallicisme *faire l'août.*

3. *Le père mort.* Tournure vive, proposition elliptique. — *Retournent*, bêchent à plusieurs reprises le champ, qui devient par là même plus fertile.

4. *D'argent point de caché.* Autre tournure non moins vive et piquante. Gallicisme à remarquer.

5. *Maussade.* Désagréable. Vous avez vu *saveur ; savoureux*, *sapide*, maussade est de la même famille : qui est *mal sade*, qui a une *mauvaise saveur.*

6. *Cosse.* Enveloppe du fruit de certaines plantes. Voyez la note 1 du morceau 20. *Dards.* Épines, piquants.

— Sans se piquer, peut-on l'en tirer? — Bagatelle[1] !
Vous voulez rire, je crois.
Pour profiter d'une aussi bonne aubaine[2]
On peut bien prendre un peu de peine,
Et se faire piquer les doigts.
— Oui, mon fils : mais de plus, que cela vous enseigne
A vaincre les petits dégoûts[3]
Qu'à présent l'étude a pour vous.
Ces épines aussi cachent une châtaigne. »

ARNAULD.

25. — L'entrée au collége.

Accablé de caresses, baigné de douces larmes et chargé de bénédictions, je partis avec mon père : il me portait en croupe[4], et le cœur me battait de joie. Mais il me battit de frayeur quand mon père me dit ces mots : « On m'a promis, mon fils, que vous seriez reçu en quatrième[5]; si vous ne l'êtes pas, je vous ramène, et tout sera fini. » Jugez avec quel tremblement je parus devant le régent qui allait décider de mon sort. Heureusement c'était ce bon P. Malosse dont j'ai eu tant à me louer : il y avait dans son regard, dans le son de sa voix, dans sa physionomie, un caractère de bienveillance si naturel et si sensible, que son premier abord annonçait un ami à l'inconnu qui lui parlait. Après nous avoir accueillis avec cette grâce touchante, et invité mon père à revenir savoir quel serait le succès de l'examen que j'allais subir, me voyant encore bien timide, il commença par me rassurer; ensuite pour épreuve, il me donna un thème[6] : ce thème était rempli de difficultés presque toutes insolubles[7] pour moi. Je le

1. *Bagatelle.* Remarquer cette interjection ayant le même sens que bah! allons donc!

2. *Aubaine.* Bien qui arrive inopinément. Allusion au droit que s'arrogeaient les habitants de certains pays sur les biens des étrangers qui venaient parmi eux.

3. *Dégoûts.* Opposé de *goûts* par suite de la préfixe *dé*, comme *désagréments* et agréments. Les dégoûts qui accompagnent d'abord l'étude, comme les épines qui cachent la châtaigne, rappellent le vers : *L'écorce en est amère, et le fruit en est doux.*

4. *En croupe.* Le père était à cheval, et l'enfant était placé derrière lui, sur la croupe du cheval. C'est ce qu'on appelait *monter*, porter en croupe.

5. *En quatrième.* Dans la quatrième classe. La force des classes augmente à mesure que le chiffre du numéro d'ordre diminue; ainsi la neuvième classe est la plus faible.

6. *Thème.* Passage écrit en *français* qu'il faut *traduire*, c'est-à-dire mettre en latin, en anglais, en allemand, etc.

7. *Insolubles.* Non *solubles*, *in* négatif. *Soluble*, qui peut être *résolu; insoluble*, qui ne le peut pas.

fis mal, et après l'avoir lu : « Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien loin d'être en état d'entrer dans cette classe; vous aurez même bien de la peine à être reçu en cinquième. » Je me mis à pleurer. « Je suis perdu, lui dis-je; mon père n'a aucune envie de me laisser continuer mes études; il ne m'amène ici que par complaisance pour ma mère, et en chemin il m'a déclaré que si je n'étais pas reçu en quatrième, il me ramènerait chez lui : cela me ferait bien du tort, et bien du chagrin à ma mère. Ah! par pitié, recevez-moi; je vous promets d'étudier tant, que dans peu[1] vous aurez lieu d'être content de moi. » Le régent, touché de mes larmes et de ma bonne volonté, me reçut, et dit à mon père de n'être pas inquiet de moi; qu'il était sûr que je ferais bien.

Le lendemain de mon arrivée, comme je me rendais le matin dans ma classe, je vis à sa fenêtre mon régent qui, du bout du doigt, me fit signe de monter chez lui. « Mon enfant, me dit-il, vous avez besoin d'une instruction particulière et de beaucoup d'étude pour atteindre vos condisciples : commençons par les éléments[2] et venez ici, une demi-heure avant la classe, tous les matins, me réciter les règles que vous aurez apprises; en vous les expliquant, je vous en marquerai l'usage. » Je pleurai aussi ce jour-là, mais ce fut de reconnaissance. En lui rendant grâces de ses bontés, je le priai d'y ajouter celle de m'épargner, pour quelque temps, l'humiliation d'entendre lire à haute voix mes thèmes dans la classe. Il me le permit, et j'allai me mettre à l'étude. Je ne puis dire assez avec quel tendre zèle il prit soin de m'instruire, et quel attrait il sut donner à ses leçons. Au seul nom de ma mère, dont je lui parlais quelquefois, il semblait en respirer l'âme, et quand je lui communiquais les lettres où l'amour maternel lui exprimait sa reconnaissance, les larmes lui coulaient des yeux.

MARMONTEL.

26. — L'écolier modèle.

Je voyais, dans une classe au-dessus de la mienne, un écolier dont la sagesse et la vertu se conservaient inaltérables[3], et je me disais à moi-même que le seul bon exemple à suivre était le sien. Dans ce rare jeune homme, toutes les qualités de l'esprit et de l'âme semblaient s'être accordées pour le rendre accompli. La

1. *Dans peu.* Pour « dans peu de temps. » Ellipse autorisée par l'usage. On dit aussi *sous peu.*

2. Les *éléments.* Les principes élémentaires sur lesquels repose une connaissance, les premières notions qu'il faut acquérir.

3. Voir morceau 29, note 4.

nature l'avait doué de cet extérieur que l'on croirait devoir être réservé au mérite. Sa figure était noble et douce, sa taille haute, son maintien grave, son air sérieux, mais serein. Je le voyais arriver au collége ayant toujours à ses côtés quelques-uns de ses condisciples, qui étaient fiers de l'accompagner. Social[1] avec eux, sans être familier, il ne se dépouillait jamais de cette dignité que donne l'habitude de primer[2] entre ses semblables. La croix qui était l'empreinte[3] de cette primauté ne quittait point sa boutonnière; pas un même n'osait prétendre à la lui enlever. Je l'admirais, j'avais du plaisir à le voir, et toutes les fois que je l'avais vu je m'en allais mécontent de moi-même. Ce n'était pas qu'à force de travail je ne fusse, dès la troisième, assez distingué dans ma classe; mais j'avais deux ou trois rivaux; Amalvy n'en avait aucun. Je n'avais point acquis dans mes compositions cette constance de succès qui nous étonnait dans les siennes, et j'avais encore moins cette mémoire facile et sûre dont Amalvy était doué. Il était plus âgé que moi; c'était ma seule consolation, et mon ambition était de l'égaler lorsque je serais à son âge. En démêlant autant qu'il m'est possible ce qui se passait dans mon âme, je puis dire avec vérité que dans ce sentiment d'émulation ne se glissa jamais le malin vouloir de l'envie[4] : je ne m'affligeais pas qu'il y eût au monde un Amalvy, mais j'aurais demandé au ciel qu'il y en eût deux, et que je fusse le second.

MARMONTEL.

27. — La bonne camaraderie.

Des camarades de mon père[5] qui connaissaient la bonté, et la facilité de ses mœurs autant que celle de son esprit, le venaient souvent prier de faire leur ouvrage pour eux. Il se prêtait d'abord de tout son cœur à leurs désirs, et la facilité de son génie[6] était si grande qu'il lui en coûtait peu pour les satisfaire; mais il

1. *Social.* Se prêtant à la société. Dans ce sens, on doit dire plutôt *sociable*. *Social* signifie qui a rapport à la société; *sociable*, qui est apte à la société, qui l'aime et s'y fait aimer.

2. *Primer.* Obtenir la primauté, le premier rang.

3. L'*empreinte.* Expression impropre. Il fallait dire le *signe*, l'*emblème*. L'*empreinte* est la trace laissée par un objet sur un autre; l'*emblème* est un signe qui indique une chose. La *croix* était le signe, l'emblème de la primauté, et non son empreinte.

4. L'auteur distingue ici parfaitement l'*émulation* qui nous porte à vouloir imiter ceux qui font bien, de l'*envie* qui rend jaloux de leurs qualités, et porte à s'affliger de leurs succès.

5. D'Aguesseau.

6. Le mot *génie* est pris ici dans l'acception d'esprit, d'intelligence.

s'aperçut bientôt de lui-même qu'il les servait trop bien pour leur paresse, et fort mal pour leur instruction. Il se reprocha de contribuer, par son travail, à les mettre en état de tromper leurs maîtres, ou plutôt de se tromper eux-mêmes, en prenant une habitude d'ignorance et de dissipation dont ils se repentiraient un jour. Il les pria donc de trouver bon qu'il ne leur rendît plus un service si dangereux, et après leur avoir fait aimer sa complaisance, il commença dès lors à leur faire respecter sa vertu. J'ai su ce fait d'un de ceux même qui avaient d'abord reçu de lui ce secours et ensuite cette instruction. Aussi m'a-t-il assuré plus d'une fois que les enfants du même âge que mon père le regardaient moins comme le compagnon de leurs études, que comme un modèle qui excitait plus d'admiration que d'envie, parce que sa modestie, égale à ses talents, ne leur inspirait pour lui qu'une tendresse mêlée de respect, et déjà d'une espèce de vénération.

D'AGUESSEAU.

23. — La classe en voyage.

Le temps de ses fréquents voyages était favorable pour nous. Il nous menait presque toujours avec lui, et son carrosse devenait une espèce de classe où nous avions le bonheur de travailler sous les yeux d'un si grand maître. On y observait une règle presque aussi uniforme que si nous eussions été dans le lieu de son séjour ordinaire.

Après la prière des voyageurs par laquelle ma mère commençait toujours sa marche, nous expliquions les auteurs grecs et latins qui étaient l'objet actuel de notre étude. Mon père se plaisait à nous faire bien pénétrer le sens des passages les plus difficiles; et ses réflexions nous étaient plus utiles que cette lecture même[1]. Nous apprenions par cœur un certain nombre de vers qui excitaient en lui, lorsque nous les récitions, cette espèce d'enthousiasme[2] qu'il avait naturellement pour la poésie; souvent même il nous obligeait à traduire du français en latin pour suppléer aux thèmes que le voyage ne nous permettait pas de faire. Une lecture commune de quelque livre d'histoire ou de morale succédait à ces exercices, ou bien chacun suivait son goût dans une lec-

1. Il ne suffit pas de lire un morceau, ce qui ne satisfait que la curiosité. Il faut s'en approprier la substance, et pénétrer le sens des pensées qui le composent, en se rendant compte de la forme des expressions et des tours qui servent à les exprimer.

2 *D'enthousiasme.* L'enthousiasme est l'émotion vive et passionnée qu'une âme sensible éprouve à la vue de ce qui est beau, grand, bon, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique.

ture particulière; car une des choses qu'il nous inspirait le plus, sans l'exiger absolument, était que nous eussions toujours quelque livre de choix pour le lire après nos études ordinaires, afin de nous accoutumer par là à nous passer du secours d'un maître, et à contracter non-seulement l'habitude, mais l'amour du travail[1].

D'AGUESSEAU.

29. — L'éducation chrétienne.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix[2],
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!

Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux[3]
N'altère[4] point son innocence.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

Tel en un secret[5] vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon[6],
Un jeune lis[7], l'amour de la nature.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

RACINE.

30. — Le château de cartes.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants

1. Fénelon a dit : *Heureux ceux qui aiment à lire!* Mais pour que la lecture produise ces fruits précieux, il faut deux conditions : qu'on lise seulement de bons livres, et qu'on les lise avec attention et réflexion.

2. La voix de Dieu se fait entendre à l'enfant, par la bouche de ses ministres, dans les instructions paternelles et maternelles, dans les livres saints, par le spectacle de ses œuvres et par les révélations de la conscience.

3. *L'abord contagieux.* La compagnie des méchants communique le mal moral ou le vice, comme le contact des pestiférés communique le mal physique ou la peste. L'enfant a donc besoin d'être élevé *loin du monde des méchants.*

4. *N'altère.* Altérer, rendre autre, changer, corrompre.

5. *Secret.* Silencieux. Vallon écarté du monde et du bruit, où règnent le silence et le secret.

6. *Aquilon.* Vent du nord, vent violent et froid, nuisible aux plantes.

7. *Lis.* Plante dont les belles fleurs blanches sont le symbole de l'innocence. *De la nature.* De la création. Voyez la note 4 du morceau 8.

Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage[1]
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons;
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'ils[2] procurent toujours :
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin[3] ; le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains[4] ou des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : « Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants
Et d'autres fondateurs d'empire :
Ces deux noms sont-ils différents? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : « Il est fini ! » Son frère murmurant
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.

1. *Ermitage*. Demeure solitaire et écartée où se retiraient autrefois les ermites pour y vivre seuls et loin du monde. Se dit aussi d'une habitation éloignée des autres, où l'on vit à l'écart.

2. *Qu'ils procurent toujours*. La vertu, la sagesse. Faute échappée à l'auteur qui pouvait dire : *qu'elles donnent toujours*.

3. *Rollin*. Célèbre professeur qui vivait à Paris dans le XV Ie siècle et qui a fait plusieurs ouvrages d'éducation, entre autres une Histoire ancienne.

4. *Romains*. Nom des anciens peuples de l'Italie. Les Parthes, ancien peuple habitant une région de l'Asie qui fait aujourd'hui partie de la Perse.

« Quel plaisir d'être libre et d'agir à sa tête[1] !
« J'irai, je viendrai, je courrai;
« Je veux voir du pays et je voyagerai;
« Tous mes jours seront jours de fête.
« Au lieu de rester là, tristement attaché,
« Et réduit à brouter dans cette étroite sphère[2],
« Ainsi que mon père et ma mère
« J'irai fièrement au marché,
« Mes paniers[3] sur mon dos, agitant ma sonnette
« Chacun m'admirera. — Voyez-vous, dira-t-on,
« Comme il a l'oreille bien faite !
« Quel jarret ferme, et quel air de raison !
« C'est une créature, en vérité, parfaite:
« Le voilà maintenant âne, et non plus ânon...
« Quel bonheur d'être grand ! Tout devient jouissance;
« On est quelqu'un[4], on peut hausser le ton[5];
« Ce qu'on dit a de l'importance,
« Et l'on n'est plus traité comme un petit garçon. »

Ainsi, dans sa pauvre cervelle,
Raisonnait un jeune grison[6],
Tout en broutant l'herbe nouvelle.
Le jour qu'il désirait à la fin arriva :
Il devint grand; mais il trouva
Qu'il n'avait pas bien fait son compte.
Lorsqu'il sentit les paniers sur son dos :
« Oh ! oh ! » dit-il, « voici de lourds fardeaux;
« Mon allure, avec eux, ne sera pas très-prompte... »
A peine achevait-il ce mot,
Qu'un coup de fouet le force à partir au grand trot.
La chose lui parut fort dure :
Il vit bien qu'il fallait renoncer à l'espoir

1. *Agir à sa tête*, selon ce qu'on a dans la tête; *agir à son gré*, selon ce qui agrée; gallicisme équivalant à « faire sa volonté, agir comme il plaît. »

2. *Sphère*. Se prend ici pour tout lieu déterminé par certaines limites. C'est dans ce sens qu'on dit : Il ne faut pas sortir de *sa sphère*, c'est-à dire de son état, de sa position.

3. *Mes paniers*. Les ânes portent les denrées au marché dans deux paniers fixés à leur bât.

4. *On est quelqu'un*, un personnage. C'est dans ce sens qu'on dit *se croire quelqu'un*, *quelque chose*.

5. *Hausser le ton*, *la voix*, parler plus *haut*, avec plus d'assurance.

6. *Grison*, diminutif de *gris*, couleur de l'âne, comme *ânon*, petit âne, diminutif d'âne

De n'agir qu'à son gré du matin jusqu'au soir,
De se complaire en son allure [1],
Et de dire *je veux* à toute la nature.
« Grands, petits, » pensa-t-il, « ont chacun leur devoir.
« J'en ai douté dans mon enfance;
« Mais je vois trop que, tout de bon [2],
« Le courage et la patience
« Sont utiles à l'âne encor plus qu'à l'ânon. »
Moi, mes amis, je crois en somme
Que ce baudet avait raison,
Et que ce qu'il pensait peut s'appliquer à l'homme.

L. DE JUSSIEU.

34. — Le sifflet.

Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allai tout de suite à une boutique où l'on vendait des babioles [3]; mais, charmé du son d'un sifflet que je rencontrai en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et donnai volontiers en échange tout mon argent. Revenu chez moi, fort content de mon achat, sifflant par toute la maison, je fatiguai les oreilles de toute la famille; mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais instrument, me dirent que je l'avais payé dix fois plus qu'il ne valait : alors ils me firent penser au nombre de choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent : ils me ridiculisèrent [4] tant de ma folie, que j'en pleurai de dépit; et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet de plaisir [5].

Cet accident [6] fut cependant par la suite de quelque utilité pour moi, l'impression restant dans mon âme; aussi, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas néces-

1. *Allure*. Manière d'*aller*, de se comporter, d'agir.
2. *Tout de bon*. Gallicisme. Sérieusement, réellement.
3. *Babioles*, objets de peu d'utilité et de valeur, jouets d'enfants.
4. *Ridiculisèrent*, se moquèrent tant de ma folie. Ridiculiser, faire rire aux dépens de quelqu'un, s'en moquer.
5. *De plaisir*, pour « ne me donna de plaisir. » Remarquer et retenir cett tournure vive et elliptique.
6. *Accident*. Ce mot est impropre ici. Un accident est une chose qui arrive sans notre aveu, contre notre volonté, sans que nous l'ayons voulue ni prévue. L'enfant avait bien volontairement et sciemment acheté le sifflet, quoique sans réflexion. Il ne s'agit donc pas ici d'accident, mais d'imprévoyance.

saire, je disais en moi-même : *Ne donnons pas trop pour le sifflet*[1], et j'épargnais mon argent.

FRANKLIN.

35. — Le rat et le raton.

Un vieux rat au lit de la mort[2],
A son fils qui pleurait et se lamentait fort
Pour testament[3] tint ce langage :
« Je te laisse, mon fils, assez ample héritage;
De noix, de fromage et raisin[4]
Tu trouveras plein magasin.
Jouis de mes travaux : si tu veux être sage,
Quand tu vivrais cent ans encore, et davantage,
Tu n'en verrais jamais la fin.
Mais prends garde à la friandise;
C'est un écueil[5] : les lardons[6] gras
Presque toujours sont de la mort aux rats[7].
Fuis, n'en approche en nulle guise[8],
Sinon, je te le prophétise,
Pauvre raton, tu périras.
Le ciel te garde et t'en préserve. »
Disant ces mots il l'embrassa,
Et dans le même instant le bonhomme passa[9].
Le fils maître des biens qu'avait mis en réserve
Son cher papa défunt, d'abord s'en engraissa;
Mais tôt après[10], trouvant la chère trop bourgeoise[11],
De fromage et de noix enfin il se lassa.

1. C'est-à-dire pour les choses qui ne me profiteraient pas plus que le sifflet.
2. *Lit de la Mort.* Sur le point de mourir, sur le lit, où il allait mourir.
3. *Testament.* Déclaration écrite ou verbale par laquelle on dispose de ses biens, et on fait connaître ses dernières volontés.
4. *Et raisin.* Remarquez, avec l'inversion de la phrase, la suppression de la préposition *de* par une licence autorisée quelquefois en poésie, et la suppression de l'article dans « assez ample héritage, plein magasin. »
5. *Écueil.* Rocher caché sous la mer où les vaisseaux viennent se briser. Signifie ici, au figuré, un danger.
6. *Lardons.* Petits morceaux de *lard*. Diminutif.
7. *Mort aux rats.* Une cause de mort, un piége mortel pour les rats.
8. *En nulle guise.* D'aucune façon, jamais. *Guise*, façon, manière. Agir à sa guise.
9. *Passa.* Expira, mourut; passer, trépasser, trépas.
10. *Tôt après*, locution vieillie, pour *bientôt après*.
11. *Trop bourgeoise.* Trop vulgaire, trop commune pour lui qui se croyait un *grand seigneur*.

Voilà donc mon galant[1] qui s'écarte et qui croise[2]
Sur tous les lieux des environs,
Croque morceaux de lard, et les trouve fort bons.
« Parbleu, se disait-il, mon bonhomme de père[3]
Avec ses rogatons[4] faisait bien maigre chère!
Vivent la guerre et les lardons! »
Advint[5] qu'un jour dans une souricière
Il découvrit, en battant le pays[6],
Morceau de lard des plus exquis.
« Bon, dit-il, tu viendras dans notre gibecière[7]. »
Le trou lui fut pourtant suspect, et lui fit peur.
J'ai même lu dans un fort bon auteur
Qu'il recula quatre pas en arrière.
Mais le lardon, comme un fatal aimant[8],
Le forçait, l'attirait à lui si doucement,
Qu'après bien des façons, le pauvret[9] s'en approche,
Et le flairant de près, y porte enfin les dents
La bassecule[10] se décroche,
Et, tombant, l'enferme dedans.
Le voilà pris : que va-t-il faire?
Il en mourut, à ce qu'on dit.
Le papa l'avait bien prédit.
Avis, prédictions qui ne servent de guère[11] :
Quel fils ne se croit pas plus sage que son père[12]?

DU CERCEAU.

1. *Mon galant.* Expression familière pour désigner le raton aventureux.

2. *Croise.* Va et vient, parcourt en tous sens. En temps de guerre les vaisseaux croisent pour découvrir les bâtiments ennemis et s'en emparer.

3. *Bonhomme de père*, expression dédaigneuse et ingrate d'un jeune insensé hors d'état d'apprécier la sagesse de son père.

4. *Rogatons*, vieux restes, débris chétifs.

5. *Advint.* Tournure vive, pour *il advint*, il arriva.

6. *Battant le pays.* Errant de côté et d'autre, parcourant le pays en tous sens.

7. *Gibecière.* Espèce de sac ou de poche portative destinée à recevoir le *gibier* ou le butin.

8. *Aimant.* L'aimant est une espèce de pierre grisâtre qui a la propriété d'attirer à elle le fer et les métaux.

9. *Pauvret.* Diminutif de pauvre, expression de compassion et de tendresse pour le raton qui va périr.

10. *Bassecule.* Barbarisme. On écrit aujourd'hui *bascule.*

11. *Servent de guère.* Locution peu usitée. On dit plutôt aujourd'hui *qui ne servent de rien* ou *qui ne servent guère.* Remarquer la tournure elliptique de la phrase pour *ce sont des avis*, etc.

12. On voit par l'exemple du raton ce qu'il en coûte pour se croire plus sage que son père.

36. — Le cochet[1], le chat et le souriceau[1].

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu[2].
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
« J'avais franchi les monts qui bornent cet État[3],
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière[4],
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux ;
L'un d'eux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude :
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair[5],
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée. »
Or c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique[6],
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté[7] comme nous,
Marqueté[8], longue queue[9], une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.

1. *Cochet.* Diminutif de coq, jeune coq. *Souriceau.* Diminutif de souris.
2. *Pris au dépourvu.* Sans pouvoir se défendre, sans être *pourvu* des moyens convenables dans la circonstance.
3. *Cet État.* Expression exagérée du jeune rat qui prend pour un *État*, un royaume, le petit canton qu'il habite.
4. *Se donner carrière.* Courir le monde, jouir de sa liberté.
5. *Un morceau de chair.* Le rat inexpérimenté désigne ainsi la crête du coq, de même qu'il désigne plus bas ses ailes par les mots : *une sorte de bras dont il s'élève en l'air.*
6. *De courage me pique*, me prétends courageux. Comme on dit encore : *se piquer d'honneur*, etc.
7-8. *Velouté.* Moelleux et doux au toucher comme à l'œil. — *Marqueté*, marqué de petites taches.
9. *Longue queue*, etc. Remarquer la tournure irrégulière mais très-vive de cette phrase dont la construction régulière serait : *ayant une longue queue*, etc.

Je le crois fort sympathisant [1]
Avec messieurs les rats : car il a des oreilles
En figure [2] aux nôtres pareilles.
Je l'allais [3] aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la souris, ce doucet [4] est un chat,
Qui, sous son minois [4] hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire [5],
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger les gens sur la mine. »

LA FONTAINE.

37. — Le renard et le bouc.

Capitaine [6] renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez [7],
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris [8],
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère [9] ?

1. *Sympathisant*, ayant de la sympathie, de la bienveillance.
2. *En figure*. Locution vieillie : par leur forme. Plaisant motif de jugement du souriceau.
3. *Je l'allais*. On dirait mieux aujourd'hui *j'allais l'aborder*. La Fontaine place souvent le pronom devant le premier verbe. *V.* le 1er vers du morceau 28.
4. *Doucet, minois*. Diminutif de doux, de mine.
5. *Nous mal faire*. Dans le sens de *malfaisant*, pour *de nous faire du mal*. Malfaire se dit aujourd'hui dans un sens absolu, pour *faire mal*, et ne prend pas de régime indirect.
6. *Capitaine*, appellation familière comme *maître*, *sire*, employée souvent par La Fontaine quand il s'agit de donner l'idée d'un personnage d'une certaine importance.
7. *Ne voyait pas plus loin que son nez*. Gallicisme, manquait d'intelligence, de prévoyance.
8. *En eurent pris*. Tournure à remarquer ; *en prendre*, s'emploie ici comme *s'en donner*, et veut dire boire abondamment, n'observer aucune mesure.
9. *Compère*. Autre appellation familière. Expression formée du mot *père*, et qui est employée pour désigner le *parrain* d'un enfant, soit par les parents de celui-ci, soit par la marraine, qui est elle-même désignée familièrement par le nom de *commère*.

Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut et tes cornes aussi;
Mets les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement,
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine [1]
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
— Par ma barbe! dit l'autre, il est bon [2], et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience [3]!
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère
Descendu [4] dans ce puits. Or, adieu j'en suis hors [5] :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter [6] en chemin. »

En toute chose il faut considérer la fin.

LA FONTAINE.

38. — L'âne et le chien.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua;
Et ne sais [7] comme il y manqua :
Car il est bonne créature.
Il allait par pays, accompagné du chien,

1. *Machine.* Stratagème. Dérivés : machiner, machination.
2. *Il est bon.* Pour *cela est bon*, le moyen est bon. Tournure qui n'est plus employée.
3. *L'exhorter à patience.* Cette tournure conforme au génie de notre langue serait peut-être blâmée aujourd'hui à cause de la suppression de l'article.
4. *Tu n'aurais pas descendu.* D'après la grammaire il faudrait dire : *tu ne serais pas descendu.*
5. *J'en suis hors.* Toujours d'après la grammaire, il faudrait *dehors*, car *hors* est une préposition qui a besoin d'être suivie d'un régime.
6. *D'arrêter en chemin.* D'après la grammaire, il faudrait dire de m'arrêter, et non d'arrêter.
7. *Et ne sais.* Remarquer la suppression du pronon *je* qui donne plus de vivacité à la phrase, et celle de l'article dans « loi de nature, allait par pays. »

Gravement, sans songer à rien;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant [1], il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure [2].
Notre baudet s'en sut [3] enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie!
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain. »
Point de réponse, mot : le roussin d'Arcadie [4]
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent,
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil;
Car il te donnera, sans faute, à son réveil
Ta portion accoutumée;
Il ne saurait tarder beaucoup. »
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient [5] : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge [6], et dit : « Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille,

1. *Point de chardons pourtant.* Tour vif et phrase elliptique dont la construction régulière serait : « pourtant il n'y avait pas de chardons. » Les chardons croissent dans les champs incultes, sur les bords des chemins. Ils portent au sommet de leurs rameaux des fleurs rouges ou jaunes; leurs tiges et leurs feuilles sont armées de piquants.

2. *Demeure.* Est remis, reste. Le verbe demeurer ne s'emploie plus aujourd'hui dans ce sens sans être accompagné d'un complément. On dit : *il demeura confus, interdit.*

3. *S'en sut enfin passer.* Remarquer la place du pronom avant le premier verbe. Exemple fréquent dans La Fontaine. *Il se faut entr'aider.* On dirait plutôt aujourd'hui : *sut s'en passer, il faut s'entr'aider.*

4. *Point de réponse, mot.* Tour vif et phrase elliptique, pour *l'âne ne fait point de réponse, ne dit mot.* — *Roussin*, diminutif de roux, couleur de l'âne. *D'Arcadie.* Contrée de la Grèce où les ânes étaient fort beaux.

5. *Et s'en vient.* Vient près d'eux, s'approche. Ce complément du verbe semble ici nécessaire. Remarquer le tour vif et l'image de *autre bête affamée.*

6. *Ne bouge.* La suppression du mot *pas* donne plus de vivacité et de force à l'image.

Il ne saurait tarder : détale vite et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire;
On t'a ferré de neuf, et si tu veux me croire,
Tu l'étendras tout plat [1]. » Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

LA FONTAINE.

39. — L'écureuil, le chien et le renard.

Un gentil écureuil était le camarade,
Le tendre ami d'un beau danois [2].
Un jour qu'ils voyageaient comme Oreste et Pylade [3],
La nuit les surprit dans un bois.
En ce lieu point d'auberge [4]; ils eurent de la peine
A trouver où se bien coucher.
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
Vers minuit, c'est l'heure des crimes,
Longtemps après que nos amis,
En se disant bonsoir, se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes [5],
Arrive au pied de l'arbre; et, levant le museau,
Voit l'écureuil sur un rameau.
Il le mange [6] des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres qui de sang brûlent de s'abreuver.
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver;
Il faut donc, par une harangue [7],
L'engager à descendre, et voici son discours :
« Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours;
Mais le pieux transport dont mon âme est remplie
Ne peut se contenir; je suis votre cousin
Germain;
Votre mère était sœur de feu [8] mon digne père.

1. *Tu l'étendras tout plat.* Tout aplati, tout à plat.
2. *Danois.* Chien de grosse taille.
3. *Oreste et Pylade.* Noms de deux princes grecs fort renommés par leur amitié.
4. *En ce lieu point d'auberge.* Tour elliptique, vif et gracieux.
5. *De victimes.* De proies à immoler. Les victimes étaient les animaux que les païens offraient aux dieux et qu'ils immolaient sur leurs autels.
6. *Le mange des yeux.* Belle expression que complète l'image qui suit.
7. *Harangue.* Discours préparé à l'avance, discours d'apparat.
8. *Feu.* Défunt, mort.

Cet honnête homme, hélas! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu,
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien! Venez donc, mon cher frère,
Venez, par un embrassement,
Combler le doux plaisir que mon âme ressent.
Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh! j'y serais déjà, soyez-en bien certain. »
Les écureils ne sont pas bêtes,
Et le mien était fort malin;
Il reconnaît le patelin [1],
Et répond d'un ton doux : « Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin;
Je descends : mais pour mieux lier la connaissance [2],
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance;
Il dort dans ce trou-là : frappez un peu; je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi. »
Aussitôt, maître renard frappe,
Croyant en manger deux, mais le fidèle chien
S'élance de l'arbre, le happe
Et vous l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points [3] : d'abord qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur;
Puis, qu'avec de l'esprit il est souvent facile
Au piége qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

FLORIAN.

40. — Le chien et le chat.

Pataud jouait avec Raton;
Mais sans gronder, sans mordre, en camarade, en frère.
Les chiens sont bonnes gens, mais les chats, nous dit-on,
Sont justement tout le contraire.
Aussi, bien qu'il jurât toujours
D'avoir fait patte de velours [4],

1. *Patelin.* L'hypocrite qui cherche à s'insinuer, à tromper par de douces manières.
2. *Lier la connaissance.* On dirait plutôt aujourd'hui : *lier connaissance.*
3. *Deux points.* Deux choses, deux vérités.
4. *Patte de velours.* Une patte de velours est une patte douce comme le velours et qui ne fait sentir ni griffes, ni ongles. *Faire patte de velours*, c'est traiter avec douceur; cacher les griffes et les dents.

Raton, et ce n'est pas une histoire apocryphe [1],
Dans la peau d'un ami, comme fait maint plaisant,
Enfonçait, tout en s'amusant,
Tantôt la dent, tantôt la griffe.
Pareil jeu dut cesser bientôt :
« Eh quoi ! Pataud, tu fais la mine [2] ?
Ne suis-je pas ton bon ami?
— Prends un nom qui convienne à ton humeur maligne,
Raton, ne sois rien à demi.
J'aime mieux un franc ennemi
Qu'un bon ami qui m'égratigne. »

ARNAULT.

41. — Le loup et le jeune mouton.

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc [3] ; les chiens dormaient ; et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui : « Que venez-vous chercher ici? dit-il au glouton. — L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre [4] sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage? J'aime la philosophie [5] qui enseigne à se contenter de peu. — Est-il donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point de la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vivons comme frères, et paissons ensemble. » Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre [6] philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-en par leurs actions, et non par leurs discours.

FÉNELON.

42 — La brebis et le chien.

La brebis et le chien, de tous les temps amis,

1. *Apocryphe.* Fausse, controuvée.
2. Faute de versification. Mine ne rime pas avec *maligne. Faire la mine, faire la moue.* Gallicisme, montrer un visage mécontent.
3. *Parc.* Signifie ici l'enceinte d'un champ, formée par des claies de bois, dans laquelle un troupeau de moutons est renfermé pour paître et passer la nuit.
4. *Éteindre sa soif.* Belle expression pour « apaiser, étancher la soif. » La soif semble brûler le gosier, d'où les expressions « une soif brûlante, et éteindre la soif. »
5. *Philosophie.* Nom de la science qui apprend la sagesse.
6. *Sobre.* Expression prise ironiquement.

Se racontaient un jour leur vie infortunée.
« Ah ! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois pour prix de ton zèle
Des coups, et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille [1],
Qui leur donne du lait, et qui fume [2] leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste [3] !
— Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire [4]. »

FLORIAN.

43. — Le loup et l'agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure [5] ;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure [6],
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.

1. *Les habille.* La laine enlevée chaque printemps à la brebis sert à faire les vêtements de l'homme.

2. *Fume* fournit le *fumier*, ou *engraisse* fournit l'engrais.

3. Remarquer la construction elliptique de la phrase et la forme absolue de *victimes de ces inhumains.*

4. Oui, car celui qui souffre le mal trouve dans sa conscience une satisfaction que ne goûte jamais celui qui le fait. Aussi l'innocent, lors même qu'il est persécuté, est-il réellement plus heureux que le persécuteur dont le remords trouble la vie, et auquel la Providence réserve dans ce monde et dans l'autre le châtiment de ses injustices.

5. Non la meilleure parce qu'elle l'emporte en sagesse et en justice, mais parce que le plus fort la fait prévaloir par la violence.

6. *Cherchait aventure.* Galliciame. Cherchait une occasion de butin, de proie.

— Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère :
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens,
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens[1].
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

LA FONTAINE.

44. — Le méchant ne peut échapper à Dieu.

Les méchants ont beau se cacher : la lumière de Dieu les suit partout, son bras va les atteindre jusqu'au haut des cieux et jusqu'au fond des abîmes. « Où irai-je devant votre esprit[2], et où fuirai-je devant votre face? Si je monte au ciel, vous y êtes; si je me jette au fond des enfers, je vous y trouve; si je me lève

1. Rien n'est moins juste et moins fondé que les accusations du loup. Les réponses de l'agneau sont au contraire un modèle de douceur, de vérité et de raison. Et pourtant elles ne servent de rien auprès du loup qui n'écoute en réalité que son instinct et ne prend conseil que de sa voracité. L'innocence et la raison sont donc ici victimes de la violence et de l'injustice. Mais au-dessus de la violence et de l'injustice, il y a la conscience qui absout l'innocent et condamne le méchant; il y a Dieu qui récompense le premier et qui châtie le second. Aussi tout ce qui se passe dans le monde, tout ce que rapporte l'histoire montre que lors même que le méchant triomphe, il est déchiré par les remords de sa conscience et devient tôt ou tard lui-même la victime de la force et de la violence dont il a abusé. Il est donc malheureux dès cette vie, et il ne peut échapper, après cette vie, au Dieu vengeur qui punit le crime et qui récompense la vertu. Le loup lui-même reconnaît si bien le pouvoir de la conscience que, bien qu'il ait la force pour lui et qu'il puisse immoler l'agneau sans obstacle, il cherche des prétextes et des raisons pour trouver des torts à l'agneau et justifier sa mauvaise action.

2. *Devant votre esprit.* L'esprit de Dieu qui découvre et qui juge tout. *Devant votre face*, le visage, le regard de Dieu devant lequel tout est présent.

le matin, et que j'aille me retirer sur les mers les plus éloignées, c'est votre main[1] qui me mène là; et votre main droite me tient. Et j'ai dit : Peut-être que les ténèbres me couvriront. Mais la nuit a été un jour autour de moi. Devant vous les ténèbres ne sont pas ténèbres, la nuit est éclairée comme le jour; l'obscurité et la lumière ne sont qu'une même chose[2]. » Les méchants trouvent Dieu partout, en haut et en bas, nuit et jour : quelque matin qu'ils se lèvent, il les prévient; quelque loin qu'ils s'écartent, sa main est sur eux

BOSSUET.

45. — Le renard et la cigogne.

Compère[3] le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère[3] la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant[4], pour toute besogne,
Avait un brouet[5] clair ; il vivait chichement[6].
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette[7];
Et le drôle eut lapé[8] le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie[9].
« Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point[10] cérémonie. »

1. *C'est votre main.* Dieu est un pur esprit, qui n'a pas besoin d'un œil pour voir, ni d'une main pour prendre et tenir. Mais le langage des hommes lui prête les organes dont eux-mêmes ont besoin pour agir.

2. *Une même chose.* Les ténèbres et la lumière sont une même chose pour Dieu, car il n'y a pour lui ni nuit ni jour; c'est-à-dire que son regard pénètre les ténèbres aussi bien que la lumière, qu'il est toujours et partout présent, et que rien ne lui échappe.

3. Voir la note 4 du nº 37. *La Cigogne* est un oiseau à peu près de la grosseur d'une oie, qui a de fortes ailes, de grandes pattes et un long cou terminé par un long bec.

4. *Le galant.* Expression familière, s'appliquant à un personnage qui fait l'empressé, l'aimable. *Pour toute besogne*, pour tout mets, pour tout préparatif. Expression un peu vague.

5. Un *brouet clair.* Brouet, nom d'une espèce de mets ou de sauce. *Clair*, peu épais.

6. *Chichement.* Économiquement, avec lésinerie.

7. *Miette.* Petite portion détachée d'un tout, d'où *émietter*, mettre en miettes.

8. *Lapé.* Avalé. *Laper* désigne spécialement la manière dont les chiens, les renards et la plupart des quadrupèdes absorbent les aliments au moyen de leur langue et de leurs lèvres.

9. *Le prie.* L'invite. Cette locution n'est plus employée.

10. *Point cérémonie.* Remarquer le retranchement de l'article, par suite de la locution absolue *faire cérémonie*, peu usitée aujourd'hui, où l'on dit plutôt *faire des cérémonies.*

A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne, son hôtesse;
Loua très-fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout[1], renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit[2], pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du sire[3] était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

LA FONTAINE.

46. — Le chat et les lapins.

Un chat qui faisait le modeste était entré dans une garenne[4] peuplée de lapins. Aussitôt toute la république[5] alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu était au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation lapine, qui avaient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier pour lui demander ce qu'il prétendait. Il protesta d'une voix douce qu'il voulait seulement étudier les mœurs de la nation; qu'en qualité de philosophe[6], il allait dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés, simples et crédules, retournèrent dire à leurs frères que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste et par sa majestueuse fourrure, était un philosophe sobre, désintéressé, pacifique, qui voulait seulement rechercher la sagesse de pays en pays; qu'il venait de beaucoup d'autres lieux

1. *Bon appétit surtout.* Tour elliptique vif et piquant, au lieu de « il avait, il apportait surtout bon appétit. » *Renards n'en manquent point.* Ellipse de l'article d'un bon effet.

2. *On servit.* Remarquer le verbe *servir* employé au sens neutre, et signifiant mettre les mets sur la table. »

3. *Sire.* Expression familière. *Sire*, seigneur, terme de respect employé ironiquement.

4. *Garenne.* Espace clos et réservé dans un bois pour les lapins.

5. *La république*, c'est-à-dire tout le peuple des lapins, vivant en république.

6. *Philosophe.* Qui pratique la philosophie. Voir la note 3 du nº 41.

où il avait vu de grandes merveilles; qu'il y aurait bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avait garde de croquer les lapins puisqu'il croyait en bon bramin[1] à la métempsycose[2] et ne mangeait d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui était le docteur de la troupe, représenta combien ce grave philosophe lui était suspect : malgré lui, on va saluer le bramin, qui étrangla du premier salut[3] sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés et bien honteux de leur faute. Alors dom[4] Mitis revint à l'entrée du terrier, protestant, d'un ton plein de cordialité, qu'il n'avait fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin; que désormais il vivrait d'autres animaux et ferait avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les lapins entrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de sa griffe. La négociation dure; on l'amuse. Cependant un lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, et va avertir un berger voisin qui aimait à prendre dans un lacs[5] de ces lapins nourris de genièvre[6]. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier avec un arc et des flèches : il aperçoit le chat qui n'était attentif qu'à sa proie; il le perce d'une de ses flèches; et le chat expirant dit ces paroles : « Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne; on est haï, craint, détesté; et on est enfin attrapé par ses propres finesses. »

FÉNELON.

47. — Le chat, la belette et le petit lapin.

Du palais d'un jeune lapin
Dame[7] belette un beau matin
S'empara[8] : c'est une rusée.

1. *Bramin.* Nom des prêtres chez les Hindous qui occupent une grande partie de l'Asie méridionale.

2. *Métempsycose.* Doctrine des Bramins qui croient qu'après la mort l'âme d'un homme passe dans le corps d'un animal selon la conduite et les goûts qu'il a eus pendant la vie.

3. *Du premier salut.* Au premier abord.

4. *Dom.* Titre équivalant à *maître* ou *seigneur* donné aux nobles en Espagne; donné ici familièrement au chat, comme *sire, maître, capitaine*, etc.

5. *Lacs.* Lacet, espèce de filets pour prendre les lapins, les oiseaux.

6. *Genièvre.* Petit arbuste croissant dans les terrains arides et donnant pour fruit une petite baie noire d'une odeur forte et agréable. Il est douteux que les lapins se nourrissent de genièvre.

7. *Dame.* Appellation familière, comme *dom*. Voir la note 7 du nº 46. *Belette*, petit quadrupède un peu plus gros qu'un rat, au corps long et fluet, au nez pointu, qui se nourrit de petits oiseaux, d'œufs, etc.

8. Inversion à remarquer : tournure vive et gracieuse.

Le maître était absent : ce lui fut chose aisée ;
Elle porta chez lui ses pénates [1], un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour [2]
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours [3] :
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O dieux hospitaliers [4] ! que vois-je ici paraître !
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà ! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette [5],
Ou je vais avertir tous les rats du pays [6]. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant [7].
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant :
« Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi [8]
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi ! »
Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.
Le premier occupant est-ce une loi plus sage [9] ?
– Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Rominagrobis. »
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

1. *Ses pénates.* Les pénates étaient chez les païens les petites statues de certaines divinités qu'ils conservaient toujours auprès de leur foyer. De là *porter ses pénates* signifie transporter son foyer, aller s'établir.

2. *Faire sa cour à l'aurore.* C'est-à-dire fêter l'aurore ou le point du jour.

3. *Aux souterrains séjours.* Dans ses terriers. Trous creusés sous la terre, souterrains.

4. *Hospitaliers.* Qui président à l'hospitalité, qui gardent les droits de l'hospitalité.

5. *Sans trompette.* C'est-à-dire sans qu'il soit besoin de sonner de la trompette pour donner le signal du départ.

6. Les rats font la guerre aux belettes.

7. *Au premier occupant.* Expression passée en proverbe.

8. *L'octroi.* Le don, l'attribution. *Octroyer*, accorder, donner.

9. Tour vif et elliptique pour : « est-ce une loi plus sage d'accorder la propriété au premier occupant ? »

Un chat faisant la chattemite [1],
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert [2] sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée :
Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez : je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

LA FONTAINE.

48. — L'huître et les plaideurs.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître [3] ;
Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin,
La Justice passa la balance à la main [4].
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose :
Tous deux avec dépens [5] veulent gagner leur cause.
La Justice, pesant ce droit litigieux [6],
Demande l'huître, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux ;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
« Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille,
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais [7] ;
Messieurs, l'huître était bonne. Adieu, vivez en paix. »

BOILEAU.

1. *Faisant la chattemite*, c'est-à-dire le doucereux, l'hypocrite.
2. *Arbitre*. Qui sait apprécier, juger. *Expert*, expérimenté, savant, habile.
3. *Une huître*. Espèce de coquillage dont la chair renfermée entre deux écailles est bonne à manger, et qu'on trouve sur les côtes de la mer.
4. *La balance à la main*. On représente la Justice avec une balance à la main, pour indiquer qu'elle examine et pèse les raisons de chacun avant de prononcer ses jugements.
5. *Avec dépens*. C'est-à-dire en obtenant de leur adversaire le remboursement des dépenses faites pour le procès.
6. *Ce droit litigieux*. Qui n'est pas certain, qui donne lieu à un différend.
7. *Au palais*. Au tribunal. On nomme *palais* le lieu où siégent les juges pour rendre la justice.

49. — L'abeille et la mouche.

Un jour une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche [1]. « Que viens-tu faire ici? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi, vil aninal, à te mêler avec les reines de l'air! — Tu as raison, répondit froidement la mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. — Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république bien policée; nous ne broutons que des fleurs odoriférantes; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar [2]. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur des ordures. — Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche : la pauvreté n'est pas un vice; mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer; vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort [3], et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes avec plus de modération. »

FÉNELON.

50. — L'esprit de contradiction.

Un jour un villageois, sur son âne enfourché,
Trouva par un ruisseau son passage bouché [4];
Tandis que pour le prendre un batelier s'apprête,
Il approche du bord, saute en bas de sa bête,
S'embarque le premier, et sur le pont tremblant
Tire par son licou l'animal nonchalant.
Le grison, qui des flots redoute le caprice,
Tire de son côté, fait le pas d'écrevisse [5],
Et, du maître essoufflé déconcertant l'effort,
Lutteur victorieux demeure sur le bord.
Enfin, tout épuisé d'haleine et de courage,

1. *Sa ruche.* Le pronom *sa* présenterait ici une amphibologie, si l'on ne savait pas que c'est l'abeille et non la mouche qui vit dans une ruche en société avec l'autres abeilles occupées, comme elle, à construire les rayons où elles déposent leur miel.

2. *Le nectar.* Nom donné par les païens à la boisson dont ils prétendaient que les dieux seuls faisaient usage dans le ciel.

3. On croyait que la piqûre de l'abeille causait sa mort.

4. *Bouché.* Expression peu juste; en parlant d'un ruisseau, il faudrait *fermé, intercepté.*

5. *Le pas d'écrevisse.* Recule. Cette locution est fondée sur l'erreur où l'on est généralement que les écrevisses marchent à reculons.

L'homme change d'avis, redescend au rivage,
Prend l'âne par la queue et tire de son mieux.
L'animal aussitôt s'échappe furieux
Et, du bras qui le tient forçant la violence,
D'un saut précipité dans le bateau s'élance.

J.-B. ROUSSEAU.

51. — L'assemblée des animaux pour choisir un roi.

Le lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre pour consoler la lionne sa veuve, qui faisait retentir de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs compliments, ils commencèrent l'élection[1] d'un roi : la couronne du défunt était au milieu de l'assemblée. Le lionceau[2] était trop jeune et trop faible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. « Laissez-moi croître, disait-il ; je saurai bien régner et me faire craindre à mon tour. En attendant je veux étudier l'histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire. — Pour moi, dit le léopard[3], je prétends être couronné ; car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendants. — Et moi, dit l'ours[4], je soutiens qu'on m'avait fait une injustice quand on me préféra le lion : je suis fort, courageux, carnassier, tout autant que lui ; et j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres. — Je vous laisse à juger, messieurs, dit l'éléphant[5], si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort et le plus brave de tous les animaux. — Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval. — Et moi le plus fin, dit le renard. — Et moi le plus léger à la course, dit le cerf. — Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable et plus ingénieux que moi? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est le véritable roi de la nature. » Le perroquet alors harangua ainsi : « Puisque tu te vantes de

1. *L'élection.* Le choix. Le *lion* est regardé comme le roi des animaux, non qu'il soit le plus grand, mais parce qu'il est le plus vigoureux, le plus courageux et le plus redoutable de tous.

2. *Lionceau.* Diminutif de lion : petit, jeune lion.

3. Le léopard est plus petit que le lion, mais il a à peu près les mêmes formes et la même robe.

4. On trouve l'ours dans la plupart des montagnes de l'Europe. Il est de la taille d'un petit âne, mais lourd, massif et couvert de longs poils roux ou noirs. Il y en a aussi de blancs.

5. L'éléphant est le plus gros et le plus grand des quadrupèdes. Il vit à l'état sauvage en Afrique et en Asie. Il est remarquable par sa lourde masse, ses grosses jambes, ses longues défenses blanches et la trompe flexible dont il se sert adroitement pour prendre tout ce dont il a besoin.

ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que par ton laid visage et par quelques grimaces ridicules : pour moi, je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison [1] et le plus bel ornement de l'homme. — Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le singe : tu parles, mais non pas comme l'homme; tu dis toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis. » L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme, et on donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres qui veulent toujours paraître ce qu'elles ne sont pas.

FÉNELON.

52. — Le meunier de Sans-Souci.

Sur le riant coteau par le prince [2] choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre, au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content [3].
Fort bien achalandé [4], grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion, le roi fut le moins sage;
Il lorgna [5] du voisin le modeste héritage...

1. *La marque de la raison.* La voix ou plutôt le langage, la parole qui sert à énoncer la pensée distingue l'homme de tous les autres animaux.

2. Frédéric, roi de Prusse, qui, voulant se construire une retraite à la campagne, avait choisi le coteau où se trouvait le moulin de *Sans-Souci*.

3. *Il y tournait son aile.* La meule qui écrase le grain dans un moulin à vent est mise en action par le mouvement de grandes ailes extérieures que le vent fait tourner. Ces ailes peuvent être changées de direction suivant la direction du vent qui souffle. De là *il y tournait son aile*. L'auteur fait aussi allusion au caractère du meunier de Sans-Souci.

4. *Achalandé.* Fréquenté par les *chalands*, par les gens qui y portaient leurs grains à moudre. Remarquer l'emploi peu correct du pronom *son*, dans *son caractère*, que la construction régulière a l'air de faire rapporter à moulin.

5. *Lorgna.* Regarda avec envie. Ce mot, de la même famille que lorgnon, lorgnette, se prend souvent en mauvaise part.

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer[1] l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant[2]
Fit venir le meunier; et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon... Mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet : ce fut peine inutile.
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne puis pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître.
C'est mon Postdam[3] à moi. Je suis tranchant[4] peut-être;
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats[5],
Au bout de vos discours[6], ne me tenteraient pas :
Il faut vous en passer; je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Pardieu! de ton moulin c'est bien être entêté[7],
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître. — Vous!... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin[8]. »
Le monarque, à ces mots, revint de son caprice;
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit; et, se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans;
Voisin, garde ton bien, j'aime fort ta réplique. »

ANDRIEUX.

1. *Masquer* l'avenue. Cacher, ôter l'aspect
2. *Intendant*. Celui qui dirige et surveille.
3. *Postdam*. Nom d'une résidence de campagne du roi de Prusse.
4. *Tranchant*. Décidé, qui coupe, qui tranche les difficultés résolûment.
5. *Ducats*. Nom d'une espèce de monnaie ayant cours en Allemagne.
6. *Au bout de vos discours*. A la fin de vos discours, ajoutés à vos discours.
7. *Entêté* d'une chose, l'avoir dans la tête, en être épris, dominé.
8. *Berlin*. Capitale de la Prusse, un des principaux États de l'Allemagne.

53. — Sottise et vanité.

LE GARÇON TAILLEUR. Mon gentilhomme[1], donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN. Comment m'appelez-vous?

LE GARÇON TAILLEUR. Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN. Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre[2] en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme. » Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

LE GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN. Monseigneur! Oh, oh! Attendez, mon ami; monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que monseigneur! Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

LE GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur[3].

M. JOURDAIN. Votre Grandeur! Oh, oh, oh, attendez; ne vous en allez pas! A moi, Votre Grandeur! Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour ma Grandeur.

LE GARÇON TAILLEUR. Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN. Il a bien fait, je lui allais tout donner.

MOLIÈRE.

54. — La herse.

Un fermier de nos campagnes envoya deux de ses domestiques emprunter une herse[4] chez un de ses voisins, et leur donna ordre de l'apporter à eux deux sur leurs épaules. Quand ils la virent, l'un d'eux, qui ne manquait pas d'esprit, dit : « A quoi pensait notre maître de n'envoyer que deux hommes pour porter cette herse! Il n'y a pas sur la terre deux hommes en état de la porter. — Bon, dit l'autre, qui était fier de sa force,

1. *Mon gentilhomme.* Autrefois la nation française se partageait en trois classes, la noblesse, le clergé et le tiers état. Les nobles étaient aussi appelés gentilshommes; on les qualifiait de *monseigneur* ainsi que les hauts dignitaires du gouvernement ou du clergé.

2. *Se mettre en personne de qualité.* S'habiller. M. Jourdain venait d'essayer un habillement tel que le portait alors la noblesse.

3. On se servait des mots *Votre Grandeur* en s'adressant à un personnage élevé par sa naissance ou par ses fonctions, et *Votre Altesse*, à un prince.

4. *Herse.* Instrument agricole destiné à diviser la terre labourée, au moyen de pointes de fer fixées à un assemblage de pièces de bois.

que me parlez-vous de deux hommes? Un seul suffit : aidez-moi à la charger sur mes épaules, et vous verrez. » Tandis qu'il marchait, chargé de son fardeau, son camarade s'écriait : « Comme vous êtes fort! Je ne l'aurais jamais cru! Vous êtes un Samson[1]. Il n'y a pas deux hommes comme vous en Amérique. Quelle force étonnante le ciel vous a donnée! Mais vous vous tuerez, mettez la herse à terre et reposez-vous un moment, ou laissez-moi vous aider. — Non, non, reprit l'autre, plus encouragé par les compliments que fatigué par le fardeau, vous verrez que je suis en état de la porter jusqu'à la maison. » Et il y réussit en effet[2].

FRANKLIN.

55. — Le savant et le voleur.

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes[3]; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin il entend frapper à sa porte. « Qui va là? — Ouvrez... » Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière, ne regardant point : « Qui êtes-vous? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent? — Oui, de l'argent. — Ah! j'entends, vous êtes un voleur? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut? Eh bien! cherchez là dedans. » Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte; le voleur fouille : « Eh bien! il n'y a point d'argent. — Vraiment non, mais il y a ma clef. — Eh bien! cette clef... — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire[4], ouvrez... » Le voleur met la clef dans un autre tiroir. « Laissez donc, ne dérangez pas[5], ce sont mes papiers. Ventrebleu! finirez-vous? ce sont mes papiers; à l'autre tiroir vous trouverez de

1. *Samson.* Personnage de l'Histoire sainte, célèbre par sa force et par les maux qu'il causa aux Philistins.

2. La vanité provoquée par la flatterie ne joue ici qu'un rôle de dupe. Mais combien ce sentiment devient plus dangereux lorsqu'il porte à des actions qui vont jusqu'à l'oubli de toute raison, à des paris insensés qui compromettent la santé et même la vie.

3. *Système de Descartes.* Philosophe français du siècle de Louis XIV. Le système de philosophie dont il est l'auteur a une grande célébrité.

4. *Secrétaire.* Meuble destiné à recevoir les papiers et tout ce qui sert à écrire. Ce mot signifie encore la personne chargée d'écrire sous la dictée ou la direction d'un autre.

5. *Ne dérangez pas.* Le verbe déranger n'est pas neutre, mais actif, et demande un régime. On dirait mieux : « Ne dérangez rien. »

l'argent. — Le voilà — Eh bien! prenez. Fermez donc le tiroir... » Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte! Quel chien de voleur! il faut que je me lève par le froid qu'il fait. Maudit voleur! » L'abbé saute en pieds [1], va fermer la porte, et revient se remettre au travail sans penser peut-être qu'il n'avait pas de quoi payer son dîner.

CHAMFORT.

56. — Le danger d'une porte ouverte ou une leçon d'économie.

Je me souviens qu'étant à la campagne, j'eus un exemple de ces petites pertes qu'un ménage est exposé à supporter par sa négligence. Faute d'un loquet de peu de valeur, la porte d'une basse-cour qui donnait sur les champs se trouvait souvent ouverte. Chaque personne qui sortait tirait la porte; mais n'ayant aucun moyen extérieur de la fermer, la porte restait battante. Plusieurs animaux de basse-cour avaient été perdus de cette manière. Un jour, un jeune et beau porc s'échappa et gagna les bois. Voilà tous les gens en campagne [2] : le jardinier, la cuisinière, la fille de basse-cour [3], sortirent chacun de leur côté, en quête de l'animal fugitif. Le jardinier fut le premier qui l'aperçut, et, en sautant un fossé pour lui barrer le passage, il se fit une dangereuse foulure [4], qui le retint plus de quinze jours dans son lit. La cuisinière trouva brûlé du linge qu'elle avait abandonné près du feu pour le faire sécher; et la fille de basse-cour ayant quitté l'étable sans se donner le temps d'attacher les bestiaux, une des vaches, en son absence, cassa la jambe d'un poulain [5] qu'on élevait dans la même écurie. Les journées perdues du jardinier valaient bien soixante francs; le linge et le poulain en valaient bien autant : voilà donc en peu d'instants, faute d'une fermeture de quelques sous, une perte de cent-vingt francs, supportée par des gens qui avaient besoin de la plus stricte économie, sans parler ni des souffrances causées par la maladie, ni de l'inquiétude et des autres inconvénients étrangers à la dépense. Ce n'étaient pas de grands malheurs ni de grosses pertes; ce-

1. *En pieds.* Sur ses pieds. Expression peu usitée.
2. *En campagne.* Gallicisme. Dehors, à courir à la recherche.
3. *La fille de basse-cour.* La basse-cour est la cour où se trouvent la volaille et les animaux domestiques. C'est ordinairement une domestique fille qui est chargée d'en avoir soin.
4. *Foulure.* Entorse, dérangement d'un nerf qui gêne les mouvements et occasionne une vive douleur.
5. *Poulain.* Jeune cheval encore allaité par sa mère.

pendant, quand on saura que le défaut de soin renouvelait de pareils accidents tous les jours, et qu'il entraîna finalement la ruine d'une famille honnête, on conviendra qu'il valait la peine d'y faire attention.

J.-B. SAY.

57. — Ce que coûte de travail un morceau de pain.

Peu de gens ont, je crois, considéré combien de choses sont nécessaires pour produire et préparer ce seul objet de notre consommation, le pain.

Moi, pauvre malheureux réduit aux simples ressources de la nature [1], je pensais à ces choses avec un découragement toujours croissant. Plus j'y pensais, plus je voyais les difficultés se multiplier; cependant je m'en occupai depuis le moment où je recueillis ma première poignée d'épis, venus, comme je l'ai dit, d'une manière inattendue et vraiment extraordinaire, jusqu'à cette dernière récolte.

D'abord je n'avais pas de charrue pour labourer la terre, ni de bêche pour la remuer. Je triomphai de cet obstacle en me servant d'une pelle en bois; mais cela ne faisait qu'un pauvre labourage, et mon instrument, après m'avoir coûté plusieurs jours de travail, non-seulement dura peu, parce qu'il n'était point renforcé de fer, mais encore il remplissait mal son office. Cependant je me contentai de ce que je pouvais faire avec cet instrument, ne pouvant avoir mieux. Quand le blé fut semé, n'ayant point de herse pour le recouvrir, je fus obligé de gratter la terre, pour ainsi dire, au lieu de l'égaliser, comme on le fait avec une herse ou un râteau. Tandis que les épis croissaient et mûrissaient, j'eus le temps de penser à tout ce qui me manquait pour les défendre sur pied, pour moissonner, porter ma récolte au logis, et séparer le grain de la paille. Il me manquait aussi un moulin pour moudre le grain, un crible pour passer la farine, du levain [2] et du sel pour faire de la pâte, enfin un four pour la faire cuire; et cependant je vins à bout de faire ou de remplacer toutes ces choses, et le blé devint un avantage inappréciable pour moi. Je n'obtins tout cela qu'au prix de labeurs [3] pénibles

1. Ces paroles sont dans la bouche de *Robinson*, pauvre naufragé dans une île déserte, où tous les instruments pour se procurer la nourriture, le vêtement, le logement, lui manquaient.

2. *Du levain*. Le levain est une substance animale ou minérale qui sert à faire *lever* la pâte en favorisant la fermentation. Sans le *levain* le pain resterait compacte et pesant.

3. *Labeurs*. Synonyme de travaux. Travaux longs et continus; de la même famille que laborieux, élaborer, etc.

et persévérants ; mais ils étaient inévitables, et j'avais le temps suffisant pour m'y livrer. Dans la division de mes heures, il y en avait un certain nombre dévolues chaque jour à ces travaux; et comme j'étais décidé à ne rien consommer de ma récolte présente, j'avais six mois pour inventer et exécuter les ustensiles exigés pour les opérations diverses par lesquelles le blé devait passer avant de pouvoir me faire du pain.

DE FOÉ.

58. — Un trait de Louis XII.

Je vais, mes chers amis, d'un de nos meilleurs rois,
De Louis douze[1], ici, vous conter une histoire;
De ce *père du peuple* on chérit la mémoire :
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits.

Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une excellence[2],
De battre un laboureur avait eu l'insolence;
Il mande le coupable, et, sans rien témoigner,
Dans son palais un jour le retient à dîner.
Par un ordre secret, que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne; il ne peut concevoir ce mystère;
Le roi passe, et lui dit : « Vous a-t-on fait grand'chère[3]?
« — On m'a bien servi, sire, un superbe festin;
« Mais je n'ai point dîné : pour vivre, il faut du pain.
« Allez, répond Louis avec un front sévère,
« Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire;
« Et puisqu'il faut, monsieur, du pain pour vous nourrir,
« Songez à bien traiter ceux qui le font venir! »

ANDRIEUX.

59. — La religion appelant les bénédictions de Dieu sur les champs.

A peine de nos cours le chantre matinal[4]

1. Louis XII, roi de France, surnommé le Père du peuple, monta sur le trône en 1498, mourut en 1515.

2. *Une excellence.* Titre donné aux ministres, aux ambassadeurs, aux princes, etc. Voir la note 3 du nº 53.

3. *Grand'chère.* Remarquer la suppression de l'*e* remplacé par une apostrophe. *Vous a-t-on fait grand'chère?* signifie ici : vous a-t-on préparé, servi grand'chère, c'est-à-dire des mets abondants et délicats. D'ordinaire *faire grand'chère* signifie vivre somptueusement, faire de bons repas.

4. *Le chantre matinal.* Le coq dont la voix se fait entendre au lever du jour.

De cette grande fête [1] a donné le signal,
Femmes, enfants, vieillards, rustique caravane [2],
En foule ont déserté le château, la cabane.
A la porte du temple avec ordre rangé,
En deux files déjà le peuple est partagé.
Enfin paraît du lieu le curé respectable,
Et du troupeau chéri le pasteur charitable.
Lui-même il a réglé l'ordre de ce beau jour,
La route, les repos, le départ, le retour.
Ils partent : des zéphyrs [3] l'haleine printanière
Souffle, et vient se jouer dans leur riche bannière;
Puis vient la croix d'argent; et leur plus cher trésor
Leur patron enfermé dans sa chapelle [4] d'or,
Jadis martyr, apôtre ou pontife des Gaules [5];
Sous ce poids précieux fléchissent leurs épaules.
De leurs aubes de lin, et de leurs blancs surplis [6]
Le vent frais du matin fait voltiger les plis;
Leurs prières, leurs vœux, leurs hymnes se confondent,
Le ciel en retentit, les coteaux leur répondent,
Et du creux des rochers, des vallons et des bois,
L'écho sonore écoute et répète leurs voix;
Leurs chants montent ensemble à la céleste voûte.
Ils marchent : l'aubépine a parfumé leur route.
On côtoie, en chantant, le fleuve, le ruisseau;
Un nuage de fleurs pleut de chaque arbrisseau;
Et leurs pieds, en glissant sur la terre arrosée,
En liquides rubis dispersent la rosée.
On franchit les forêts, les taillis [7], les buissons
Et la verte pelouse [8], et les jeunes moissons.
Quelquefois au sommet d'une haute colline,
Qui sur les champs voisins avec orgueil domine,
L'homme du ciel étend ses vénérables mains;

1. *Cette grande fête.* La fête des Rogations qui se célèbre dans le courant du mois de mai.

2. *Caravane.* Troupe en marche. Ce mot s'applique surtout aux groupes de voyageurs qui se réunissent en Orient pour traverser les déserts.

3. *Des zéphyrs.* On appelle zéphyr un vent doux et faible.

4. *Chapelle.* Le mot *châsse*, c'est-à-dire coffre où l'on garde les reliques des saints, serait plus convenable.

5. *Des Gaules.* Ancien nom de la France.

6. *Aubes, surplis.* Vêtements particuliers des prêtres.

7. *Les taillis.* Partie de bois où les arbres sont coupés périodiquement après un certain nombre d'années.

8. *Pelouse.* Herbe qui recouvre la superficie d'un pré.

Pour la grappe naissante et pour les jeunes grains
Il invoque le ciel. Comme la fraîche ondée
Baigne, en tombant des cieux, la terre fécondée,
Sur les fruits et les blés nouvellement éclos,
Les bénédictions descendent à grands flots.
Les coteaux, les vallons, les champs se réjouissent,
Le feuillage verdit, les fleurs s'épanouissent;
Devant eux, autour d'eux, tout semble prospérer;
L'espoir guide leurs pas : prier, c'est espérer.

DELILLE.

60. — La prière du soir dans une église de campagne.

Qu'il est doux, quand du soir l'étoile solitaire [1],
Précédant de la nuit le char silencieux [2],
S'élève lentement dans la voûte des cieux,
Et que l'ombre et le jour se disputent la terre,
Qu'il est doux de porter ses pas religieux
Dans le fond du vallon, vers ce temple rustique
Dont la mousse a couvert le modeste portique [3],
Mais où le ciel encor parle à des cœurs pieux!
Salut, bois consacré! salut, champ funéraire [4],
Des tombeaux du village humble dépositaire!
Je bénis en passant tes simples monuments.
Malheur à qui des morts profane [5] la poussière!
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre,
Et la nef [6] a reçu mes pas retentissants.
Quelle nuit! quel silence! au fond du sanctuaire,
A peine on aperçoit la tremblante lumière
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.
Seule elle luit encor, quand l'univers sommeille :
Emblème consolant de la bonté qui veille
Pour recueillir ici les soupirs des mortels.

LAMARTINE.

1. *L'étoile solitaire*. L'étoile du soir paraît au couchant avant toutes les autres, et brille seule pendant quelque temps.

2. *Le char silencieux de la nuit*. Pour « l'arrivée silencieuse. »

3. *Portique*. Partie de l'église qui précède la porte d'entrée principale.

4. *Champ funéraire*. Champ des tombeaux, des funérailles. Nom poétique donné au cimetière.

5. *Profane la poussière*, c'est-à-dire ne respecte pas les restes des morts réduits par le temps en poussière, en cendre.

6. *Nef*. Partie de l'église qui s'étend depuis l'entrée principale jusqu'au chœur, qui forme le *sanctuaire* dont il est question plus bas.

61. — Périodicité des jours et des nuits et marche des saisons.

L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour : elle le commence, à point nommé, au moment et au lieu réglé. Le soleil, dit l'Écriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail : la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit tour à tour toutes les fatigues et adoucit toutes les peines : elle suspend, elle calme tout; elle répand le silence et le sommeil; en délassant les corps, elle renouvelle [1] les esprits. Bientôt le jour revient, pour rappeler l'homme au travail, pour ranimer toute la nature.

Mais, outre ce cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle [2], et, au bout de six mois, revient avec la même diligence sur ses pas, pour visiter l'autre. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs et promet les fruits. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps; et l'hiver, qui est une espèce de nuit où l'homme se délasse, ne concentre [3] tous les trésors de la terre qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature diversement parée donne tour à tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède.

FÉNELON.

62. — L'eau.

Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eau, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus [4], et ne leur

1. *Renouvelle les esprits.* Les repose et leur donne une nouvelle force.

2. *Du pôle.* Les deux pôles sont les deux extrémités de l'axe autour duquel tourne la terre.

La terre a un double mouvement autour du soleil : l'un sur elle-même qui s'accomplit en 24 heures et donne les jours et les nuits; l'autre autour du soleil qui s'accomplit en un an et donne les diverses saisons.

3. *Concentre tous les trésors de la terre*, c'est-à-dire amasse et réunit dans le sein caché de la terre toutes les richesses qui doivent en sortir au printemps.

4. *Ces réservoirs suspendus.* Les nuages où l'eau est *conservée*, *réservée* comme dans une espèce de réservoir.

permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil ou du Gange[1], l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé aux besoins des peuples pour arroser les terres? Peut-on imaginer des mesures mieux prises pour rendre les pays fertiles?

L'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide[2] l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes où leurs réservoirs sont placés; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées : les rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser; elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce de toutes les nations.

Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est, au contraire, le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main[3] au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses.

FÉNELON.

63. — L'air.

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent[4], que les rayons des astres, situés dans une distance presque infinie de nous, le percent tout entier sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme

1. Le *Nil*, fleuve d'Égypte; le *Gange*, fleuve de l'Inde.

2. *Ce corps fluide*. Corps qui coule, qu'on ne peut presser. Tous les corps de la nature se présentent sous trois formes : la forme solide, comme la terre, la glace la forme fluide ou liquide, comme le vin, l'huile, l'eau; la forme gazeuse, comme l'air, la vapeur.

3. *Donne la main*. Image gracieuse qui peint bien comment l'Océan favorise l'union des deux mondes.

4. *Transparent*. Qui laisse passer les rayons lumineux. Corps au travers duquel on peut voir. Opposé : *opaque*.

quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air [1], comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait [2] deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons, l'air, de son côté, nous ôterait la respiration s'il devenait plus épais et plus humide : alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer.

Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait; comme, s'il était plus subtil [3], il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme : nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons [4]. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent, en un instant, la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées, d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises; ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

FÉNELON.

64. — Le feu.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent [5], et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux [6], et il y attend à éclater jusqu'à ce que le

1. *Abîmes d'air.* Masses d'une étendue immense, qu'on ne peut mesurer.

2. *Se subtilisait.* Si elle perdait toutes les substances qu'elle renferme et qui la rendent propre à nourrir les personnes.

3. *Subtil.* S'il se raréfiait, comme sur les hautes montagnes où il fatigue les organes de la respiration.

4. *Les poumons.* Organe du corps humain renfermé dans la poitrine et qui sert à la respiration.

5. *Les montagnes où sont des volcans*, c'est-à-dire des fournaises souterraines d'où s'échappent des flammes, de la fumée et des matières en combustion.

6. *Dans les veines des cailloux.* Les cailloux ou pierres à feu recèlent dans

choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux [1], et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences; elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles : il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré, il réchauffe l'homme, il cuit les aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux.

FÉNELON.

65. — Les plantes et leurs usages.

Admirez les plantes qui naissent de la terre : elles fournissent des aliments aux sains [2], et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus [3] sont innombrables : elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel; leurs racines les défendent contre les vents et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs [4] destinés à la nourriture de leur tige; la tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air; les branches distribuent en divers canaux la séve que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil; en hiver, ils nour-

leur sein les éléments du feu. On les en dégage en frappant un caillou contre un autre, ou contre un métal. De là l'ancien briquet.

1. *Plier les plus durs métaux.* On travaille et on plie les métaux en les amollissant par le feu.

2. *Aux sains.* Qui sont en *santé*, qui se portent bien. Sain, sanitaire, santé.

3. *Leurs vertus.* Ce mot appliqué aux plantes équivaut à qualités, propriétés.

4. *Sucs.* Substances liquides ou gazeuses contenues dans la terre et dans l'air, et que les plantes s'approprient pour se nourrir au moyen des *racines* qui les pompent dans la terre par les petits *tuyaux* qu'elles renferment, et des *feuilles* qui les aspirent dans l'air par les *pores* ou petites ouvertures dont elles sont percées et qui sont si menues que l'œil ne peut pas toujours les apercevoir. *Suc* a formé le mot *succulent*, qui renferme des sucs, qui est plein de sucs. Les sucs rassemblés par les racines et les feuilles forment la *séve* ou la liqueur féconde qui circule dans toutes les parties des plantes, grâce aux *canaux intérieurs* dont elles sont pourvues.

rissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu ; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité [1]. La plus faible plante, le moindre légume, contient en petit volume, dans une graine, le germe [2] de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

FÉNELON.

66. — Les infiniment petits.

L'autre jour, que j'étais couché à l'ombre, je m'avisai de remarquer la variété des herbes et des animaux que je trouvai sous mes yeux. Je comptai, sans changer de place, plus de vingt sortes d'insectes dans un fort petit espace, et pour le moins autant de diverses plantes. Je pris un de ces insectes, dont je ne sais point le nom, et peut-être n'en a-t-il point ; je le considérai attentivement, et je ne crains point de vous dire de lui ce que Jésus-Christ assure des lis champêtres : que Salomon [3] dans toute sa gloire n'avait point de si magnifiques ornements. Après que j'eus admiré quelque temps cette petite créature si injustement méprisée, et même si indignement et si cruellement traitée par les autres animaux, à qui apparemment elle sert de pâture, je me mis à lire un livre que j'avais sur moi et j'y trouvai une chose fort étonnante : c'est qu'il y a dans le monde un nombre infini d'insectes pour le moins un million de fois plus petits que celui que je venais de considérer, cinquante mille fois plus petits qu'un grain de sable.

MALEBRANCHE.

67. — Dieu voit tout.

Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit :

1. *Postérité.* Les plantes qui naissent des semences forment leurs rejetons, leur postérité qui se renouvelle sans cesse.

2. *Le germe.* La graine contient le germe entier de la plante et des plus grands arbres, c'est-à-dire l'ensemble extrêmement petit des parties principales qui le composent. On peut les y découvrir à l'aide du microscope et quelquefois même à l'œil nu. Voyez le numéro suivant, et, dans le second livre, celui qui est intitulé : *Ce qu'on peut observer dans la germination d'une fève.*

3. *Salomon.* Roi des Israélites, et fils de David, dont les richesses et la magnificence ont surpassé celles de tous les autres rois.

« Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit;
« Dans sa création ma faiblesse me noie [1];
« Il voit trop d'univers [2] pour que son œil me voie. »
L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :
« Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?
« A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
« De salir [3] tes rayons sur l'herbe dans ces ombres?
« La mousse imperceptible est indigne de toi. »
« — Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi!... »
L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre [4] et baisser à sa vue;
Et, quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau [5].
« — Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
« Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe.
« Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants [6] :
« La goutte d'eau me peint comme les océans;
« De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie;
« Comme le cèdre altier l'herbe me glorifie;
« J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs,
« Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs [7].
« Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure [8],
« D'un œil pour tous égal voit toute sa nature!... »
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte, et pour qui tout est grand!

LAMARTINE.

1. C'est-à-dire : je suis si faible, si petit, que je ne parais rien dans l'immensité de la création; comme un grain de sable, une fourmi est noyée dans un grand lac et n'y est point aperçue.

2. *Trop d'univers*. Outre l'univers que nous voyons, il y en a mille autres encore tout aussi grands, tout aussi merveilleux, qui échappent à notre vue et qui sont l'œuvre de Dieu.

3. *Salir*. Expression qui paraît fausse. *Ternir*, qui serait moins fort, semblerait plus convenable.

4. *Fondre et baisser*. A mesure qu'on s'éloigne d'un objet il paraît plus petit. Du sommet d'une haute montagne, les objets de la plaine semblent baisser et disparaître.

5. *Son œil confondu*. Étonné, émerveillé. Paraît de *niveau*, de même taille. L'éloignement fait disparaître les différences.

6. Devant mes *yeux géants*. Pour immenses. Image peu juste.

7. Image fausse et de mauvais goût.

8. L'homme ne peut *mesurer* la grandeur de Dieu : lui seul connaît ses bornes et sa nature, et il n'y a dans l'univers aucun objet qui puisse servir à le mesurer.

LIVRE II

EXPLICATION

DE LA FABLE LE GRILLON, AU POINT DE VUE DE L'EXPRESSION ET DE LA GRAMMAIRE.

Le Maître. Dans la première étude que nous avons faite de la fable du *Grillon*, nous nous sommes attachés à bien comprendre le sujet et le sens général ainsi que le rôle joué par chacun des personnages qui y sont mis en scène. Nous avons à l'étudier aujourd'hui sous le rapport de l'expression et des observations grammaticales qui peuvent en être déduites. Pour cela, nous devons nous rendre compte dans cette nouvelle étude de la valeur de chaque phrase et au besoin de chacune des expressions qui peuvent donner lieu à des observations utiles. Nous rencontrons une de ces expressions dès le premier vers :

Un pauvre petit grillon.

Le mot *pauvre* est-il pris ici dans son acception ordinaire?

Pour répondre, réfléchissez à la signification générale de ce mot.

L'Élève. Le mot *pauvre* signifie l'opposé de riche; il indique l'absence de ressources, le dénûment.

M. Est-il ici employé dans ce sens? — *E.* Je ne crois pas.

M. Vous avez raison : le mot *pauvre* qui précède les mots *petit grillon* est une expression d'affectueux intérêt, de pitié et de sympathie que l'on emploie familièrement, surtout à l'égard des êtres sur lesquels leur âge ou leur faiblesse semble appeler l'affection ou la compassion. Avez-vous déjà vu d'autres exemples appliqués dans ce sens?

E. Nous avons vu dans *le Petit Savoyard* le vers :

Pauvre petit, pars pour la France!

et dans la même pièce :

Laisse ta *pauvre* mère.

Nous avons vu encore, dans *le Nid de Fauvettes*, le vers :

Pauvres oiseaux, vous voilà pris!

et dans *la Brebis :*

Pauvre agneau, tu n'as plus de mère...

et encore dans la même fable :

Et la *pauvre* brebis, aux cris de son agneau...
Accourt.

M. Vous avez une idée, d'après ces exemples, des divers sens que l'on peut donner à l'adjectif *pauvre*.

Passons au verbe *regardait*, que veut-il dire?

E. Il veut dire voyait, suivait des yeux. — *M. Voir* et *regarder* signifient-ils la même chose? Pourrait-on dans la phrase remplacer *regardait* par il *voyait?* — *E.* Non, Monsieur; *voir* veut dire simplement avoir devant les yeux, apercevoir ce qui s'offre à la vue; *regarder* signifie diriger ses yeux, sa vue sur un objet que l'on veut reconnaître : ici le mot *regardait* est préférable au mot *voyait*, parce qu'il exprime mieux l'attention avec laquelle le grillon suivait du regard le papillon qui excitait son admiration et son envie.

M. Le participe *voltigeant* mérite aussi une observation; de quel verbe vient-il? — *E.* Du verbe *voltiger*.

M. N'y a-t-il pas un autre verbe pour exprimer l'idée de vol? — *E.* Oui, il y a le verbe *voler*.

M. Existe-t-il une différence entre ces deux verbes?

E. Le verbe *voltiger* est dérivé du verbe *voler :* il signifie faire de petits vols, tandis que *voler* signifie en général parcourir, fendre l'air au moyen d'ailes. Ainsi *voltiger* exprime un vol moins élevé, moins continu que *voler;* il est ce qu'on appelle un *diminutif* de ce verbe. — *M.* Pourriez-vous me citer d'autres diminutifs de même nature? — *E.* Oui : *sautiller*, diminutif de *sauter : mordiller*, de *mordre; criailler*, de *crier*.

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs.

M. Quel nom remplacent les mots *insecte ailé?* — *E.* Ils remplacent le mot *papillon* employé précédemment et dont la répétition trop rapprochée aurait fait mauvais effet.

M. Quand on substitue ainsi au nom d'une chose une autre appellation qui la désigne par l'une de ses propriétés, on fait ce qu'on appelle une *périphrase*. Retenez bien ce mot, et pour prouver que vous le comprenez, pourriez-vous me citer un autre exemple de *périphrase?* — *E.* A la fin de cette même fable, je remarque le vers :

Pour déchirer la pauvre bête.

C'est une nouvelle périphrase du mot *papillon*. Dans la fable de *la Belette et du petit Lapin*, l'expression : *La dame au nez pointu*, est une *périphrase* pour désigner la belette; enfin, dans la fable de *la Châtaigne*, ce mot est remplacé par la périphrase,

Une cosse fermée
Et de dards menaçants de toute part armée.

L'azur, la pourpre et l'or éclataient sur ses ailes.

L'azur désigne la couleur bleue, comme celle du ciel; la pourpre désigne la couleur rouge foncée. Cette couleur, qui était réservée aux vêtements des rois, était extraite d'une certaine coquille qu'on trouvait sur les bords de la mer.

M. Quel est le sens du mot *éclataît?* — *E.* Il veut dire brillait avec éclat.

M. Ce mot ne s'emploie-t-il pas aussi pour exprimer, non pas la couleur, mais le son? — *E.* Oui, on dit que le *tonnerre éclate*, qu'une *obus éclate;* on dit également encore un *son éclatant*, une *couleur éclatante*. — *M.* Si vous réfléchissez, vous verrez que ce qui a amené à employer ce même mot pour qualifier un son ou une couleur, c'est qu'un son éclatant produit sur l'oreille une impression à peu près semblable à celle qu'une couleur éclatante produit sur les yeux : c'est donc par dérivation que les mots *éclater*, *éclatant*, *éclat*, qui s'appliquaient primitivement au son, ont été appliqués à la lumière et à la couleur.

Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs.

Il faut remarquer ce tour vif et animé qui s'éloigne de la régularité de la construction grammaticale et qui est très-fréquent dans les bons écrivains. Les adjectifs *jeune, beau, petit-maître* se rapportent au sujet de la phrase *il*. Ce tour plus vif et plus élégant est fort usité, bien qu'on ne puisse en rendre compte rigoureusement d'après les règles ordinaires. Il faut remarquer encore l'expression composée *petit-maître* dont les deux mots réunis ne conservent aucun des sens qu'ils avaient séparément; le mot *petit-maître* signifie en effet un personnage vaniteux et présomptueux qui cherche à briller par sa toilette, ses manières ou son langage.

Dame Nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.

Vous connaissez déjà les différentes acceptions du mot *nature*, et vous voyez qu'il signifie ici la puissance qui crée et qui gou-

verne l'univers. Le mot *dame* dont il est précédé est une de ces appellations que les poëtes emploient devant certains noms pour éveiller l'idée de quelque qualité qui caractérise les personnages mis en scène. Le mot *dame*, qui signifie *maîtresse*, comme *dom* signifie *maître* et *seigneur*, rappelle assez bien ici la puissance de la nature.

D'après les règles absolues de la grammaire, la proposition elliptique *et pour moi rien*, ne serait pas régulière, le verbe de la première proposition *fait tout*, qui est affirmatif, ne saurait grammaticalement régir le complément *rien* de la seconde, parce que ce complément exige que son verbe soit accompagné d'une négation. Cependant, l'usage des bons écrivains autorise, comme on voit, ce tour qui est plus vif et qui est aussi clair. Une remarque analogue pourrait être faite en sens inverse sur le vers suivant :

> Je n'ai point de talent, encor moins de figure.

La régularité grammaticale demanderait : *j'ai encore moins de figure.*

> Comme il parlait, dans la prairie
> Arrive une troupe d'enfants;
> Aussitôt les voilà courants
> Après le papillon, etc.

Comment est écrit le mot *courants?* — *E.* Il est écrit avec un s à la fin parce qu'il rime avec *enfants.*

M. Cela est-il correct? — *E.* Non; car *courant* est ici participe présent et doit être invariable.

M. Vous avez raison; et l'usage s'accorde cette fois avec la grammaire pour condamner cette faute. Examinez la construction de la même phrase : tous les mots y sont-ils à leur place? — *E.* Non; le sujet, au lieu d'être placé devant le verbe et son complément, ne vient qu'après. — *M.* L'usage autorise dans beaucoup de cas ce changement de place des mots, auquel on a donné le nom d'*inversion.* Retenez bien ce nom et cherchez d'autres exemples d'inversion. — *E.* Le mot *dans la prairie*, qui est complément du verbe *arrive* et qui devrait être placé après, le précède cependant : c'est une inversion. — *M.* Quel est le sujet du verbe? — *E. Une troupe d'enfants.* — *M.* Comment appelle-t-on en grammaire ces sortes de sujet? — *E.* On les appelle *collectifs.* — *M.* N'y a-t-il pas une particularité à remarquer sur l'accord de ces espèces de sujet avec le verbe? — *E.* Oui; après un nom collectif au singulier on peut mettre le verbe au pluriel, surtout

quand le nom collectif est précédé de l'article indéfini *un*, *une*, et que le nom pluriel qui suit le collectif n'est précédé d'aucun article. On pourrait donc dire aussi : *Une troupe d'enfants arrivent dans la prairie.*

Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.

Remarquez devant tous ces noms la suppression de l'article qui donne à la phrase un tour plus vif et plus animé.

M. Que remarquez-vous sur l'orthographe des mots *arriver* et *attraper* dans ces phrases? — *E.* La consonne qui suit la voyelle initiale y est redoublée. — *M.* Pourriez-vous en expliquer la raison? — *E.* Oui; les deux verbes sont composés des radicaux *trape* et *rive* et de la préfixe *ad*, qui indique un mouvement de rapprochement: attirer auprès d'une trappe, prendre, saisir par surprise; aller vers la rive, vers le but, joindre, arriver. D'après une règle générale d'euphonie, la consonne douce *d* de *ad* placée devant une consonne forte se change en une consonne de même nature, et de là la double consonne de *attrape, arrive.* — *M.* Pourriez-vous me citer d'autres exemples de consonnes ainsi redoublées par la transformation d'une préfixe? — *E. Attirer*, formé de *ad* et de *tirer; affecter*, formé de *ad* et de *fecter; irrégulier* de *in* et de *régulier*, etc.

L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps.

Que remarquez-vous sur la seconde proposition de cette phrase? — *E.* Qu'elle est elliptique; le verbe déjà exprimé dans la première y est sous-entendu, ce qui donne plus de rapidité à la phrase.

M. Voilà plusieurs mots terminés par la syllabe *or* qui figurent dans ce morceau, tels que *or*, *fort*, *corps*. Vous avez vu précédemment les mots : le *bord* de la Seine. Pourriez-vous me dire si cette syllabe s'écrit par les mêmes lettres, et s'il y a un moyen de reconnaître les lettres que la prononciation n'annonce pas et qui figurent cependant dans l'orthographe de la syllabe? — *E.* La syllabe *or* dans les quatre mots s'écrit d'une manière différente par suite des lettres *muettes* qui y sont ajoutées. Pour reconnaître si une syllabe finale contient des lettres muettes et quelles sont ces lettres, il faut chercher les dérivés du mot auquel appartient la syllabe, et presque toujours ces dérivés mettent en évidence la consonne muette et la font connaître.

Ainsi ses dérivés *doré*, *dorée*, montrent que la syllabe *or* dans le mot l'*or* se termine simplement par un *r*. Les dérivés *bor-*

dure, *border*, de *bord*, indiquent au contraire la consonne muette *d* après le *r*, comme les mots *sortir*, *sortilége*, dérivés de *sort*, indiquent le *t*. Enfin, les mots *corporel*, *corporation*, dérivés de *corps*, indiquent le *p* muet. — *M*. Le mot *corps* a de plus un *s* muet que la dérivation n'indique pas, et qui est un reste de l'orthographe du mot latin *corpus*, dont le mot français *corps* a été dérivé.

Un troisième survient et le prend par la tête.

Quel est le sens du mot *survient?* — *E*. Il veut dire arrive sur ces entrefaites, vient sur, après les autres. — *M*. Ce mot est-il simple ou composé? — *E*. Il est composé du mot *venir* et de la préfixe *sur* qui veut dire *par-dessus*, venir par-dessus. — *M*. Pourriez-vous indiquer d'autres préfixes entrant en composition avec *venir?* — *E*. *Advenir*, *convenir*, *devenir*, *événement*, *inventeur*, *intervenir*, *parvenir*, *prévenir*, *provenir*, *revenir*, etc. — *M*. Pourriez-vous me trouver des applications de ces divers mots dans les morceaux que vous avez déjà étudiés? — *E*. Dans la fable *le Lion et le Rat :*

Cependant *il advint* qu'au sortir des forêts,

pour *il arriva*. Dans la fable du *Lièvre et de la Tortue :*

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint,

pour *on s'entendit à prendre*, *on fut d'accord de prendre*.

Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché.

Voici la seconde interjection que nous trouvons dans cette fable. Quelle était la première? — *E*. *Ah!* disait le grillon. — *M*. Ces deux interjections diffèrent-elles de sens? — *E*. Beaucoup. La première est une expression de tristesse, de regret, d'envie, et correspond à *hélas*. La seconde, au contraire, est une expression de surprise, d'étonnement.

Pour vivre heureux, vivons caché.

Cette phrase ne vous présente-t-elle aucune apparence d'irrégularité dans son orthographe? — *E*. Le participe *caché*, qui se rapporte au sujet du verbe, semblerait devoir être mis au pluriel, puisque le verbe est lui-même au pluriel. Il faudrait donc, d'après la règle : *vivons cachés*. — *M*. On peut cependant justifier cette phrase. Rappelez-vous qu'à la seconde personne du singulier on

emploie la forme plurielle du pronom et du verbe, bien qu'on ne parle qu'à une seule personne, et alors l'adjectif reste au singulier. Exemples : *Vous êtes brutal, vous paraissez libéral.* De même on emploie quelquefois la forme plurielle à la première personne de l'impératif, lors même qu'il n'est question que d'une seule personne. Ainsi un homme seul se dira à lui-même : allons, *montrons-nous libéral*, ou bien, en parlant à quelqu'un, au lieu de dire *ne soyez pas brutal*, il dira à la première personne, d'après un tour que l'usage autorise, *ne soyons pas brutal.* L'auteur a donc pu écrire par cette raison : *vivons caché*, en mettant cette phrase dans la bouche même du grillon.

Observation. — Nous croyons utile de répéter qu'en donnant cet exemple d'explication d'une leçon sous le rapport de la grammaire et du style, nous sommes très-loin de penser que ce morceau puisse être expliqué dans une classe avec tous les développements et tous les détails dans lesquels nous venons d'entrer. Le temps de la leçon y suffirait à peine. Un commentaire aussi prolongé fatiguerait l'attention des élèves, et cette fatigue en ferait perdre le fruit. D'ailleurs les remarques qui soulèvent successivement des questions d'orthographe et de grammaire, qui traitent de la signification absolue et relative des mots, et qui s'élèvent des principes de l'étymologie et de la synonymie jusqu'aux formes et aux mouvements de style et aux appréciations de goût, resteraient fréquemment en dessus ou en dessous de la moyenne des connaissances et du développement intellectuel d'une classe. Si nous les avons ainsi réunies et assemblées dans cet exemple, c'est afin de montrer aux maîtres comment l'explication d'un morceau, sous le rapport de la langue seulement, peut être mise à la portée de tous les élèves, depuis ceux qui commencent l'étude de la grammaire jusqu'à ceux qui sont assez avancés pour s'occuper de style et de compositions. C'est donc aux maîtres de choisir dans nos explications celles qui se rapprochent de la nature des études et de la portée d'intelligence de leurs élèves, sans craindre toutefois de revenir de temps en temps en arrière ou de faire des excursions anticipées sur des sujets plus élevés.

Il y a toujours utilité à ramener de temps en temps les enfants sur des matières déjà parcourues; d'un autre côté, il ne faut pas trop les tenir en lisière, et il est quelquefois bon d'élever un peu l'enseignement au-dessus des leçons du jour et de leur ouvrir à l'avance des horizons sur les contrées où ils pénétreront plus tard. Ces retours en arrière et ces anticipations sont un exercice égale-

ment favorable à l'intelligence; ils ont, en outre, le mérite de répandre de la variété dans les leçons et de piquer l'attention et la curiosité des élèves dont une marche trop régulière et trop uniforme énerve l'activité et refroidit l'ardeur.

En montrant aussi tout le parti que peut fournir l'étude d'un morceau pour apprendre la langue, nous avons espéré faire sentir par là que la connaissance du français tient beaucoup moins aux règles abstraites de la grammaire, aux fatigants et monotones exercices de l'analyse logique ou grammaticale, qu'à une lecture journalière et réfléchie des écrivains dont les ouvrages sont à la portée de la jeunesse, et qu'en définitive c'est par les exemples et par les modèles plutôt que par les règles qu'on acquiert l'intelligence de la langue et qu'on apprend en même temps à la parler et à l'écrire.

---

1. — Invocation à Dieu pendant la nuit.

Tandis que le sommeil réparant la nature[1]
  Tient enchaînés[2] le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure[3],
  Pour te louer dans la profonde nuit.

Que dès notre réveil notre voix te bénisse;
  Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux; et que par toi finisse
  Le jour par toi saintement commencé.

L'astre dont la présence écarte la nuit sombre
  Viendra bientôt recommencer son tour :
O vous, noirs ennemis[4] qui vous glissez dans l'ombre,
  Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur; tes bontés sont nos armes[5],
  De tout péché rends-nous purs à tes yeux;

1. *Réparant la nature.* Lui rendant par le repos ses forces épuisées par le travail et l'agitation du jour. *La nature*, tous les êtres vivants. Voyez la note 4, du nº 8, Liv. I.

2. *Tient enchaînés.* Belle image pour exprimer la cessation du travail et du bruit pendant le sommeil, et que continue l'expression suivante : *nous rompons ses liens.*

3. *O clarté toujours pure.* O Dieu, dont aucune nuit n'obscurcit la lumière.

4. *Noirs ennemis.* Les ennemis de notre salut, les passions et les tentations des démons.

5. *Tes bontés sont nos armes. Tes bontés*, les grâces que ta bonté nous accorde sont les *armes* que nous employons pour résister au mal, au péché, à nos ennemis.

Fais que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux!

RACINE.

2. — Il est un Dieu.

Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent; l'insecte bourdonne ses louanges; l'éléphant le salue au lever du jour; l'oiseau le chante dans le feuillage; la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul[1] a dit : Il n'y a point de Dieu!

Il n'a donc jamais, celui-là[2], dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre! La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait[3]?

CHATEAUBRIAND.

3. — Variété des aspects de la surface terrestre.

Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil[4], ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées, on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux; auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes, revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme en amphithéâtre[5], et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers; là de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain

1. *L'homme seul.* C'est-à-dire, c'est seulement parmi les hommes qu'il s'est rencontré un être assez insensé pour oser dire : Il n'y a point de Dieu!

2. *Il n'a donc jamais, celui-là.* Remarquer l'emploi du double sujet *il* et *celui-là*, qui forme, en grammaire, ce qu'on appelle un *pléonasme*. Ce tour, dont nous avons déjà vu des exemples, donne à la pensée plus de vivacité et de force.

3. Cette pensée est éclaircie et développée dans les morceaux qui suivent.

4. *Suivant les divers aspects du soleil*, c'est-à-dire suivant que ces terres sont exposées au levant, au couchant, au nord, au midi; ce qui constitue les divers aspects des lieux par rapport au soleil.

5. *En amphithéâtre.* Les amphithéâtres sont de grandes constructions destinées à recevoir un nombre considérable de spectateurs. Ils sont formés de gradins qui s'élèvent successivement les uns sur les autres et vont ainsi en s'élargissant depuis le sol jusqu'au faîte de l'édifice. L'élévation graduelle de coteaux ainsi disposés présente la forme d'amphithéâtre.

en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples [1].

FÉNELON.

3. — Inépuisable fécondité de la terre et ses causes.

C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe [2], vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme [2] en mille beaux objets qui charment les yeux : en une seule année, elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise ; plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée ; elle ne ressent aucune vieillesse ; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein : tout vieillit, excepté elle seule ; elle rajeunit chaque année au printemps.

Elle ne manque jamais aux hommes ; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver ; c'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons : ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes ; ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit.

Tout ce que la terre produit, se corrompant [3], rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle

1. *Aux besoins des peuples.* Parce que la diversité des aspects et des élévations produit la diversité des récoltes qui pourvoient aux besoins des peuples.

2. *Informe.* Sans forme ; du mot *forme* et de la préfixe négative *in* ; comme plus bas *transforme*, composé de *forme* et de la préfixe *trans*, signifiant à travers, au delà, — veut dire passer au delà de la forme, prendre une autre forme.

3. *Se corrompant.* — *La corruption des plantes.* Les plantes et toutes les productions de la terre se forment, dans son sein, de l'assemblage des divers éléments, des divers sucs qu'elle contient. Lorsque les plantes, cessant de vivre, tombent en pourriture, en décomposition ou en corruption, elles rendent à la terre les éléments qu'elles y avaient pris et qui servent à y faire germer de nouvelles plantes.

reprend tout ce qu'elle a donné pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes, et les excréments des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même et perpétuent sa fertilité. Ainsi, plus elle donne, plus elle reprend; et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache, dans la culture, lui rendre ce qu'elle a donné[1]. Tout sort de son sein; tout y rentre, et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la terre des grains de blé; en se pourrissant ils germent, et cette mère féconde vous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles, vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse?

FÉNÉLON.

5. — Innombrable quantité et infinie petitesse des êtres vivants.

Beaucoup de corps, qui paraissent solides, ne sont presque que des amas de ces animaux imperceptibles[2], qui y trouvent, pour leurs mouvements, autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'arbre est un petit monde habité par des vermisseaux invisibles[2], à qui elle paraît d'une étendue immense, qui y connaissent des montagnes et des abîmes, et qui, d'un côté de la feuille à l'autre, n'ont pas plus de communication avec les autres vermisseaux qui y vivent que nous avec les antipodes[3].

On a trouvé, jusque dans des espèces de pierres très-dures, de petits vers sans nombre, qui y étaient logés de toutes parts dans des vides insensibles[2], et qui ne se nourrissaient que de la substance de ces pierres qu'ils rongeaient. Figurez-vous combien il y avait de ces petits vers, et pendant combien d'années ils subsistaient de la grosseur d'un grain de sable.

Enfin, tout est vivant, tout est animé. Mettez toutes ces espèces d'animaux nouvellement découvertes, et même toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir, avec celles

1. *Lui rendre ce qu'elle a donné.* Sans la culture, c'est-à-dire sans les soins que l'homme donne à la terre pour entretenir sa fécondité par *les engrais* et par les labours, la terre finirait par devenir stérile.

2. *Imperceptibles.* De la préfixe *in* et de *perceptible:* qui n'est pas *perceptible*, qui ne peut pas être aperçu, comme plus bas *invisibles* et *insensibles*.

3. *Les antipodes.* La terre est un vaste globe. Chaque point de la surface de ce globe a donc un point qui lui correspond dans l'autre hémisphère ou dans la partie diamétralement opposée. Les êtres qui habitent chacun de ces points opposés et qui ont ainsi les pieds dirigés en sens contraire, les uns contre les autres, sont appelés *antipodes*.

que l'on a toujours vues, vous trouverez assurément que la terre est peuplée, et que la nature y a si libéralement répandu les animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié.

FONTENELLE.

6. — Ce qu'on peut observer dans la germination d'une fève.

J'ai pris une vingtaine des plus grosses fèves, j'en ai ouvert deux ou trois, et j'ai remarqué qu'elles étaient composées en dedans de deux parties qui se séparent aisément et que j'ai appris qu'on appelle leurs lobes; que le germe[1] était attaché à l'un et à l'autre de ces lobes; que d'un côté il se terminait en pointe vers le dehors, et que de l'autre il se cachait entre les lobes. Voilà ce que j'ai vu d'abord. J'ai semé les autres fèves pour les faire germer et voir comment elles croissent. Deux jours après, j'ai commencé à les ouvrir, j'ai continué pendant environ quinze jours[2], et j'ai remarqué distinctement que la racine était contenue dans cette partie du germe qui est en dehors et se termine en pointe; que la plante était renfermée dans l'autre partie du germe qui passe entre les deux lobes; que la racine était elle-même une plante qui avait ses racines dans la substance des deux lobes de la fève, dont elle tirait sa nourriture; que, lorsqu'elle avait poussé en terre comme les plantes dans l'air, elle fournissait abondamment à la plante le suc nécessaire; que la plante, en croissant, passait entre les lobes, qui, après avoir servi à l'accroissement de la racine, se changeaient en feuilles, et mettaient la plante à couvert des injures de l'air[3]. Ainsi, je me suis persuadé que le germe de la fève contenait la racine de la plante et la plante elle-même, et que les lobes de la fève étaient le fond où cette petite plante était déjà semée et avait déjà ses racines. Prenez une de ces grosses fèves vertes dont on mange au commencement de l'été, ouvrez-la délicatement, considérez-la attentivement, vous verrez sans microscope[4] une partie de ce que je viens de vous dire; vous découvrirez même les pre-

1. *Germe.* La partie destinée à la reproduction de la plante; d'où les mots *germer*, produire un germe; *germination*, action de germer.

2. C'est-à-dire que l'auteur de ces observations arrachait chaque jour une fève pour l'examiner dans un état d'accroissement chaque jour plus avancé.

3. *Injures de l'air.* Contre les intempéries de l'air, c'est-à-dire contre l'excès du froid, de la chaleur, de l'humidité, du vent, etc. Tel est, en effet, un des rôles des feuilles à l'égard de la plante et de ses fruits.

4. *Microscope.* Instrument qui grossit les objets trop petits pour être discernés à l'œil nu. La racine *scope* (voir) se retrouve dans *télescope*, *horoscope*, etc.

mières feuilles de la plante dans cette partie du germe qui se replie entre les deux lobes.

MALEBRANCHE.

7. — Le fourmi-lion et la demoiselle.

Le *formica-leo* et la demoiselle ne sont point proprement deux animaux de différente espèce : le premier contient le second, ou toutes les parties organiques [1] dont il est composé; mais remarquez qu'il a de plus tout ce qu'il lui faut pour attraper sa proie, pour se nourrir lui-même, et pour préparer à l'autre une nourriture convenable. Or, tâchons maintenant de nous imaginer les ressorts nécessaires aux mouvements que fait ce petit animal. Il ne va qu'à reculons, en ligne spirale [2], et toujours en s'enfonçant dans le sable; de sorte, que jetant en dehors, à chaque petit mouvement qu'il fait, le sable qu'il prend avec ses cornes, il fait un trou qui se termine en pointe, au fond duquel il se cache, toujours les cornes ouvertes, et prêtes à saisir des fourmis et autres animaux qui ne peuvent se tenir sur le penchant de la fosse. Lorsque la proie lui échappe, et fait assez d'efforts pour lui faire craindre de la perdre, il l'accable et l'étourdit, à force de lui jeter du sable, et rend encore par ce moyen le penchant du trou plus roide. Il se saisit donc de sa proie, il la tire sous le sable, il lui suce le sang, et la prenant entre ses cornes, il la jette le plus loin qu'il peut de son trou. Enfin, au milieu du sable le plus menu et le plus mouvant, il se construit un tombeau parfaitement rond; il le tapisse en dedans fort proprement pour y mourir, ou plutôt pour y reposer plus à l'aise, et enfin, après quelques semaines, on le voit tout glorieux, et sous la forme de demoiselle, après avoir laissé plusieurs enveloppes et les dépouilles de *formica-leo* [3].

MALEBRANCHE.

1. *Parties organiques*, c'est-à-dire qui constituent les organes. Tout animal, tout être vivant se compose de différents organes dont chacun a sa fonction déterminée dans l'entretien de la vie. Ainsi les yeux sont l'organe de la vue, le nez celui de l'odorat, les poumons celui de la respiration, l'estomac celui de la digestion, etc.

2. *Ligne spirale*. Ligne courbe de la forme de celle que représente le fer d'un tire-bouchon.

3. Cette transformation du formica-leo en demoiselle est propre à tous les insectes qui passent également par trois états différents. Ainsi le papillon commence par être *chenille* La chenille se construit une enveloppe ou un cocon dans lequel elle reste enfermée sous la forme de *larve* ou de *nymphe*, forme qu'elle quitte au bout d'un certain temps pour prendre celle de *papillon*.

8. — Lettre de Racine à son fils[1] séparé de la famille.

Paris, le 23 juin 1698.

Votre mère s'est fort attendrie à la lecture de votre dernière lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations était de recevoir de nos nouvelles. Elle est très-contente de ces marques de votre bon naturel; mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, et que les lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments. J'allai, il y a trois jours, dîner à Auteuil, où se trouvèrent M. le marquis de La Salle, M. Félix et M. Boudin. M. de Termes y vint aussi, et amena le nouveau musicien, M. Destouches, qui fait encore un autre opéra pour Fontainebleau[2]. Après le dîner, il chanta plusieurs endroits de cet opéra, dont ces messieurs parurent charmés, et surtout M. Despréaux[3], qui prétendait les entendre fort distinctement, et qui raisonna fort, à son ordinaire, sur la musique. Le musicien fut fort étonné que je n'eusse point entendu son dernier opéra. M. Despréaux lui en voulut dire les raisons qui l'étonnèrent encore davantage, et peut-être ne le satisfirent pas beaucoup[4]. La plupart de ces messieurs me demandèrent fort obligeamment de vos nouvelles, et je leur dis que vous étiez l'homme du monde le plus content. Ils n'eurent pas de peine à le croire, connaissant M. l'ambassadeur comme ils font, et le regardant tout à la fois comme le plus aimable et le plus habile homme qui soit au monde. M. Despréaux leur dit combien il avait de plaisir à lire les lettres que vous m'écriviez, et les assura que vous seriez un jour très-digne d'être aimé de tous mes amis. Vous savez que les poëtes se piquent d'être prophètes[5]; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poésie qu'ils le sont, et M. Despréaux leur parlait en prose. Ses prédictions ne laissèrent pas néanmoins de me faire plaisir, et de flatter un peu la tendresse paternelle. C'est à vous, mon cher fils, à

1. Le fils de Racine, âgé alors de vingt ans, avait été chargé, par M. de Torcy, de porter des dépêches à l'ambassade de France à La Haye.

2. *Pour Fontainebleau.* Résidence royale où Louis XIV allait chasser souvent et où il tenait sa cour. L'opéra en question était préparé pour le théâtre de ce palais. — *Opéra.* Représentation théâtrale accompagnée de chant et de musique.

3. *M. Despréaux.* Boileau Despréaux, le poëte satirique, un des grands amis de Racine.

4. *Ne le satisfirent pas beaucoup.* C'était pour obéir à ses scrupules religieux que Racine s'abstenait d'assister aux représentations de l'opéra.

5. En latin, le même mot signifie poëte et prophète.

ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux prophète. Je vous l'ai dit plusieurs fois: vous êtes à la source du bon sens, et de toutes les belles connaissances pour le monde et pour les affaires.

J'aurais une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit[1], et d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs et à votre mère elle-même, qui les aime fort comme vous savez. Je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur la table, il lui échappe toujours de dire : Racine mangerait volontiers d'une telle chose. Je n'ai jamais vu en vérité une si bonne mère, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnaître son amitié. Au moment que je vous écris ceci, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête qui sera demain, et qui sera aussi la vôtre. Trouverez-vous bon que je vous fasse souvenir que ce même saint Jean, qui est votre patron, est aussi invoqué par l'Église comme le patron des gens qui sont en voyage, et qu'elle lui adresse pour eux une prière qui est dans l'*itinéraire*[2], et que j'ai dite plusieurs fois.

RACINE.

9. — Lettre de Racine à son fils malade.

Au camp devant Namur, 10 juin 1692[3].

Vous pouvez juger par toutes les inquiétudes que m'a causées votre maladie, combien j'ai de joie de votre guérison. Vous avez beaucoup de grâces à rendre à Dieu, de ce qu'il a permis qu'il ne vous soit arrivé aucun fâcheux accident, et que la fluxion qui vous était tombée sur les yeux n'ait point eu de suite. Je loue extrêmement la reconnaissance que vous témoignez pour tous les soins que votre mère a pris de vous. J'espère que vous ne les oublierez jamais, et que vous vous acquitterez de toutes les obligations que vous lui avez, par beaucoup de soumission à tout ce qu'elle désirera de vous. Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir; elle est fort sagement écrite, et c'était la meilleure et la plus agréable marque que vous me pussiez donner de votre guérison. Mais ne vous pressez pas encore de retourner à l'étude; je vous conseille de ne lire que des choses qui vous fassent plaisir sans vous donner trop de peine, jusqu'à ce que le médecin qui vous a traité vous donne permission de recommencer votre travail.

1. *Tant de récit.* Familier, pour *dont vous parlez tant.*

2. *Itinéraire.* Formule de prières pour les voyageurs.

3. Racine suivait le roi dans sa campagne de Flandre et se trouvait au siége de la ville de Namur. Son fils était resté avec sa famille à Paris.

Faites bien des amitiés pour moi à M. Chapelier [1], et faites en sorte qu'il ne se repente point de toutes les peines qu'il a prises pour vous. J'espère que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir, et que la reddition du château de Namur suivra de près celle de la ville [2]. Adieu, mon cher fils. Faites bien mes compliments à vos sœurs : je ne sais pourtant si on leur permet de vous rendre visite; je crois que ce ne sera pas si tôt : réservez [3] donc à leur faire mes compliments, quand vous serez en état de les voir.

RACINE.

10. — L'anniversaire.

Hélas! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée!
L'heure sonne; j'écoute... O regrets! ô douleurs!
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire;
On me disait : « Il dort; » et je versais des pleurs.
Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte.
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir [4],
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.
Je voyais l'ombre [5] auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci [6];
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi! »

1. M. Chapelier. C'était un ecclésiastique qui servait de précepteur au jeune Racine.

2. Le château se rendit le 30 juin, vingt-cinq jours après la ville.

3. *Réservez*, etc. Pour « attendez, pour leur faire mes compliments, que vous soyez, etc. »

4. *Son crêpe noir*. Pour « son ombre noire comme un crêpe. » Étoffe noire qu'on porte en signe de deuil. Mots de la famille : crêper, crépu.

5. *L'ombre auguste*. — *L'ombre*, l'image, la ressemblance; *auguste*, vénérable, vénérée.

6. Remarquer ces tours qui, en s'éloignant de la construction grammaticale, donnent plus de force et de vivacité à la pensée : *Inconsolable en mes ennuis, je pleurais*, etc.; *Ce long regret*, etc.

Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah! quand le pâle automne aura jauni les bois,
O mon père! je veux promener ma tristesse[1]
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme[2] arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose;
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée;
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

MILLEVOYE.

11. — Souvenir d'une mère.

Dès que je fus éloigné d'elle, je me laissai tomber dans l'affliction la plus profonde, et tous les souvenirs qui me suivirent dans mon voyage s'accordèrent pour m'accabler. « Dans peu, je ne l'aurai donc plus cette mère qui depuis ma naissance n'avait respiré que pour moi, cette mère adorée à qui je craignais de déplaire comme à Dieu, et, si je l'osais dire[3], encore plus qu'à Dieu même; » car je pensais à elle bien plus souvent qu'à Dieu; et lorsqu'il me venait quelque tentation à vaincre, quelque passion à réprimer, c'était toujours ma mère que je me figurais présente. « Que dirait-elle, si elle savait ce qui se passe en moi! Quelle en serait sa honte, ou quelle en serait sa douleur! » Telles étaient les réflexions que je m'opposais à moi-même, et dès lors ma raison reprenait son empire. Ceux qui, comme moi, l'ont connu, cet amour filial si tendre, n'ont pas besoin que je leur dise quels étaient ma tristesse et l'abattement de mon âme.

MARMONTEL.

12. — La pauvre fille.

J'ai fui[4] ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,

1. Comme on dit porter sa tristesse, on dit aussi promener sa tristesse, ses ennuis.

2. La *Somme*. Rivière qui se jette dans la Manche après avoir arrosé le département auquel elle donne son nom.

3. Quelque légitimes que soient nos sentiments d'amour pour une mère, quelque louable et naturelle que soit la crainte de lui déplaire, ces sentiments ne doivent jamais faire oublier à un enfant ses devoirs envers Dieu. L'auteur a donc raison d'éprouver une espèce de honte d'avoir craint de déplaire à sa mère plus qu'à Dieu.

4. *J'ai fui ce pénible*. Le sommeil troublé par des songes tristes est un tourment plutôt qu'un repos. La pauvre fille cherche donc à l'abréger et à s'y dérober; de là l'expression *j'ai fui*.

J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sous l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait la douce nourriture;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'eus pas même de berceau;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre [1]
Près de l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous son toit de feuillée [2]
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment [2] qui petille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière [3]
En pleurant j'adresse mes pas :
La seule demeure, ici-bas,
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas.
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire [4].
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents [5];

1. Les enfants que leurs parents refusent d'élever ou de reconnaître sont abandonnés le plus souvent à la porte des églises ou des maisons de charité.

2. *Toit de feuillée.* Couvert de feuilles ou de chaume. *Du sarment qui petille.* Rameaux coupés à la vigne et qui donnent l'hiver, dans le foyer, un feu clair et petillant. Adjectif : sarmenteux.

3. *Hospitalière.* Qui donne l'hospitalité, où l'on reçoit l'hospitalité, où l'on est accueilli comme un hôte. Mots de la même famille : hospitalier, hospitalité, hospice, hôte, hôtel, hôpital.

4. Périphrase pour désigner le cimetière.

5. *Indifférents.* N'attirent pas plus mon attention l'un que l'autre, car les personnes dont les corps y reposent m'étaient également inconnues ou indifférentes.

La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.

SOUMET.

13. — Comme il faut s'aimer entre frères.

En ce temps-là il n'y avait pas des forgerons par toute la terre; et les marchands de Madian[1] passaient avec leurs chameaux[2], portant des épices, de la myrrhe, du baume[3] et des outils de fer.

Et Ruben acheta une hache aux marchands ismaélites; il la paya cher, car il n'y en avait pas une seule dans la maison de son père.

Et Siméon dit à Ruben, son frère : « Prête-moi, je te prie, ta hache. » Mais Ruben le refusa et ne voulut pas.

Lévi lui dit aussi : « Mon frère, prête-moi ta hache, je te prie. » Et Ruben le refusa de même.

Alors Juda vint trouver Ruben, et le supplia en disant: « Voyons ! tu m'aimes, et je t'ai toujours aimé; ne me refuse pas de me servir de ta hache. »

Mais Ruben se détourna de lui, et le refusa comme les autres.

Or il arriva que Ruben tailla du bois sur le bord de la rivière, et que sa hache tomba dans l'eau, et qu'il ne put venir à bout de la retrouver.

Mais Siméon, Lévi et Juda envoyèrent un messager avec de l'argent chez les Ismaélites, et achetèrent chacun une hache.

Alors Ruben vint à Siméon, et lui dit : « J'ai perdu ma hache, et mon ouvrage reste à moitié fait; prête-moi la tienne, je te prie. »

Siméon lui répondit : « Tu n'as pas voulu me prêter ta hache, ainsi je ne te prêterai pas la mienne. »

Alors Ruben vint trouver Lévi, et lui dit : « Mon frère, tu connais la perte que j'ai faite et mon embarras; prête-moi ta hache, je te prie. »

Lévi lui fit des reproches en disant : « Tu n'as pas voulu me prê-

1. *De Madian.* Contrée voisine de la Palestine, peuplée par les *Ismaélites* ou descendants d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar.

2. *Chameau.* Le chameau est un animal plus grand que le cheval, remarquable par son long cou, sa petite tête et la bosse qu'il a sur le dos. Il sert à porter les fardeaux dans les solitudes brûlantes des déserts.

3. *Les épices.* Substances destinées à l'assaisonnement des mets, tels que le poivre, la cannelle, etc. La *myrrhe* et le *baume* sont aussi des substances végétales qu'on extrait du suc de certaines plantes et qu'on emploie comme parfums ou comme remèdes. Adjectif : balsamique. Verbe : embaumer.

ter ta hache lorsque j'en ai eu envie; mais je veux être meilleur que toi, et je te prêterai la mienne. »

Ruben fut blessé de la réprimande de Lévi, et, tout confus, il le quitta et ne prit pas sa hache; mais il chercha son frère Juda.

Et, lorsqu'il fut venu auprès de Juda, celui-ci vit à son air qu'il était plein de mécontentement et de honte, et il le prévint en lui disant : « Mon frère, je sais ce que tu as perdu; mais pourquoi te troubler? Voyons! n'ai-je pas une hache qui peut nous servir à tous les deux? Prends-la, je te prie, et uses-en comme de la tienne. »

Ruben se jeta à son cou, et l'embrassa en pleurant, et lui dit : « Ta complaisance est grande; ta bonté à oublier mes torts est encore plus grande; tu es vraiment mon frère, et tu peux compter que je t'aimerai tant que je vivrai. »

Et Juda lui dit : « Aimons aussi nos autres frères, ne sommes-nous donc pas tous du même sang? »

Or, Joseph vit ces choses, et les rapporta à son père Jacob.

Et Jacob dit : « Ruben a mal fait; mais il s'est repenti. Siméon aussi a mal fait; Lévi n'a pas été tout à fait exempt de reproches.

« Mais le cœur de Juda est celui d'un prince[1]. Juda a l'âme d'un roi. Ses enfants se prosterneront devant lui, et il régnera sur ses frères. »

FRANKLIN.

14. — Le chien du bûcheron Brisquet.

Il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien bâtard, à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau, qu'il avait couleur de feu; et c'était bien le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres.

Vous souvenez-vous du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions[2]? C'était dans l'année des grandes neiges que les

1. *Cœur de prince, âme d'un roi.* Expressions métaphoriques pour désigner un cœur généreux, une grande âme. C'est par la grandeur et la générosité de l'âme qu'on acquiert l'empire sur les hommes.

2. De *Lions*. Nom d'une grande forêt en Normandie.

pauvres gens eurent si grand' peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays. Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette : « Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que M. le grand louvetier[1] ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter. » Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait en se croisant les mains : « Mon Dieu, qu'il est attardé!... » — Et puis elle sortait encore, en criant : « Eh! Brisquet! » — Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : N'irai-je pas? — Paix[2]! lui dit Brisquette. — Écoute, Biscotine, va jusque devers la butte, pour voir si ton père ne revient pas. — Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent, et crie fort : Brisquet! Brisquet!... — Paix là! Bichonne! » Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte : « Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront. — Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi. »

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes, sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets[3] à fournir chez Jean Paquier. « As-tu vu nos enfants? lui dit Brisquette. — Nos enfants? dit Brisquet, nos enfants? Mon Dieu! sont-ils sortis? — Je les ai envoyés à ta rencontre, jusqu'à la butte et à l'étang[4], mais tu as pris par un autre chemin. » Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte. « Si tu menais la Bichonne? » lui cria Brisquette. La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin, que Brisquet la perdit bientôt de vue.

1. *Le grand louvetier.* Officier chargé de la destruction des loups.

2. *Paix! Pardienne, mordienne.* Remarquez ces interjections et rendez-vous compte de leur signification. Les deux dernières indiquent un sentiment de résolution subite, de volonté énergique.

3. *Hottée de cotrets.* Une charge remplissant la hotte. *Cotrets*, bois menu ou fendu.

4. *La butte.* Tertre ou élévation de terrain. *Étang.* Amas d'eau formé dans les terrains bas, soit naturellement, soit au moyen de chaussées pour retenir les eaux.

Et il avait beau crier : « Biscotin, Biscotine! » On ne lui répondait pas. Alors, il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus. Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré[1], à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra sa bonne hache levée. La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup roide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne : elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura ; il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil[2], sous une grosse pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet[3].

CH. NODIER.

15. — Le chien coupable.

« Mon frère, sais-tu la nouvelle?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère;
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Serait-il vrai? — Très-vrai, mon frère.
— A qui donc se fier? grands dieux! »
C'est ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine;
Et la nouvelle était certaine.
Mouflar, sur le fait même pris,
N'attendait plus que le supplice,
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.
La procédure[4] en un jour est finie.

1. *Le fourré.* Partie du bois où les plants et les épines sont très-serrés. Opposé : *la clairière.*

2. *Courtil.* Vieux mot qui désignait un petit jardin attenant à la maison et qui est encore usité dans plusieurs provinces.

3. Rapprocher ce dévouement de la Bichonne de l'acte criminel auquel est entraîné Mouflar dans le morceau suivant.

4. *La procédure.* L'instruction du procès et le prononcé du jugement.

Mille témoins pour un déposent[1] l'attentat;
Récolés, confrontés[2], aucun d'eux ne varie;
Mouflar est convaincu du triple assassinat :
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête
Sur le lieu même du délit.
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux de Mouflar demandèrent la grâce;
Elle fut refusée. On leur fit prendre place;
Les chiens se rangèrent près d'eux
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse[3],
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Mouflar paraît bientôt, conduit par deux pasteurs :
Il arrive; et, levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance[4] :
« O vous, qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir!
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière[5],
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits : au lever de l'aurore,
Seul auprès du grand bois, je gardais le troupeau;
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin,
Vient m'attaquer : je le terrasse
Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque-là ; mais, pressé par la faim
De l'agneau dévoré je regarde le reste,
J'hésite, je balance... A la fin, cependant,

1. *Mille témoins pour un.* Non-seulement un, mais plusieurs *Mille* mis pour un grand nombre, expression *hyperbolique*, c'est-à-dire exagérée, et autorisée par l'usage. — *Déposent l'attentat.* Expression incorrecte. On dit déposer d'une chose et non déposer une chose, qui indique un autre sens. *Déposent* signifie ici *attestent, affirment.* Déposer signifie encore *mettre à bas, destituer.*

2. *Récolés.* Comparés dans leurs témoignages. *Confrontés.* Mis en présence les uns des autres.

3. *L'oreille basse.* Gallicisme. Portant l'oreille, la tête basse; comme on fait quand on est affligé, humilié.

4. *L'assistance.* Ceux qui assistent à son exécution, qui y sont présents.

5. *La carrière.* La route, le chemin dans lequel on marche. Suivre la carrière de la vertu : pratiquer la vertu.

J'y porte une coupable dent :
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant,
Elle jette des cris de mère...
La tête m'a tourné[1], j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils,
Et, pour la forcer à se taire,
Je l'égorge dans ma colère.
Le berger accourait armé de son bâton :
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits[2] les plus grands peut conduire d'abord,
Et que dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice
Dès qu'on met un pied sur le bord. »

FLORIAN.

46. — Le berger et le troupeau.

IMAGE D'UN PEUPLE GOUVERNÉ PAR UN BON PRINCE.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline, vers le déclin d'un beau jour, paît[3] tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger soigneux et attentif est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent, il les rassemble : si un loup avide paraît, il lâche son chien, qui le met en fuite ; il les nourrit; il les défend ; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins ! quelle vigilance ! quelle servitude ! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le berger ou le berger pour le troupeau ?

1. *La tête m'a tourné.* Gallicisme, comme *perdre la tête.* Ne savoir plus ce que l'on fait, ne plus suivre sa raison, son jugement.

2. *Aux forfaits.* Aux crimes. Composé de *faire* et *for*, équivalent à *hors-faire*, agir en dehors du sens, de la justice. On dit dans ce sens *forfaire à l'honneur.*

3. *Paît.* Mange. *Pâturage,* mot de la même famille, ainsi que *pasteur, pâtre, pâture, pâturer, pâtis,* etc.

Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince !

LA BRUYÈRE.

17. — L'amitié.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur [1]
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

LA FONTAINE.

18. — L'aveugle et le paralytique [2].

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius [3] l'a dit; suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus [4], l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie :
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva

1. *La pudeur.* Sentiment de réserve et de modestie qui fait éprouver une espèce de honte et d'embarras à appeler l'attention des autres sur sa personne, ses sentiments, ses intérêts ou ses besoins.

2. *Paralytique.* La paralysie est une maladie qui empêche l'usage des membres qu'elle attaque.

3. *Confucius.* Célèbre philosophe chinois qui a été le législateur de son pays.

4. *Perclus.* Privé de l'usage de ses membres. Mots de la même famille : *reclus*, prisonnier, qui n'est pas libre d'aller et de venir, reclusion ; *exclus*, mis dehors, etc.

Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
— Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas,
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
— A quoi? répond l'aveugle, écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire.
J'ai des jambes, et vous des yeux :
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés,
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

FLORIAN.

19. — Le travail et l'aumône.

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne;
Un beau jour maintenant est rare et passager.
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne;
Travaillons pour le soulager.

. . . . . .

L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit :
Et déjà, dans la cour, d'un ton piteux et triste,
Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste [1],
En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.

Vous avez vu souvent, au seuil du presbytère [2],
Cette femme encor jeune et d'un maintien tremblant,
Qui nourrit un enfant, pâle comme sa mère,
Et qui pleure en le consolant.

Au sortir de l'église, hier je l'ai cherchée :
On m'a dit que, malade et n'ayant point d'abri,

1. *L'assiste.* Qu'on le secoure. *Assister*, se tenir près de, venir en aide. Mot de la même famille qu'*assistance*.
2. *Presbytère.* Nom donné à la maison qu'habite le curé.

Dans la grange prochaine elle s'était couchée,
Et que l'enfant souffrait d'être si mal nourri.

Ma mère en a pleuré, puis m'a donné pour elle;
Et j'ai couru bien vite apporter ce secours.
Mais ce n'est point assez : travaillons avec zèle,
Mes sœurs, et de tous deux nous sauverons les jours.

Dans notre livre de prières
(Je l'ai lu bien souvent, mes sœurs), il est écrit
Que tous les pauvres sont nos frères;
Oui, qu'ils sont, comme nous, enfants de Jésus-Christ.

La fortune ici-bas n'est pour nous qu'une épreuve [1];
Qui possède beaucoup doit donner beaucoup d'or,
Et qui possède peu devra donner encor.
C'est le cœur qui fait tout : le denier de la veuve [2]
Sera compté comme un trésor.

Tel est des livres saints l'enseignement suprême :
Que Jésus suit le pauvre, et marche sur ses pas;
Qu'un refus est là-haut puni comme un blasphème;
Qu'un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas [3],
Et qu'en donnant au pauvre, on prête à Dieu lui-même.

Donnons, mais sans éclat, et même avec mystère [4] :
Là-haut veille sur nous un témoin précieux.
Donnons... Ce qu'on répand d'aumônes sur la terre
S'amasse en trésor dans les cieux.

GUIRAUD.

20. — Le petit Savoyard à Paris [5].

J'ai faim : vous qui passez daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe et la terre est glacée.

1. *La fortune est une épreuve.* C'est-à-dire qu'elle met notre cœur, nos sentiments à l'épreuve en leur donnant lieu de se manifester

2. *Le denier de la veuve.* Allusion à la parabole dans laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ raconte que l'offrande d'un denier, déposé par une pauvre veuve dans le tronc placé à la porte du temple, fut plus agréable aux yeux du Seigneur que les pièces d'or données avec orgueil par le riche. *Denier*, pièce de monnaie de peu de valeur.

3. Le cri d'un pauvre mourant de faim sera la condamnation, devant Dieu, de ceux qui l'entendent sans être émus.

4. *Avec mystère.* En cachant nos aumônes, en secret.

5. Voir le no 19, Liv. 1, intitulé *Le départ.* Le petit Savoyard est arrivé à Paris; l'auteur dépeint sa misère et exprime ses plaintes.

J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.
Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez, peu me suffit; je ne suis qu'un enfant :
Un petit sou me rend la vie.
On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain :
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines :
Eh bien, moi, je suis pauvre et je vous tends la main.
Faites-moi gagner mon salaire[1] :
Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid; eh bien, je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.
Il ne m'écoute pas[2], il fuit;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée;
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite[3] abandonnée.
Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir[4].
Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas! et tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi?
Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer?... que puis-je attendre enfin?..
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. —
Et, faible, sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

1. *Mon salaire. Salaire*, prix d'un travail accompli, d'un service rendu. *Salarier*, assurer le travail de quelqu'un moyennant un salaire.

2. *Il ne m'écoute pas.* Le passant dont il vient d'implorer la pitié.

3. *Cette guérite.* Petite loge en bois où les soldats de faction se mettent à l'abri des intempéries.

4. Combien ces réminiscences du lieu natal sont attendrissantes dans la situation abandonnée où se trouve le pauvre enfant!

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants. »
Et deux femmes en deuil [1] recueillaient sa misère [2].
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire [3],
Et l'enfant les suivit en se signant [4] deux fois.

GUIRAUD.

21. — Le printemps.

Déjà les nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degrés de la terre ont éloigné leurs ombres ;
Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal [5],
Rend au jour moins tardif son éclat matinal.
Avril a réveillé l'aurore paresseuse;
Et les enfants du nord [6], dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
Le beau soleil de mai, levé sur nos climats,
Féconde les sillons, rajeunit les bocages,
Et de l'hiver oisif [7] affranchit ces rivages.
La séve, emprisonnée en ses étroits canaux,
S'élève, se déploie, et s'allonge en rameaux ;
La colline a repris sa robe de verdure.
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure ;
Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, mais je ne les vois plus.
Des pâles peupliers la famille nombreuse,
Le saule ami de l'onde, et la ronce épineuse,

1. *En deuil.* Couvertes d'habits noirs, comme les gens en deuil.

2. *Recueillaient sa misère.* Soulageaient ses souffrances et lui offraient un asile.

3. *Au bout du long rosaire.* Chapelet. Les sœurs de la Charité se distinguent et à leur costume et au chapelet à gros grains garni d'une croix en argent qui pend à leur côté.

4. *Se signant.* Faisant le signe de la croix.

5. *L'astre des saisons.* Le soleil, dont la marche produit les saisons. — *Marchant d'un pas égal* La marche du soleil est indiquée par les jours et les nuits qui forment en quelque sorte chacun de ses pas. A la fin de mars les jours sont égaux aux nuits. Le poëte a donc pu dire que le soleil marche d'un pas égal. Dans la réalité, ce n'est pas le soleil qui marche, c'est la terre qui tourne autour du soleil, lequel reste fixe. Mais le poëte parle ici selon les apparences et non selon la science.

6. *Les enfants du nord.* Les vents du nord.

7. *De l'hiver oisif.* Qui est oisif, qui rend oisif. On travaille peu dans les champs pendant l'hiver. — *Affranchit*, délivre. — *Ces rivages*, ces contrées.

Croissent au bord du fleuve, en longs groupes rangés;
Dans leur feuillage épais les zéphyrs engagés
Soulèvent les rameaux; et leur troupe captive
D'un doux frémissement fait retentir la rive.
Le serpolet fleurit sur les monts odorants;
Le jardin voit blanchir le lis, roi du printemps;
L'or brillant du genêt[1] couvre l'humble bruyère;
Le pavot dans les champs lève sa tête altière;
L'épi cher à Cérès[2], sur sa tige élancé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé;
Et l'aimable Espérance, à la terre rendue,
Sur un trône de fleurs du ciel est descendue[3].

MICHAUD.

22. — Le clair de lune.

Parais, ô lune désirée!
Monte doucement dans les cieux,
Guide la paisible soirée
Sur ton trône silencieux.

Amène la brise[4] légère
Qui, dans l'air, précède tes pas,
Douce haleine, à nos champs si chère,
Qu'aux cités on ne connaît pas.

A travers la cime agitée
Du saule incliné sur les eaux,
Verse ta lueur argentée,
Flottante en mobiles réseaux[5].

Que ton image réfléchie[6]

1. *L'or du genêt.* Arbuste dont la fleur est d'un jaune éclatant et qui croît d'ordinaire au milieu des bruyères. Celles-ci sont plus petites que le genêt et se font remarquer par leurs feuilles menues et pointues, et par leurs fleurs qui prennent toutes les nuances entre le blanc, le violet et le rouge.

2. *Cher à Cérès.* Chez les païens, Cérès était la déesse des moissons et protégeait les épis.

3. Les fleurs du printemps font espérer les fruits de l'été et de l'automne. De là l'image gracieuse de l'Espérance descendue du ciel sur un trône de fleurs.

4. *La brise.* On appelle ainsi un vent très-doux et très-léger, qui s'élève ordinairement le matin et le soir et tempère la chaleur de l'atmosphère. Elle se fait moins sentir dans les *cités*, les villes, que dans les campagnes, à cause de l'amas et de la hauteur des maisons.

5. *Réseaux.* La lueur flottante sur l'eau mobile imite et rappelle les lignes brisées et entrelacées d'un réseau.

6. Cette construction montre un certain désordre. L'image de la lune n'est

Tombe sur le ruisseau brillant,
Et que la vague au loin blanchie
Roule ton disque [1] vacillant.

CHÉNEDOLLÉ.

23. — L'été.

L'été brûlant arrive et vient jaunir nos plaines.
Je chanterai sa gloire, à l'ombre des forêts,
Sur les bords arrosés par les eaux des fontaines,
Tandis que dans l'espace il fait voler ses traits [2].
L'alouette, en chantant, monte vers la lumière [3];
Le lièvre, ami des blés [4], s'abandonne à ses jeux;
Le cerf léger bondit le long d'une clairière [5],
Et regarde souvent le berger matineux [6],
Qui sort, avec la paix [7], de son humble chaumière.
O tranquilles vallons! solitaires berceaux!
Campagnes dont l'éclat réjouit ma pensée!
Qui peut dormir encor, quand la fraîche rosée,
Quand l'aube [8] radieuse anime vos tableaux?
. . . . . .
Quelle magnificence! elle étonne mes yeux
Trop faibles pour saisir cette immense étendue.
Peindrai-je de ces monts les groupes lumineux,
Que le soleil enflamme au travers de la nue;
Ces vallons ombragés de bois majestueux;
Ce fleuve qui se roule en replis sinueux,
Et renvoie aux rochers des clartés ondoyantes [9];
Ce vent doux qui frémit sur les vagues brillantes;
Ce long tapis de fleurs déployé sur les prés;

réfléchie qu'après qu'elle est tombée sur le ruisseau. Les deux derniers vers présentent une image plus vraie et plus heureusement rendue.

1. *Disque.* La lune présente la forme d'un disque, espèce de palet arrondi en usage chez les anciens.

2. *Il fait voler les traits.* Il darde ses rayons brûlants.

3. Expression un peu vague pour *vers le ciel.*

4. *Ami des blés.* Dans le sens qu'il aime à s'y cacher, à en faire sa pâture.

5. *Clairière.* Endroit de la forêt où les arbres sont clairs et écartés, opposé de *fourré* et de *taillis.*

6. *Matineux.* Qui a l'habitude de se lever matin. *Matinal*, qui paraît dès le matin.

7. *Avec la paix.* Pour *en paix, paisiblement;* locution impropre.

8. *L'aube.* La première lueur du jour naissant. *Aubépine*, épine blanche, brillante. *Aube*, vêtement blanc.

9. *Ondoyantes.* Les reflets du soleil renvoyés par l'eau du fleuve sur les rochers de ses bords sont mobiles comme ses ondes; de là, *clartés ondoyantes.*

Ces collines, ces tours, ces villages dorés;
Ces épis balançant leurs têtes jaunissantes,
Et toutes les couleurs qui, fuyant par degrés,
Semblent au loin se perdre en vapeurs transparentes?

LÉONARD.

24. — La moisson dans le Midi.

A Uzès, 15 juin 1662.

Je souhaite que vous ayez une aussi belle récolte à vos deux fermes que nous en avons en ce pays-ci. La moisson est déjà fort avancée, et elle se fait plaisamment ici au prix de la coutume [1] de France; car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe; on ne laisse point sécher le blé sur terre, car il n'est déjà que trop sec, et dès le même jour on le porte à l'aire [2], où on le bat aussitôt. Ainsi le blé est aussitôt coupé, lié et battu. Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons, et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un *Miserere* [3], et se relèvent aussitôt. Pour moi, je ne vois cela que de mes fenêtres; je ne pourrais être un moment dehors sans mourir : l'air est aussi chaud que dans un four allumé, et cette chaleur continue autant la nuit que le jour; enfin, il faudrait se résoudre à fondre comme du beurre, n'était un petit vent frais qui a la charité de souffler de temps en temps; et pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus importun du monde. Si j'avais autant d'autorité sur elles qu'en avait le bon saint François, je ne leur dirais pas, comme il faisait : *Chantez, ma sœur la cigale;* mais je les prierais bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à Paris ou à La Ferté-Milon [4] si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie.

RACINE.

25. — L'automne.

Nos prés ont perdu leur fraîcheur;
A peine une fleur isolée

1. *Au prix de la coutume de France. Au prix de* pour *en comparaison de, par rapport à.* La Fontaine a dit: *n'étaient que jeux au prix de lui.* — *Coutume de France,* c'est-à-dire de la province appelée l'Ile-de-France et des provinces environnantes.

2. *L'aire.* Terrain aplani, tassé, préparé pour battre le blé.

3. Dorment un *Miserere.* Gallicisme, pour « l'espace de temps nécessaire pour dire un *Miserere.* »

4. *La Ferté-Milon.* Petite ville du département de l'Aisne où résidait l'oncle auquel Racine adressait cette lettre.

Penche-t-elle un front sans couleur [1]
Dans la solitaire vallée;
Une obscure et triste vapeur
Voile nos rives désolées;
Et sur les forêts ébranlées
Les vents soufflent avec fureur.
Ah! sous ces forêts sans ombrages,
Le long des coteaux défleuris,
Le soir au bruit sourd de l'orage,
Marchant sur de tristes débris,
J'irai voir le dernier feuillage
Tomber sur les gazons flétris.
Cédant à la mélancolie [2]
Là, des amis que j'ai perdus
J'appellerai l'ombre chérie [3],
Et les sens doucement émus,
Je laisserai couler ma vie
En occupant ma rêverie
Des jours où je ne serai plus.

ANDRÉ MARTIN.

26. — L'orage.

On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre;
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre:
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et, le long du vallon, le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure
Dont le son lent et sourd attriste la nature [4];
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre, en silence, attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre

1. *Un front sans couleur.* Les fleurs qui survivent à la fin de l'automne ont peu d'éclat.

2. *Mélancolie.* Disposition de l'âme à la tristesse, tristesse douce et rêveuse.

3. *J'appellerai l'ombre chérie.* Je rappellerai dans ma mémoire l'image chérie, j'évoquerai le souvenir. Le mot *ombre* est employé pour image, par allusion à la la croyance des poëtes anciens, qui représentaient l'Élysée ou le séjour des morts peuplé d'ombres sans réalité, mais présentant l'apparence ou les traits des personnes dont elles étaient les ombres.

4. Vers d'un bel effet comme harmonie imitative. Même remarque sur plusieurs des vers qui suivent.

Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre [1];
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits embrasés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue :
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide [2].
Du couchant enflammé s'avance un vent rapide;
Il tourne sur la plaine, et rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant [3], dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! du ciel en feu les globules glacés [4]
Écrasent, en tombant, les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages.
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe; et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moissons [5]! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

SAINT-LAMBERT

27. — La feuille.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien :

1. *Grisâtre*. De gris. Remarquer la terminaison qui ajoute une idée particulière au mot racine : vert, verdâtre ; noir, noirâtre.

2. *Pâle et livide*. *Pâle* indique une blancheur mate, sans reflets d'autres couleurs; *livide* indique un blanc terne se rapprochant du vert ou du gris.

3. *L'airain sonnant*. Les cloches faites avec de l'airain. — Les peuples *égarés*. Effrayés, que la frayeur égare.

4. *Les globules glacés*. Les grêlons. La grêle se forme surtout après de grandes chaleurs et accompagne d'ordinaire les orages.

5. Exclamations pleines de sentiment. Ellipse suffisamment expliquée par la phrase qui suit.

L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou[1] m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier[2].

ARNAULT.

28. — Le départ des hirondelles.

Le ciel était beau le matin, mais avec un vent qui soufflait de la Vendée[3]. Peu à peu le temps se voila, le ciel devint fort gris, le vent tomba, tout devint morne. C'est alors, vers quatre heures, qu'en même temps de tous les points, et du bois, et de l'Erdre[4], et de la ville, et de la Loire, de la Sèvre[5], je pense, d'infinies légions à obscurcir le jour vinrent se condenser sur l'église, avec mille voix, mille cris, des débats, des discussions. Sans savoir cette langue, nous devinions très-bien qu'on n'était pas d'accord. Peut-être les jeunes, retenus par ce souffle tiède d'automne, auraient voulu rester encore. Mais les sages, les expérimentés, les voyageurs éprouvés insistaient pour le départ. Ils prévalurent; la masse noire, s'ébranlant à la fois comme un immense nuage, s'envola vers le sud-est, probablement vers l'Italie. Ils n'étaient pas à trois cents lieues (quatre ou cinq heures de vol) que toutes les cataractes[6] du ciel s'ouvrirent pour abîmer la terre; nous crûmes un moment au déluge. Retirés dans notre maison qui tremblait aux vents furieux, nous admirions la sagesse des devins ailés qui avaient si prudemment devancé l'époque annuelle.

MICHELET.

1. *Sans me plaindre ou.* La régularité grammaticale demanderait *ni.*
2. A la mort, où arrivent également la beauté, symbolisée par la feuille de rose, et la gloire, symbolisée par la feuille de laurier.
3. *Vendée.* Département formé de l'ancienne province, le Poitou.
4. *L'Erdre.* Nom d'une petite rivière qui se jette dans la Loire.
5. *La Loire.* Un des grands fleuves de France, qui se jette dans l'Océan. — *La Sèvre.* Un des affluents de la Loire.
6. *Cataracte.* Amas d'eau qui se précipite et forme une chute.

29. — L'hiver.

Arbres dépouillés de verdure,
Malheureux cadavres [1] des bois,
Que devient aujourd'hui cette riche parure
Dont je fus charmé tant de fois?
Je cherche vainement dans cette triste plaine
Les oiseaux, les zéphyrs, les ruisseaux argentés;
Les oiseaux sont sans voix, les zéphyrs sans haleine,
Et les ruisseaux dans leur cours arrêtés.
Les aquilons [2] fougueux règnent seuls sur la terre,
Et mille horribles sifflements
Sont les trompettes de la guerre
Que leur fureur déclare à tous les éléments [3].

J.-B. Rousseau.

30. — Un beau jour d'hiver.

L'hiver a ses beautés. Que j'aime et des frimas
L'éclatante blancheur et la glace brillante,
En lustres azurés à ces roches pendante [4]!
Et quel plaisir encor, lorsque échappé dans l'air,
Un rayon du printemps vient embellir l'hiver;
Et, tel qu'un doux souris [5] qui naît parmi les larmes,
A la campagne en deuil rend un moment ses charmes!
Qu'on goûte avec transport cette faveur des cieux!
Quel beau jour peut valoir ce rayon précieux,
Qui, du moins un moment, console la nature?
Et, si mon œil rencontre un reste de verdure,
Dans les champs dépouillés combien j'aime à le voir!
Au plus doux souvenir il mêle un doux espoir;
Et je jouis, malgré la froidure cruelle,
Des beaux jours qu'il promet, des beaux jours qu'il rappelle.

Delille.

1. *Cadavres.* L'application de ce mot aux arbres qui semblent morts pendant l'hiver, mais qui reverdiront au printemps, manque un peu d'exactitude et aussi de goût.

2. *Les aquilons.* L'aquilon est le vent qui souffle du nord. On donne ce nom à tout vent violent et impétueux.

3. *Éléments.* Pour *à toute la nature* que les anciens croyaient composée seulement de quatre éléments : l'eau, la terre, l'air et le feu.

4. Phrase d'une construction lourde et embarrassée.

5. Charmante image. Le mot *souris* s'écrit plus ordinairement *sourire.*

21. — Vicissitudes des saisons de l'année et des âges de la vie humaine.

Voyez comme l'année, en son cours qui varie,
Se partage en saisons, images de la vie.
Le Printemps, jeune enfant bercé par les zéphyrs,
Se couronne de fleurs et sourit aux plaisirs.
Le blé, du laboureur espérance fragile,
Nourrit de sucs laiteux son enfance débile;
Et le fruit en bouton se cache sous les fleurs,
De dons plus précieux frêles avant-coureurs[1].
L'Été, fils du soleil, coloré par le hâle[2],
Succède au doux printemps plus robuste et plus mâle.
C'est dans cette saison que l'an plus vigoureux
Enfante plus de fruits, brûle de plus de feux.
L'Automne, déjà mûr sans être vieux encore,
S'enrichit des trésors que l'été fit éclore;
De la jeunesse en lui les feux sont amortis;
Même on peut sur son front compter des cheveux gris.
L'Hiver, glacé du froid que souffle son haleine,
Le suit à pas tremblants et chemine avec peine.
Son front, chauve et neigeux, et battu par les vents,
Ou n'a plus de cheveux, ou n'en a que de blancs.
Ainsi que les saisons on voit changer les hommes :
Ce qu'hier nous étions, ce qu'aujourd'hui nous sommes,
Demain, faibles mortels, nous ne le serons plus.

SAINT-ANGE (Traduction d'*Ovide*).

22. — Un poète à son petit logis.

Petit séjour, commode et sain
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile, où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille,
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,

1. *Frêles avant-coureurs. Frêles*, délicats, fragiles; *avant-coureurs*, qui viennent avant, qui précèdent. Les fleurs annoncent et promettent les fruits.
2. *Le hâle*. Le grand air. L'haleine des vents en plein air.

Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance :
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçois.
O mon lit! ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète!
C'est vous! vous voilà! je vous vois!
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez-soi[1]!

DUCIS.

33. — La chatte du poète.

. . . . . C'est là[2] que tu vivrais,
O toi, dont La Fontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton, qui, rare en ton espèce,
Eut la grâce du chat et du chien la tendresse;
Qui, fière avec douceur et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme[3] à ta race imputé.
Là, je voudrais te voir, telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,
Épier une mouche ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Dubartas[4] ou Voltaire;
Ou, telle que tu viens, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part;
Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine[5] à ma main caressante,
Ou déranger gaîment, par mille bonds divers,
Et la plume et la main qui t'adressa ces vers.

DELILLE.

1. *Il n'est point de petit chez-soi.* C'est-à-dire qu'on se sent à l'aise dans le logement le plus modeste quand il est notre propriété. Remarquer le mot *chez-soi* employé comme nom.

2. Dans une galerie scientifique, dans un musée d'histoire naturelle.

3. *L'égoïsme.* Disposition à n'aimer que soi et qui exclut la tendresse pour les autres. Les chats passent pour égoïstes.

4. *Dubartas*, auteur obscur du XVIe siècle. *Voltaire*, écrivain célèbre du XVIIIe siècle.

5. *Hermine.* Fourrure. L'hermine est un quadrupède dont la peau est revêtue d'une fourrure blanche, très-fine et très-moelleuse. Son nom est devenu synonyme de belle fourrure.

34. — La maison de Rollin [1].

Je commence à sentir et à aimer plus que jamais la douceur de la vie rustique, depuis que j'ai un petit jardin qui me tient lieu de maison de campagne. Je n'ai point de longues allées à perte de vue, mais deux petites seulement, dont l'une me donne de l'ombre sous un berceau assez propre, et l'autre, exposée au midi, me fournit du soleil pendant une bonne partie de la journée, et me promet beaucoup de fruits pour la saison. Un petit espalier, couvert de cinq abricotiers et de dix pêchers, fait tout mon fruitier. Je n'ai point de ruches à miel; mais j'ai le plaisir tous les jours de voir les abeilles voltiger sur les fleurs de mes arbres, et, attachées à leur proie, s'enrichir du suc qu'elles en tirent, sans me faire aucun tort. Ma joie n'est pourtant point sans inquiétude, et la tendresse que j'ai pour mon petit espalier et pour quelques œillets me fait craindre pour eux le froid de la nuit, que je ne sentirais point sans cela. Il ne manquera rien à mon bonheur, si mon jardin et ma solitude contribuent à me faire songer plus que jamais aux choses du ciel [1].

ROLLIN.

35. — La maison de Boileau.

Oui, Lamoignon [2], je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau [3],
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,

1. Cette maison où se retira Rollin existe encore dans la rue Neuve-Sainte-Geneviève. On lit sur la porte les deux vers latins suivants que cet ami de la jeunesse y avait fait inscrire.

Ante alias dilecta domus, quà ruris et urbis
Incola tranquillus meque Deoque fruor.

On a essayé de les traduire ainsi :

Douce maison, champêtre asile,
Chéri plus que tout autre lieu,
Où près des champs et de la ville
Je jouis de moi-même et je jouis de Dieu.

2. *Lamoignon*. Magistrat célèbre qui avait été président du Parlement, et que Boileau avait pour ami.

3. Ce hameau s'appelait Hautile; il était situé près de la Roche-Guyon (Seine-et-Oise).

Qui, partageant son cours de diverses manières,
D'une rivière seule y forme vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre.
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre,
Et dans le roc qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement;
La maison du Seigneur seule un peu plus ornée
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord [1].

BOILEAU.

36. — Le vrai propriétaire.

Pauvres riches [2]! ces biens, que vous croyez les vôtres,
Combien l'illusion souvent les donne à d'autres!
A qui sont ces grands parcs et ce pompeux jardin?
Sur la foi d'un vain titre ou d'un vieux parchemin [3],
Tu les crois bonnement au seigneur [4] de la terre!
Mais non, ce n'est point là le vrai propriétaire;
Veux-tu le voir? regarde, il est dans ce bosquet;
Un *Virgile* [5] à la main, comparant en secret
Le poëte et les champs, l'art avec la nature,
Et, devant le modèle, admirant la peinture.
Pareil à ces oiseaux dont il entend la voix,
Comme eux, sans soin, sans gêne, il jouit de ces bois;
C'est pour lui qu'on traça ces belles promenades,
Que s'étendent ces lacs, que tombent ces cascades.
Leurs seigneurs rarement en supportent l'ennui:
Les droits en sont pour eux, les délices pour lui.
Tel, chez son noble ami, dans sa belle vallée,
S'emparant d'un bosquet, d'un berceau, d'une allée,

1. On ne saurait exprimer d'une manière plus poétique et plus ingénieuse que l'église est exposée au levant, et abritée du nord par la montagne.

2 *Pauvres riches!* Heureuse alliance de mots, opposition ou *antithèse* très-vraie, qu'expliquent les vers qui suivent.

3. *Vieux parchemin.* Les titres de propriété étaient écrits sur du parchemin, c'est-à-dire sur une peau de mouton préparée pour recevoir l'écriture.

4. *Seigneur de la terre.* Autrefois le maître d'une terre n'en était pas seulement possesseur, il en était le *seigneur*, c'est-à-dire qu'il exerçait certains droits et certains priviléges seigneuriaux sur les autres terres et sur les habitants.

5. *Virgile.* Poëte latin du siècle d'Auguste, qui a fait un poème sur l'agriculture et qui peint admirablement la nature et les scènes champêtres.

Sans soin, sans gens d'affaire, et partant sans souci,
Jean-Jacques[1] fut souvent le vrai *Montmorenci*.

DELILLE.

37. — Où se trouve le bonheur.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités[2] n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile[3] ;
Véritables vautours, que le fils de Japet[4]
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois[5] ;
Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend[6] ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

LA FONTAINE.

38. — Comment l'on se trompe sur le bonheur.

Jadis le pauvre Irus[7], honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus[7] l'orgueilleuse opulence,
Murmurait hautement contre la Providence :
« Que d'honneurs ! disait-il, que d'éclat ! que de bien !
Que Crésus est heureux ! il a tout, et moi rien. »
Comme il disait ces mots, une armée en furie

1. *Jean-Jacques*. Célèbre écrivain du XVIIIe siècle. Il se retirait souvent dans la vallée de Montmorency où se trouvaient les domaines de la grande et ancienne famille de ce nom.

2. *Ces deux divinités*. La Fontaine compare l'or et la grandeur à deux divinités auxquelles la plupart des hommes adressent leurs vœux.

3. *C'est l'éternel asile*. *L'or et la grandeur* portent et gardent toujours avec eux les soucis qui dévorent.

4. Les païens racontaient que Prométhée, fils de Japet, ayant voulu dérober à Jupiter le feu sacré, fut en punition enchaîné sur le plus haut sommet du Caucase, où un vautour était sans cesse occupé à dévorer son cœur et ses entrailles qui renaissaient sans cesse pour prolonger son supplice.

5. Belle et grande image pour exprimer le dédain du sage pour les grandeurs et l'or.

6. *La fortune vend*. Expression énergique. Elle fait payer ses faveurs par les soucis et les agitations.

7. *Crésus*, roi de Carie en Asie Mineure, était célèbre par ses richesses. *Irus* passait pour le plus pauvre des hommes.

Attaque en son palais le tyran de Carie :
De ses vils courtisans il est abandonné,
Il fuit, on le poursuit; il est pris, enchaîné
On pille ses palais, on ravit ses richesses.
Il pleure : il aperçoit, au fort de ses détresses[1],
Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
« O Jupiter[2] ! dit-il, ô sort inexorable!
Irus est trop heureux, je suis seul misérable. »
Ils se trompaient tous deux en parlant du bonheur :
La joie est passagère, et le rire est trompeur[3].

VOLTAIRE.

36. — Le linot.

Une linotte[4] avait un fils
Qu'elle adorait selon l'usage;
C'était l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en était folle[5], et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour
Étaient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyait un phénix[6], prenait l'air suffisant[7],
Tranchait du petit important[7]
Avec les oiseaux de son âge;
Persiflait[8] la mésange[9] ou bien le roitelet[9],

1. *Au fort de ses détresses.* Au moment où il est le plus malheureux. *Détresse.* Dernier terme de l'infortune, du danger. Remarquer le gallicisme très-usité *au fort de.*

2. *O Jupiter.* Le roi des dieux, selon les païens.

3. Toutes les prospérités terrestres sont passagères, et le rire trompe en ce qu'il fait illusion sur les chagrins qui le suivent.

4. Oiseau de la grosseur et à peu près de la forme d'un moineau.

5. *En était folle.* Gallicisme : l'aimait passionnément, au delà des bornes de la raison, jusqu'à la folie.

6. *Un phénix.* Oiseau fabuleux que l'on croyait unique en son espèce. Arrivé à l'extrême vieillesse, il se construisait lui-même un bûcher, y mettait le feu, et, le corps consumé, un autre phénix renaissait des cendres mêmes.

7. *Prenait l'air suffisant.* Gallicisme : se montrait content de lui-même, assuré, présomptueux. *Tranchait du petit important.* Autre gallicisme : se donner de l'importance, vouloir paraître un personnage de valeur.

8. *Persiflait.* Se moquait, tournait en ridicule.

9. *La mésange.* Oiseau d'un charmant plumage, mais plus petit que le linot; nom vulgaire, *lardère. Roitelet.* Un des plus petits oiseaux d'Europe; son plumage est d'un gris sombre. Il fréquente les jardins, ainsi que la mésange.

Donnait à chacun son paquet[1],
Et se faisait haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disait : « Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste surtout. Hélas, je conçois bien
Les dons, les qualités qui firent ton partage;
Mais feignons de n'en savoir rien,
Pour qu'on les aime davantage[2]. »
A tout cela notre linot
Répondait par quelque bon mot;
La mère en gémissait dans le fond de son âme.
Un vieux merle, ami de la dame,
Lui dit : « Laissez aller votre fils au grand bois,
Je vous réponds qu'avant un mois
Il sera sans défauts. » Vous jugez des alarmes
De la mère, qui pleure et frémit du danger.
Mais le jeune linot brûlait de voyager;
Il partit donc malgré ses larmes.
A peine est-il dans la forêt,
Que notre petit personnage
Du pivert[3] entend le ramage,
Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bons coups de bec plumer le persifleur,
Et deux jours après, une pie[4]
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restait encore la vanité secrète
De se croire excellent chanteur;
Le rossignol et la fauvette
Le guérirent de son erreur[5].
Bref, il retourna chez sa mère,
Doux, poli, modeste et charmant.

1. *Donnait son paquet*. Gallicisme : faisait la critique, adressait sa part, son paquet de moqueries.

2. Sage conseil d'une mère expérimentée qui sait que la modestie relève le prix de toutes les qualités et les fait aimer, tandis que l'orgueil les fait haïr.

3. *Pivert*. Oiseau de la grosseur d'un geai ou d'une tourterelle, au plumage vert mêlé de rouge, au long bec, au cri aigu, que l'auteur appelle *fausset*, nom qui caractérise les voix très-aiguës.

4. *Pie*. Oiseau bien connu, au plumage noir et blanc, et qui imite le langage de l'homme. Comme la pie jase sans cesse, elle a dans les fables le rôle d'une commère bavarde et maîtresse en raillerie. La Fontaine l'appelle quelque part *Caquet-bon-bec*.

5. *Le guérirent de son erreur*, par leur chant infiniment supérieur à celui du linot. Pour *le Rossignol et la Fauvette*, voir les nos 11 et 13 du liv. III.

Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment[1],
Ce que tant de leçons n'avaient jamais pu faire.

FLORIAN.

40. — La carpe et les carpillons[2].

« Prenez garde, mes fils, côtoyez[3] moins le bord,
Suivez le fond de la rivière;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier[4] plus dangereux encor. »
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes ;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
« Ah! ah! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse?
Crains-tu pour nous les hameçons?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse.
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde;
Nous sommes les maîtres du monde :
C'est le déluge universel[5]. —
Ne croyez pas cela, répond la vieille mère :
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant.
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière. —
Bah! disent les poissons, tu répètes toujours
Même discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »
Parlant ainsi nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,

1. *En un seul moment.* Expression peu juste amenée par le besoin de la rime ; le linot fut corrigé par l'expérience non en un seul moment, mais en peu de temps.

2. *Carpe.* Poisson très-commun en France dans les étangs et certaines rivières. *Carpillons.* Petites carpes, diminutif de carpe.

3. *Côtoyez.* N'approchez pas si près du bord. Côtoyer : se tenir près de la côte, du bord.

4. *L'épervier.* Sorte de filet que le pêcheur lance, et qui en descendant rapidement au fond de l'eau saisit et emprisonne le poisson qui se trouve à la portée.

5. Exagération peignant bien les illusions de ces jeunes présomptueux qui n'écoutent pas l'expérience de leur mère, et se croient naïvement les maîtres du monde.

Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il? les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris
Et frits.
Pourquoi quittaient-ils la rivière?
Pourquoi? Je le sais trop, hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère;
C'est qu'on veut sortir de sa sphère [1],
C'est que... c'est que... [2] je ne finirais pas.

FLORIAN.

41. — Le danseur de corde et le balancier.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur [3]
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint [4] spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier [5] en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux,
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie, et dans l'air le renvoie [6].
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?

1. *Sortir de sa sphère.* Gallicisme : sortir de son état, de sa position.

2. *C'est que... c'est que...* Quand un écrivain laisse ainsi une phrase non achevée, il fait ce que l'on appelle une *réticence*. Ici la réticence indique le nombre des raisons qui poussent les enfants à quitter leurs parents et à ne pas suivre leurs conseils. C'est qu'on veut jouir de la liberté... c'est qu'on veut voir du pays.. c'est qu'on veut suivre ses volontés, etc.

3. *Voltigeur.* On appelle *voltige* certains exercices sur la corde tendue et sur le cheval, et voltigeur celui qui s'y livre. Voltigeur est aussi le nom d'un soldat d'infanterie légère. *Voltiger* dérive de *voler* dont il est un diminutif, et voler vient de vol.

4. *Maint spectateur.* Cet adjectif, qui a un féminin *mainte*, s'emploie rarement au pluriel. Il signifie plusieurs, beaucoup.

5. *Le balancier.* Longue perche que les danseurs de corde tiennent à la main pour se maintenir en équilibre.

6. Tableau charmant, plein de force et de vivacité, qui met en quelque sorte sous les yeux du lecteur tous les exercices du danseur de corde.

Si je dansais sans lui j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté. »
Aussitôt fait que dit [1]. Le balancier jeté [1],
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se casse le nez et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein, tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité [2],
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté

FLORIAN.

42. — Il faut se défier des apparences.

J'étais, un jour, dans ma jeunesse, passager à bord d'un petit sloop [3] qui descendait la Delaware [4]. Comme il n'y avait pas de vent, nous fûmes obligés, après la marée [5], de jeter l'ancre et d'attendre la marée suivante. La chaleur du soleil était excessive sur le bâtiment; les passagers m'étaient étrangers, et leur société ne me plaisait pas. Je crus voir, près du rivage, une belle prairie verte au milieu de laquelle s'élevait un grand arbre donnant beaucoup d'ombrage. Je m'imaginai que je pourrais aller m'asseoir sous son abri et y passer, à lire, quelques moments agréables, jusqu'au retour de la marée. J'obtins donc du capitaine qu'il me fît conduire à terre. Une fois débarqué, je reconnus que la plus grande partie de ma prairie n'était réellement qu'un marais; en le traversant, pour arriver à mon arbre, j'enfonçai dans la boue jusqu'aux genoux; et je n'étais pas établi depuis cinq minutes sous son ombrage, que mille insectes fâcheux, venant fondre sur moi, attaquèrent mes jambes, mes mains, ma figure, au point qu'il me fut impossible de lire et de tenir en place. Je regagnai donc le rivage, et j'appelai pour que la chaloupe me ramenât à bord du sloop, où j'eus à endurer cette

1. *Aussitôt fait que dit.* Gallicisme d'expression, comme il y en a un de construction dans ce qui suit: *le balancier jeté*, etc. Remarquer la rapidité et l'agrément que les gallicismes donnent au style et l'image si vraie du dernier vers.

2. *Les lois, l'autorité.* Les lois et l'autorité religieuses, comme les lois et l'autorité civiles, aident à réprimer les passions, et font le salut de la société.

3. *Sloop.* Vaisseau de petite dimension, d'une forme particulière.

4. Nom d'une rivière d'Amérique.

5. *Après la marée.* La marée ou le flux et le reflux se font sentir à une fort longue distance de l'embouchure des grands fleuves.

chaleur que j'avais voulu éviter, et de plus les ris moqueurs de la société. Depuis, j'ai pu souvent observer des cas semblables dans les affaires de la vie.

FRANKLIN.

43. — Les châteaux en Espagne[1].

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie :
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie[2],
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire.
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur!
J'achèterais d'abord une ample seigneurie[3]...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie[4];
Oh! oui, dans ce canton.... j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc à mon tour des gens à mon service,
Dans le commandement je serai peu novice[5],
Mais je ne serai point dur, insolent ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi! gros fermier! j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir;
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant, et puis cela rapporte.

1. Expression proverbiale qui s'applique aux projets chimériques.

2. *Mettre à la loterie.* Une loterie est une opération qui consiste à mettre en vente un objet ou même une somme d'argent au moyen d'un nombre déterminé de *billets* portant chacun un numéro, et que l'on ne délivre que moyennant un certain prix. La possession de l'objet ou des objets mis en loterie est attachée à un ou à plusieurs numéros qui sont tirés au sort parmi le nombre des numéros représentés par les billets. Ordinairement le premier numéro sortant gagne le gros *lot*, le second un *lot* moins considérable, et ainsi de suite. Ceux qui ont ces numéros dans leurs billets gagnent; tous les autres perdent. Comme la valeur des lots est toujours de beaucoup inférieure à celle de la somme d'argent réunie par les billets, il est facile de voir que les chances ne sont pas égales et que la loterie, si elle enrichit ceux qui la font jouer, n'est qu'un jeu de dupe pour ceux qui y jouent.

3. *Seigneurie.* Terre à laquelle étaient attachés autrefois des droits seigneuriaux. Voir la note 4 du n° 36.

4. *Métairie.* Terre ou domaine cultivé par un fermier qui partage ensuite les récoltes avec le propriétaire; de là le nom de *métayer*, qui veut dire « qui partage la moitié, qui cultive à moitié. » *Grasse.* Féconde, productive.

5. *Peu novice.* De la même famille que nouveau : peu nouveau, peu emprunté.

Quel plaisir quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices;
Et mon petit Victor sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Je serai plus heureux que le roi sur son trône.
Je serai riche, riche [1], et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
Ce bon monsieur Victor. » Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause.
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose :
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh! mais...
Où donc est-il? tantôt encore je l'avais
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurai-je perdu? Serait-il bien possible!
Mon malheur est certain : me voilà confondu,
Que vais-je devenir? hélas! j'ai tout perdu.

COLLIN D'HARLEVILLE.

44. — La laitière et le pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre [2] à la ville.
Légère et court vêtue [3], elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée;
La chose allait à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :

1. *Riche, riche.* Cette répétition de l'adjectif ajoute à la force et équivaut à un superlatif, mais elle a ici bien plus de force et plus de grâce.
2. *Sans encombre.* Sans accident.
3. *Court vêtue.* Vêtue d'habits courts, et retroussée pour marcher plus vite.

Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il[1] est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau? »
Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée :
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée[2].
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri[3]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce[4] en fut fait :
On l'appela le pot au lait.

LA FONTAINE.

45. — La vanité singulièrement placée.

Un vaisseau français ayant relâché à la côte de Guinée[5], quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendait la justice à ses sujets, sous un arbre. Il était sur son trône, c'est-à-dire sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du Grand Mogol[6]; il avait trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un parasol en forme de dais le couvrait de l'ardeur du soleil; tous ses ornements et ceux de la reine sa femme consistaient en leur peau noire et quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si l'on parlait beaucoup de lui en France. Il croyait que son nom devait être porté d'un pôle à l'autre; et à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avait fait taire toute la terre, il croyait, lui, qu'il devait faire parler tout l'univers.

MONTESQUIEU.

1. *Vu le prix dont il est.* Le prix dont est le cochon. L'illusion de Perrette est si complète qu'elle emploie les verbes au présent et au passé comme si la chose qu'elle espère était déjà un fait accompli. *Il était quand je l'eus. Vu le prix dont il est.*

2. Charmant tableau qui montre en quelque sorte les richesses de Perrette qui s'échappent en même temps que son lait qui s'écoule.

3. *Marri.* Triste, chagrin. Remarquer l'orthographe de ce mot qui diffère de son homonyme *mari*, époux.

4. *En farce.* En plaisanterie populaire, en scène amusante.

5. La Guinée est une région de l'Afrique occidentale.

6. *Du Grand Mogol.* Un des princes autrefois les plus riches et les plus puissants de l'Asie.

46. — La tortue et les deux canards.

Une tortue [1] était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir du pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
« Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique;
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse [2] en fit autant. » On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait [3], les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine [4].
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise. »
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise [5]
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle [6]! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
« La reine! vraiment oui, je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. » Elle eut beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève au pied des regardants.

1. *Tortue.* Animal dont le corps est renfermé entre deux écailles très-solides qui lui servent d'abri. On en trouve sur terre, sur les bords de la mer et des fleuves; leur taille varie extrêmement. *Était.* C'est-à-dire : Il était, il y avait.

2. *Ulysse.* Prince grec renommé par sa prudence et ses longs voyages.

3. *Marché fait.* Gallicisme : Le marché étant fait, ce qui serait trop traînant.

4. *La pèlerine*, la voyageuse. On appelle *pèlerins* les gens qui se rendent, par dévotion, dans des lieux ou des chapelles signalées par quelques marques de la protection de Dieu.

5. *En cette guise*, de cette manière. *Agir à sa guise*, selon sa tête, selon sa volonté.

6. *Miracle.* Exclamation elliptique. Voici un miracle, voyez un miracle.

Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage [1] :
Ce sont enfants tous d'un lignage [2].

LA FONTAINE.

47. — Le lièvre et la tortue.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point [3] :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt! êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger;
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore [4].
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes [5],
Et leur fait arpenter les landes [6].
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur [7].
Elle part, elle s'évertue;
Elle se hâte avec lenteur.

1. *Parentage.* Vieux mot, synonyme de parenté.
2. *Tous d'un lignage*, d'une lignée, c'est-à-dire d'une même mère.
3. Remarquer ces deux gallicismes qui donnent à ce vers un tour si net et si précis.
4. *Quatre grains d'ellébore. Le grain* est une des plus petites divisions de l'ancien poids qui avait pour unité la *livre*. *L'ellébore* est une plante que l'on croyait fournir un remède contre la folie.
5. *Les renvoie aux calendes.* Phrase proverbiale pour « les dépasse au point qu'ils ne peuvent le retrouver. » Renvoyer quelqu'un aux calendes, c'est le renvoyer à un but qui n'existe pas, où il ne peut arriver, par allusion à une façon de compter les jours chez les anciens.
6. *Les landes.* Les champs en friche. Vastes espaces de terrains incultes.
7. *Sénateur.* Magistrat dans l'un des premiers corps de l'État. *Son train de sénateur*, son allure grave et posée comme celle d'un sénateur.

Lui, cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presqu'au bout de la carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
« Eh bien, lui cria-t-elle, avais-je pas raison[1] ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter[2], et que serait-ce
Si vous portiez une maison ? »

LA FONTAINE.

48. — Le cheval et le loup.

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie[3],
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert[4].
Je laisse à penser quelle joie.
« Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc[5] !
Eh ! que n'es-tu mouton, car tu me serais hoc[6] :
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'Hippocrate[7] ;
Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples[8] de ces prés ;

1. *Avais-je pas raison.* La grammaire voudrait *n'avais-je pas.*
2. *Moi, l'emporter.* Exclamation et ellipse. « Est-il possible que moi, qui porte une maison, je l'emporte sur vous, etc. »
3. *Ont l'herbe rajeunie.* L'accord du participe avec le verbe motivé par l'inversion qui place le régime *herbe* avant le participe n'a pas été sanctionné par l'usage, et forme une incorrection.
4. *Mis au vert.* On dit mettre au vert un animal, quand, au lieu de le nourrir de foin et de paille sèche, on lui fait paître l'herbe verte et sur pied dans les champs.
5. *A son croc.* Au croc, au crochet auquel on suspend les viandes que l'on garde avant de les faire cuire.
6. *Tu me serais hoc.* « Tu serais à moi, tu serais ma proie. » Locution à remarquer.
7. *D'Hippocrate.* Hippocrate était un fameux médecin grec.
8. *Les simples.* Noms donnés aux plantes médicinales.

Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom coursier voulait
Ne point celer sa maladie,
Lui, loup, gratis le guérirait;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la médecine.
« J'ai, dit la bête chevaline [1],
Un apostume sous le pié [2]. —
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie [3]. »
Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps
Afin de happer son malade.
L'autre qui s'en doutait, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade [4]
Les mandibules et les dents [5].

« C'est bien fait, dit le loup, en soi-même fort triste,
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'herboriste [6],
Et ne fus jamais que boucher. »

LA FONTAINE.

49. — Le lièvre et la perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables,
Car qui peut s'assurer [7] d'être toujours heureux?
Le sage Ésope [8] dans ses fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens ce sont même chose.

1. *La bête chevaline.* Périphrase pour désigner le cheval.
2. *Apostume* Une tumeur. Le loup, pour faire croire qu'il est médecin, affecte d'employer des termes techniques.
3. *Chirurgie.* Branche de la médecine qui s'occupe des opérations pratiquées sur le corps.
4. *Marmelade.* Mettre en marmelade une chose, c'est la broyer, la piler en petits morceaux.
5. *Mandibules.* Les mâchoires.
6. *Herboriste.* Celui qui s'occupe des *herbes*, des plantes comme remèdes, comme moyens de guérison.
7. *S'assurer*, pour « être assuré, être sûr, certain. » Locution qui n'est pas à imiter.
8. *Ésope.* Auteur grec qui a laissé un recueil de fables.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille ;
Quand une meute [1], s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort [2], met les chiens en défaut [3],
Sans même en excepter Briffaut [4].
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits [5] sortant de son corps échauffé.
Miraut [4], sur leur odeur ayant philosophé [6],
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême,
Il le pousse : et Rustaut [4], qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vint mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :
« Tu te vantais d'être si vite [7] !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? » Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette [8] avait compté
Sans l'autour aux serres [9] cruelles.

LA FONTAINE.

50. — Le lion et le rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi [10] ;
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion,
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie [11].

1. *Une meute.* Une troupe de chiens dressés pour la chasse ; d'où *ameuter*, réunir en meute, rassembler, exciter.
2. *Son fort.* Retraite abritée où les animaux tels que le cerf, le lièvre, le sanglier se réfugient pour se garantir des chasseurs et des chiens.
3. *Met les chiens en défaut.* Les trompe, leur fait perdre ses traces, les détourne de la voie.
4. *Briffaut, Rustaut, Miraut.* Noms de chiens.
5. *Se trahit par les esprits*, par les émanations odorantes, par les vapeurs, les sueurs de son corps échauffé.
6. *Ayant philosophé.* Ayant réfléchi et raisonné.
7. *D'être si vite !* Vite, employé comme adjectif. Rapide, bon coureur.
8. *Pauvrette.* Diminutif de pauvre.
9. *L'autour aux serres cruelles.* Autour, vautour, oiseau de proie. Par le nom de *serres* on désigne les griffes puissantes de l'aigle et des oiseaux de proie.
10. *Feront foi.* Fourniront la preuve.
11. *A l'étourdie.* Assez étourdiment. Remarquer ce tour.

Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire [1] ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets [2],
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage [3].
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage [4].

LA FONTAINE.

51. — La Bible

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré !
. . . . . .
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges [5],
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle : l'homme naît ; après un court sommeil
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence ;
Le premier juste expire [6]. O terreur ! ô vengeance !
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes.
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel [7] je m'arrête attristé,

1. *Eût affaire d'un rat*, pour « pût avoir affaire avec un rat, avoir besoin de lui. »
2. *Des rets.* Gros filets pour prendre les grands animaux.
3. *Une maille rongée emporta tout l'ouvrage.* Les rets sont formés de mailles nouées ensemble ; la rupture d'une seule fait détacher les voisines. *Tout l'ouvrage*, pour « tout le filet. »
4. Remarquer le bon effet de la suppression des articles dans ces deux vers.
5. *Les vestiges.* Les traces.
6. *Le premier juste.* Abel assassiné par son frère.
7. *Au tombeau de Rachel.* Rachel, épouse de Jacob, mourut avant son mari qui lui éleva un tombeau. Elle était mère de Joseph et de Benjamin.

Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph! que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs!
Tu n'es plus. O revers! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhovah [1] les protége, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant [2] qui flotte sur les eaux?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille de Pharaon [3], courez sur le rivage,
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre [4] : Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet [5] qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne [6] et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté [7],
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté
Qui s'apprête à la mort, et, parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux mois pleurer sur les montagnes?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois;
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
Saül règne; il n'est plus : un berger [8] le remplace;
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois du plus sage [9] est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant dix tribus ont fui la cité sainte [10].
Je renverse en passant les autels des faux dieux,
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux
Tobie et Raguël m'invitent à leur table.

1. *Jéhovah*. Nom donné à Dieu par les Hébreux.
2. *Ce jeune enfant*. Moïse exposé dans un berceau sur le Nil.
3. *Pharaon*. Nom donné aux rois d'Égypte.
4. Passage de la mer Rouge par les Hébreux.
5. Le sommet du mont Sinaï sur lequel Dieu donna sa loi à Moïse.
6. La colonne de nuées et de feu qui conduisait les Israélites dans le désert.
7. *Arrêté*, par le commandement de Josué. *Gabaon*. Ville de Palestine.
8. *Un berger*. David, vainqueur de Goliath.
9. Salomon, fils et successeur de David, constructeur du temple de Jérusalem.
10. Schisme des dix tribus sous Jéroboam, fils de Salomon, et adoration des faux dieux.

J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable[1]
Ainsi que le passé racontait l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon[2], reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre!
Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre?
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger[3],
Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime[4].
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants;
Esdras, et Machabée, et ses fils triomphants,
Raniment de Sion la lumière obscurcie[5].
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

FONTANES.

52. — L'hospitalité patriarcale.

Un jour Abraham se reposait sur la porte de sa tente dans la vallée de Mambré[6]; c'était au milieu de la journée, la chaleur était grande. Tout à coup Dieu lui apparut, et en levant les yeux, il aperçut trois jeunes hommes qui étaient debout près de lui. Il courut à leur rencontre et se prosterna devant eux en disant : « Seigneurs, si votre serviteur a trouvé grâce devant vous, ne passez pas devant sa tente[7] sans vous y reposer. J'irai chercher de l'eau : lavez vos pieds et reposez-vous sous cet arbre. Je vous offrirai du pain pour réparer vos forces et vous continuerez après votre route. » Les anges répondirent : « Qu'il soit fait comme vous le dites. »

Abraham rentra à la hâte dans sa tente. « Dépêchez-vous, dit-il à Sara[8], de pétrir trois pains de farine de pur froment, et de les faire cuire sous la cendre. » Puis il courut lui-même à son troupeau. Il en rapporta un veau bien tendre et bien gras qu'il donna

1. Les prophètes.
2. *Sidon.* Ville de Phénicie sur les bords de la mer Méditerranée.
3. La captivité de Babylone.
4. Balthazar, dernier roi d'Assyrie.
5. *De Sion la lumière obscurcie*, pour « rendent quelque éclat à Sion, » c'est-à-dire à Jérusalem dont Sion était la forteresse.
6. *De Mambré.* Vallée de la Mésopotamie, contrée asiatique entre les fleuves du Tigre et de l'Euphrate.
7. *Sa tente.* Les patriarches vivaient sous des tentes qu'ils transportaient avec eux dans les divers pays où ils conduisaient leurs troupeaux. Les peuples *nomades* ou voyageurs de l'Asie et de l'Afrique vivent encore ainsi.
8. *Sara.* Épouse d'Abraham.

à un serviteur pour le faire cuire sans retard. Dès que cela fut fait, il le placa devant eux avec du lait et du beurre, et il se tenait debout à leur côté pendant qu'ils mangeaient assis à l'ombre.

Traduit de LA BIBLE.

53. — Joseph vendu par ses frères.

Les frères de Joseph avaient conduit leurs troupeaux dans la vallée de Sichem. Ils y étaient établis depuis quelques jours, lorsque Jacob appela Joseph. « Mon enfant, lui dit-il, tes frères sont à Sichem avec les troupeaux, va auprès d'eux; vois s'il ne leur est rien arrivé ainsi qu'à leurs troupeaux, et reviens m'instruire de ce qui se passe. — Me voilà prêt à exécuter vos ordres, » répondit Joseph, et aussitôt il quitta la vallée d'Hébron, se dirigeant vers celle de Sichem [1].

Un homme le vit errer dans les champs de cette dernière vallée : il lui demanda ce qu'il cherchait. « Je cherche mes frères, dit Joseph, indiquez-moi l'endroit où ils font paître leurs brebis.

— Ils ont quitté ce lieu, répondit l'inconnu ; mais je les ai entendus qui disaient entre eux : Allons à Dothaïm [1]. » Joseph en prit aussitôt le chemin pour les suivre et ne tarda pas à les trouver.

Ils l'aperçurent de loin qui venait à eux, et avant qu'il les eût rejoints, ils formèrent le projet de le tuer. « Voici notre songeur [2], disaient-ils entre eux, tuons-le et jetons-le dans cette vieille citerne [3]; nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré, et l'on verra alors à quoi lui ont servi ses songes [2]. » Ruben, entendant ces paroles, s'efforça de le tirer de leurs mains. « Ne le tuez point, leur disait-il, ne versez point son sang, mais jetez-le dans l'ancienne citerne du désert, au moins vos mains resteront pures. Il parlait ainsi pour le sauver, car il avait l'intention de revenir le tirer de la citerne pour le rendre à son père.

Aussitôt que Joseph les eut rejoints, ils le dépouillèrent de sa belle tunique et le descendirent dans la citerne qui était à sec. Après cela, s'étant assis pour prendre leur repas, ils aperçurent de loin des marchands ismaélites qui revenaient de Galaad [4] et allaient en Égypte conduisant des chameaux chargés d'aromates et de résine [5]. Juda dit alors à ses frères : « A quoi nous servira

1. Hébron, Sichem, Dothaïm, vallées de la Palestine.
2. *Songeur, ses songes.* Allusion aux songes que Joseph avait racontés à ses frères et qui avaient excité leur jalousie.
3. Nom donné aux puits qui fournissent de l'eau dans le désert.
4. *Galaad.* Pays montagneux de la Palestine, à l'est du Jourdain.
5. Les *aromates* sont des substances d'origine végétale, et qui exhalent une

de tuer notre frère et de cacher sa mort? Il vaut mieux le vendre à ces Ismaélites que de souiller nos mains de son sang, car il est notre frère et notre chair. » Ses frères adoptèrent cet avis; et quand les marchands ismaélites passèrent, ils retirèrent Joseph de la citerne et le vendirent vingt pièces d'argent. Les marchands l'emmenèrent avec eux en Égypte.

Lorsque Ruben, qui n'était pas alors avec eux, revint auprès de la citerne, et qu'il ne trouva plus son jeune frère, il déchira ses vêtements, et allant vers ses frères : « L'enfant a disparu, leur dit-il, accablé de douleur, où irai-je maintenant le chercher? » Pour eux, ils prirent sa tunique et la trempèrent dans le sang d'un chevreau qu'ils avaient tué. Ils envoyèrent quelqu'un la porter à leur père avec ordre de dire : « Nous avons trouvé cette tunique [1] : voyez si ce n'est pas celle de votre enfant. »

Le père la reconnut. « C'est bien la tunique de mon fils, s'écria-t-il en pleurant, une bête féroce a mangé mon fils ! mon Joseph a été dévoré ! » Il déchira ses vêtements, se revêtit d'un cilice [2], et ne cessa de pleurer son fils. Toute la famille se réunit pour le consoler, mais il refusa leurs consolations. « Ma douleur, disait-il, me fera rejoindre Joseph au tombeau et me réunira à lui ; » et rien ne put tarir ses larmes.

Traduit de LA BIBLE.

54. — Joseph se fait reconnaître par ses frères.

Juda, à la tête de ses frères, s'avança vers Joseph qui était resté dans son palais. En paraissant devant lui, ils se précipitèrent le visage contre terre, et y restèrent prosternés.

Joseph parla le premier : « Pourquoi avez-vous agi comme vous l'avez fait? Ignoriez-vous donc mon habileté dans l'art de tirer des présages, et de connaître ce qui se passe?

— Que pourrions-nous vous répondre, seigneur, dit Juda, quelles paroles trouver pour nous justifier? Dieu poursuit l'iniquité de vos serviteurs. Nous voici tous vos esclaves, nous et celui dans le sac duquel votre coupe a été trouvée [3].

odeur agréable, comme la cannelle, le girofle, la muscade, etc. La *résine* est cette matière grasse qui découle de certains arbres, tels que le pin, le sapin, le mélèze.

1. *Tunique.* Nom donné au vêtement qui recouvrait le corps chez les anciens depuis les épaules jusqu'aux pieds.

2. *Cilice.* Espèce de ceinture ou de vêtement qu'on porte sous les autres, et dont les aspérités ou les pointes causent de la souffrance. Les anciens portaient le cilice en signe de deuil. Quelques religieux le portent aujourd'hui comme un moyen de pénitence et de mortification.

3. La coupe trouvée dans le sac de Benjamin, où Joseph l'avait fait cacher, avait

— Loin de moi une telle injustice, dit Joseph. Celui-là seul qui a volé la coupe sera mon esclave. Pour vous, retournez librement vers votre père. »

A ces mots, Juda s'approcha de Joseph et lui dit avec fermeté : « Mon Seigneur, car vous êtes le premier après Pharaon [1], permettez à votre serviteur de vous répondre, et ne vous irritez pas de la liberté de ses paroles.

« C'est d'après les questions adressées par vous à vos serviteurs, que vous avez appris que nous avions encore dans notre pays notre vieux père et un jeune frère qui lui est né lorsqu'il était déjà fort avancé en âge. Cet enfant, le seul qui lui reste de sa seconde femme, car le premier qu'elle lui avait donné aussi est mort maintenant; cet enfant est l'unique consolation du vieillard. Aussi, quand vous nous avez engagés à l'amener auprès de vous, nous vous avons déclaré que notre père ne consentirait pas à cette séparation qui serait pour lui mortelle, tant serait grande sa douleur. Vous avez insisté, et nous nous sommes soumis à vos ordres. Instruit par nous de ce qui s'était passé, notre père ne s'est déterminé à éloigner de lui cet enfant, que parce que la faim nous pressait, et que nous lui avons promis de le ramener sain et sauf. « Javais deux enfants de Rachel [2], nous a-t-il dit ; le premier s'est éloigné de moi et il n'a plus reparu, et vous m'avez annoncé qu'une bête féroce l'avait dévoré. Si vous m'emmenez encore celui-ci, et qu'il éprouve le sort de son frère, vous serez cause que le chagrin me conduira au tombeau. »

« Voilà ce que nous a dit notre père. Si donc je me présente devant lui sans cet enfant à la vie duquel la sienne est attachée, et qu'il ne l'aperçoive pas à mes côtés, il expirera de douleur, et nous serons coupables de sa mort. Pour moi qui me suis rendu auprès de lui garant de son retour, qui lui ai fait le serment de le ramener, en me soumettant à sa malédiction si je ne tenais pas ma promesse, je reste votre esclave ici. Acceptez-moi à la place de cet enfant, et laissez-le retourner avec ses frères vers celui qui l'attend chaque jour. Sans lui je ne puis retourner vers mon père; je ne veux pas être témoin de la douleur dont il se trouvera accablé. »

servi de prétexte pour ramener les enfants de Jacob auprès de Joseph, qui voulait se faire reconnaître d'eux. Juda, qui ignorait comment cette coupe s'était trouvée dans le sac de son frère, attribuait ce malheur à la punition qu'ils avaient méritée anciennement par leur conduite envers Joseph.

1. Le roi d'Égypte.

2. *Rachel.* La deuxième femme de Jacob.

Joseph ne pouvait plus contenir son émotion, malgré la foule qui l'entourait [1]. Il donna ordre de faire retirer tous les assistants, et, demeuré seul avec ses frères, il laissa éclater ses cris et ses sanglots, qui furent entendus des Égyptiens et de toute la cour de Pharaon.

« C'est moi qui suis Joseph, s'écria-t-il en pleurant, mon père vit donc encore ! » Ses frères ne pouvaient lui répondre, tant ils étaient frappés de crainte et d'étonnement.

« Venez donc auprès de moi, » ajouta-t-il avec tendresse, et quand ils l'entourèrent : « Oui, je suis Joseph, votre frère, celui que vous avez vendu pour qu'on l'emmenât en Égypte. Soyez sans inquiétude et ne vous affligez plus de ce qui est arrivé, puisque c'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé avant vous en Égypte.

« Depuis deux ans la famine désole l'univers ; il s'en écoulera encore cinq pendant lesquels on ne pourra ni labourer, ni moissonner. C'est Dieu qui m'a envoyé devant vous pour vous préserver de la famine ; ce n'est point par votre volonté, mais par la sienne que je me trouve ici. C'est lui qui m'a rendu comme le père de Pharaon, le maître de son palais, et le chef de toute l'Égypte. Hâtez-vous donc de retourner auprès de mon père et dites-lui : Voici les paroles de votre fils Joseph.

« Dieu m'a rendu le maître de l'Égypte ; venez auprès de moi. Vous habiterez la vallée de Gessen [2], je vous établirai près de moi avec vos enfants, les enfants de vos enfants, avec vos brebis, vos troupeaux et tout ce que vous possédez, et je vous préserverai de la famine pendant les cinq ans qu'elle durera encore. » Il ajouta : « Vos yeux et ceux de mon frère Benjamin se sont attachés sur mon visage, vos oreilles ont entendu ma voix. Hâtez-vous donc d'annoncer à mon père que vous m'avez vu dans toute ma gloire. Racontez-lui tout ce dont vous avez été témoins en Égypte, et amenez-le promptement auprès de moi. »

En achevant ces mots, il pencha sa tête sur celle de Benjamin ; le tenant étroitement embrassé, il pleura. Benjamin, qui lui rendait ses caresses, mêlait ses larmes aux siennes.

Joseph embrassa ensuite ses autres frères, non sans verser encore des larmes ; ce ne fut qu'alors qu'ils osèrent lui parler, et qu'ils s'entretinrent avec lui.

Traduit de LA BIBLE.

1. *Ne pouvait contenir son émotion.* En lisant le discours de Juda, on a vu en effet qu'il rappelait à Joseph les circonstances les plus propres à l'émouvoir et les souvenirs qui devaient lui être le plus chers.

2. *Gessen.* Pays très-fertile, au nord-est de la basse Égypte.

55. — Consécration[1] de Samuel à Dieu par sa mère.

Sur la montagne d'Éphraïm[2] et dans le bourg de Ramatha, vivait un Israélite de la tribu d'Éphraïm; son nom était Elcana.

Sa première femme, nommée Phénenna, l'avait rendu père de plusieurs enfants; mais Anne, sa seconde femme, était restée stérile, et il partageait le chagrin qu'elle en éprouvait, car il avait pour elle une grande tendresse. C'étaient des gens religieux et craignant Dieu : aux jours de fêtes prescrit, ils ne manquaient jamais de quitter leur demeure, pour monter à Silo[3], offrir au Seigneur leurs adorations et leurs sacrifices. Cette circonstance réveillait le secret chagrin qu'Anne éprouvait de sa stérilité. En vain son mari tentait de la consoler par sa tendresse. Un jour elle vint répandre ses larmes et ses prières devant le Seigneur. Dans sa profonde affliction, elle lui adressa ce vœu au milieu de ses pleurs et de ses sanglots : « Seigneur, Dieu des armées, si tu daignes abaisser les yeux sur ta servante, si, prenant en pitié ma douleur, tu m'accordes le fils que je te demande, je te le consacrerai pour toute la vie, et jamais le rasoir n'approchera de sa tête. »

Elle priait ainsi dans son cœur, mais aucun son ne s'échappait de sa bouche. Le grand prêtre Héli, qui se trouvait assis à l'entrée du temple, ayant jeté les yeux sur elle et lui voyant remuer les lèvres sans qu'elle prononçât aucune parole, s'imagina qu'elle était ivre, et voulut l'éloigner de la maison du Seigneur.

Anne lui répondit tristement : « O mon seigneur, ne prenez point votre servante pour une des filles de Bélial[4] : je n'ai approché de mes lèvres ni le vin, ni aucune des liqueurs qui enivrent; je suis une pauvre femme bien malheureuse; et, dans l'excès de ma tristesse, j'ai répandu mon âme devant le Seigneur. » Alors Héli lui dit : « Allez en paix, car le Dieu d'Israël vous accordera ce que vous venez de lui demander. »

Anne se retira intimement consolée. Le lendemain, Elcana et elle, s'étant levés de grand matin, vinrent de nouveau prier

1. *Consécration.* Action de dédier à Dieu, de vouer à son service.

2. Montagne de la Terre sainte, située à l'ouest.

3. *Silo.* Ville de la tribu d'Éphraïm. Elle fut la ville principale des Hébreux jusqu'à ce que David fit de Jérusalem la capitale de son royaume. C'est à Silo qu'avaient été placés le Tabernacle et l'Arche d'Alliance; on y allait donc de toutes parts adorer Dieu comme on alla plus tard au temple construit par Salomon.

4. *Bélial.* Idole des Phéniciens. Les *filles de Bélial* sont donc les filles *idolâtres*, celles qui n'adorent pas le vrai Dieu.

devant le Seigneur, et retournèrent à Ramatha. Quelque temps après, elle mit au monde un enfant, qu'elle nomma *Samuel* [1], parce qu'elle l'avait obtenu du Seigneur. La naissance de cet enfant les combla de joie. Elcana monta à Silo avec toute sa maison, pour offrir à Dieu un sacrifice solennel en témoignage de sa reconnaissance ; Anne ne l'accompagna point, pour ne pas se séparer de son enfant, qu'elle voulut allaiter elle-même.

Mais dès que l'enfant fut sevré, et qu'il fut devenu assez grand pour l'accompagner, ils remontèrent tous à Silo, emportant avec eux trois veaux, trois mesures de froment et une amphore [2] de vin. Quand ils eurent offert leur sacrifice, Anne présenta son enfant à Héli et lui dit : « Mon seigneur, comme il est vrai que vous vivez, je suis cette femme que vous avez vue ici il y a quelques années, prosternée et priant le Seigneur. Je lui demandais cet enfant qu'il m'a accordé. C'est pourquoi je viens le lui consacrer aujourd'hui, pour accomplir le vœu que je lui ai fait alors. » En disant ces mots, ils se prosternèrent, et Anne adressa au Seigneur un cantique d'actions de grâces. Puis ils laissèrent leur fils à Héli et revinrent chez eux [3].

Traduit de LA BIBLE.

56. — Ruth et Noémi.

Au temps où les Israélites étaient gouvernés par des juges [4], il survint une famine dans le pays. Il y avait alors à Bethléem [5], dans la tribu de Juda, un homme appelé Élimélech. Pressé par la disette, il quitta la contrée avec Noémi son épouse et ses deux fils, et tous ensemble, ils gagnèrent la terre de Moab [6] où ils établirent leur demeure.

Élimélech y mourut. Noémi continua d'y demeurer avec ses enfants qui y épousèrent deux femmes moabites, dont l'une se nommait Orpha et l'autre Ruth. Au bout de dix ans tous deux

1. *Samuel.* Signifie *qui est établi de Dieu.*
2. *Amphore.* Vase contenant une mesure déterminée.
3. Cet enfant élevé par Héli lui succéda comme grand prêtre et comme juge du peuple hébreu.
4. Les juges étaient des hommes suscités par Dieu pour délivrer les Hébreux de la servitude étrangère. Ils conduisaient les armées pendant la guerre et rendaient la justice pendant la paix. La période des juges s'étend de 1580 à 1080 avant Jésus-Christ.
5. *Bethléem.* Ville que la naissance de notre Sauveur a rendue un lieu sacré pour tous les chrétiens.
6. *Terre de Moab.* C'est-à-dire le pays des Moabites, situé au sud-est de la Palestine.

moururent aussi, et Noémi restait à la fois veuve de ses fils et de son mari.

Apprenant alors que Dieu avait eu pitié de son peuple et lui avait rendu l'abondance, il lui vint le désir de retourner dans sa patrie. Elle quitta donc la terre d'exil pour revenir en Juda. Ses deux belles-filles l'accompagnaient. Quand elle fut arrivée aux limites du pays de Moab, elle s'arrêta et leur dit : « Retournez chacune dans la maison de votre mère. Que Dieu vous traite avec autant de bonté que vous avez traité ceux qui ne sont plus, et que vous m'avez traitée moi-même. Qu'il vous fasse vivre heureuses et paisibles dans la maison du nouvel époux que vous retrouverez. » En disant ces paroles elle les embrassa. Toutes deux se prirent à pleurer et lui dirent : « Nous irons avec vous vers votre peuple ». Noémi répondit : « Mes filles, pourquoi voudriez-vous m'accompagner ? déjà la vieillesse m'accable ; je n'ai plus de fils à vous donner pour époux et qui vous protége. Je vous en prie, ne venez pas plus loin ; en vous voyant partager ma misère, elle me devient plus pénible, car la main de Dieu s'est appesantie sur moi. » Ces mots redoublant leur chagrin, elles se remirent à pleurer. Cependant Orpha embrassa sa belle-mère, et s'en retourna. Ruth persista à s'attacher à elle. Noémi lui disait : « Voilà que votre sœur s'en retourne auprès de son peuple et des dieux de son pays, allez avec elle. — Je vous en conjure, répondait Ruth, ne me contraignez pas de vous quitter et de m'éloigner. Partout où vous irez, j'irai avec vous, et je m'arrêterai où vous vous arrêterez. Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu. La terre où vous mourrez, je veux y mourir et y être ensevelie près de vous. Que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si jamais rien me sépare de vous que la mort. »

Noémi se laissa toucher en voyant la résolution de Ruth, et cessa de s'opposer à ses désirs.

Traduit de LA BIBLE.

57. — Athalie et Joas [1].

ATHALIE, s'adressant à l'enfant.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

1. Athalie a rencontré dans le temple le jeune Joas, élevé par le grand prêtre Joad, et a été frappée de sa ressemblance avec un autre enfant qu'elle avait vu en songe, armé contre elle d'un poignard. Elle veut savoir quel est cet enfant et se le fait amener par l'épouse de Joad, Josabeth, qui a sauvé Joas de la mort à laquelle Athalie l'avait condamné, et lui a servi de mère.

ATHALIE.

Votre père[1] ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays : je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels, prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin[2] ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin[3] paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE, à part.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,

1. *Votre père?* Phrase elliptique et tour vif pour « *quel est* votre père? »
2. *Au besoin.* On dit plutôt « dans le besoin. »
3. *D'un soin.* On dirait plutôt aujourd'hui « avec un soin. » Remarquer cette liberté de nos bons écrivains dans l'emploi et la signification des prépositions.

Font insensiblement à mon inimitié
Succéder [1]... Je serais sensible à la pitié !

ABNER [2].

Madame, voilà donc cet ennemi terrible ?
De vos songes menteurs l'imposture est visible ;
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabeth.

Vous sortez ?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune [3] :
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non : revenez.
(A Joas.)
Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS

Tout profane exercice est banni de son temple.

1. *Succéder...* La phrase n'est pas achevée. Le sens amènerait *la compassion*, l'attachement. Cette forme d'ellipse se nomme *suspension*. Elle est motivée ici par le sentiment d'étonnement qu'éprouve Athalie de se trouver sensible à la pitié.

2. *Abner*. Un des principaux officiers des rois de Juda, resté fidèle à la succession légitime et à la religion du vrai Dieu.

3. *Sa fortune*. Son sort, sa position, ce qui lui est arrivé.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel,
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel [1]:
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Eh quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre:
Ce sont deux puissants Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?

JOSABETH.

Eh, madame! excusez
Un enfant...

ATHALIE, à Josabeth.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.

1. *Ou le sel.* Le sel que le grand prêtre jetait dans le feu ou sur la chair des victimes pendant les sacrifices.

Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier ;
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier [1] :
Je veux vous faire part de toutes mes richesses
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père
Je quitterais ! et pour...

ATHALIE.

Eh bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

RACINE.

58. — Instructions de Tobie [2] à son fils.

Tobie, se croyant à la veille de mourir, appela auprès de lui son fils, et lui parla ainsi :

« Mon fils, soyez attentif à mes paroles, affermissez-les dans votre cœur comme la base de votre vie.

« Aussitôt que Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps. Souvenez-vous d'honorer votre mère tous les jours de sa vie, ayant sans cesse présent à votre pensée tout ce qu'elle a souffert, et tant de périls auxquels elle a été exposée pendant qu'elle vous portait dans son sein. Et lorsqu'elle aussi aura accompli la durée de son existence, ensevelissez-la auprès de moi.

« Que, chaque jour de votre vie, Dieu soit toujours présent à votre esprit. Prenez garde de consentir jamais au péché, et d'enfreindre les préceptes de Dieu notre Seigneur.

1. *Vil métier.* L'impie et orgueilleuse Athalie, qui ne connaît d'autre droit et d'autre grandeur que ceux de la puissance, ne voit dans les fonctions sacerdotales qu'un vil métier. Mais c'est vainement qu'elle cherche à séduire l'esprit du jeune Joas par la perspective des honneurs et des plaisirs. La sagesse qu'une éducation pieuse a mise sur les lèvres d'un enfant, venge la vérité outragée et triomphe des piéges de cette reine insolente.

2. *Tobie.* Emmené avec ses compatriotes en captivité à Ninive, après la prise de Samarie par le roi d'Assyrie, Salmanazar, Tobie fit preuve d'une courageuse charité pour ses frères d'exil, et montra la plus pieuse et la plus touchante résignation quand il fut lui-même tombé dans la pauvreté et affligé de cécité.

« Employez votre bien à l'aumône, et ne détournez jamais le visage à l'aspect du pauvre : car alors, Dieu ne détournera point de vous sa face. Soyez charitable autant que vous le pourrez.

« Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez encore ce peu avec empressement et de bon cœur. Par là, vous amassez un trésor de récompenses pour les jours de nécessité. Car l'aumône délivre du péché et de la mort, et retire l'âme des ténèbres. L'aumône sera, pour ceux qui la pratiquent, un gage de confiance devant le Très-Haut.

« Ne laissez dominer l'orgueil ni dans vos sentiments ni dans vos paroles, car l'orgueil est la source de toute perdition.

« Que quiconque aura travaillé pour vous reçoive sur-le-champ ce qui lui est dû. Ne retenez jamais, sous aucun prétexte, le salaire de l'ouvrier.

« Prenez garde de faire à autrui ce que vous seriez fâché qu'on vous fît à vous-même.

« Mangez votre pain avec ceux qui ont faim et qui souffrent; couvrez de vos habits ceux qui sont nus.

« Demandez toujours conseil à un homme sage.

« Bénissez Dieu en tout temps ; demandez-lui qu'il dirige vos voies [1], et ne vous appuyez que sur lui dans tous vos desseins.

« Mon fils, il me reste à vous apprendre que, pendant que vous étiez encore au berceau, j'ai prêté dix talents [2] d'argent à Gabélus qui habite Ragès, en Médie [3]. J'ai en ma possession son billet. Tâchez donc de parvenir jusqu'à lui pour recevoir la somme qu'il a empruntée, et lui rendre le billet.

« Et maintenant, mon fils, soyez sans inquiétude : nous menons, il est vrai, une vie pauvre ; mais nous aurons des biens en abondance, si nous craignons Dieu, si nous fuyons le péché, si nous faisons le bien.

Traduit de LA BIBLE.

59. — Esther et Mardochée [4].

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
Que vois-je ! Mardochée ! ô mon père, est-ce vous ?

1. *Qu'il dirige vos voies.* C'est-à-dire qu'il vous dirige dans la voie, la route que vous suivrez; qu'il dirige votre conduite en inspirant votre intelligence et votre cœur.

2. *Talent.* Somme équivalant à 6,000 fr.

3. *Médie.* Contrée de la haute Asie, à l'ouest de l'Assyrie.

4. L'impie Aman, ministre du roi de Perse, Assuérus, a surpris à ce prince un édit qui condamne tous les Juifs de son empire à l'extermination. Esther, élevée par son oncle Mardochée un des fidèles juifs conduits en captivité à Babylone, a

Un ange du Seigneur sous son aile sacrée
A donc conduit vos pas et caché votre entrée?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre [1] enfin qui couvre vos cheveux
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel...
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël!

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés.
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés :
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite [2],
A pour ce coup funeste armé tout son crédit [3];
Et le roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu [4] contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature :
Ses ordres sont donnés, et dans tous ses États,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage!
Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge;
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours :
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

été choisie pour épouse par Assuérus, qui ignore encore quel est son pays et sa religion. Mardochée vient informer la reine du décret, et l'engager à le faire révoquer.

1. *Cendre.* Les Juifs témoignaient leur douleur dans les grandes circonstances en répandant des cendres sur leur tête.

2. *Race d'Amalécite.* Les Amalécites étaient un peuple voisin et ennemi des Israélites auxquels ils étaient en horreur par leur impiété.

3. *Crédit.* Remarquer l'acception du mot crédit, qui signifie influence, pouvoir.

4. *Prévenu.* Rendu contraire, ennemi. Sens analogue à celui de *prévention*, qui signifie opinion défavorable conçue contre quelqu'un à l'avance et sans motifs. On emploie dans un sens défavorable analogue le mot *circonvenir* de la même famille.

UNE DES JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

Ciel! qui nous défendra, si tu ne nous défends?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères;
Il faut les secourir : mais les heures sont chères [1];
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes [2],
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois?
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible;
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi, dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser le sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe; et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi, comme une autre, soumise;
Et sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!
Dieu parle : et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je? votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue [3]?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?
S'immoler pour son nom et pour son héritage,

1. *Les heures sont chères.* Dans le même sens que *les moments sont précieux*, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de temps à perdre, qu'il faut se hâter de l'employer.

2. *Du feu de tant de saints prophètes.* Des paroles ardentes, des vives instructions que les prophètes, c'est-à-dire les hommes inspirés de Dieu, adressaient aux juifs pour affermir leur foi, et les consoler de leurs maux.

3. *Dont vous êtes issue.* Sortie. On dit dans ce sens « issu d'une honnête famille, » etc.

D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher :
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
Par la plus faible main qui soit dans l'univers ;
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être, et toute votre race [1].

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.

RACINE.

60. — Prière d'Esther.

O mon souverain roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi !
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :

1. *Et toute votre race.* Remarquer l'ellipse du verbe et la vivacité qu'elle donne à la phrase, sans rien lui ôter de sa clarté.
2. *Suse.* Capitale de l'ancien royaume de Perse.

Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi;
La nation chérie a violé sa foi;
Elle a répudié [1] son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger [2] :
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles [3],
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets et que nous attendons [4] ?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins et leurs libations [5];
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau [6] dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.

1. *Répudié*. Rejeté. Ce mot s'emploie surtout à l'égard de ceux qui sont unis par les liens de parenté.

2. La construction de cette phrase si précise est grammaticalement irrégulière. Pour la rétablir, il faudrait dire, « on compte pour peu qu'elle soit esclave, on la veut égorger. »

3. *De tes oracles*. De tes prophéties, rendues par la bouche des patriarches et des prophètes. Le mot *oracle* s'emploie de préférence pour désigner les réponses que les païens croyaient obtenir de leurs faux dieux.

4. *Le saint*. Jésus-Christ, promis à Adam après sa chute et annoncé par les prophètes.

5. *Et leurs libations*. En commençant leurs festins, les païens répandaient du vin et de la liqueur en l'honneur des dieux ; c'est ce qu'ils appelaient *faire des libations*.

6. *Ce bandeau*. Le bandeau royal, le diadème.

J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt :
Ce moment est venu ; ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion [1] qui ne te connaît pas ;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis ;
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

RACINE.

1 *Ce fier lion*. Assuérus est ici appelé un lion parce qu'il a la fierté, la puissance et le courroux de ce roi des animaux. Cette manière de parler constitue une forme ou une figure de style qu'on appelle une *métaphore*.

LIVRE III

EXPLICATION

DE LA FABLE DU GRILLON, AU POINT DE VUE DE LA PRONONCIATION ET DU DÉBIT.

L'art de bien lire et de bien réciter a plus d'importance qu'on ne croit. Les soins qu'un maître éclairé donne à cette partie de l'enseignement n'ont pas seulement pour résultat de rectifier la voix et de préparer un débit agréable; ils ne servent pas moins à développer l'intelligence. Exercer les élèves à bien lire et à bien réciter c'est, par le fait, les exercer à mieux comprendre le sens de ce qu'ils récitent, à mieux entrer dans toutes les intentions de l'écrivain, à mieux sentir les nuances et les délicatesses de ses sentiments et de ses pensées.

La condition indispensable pour bien réciter, c'est de bien comprendre, et en second lieu, de savoir imperturbablement le morceau que l'on récite.

La première chose à faire est donc d'étudier avec attention le sens du morceau, de manière à pouvoir se rendre compte, non-seulement de sa signification générale, mais encore des nuances de chaque partie, de chaque phrase, presque de chaque mot. Cette première étude terminée, il reste à apprendre, mot à mot, le texte par cœur, jusqu'à ce qu'on le possède si sûrement, qu'on n'ait plus besoin d'effort ni de réflexion pour le réciter.

Lorsqu'un morceau est bien compris et bien su, on doit s'attacher à le bien prononcer. Pour cela, il faut que chaque mot, chaque syllabe soit articulée d'une manière distincte, nette, ferme, d'après la durée et l'intonation qui lui est propre [1], avec l'accent que demande le sens de la phrase.

Le débit ne doit pas être trop rapide; cette précipitation le rendrait confus et indistinct. D'autre part il ne doit pas être trop

1. Consulter, pour la durée et l'intonation des syllabes, la méthode de lecture, de prononciation et d'orthographe de *L. C. Michel*. Orthographe et prononciation, chap. II, 22e et 23e leçon.

lent, ce qui amènerait la monotonie et la langueur. Comme la voix varie de ton, le débit doit varier de mouvement, suivant la nature même du sentiment et le mouvement de la pensée.

Essayons de trouver quelques applications de ces principes généraux dans la récitation de la fable du *Grillon:*

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.

Le ton d'intérêt avec lequel doit être prononcé le premier vers, est indiqué par les expressions mêmes *un pauvre petit;* après ces mots, celui de la phrase que la prononciation doit marquer plus spécialement est le verbe *regardait*, qu'il faut lier par l'inflexion de voix à son sujet dont il est séparé par la proposition incidente, *caché dans l'herbe fleurie*. Cette proposition doit donc être comme détachée par un léger changement de ton.

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.

Cette description, vive et brillante, du papillon, doit être indiquée par le débit. Les énumérations *l'azur*, *le pourpre et l'or*, présentent une gradation à faire sentir. Les trois adjectifs *jeune*, *beau*, *petit-maître*, exprimant chacun une image différente, ne peuvent être dits sur le même ton. *Beau* commande l'admiration ; *petit-maître* dénote la fatuité. Exercez-vous à bien indiquer ces deux nuances, et à bien saisir le ton de chacun de ces mots.

Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talents, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas.

Cette interjection douloureuse du grillon avertit d'un changement de ton complet, et forme avec ce qui précède un contraste facile à saisir et à rendre. C'est ici la voix du chagrin et du dépit. Elle s'exhale par l'ironie mécontente, *dame nature*, et par cette antithèse d'un dépit outré, *pour lui fit* TOUT, *et pour moi* RIEN. Pour ne pas marquer d'une inflexion énergique et bien caractérisée chacun des mots de cette antithèse, *pour lui tout*, *pour*

moi rien, il faudrait ne rien comprendre aux paroles du grillon. Les énumérations qui suivent ne sont que le développement de ce cri de douleur : *et pour moi rien*. Dans son découragement, le grillon semble se complaire dans l'énumération des injustices de la nature à son égard : *Je n'ai point de talents, encor moins de figure*. Pourrait-on dire ces vers sans les empreindre du sentiment de jalousie et d'humiliation qui les inspire? Le ton de chagrin et d'humeur continue : *Nul ne prend garde à moi, on m'ignore ici-bas*. Puis la douleur éclate et arrive au désespoir dans le vers : *Autant vaudrait n'exister pas*.

Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon, dont ils ont tous envie.

Ici, nouveau contraste : la scène change; le récit reprend; la voix doit changer en conséquence. Il s'agit de représenter un tableau dont chaque image, grâce aux heureuses inversions employées par l'écrivain, vient à sa place naturelle, et se groupe de manière à mettre devant les yeux l'ensemble de la scène et ses plus intéressants détails. La récitation ne doit négliger aucun de ces effets, aucun de ces détails, non plus que la nuance qui est propre à chacun. *Aussitôt*, *tous*, seront donc caractérisés par une inflexion spéciale.

Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper ;
L'insecte vainement cherche à leur échapper ;

La scène s'anime, on voit voler *chapeaux*, *mouchoirs*, *bonnets*, et cette ardeur des enfants contraste avec le vers suivant qui peint l'impuissance du pauvre insecte et laisse présager sa triste fin. Aussi doit-il être dit avec un ton de tristesse, en insistant sur le mot *vainement*, qui fait prévoir le résultat :

Il devient bientôt leur conquête.

Après un court instant de repos, le récit continue en décrivant de quelle manière cette conquête a lieu.

L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient et le prend par la tête :

On voit que les mots *l'un*, *l'autre*, *un troisième* doivent être distingués par un changement de ton adapté à la part que chaque acteur prend à la mort de l'insecte.

L'image de son supplice et de son agonie attriste naturellement la voix dans les deux vers suivants :

Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.

Puis le ton se relève et se ranime dans l'exclamation que ce spectacle arrache au grillon qui en est témoin ; interjection si différente de la première : *Ah ! que son sort et le mien sont différents !*

Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.

Celle-ci exprime l'étonnement et une certaine satisfaction égoïste que le ton doit indiquer. Il n'est personne qui ne sente combien elle doit différer du ton de la première.

Les mots *trop cher* seront aussi prononcés avec une intention particulière, comme rappelant en effet ce qu'il en a coûté au pauvre papillon dont le supplice est encore présent aux yeux du grillon.

Aussi, est-ce avec un ton de contentement bien senti qu'on lui fera dire :

Combien je vais aimer ma retraite profonde !

Enfin, après un intervalle pendant lequel le grillon repasse dans son esprit tout ce dont il vient d'être le témoin, et les sentiments différents qu'il a successivement éprouvés, il prononce d'un ton pénétré et convaincu la conclusion que lui dicte l'expérience et qui fait la morale de la fable. On insistera avec intention sur les mots *heureux* et *caché*, pour bien faire sentir le rapport qui les unit.

Pour vivre heureux, vivons caché.

I. — Invocation à Jésus-Christ.

Le soleil perce l'ombre obscure,
Et les traits éclatants qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvrait la nature,
Redonnent la couleur [1] et l'âme à l'univers.

1. *Redonnent la couleur*. Rendent aux objets les couleurs que l'on cesse d'apercevoir pendant la nuit. — *L'âme*, la vie, l'action.

O Christ, notre unique lumière[1],
Nous ne reconnaissons que tes saintes clartés;
Notre esprit t'est soumis; entends notre prière,
Et sous ton divin joug range nos volontés.

Affermis l'âme qui chancelle ;
Fais que, levant au ciel nos innocentes mains,
Nous chantions dignement et ta gloire immortelle
Et les biens dont ta grâce a comblé les humains.

RACINE.

2. — Jésus-Christ.

Quel homme eut jamais plus d'éclat! Le peuple juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple gentil[2] l'adore après sa venue. Les deux peuples gentil et juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de cet éclat! De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans trois ans[3] il passe pour un imposteur; les prêtres et les principaux le rejettent; ses amis et ses plus proches le méprisent. Enfin il meurt trahi par un des siens, renié par l'autre[4], et abandonné par tous. Quelle part a-t-il donc à cet éclat? Jamais homme n'a eu tant d'éclat; jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnaissable; et il n'en a rien eu pour lui.

PASCAL.

3. — Acte de foi.

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.

CORNEILLE.

1. *Notre unique lumière.* Le Christ, par sa doctrine, est la lumière et la vie de l'âme chrétienne, comme le soleil, par ses rayons, est la lumière et la vie du monde matériel. L'esprit que cette lumière du Christ n'éclaire pas, erre dans l'ombre ainsi que l'homme dont les yeux ne sont pas ouverts à la lumière du jour.

2. *Le peuple gentil.* Les peuples étrangers, païens, par opposition au peuple juif, le peuple *élu* (choisi) par Dieu.

3. *Dans trois ans. Pendant.* Remarquer le sens exceptionnel de cette préposition.

4. Judas, Saint-Pierre.

4. — Dieu manifesté par l'extrême petitesse comme par l'infinie grandeur.

Considérons les merveilles qui éclatent également dans les plus grands corps et dans les plus petits. D'un côté je vois le soleil tant de milliers de fois plus grand que la terre ; je le vois qui circule dans les espaces, en comparaison desquels il n'est lui-même qu'un atome brillant. Je vois d'autres astres [1], peut-être encore plus grands que lui, qui roulent dans d'autres espaces encore plus éloignés de nous. Au delà de tous ces espaces, qui échappent déjà à toute mesure, j'aperçois encore confusément d'autres astres qu'on ne peut plus compter ni distinguer [2]. La terre où je suis n'est qu'un point par proportion à ce tout où l'on ne trouve jamais aucune borne. Ce tout est si bien arrangé, qu'on n'y pourrait déplacer un seul atome sans déconcerter [3] toute cette immense machine; et elle se meut avec un si bel ordre, que ce mouvement même en perpétue la variété et la perfection. Il faut qu'une main à qui rien ne coûte ne se lasse point de conduire cet ouvrage depuis tant de siècles, et que ses doigts se jouent de l'univers [4], pour parler comme l'Écriture.

D'un autre côté, l'ouvrage n'est pas moins admirable en petit qu'en grand. Je ne trouve pas moins en petit une espèce d'infini qui m'étonne et qui me surmonte [5]. Trouver dans un ciron [6], comme dans un éléphant ou dans une baleine, des membres parfaitement organisés; y trouver une tête, un corps, des jambes, des pieds formés comme ceux des plus grands animaux ! Il y a dans chaque partie de ces atomes vivants des muscles, des nerfs, des veines, des artères, du sang; dans ce sang des esprits [7], des parties rameuses et des humeurs; dans ces humeurs, des gouttes

1. Les étoiles fixes.

2. *La voie lactée*, c'est-à-dire cette bande blanche qui paraît la nuit dans une vaste étendue du ciel, et qu'on désigne vulgairement sous le nom de *Chemin de Saint-Jacques*, est regardée par les astronomes comme une immense réunion d'étoiles à une distance infinie de la terre.

3. *Déconcerter*. Troubler, mettre le désordre. *Concert*, harmonie. *Concerter*, mettre en harmonie. *Déconcerter*, détruire l'harmonie.

4. *Se jouent de l'univers*. Dirigent l'univers comme en se jouant, sans peine ni difficulté.

5. *Me surmonte*. Me dépasse, dépasse les bornes de mon intelligence. Remarquer cette acception du mot *surmonter* qui ne s'applique d'ordinaire qu'à des idées abstraites. *Surmonter une difficulté, sa colère*, etc.

6. *Un ciron*. Le plus petit des êtres vivants opposé aux plus grands, *l'éléphant, la baleine*.

7. *Des esprits*. Les parties les plus subtiles de la matière.

composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on puisse jamais s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si fini [1].

FÉNELON.

5. — Le ciel et les étoiles.

Il est temps de lever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte? Quelle étonnante variété d'admirables objets! Quelle multitude innombrable d'étoiles! La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes semblables à la terre que nous habitons; je le suppose pour un moment [2]. Combien doit être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent le rivage des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau! Si, au contraire, ce sont seulement des flambeaux allumés, pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre [2], quelle puissance que rien ne lasse, et à qui rien ne coûte! Quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant!

Mais parmi ces astres j'aperçois la lune, qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé, avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé de ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer par réflexion les rayons qu'il reçoit du soleil; et que le soleil éclaire par la lune les peuples qui ne peuvent le voir, pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

FÉNELON.

1. *Composition infinie d'un tout si fini. — Infinie.* Sans bornes. — *Si fini.* Si parfait. Remarquer ici ces deux acceptions de deux mots appartenant à la même famille.

2. Les étoiles ne sont en apparance, aux yeux de la foule, que des *flambeaux allumés;* Fénelon fait la plus grande part à cette hypothèse dans son raisonnement, tout en montrant qu'il s'applique également aux données de la science.

6. — Au soleil.

Dieu ! que les airs sont doux ! que la lumière est pure !
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O soleil ! et des cieux où ton char est porté [1],
Tu lui verses la vie et la fécondité !
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Éternel te lança dans la vaste carrière,
L'univers tout entier te reconnut pour roi ;
Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi !
De ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
Tu décris sans repos ta route accoutumée ;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli !

LAMARTINE.

7. — Empire de l'homme sur les êtres de la création.

L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire ; c'est l'empire de l'esprit sur la matière, c'est non-seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables, mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnaître à tout instant l'excellence de son être ; car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux, qu'il leur commande : s'il n'était que le premier du même ordre, les seconds se réuniraient pour lui disputer l'empire ; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande ; il pense, et dès lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

Il est maître des corps bruts, qui ne peuvent opposer à sa volonté qu'une lourde résistance ou qu'une inflexible dureté, que sa main sait toujours surmonter et vaincre en les faisant agir les uns contre les autres ; il est maître des végétaux, que par son industrie il peut augmenter, diminuer, renouveler, dénaturer, détruire ou multiplier à l'infini ; il est maître des animaux, parce que, non-seulement il a comme eux du mouvement et du sentiment, mais qu'il a de plus la lumière de la pensée, qu'il connaît

1. Les anciens croyaient que le Dieu de la lumière, Phœbus ou Apollon, la tête entourée de rayons enflammés, et conduisant un char à quatre chevaux ailés, parcourait chaque jour, d'Orient en Occident, l'immense étendue des Cieux. Les poëtes modernes ont conservé cette image qui semble faire du soleil une personne. On remarquera beaucoup d'expressions dans la langue qui tiennent ainsi à des traditions de la mythologie des Grecs et des Romains.

les fins et les moyens, qu'il sait diriger ses actions, concerter ses opérations, mesurer ses mouvements, vaincre la force par l'esprit, et la vitesse par l'emploi du temps.

Cependant parmi les animaux les uns paraissent être plus ou moins familiers, plus ou moins sauvages, plus ou moins doux, pl s ou moins féroces : que l'on compare la docilité et la soumis-s on du chien avec la fierté et la férocité du tigre, l'un paraît être l'ami de l'homme et l'autre son ennemi; son empire sur les animaux n'est donc pas absolu : combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entre eux et l'homme l'élément qu'ils habitent! combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse! et enfin combien y en a-t-il qui, bien loin de reconnaître leur souverain, l'attaquent à force ouverte [1]!

C'est par les talents de l'esprit et non par la force et les autres qualités de la matière, que l'homme a su subjuguer les animaux. Il a fallu qu'il fût civilisé lui-même pour savoir instruire et commander, et l'empire sur les animaux, comme tous les autres empires, n'a été fondé qu'après la société. C'est d'elle que l'homme tient sa puissance, c'est par elle qu'il a perfectionné sa raison, exercé son esprit et réuni ses forces; auparavant l'homme était peut-être l'animal le plus sauvage et le moins redoutable de tous; nu, sans armes et sans abri, la terre n'était pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres, dont souvent il devenait la proie; et même longtemps après, l'histoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des destructeurs de bêtes [2].

Mais lorsque avec le temps l'espèce humaine s'est étendue, multipliée, répandue, et qu'à la faveur des arts et de la société, l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'univers, il a fait reculer peu à peu les bêtes féroces, il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les ossements énormes, il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les espèces voraces et nuisibles, il a opposé les animaux aux animaux, et, subjuguant les uns par adresse, domptant les autres par la force, ou les écartant par le nombre et les attaquant tous par des moyens raisonnés, il est parvenu à se mettre en sûreté, et à établir un empire qui n'est borné que par des lieux inacces-

1. Rapprocher ce morceau des suivants, ainsi que de ceux des deux premiers livres sur des sujets analogues. Ce rapprochement seul sert à expliquer les uns par les autres.

2. Allusion aux exploits d'Hercule et de Thésée.

sibles, les solitudes reculées, les sables brûlants, les montagnes glacées, les cavernes obscures, qui servent de retraites au petit nombre d'espèces d'animaux indomptables.

BUFFON.

8. — Les animaux sauvages.

Les uns, et ce sont les plus doux, les plus innocents, les plus tranquilles, passent leur vie dans nos campagnes; ceux qui sont plus défiants, plus farouches, s'enfoncent dans les bois; d'autres, comme s'ils savaient qu'il n'y a nulle sûreté sur la surface de la terre, se creusent des demeures souterraines, se réfugient dans des cavernes, ou gagnent les sommets des montagnes inaccessibles; enfin les plus féroces, ou plutôt les plus fiers, n'habitent que les déserts, et règnent en souverains dans ces climats brûlants où l'homme aussi sauvage qu'eux ne peut leur disputer l'empire.

Ces animaux sauvages et libres sont peut-être, sans même en excepter l'homme, de tous les êtres vivants les moins sujets aux altérations, aux changements, aux variations de tout genre : comme ils sont absolument les maîtres de choisir leur nourriture et leur climat, et qu'ils ne se contraignent pas plus qu'on ne les contraint, leur nature varie moins que celle des animaux domestiques, que l'on asservit, que l'on transporte, que l'on maltraite, et qu'on nourrit sans consulter leur goût. Les animaux sauvages vivent constamment de la même façon; on ne les voit pas errer de climat en climat; le bois où ils sont nés est une patrie à laquelle ils sont fidèlement attachés : ils s'en éloignent rarement, et ne la quittent jamais que lorqu'ils sentent qu'ils ne peuvent y vivre en sûreté. Et ce sont moins leurs ennemis qu'ils fuient, que la présence de l'homme; la nature leur a donné des moyens et des ressources contre les autres animaux; ils sont de pair avec eux, ils connaissent leur force et leur adresse, ils jugent leurs desseins, leurs démarches; et s'ils ne peuvent les éviter, au moins ils se défendent corps à corps : ce sont, en un mot, des espèces de leur genre [1]. Mais que peuvent-ils contre des êtres qui savent les trouver sans les voir, et les abattre sans les approcher?

BUFFON.

1. *Des espèces de leur genre.* La raison, l'intelligence qui caractérise l'homme en fait un *genre* à part des autres animaux. Ces animaux dénués de raison se subdivisent en plusieurs *espèces* d'après la diversité de leur conformation, et les espèces à leur tour en *familles;* mais ces espèces comme ces familles appartiennent au même genre dont l'homme lui-même ferait partie s'il n'en était pas distingué par la raison.

9. — Les animaux domestiques.

Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser, pour se dresser comme il lui plaît, pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse, pour garder tout ce qu'on lui confie, pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme, sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail, et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa faiblesse, et pour obéir à tous ses mouvements. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont, dans leur toison, un superflu qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres mêmes fournissent un crin long, qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures, dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu ces bêtes selon leur besoin; et leurs dépouilles servent encore ensuite d'habits aux hommes, pour les réchauffer dans ces climats glacés.

FÉNELON.

10. — Les bœufs et le loup.

L'été, lorsque du ciel tombe enfin la nuit fraîche,
Les bestiaux, tout le jour retenus dans la crèche,
Vont errer librement : au pied des verts coteaux,
Ils suivent pas à pas les longs détours des eaux,
S'étendent dans les prés, ou dans la vapeur brune
Hennissent bruyamment aux rayons de la lune.
Alors, de sa tanière attiré par leurs voix,
Les yeux en feu, le loup, comme un trait sort du bois,
Tue un jeune poulain, étrangle une génisse;
Mais avant que sur eux l'animal ne bondisse,
Souvent tout le troupeau se rassemble, et les bœufs,
Les cornes en avant, se placent devant eux.
Le loup rôde à l'entour, ouvrant sa gueule ardente,
Et hurlant, il se jette à leur gorge pendante;
Mais il voit de partout les fronts noirs se baisser,
Et des cornes toujours prêtes à le percer

Enfin, lâchant sa proie, il fuit, lorsqu'une balle
L'atteint, et les bergers, en marche triomphale,
De hameaux en hameaux promènent son corps mort.

BRIZEUX.

11. — L'accueil du chien.

Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas[1],
Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
Se roula sur mes pieds enchaînés de caresse,
Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
Fêtant toute la chambre et semblant aux murs même,
Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime,
Puis sur mon sac poudreux[2] à mes pieds étendu
Me couva d'un regard dans le mien suspendu.
Me pardonnerez-vous, vous qui n'avez sur terre
Pas même cet ami du pauvre solitaire?
Mais ce regard si doux, si triste de mon chien,
Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien[3].
J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie;
Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie[4] :
« O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous!
Car partout où Dieu mit deux cœurs, s'aimer est doux! »

LAMARTINE.

12. — Le cheval de bataille.

Vois ce coursier! son pied frappe et creuse la terre,
Son regard lance au loin la flamme et la fureur;
Son fier hennissement, émule du tonnerre,
Inspire la terreur.
De son robuste cou, sa mouvante crinière
Et s'agite, et bondit, et retombe à longs flots :
Il vole avec orgueil, et sa fougue guerrière
S'indigne du repos.
Son belliqueux essor court au-devant des armes.
Il se rit de la peur, et d'audace brûlant,

1. C'est un voyageur rentrant chez lui qui parle.
2. Le sac contenant le bagage du voyageur.
3. Construction embarrassée. Le poëte veut dire : « Fit monter des larmes de mon cœur dans mon regard ou mes yeux. »
4. Des larmes tombèrent sur son poil soyeux.

Il défie, intrépide au plus fort des alarmes,
Le glaive étincelant.
En vain le javelot, et l'épée, et la lance
Sur lui font rayonner leurs clartés et leurs feux :
Son œil s'allume encore à l'éclair qui s'élance
De l'acier lumineux.
Il écume, il frémit, il dévore la terre :
Si la trompette sonne, à ses bruyants éclats
Il dit : « Allons ! » De loin il respire la guerre
Et l'odeur des combats.

CHÉNEDOLLÉ.

13. — Le réveil des oiseaux.

Le merle s'élève secouant la rosée de ses plumes brillantes. Le voilà qui aiguise son bec sur la branche, et, de rameau en rameau, sautille jusqu'au sommet de l'érable où il a dormi, étonné de voir que presque tout sommeille encore dans la forêt, quand l'aube du jour a remplacé la nuit. Deux fois, trois fois, il lance sa fanfare aux échos de la montagne et de la vallée, qu'un épais brouillard lui dérobe encore.

De minces colonnes de fumée blanchâtre s'échappent du toit des chaumières; les chiens jappent autour des fermes, et les clochettes sonnent au cou des vaches. Les oiseaux quittent alors leurs buissons, agitent leurs ailes, et s'élançent dans les airs pour saluer le soleil qui vient une fois de plus leur donner sa bienfaisante lumière. Plus d'un pauvre petit moineau se réjouit d'avoir échappé aux dangers de la nuit. Perché sur une petite branche, il avait cru pouvoir dormir sans crainte, la tête ensevelie sous ses plumes, quand, à la lueur d'une étoile, il a vu se glisser dans les arbres la chouette [1] silencieuse, méditant quelque forfait. La fouine [1] était venue du fond de la vallée, l'hermine était descendue du rocher, la martre des sapins avait quitté son nid, le renard rôdait dans les broussailles. Tous ces ennemis, le pauvre petit les avait vus pendant cette nuit terrible. Sur son arbre, à terre, dans l'air, partout la destruction le menaçait. Qu'elles avaient été longues ces heures où, n'osant bouger, il n'avait pour protection que les jeunes feuilles qui le cachaient ! Aussi, maintenant quel plaisir pour lui de s'élancer à tire-d'aile, de vivre en sécurité, protégé, défendu par la lumière.

1. La *chouette*. Oiseau de proie nocturne. *La fouine*, *l'hermine*, *la martre* Quadrupèdes carnassiers qui font la guerre aux petits oiseaux, et ainsi que la chouette les attaquent surtout pendant la nuit.

Le pinson lance à plein gosier sa note claire et sonore; le rouge-gorge chante au faîte du mélèze [1], le chardonneret dans les aunes [1], le bruant et le bouvreuil sous les ramées. La mésange, le roitelet et le troglodyte [2] confondent leurs voix. Le pigeon ramier roucoule, et le pic frappe son arbre. Mais au-dessus de ces cris joyeux retentissent les notes mélodieuses de l'alouette des bois et l'inimitable chant de la grive.

TSCHUDI.

14. — La fauvette.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur de la nature; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers : tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante; et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables; vives, agiles, légères et sans cesse remuées [3], tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, et tous leurs accents le ton de la joie. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes; les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets, plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

BUFFON.

15. — La bergeronnette.

L'espèce d'affection que les bergeronnettes marquent pour les

1. *Le mélèze* est un grand arbre, aux feuilles toujours vertes, du genre des pins, et que l'on trouve surtout dans les montagnes. — *L'aune* est un arbre à feuilles caduques qui croît aux bords des prés et dans les lieux marécageux.

2. *Le troglodyte.* Le plus petit oiseau de France.

3. *Sans cesse remuées.* On dirait plutôt aujourd'hui « sans cesse remuant, » car le participe passif remuées ne s'applique guère qu'aux choses inertes, ou abstraites.

troupeaux, leur habitude à les suivre dans la prairie; leur manière de voltiger, de se promener au milieu du bétail paissant, de s'y mêler sans crainte, jusqu'à se poser quelquefois sur le dos des vaches et des moutons; leur air de familiarité avec le berger qu'elles précèdent, qu'elles accompagnent sans défiance et sans danger, qu'elles avertissent même de l'approche du loup ou de l'oiseau de proie, leur ont fait donner un nom approprié, pour ainsi dire, à cette vie pastorale.

Il n'est point d'oiseau libre dans les champs qui se montre aussi privé, qui fuie moins et moins loin, qui soit aussi confiant, qui se laisse approcher de plus près, qui revienne plus tôt à portée des armes du chasseur qu'elle n'a pas l'air de redouter, puisqu'elle ne sait pas même fuir.

Les mouches sont sa pâture pendant la belle saison, mais quand les frimas ont abattu les insectes volants et renfermé les troupeaux dans l'étable, elle se retire sur les ruisseaux, et y passe presque toute la mauvaise saison.

La bergeronnette, si volontiers amie de l'homme, ne se plie point à devenir son esclave : elle meurt dans la prison de la cage ; elle aime la société et craint l'étroite captivité; mais laissée libre dans un appartement en hiver, elle y vit, donnant la chasse aux mouches et ramassant les mies de pain qu'on lui jette. Quelquefois les navigateurs la voient arriver sur leur bord, entrer dans le vaisseau, se familiariser, les suivre dans leur voyage et ne les quitter qu'au débarquement; si pourtant ces faits ne doivent pas plutôt s'attribuer à la lavandière[1], plus grande voyageuse que la bergeronnette, et sujette dans ses traversées à s'égarer sur les mers.

GUÉNEAU DE MONTBÉLIARD.

16. — Le chant du rossignol en liberté.

De tous les oiseaux, il n'y en a point qui tiennent meilleure compagnie à l'homme que ceux qui ont reçu le don du chant et de la parole. Mais quelque plaisir que ceux-ci puissent faire, le rossignol les efface tous, et plaît autant seul que tous les autres ensemble. Après qu'on leur a entendu célébrer en grand chœur l'auteur de la nature, et publier les bienfaits de celui qui les nourrit, c'est une agréable nouveauté, sur le soir, que d'entendre le rossignol commencer à chanter seul et continuer bien avant

1. *La lavandière*. Espèce de bergeronnette plus forte et plus portée à émigrer que la bergeronnette ordinaire.

dans la nuit. On croirait qu'il sait combien valent ses talents, et que c'est par complaisance pour l'homme autant que pour sa satisfaction propre, qu'il se plaît à chanter quand tous les autres se taisent. Rien ne l'anime tant que le silence de la nature. C'est alors qu'il compose et exécute sur tous les tons. Il va du sérieux au badin; d'un chant simple au gazouillement le plus bizarre; des tremblements et des roulements les plus légers, à des soupirs languissants et lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaieté naturelle. On est souvent tenté de connaître l'aimable musicien qui nous amuse si obligeamment le matin et le soir. On le cherche, et il se cache : les grands génies ont leurs caprices. A l'entendre seulement, on lui prêterait une grande taille. Il semble qu'il faudrait une poitrine vigoureuse et des organes infatigables pour fournir et soutenir, sans aucun affaiblissement, pendant plusieurs heures, des sons si gracieux et si forts, des agréments si multipliés et si piquants; en un mot, une musique si prodigieusement variée : et cependant on trouve que c'est le gosier d'un très-petit oiseau qui, sans maître, sans étude ni préparation, opère toutes ces merveilles.

PLUCHE.

17. — Le rossignol captif.

Le rossignol captif est un domestique [1] d'une humeur difficile. La gaieté ne se commande pas, encore moins les chants qu'elle inspire. Si l'on veut faire chanter le rossignol captif, il faut le bien traiter dans sa prison, il faut en peindre les murs de la couleur de ses bosquets, l'environner, l'ombrager de feuillages, étendre de la mousse sous ses pieds, le garantir du froid et des visites importunes, lui donner une nourriture abondante et qui lui plaise; en un mot, il faut lui faire illusion sur sa captivité, et tâcher de la rendre aussi douce que la liberté, s'il était possible. A ces conditions, le rossignol chantera dans la cage; si c'est un vieux, pris dans le commencement du printemps, il chantera au bout de huit jours et même plus tôt, et il recommencera à chanter tous les ans au mois de mai et sur la fin de décembre; si ce sont des jeunes de la première ponte, élevés à la brochette, ils commenceront à gazouiller dès qu'ils commenceront à manger seuls; leur voix se haussera, se formera par degrés; elle sera dans toute sa force sur la fin de décembre, et ils l'exerceront tous les jours de l'année, excepté au temps de la mue : ils chanteront beaucoup

1. *Domestique*. Ce mot est employé ici dans une acception impropre. C'est *hôte* qu'il faudrait.

mieux que les rossignols sauvages; ils embelliront leur chant naturel de tous les passages qui leur plairont dans le chant des autres oiseaux qu'on leur fera entendre, et de tous ceux que leur inspirera l'envie de les surpasser; ils apprendront à chanter des airs si on a la patience et le mauvais goût de les siffler avec la *rossignolette;* ils apprendront même à chanter alternativement avec un chœur, et à répéter leur couplet à propos.

GUÉNEAU DE MONTBÉLIARD.

18. — Les amis de l'homme dans la solitude.

Le vizir [1] Azamet, calomnié auprès du sultan [1] son maître, avait été disgracié. Privé de ses honneurs et de ses biens, il s'était retiré au fond de la province du Khorassan [2], où il cultivait un petit terrain au bord d'un ruisseau. Il vivait depuis deux ans dans cette solitude, lorsqu'il fut visité par un de ses anciens amis nommé Usbeck. Celui-ci fut étonné de le trouver le cœur content et le visage serein.

« Béni soit le prophète, qui donne de la force aux malheureux! dit Usbeck; celui qui possédait une belle maison dans les riches plaines de Ghilan [2] est content d'habiter une cabane dans les rochers du Khorassan. O Azamet! ta vertu t'a suivi dans ces déserts, mais a-t-elle pu te consoler de vivre seul? Il faut des compagnons à ceux même qui n'ont point d'amis; quelle solitude n'est pas un tombeau? »

Ils approchaient cependant de la cabane d'Azamet, où il n'était pas rentré depuis le matin; ils entendirent le hennissement d'un jeune cheval qui venait en bondissant à leur rencontre: quand il fut près du vizir, il le caressa et marcha devant lui en sautant et hennissant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voisine deux belles génisses, qui passèrent devant Azamet, et semblaient lui offrir leur lait et présenter leur tête à son joug. Elles se mirent à sa suite. A quelques pas de là, deux chèvres, suivies de deux chevreaux, descendirent d'un rocher; elles témoignèrent par leurs cabrioles [3] la joie de revoir leur maître, qu'elles accompagnèrent en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger couvert de jeunes arbres

1. *Vizir*. Nom des ministres du souverain; *Sultan*, nom du souverain chez les peuples Orientaux.
2. *Khorassan*, *Ghilan*. Provinces de la Perse.
3. *Cabrioles*. Proprement des sauts de chèvre, de *cabri*, petit de la chèvre.

sortirent quatre ou cinq moutons; ils bêlaient, ils bondissaient, et léchaient les mains d'Azamet qui les leur tendait en souriant; en même temps quelques pigeons vinrent se poser sur sa tête et ses épaules. Il entrait dans un petit verger qui environnait sa cabane, lorsqu'un coq l'aperçut, et fit un cri de joie; tandis que le coq en chantant et plusieurs poules en caquetant augmentaient son cortége, un âne, qui paissait dans le verger, se mit à braire.

Mais les démonstrations de joie et d'amour dans tous ces animaux n'égalaient pas celles de deux jeunes chiens blancs qui attendaient Azamet à sa porte; ils ne venaient pas au-devant de lui, et semblaient vouloir lui montrer qu'ils gardaient fidèlement la demeure qui leur avait été confiée; mais au moment qu'il entrait, ils l'accablèrent des caresses les plus vives; ils rampaient autour de lui, ils se jetaient à ses pieds, ils les léchaient; leurs regards étaient passionnés, le langage de leur passion était un murmure doux et tendre; à la moindre caresse que leur rendait leur maître, ils s'élançaient, ils faisaient de longs circuits autour de la cabane, en courant et en aboyant de toute leur force; l'excès du plaisir leur donnait de la folie; ils revenaient bien vite en haletant s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck souriait à ce spectacle: « Eh bien! dit le vizir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance: l'ami des êtres sensibles. J'ai voulu faire le bonheur des hommes, ils se sont opposés à mes desseins; je rends ces animaux heureux, et je jouis de leur reconnaissance; tu vois qu'enfermé dans les rochers du Khorassan, j'ai des compagnons, et que ma solitude n'est pas un tombeau; je vis encore, ô mon cher Usbeck! je vis encore, j'aime et je suis aimé! »

SAINT-LAMBERT.

19. — Pouvoir que Dieu a donné à l'homme sur la nature.

Que de merveilleuses découvertes, que de belles inventions par lesquelles l'art et la science ont pénétré la nature et l'ont accommodée[1] à notre usage!

L'homme a presque changé la face du monde; il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées: la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des ali-

1. *Accommodée à notre usage.* Appropriée.

ments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui. Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments[1], après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables[2], je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus[3]? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages ; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas.

BOSSUET.

20. — La naissance des arts.

La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache :
Par le fer façonnée, elle allonge la hache;
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ébranle et fait tomber l'arbre dont elle sort.
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit;
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide[4]
A l'écorce d'un bois confie un pied timide
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant : le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront[5], les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine[6],
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine ;

1. *Ménager les éléments. Manier* les éléments, en tirer parti. Expression énergique qui aurait aujourd'hui un autre sens.

2. Le génie de Bossuet semble présager le parti que l'homme a su tirer depuis de l'eau et du feu, par la découverte des machines à vapeur et l'application de la vapeur aux mille usages où elle est employée aujourd'hui.

3. *Quoi plus.* Remarquer ce tour. On dirait plutôt aujourd'hui : *Quoi de plus.*

4. *Un obstacle liquide.* Pour la mer, un fleuve, un amas d'eau. Périphrase d'un mauvais effet.

5. *Bientôt ils oseront.* Les hommes. L'antécédent est si bien indiqué par le sens que cette tournure, qui est plus vive, ne présente aucune incertitude.

6. *Un ruisseau, le vent.* Allusion aux moulins à eau et aux moulins à vent.

Mais ces heureux secours, si présents à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.

L. RACINE.

21. — Les premiers observateurs du ciel.

Cependant vers l'Euphrate on dit que des pasteurs,
Du grand art de Képler [1] rustiques inventeurs,
Étudiaient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent des temps les traces invisibles [2],
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre, et du globe étranger
Que l'univers tremblant revoit par intervalle [3],
Savaient même embrasser la carrière inégale.
Ainsi l'astronomie eut les champs pour berceau :
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char
Qui parcourait au loin le vaste Sennaar [4].

FONTANES.

22. — Les progrès du genre humain par le travail.

Dieu a destiné l'homme à travailler, à travailler rudement, d'un soleil à un autre soleil, à arroser la terre de ses sueurs. *Nu sur la terre nue*, tel est l'état dans lequel il l'a jeté sur la terre, dit un ancien. C'est à force de travail que l'homme pourvoit à tout ce qui lui manque. Il faut qu'il se vêtisse [5], en arrachant au tigre ou au lion la peau qui les recouvre pour en couvrir sa nudité; puis les arts se développant, il faut qu'il file la toison de ses moutons, qu'il en rapproche les fils par le tissage, pour en faire une toile continue qui lui serve de vêtement. Cela ne lui suffit pas : il faut qu'il se dérobe aux variations de l'atmo-

1. Célèbre astronome allemand de la fin du XVIe siècle.

2. *Mesurent les traces invisibles.* Expression aussi belle que la pensée est juste. Ce sont les astres qui mesurent la marche du temps en réglant celle des saisons et des jours.

3. Les comètes, dont le retour dans le ciel n'est pas périodique et la marche régulière comme celle des autres astres.

4. *Le vaste Sennaar.* Immense plaine d'Asie entre l'Euphrate et le Tigre.

5. *Qu'il se vêtisse.* D'après la grammaire, il faudrait : *qu'il se vêtît ;* mais les bons écrivains reculent devant le présent du subjonctif et le présent de l'indicatif qui sont trop durs à l'oreille; ils emploient de préférence le passé.

sphère, qu'il se construise une demeure où il échappe à l'inégalité des saisons, aux torrents de la pluie, aux ardeurs du soleil, aux rigueurs de la gelée. Après avoir vaqué à ces soins, il faut qu'il se nourrisse, qu'il se nourrisse tous les jours, plusieurs fois par jour, et tandis que l'animal privé de raison, mais couvert d'un plumage ou d'une fourrure qui le protége, trouve, s'il est oiseau, des fruits mûrs suspendus aux arbres, s'il est quadrupède herbivore, une table toute servie dans la prairie, s'il est carnassier, un gibier tout préparé dans ces animaux qui pâturent; l'homme est obligé de se procurer des aliments en les faisant naître, ou en les disputant à des animaux plus rapides ou plus forts que lui. Cet oiseau, ce chevreuil dont il pourrait se nourrir, ont des ailes ou des pieds agiles. Il faut qu'il prenne une branche d'arbre, qu'il la courbe, qu'il en fasse un arc, que sur cet arc il pose un trait, et qu'il abatte cet animal pour s'en emparer, puis enfin qu'il le présente au feu, car son estomac répugne à la vue du sang et des chairs palpitantes. Voici des fruits qui sont amers, mais il y en a de plus doux à côté : il faut qu'il les choisisse, afin de les rendre, par la culture, plus doux et plus savoureux. Parmi les grains il y en a de vides ou de légers, mais dans le nombre quelques-uns de plus nourrissants : il faut qu'il les choisisse, qu'il les sème dans une terre grasse qui les rendra plus nourrissants encore, et que par la culture il les convertisse en froment. Au prix de ces soins l'homme finit par exister, par exister supportablement, et Dieu aidant, beaucoup de révolutions s'opérant sur la terre, les empires croulant les uns sur les autres, les générations se succédant, se mêlant entre elles du nord au midi, de l'orient à l'occident, échangeant leurs idées, se communiquant leurs inventions, de hardis navigateurs allant de cap en cap, de la Méditerranée à l'Océan, de l'Océan à la mer des Indes, de l'Europe en Amérique, rapprochant les produits de l'univers entier, l'espèce humaine arrive à ce point, que sa misère s'est changée en opulence, qu'au lieu de peaux de bêtes elle porte des vêtements de soie et de pourpre, qu'elle vit des aliments les plus succulents, les plus variés, produits souvent à quatre mille lieues du sol où ils sont consommés; et que sa demeure, pas plus élevée d'abord que la cabane du castor, a pris les proportions du Parthénon [1], du Vatican [2], des Tuileries.

THIERS.

1. *Du Parthénon.* L'un des plus admirables édifices de l'antiquité grecque, dont les restes subsistent encore à Athènes.
2. *Le Vatican.* Palais des papes à Rome.

23. — Combien il est difficile d'être utile aux hommes

OU LA POMME DE TERRE.

M. Parmentier [1], qui avait appris à connaître la pomme de terre dans les prisons d'Allemagne, où il n'avait eu souvent que cette nourriture, seconda les vues du ministre [2] par un examen chimique [3] de cette racine, où il montrait qu'aucun de ses principes n'est nuisible. Il fit mieux encore : pour apprendre au peuple à y prendre goût, il en cultiva en plein champ, dans des lieux très-fréquentés, les faisant garder avec appareil pendant le jour seulement, heureux quand il apprenait qu'il avait excité ainsi à ce qu'on lui en volât quelques-unes pendant la nuit. Il aurait voulu que le roi, comme on le rapporte des empereurs de la Chine, eût tracé le premier sillon de son champ : il en obtint du moins de porter, en pleine cour, dans un jour de fête solennelle, un bouquet de fleurs de pommes de terre à la boutonnière, et il n'en fallut pas davantage pour engager plusieurs grands seigneurs à en faire planter. Il n'est pas jusqu'à l'art de la cuisine raffinée que M. Parmentier ne voulût aussi contraindre à venir au secours des pauvres, en s'exerçant sur la pomme de terre; car il prévoyait bien que les pauvres n'auraient partout des pommes de terre en abondance, que lorsque les riches sauraient qu'elles peuvent aussi leur fournir des mets agréables. Il assurait avoir donné un jour un dîner entièrement composé de pommes de terre, à vingt sauces différentes, où l'appétit se soutint à tous les services.

Mais les ennemis de la pomme de terre, hors d'état de prouver qu'elle fait du mal aux hommes, ne se tinrent pas pour battus ; ils prétendirent qu'elle en ferait aux champs et les rendrait stériles.

Il n'y avait nulle apparence qu'une culture qui aide à nourrir plus de bestiaux et à multiplier les engrais, pût jamais avoir pour résultats d'effriter [4] le sol; néanmoins il fallut encore répondre à cette objection, et considérer la pomme de terre sous le point de vue agricole. M. Parmentier reproduisit donc, sous diverses formes, tout ce qui regarde sa culture et ses usages, même pour la fertilisation des terres; il ne se lassait point d'en parler dans des ouvrages savants, dans des instructions populaires, dans des journaux, dans des dictionnaires de tout genre.

1. *Parmentier*. Célèbre agronome, né à Montdidier en 1737, mort en 1813.

2. *Turgot*, ministre de Louis XVI, de 1774 à 1776, et qui signala son court ministère par les réformes les plus utiles pour les classes populaires.

3. *Examen chimique*. La chimie se rend compte de tous les éléments dont se composent les corps.

4. *Effriter*. User, épuiser. Terme d'agriculture.

Pendant quarante ans il n'a manqué aucune occasion de la recommander; chaque mauvaise année était même pour lui une sorte d'auxiliaire, dont il profitait avec soin, pour rappeler l'attention sur sa plante chérie. C'est ainsi que le nom de ce végétal bienfaisant et le sien sont devenus presque inséparables dans la mémoire des amis des hommes; le peuple même les avait unis[1], et ce n'était pas toujours avec reconnaissance.

A une certaine époque de la Révolution, l'on proposait de porter M. Parmentier à quelque place municipale; un des votants s'y opposait avec fureur : « Il ne nous fera manger que des pommes de terre, disait-il; c'est lui qui les a inventées. »

CUVIER.

24. — Amour du pays natal.

La société humaine demande qu'on aime la terre où l'on habite ensemble; on la regarde comme une mère et une nourrice commune, on s'y attache, et cela unit. C'est ce que les Latins appellent *caritas patrii soli,* « l'amour de la patrie, » et ils la regardent comme un lien entre les hommes.

Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris étant vivants, les recevra en son sein quand ils seront morts. « Votre demeure sera la mienne; votre peuple sera le mien, disait Ruth à sa belle-mère Noémi; je mourrai dans la terre où vous serez enterrée, et j'y choisirai ma sépulture. »

Joseph mourant dit à ses frères : « Dieu vous visitera et vous établira dans la terre qu'il a promise à nos pères : emportez mes os avec vous. » Ce fut là sa dernière parole. Ce lui est une douceur, en mourant, d'espérer de suivre ses frères dans la terre que Dieu leur donne pour leur patrie, et ses os y reposeront plus tranquillement au milieu de ses concitoyens.

C'est un sentiment naturel à tous les peuples. Thémistocle[2], Athénien, était banni de sa patrie comme traître; il en machinait[3] la ruine avec le roi de Perse, à qui il s'était livré. Et, toutefois, en mourant, il oublia Magnésie[4], que le roi lui avait donnée,

1. Les pommes de terre ont été longtemps désignées par le peuple sous le nom de *Parmentières.*

2. *Thémistocle.* Un des grands hommes d'Athènes, 533 à 470 avant J.-C. Le roi de Perse dont il s'agit s'appelait Artaxercès. L'empire des Perses comprenait alors toute l'Asie Mineure et la haute Asie jusqu'à l'Indus. (*Sind.*)

3. *Machinait la ruine.* Travaillait en secret à la ruine de sa patrie.

4 *Magnésie.* Ville de l'Asie Mineure dont le roi de Perse avait donné les revenus à Thémistocle pour son entretien.

quoiqu'il y eût été si bien traité, et il ordonna à ses amis de porter ses os dans l'Attique[1], pour les y inhumer secrètement, à cause que la rigueur des décrets publics ne permettait pas qu'on le fît d'une autre sorte. Dans les approches de la mort où la raison revient et où la vengeance cesse, l'amour de la patrie se réveille : il croit satisfaire à sa patrie; il croit être rappelé de son exil après sa mort, et, comme ils[2] parlaient alors, que la terre serait plus bénigne et plus légère à ses os.

C'est pourquoi de bons citoyens s'affectionnent à leur terre natale. « J'étais devant le roi, dit Néhémias[3], et je lui présentais à boire, et je paraissais languissant en sa présence. » Et le roi me dit : « Pourquoi votre visage est-il si triste, puisque je ne vous vois point malade ? » Et je dis au roi : « Comment pourrais-je n'avoir pas le visage triste, puisque la ville où mes pères sont ensevelis est déserte, et que ses portes sont brûlées ? Si vous voulez me faire quelque grâce, renvoyez-moi en Judée, en la terre du sépulcre de mon père, et je la[4] rebâtirai.

Étant arrivé en Judée, il appelle ses concitoyens, que l'amour de leur commune patrie unissait ensemble. « Vous savez, dit-il, notre affliction. Jérusalem est déserte ; ses portes sont consumées par le feu; venez et unissons-nous pour la rebâtir. »

Tant que les Juifs demeurèrent dans un pays étranger et si éloigné de leur patrie, ils ne cessèrent de pleurer et d'enfler, pour ainsi parler, de leurs larmes les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Ils ne pouvaient se résoudre à chanter leurs agréables cantiques, qui étaient les cantiques du Seigneur, dans une terre étrangère. Leurs instruments de musique, autrefois leur consolation et leur joie, demeuraient suspendus aux saules plantés sur la rive, et ils en avaient perdu l'usage. « O Jérusalem ! disaient-ils, si jamais je puis t'oublier, puissé-je m'oublier moi-même ! » Ceux que les vainqueurs avaient laissés dans leur terre natale s'estimaient heureux, et ils disaient au Seigneur, dans les psaumes qu'ils lui chantaient durant la captivité : « Il est temps, ô Seigneur ! que vous ayez pitié de Sion; vos serviteurs en aiment les ruines mêmes et les pierres démolies, et leur

1. *L'Attique.* Contrée de la Grèce dont Athènes était la capitale.

2. *Comme ils parlaient alors. Ils*, les païens. Comme on parlait alors.

3. *Néhémias.* Juif d'une illustre famille que le même roi de Perse Artaxercès avait pris dans son palais et attaché à son service. Il obtint de ce prince la permission d'aller relever les murs de Jérusalem.

4. Je *la* rebâtirai. Le pronom est trop éloigné de son antécédent *la ville* pour s'y rapporter régulièrement.

terre natale, toute désolée qu'elle est, a encore toute leur tendresse et toute leur compassion. »

BOSSUET.

25. — Le retour dans la patrie.

Je me rappelle que lorsque j'arrivai en France sur un vaisseau qui venait des Indes, dès que les matelots eurent distingué la terre de la patrie, ils devinrent pour la plupart incapables d'aucune manœuvre. Les uns la regardaient sans pouvoir en détourner les yeux, d'autres mettaient leurs beaux habits, comme s'ils avaient été au moment de descendre; il y en avait qui parlaient tout seuls, et d'autres qui pleuraient. A mesure que nous approchions, le trouble de leurs têtes augmentait : comme ils en étaient absents depuis plusieurs années, ils ne pouvaient se lasser d'admirer la verdure des collines, le feuillage des arbres, et jusqu'aux rochers du rivage couverts d'algues[1] et de mousse, comme si tous ces objets leur eussent été nouveaux. Les clochers des villages où ils étaient nés, qu'ils reconnaissaient au loin dans les campagnes, et qu'ils nommaient les uns après les autres, les remplissaient d'allégresse. Mais quand le vaisseau entra dans le port, et qu'ils virent sur les quais, leurs amis, leurs pères, leurs mères, leurs enfants, qui leur tendaient les bras en pleurant, et qui les appelaient par leurs noms, il fut impossible d'en retenir un seul à bord. Tous sautèrent à terre, et il fallut suppléer, suivant l'usage de ce port, aux besoins du vaisseau par un autre équipage.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

26. — Même sujet.

Plus j'approchais de la Suisse, plus je me sentais ému. L'instant où, des hauteurs du Jura[2], je découvris le lac de Genève[3], fut un instant d'extase et de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri, où des torrents de plaisirs avaient inondé mon cœur, l'air des Alpes[4], si salutaire et si pur; le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'Orient; cette terre riche et fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil hu-

1. *Les algues.* Plantes qui croissent au bord de la mer et qui tapissent de leur verdure les rochers du rivage.
2. *Jura.* Chaîne de montagnes entre la France et la Suisse.
3. Situé entre les cantons suisses de Vaud, Genève et Valais.
4. *Alpes.* La principale chaîne de montagnes de l'Europe, sépare la France, la Savoie et la Suisse de l'Italie.

main fut jamais frappé ; ce séjour charmant auquel je n'avais rien trouvé d'égal dans le tour du monde ; l'aspect d'un peuple heureux et libre ; la douceur de la saison, la sérénité du climat ; mille souvenirs délicieux qui réveillaient tous les sentiments que j'avais goûtés : tout cela me jetait dans des transports que je ne puis décrire, et semblait me rendre à la fois la jouissance de ma vie entière.

J.-J. Rousseau.

27. — La barque de l'émigré.

On dit qu'un Français, obligé de fuir pendant la Terreur, avait acheté de quelques deniers qui lui restaient une barque sur le Rhin ; il s'y était logé lui et ses deux enfants. N'ayant point d'argent, il n'y avait point pour lui d'hospitalité. Quand on le chassait du rivage, il passait, sans se plaindre, à l'autre bord. Souvent, poursuivi sur les deux rives, il était obligé de jeter l'ancre au milieu du fleuve. Il pêchait pour nourrir sa famille ; mais les hommes lui disputaient encore les secours de la Providence. La nuit, il allait cueillir des herbes sèches, pour faire un peu de feu, et sa femme demeurait dans de mortelles angoisses jusqu'à son retour. Obligée de se faire sauvage entre quatre nations civilisées, cette famille n'avait pas sur le globe un seul coin de terre où elle osât mettre le pied : toute sa consolation était, en errant dans le voisinage de la France, de respirer quelquefois un air qui avait passé sur son pays.

Chateaubriand.

28. — La famille.

Dans une famille tous ont en vue l'avantage de tous, parce que tous s'aiment et que tous ont part au bien commun. Il n'est pas un de ses membres qui n'y contribue d'une manière diverse selon sa force, son intelligence et ses aptitudes particulières ; l'un fait ceci, l'autre cela ; mais l'action de chacun profite à tous, et l'action de tous profite à chacun. Qu'on ait peu ou beaucoup, on partage en frères ; nulles distinctions autour du foyer domestique. On n'y voit point ici la faim, à côté l'abondance. La coupe que Dieu remplit de ses dons passe de main en main, et le vieillard et le petit enfant, celui qui ne peut plus ou ne peut pas encore supporter la fatigue, et celui qui revient des champs le front baigné de sueur, y trempent également leurs lèvres. Leurs joies, leurs souffrances sont communes. Si l'un est infirme, si l'un est malade, s'il devient avec l'âge incapable de travail, les autres le nour-

rissent et le soignent; de sorte qu'en aucun temps il n'est abandonné.

Père, mère, enfants, frères, sœurs, quoi de plus saint, de plus doux que ces noms !

LAMENNAIS.

29. — Le retour du petit Savoyard [1].

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été [2] leur renvoie ?
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main,
C'est un enfant; il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.
Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier :
Il a mis, ce matin, la bure [3] du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.
Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
Et n'ait reconnu sa chaumière.
Les voilà !... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage.
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours :
Il est si près de son village !

Tout joyeux, il arrive et regarde... Mais quoi !
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée.
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est moi. »
La porte cède; il entre : et sa mère attendrie,

1. Voir liv. I, n° 19, *Le Départ du petit Savoyard*, et liv. II, n° 20, *Le petit Savoyard à Paris*.

2. *L'été leur renvoie*. Les petits Savoyards qui viennent gagner leur vie en France quittent leur pays pendant l'hiver, et y reviennent l'été pour aider leur famille dans les travaux des champs.

3. *La bure du dimanche*. Pour « les vêtements de bure réservés pour le dimanche. » *La bure* est une étoffe grossière dont s'habillent les gens de la campagne.

Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient ? »
Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle :
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »
— Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée,
Le voilà qui revient ; ayez des jours contents ;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour longtemps. »
Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait :
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.
Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne,
Suspendu devant elle et par le temps noirci.
« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.
C'est le Christ du foyer[1] que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim :
Nous gardons nos agneaux et les loups les dévorent ;
Nos fils s'en vont tout seuls... et reviennent enfin.
Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
Elle mourrait sans toi. » — L'enfant, à ce discours,
Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours ! »

GUIRAUD.

30. — Le père de famille et la maison incendiée.

Mille sensations délicieuses faisaient battre mon cœur, à mesure que j'approchais de ce paisible séjour ; je ressemblais à l'oiseau qu'un moment de frayeur a chassé de son nid : mes impa-

1. *Le Christ du foyer.* C'est-à-dire le Christ dont la sainte image est suspendue au foyer des chaumières des familles chrétiennes.

tients désirs, devançant mon pas que je m'efforçais de hâter, voltigeaient autour de mon coin du feu chéri, avec tous les transports de l'attente : j'amassais tout ce que j'avais de douces choses à dire; j'anticipais sur la bienvenue dont quelques instants me séparaient; je sentais déjà le tendre embrassement de ma femme; je souriais à la joie de mes jeunes enfants. Mais, comme je marchais lentement, la nuit avançait. Tout ce qui avait travaillé pendant le jour, reposait : les lumières étaient éteintes dans chaque chaumière : on n'entendait au loin, dans l'espace, que le chant perçant du coq et le sourd aboiement du chien de garde. Je touchais à mon asile bien-aimé, et, avant que j'en fusse à cent pas, notre dogue fidèle, accourant à moi, me saluait de ses caresses.

Il était minuit environ quand j'avançai pour frapper à ma porte : tout était calme et silencieux; un bonheur ineffable dilatait mon cœur : tout à coup, ô surprise!... Je vois un jet de flamme s'élancer de la maison, et l'incendie rougir toutes les ouvertures. Je pousse un cri perçant, convulsif, et je tombe sans mouvement sur le trottoir. A ce cri, mon fils qui dormait se lève épouvanté, aperçoit la flamme, réveille ma femme et ma fille. Tous, nus, effarés, se précipitent dehors : leurs cris me rappellent à la vie, et alors nouvelle scène d'effroi!... La flamme avait gagné le comble qui croulait par parties, tandis que ma famille immobile, muette, les yeux attachés sur l'incendie, semblait contempler avec plaisir son affreuse clarté. Mes regards se portaient tour à tour sur elle, sur la flamme : je cherche mes deux jeunes fils, et ne les voyant pas : « Malheur! m'écriai-je, où sont mes deux petits? — Ils sont morts dans les flammes, me répond froidement ma femme, et je vais mourir avec eux! » — En ce moment, j'entends dans la maison le cri des deux enfants réveillés par le feu : rien ne peut me retenir... « Où sont, où sont mes enfants? » répétais-je en courant au travers de la flamme et brisant la porte de la chambre dans laquelle ils étaient enfermés... Où êtes-vous, mes petits? — Ici, papa; nous sommes ici, » répondirent-ils à la fois, le feu s'attachant déjà au lit dans lequel ils étaient couchés. Je les saisis tous deux dans mes bras, je les portai à travers la flamme aussi loin que je pus; et, au moment où je sortais de la maison, toute la toiture s'écroula. — « A présent, oh! que la flamme dévore tout ce que je possède!... Je les tiens : j'ai sauvé notre trésor : le voici, ma chère, le voici notre trésor, et nous pouvons encore être heureux! » — Nous couvrions les pauvres petits de mille baisers;

et, tandis que, les bras passés autour de notre cou, ils semblaient partager nos transports, la mère riait et pleurait tour à tour.

GOLDSMITH. (Traduction de Ch. Nodier.)

31. — L'enfance.

Sans soin du lendemain, sans regret de la veille,
L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille.
Trop faible encor, son cœur ne saurait soutenir
Le passé, le présent, et l'immense avenir.
A peine au présent seul son âme peut suffire;
Le présent seul est tout : un coin est son empire,
Un hochet son trésor, un point l'immensité,
Le soir son avenir, un jour l'éternité.
Mais l'homme tout entier est caché dans l'enfance :
Ainsi le faible gland renferme un chêne immense.

DELILLE.

32. — La vieillesse.

Quand le soleil, de sa carrière,
Atteint le terme radieux,
Il a fertilisé la terre
Et prêté sa splendeur aux cieux.

Quand l'arbre antique se couronne,
On se souvient qu'on a goûté
Ses fruits durant plus d'un automne,
Et son ombre plus d'un été.

Le vieillard que la vertu guide
Ainsi lève un front satisfait,
Où l'on croit lire à chaque ride
La trace du bien qu'il a fait.

Mme TASTU.

33. — La fuite du temps.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera

presque aussitôt séchée qu'éclose. Tu te verras changer insensiblement : les grâces riantes, les doux plaisirs, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné : hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir.

FÉNELON.

34. — L'épreuve.

J'étais à la campagne en pension chez un ministre appelé M. Lambercier; j'avais pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitait en héritier [1], tandis qu'éloigné de mon père, je n'étais qu'un pauvre orphelin. Mon grand-cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne qu'il faisait très-obscur, il me donna la clef du temple [2], et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumière : si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière; je le traversai gaillardement [3]; car tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine [4]. La porte ouverte, je voulus entrer; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux. Je rétro-

1. *En héritier*. En fils de famille qui doit être riche.
2. *Temple*. Nom donné aux églises protestantes.
3. *Gaillardement*. Courageusement, avec résolution.
4. *Fermeté romaine*. Les anciens Romains étaient renommés par leur fermeté.

grade, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien, nommé *Sultan*, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte; j'entre dans l'église. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement que je perdis la tête; et, quoique la chaire fût à droite et que je le susse très-bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps à gauche. Je m'embarrassai dans les bancs; je ne savais plus où j'étais; et, ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne, comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire, je les prends pour moi d'avance; et, confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mlle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite. Je cours, je vole au temple; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire [1], j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas; dans trois sauts, je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte; j'entre dans la chambre hors d'haleine; je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné.

J.-J. Rousseau.

85. — Nécessité de l'attention.

Ne croyez pas, monseigneur [2], qu'on vous reprenne si sévèrement, pendant vos études, pour avoir simplement violé les règles de la grammaire en composant. Il est sans doute honteux à un prince, qui doit avoir de l'ordre en tout, de tomber en de telles

1. La frayeur trouble la raison et les sens; du moment qu'on parvient à la surmonter par une résolution énergique, on retrouve le sang-froid et la présence d'esprit.

2. *Monseigneur*. Ces paroles sont adressées par Bossuet au grand Dauphin, fils de Louis XIV, dont il était le précepteur.

fautes; mais nous regardons plus haut [1] quand nous en sommes si fâchés : car nous ne blâmons pas tant la faute elle-même, que le défaut d'attention, qui en est la cause. Ce défaut d'attention vous fait maintenant confondre l'ordre des paroles; mais si nous laissons vieillir et fortifier cette mauvaise habitude, quand vous viendrez à manier [2], non plus les paroles, mais les choses mêmes, vous en troublerez tout l'ordre. Vous parlez maintenant contre les lois de la grammaire : alors vous mépriserez les préceptes de la raison. Maintenant vous placez mal les paroles : alors vous placerez mal les choses; vous récompenserez au lieu de punir; vous punirez quand il faudra récompenser; enfin vous ferez tout sans ordre, si vous ne vous accoutumez dès votre enfance à tenir votre esprit attentif, à régler ses mouvements vagues et incertains, et à penser sérieusement en vous-même à ce que vous avez à faire [3].

BOSSUET.

86. — Les années d'apprentissage de Franklin [4].

Dès l'âge de dix ans, son père l'avait employé dans sa fabrication de chandelles; pendant deux années il fut occupé à couper des mèches, à les placer dans les moules, à remplir ensuite ceux-ci de suif, et à faire les commissions de la boutique paternelle. Ce métier était peu de son goût. Dans sa généreuse et intelligente ardeur, il voulait agir, voir, apprendre. Elevé aux bords de la mer, où, durant son enfance, il allait se plonger presque tout le jour dans la saison d'été, et sur les flots de laquelle il s'aventurait souvent avec ses camarades en leur servant de pilote, il désirait devenir marin. Pour le détourner de cette carrière, dans laquelle était déjà entré l'un de ses fils, son père le conduisit tour à tour chez des menuisiers, des maçons, des vitriers, des tourneurs, etc., afin de reconnaître la profession qui lui conviendrait le mieux. Franklin porta dans les divers ateliers qu'il visitait

1. *Plus haut.* C'est-à-dire nos vues s'élèvent au-dessus de la faute présente et du moment actuel.

2. *Manier* non plus les *paroles*, mais les *choses*. Expression énergique pour « s'occuper non plus de parler, mais d'agir, non plus de discours, mais d'affaires. »

3. On ne saurait mieux faire sentir l'importance de l'attention dès le début des études, et les fâcheuses conséquences pour l'avenir du défaut d'exactitude et de justesse dans les paroles et dans les actions. — Rapprocher de ces conseils sur l'esprit d'attention et d'ordre le morceau suivant, qui donne un exemple des heureux effets qu'il a produits dans l'un des hommes les plus remarquables des temps modernes.

4. Franklin, né à Boston, vécut de 1706 à 1790. Il fut à la fois un grand citoyen, un savant et un sage. Il n'y a pas de vie qui soit plus intéressante et plus utile à lire.

cette *attention observatrice* qui le distingua en toutes choses, et il apprit à manier les instruments des diverses professions en voyant les autres s'en servir. Il se rendit ainsi capable de fabriquer plus tard avec adresse les petits ouvrages dont il eut besoin dans sa maison, et les machines qui lui furent nécessaires pour ses expériences. Son père se décida à le faire coutelier. Il le mit à l'essai chez son cousin Samuel Franklin, qui, après s'être formé dans ce métier à Londres, était venu s'établir à Boston [1]; mais la somme exigée pour son apprentissage ayant paru trop forte, il fallut renoncer à ce projet.

Son père voyant son goût décidé pour les livres, le destina enfin à être imprimeur. Il le plaça en 1718 chez l'un de ses fils, nommé James, qui était revenu d'Angleterre, l'année précédente, avec une presse [2] et des caractères d'imprimerie. Le contrat d'apprentissage fut conclu pour neuf ans. Pendant les huit premières années, Benjamin Franklin devait servir sans rétribution son frère, qui, en retour, devait le nourrir et lui donner, la neuvième année, le salaire d'un ouvrier.

Il devint promptement très-habile. Il avait beaucoup d'adresse, qu'il accrut par beaucoup d'*application*. Il passait le jour à travailler et une partie de la nuit à s'instruire. C'est alors qu'il étudia tout ce qu'il ignorait, depuis la grammaire jusqu'à la philosophie; qu'il apprit l'arithmétique, dont il savait imparfaitement les règles, et à laquelle il ajouta la connaissance de la géométrie et la théorie de la navigation; qu'il fit l'éducation méthodique de son esprit [3], comme il fit un peu plus tard celle de son caractère. Il y parvint à force de volonté et de privations. Celles-ci, du reste, lui coûtaient peu, quoiqu'il prît sur la qualité de sa nourriture et les heures de son repos pour se procurer les moyens et le temps d'apprendre. Il avait lu qu'un auteur ancien [4], s'élevant contre l'usage de manger de la chair, recommandait de ne se nourrir que de végétaux. Depuis ce moment, il avait pris la résolution de ne plus rien manger qui eût eu vie, parce qu'il

1. *Boston*. Ville de l'Amérique septentrionale, qui faisait alors partie des colonies anglaises, et qui est aujourd'hui la capitale de l'un des *États-Unis*.

2. Une *presse*. Machine qui sert à imprimer sur le papier la forme des caractères disposés à cet effet dans des cadres par les ouvriers compositeurs.

3. *L'éducation méthodique de son esprit*. Il n'est personne qui n'ait à revenir sur les connaissances acquises pendant l'enfance, et sur son éducation morale, pour travailler à acquérir certaines qualités, et se corriger de certains défauts. Cette seconde éducation toute personnelle est de toutes la plus fructueuse, pourvu qu'on y apporte, comme Franklin, une volonté énergique et des efforts persévérants.

4. Pythagore, philosophe grec, qui vivait au VIe siècle avant Jésus-Christ.

croyait que c'était une habitude à la fois barbare et pernicieuse. Pour tirer profit de sa sobriété systématique, il avait proposé à son frère de se nourrir lui-même, avec la moitié de l'argent qu'il dépensait pour cela chaque semaine. L'arrangement fut agréé, et Franklin, se contentant d'une soupe de gruau qu'il faisait grossièrement lui-même, mangeant debout et vite un morceau de pain avec un fruit, ne buvant que de l'eau, n'employa point tout entière la petite somme qui lui fut remise par son frère. Il économisa sur elle assez d'argent pour acheter des livres, et sur les heures consacrées aux repas, assez de temps pour les lire.

MIGNET.

87. — La main droite et la main gauche.

Tandis que sa main droite achevait un tableau,
Certain professeur en peinture
Gourmandait sa main gauche et disait : « La nature
T'a fait là, pauvre peintre, un assez sot cadeau.
Jamais une esquisse [1], une ébauche [1],
Un simple trait peut-il sortir de ta main gauche ?
Sait-elle tenir un pinceau ?
Non, pas même un crayon ! Cependant, maladroite,
N'as-tu pas cinq doigts bien comptés ?
Pour faire en tout mes volontés,
Qu'as-tu de moins que ma main droite ?
—Beaucoup, monsieur, répond pour le membre accusé
L'un des cinq doigts, le petit doigt sans doute,
Doigt très-instruit, doigt très-rusé,
Doigt qui sait ce qu'il dit, comme tel qui l'écoute.
La main droite à la gauche est semblable en tous points,
Dans l'état de nature ou l'état d'ignorance [2],
Car c'est tout un ; mais quelle différence
Entre ces sœurs bientôt s'établit par vos soins :
Vers la droite en tout temps portés de préférence,
La main droite est toujours en opération,
La main gauche en repos : voilà toute l'affaire.

1. *Esquisse.* Ensemble des traits élémentaires d'un dessin. — *Ébauches.* Premier essai d'une œuvre quelconque, premier jet avant-coureur de l'œuvre travaillée et conduite à perfection.

2. *Dans l'état de nature ou l'état d'ignorance.* Cette pensée n'est pas juste. Les sauvages sont bien dans l'état de nature et d'ignorance, et pourtant leur main droite l'emporte sur leur main gauche, parce que celle-ci est inégalement exercée, malgré l'état de nature et d'ignorance.

On ne peut devenir habile à ne rien faire [1].
Au seul défaut d'instruction
Attribuez, monsieur, l'impuissance où nous sommes.
Croyez-vous l'éducation
Moins nécessaire aux mains qu'aux hommes ? »

ARNAULT.

38. — La hache.

Je trouvais très-difficile d'observer l'ordre, en ce qui regardait la place que devait occuper chaque chose, chaque papier. Je n'avais pas été habitué de bonne heure à la méthode, et, comme j'avais une excellente mémoire, je sentais peu l'inconvénient du défaut d'ordre. Cet article me coûtait donc une attention si pénible, et j'avais tant de dépit à me surprendre si souvent en faute, d'avoir des rechutes si fréquentes, et de faire si peu de progrès, que je me décidai presque à y renoncer et à prendre mon parti sur ce défaut. Je ressemblais à l'homme qui était venu acheter une hache chez un marchand, mon voisin, et qui voulait que toute la surface du fer fût aussi brillante que le tranchant. Le marchand consentit à donner le poli au fer de la hache, à condition que l'acheteur tournerait la roue de la meule. Celui-ci donc se mit à tourner, tandis que le marchand appuyait fortement le fer sur la pierre. Notre homme, qui trouvait la besogne fatigante, quittait la roue de temps en temps pour aller voir où en était l'opération ; et, à la fin, il voulut reprendre sa hache telle qu'elle était. « Eh ! non, dit le marchand, tournez, tournez toujours; la hache deviendra brillante dans un instant; elle ne l'est encore que par places. — N'importe, répond l'acheteur, *je crois que je l'aime mieux tachetée.* » Ce cas a été, je pense, celui de bien des gens qui, ayant trouvé trop de difficulté à prendre certaines bonnes habitudes, ou à en quitter de mauvaises, ont renoncé à leurs efforts et fini par dire que la *hache vaut mieux tachetée.*

FRANKLIN.

39. — Le renard et les raisins.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment [2],
Et couverts d'une peau vermeille.

1. *A ne rien faire.* Pour *en ne faisant rien.* Remarquer cette acception de *à* et la tournure de la phrase.
2. *Apparemment.* C'est-à-dire en apparence, selon les apparences.

Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats [1]. »
Fit-il pas mieux que de se plaindre [2]?

LA FONTAINE.

40 — Le loup devenu berger.

Un loup, qui commençait d'avoir petite part [3]
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard [4],
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton [5],
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse [6].
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante [7] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément;
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette [8];
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et pour pouvoir mener vers son fort [9] les brebis,

1. *Goujats.* Le mot s'appliquait autrefois aux valets d'armée; il s'est appliqué depuis aux gens grossiers.

2. Le mot du renard exprime une résignation fine et sage en présence de biens que la nature a mis hors de notre portée, et qu'il nous est impossible d'atteindre. Mais s'il s'agit au contraire d'avantages que nous puissions conquérir par nos efforts, et auxquels nous renonçons par découragement et lâcheté, ce n'est que le déguisement d'une faiblesse répréhensible, comme dans le morceau précédent de Franklin.

3. *Avoir petite part aux brebis.* Gallicisme pour : « qui commençait à prendre quelques brebis. »

4 *S'aider de la peau du renard.* Le renard est fourbe et rusé. *S'aider de sa peau* signifie ici emprunter son caractère, recourir à la ruse, et ne plus employer la violence; de là, *faire un nouveau personnage.*

5. *Un hoqueton.* Espèce de veste ou de casaque autrefois à l'usage des paysans.

6. *La cornemuse.* Instrument de musique qui, dans certains pays, sert à faire danser les gens de la campagne.

7. *Guillot le sycophante.* Le faux Guillet. *Sycophante,* fourbe, hypocrite.

8. *Musette.* Instrument de musique du genre de la cornemuse.

9. *Vers son fort.* Vers sa retraite. Le mot *fort* s'emploie pour désigner les lieux sauvages et escarpés qui servent d'asile aux lions, etc.

Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère [1].
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup dans cet esclandre [2],
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.

LA FONTAINE.

41. — L'âne et ses maîtres.

L'âne d'un jardinier se plaignait au destin [3]
De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
« Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux [4] encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme ! »
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme [5]
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
« J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur [6].
Encor quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :
Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,

1. *Le mystère.* C'est-à-dire la fourberie la tromperie.

2. *Cet esclandre.* Cette bagarre, ce tumulte. Ce mot équivaut d'ordinaire à scandale.

3. *Au destin.* Les païens appelaient *Destin* ou *Sort* une divinité supérieure à toutes les autres, et qui présidait à tout ce qui arrive.

4. *Matineux.* Qui a l'habitude de se lever matin; *matinal*, qui paraît le matin, qui s'est levé matin.

5. *L'animal de somme.* On dit seulement aujourd'hui *bête de somme*, pour désigner un animal destiné à porter les lourds fardeaux.

6. *J'ai regret à mon premier seigneur*, pour « je regrette mon premier maître.» Tour à remarquer.

C'est de coups [1]. » Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier [2].
Autre plainte. « Quoi donc! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire!
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire? »

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets [3].
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête [4].

LA FONTAINE.

42. — Le corridor de la tentation.

Nabussan [5], un des meilleurs princes de l'Asie, était toujours trompé et volé : c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Serendib [6] donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait; il avait changé de trésorier plusieurs fois, mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à sa majesté, et la plus grosse aux administrateurs [7].

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig [5]. « Vous qui savez

1. *C'est de coups.* Ellipse, pour *une aubaine de coups.*

2. *Il fut couché le dernier sur l'état.* L'état ou la liste des bêtes de service. *Il fut couché*, c'est à-dire inscrit.

3. *Placets.* Demande respectueuse adressée aux rois et aux princes.

4. *Nous lui romprons encor la tête.* Gallicisme : « Nous le fatiguerons, nous l'étourdirons encore de nos demandes. »

5. *Nabussan*, — *Zadig.* Personnages imaginaires.

6. On rapporte le nom de *Serendib* à Ceylan, Sumatra et Madagascar, trois îles de la mer des Indes.

7. Ce conte est une critique de la manière scandaleuse dont les impôts étaient perçus en France avant la Révolution de 1789. L'État les donnait à bail à des fermiers-généraux qui pressuraient le peuple (le seul qui payât des impôts) de toutes les façons, et frustraient indignement le trésor royal, ou trésor de l'État. A l'époque où Voltaire écrivait ceci, en 1748, la portion d'impôts perçus par la ferme générale était de 166 millions de livres, et les frais de perception allaient à 22 0/0, tandis que les frais des taxes perçues directement ne montaient qu'à 6 0/0. La science administrative, née de nos jours, rend maintenant de pareils abus impossibles.

tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point? — Assurément, répondit Zadig, je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. » Le roi charmé lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre. « Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme. — Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances. Quoi! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat sera le financier le plus intègre et le plus habile! — Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, repartit Zadig; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. » Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers.

« Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig; si votre majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. » Nabussan, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple, que si on le lui avait donné pour un miracle : « Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. — Laissez-moi faire, dit Zadig, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. » Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi du haut receveur des deniers de sa gracieuse majesté Nabussan, fils de Nussanab, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du Crocodile [1], dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante-quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par le passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, sa majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés les mains collées à leurs côtés. « Quels fripons! » disait tout bas Zadig.

1. *Le premier de la lune du Crocodile.* Plusieurs peuples orientaux comptent les

Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. « Ah! l'honnête homme! le brave homme! » disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara son trésorier, et tous les autres furent punis et taxés [1] avec la plus grande justice du monde; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que, de ces soixante et quatre danseurs, il y eût soixante et trois filous. La galerie obscure fut appelée le *Corridor de la tentation.*

VOLTAIRE.

43. — Un jugement de Zadig.

Le principal talent de Zadig était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration, il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone [2] était mort aux Indes; il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur; et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur. Chacun disait : « C'est l'aîné qui aime mieux son père; le cadet aime mieux sa sœur : c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces. »

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : « Votre père n'est point mort; il est guéri de sa dernière maladie; il revient à Babylone. — Dieu soit loué! répondit le jeune homme; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher! » Zadig dit ensuite la même chose au cadet. « Dieu soit loué! répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. — Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces. C'est vous qui aimez le mieux votre père. »

VOLTAIRE.

44. — Le roi poëte et le courtisan.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie et qui vous divertira. Le roi [3] se mêle depuis peu de faire

mois par les révolutions de la lune, et ils signalent le retour de chaque lune nouvelle par le nom d'un animal, ou d'un autre objet.

1. *Taxés.* Condamnés à de fortes restitutions et à des amendes.

2. *Babylone.* Ville fameuse dans l'ancienne histoire de l'Orient; elle était située sur l'Euphrate.

3. Louis XIV.

des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau[1] lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal[2] que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Grammont[1] : « M. le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement[4]; c'est moi qui l'ai fait. — Ah! sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan[5]. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité[6].

Mme DE SÉVIGNÉ.

43. — L'avare magnifique.

HARPAGON, VALÈRE, MAITRE JACQUES[7].

HARPAGON. Valère, aide-moi à ceci. Or çà, maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier.

1. De Saint-Aignan, Dangeau, le maréchal de Grammont, seigneurs de la cour de Louis XIV.

2. *Madrigal*. Petite pièce de vers destinée à exprimer une pensée ingénieuse ou un sentiment intéressant.

3. *Fat*. Sot, présomptueux.

4. *Si bonnement*. Avec tant de franchise et de simplicité. Expression pleine d'une malice charmante dans la circonstance.

5. *Courtisan*. Personne de la cour des princes; se dit de toute personne qui, par intérêt, cherche à plaire et à flatter.

6. Réflexion fort sage qui donne à cette simple anecdote le mérite d'une leçon de morale.

7. *Harpagon*. Nom devenu synonyme d'avare, de rapace. Il songe à se remarier et s'occupe des préparatifs d'un souper et d'une fête qu'il veut donner à cette occasion. — *Valère*, jeune homme qui aspire à épouser la fille d'Harpagon. — *Me Jacques*, à la fois cuisinier et cocher dans la maison d'Harpagon.

Me JACQUES. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. C'est à tous les deux.

Me JACQUES. Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON. Au cuisinier.

Me JACQUES. Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher et paraît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON. Quelle diantre de cérémonie est-ce cela?

Me JACQUES. Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Me JACQUES, à part. Grande merveille!

HARPAGON. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

Me JACQUES. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet[1], de l'argent!

VALÈRE. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent!

Me JACQUES. Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE. Oui.

Me JACQUES, à Valère. Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier; aussi bien vous mêlez-vous souvent d'être le factotum?

HARPAGON. Taisez-vous! Qu'est-ce qu'il nous faudra?

Me JACQUES. Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. Haïe! je veux que tu me répondes.

Me JACQUES. Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON. Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE. Cela s'entend.

1. *Leur épée de chevet*. Épée qu'on met sous le chevet du lit, qu'on ne quitte jamais, et par extension et figure, *parole qu'on a toujours à la bouche*.

Me JACQUES. Eh bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes... Potages... Entrées...

HARPAGON. Que diable! voilà pour traiter toute une ville entière.

Me JACQUES. Rôt...

HARPAGON, mettant la main sur la bouche de maître Jacques. Ah! traître, tu manges tout mon bien.

Me JACQUES. Entremets...

HARPAGON, mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques. Encore.

VALÈRE, à maître Jacques. Est-ce que vous avez envie de faire crever[1] tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. Il a raison.

VALÈRE. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON. Ah! que cela est bien dit! approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE. Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, à maître Jacques. Oui. Entends-tu? (A Valère.) Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. Je n'y manquerai pas; et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON. Fais donc.

Me JACQUES. Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, à Valère. Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons. Là, que cela foisonne.

1. *Crever.* Mourir. Le mot est devenu aujourd'hui familier et bas.

VALÈRE. Reposez-vous sur moi.

HARPAGON. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Me JACQUES. Attendez; ceci s'adresse au cocher. (Maître Jacques remet sa casaque.) Vous dites?...

HARPAGON. Qu'il faut nettoyer mon carrosse et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire [1]...

Me JACQUES. Vos chevaux, monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON. Les voilà bien malades! ils ne font rien.

Me JACQUES. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux [2], de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car, enfin, j'ai une tendresse [3] pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain [4].

HARPAGON. Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

Me JACQUES. Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet dans l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes!

VALÈRE. Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il besoin ici pour apprêter le souper.

Me JACQUES. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE. Maître Jacques fait bien le raisonnable!

1. *A la foire.* Réunion de marchands de toutes sortes où tout Paris se rendait alors pour y trouver des distractions. Spectacle qui convient à l'avare parce que la vue n'en coûte rien.

2. *Les pauvres animaux.* Tour à remarquer; forme exclamative à la place de *à ces pauvres animaux* que demanderait la construction régulière de la phrase.

3. *J'ai une tendresse... qu'il me semble.* On dirait aujourd'hui une *tendresse telle*, tant de tendresse. Remarquer aussi l'ellipse : *il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir*, pour *que c'est moi-même qui pâtis.*

4. *De son prochain.* Dans son attachement pour les chevaux, Me Jacques va jusqu'à en faire *le prochain.*

Me JACQUES. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire!

HARPAGON. Paix!

Me JACQUES. Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter [1] et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie [2]; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON. Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

Me JACQUES. Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON. Non, en aucune façon.

Me JACQUES. Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON. Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

Me JACQUES. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards [3] à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de faire sans cesse des contes de votre lésine [4]. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien : celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? on ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder [5] de toutes pièces: vous êtes la fable et la risée de tout

1. *Vous gratter.* Expression métaphorique, « vous flatter, vous faire plaisir. »

2. *En dépit que j'en aie.* Tour énergique qui a un peu vieilli, « malgré moi, quoique j'aie des motifs qui m'en détournent. »

3. *Cent brocards.* Mots piquants, railleries mordantes.

4. *Lésine.* Ladrerie, vilenie, avarice poussée à l'excès.

5. *Accommoder de toutes pièces.* Arranger de toute façon, blâmer, critiquer toute votre conduite.

le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre et de vilain.

HARPAGON, *en battant maître Jacques.* Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

Me JACQUES. Eh bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON. Apprenez à qui parler. MOLIÈRE.

46. — L'avare volé.

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtre! Justice, juste ciel! Je suis perdu, je suis assassiné; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. (*A lui-même se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin... Ah! c'est moi... Mon esprit est troublé, j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde! Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait; je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, et faire donner la question [1] à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à filles, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts,

1. *Donner la question.* On désignait par *la question* divers genres de supplices que l'on faisait subir autrefois aux accusés pour en obtenir des aveux. Cette odieuse coutume fut abolie en France par Louis XVI.

des juges, des gênes, des potences et des bourreaux [1]. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

MOLIÈRE.

47. — Le Joueur ruiné.

VALÈRE, LE JOUEUR; HECTOR, SON VALET.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits;
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris [2]!

VALÈRE

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés!
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR, à part.

Il est sec [3].

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(Il prend Hector à la cravate.)
Parle! as-tu jamais vu le sort en son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les paris;
Vingt fois le coupe-gorge [4], et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau!

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu, de tes jours, trahison aussi haute?
Sort cruel! ta malice a bien su triompher;

1. *Des commissaires.* Officiers de police chargés de procéder à la découverte des crimes et à l'arrestation des criminels. *Des archers*, soldats faisant autrefois l'office de gendarmes, et ainsi nommés parce qu'ils étaient anciennement armés d'arcs. *Des prévôts*, chefs inférieurs de la milice chargée de la police, espèce de sous-officiers militaires. *Des gênes*, instruments de supplices pour les coupables, chaînes et liens pour s'assurer de leur personne.

2. Terme de jeu qui s'appliquait à un coup défavorable. Avoir l'*air d'un premier pris* signifiait donc avoir la contenance triste et sombre.

3. On dit aujourd'hui « être à sec. »

4. Terme de jeu.

Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

(Hector approche un fauteuil.)

VALÈRE, assis.

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main :
Il m'importe peu, prends dans ma bibliothèque.

HECTOR, sort et rentre tenant un livre.

Voilà Sénèque [1].

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé! vous n'y pensez pas :
Je n'ai lu de mes jours que dans les almanachs.

VALÈRE.

Ouvre et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR, lit.

« CHAPITRE VI. *Du mépris des richesses.*

« La fortune offre aux yeux des brillants mensongers,
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers;
Leur possession trouble, et leur perte est légère :

1. Philosophe romain qui a laissé des écrits d'une morale austère.

Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, se levant.

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève
Des mouvements de rage... Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

« Que faut-il... »

VALÈRE

Finis donc.....

HECTOR.

« A la nature humaine?
Moins on a de richesses, et moins on a de peine :
C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit, et que c'est bien penser!
Ce Sénèque, Monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah! Monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre;
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre :
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau,
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
« Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor;

Sous ses heureuses mains, le cuivre devient or, »
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah! je sens redoubler ma colère.

REGNARD.

48. — Le distrait.

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir; il la referme; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit; et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée [1] est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses [2]. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frappé à l'estomac ou au visage : il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve devant un limon [3] de charrette, ou derrière un long ais [3] de menuiserie, que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu quelquefois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête [4] à la rencontre d'un prince, et, sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre; *on lui perd tout, on lui égare tout.* Il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque [5], lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque [6] s'accroche et demeure suspendue; tous les courtisans regardent et rient; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres : il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque.

S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants qui lui disent précisément le nom de sa rue. Il entre ensuite dans sa

1. *Épée.* Du temps de La Bruyère, l'épée faisait partie du costume des nobles.

2. *Chausses.* Espèces de pantalons dont la partie supérieure allait de la ceinture au genou, *haut-de-chausses,* et la partie inférieure du genou au talon, *bas-de-chausses.*

3. *Limon de charrette.* Brancard. Timon. *Ais,* pièce, planche de bois.

4. *Tête pour tête,* vis-à-vis, de front, en face.

5. *Son masque.* Ce fut une mode pour les femmes, à un moment donné du XVIIe siècle, de porter un masque de velours noir.

6. *Perruque.* Les nobles, les magistrats et même les bourgeois portaient alors une ample perruque, qui tombait en grosses boucles sur les épaules.

maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais, et, trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans : le cocher touche [1], et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau; il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive : celui-ci se lève pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il rêve, il reprend la parole : le maître de la maison s'ennuie, il demeure étonné ; Ménalque ne l'est pas moins et ne dit pas ce qu'il en pense; il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère, et il prend patience : la nuit arrive, qu'il est à peine détrompé.

Une autre fois, il rend visite à une femme; et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner. Il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues; il attend à tout moment qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, et si haut qu'elle le réveille.

LA BRUYÈRE.

49. — L'Inconstant.

FLORIMOND, seul.

On a bien de la peine à chasser un valet!
Ce maraud de Crispin, au fond, n'est pas si laid;
Mais j'étais las de voir son grotesque uniforme
Ses bottines, sa cape [2], et sa ceinture énorme.
Que faire cependant? Je suis bien isolé!
Aussi, pour l'ordinaire, un hôtel n'est peuplé
Que de provinciaux, gens fort peu sédentaires,
Qui, du matin au soir, courent à leurs affaires.
Dans une garnison, sans sortir de chez soi,
J'avais à qui parler... Qu'est-ce que j'aperçoi?
Des livres!... Je n'ai plus besoin de compagnie :
Quand j'ai des livres, moi, jamais je ne m'ennuie.
Est-il rien en effet de si délicieux?
Cela tient lieu d'amis, souvent cela vaut mieux.

1. *Touche*, c'est-à-dire fouette ses chevaux.
2. *Cape*. Sorte de manteau que portaient les valets de pied il y a environ cinquante ans.

Que je vais m'amuser!... Ah! ah! c'est *La Bruyère* [1].
J'en fais beaucoup de cas. Lisons un caractère.

(Il lit à l'ouverture du livre.)

« Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plu-
« sieurs. Il se multiplie autant de fois qu'il y a de nouveaux
« goûts et de manières différentes. Il est à chaque moment ce
« qu'il n'était point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été;
« il se succède à lui-même... [2] »

Où donc a-t-il trouvé ce caractère-là?
Jeux d'esprit. Tout le livre est fait comme cela.
On le vante pourtant. Voyons quelque autre chose;
Aussi bien, je suis las de lire de la prose.
Les vers tout à la fois charment l'œil et l'esprit :
Par sa diversité la rime réjouit.
Voyons s'il est ici quelque poëte à lire.
Boileau [3]! Bon, celui-là; j'aime fort la satire.

(Il lit de même à l'ouverture du livre.)

« Voilà l'homme, en effet; il va du blanc au noir;
« Il condamne au matin ses sentiments du soir :
« Importun à tout autre, à soi-même incommode,
« Il change à tous moments d'esprit comme de mode;
« Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
« Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc [4]. »

(Il jette le livre.)

L'insolent! C'est assez. Et puis, dans un auteur,
La satire à coup sûr décèle un mauvais cœur.
J'eus toujours du dégoût pour ce genre d'escrime.
La peste soit des vers, de cette double rime,
Exacte au rendez-vous, qui de son double son
M'apporte à point nommé le mortel unisson!
Mais d'un autre côté, la prose est insipide...
Il faut qu'entre les deux pourtant je me décide :
Car enfin, feuilletez tous les livres divers,
Vous trouverez partout de la prose ou des vers.
Tout à la fois conspire à m'échauffer la bile...

1. *La Bruyère*. Célèbre moraliste du XVIIe siècle. Son livre a pour titre : *Les Caractères* ou *les Mœurs de ce siècle*.
2. Chap. IX. *De l'Homme*.
3. *Boileau*. Poëte satirique du XVIIe siècle.
4. Satire VIII.

Mais quelle solitude!... Aussi dans cette ville,
Je n'avais qu'un valet pour me désennuyer,
Et je m'avise encor de le congédier.

COLLIN D'HARLEVILLE.

50. — Le grondeur.

LE GRONDEUR. Bourreau! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?...

LE VALET. Monsieur, je travaille au jardin; au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

LE GR. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien! Que ne laisses-tu la porte ouverte?

LE VAL. Eh! monsieur, vous me grondâtes hier, à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

LE GR. Comment faire!

ARISTE. Mon frère, voulez-vous bien...

LE GR. Oh! donnez-vous patience. Comment faire, coquin!

AR. Eh! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

LE GR. Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

AR., *à part*. Il faut lui laisser passer sa fougue.

LE GR. Comment faire, infâme!

LE VAL. Oh çà! monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

LE GR. Non.

LE VAL. Voulez-vous que je la tienne fermée?

LE GR. Non.

LE VAL. Si faut-il [1], monsieur...

LE GR. Encore! tu raisonneras, ivrogne?

AR. Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

LE GR. Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable [2], mais non pas un valet raisonneur.

1. *Si faut-il*. Et encore faut-il?... Remarquer ce tour.
2. *Raisonnable et raisonneur*. Ces mots mis ici en contraste font ressortir la

LE VAL. Morbleu! j'enrage d'avoir raison.

LE GR. Te tairas-tu?

LE VAL. Monsieur, je me ferais hacher : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Choisissez; comment la voulez-vous?

LE GR. Je te l'ai dit mille fois, coquin! Je la veux... je la [1]..... Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai comment je la veux. Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte?

AR. Moi? Point [2]. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

LE GR. Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là!

AR. Je croyais bien faire...

LE GR. Oh! je croyais... Sachez, monsieur le rieur, que je croyais n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

AR. Eh! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serais bien aise...

LE GR. Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier?

LE VAL. Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

LE GR. Et la cour?

LE VAL. Si vous y trouvez une ordure comme cela [3], je veux perdre mes gages.

LE GR. Tu n'as pas fait boire la mule?

LE VAL. Ah! monsieur, demandez-le aux voisins, qui m'ont vu passer.

LE GR. Lui as-tu donné l'avoine?

LE VAL. Oui, monsieur; Guillaume y était présent.

LE GR. Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

valeur des désinences *able* et *eur*. Rapprocher cette ligne du vers de Molière :

> Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
> *Et le raisonnement en bannit la raison.*

1. *Je la...* Réticence très-plaisante et qui met le grondeur dans la position la plus comique; forcé d'avouer qu'il a tort ou de chercher un autre sujet de querelle.

2. *Moi? Point.* Remarquer la vivacité de ce tour elliptique. Ariste pour apaiser le grondeur feint ici d'entrer dans ses idées.

3. *Comme cela.* On comprend que le valet accompagne ces mots d'un geste qui indique l'objet le plus menu.

LE VAL. Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

LE GR. Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Hein?

LE VAL. Peste! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

LE GR. Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin...

LE VAL. Ce matin? Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces?

LE GR. Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore...

LE VAL. Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

LE GR. Oh!... il faut que je chasse ce coquin-là; jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci : il me ferait mourir de chagrin... Hors d'ici!

DRUETS.

51. — Utilité de l'histoire.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire a toujours été regardée comme la lumière des temps, le dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés, et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue? Qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'Histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce[1] avec tout ce qu'il y a eu de

1. *En commerce.* En relations, en communauté d'idées, de sentiments. Remarquer l'acception donnée ici à ce mot.

grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

L'Histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, et démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnements, qu'il n'y a de grand et de louable que l'honneur et la probité. De l'estime et de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, et qu'elle seule le rend véritablement grand et estimable. Elle apprend à respecter cette vertu, et à en démêler la beauté et l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, et même quelquefois du décri et de l'infamie : comme au contraire elle n'inspire que du mépris et de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière, et placé sur le trône.

ROLLIN.

52. — Le baptême de Clovis.

Clovis, ayant arrêté le carnage et soumis le peuple, rentra en paix dans son royaume, et raconta à la reine comment il avait obtenu la victoire en invoquant le nom de Jésus-Christ [1]. Alors la reine manda en secret saint Remi, évêque de Reims, le priant de faire pénétrer dans le cœur du roi la parole du salut. Le pontife, ayant fait venir Clovis, commença à l'engager secrètement à croire au vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et à abandonner ses idoles qui n'étaient d'aucun secours ni pour elles-mêmes ni pour les autres. Clovis lui dit : « Très-saint père, je l'écouterai volontiers; mais il reste une chose, c'est que le peuple qui m'obéit ne veut pas abandonner ses dieux; j'irai à eux et je leur parlerai d'après tes paroles. »

Lorsqu'il eut assemblé ses sujets, avant qu'il eût parlé, et par

1. A la bataille de Tolbiac gagnée par lui contre les nations germaines (496). Comme les Francs commençaient à plier, Clovis invoqua le Dieu de son épouse Clotilde qui était chrétienne, et promit d'embrasser son culte s'il lui donnait la victoire. — Tolbiac est aujourd'hui Zulpich, ville des États prussiens, province du Rhin.

l'intervention de la puissance de Dieu, tout le peuple s'écria unanimement : « Pieux roi, nous rejetons les dieux mortels, et nous sommes prêts à obéir au Dieu immortel que prêche saint Rem. »

On apporta cette nouvelle à l'évêque qui, transporté d'une grande joie, ordonna de préparer les fonts sacrés. On couvre de tapisseries peintes les portiques intérieurs de l'église, on les orne de voiles blancs, on dispose les fonts baptismaux, on répand des parfums ; les cierges brillent de clarté ; tout le temple est embaumé d'une odeur divine, et Dieu fit descendre sur les assistants un si grande grâce qu'ils se croyaient transportés au milieu des parfums du paradis.

Le roi pria le pontife de le baptiser le premier. Le nouveau Constantin [1] s'avança vers le baptistère, pour s'y faire guérir de la vieille lèpre qui le souillait, et laver dans une eau nouvelle les taches hideuses de sa vie passée. Comme il s'avançait vers le baptême, le saint de Dieu lui dit de sa bouche éloquente : « Sicambre [2], abaisse humblement ton cou ; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. »

GRÉGOIRE DE TOURS (traduction de M. Guizot).

53. — Meurtre de l'évêque Prétextat par la reine Frédégonde [3].

Ce jour-là l'évêque de Rouen, dont le meurtrier guettait la sortie depuis le lever du soleil, se rendit de bonne heure à l'église. Il alla s'asseoir à sa place accoutumée, à quelques pas du maître-autel, sur un siége isolé au-devant duquel se trouvait un prie-Dieu. Le reste du clergé occupa les stalles qui garnissaient le chœur, et l'évêque entonna, suivant l'usage, le premier verset de l'office du matin. Pendant que la psalmodie [4], reprise par les chantres, continuait en chœur, Prétextat s'agenouilla en appuyant les mains et en inclinant la tête sur le prie-Dieu placé devant lui. Cette posture, dans laquelle il resta longtemps, fournit

1. *Le nouveau Constantin.* L'empereur Constantin fut le premier empereur romain qui embrassa le christianisme, après une victoire qu'il remporta aussi par l'intervention du Dieu des chrétiens.

2. *Sicambre.* Nom d'une tribu des Francs, par lequel on désignait quelquefois la nation entière. Elle habitait sur la rive droite du Rhin, et s'étendait jusqu'au Wéser.

3. Prétextat, évêque de Rouen, avait encouru la haine de Frédégonde en secourant Brunehaut sa rivale. C'est l'an 588 qu'il fut assassiné ; l'Église l'a élevé au rang des saints. On le fête le 24 février.

4. *Psalmodie.* Manière de chanter ou de réciter, à l'église, les *psaumes*, c'est à-dire les cantiques composés par le roi David. *Psalmodier.* Réciter les psaumes. *Psautier.* Recueil des psaumes.

à l'assassin, qui s'était glissé par derrière, l'occasion qu'il épiait depuis le commencement du jour. Profitant de ce que l'évêque, prosterné en prières, ne voyait rien de ce qui se passait à l'entour, il s'approcha de lui insensiblement jusqu'à la portée du bras, et tirant le couteau suspendu à sa ceinture, il l'en frappa sous l'aisselle. Prétextat se sentant blessé poussa un cri; mais soit malveillance, soit lâcheté, aucun des clercs présents n'accourut à son aide, et l'assassin eut le temps de s'esquiver. Ainsi abandonné, le vieillard se releva seul, et appuyant les deux mains contre sa blessure, il se dirigea vers l'autel dont il eut encore la force de monter les degrés. Arrivé là, il étendit ses mains pleines de sang pour atteindre, au-dessus de l'autel, le vase d'or suspendu par des chaînes, où l'on gardait l'Eucharistie réservée pour la communion des mourants. Il prit une parcelle du pain consacré et communia; puis rendant grâce à Dieu de ce qu'il avait eu le temps de se munir du saint viatique, il tomba en défaillance entre les bras de ses fidèles serviteurs et fut transporté par eux dans son appartement.

Instruite de ce qui venait d'avoir lieu, soit par la rumeur publique, soit par le meurtrier lui-même, Frédégonde voulut se donner l'affreux plaisir de voir son ennemi agonisant. Elle se rendit en hâte à la maison de l'évêque... Prétextat était dans son lit, ayant sur le visage tous les signes d'une mort prochaine, mais conservant encore le sentiment et la connaissance. La reine dissimula ce qu'elle ressentait de joie, et prenant, avec un air de sympathie, un ton de dignité royale, elle dit au mourant : « Il est triste pour nous, ô saint évêque, aussi bien que pour le reste de ton peuple, qu'un pareil mal soit arrivé à ta personne vénérable. Plût à Dieu qu'on nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin qu'il fût puni d'un supplice proportionné à son crime! »

Le vieillard, dont tous les soupçons étaient confirmés par cette visite même, se souleva sur son lit de douleur, et, attachant ses yeux sur Frédégonde, il répondit : « Et qui a frappé ce coup, si ce n'est la main qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent et fait tant de maux dans le royaume [1]? » Aucun signe de trouble ne parut sur le visage de la reine, et comme si ces paroles eussent été pour elle vides de sens et le simple effet d'un dérangement fébrile [2], elle reprit du ton le plus calme et le

1. Allusion aux crimes de Frédégonde. Voir l'*Histoire de France* de MM. Hubault et Marguerin, page 42.

2. *Fébrile*. Causé par la fièvre.

plus affectueux : « Il y a auprès de nous de très-habiles médecins qui sont capables de guérir cette blessure; permets qu'ils viennent te visiter. » La patience de l'évêque ne put tenir contre tant d'effronterie, et, dans un transport d'indignation qui épuisa le reste de ses forces, il dit : « Je sens que Dieu veut me rappeler de ce monde; mais toi, qui t'es rencontrée pour concevoir et diriger l'attentat qui m'ôte la vie, tu seras dans tous les siècles un objet d'exécration, et la justice divine vengera mon sang sur ta tête. » Frédégonde se retira sans dire un mot, et après quelques instants, Prétextat rendit le dernier soupir.

AUGUSTIN THIERRY.

54. — Charlemagne visitant les écoles.

Après une longue absence, le victorieux Charles, de retour dans la Gaule, se fit amener les enfants remis aux soins de Clément[1], et voulut qu'ils lui montrassent leurs lettres et leurs vers. Les élèves sortis des classes moyenne et inférieure présentèrent des ouvrages qui passaient toute espérance, où se faisaient sentir les plus douces saveurs de la science; les nobles, au contraire, n'eurent à produire que de froides et misérables pauvretés. Le très-sage Charles, imitant alors la justice du souverain Juge, leur dit : « Je vous loue beaucoup, mes enfants de votre zèle à remplir mes intentions et à rechercher votre propre bien de tous vos moyens. Maintenant efforcez-vous d'atteindre à la perfection ; alors je vous donnerai de riches évêchés, de magnifiques abbayes [2], et vous tiendrai toujours pour gens considérables à mes yeux. » Tournant ensuite un front irrité vers les élèves demeurés à sa gauche, portant la terreur dans leurs consciences par son regard enflammé, tonnant plutôt qu'il ne parlait, il lança sur eux ces paroles pleines de la plus amère ironie : « Quant à vous, nobles, vous fils des principaux de la nation, vous enfants délicats, vous reposant sur votre naissance et votre fortune, vous avez négligé mes ordres et le soin de votre propre gloire dans vos études, et préféré vous abandonner à la mollesse, au jeu, à la paresse ou à de futiles occupations. » Ajoutant à ses premiers mots son ser-

1. *Clément.* Un des savants de la cour de Charlemagne qui aidèrent ce prince à relever les études et les lettres, que les Mérovingiens avaient laissées complétement tomber.

2. *De magnifiques abbayes.* Les religieux de cette époque vivaient en communauté sous la direction d'un chef spirituel nommé abbé. Le couvent et les terres sur lesquelles s'étendait leur juridiction formaient les abbayes dont quelques-unes étaient fort riches et fort puissantes par le nombre des paysans ou vassaux qui en dépendaient.

ment accoutumé, et levant vers le ciel sa tête auguste et son bras invincible, il s'écria d'une voix foudroyante : « Par le roi des cieux, permis à d'autres de vous admirer. Je ne fais, moi, nul cas de votre naissance; sachez et retenez bien que, si vous ne vous hâtez de réparer par une constante application votre négligence passée, vous n'obtiendrez jamais rien de Charles. »

LE MOINE DE SAINT-GALL (traduction de M. Guizot).

55. — Arrivée des Croisés devant Jérusalem[1].

En partant de Ramsa et de Lydda[2], les croisés se rapprochèrent des montagnes de la Judée. Ces montagnes, sur lesquelles Jérusalem est assise, n'ont point l'aspect du Taurus ni celui du Liban[3]; ces cimes bleuâtres, que le ciel paraît avoir privées de sa rosée bienfaisante, sont sans verdure et sans ombrages; ces solitudes arides n'ont d'autres habitants que le sanglier et la gazelle, l'aigle et le vautour. C'est surtout du côté de l'est et du côté du sud que le pays de Jérusalem s'offre au voyageur avec une pâle nudité; le côté de l'ouest, par où arrivaient les guerriers de la croix, a des collines couvertes d'arbustes, et quelques vergers d'oliviers annonçant le voisinage de pauvres bourgades.

L'armée chrétienne s'avança dans une étroite vallée, entre deux montagnes brûlées par les feux du soleil. La route qu'elle suivait avait été creusée par les torrents; la pluie des orages y avait accumulé des roches détachées des monts; des amas de sables, des abîmes ouverts par la rapidité des eaux fermaient quelquefois le chemin. Dans ces passages difficiles, la moindre résistance des musulmans pouvait triompher de la foule des pèlerins, et, s'ils ne rencontrèrent point alors l'ennemi, ils durent penser que Dieu lui-même leur livrait les avenues de la ville sainte.

Après avoir marché depuis l'aurore, les croisés arrivèrent sur le soir au village d'Anathot; ils résolurent d'y passer la nuit, mais personne ne put se livrer au sommeil. Dès le lever du jour, tout le monde se mit en marche. Les croisés laissaient à leur droite le château de Modin, fameux par la sépulture des Machabées; mais cette ruine vénérable attira à peine leurs regards, tant la pensée de Jérusalem les préoccupait. Ils traversèrent, sans

1. Il s'agit ici de la première Croisade qui eut lieu à la fin du XIe siècle: (1095-1099).

2. Petites villes de la Palestine.

3. Le *Taurus*, chaîne de montagnes de l'Asie Mineure; le *Liban*, chaîne de montagnes de la Palestine.

s'y arrêter, la vallée de Térébinthe, célébrée par les prophètes; ils traversèrent de même le torrent où David ramassa les cinq cailloux avec lesquels il terrassa le géant Goliath; à leur droite et à leur gauche s'élevaient des montagnes où campèrent les armées d'Israël et celles des Philistins : tous les souvenirs historiques étaient perdus pour les guerriers de la croix. Lorsqu'ils eurent gravi la dernière montagne qui les séparait de la ville sainte, tout à coup Jérusalem leur apparut. Les premiers qui l'aperçurent s'écrièrent avec transport : *Jérusalem! Jérusalem!* Le nom de Jérusalem vole de bouche en bouche, de rang en rang, et retentit dans les vallées où se trouvait encore l'arrière-garde des croisés. Les uns sautent à bas de leurs chevaux, et se mettent à genoux; les autres baisent cette terre, foulée par le Sauveur, en poussant de longs soupirs; plusieurs jettent bas leurs armes et tendent les bras vers la ville de Jésus-Christ; tous répètent ensemble : *Dieu le veut! Dieu le veut!* et renouvellent le serment qu'ils ont fait tant de fois de délivrer Jérusalem.

MICHAUD.

56. — La réception d'un chevalier au moyen âge[1].

Le jeune homme, l'écuyer[2] qui aspirait au titre de chevalier, était d'abord dépouillé de ses vêtements et mis au bain, symbole de purification. Au sortir du bain, on le revêtait d'une tunique blanche, symbole de pureté, d'une robe rouge, symbole du sang qu'il était tenu de répandre pour le service de la foi; d'une saie ou justaucorps[3] noir, symbole de la mort qui l'attendait, ainsi que tous les hommes.

Ainsi purifié et vêtu, le récipiendaire observait pendant vingt-quatre heures un jeûne rigoureux. Le soir venu, il entrait dans l'église et y passait la nuit en prière, quelquefois seul, quelquefois avec un prêtre et des parrains qui priaient avec lui.

Le lendemain, son premier acte était la confession; après la

1. *Chevalier*. C'était, dans le récit qui suit, un agrégé à la chevalerie régulière, où l'on faisait profession de porter les armes contre les infidèles, de protéger les pèlerins allant en terre sainte, et de servir dans les hôpitaux où ils devaient être reçus. — *Moyen âge*. Nom par lequel les historiens désignent les siècles compris entre le partage de l'empire romain, à la mort de Théodose (395), et la prise de Constantinople par les Turcs ottomans (1453).

2. *Écuyer*. Titre des jeunes gens de noble famille, qui faisaient le service militaire à la suite des chevaliers. Il fallait qu'un écuyer eût 21 ans pour être fait chevalier.

3. *Justaucorps*. Espèce de vêtement à manches, descendant jusqu'aux genoux et serrant le corps.

confession, le prêtre lui donnait la communion ; il assistait à une messe du Saint-Esprit, et ordinairement à un sermon sur les devoirs des chevaliers, et de la vie nouvelle où il allait entrer. Le sermon fini, le récipiendaire s'avançait vers l'autel, l'épée de chevalier suspendue à son cou ; le prêtre la détachait, la bénissait, et la lui remettait au cou. Le récipiendaire allait alors s'agenouiller devant le seigneur qui devait l'armer chevalier : « A quel dessein, lui demandait le seigneur, désirez-vous entrer dans l'ordre ? Si c'est pour être riche, pour vous reposer et être honoré sans faire honneur à la chevalerie, vous en êtes indigne. » Et, sur la réponse du jeune homme, qui promettait de se bien acquitter des devoirs de chevalier, le seigneur lui accordait sa demande.

Alors s'approchaient des chevaliers, et quelquefois des dames, pour revêtir le récipiendaire de tout son nouvel équipement ; on lui mettait : 1° les éperons ; 2° le haubert ou la cotte de mailles [1] ; 3° la cuirasse ; 4° les brassarts [2] et les gantelets [3] ; 5° enfin on lui ceignait l'épée.

Il était alors ce qu'on appelait *adoubé*, c'est-à-dire adopté. Le seigneur se levait, allait à lui, et lui donnait l'*accolade*, trois coups du plat de son épée sur l'épaule ou sur la nuque, et quelquefois un coup de la paume de la main sur la joue, en disant : « Au nom de saint Georges, je te fais chevalier. » Et il ajoutait quelquefois : « Sois preux [4], hardi et loyal. »

Le jeune homme ainsi armé chevalier, on lui apportait son casque, on lui amenait un cheval ; il sautait dessus sans le secours des étriers, et caracolait en brandissant sa lance et faisant flamboyer son épée. Il sortait enfin de l'église, et allait caracoler sur la place, au pied du château, devant le peuple avide de prendre sa part du spectacle.

GUIZOT.

57. — Saint Louis et la Croisade [5].

La nouvelle de la ruine des saints lieux avait produit un effet terrible sur l'âme de Louis IX. Il tomba très-gravement malade vers le 10 décembre 1244, et bientôt l'on craignit pour sa vie.

1. Elle était à manches et à gorgerin.
2. *Brassarts*. Bandes de fer articulées, qui couvraient les bras.
3. *Gantelets*. Gants de lames de fer articulées.
4. *Preux*. Brave, vaillant.
5. Cinq croisades avaient eu lieu depuis celle du XIe siècle, sans établir solidement le royaume chrétien de Terre-Sainte. Jérusalem même venait en 1244 d'être pillée et profanée par les Tartares, tribus barbares de la haute Asie.

Pendant quelques jours, il demeura dans un assoupissement semblable à la mort. Une des dames qui le gardaient voulait lui tirer le drap sur le visage, et disait qu'il était trépassé; mais, ainsi que Dieu le voulut, une autre dame ne le permit pas et assura qu'il avait encore l'âme au corps. Pendant que durait le différend, Notre-Seigneur opéra en lui. Le bon roi soupira, étendit ses bras et ses jambes, et d'une voix creuse et sourde, comme s'il fût ressuscité du sépulcre, il dit : « Celui qui se lève d'en haut m'a visité par la grâce de Dieu, et m'a rappelé d'entre les morts. » Puis il requit qu'on lui apportât la croix rouge, et la fit mettre sur son lit et sur ses vêtements. Quand sa mère sut qu'il avait recouvré la parole, elle en eut une joie qui ne peut s'exprimer; mais quand elle le vit avec la croix sur la poitrine, elle fut aussi transie [1] que si elle l'eût vu mort.

Rien ne put le dissuader. La croisade devint l'objet de toutes ses pensées. Mais comme les seigneurs ne montraient que peu d'empressement, il usa de ruse pour les entraîner. Suivant un vieil usage, le roi, le jour de Noël, donnait des habits pour étrennes aux gentilshommes attachés à son service : c'est pourquoi Noël était dit le *jour des robes neuves*. Louis, ayant donc fait préparer une grande quantité de cottes et de chaperons neufs pour le jour de Noël de l'année 1245, requit les grands officiers de la couronne, les gentilshommes de sa maison et les barons réunis à sa cour, d'assister à une messe, avant l'aurore, dans la Sainte-Chapelle du Palais [2], à peine achevée. Les seigneurs, en entrant au palais, revêtirent les habits qui leur furent offerts, et se rendirent à la Sainte-Chapelle avec le roi. Quand les premiers rayons du jour glissèrent à travers les vitraux peints, chacun vit avec étonnement le signe de la croix sur l'épaule de son voisin; car le bon roi avait fait coudre des croix en cachette sur tous les chaperons. Ne voulant pas déposer les croix, ce qui n'eut été ni décent ni honorable, ils rirent jusqu'aux larmes, disant que le seigneur-roi allait à la chasse aux pèlerins, et qu'il avait trouvé une nouvelle manière d'enlacer les hommes.

Deux années s'écoulèrent encore. La pieuse ardeur de Louis ne fit qu'augmenter. Il hâtait de tous ses vœux le jour du départ; sa mère et l'évêque de Paris, sachant la faiblesse de son corps, voyaient au contraire approcher ce moment avec une angoisse

1. *Transie*. Au sens propre, il signifie : « être pénétré, engourdi par le froid »; au sens figuré, il exprime l'effet que produit la peur, l'affliction.

2. La Sainte-Chapelle est comprise actuellement dans une des cours du Palais de Justice de Paris, bâti sur l'emplacement du palais de saint Louis.

croissante. « Sire, mon roi, disait l'évêque, rappelez-vous qu'au moment où vous avez fait subitement un vœu de telle importance, vous étiez malade, et pour vrai dire, hors de votre sens ; c'est pourquoi les paroles que vous avez proférées ne vous engagent pas, et le seigneur pape vous relèvera volontiers de votre serment. » — « Très-cher fils, reprenait la reine Blanche, souviens-toi combien il est agréable à Dieu qu'un fils obéisse à sa mère ; reste : la terre sainte n'en souffrira point de détriment ; tu y enverras autant et plus de gens de guerre que si tu y allais en personne. »

Le roi sembla ému : « Vous assurez, répliqua-t-il, que le trouble de mes sens a seul été cause que j'ai pris la croix? voici donc que je la dépose comme vous le souhaitez et le conseillez. » Et, portant la main à son épaule, il arracha le signe du Christ. A cette vue, tous les assistants de se féliciter. Mais soudain, le roi, changeant de visage et de discours, leur dit : « Mes amis, maintenant je ne suis plus sans doute malade ni hors de sens. Je requiers donc qu'on me rende ma croix. *Celui qui n'ignore nulle chose* sait qu'aucune nourriture n'entrera dans ma bouche, jusqu'à ce que la croix soit replacée sur mon épaule. » — « C'est le doigt de Dieu, s'écrièrent tous les assistants; ne nous opposons plus à sa volonté [1]. »

D'après JOINVILLE et MATHIEU PARIS.

58. — Derniers instants et mort de saint Louis [2].

Déjà les comtes de Nemours, de Montmorency et de Vendôme n'étaient plus; le roi avait vu mourir dans ses bras son fils chéri, le comte de Nevers : il se sentit lui-même frappé. Il s'aperçut dès le premier moment que le coup était mortel; que ce coup abattrait facilement un corps usé par les fatigues de la guerre, par les soucis du trône et par ces veilles religieuses et royales que Louis consacrait à son Dieu et à son peuple. Il tâcha néanmoins de dissimuler son mal, et de cacher la douleur qu'il ressentait de la perte de son fils. On le voyait, la mort sur le front, visiter les hôpitaux, comme un de ces pères de la Merci [3] consacrés dans

1. Saint Louis partit pour la croisade, et resta en Orient de 1248 à 1254.

2. De nouveaux conquérants, les mamelucks d'Égypte, avaient désolé la terre sainte. Saint Louis, qui n'avait cessé de porter la croix sur ses habits, conduisit une nouvelle armée au secours des chrétiens d'Orient. L'expédition fut d'abord dirigée contre le roi de Tunis. C'est sur la terre d'Afrique que mourut le pieux roi (1270).

3. Ordre religieux fondé en 1218 pour la *rédemption*, c'est-à-dire le rachat des chrétiens réduits en esclavage par les infidèles. *Merci*, miséricorde.

les mêmes lieux à la rédemption des captifs et au salut des pestiférés. Des œuvres du saint il passait aux devoirs du roi, veillait à la sûreté du camp, montrait à l'ennemi un visage intrépide, ou, assis dans sa tente, rendait la justice à ses sujets comme sous le chêne de Vincennes.

Philippe, fils aîné et successeur de Louis, ne quittait point son père qu'il voyait près de descendre au tombeau. Le roi fut enfin obligé de garder sa tente; alors, ne pouvant plus être lui-même utile à ses peuples, il tâcha de leur assurer le bonheur dans l'avenir, en adressant à Philippe cette instruction qu'aucun Français ne lira jamais sans verser des larmes. Il l'écrivit sur son lit de mort. L'écriture en était grande, mais altérée, elle annonçait la défaillance de la main qui avait tracé l'expression d'une âme si forte.

La maladie faisant des progrès, Louis demanda l'extrême-onction. Il répondit aux prières des agonisants avec une voix aussi ferme que s'il eût donné des ordres sur le champ de bataille. Il se mit à genoux au pied de son lit pour recevoir le saint viatique, et on fut obligé de soutenir par les bras ce nouveau saint Jérôme dans cette dernière communion. Depuis ce moment il mit fin aux pensées de la terre, et se crut acquitté envers ses peuples. Eh! quel monarque avait jamais mieux rempli ses devoirs? Sa charité s'étendit alors à tous les hommes : il pria pour les infidèles qui firent à la fois la gloire et le malheur de sa vie; il invoqua les saints patrons de la France, de cette France si chère à son âme royale. Le lundi matin, 25 août, sentant que son heure approchait, il se fit coucher sur un lit de cendres, où il demeura étendu, les bras croisés sur la poitrine et les yeux levés vers le ciel.

Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, le roi, jetant un grand soupir, prononça distinctement ces paroles : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je vous adorerai dans votre saint temple; » et son âme s'envola dans le saint temple qu'il était digne d'habiter.

On entend alors retentir la trompette des croisés de Sicile : leur flotte arrive pleine de joie et chargée d'inutiles secours [1]. On ne répond point à leur signal. Charles d'Anjou s'étonne et commence à craindre quelque malheur. Il aborde au rivage, il voit des sentinelles, la pique renversée, exprimant encore moins leur

1. Le secours était inutile puisque la mort de saint Louis mettait fin à la croisade.

douleur par ce deuil militaire que par l'abattement de leur visage. Il vole à la tente du roi son frère; il le trouve étendu mort sur la cendre. Il se jette sur ces reliques sacrées, les arrose de ses larmes, baise avec respect les pieds du saint, et donne des marques de tendresse et de regret qu'on n'aurait point attendues d'une âme aussi hautaine. Le visage de Louis avait encore toutes les couleurs de la vie, et ses lèvres même étaient vermeilles.

CHATEAUBRIAND.

59. — Prise du roi Jean à la bataille de Poitiers [1].

Les Français, mis en désordre par les archers, enfoncés en vingt endroits par la cavalerie, ne purent que retarder, à force de vaillance, une défaite inévitable. Le combat fut cependant très-long et très-sanglant : le roi Jean et tous ses chevaliers de l'Étoile [2] furent fidèles à leur serment de se faire tuer ou prendre, plutôt que de céder le champ [3]; la chevalerie de Bourgogne, de Poitou, de Picardie, du Bourbonnais, d'Auvergne, se comporta généreusement. Le roi Jean, aussi brave homme d'armes que mauvais général, donnait l'exemple à tous, une lourde hache au poing : il avait à ses côtés Geoffroi de Charni, portant la bannière royale, et le jeune Philippe, duc de Touraine, enfant de treize ans, qui, bien différent de ses frères, gagna en cette journée le nom de *hardi;* car il ne quitta pas le roi, lui criant sans cesse : « Père, gardez-vous à droite! gardez-vous à gauche! » à mesure qu'il voyait les ennemis approcher. La déroute devint enfin presque générale.

Une seule bande de Français combattait encore : c'était celle où se trouvait le roi. Ces braves gens ne firent aucune tentative pour remonter à cheval ni pour se retirer : c'étaient les derniers des chevaliers; ils semblaient ne pas vouloir survivre au déshonneur de leur ordre. Leur nombre diminuait à chaque instant; le roi Jean venait de voir renverser à quelques pas de lui le comte de Dammartin; l'oriflamme [4] tomba à son tour, avec le sire de Charni qui la tenait... Le roi Jean « faisait toujours merveille » de sa hache d'armes. Et cependant, la presse grossissait autour de lui. Suivant l'avis de Jean Chandos, le prince Édouard [5] et le

1. Bataille livrée aux Anglais en 1356 et perdue, malgré la supériorité de l'armée française, par la faute du roi Jean. Voir l'*Histoire de France* déjà citée.

2. Ordre de chevalerie créé par le roi Jean.

3. *Céder le champ*, c'est-à-dire *reculer*. Expression du temps.

4. *Oriflamme*. C'était la bannière royale, en taffetas rouge ou couleur de feu.

5. Le *Prince Édouard* ou *prince de Galles*, fils aîné du roi d'Angleterre, Édouard III. *Jean Chandos*, le plus renommé des capitaines anglais de l'époque.

gros des Anglais avaient concentré tous leurs efforts contre le roi; il était reconnu, environné, et tous ceux qui le serraient de près lui criaient : « Rendez-vous ! rendez-vous ! ou vous êtes mort ! »

Le roi remit enfin son gant droit à l'un des chevaliers qui lui criait de se rendre « en bon François ». Mais ce chevalier ne put, malgré sa promesse, conduire Jean au prince de Galles : les gens d'armes anglais et gasçons lui arrachèrent le roi, et le tiraillaient entre eux, disant tous : « Je l'ai pris ! je l'ai pris ! » Le roi et son fils étaient en grand péril d'être mis en pièces, lorsque le comte de Warwick, maréchal d'Angleterre, envoyé par le prince Édouard à la recherche du roi de France, le délivra, ainsi que le duc de Touraine, des mains de ces furieux, et mena courtoisement les deux illustres captifs à leur vainqueur.

HENRI MARTIN.

60. — Jeanne d'Arc suscitée[1] de Dieu pour sauver la France[2].

Qui t'inspira, jeune et faible bergère[3],
D'abandonner la houlette légère
Et les tissus commencés par ta main?
Ta sainte ardeur n'a pas été trompée;
Mais quel pouvoir brise sous ton épée
Les cimiers d'or et les casques d'airain?
L'aube du jour voit briller ton armure,
L'acier pesant couvre ta chevelure,
Et des combats tu cours braver le sort.
Qui t'inspira de quitter ton vieux père,
De préférer aux baisers de ta mère
L'horreur des camps, le carnage et la mort?

C'est Dieu qui l'a voulu, c'est le Dieu des armées,
Qui regarde en pitié les pleurs des malheureux;
C'est lui qui délivra nos tribus opprimées
Sous le poids d'un joug rigoureux;
C'est lui, c'est l'Éternel, c'est le Dieu des armées.
L'ange exterminateur bénit ton étendard;

1. *Susciter*. Faire naître, faire paraître en un certain temps; s'applique, en ce sens, aux personnages extraordinaires que Dieu inspire et semble conduire.
2. Au moment où Jeanne-d'Arc parut, en 1429, sous le règne de Charles VII, plus de la moitié de la France était au pouvoir des Anglais.
3. Les parents de Jeanne étaient de simples gens de labour, du village de Domrémy, près de Vaucouleurs, en Lorraine (département de la Meuse).

Il mit dans tes accents un son mâle et terrible,
La force dans ton bras, la mort dans ton regard,
Et dit à la brebis paisible :
« Va déchirer le léopard. »

Richemont, La Hire, Xaintrailles,
Dunois[1], et vous preux chevaliers,
Suivez ses pas dans les batailles;
Couvrez-la de vos boucliers,
Couvrez-la de votre vaillance;
Soldats, c'est l'espoir de la France
Que votre roi vous a commis.
Marchez quand sa voix vous appelle,
Car la victoire est avec elle,
La fuite avec ses ennemis.
Apprenez d'une femme à forcer des murailles
A gravir leurs débris sous des feux dévorants,
A terrasser l'Anglais, à porter dans ses rangs
Un bras fécond en funérailles!

Honneur à ses hauts faits! Guerriers, honneur à vous!
Chante, heureuse Orléans, les vengeurs de la France[2],
Chante ta délivrance :
Les assaillants nombreux sont tombés sous leurs coups...
Que sont-ils devenus ces conquérants sauvages
Devant le fer vainqueur qui combattait pour nous?
Ce que deviennent des nuages
D'insectes dévorants dans les airs rassemblés,
Quand un noir tourbillon élancé des montagnes
Disperse en tournoyant ces bataillons ailés
Et fait pleuvoir sur nos campagnes
Leurs cadavres amoncelés.

Aux yeux d'un ennemi superbe
Le lis a repris ses couleurs;
Ses longs rameaux courbés sous l'herbe
Se relèvent couverts de fleurs.
Jeanne au front de son maître a posé la couronne;
A l'attrait des plaisirs qui retiennent ses pas
La noble fille l'abandonne :

1. Braves capitaines de Charles VII, mais qui n'avaient pas suffi à défendre la France contre les Anglais.
2. La délivrance d'Orléans fut le premier exploit de Jeanne d'Arc: elle y entra le 29 avril 1429.

Délices de la cour, vous n'enchaînerez pas
L'ardeur d'une vertu si pure;
Des armes, voilà sa parure,
Et ses plaisirs sont les combats.
Ainsi tout prospérait à son jeune courage,
Dieu conduisit deux ans ce merveilleux ouvrage;
Il se plut à récompenser
Pour la France et ses rois son amour idolâtre;
Deux ans il la soutint sur ce brillant théâtre,
Pour apprendre aux Anglais, qu'il voulait abaisser,
Que la France jamais ne périt tout entière,
Que, son dernier vengeur fût-il dans la poussière,
Les femmes, au besoin, pourraient les en chasser.

C. DELAVIGNE.

61. — Mort de Jeanne d'Arc.

Silence au camp! la vierge est prisonnière;
Par un injuste arrêt Bedfort[1] croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière...
Silence au camp! la vierge va périr.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits!
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais :
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie... »
Lâches, que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,

1. *Bedfort*. Général de l'armée anglaise.

Voilà sa magie et ses charmes.
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille elle y monta. Quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes [1],
Et ton père, expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé :
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.
La flamme l'environne et sa voix expirante
Murmure encore : « O France! ô mon roi bien-aimé! »

C. DELAVIGNE.

62. — La vieillesse de Louis XI à Plessis-lez-Tours [2]

Haï par la noblesse et par le peuple des campagnes, Louis XI n'inspirait pas d'affection à la bourgeoisie, malgré la faveur qu'il

1. *Ta chaumière.* Elle existe encore à Domrémy; on la conserve par respect pour la mémoire de Jeanne.

2. *Plessis-lez-Tours.* Château situé à 1 kilomètre de Tours (département d'Indre-et-Loire). Il n'en reste plus que des ruines, où une ferme est établie. *Les* signifie *près de.*

avait montrée aux corps municipaux[1], et la protection éclairée qu'il accordait à l'industrie. Impopulaire chez tous, il se défiait de tous; il évitait les grandes villes et surtout Paris; ses courses devenaient moins fréquentes, et il restait presque toujours confiné dans son château de Plessis-lez-Tours. Ce sombre manoir, aux murailles hérissées de broches de fer, aux fossés semés de chausse-trapes[2], attristait de son ombre lugubre le *jardin de la France*, le doux pays de Touraine. Les sentinelles avaient ordre de tirer sur quiconque approcherait du château pendant la nuit; on arrêtait tout alentour les passants et les voyageurs sur le moindre soupçon : l'on ne voyait autour du Plessis que gens pendus aux arbres, car Tristan l'Ermite, prévôt des maréchaux (le roi l'appelait son compère), faisait pendre, torturer et mourir les gens sans grands indices ni preuves; les prisons du château étaient pleines de prisonniers, et souvent, de jour et de nuit, on les entendait crier pour les tourments qu'on leur faisait endurer, sans compter ceux qui étaient secrètement jetés dans la riviere.

Louis était au reste le premier et non pas le moins malheureux de ses captifs; car il n'osait guère mettre le pied hors de son triste Plessis. Il en interdisait presque absolument l'entrée aux princes et aux grands; il logeait ses conseillers et ses ministres eux-mêmes à Tours, et ne les mandait au Plessis que par nécessité; il avait relégué sa femme en Dauphiné; il faisait élever son fils hors de sa vue, au château d'Amboise, et ne recevait que très-rarement au Plessis sa fille Anne et son gendre, le sire de Beaujeu, qui lui avaient toujours été fidèles et affectionnés. Il ne s'entourait que d'astrologues, de médecins et de mauvaises gens de petite condition, qui lui devaient tout, et que sa mort devait replonger dans le néant. A peine encore se fiait-il à ceux-là, et il changeait continuellement ses valets de chambre de peur que ses ennemis ne les corrompissent. Il s'abandonnait à mille fantaisies pour secouer un moment l'ennui qui le rongeait : il faisait acheter des animaux rares dans mainte région lointaine; il mandait de toutes parts des joueurs *d'instruments doux et bas*; il faisait venir des bergers qui jouaient devant lui les airs et dansaient les danses de leur pays. Mais rien ne réussissait à le distraire; l'objet de son caprice, à peine atteint, ne lui causait plus qu'impatience et dégoût.

HENRI MARTIN.

1. Aux magistrats qui administraient les villes.
2. *Chausse-trapes*. Piéges où se prennent les bêtes fauves.

63. — Le connétable de Bourbon et Bayard[1].

IL N'EST JAMAIS PERMIS DE PRENDRE LES ARMES CONTRE SA PATRIE.

BOURBON. — N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois, au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse[2] et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD. — C'est avec douleur que je vous vois aussi.

BOURBON. — Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étais mon propre frère : ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

BAYARD. — Hé! croyez-vous que je ne sois pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure, que je suis en peine. Je meurs : dans un moment la mort va me délivrer de vos mains.

BOURBON. — Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAYARD. — Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

BOURBON. — Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet[3]? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux[4] ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières[5] contre eux.

1. *Connétable*, grand chef militaire qui commandait les armées du roi de France. — *Le Connétable de Bourbon* s'était mis au service de l'empereur Charles-Quint, pour se venger d'une injustice que lui avait faite François Ier. — *Bayard*, par son courage et ses vertus, mérita le beau nom de *chevalier sans peur et sans reproche.*

2. *Vandenesse.* Un des vaillants capitaines du temps.

3. *Bonnivet.* Mauvais général qui s'était élevé par la faveur. Il s'agit ici du combat de Romagnano, en Piémont (1524).

4. *Impériaux.* On appelait ainsi les armées de Charles-Quint, empereur d'Allemagne, et seul empereur qui existât en Europe.

5. *Mézières.* Aujourd'hui place de guerre de 2e classe, était alors une place faiblement fortifiée. Attaquée par une armée formidable et cent pièces d'artillerie, Bayard, enfermé dans la ville, fit une si belle défense qu'il força les ennemis à lever le siége.

BAYARD. — Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

BOURBON. — Quoi, Bayard! je te loue, et tu me condamnes! je te plains, et tu m'insultes!

BAYARD. — Si vous me plaignez, je vous plains aussi; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

BOURBON. — Et moi je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui; je le chasse du Milanais[1]; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout : appelles-tu cela être à plaindre?

BAYARD. — Oui : on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir; il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

BOURBON. — Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Madame[2] m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse?

BAYARD. — Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

BOURBON. — Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD. — Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

BOURBON. — Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par

1. *Milanais*. La Lombardie actuelle.
2. *Madame*. On nommait ainsi la mère du roi; c'était Louise de Savoie.

sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

BAYARD. — Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouvez être un jour roi.

BOURBON. — Eh bien! j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

BAYARD. — Je le sais bien; mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas [1], quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah! quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

FÉNELON.

64. — Naissance et première éducation d'Henri IV.

Sitôt que l'enfant fut né, son grand-père, Henri d'Albret, roi de Navarre [2], l'enveloppa dans le pan de sa robe pour le porter dans sa chambre, et donna son testament, qui était dans une boîte d'or, à sa fille, en lui disant : « Ma fille, voilà qui est à vous, et ceci est à moi. » Quand il tint l'enfant, il frotta ses petites lèvres d'une gousse d'ail, et lui fit sucer une goutte de vin dans sa coupe d'or, afin de lui rendre le tempérament plus mâle et plus vigoureux.

Il fut d'abord très-difficile à élever, ayant eu sept ou huit nourrices, l'une après l'autre. Au sortir de la mamelle, Henri d'Albret lui donna pour gouvernante Suzanne de Bourbon, laquelle l'éleva dans le château de Coarasse en Béarn, situé dans les montagnes.

Le grand-père ne voulut pas qu'on le nourrît avec la délicatesse qu'on a d'ordinaire pour les enfants de cette qualité, sachant bien que dans un corps mou et tendre, il ne loge ordinairement qu'une âme molle et faible. Il défendit aussi qu'on l'habillât richement, ni qu'on lui donnât des babioles; qu'on le flattât et

1. Le connétable de Bourbon, fut en effet, trompé par Charles-Quint qui ne lui donna pas sa sœur en mariage.

2. La Navarre n'était pas encore réunie à la France. Ce fut Henri IV qui, en arrivant au trône, opéra cette réunion (1589).

qu'on le traitât de prince, parce que toutes ces choses ne font que donner de la vanité, en élevant le cœur des enfants plutôt dans l'orgueil que dans les sentiments de la générosité. Mais il ordonna qu'on l'habillât et qu'on le nourrît comme les autres enfants du pays [1], et même qu'on l'accoutumât à courir et à grimper sur les rochers, attendu que par ce moyen on l'habituait à la fatigue, et que, pour ainsi dire, on donnait une trempe à ce jeune corps pour le rendre plus dur et plus robuste : ce qui sans doute était nécessaire à un prince qui aurait à souffrir beaucoup pour reconquérir son état.

PÉRÉFIXE.

5. — Mort d'Henri IV [2].

Le lendemain du sacre de la reine [3], le roi sortit du Louvre sur les quatre heures du soir, pour aller à l'Arsenal visiter Sully [4], qui était indisposé, et pour voir en passant les apprêts qui se faisaient sur le pont Notre-Dame et à l'Hôtel-de-Ville pour la réception de la reine. Il était au fond de son carrosse, ayant le duc d'Épernon à son côté ; le duc de Montbazon, le maréchal de Lavardin, Roquelaure, La Force, Mirabeau, et Liancourt, premier écuyer, étaient au-devant et aux portières. Son carrosse, entrant de la rue Saint-Honoré dans celle de la Ferronnerie, trouva à la droite une charrette chargée de vin, et à la gauche une autre chargée de foin, lesquelles faisant embarras, il fut contraint de s'arrêter : car la rue est fort étroite, à cause des boutiques qui sont bâties contre la muraille du cimetière des Saints-Innocents [5]. Le roi Henri II avait autrefois ordonné qu'elles fussent abattues pour rendre le passage plus libre, mais cela ne s'était point exécuté. Les valets de pied ayant passé sous les charniers des Saints-Innocents [6], pour éviter l'embarras, et n'y ayant personne [7] autour du carrosse, le scélérat, qui depuis longtemps suivait opiniâtrément le roi pour faire son coup, remarqua le côté où il était, se coula entre les boutiques et le carrosse, et

1. On le nourrissait de pain bis, de bœuf, de fromage et d'ail, et souvent on le faisait marcher nu-pieds et nu-tête.

2. Le 14 mai 1610.

3. Marie de Médicis, deuxième femme d'Henri IV.

4. Le principal ministre du roi.

5. Les cimetières n'avaient pas encore été supprimés à l'intérieur des villes.

6. *Charniers.* Galerie couverte, contiguë au cimetière des Innocents, et qui servait de sépulture privilégiée. L'emplacement est occupé aujourd'hui par le marché des Innocents.

7. On dirait aujourd'hui : « et personne ne se trouvant. »

mettant un pied sur un des rayons de la roue, et l'autre sur une borne, d'une résolution enragée, lui porta un coup de couteau entre la seconde et la troisième côte, un peu au-dessus du cœur. A ce coup le roi s'écria : « Je suis blessé ! » Mais le méchant, sans s'effrayer, redoubla et le frappa dans le cœur, dont il mourut tout à l'heure [1], sans avoir pu jeter qu'un grand soupir. L'assassin était si assuré, qu'il donna encore un troisième coup, mais qui ne porta que dans la manche du duc de Montbazon. Après cela il ne se soucia point de s'enfuir, ni de cacher son couteau, mais se tint là, comme pour se faire voir et pour se glorifier d'un si bel exploit.

Quand le bruit de cet accident si tragique fut répandu par tout Paris, et qu'on sut assurément [2] que le roi, qu'on ne croyait que blessé, était mort, le mélange d'espérance et de crainte, qui tenait cette grande ville en suspens, éclata tout d'un coup en de hauts cris et en de furieux gémissements. Les uns devenaient immobiles et pâmés de douleur; les autres couraient les rues tout éperdus; plusieurs embrassaient leurs amis, sans leur dire autre chose, sinon : « Ah ! quel malheur ! » Quelques-uns s'enfermaient dans leurs maisons; d'autres se jetaient par terre. On voyait des femmes échevelées, qui hurlaient et se lamentaient. Les pères disaient à leurs enfants : « Que deviendrez-vous, mes enfants, vous avez perdu votre père ! » Ceux qui avaient plus d'appréhension pour l'avenir, et qui se souvenaient des horribles calamités des guerres passées [3], plaignaient les malheurs de la France, et disaient que le funeste coup, qui avait percé le cœur du roi, coupait la gorge à tous les Français. On raconte qu'il y en eut plusieurs qui en furent si vivement touchés, qu'ils en moururent, quelques-uns sur-le-champ et les autres peu de jours après. Enfin, il ne semblait pas que ce fût le deuil de la mort d'un homme seul, mais de la moitié de tous les hommes. On eût dit que chacun avait perdu toute sa famille, tout son bien et toutes ses espérances par la mort de ce grand roi.

PÉRÉFIXE.

1. *Dont il mourut.* Tour hors d'usage, le pronom relatif ne pouvant se rapporter à un membre de phrase. On dirait aujourd'hui : « Ce qui amena immédiatement la mort. — La locution *tout à l'heure*, prise pour « sur l'heure, sur-le-champ, » a également vieilli.

2. *Assurément.* On dirait aujourd'hui « d'une manière certaine, positivement. »

3. Les guerres de religion qui avaient désolé la France sous Charles IX, Henri III (1560-1589) et sous Henri IV, jusqu'à la paix de Vervins et l'édit de Nantes (1598).

66. — Le grand Condé à Rocroy.

Dieu avait choisi le duc d'Enghien[1] pour défendre *le roi* dans son enfance[2]. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de 22 ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes[3], italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux! Dom Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et, sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme des braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas! Le jeune prince parut un autre homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière : son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur.

A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel : et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre[4]. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner[5] de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

1. *Le grand Condé* porta le nom de *duc d'Enghien* jusqu'à la mort de son père, en 1646. Il était premier prince du sang, la maison de Condé étant une branche de la maison de Bourbon.

2. Louis XIV, alors âgé de quatre ans. Louis XIII était mort le 14 mai 1643, le 19 mai, le jour même de ses funérailles, fut livrée la bataille de Rocroy. — *Rocroy*, ville forte du département des Ardennes.

3. Les *pays wallons*, correspondant à la Belgique actuelle, fournissaient d'excellents soldats. — L'infanterie espagnole avait été jusqu'alors la première de l'Europe; l'infanterie française conquit à Rocroy et garda le premier rang.

4. Il avait fallu réveiller Alexandre de Macédoine le matin de la bataille d'Arbelles.

5. *Étonner de ses regards*. On disait alors *étonner* comme nous disons *fou-*

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu; les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre, parmi des milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroy en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres[1]. Le prince fléchit le genou, et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie[2], la France en repos, et un règne qui devait être si beau,

droyer. Étonner, dérivé de *tonnerre*, signifiait « frapper comme le tonnerre; » il n'a guère plus que le sens de *surprendre*.

1. Allusion aux victoires de Fribourg et de Nordlingen, qui prennent place entre celles de Rocroy et de Lens. Grâce à ces victoires du grand Condé, la France dicta la paix à l'Autriche au traité de Westphalie (1648), et plus tard à l'Espagne au traité des Pyrénées (1659).

2. La régence d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV.

commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui c'est le premier pas de sa course.

BOSSUET.

67. — Conquête de la Franche-Comté par Louis XIV.

On était plongé dans les divertissements à Saint-Germain, lorsqu'au cœur de l'hiver, au mois de janvier 1668, on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller et revenir sur les chemins de la Champagne, dans les Trois-Evêchés[1] : des trains d'artillerie, des chariots de munitions s'arrêtaient, sous divers prétextes, dans la route qui mène de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvements dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, et les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures : l'Allemagne était alarmée; l'objet de ces préparatifs et de ces marches irrégulières était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé qu'il le fut dans cette entreprise de Louis XIV. Enfin le 2 février, il part de Saint-Germain avec le jeune duc d'Enghien, fils du grand Condé, et quelques courtisans : les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grande journée et arrive à Dijon; vingt mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en Franche-Comté, à quelques lieues de Besançon, et le grand Condé paraît à leur tête.

Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévue : le prince de Condé était jaloux de la gloire de Turenne, et Louvois[2] de sa faveur auprès du roi; Condé était jaloux en héros, et Louvois en ministre. Le prince, gouverneur de la Bourgogne, qui touche à la Franche-Comté, avait formé le dessein de s'en rendre maître en hiver, en moins de temps que Turenne n'en avait mis l'été précédent à conquérir la Flandre française[3]. Il communiqua d'abord son projet à Louvois, qui l'embrassa avidement pour éloigner et rendre inutile Turenne, et pour servir en même temps son maître.

1. Metz, Toul et Verdun qui appartenaient à la France depuis 1559; le reste de la province de Lorraine ne lui revint qu'au XVIIIe siècle, en 1766.

2. Louvois, ministre de la guerre, qui a préparé les grands succès militaires de Louis XIV.

3. Turenne avait conquis la Flandre française en six semaines; la conquête de la Franche-Comté ne demanda que quinze jours.

Cette province, assez pauvre alors en argent, mais très-fertile, bien peuplée, étendue en long de quarante lieues et large de vingt, avait le nom de *Franche*, et l'était en effet. Les rois d'Espagne en étaient plutôt les protecteurs que les maîtres. Le peuple jouissait de grands priviléges, toujours respectés par la cour de Madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits et voisine de la France. Enfin la Franche-Comté était heureuse, mais pauvre : et puisqu'elle était une espèce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en dise Pélisson[1], on ne se borna pas à employer la force.

On gagna d'abord quelques citoyens par des présents et des espérances. On acheta peu cher quelques magistrats, quelques officiers; et à la fin même, le gouverneur général devint si traitable, qu'il accepta publiquement après la guerre une grosse pension et le grade de lieutenant général en France. Les intrigues secrètes, à peine commencées, furent soutenues par vingt mille hommes. Besançon, la capitale de la province, est investie par le prince de Condé; Luxembourg court à Salins; le lendemain, Besançon et Salins se rendirent. Le roi arrivait à Dijon. Louvois, qui avait volé sur la frontière pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre que ces deux villes sont assiégées et prises. Le roi courut aussitôt se montrer à la fortune qui faisait tout pour lui.

Il alla assiéger Dôle en personne. Cette place était réputée forte; elle avait pour commandant le comte de Montrevel, homme d'un grand courage, fidèle par grandeur d'âme aux Espagnols qu'il haïssait. Il n'avait pour garnison que quatre cents soldats et les citoyens, et il osa se défendre. La tranchée ne fut point poussée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui suivaient le roi, courut attaquer la contrescarpe[2], et s'y logea. Le prince de Condé, à qui l'âge et l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit soutenir à propos, et partagea leur péril pour les en tirer. Le prince était partout avec son fils, et venait ensuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eu sa fortune à faire. Le roi, dans son quartier, montrait plutôt la dignité d'un monarque dans sa cour, qu'une ardeur impétueuse qui n'était pas nécessaire. Tout le cérémonial de Saint-Germain était observé. Il avait son petit coucher[3], ses grandes,

1. Pélisson, écrivain du temps, à qui l'on doit l'histoire d'une partie du règne de Louis XIV.
2. Terme de fortification.
3. On entendait par *coucher du roi*, l'heure à laquelle le roi recevait ceux qu'il

ses petites entrées[1], une salle des audiences dans sa tente. Il ne tempérait le faste du trône qu'en faisant manger à sa table ses officiers généraux et ses aides de camp. On ne lui voyait point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François Ier et de Henri IV, qui cherchaient toutes les espèces de danger. Il se contentait de ne pas les craindre, et d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dôle au bout de quatre jours de siége, douze jours après son départ de Saint-Germain, et enfin, en moins de trois semaines, toute la Franche-Comté lui fut soumise. Le conseil d'Espagne, étonné et indigné du peu de résistance, écrivit au gouverneur : « Que le roi de France aurait dû envoyer ses laquais prendre possession de ce pays, au lieu d'y aller en personne. »

VOLTAIRE.

68. — Mort de Turenne[2].

C'est à vous[3] que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France : c'est la mort de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été affligé, comme on doit l'être du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la cour fut en larmes, et M. de Condom[4] pensa s'évanouir. On était près d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement : tout ce quartier où il a logé[5], et tout Paris, et tout le peuple, était dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé;

admettait à lui faire leur cour, jusqu'à ce qu'il se retirât pour se coucher; et par *petit coucher*, le temps qui s'écoulait depuis que le roi avait donné le bonsoir jusqu'à ce qu'il se mît au lit.

1. Droit attaché à certaines charges ou accordé à certaines personnes d'entrer dans la chambre du roi à des heures où les autres courtisans n'entraient pas. Le droit aux *petites entrées* était le privilége de la plus grande faveur.

2. Turenne fut tué le 27 juillet 1675, près de Saltzbach, village du grand-duché de Bade.

3. Mme de Sévigné écrit à M. de Grignan, son gendre.

4. Bossuet.

5. L'hôtel de Turenne était situé rue Saint-Louis au Marais.

et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tire du côté où vous allez. » — « Monsieur, lui dit-il, vous avez raison, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval qu'il aperçut Saint-Hilaire le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporta où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment, le cheval s'arrête ; le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois deux grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur le corps, ne voulait pas le quitter et se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où [1] M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter, car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier [2] était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation ; et partout où il a passé on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres, ils se sont surpassés ; ils allèrent au-

1. Il faudrait aujourd'hui « ce fut là que ; » ce détail de la langue n'était pas encore fixé.

2. Le chevalier de Grignan, frère du comte de Grignan.

devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt, on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel[1].

Mme DE SÉVIGNÉ.

69. — Grandeur de Louis XIV dans les revers.

L'année 1712 commença sous les auspices les plus fâcheux : le père, la mère, un enfant enlevés en huit jours par une rougeole très-maligne, et enfermés dans le même cercueil[2]. Le roi supporta ces malheurs avec un courage héroïque, donnant lui-même les ordres et réglant le cérémonial; mais la première fois que j'eus l'honneur de le voir à Marly[3], après ces fâcheux événements, la fermeté du monarque fit place à la sensibilité de l'homme : il laissa échapper des larmes, et me dit d'un ton pénétré qui m'attendrit : « Vous voyez mon état, M. le maréchal. Il y a peu d'exemples de ce qui m'arrive, et que l'on perde dans la même semaine son petit-fils, sa petite belle-fille et leur fils, tous de très-grande espérance et très-tendrement aimés. Dieu me punit : je l'ai bien mérité. J'en souffrirai moins dans l'autre monde. Mais suspendons mes douleurs pour les malheurs domestiques, et voyons ce qui peut se faire pour prévenir ceux du royaume.

« La confiance que j'ai en vous est bien marquée, puisque je vous remets les forces et le salut de l'État. Je connais votre zèle, et la valeur de mes troupes; mais enfin la fortune peut vous être contraire. S'il arrivait ce malheur à l'armée que vous commandez, quel serait votre sentiment sur le parti que j'aurais à prendre

1. Turenne fut enterré dans l'église de Saint-Denis, consacrée aux sépultures des rois de France. En 1800, son tombeau fut transporté aux Invalides.

2. Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, sa femme, la duchesse de Bourgogne, et le duc de Bretagne, leur fils aîné, âgé de cinq ans. Leur second fils, le duc d'Anjou, qui devait être Louis XV, fut atteint aussi, encore à la mamelle, et faillit être emporté.

3. C'est le maréchal de Villars qui raconte dans ses *Mémoires* l'entrevue qu'il eut avec Louis XIV. — *Marly*. Village du département de Seine-et-Oise où se trouvait, avant la Révolution, un magnifique château royal.

pour ma personne? » A une question aussi grave, je demeurai quelques moments dans le silence ; sur quoi le roi reprit la parole, et dit : « Je ne suis pas étonné que vous ne répondiez pas bien promptement ; mais, en attendant que vous me disiez votre pensée, je vous apprendrai la mienne. » — « Votre Majesté, répondis-je, me soulagera beaucoup. La matière mérite de la délibération, et il n'est pas étonnant que l'on demande permission d'y rêver. » — « Eh bien! reprit le roi, voici ce que je pense ; vous me direz après cela votre sentiment.

« Je sais les raisonnements des courtisans : presque tous veulent que je me retire à Blois[1], et que je n'attende pas que l'armée ennemie s'approche de Paris, ce qui lui serait possible si la mienne était battue. Pour moi, je sais que des armées aussi considérables ne sont jamais assez défaites pour que la plus grande partie de la mienne ne pût se retirer sur la Somme[2]. Je connais cette rivière : elle est très-difficile à passer ; il y a des places qu'on peut rendre bonnes. Je compterais aller à Péronne ou à Saint-Quentin, y ramasser tout ce que j'aurais de troupes, faire un dernier effort avec vous, et périr ensemble, ou sauver l'État, car je ne consentirai jamais à laisser approcher l'ennemi de ma capitale. Voilà comme je raisonne : dites-moi présentement votre avis. »

« Certainement, répondis-je, Votre Majesté m'a bien soulagé ; car un bon serviteur a quelque peine à conseiller au plus grand roi du monde de venir exposer sa personne. Cependant, j'avoue, Sire, que, connaissant l'ardeur de Votre Majesté pour la gloire, et ayant déjà été dépositaire de ses résolutions héroïques dans des moments moins critiques, j'aurais pris le parti de lui dire que les partis les plus glorieux sont aussi souvent les plus sages, et que je n'en vois pas de plus noble pour un roi, que celui auquel Votre Majesté est disposée : mais j'espère que Dieu nous fera la grâce de n'avoir pas à craindre de telles extrémités, et qu'il bénira enfin la justice, la piété et les autres vertus qui règnent dans vos actions. » Sans doute, ce qui faisait prendre d'avance au roi cette résolution, pour ainsi dire désespérée, c'était l'incertitude du succès des négociations entamées au congrès d'Utrecht[3].

VILLARS.

1. *Blois.* Ville située sur la Loire, par conséquent au centre du royaume.

2. *La Somme.* Rivière du nord de la France, qui couvre les villes fortes de Saint-Quentin et de Péronne.

3. Le maréchal de Villars, par la victoire de Denain (1712) sur les Autrichiens et les Hollandais, commandés par le fameux prince Eugène, sauva la France de l'invasion, et détermina la conclusion de la paix d'Utrecht (1713).

70. — Une journée de Louis XVI et de sa famille dans la tour du Temple [1].

Le roi se levait avec le jour et priait longtemps à genoux au pied de son lit. Après sa prière, il s'approchait de la fenêtre ou de la réverbération de son foyer; il lisait avec recueillement les psaumes dans le *Bréviaire,* recueil de prières et de cantiques indiqués pour chaque jour de l'année aux fidèles par la liturgie catholique. La reine et sa sœur se livraient aux mêmes pratiques. On les surprenait souvent les mains jointes, leurs livres de dévotion mouillés de larmes, priant auprès de leur lit. Après ses prières, le roi lisait, dans sa tourelle, tantôt des ouvrages latins, tantôt Montesquieu, tantôt Buffon, tantôt l'histoire, tantôt des récits de voyages autour du monde. Ces pages semblaient absorber complétement son esprit, soit que ce fût pour lui un moyen d'échapper à l'importune attention des commissaires toujours présents, soit qu'il cherchât en effet, dans la nature, dans la politique, dans les mœurs des peuples et dans leur histoire, des diversions à ses peines, des instructions pour son rang, ou des analogies avec sa situation. A neuf heures, sa famille descendait auprès de lui pour le déjeuner. Le roi embrassait sa femme, sa sœur, ses enfants sur le front. Après le déjeuner, les princesses, dénuées de femmes de toilette, faisaient peigner leurs cheveux dans la chambre du roi, par Cléry [2]. Pendant ce temps, le roi donnait à son fils les premières leçons de grammaire, d'histoire, de géographie, de latinité, évitant avec soin, dans ces leçons, tout ce qui pouvait rappeler à l'enfant qu'il était né dans un rang au-dessus des autres citoyens, et ne lui donnant que les connaissances applicables à la destinée du dernier de ses sujets. On eût dit que ce père se hâtait de profiter de l'adversité et de l'éloignement des cours pour élever son fils, non en prince, mais en homme, et pour lui faire une âme adaptée à toutes les fortunes.

A midi, on venait chercher la famille royale pour qu'elle respirât l'air du jardin. Quel que fût le froid, le soleil ou la pluie, les

1. Une révolution, devenue de jour en jour plus violente et plus terrible, avait éclaté depuis trois ans (1789-1792) et menaçait d'emporter la monarchie. Dépouillé de son autorité, abreuvé d'insultes, le roi Louis XVI pressentant le sort que les révolutionnaires préparaient à la royauté, avait tenté de leur échapper et de se mettre, lui et sa famille, sous la sauvegarde de l'armée réunie sur les frontières de l'Est. Arrêté à Varenne, avant qu'il eût pu la rejoindre, il fut ramené à Paris, et, un an après, enfermé dans la tour du Temple, qu'il ne quitta que pour monter à l'échafaud. (21 janvier 1793.)

2. Valet de chambre de Louis XVI. Il eut le courage de tout braver pour rester fidèle à son maître et à la famille royale.

prisonniers descendaient. Ils accomplissaient cette promenade, sous les regards et sous les outrages, comme un des plus rigoureux devoirs de leur captivité. L'exercice violent dans ces cours, les jeux de l'enfant avec sa sœur dans l'intérieur de l'appartement, la vie régulière et sobre, les études familières et douces entre les genoux de son père, les tendres soins de ces trois femmes lui conservaient l'ardeur de vie et la fraîcheur de teint de l'enfance. L'air de la prison le caressait jusque-là autant que l'air des forêts de Saint-Cloud. Les regards de la reine et du roi se rencontraient et se consolaient sur cette tête, où la rigueur des hommes n'empêchait pas la nature de croître et de s'embellir tous les jours.

A deux heures la famille rentrait pour dîner. Les joies intimes et les épanchements familiers, dont ces repas sont le signal dans la maison du pauvre, lui étaient refusés. Le roi lui-même ne pouvait se livrer impunément à l'appétit de sa forte nature. Des yeux comptaient ses morceaux; des ricanements les lui reprochaient. Vers quatre heures, le roi s'endormait quelques moments dans son fauteuil. Les jeunes enfants cessaient, au signe de leur mère, leurs jeux bruyants. Les princesses reprenaient leurs travaux d'aiguille. Le plus profond silence régnait dans la chambre pendant ce sommeil du roi. On n'entendait que le léger froissement des étoffes travaillées par la reine et sa sœur, la respiration du roi et le pas régulier des sentinelles à la porte de l'appartement et au pied de la tour. On eût dit que les persécuteurs et la prison elle-même tout entière se taisaient pour ne pas enlever au roi prisonnier la seule heure qui rendît la liberté à ses pensées et l'illusion des rêves à son âme. A six heures le roi reprenait ses leçons à son fils, et s'amusait avec lui jusqu'au souper. La reine alors déshabillait elle-même l'enfant, lui faisait réciter ses prières et le portait dans son lit.

Quand il était couché, elle se penchait, comme pour l'embrasser une dernière fois, et lui soufflait à l'oreille une courte prière, que l'enfant répétait tout bas pour que les commissaires[1] ne pussent l'entendre. Cette prière, composée par la reine, a été retenue et révélée par sa fille : « Dieu tout-puissant qui m'avez créé et racheté, je vous aime! Conservez les jours de mon père et de ma famille! Protégez-nous contre nos ennemis! Donnez à ma mère, à ma tante, à ma sœur, les forces dont elles ont besoin pour supporter leurs peines! » Cette simple prière des lèvres d'un enfant

1. Envoyés par la municipalité de Paris et par la Convention pour surveiller les augustes captifs. C'étaient d'ordinaire des gens exaltés, grossiers et même crucis, qui prenaient plaisir à insulter et à faire souffrir les prisonniers.

demandant la vie pour son père et la patience pour sa mère était un crime dont il fallait se cacher.

L'enfant endormi, la reine faisait une lecture à haute voix pour l'instruction de sa fille et pour le délassement du roi et des princesses. C'était ordinairement dans un livre d'histoire qui reportait la pensée sur les grandes catastrophes des peuples et des souverains. Lorsque de trop fréquentes allusions à leur propre situation venaient à se présenter dans le cours du récit, la voix de la reine se voilait ou se trempait de larmes intérieures, et les prisonniers échangeaient entre eux un regard, comme si le livre, d'intelligence avec eux, leur eût révélé la crainte ou l'espérance cachée dans le cœur de tous. Le roi, à la fin de la journée, remontait un instant dans la chambre de sa femme, lui prenait la main en la regardant tendrement, et lui disait adieu. Il embrassait ensuite sa sœur et sa fille, et redescendait s'enfermer dans la tourelle à côté de sa chambre où il lisait, méditait et priait jusqu'à minuit.

LAMARTINE.

71. — La bataille de Valmy[1].

Dumouriez avait en vain tenté d'arrêter les Prussiens aux défilés de l'Argonne; il les laisse s'engager sur la route de Paris par Châlons, mais se place derrière eux sur le plateau de Sainte-Ménehould qu'entourent la vallée de l'Auve et, de l'autre côté de la vallée, une chaîne circulaire de hauteurs. Il coupe ainsi les communications de l'ennemi, l'arrête dans sa marche sur Paris et le force de revenir sur lui pour livrer bataille.

En avant de l'Auve, sur une colline située au centre du bassin et que couronnait le moulin de Valmy, Kellermann, chef de l'armée de l'Est, et placé sous les ordres de Dumouriez, a pris une fausse position que commande l'artillerie de l'ennemi en batterie sur les hauteurs opposées, et que menacent sur son flanc gauche et sur son flanc droit deux colonnes d'attaque. Brunswick, général en chef de l'armée prussienne, croyant les Français ébranlés, dirige alors sur leur front, avec ses meilleures troupes, une attaque décisive.

Il était midi. Un brouillard épais, qui jusqu'à ce moment avait enveloppé les deux armées, était dissipé : elles s'apercevaient distinctement, et nos jeunes soldats voyaient les Prussiens s'avancer sur trois colonnes, avec l'assurance de troupes vieilles et aguerries. C'était pour la première fois qu'ils se trouvaient au nombre de cent mille hommes sur le champ de bataille et qu'ils allaient croiser la baïonnette. Ils ne connaissaient encore ni eux ni l'ennemi, et ils se regardaient avec inquiétude. Kellermann entre dans les retranchements, dispose ses troupes par colonnes

1. La bataille de Valmy, appelée aussi *canonnade de Valmy*, parce qu'il y fut tiré plus de 20,000 coups de canon, fut livrée le 20 septembre 1792; ce fut la première bataille rangée gagnée par les soldats de la République.

d'un bataillon de front, et leur ordonne, lorsque les Prussiens seront à une certaine distance, de ne pas les attendre et de courir au-devant d'eux à la baïonnette. Puis il élève la voix et s'écrie : *Vive la nation!* On pouvait dans cet instant être brave ou lâche. Le cri de *vive la nation!* ne fait que des braves, et nos jeunes soldats, entraînés, marchent en répétant le cri de *vive la nation!* A cette vue, Brunswick, qui ne tentait l'attaque qu'avec répugnance et avec une grande crainte du résultat, hésite, arrête ses colonnes, et finit par ordonner la rentrée au camp.

Cette épreuve fut décisive. Dès ce moment, on crut à la valeur de ces *savetiers*, de ces *tailleurs*, qui composaient l'armée française, d'après les émigrés. On avait vu des hommes équipés, vêtus et braves ; on avait vu des officiers décorés et pleins d'expérience : un général Duval dont la belle taille, les cheveux blanchis inspiraient le respect; Kellermann, Dumouriez enfin, opposant tant de constance et d'habileté en présence d'un ennemi si supérieur. Dans ce moment, la révolution française fut jugée, et ce chaos, jusque-là ridicule, n'apparut plus que comme un terrible élan d'énergie.

THIERS.

72. — Situation de la France après les batailles d'Arcole et de Rivoli.

Avant les fameuses campagnes d'Italie de Bonaparte, la France avait remporté de précieux avantages sur ses ennemis et reculé ses frontières, mais elle n'avait pas encore obtenu cette continuité de succès et comme terrassé son plus opiniâtre adversaire l'Autriche. En 1796 et dans les premiers jours de 1797, Bonaparte, transportant la guerre des rochers arides des Alpes dans le riche bassin du Pô, sépare d'abord les Piémontais des Autrichiens à Montenotte, à Millesimo, à Mondovi, détruit trois armées autrichiennes : celle de Beaulieu à Borghetto, celle de Wurmser à Castiglione, à Roveredo, à Bassano, celle d'Alvinzi enfin à Arcole et à Rivoli, et maître de l'immense plaine qu'enferment les Alpes et les Apennins, se prépare à faire face au dernier effort de l'Autriche qui, après lui avoir opposé trois armées sans généraux, ne peut plus envoyer contre lui qu'un général sans armée, l'archiduc Charles.

Jours à jamais célèbres et à jamais regrettables pour nous! A quelle époque notre patrie fut-elle plus belle et plus grande? Les orages de la révolution paraissaient calmés ; les murmures des partis retentissaient comme les derniers bruits de la tempête. On regardait ces restes d'agitation comme la vie d'un État libre. Le commerce et les finances sortaient d'une crise épouvantable; le sol entier, restitué à des mains industrielles [1], allait être fécondé. Un gouvernement composé de bourgeois, nos égaux, régissait la

1. Le sens donné ici au mot *industrielles*, employé pour *industrieuses*, n'est pas à imiter.

République avec modération ; les meilleurs étaient appelés à leur succéder. Toutes les voies étaient libres. La France, au comble de la puissance, était maîtresse de tout le sol qui s'étend du Rhin aux Pyrénées, de la mer aux Alpes. La Hollande, l'Espagne allaient unir leurs vaisseaux aux siens, et attaquer de concert le despotisme maritime. Elle était resplendissante d'une gloire immortelle. D'admirables armées faisaient flotter ses trois couleurs, à la face des rois qui avaient voulu l'anéantir. Vingt héros, divers de caractère et de talent, pareils seulement par l'âge et le courage, conduisaient ses soldats à la victoire. Hoche, Kléber, Desaix, Moreau, Joubert, Masséna, Bonaparte, et une foule d'autres encore s'avançaient ensemble. On pesait leurs mérites divers; mais aucun œil encore, si perçant qu'il pût être, ne voyait dans cette génération de héros les malheureux ou les coupables; aucun œil ne voyait celui qui allait expirer à la fleur de l'âge, atteint d'un mal inconnu [1], celui qui mourrait sous le poignard musulman [2] ou sous le feu ennemi [3], celui qui trahirait sa patrie [4] : tous paraissaient grands, purs, heureux, pleins d'avenir !

THIERS.

73. — Impressions de l'armée française en entrant dans la Terre-Sainte [5].

On avait passé les limites de l'Afrique, on était en Asie ; on allait traverser la Terre-Sainte. Les soldats se livrèrent à toutes sortes de conjectures. Tous se faisaient une fête d'aller à Jérusalem ; cette fameuse Sion parlait à toutes les imaginations et réveillait toute espèce de sentiments. Les chrétiens leur avaient montré dans le désert un puits où la Vierge, venant de Syrie, s'était reposée avec l'enfant Jésus. Les généraux avaient comme drogmans [6], intendants ou secrétaires, un grand nombre de Syriens qui parlaient un peu la langue franque, jargon italien ; ils expliquaient aux soldats toutes les traditions de leurs légendes chargées de superstitions... Quelques vieux soldats qui avaient été élevés dans les séminaires chantaient les cantiques et les com-

1. Hoche, mort à 29 ans, en 1797 ; il avait été général en chef à 24 ans.
2. Kléber, assassiné au Caire le 14 juin 1800 ; il était à la tête de l'armée d'Égypte.
3. Desaix, tué sur le champ de bataille de Marengo, le 14 juin 1800, au milieu d'une charge qui décida de la victoire.
4. Moreau, blessé à mort par un boulet à la bataille de Dresde, le 27 août 1813.
5. Rapprocher ce morceau de celui de Michaud, p. 204. — L'armée française marchait, de l'Égypte qu'elle avait soumise, à la conquête de la Syrie, sous la conduite du général Bonaparte.
6. *Drogmans*. Nom donné aux interprètes en Orient.

plaintes de Jérémie, que l'on entend pendant la semaine sainte dans les églises d'Europe.

En sortant de Gaza [1], l'armée prit à gauche et marcha au milieu d'une plaine de six lieues de large. A gauche, elle avait les dunes qui bordent la mer, et à droite les premiers mamelons des montagnes de la Palestine, qui vont en s'élevant pendant quatre ou cinq lieues, puis descendent sur l'autre revers jusqu'au Jourdain. Le 1er mars, après une journée de sept lieues, l'armée campa à Esdoud [2]; elle passa à gué le torrent qui descend de Jérusalem et se jette dans la mer à Ascalon [1]. Cette dernière ville est célèbre par les siéges et batailles qui l'ont illustrée dans les guerres des croisades. Napoléon employa trois heures à parcourir le champ de bataille d'Ascalon, où Godefroy battit l'armée du soudan d'Égypte [3].

En campant sur les ruines de ces anciennes villes, on lisait tous les soirs l'Écriture sainte à haute voix, sous la tente du général en chef. L'analogie et la vérité des descriptions étaient frappantes; elles conviennent encore à ce pays après tant de siècles et de vicissitudes. Le 2 mars, après sept lieues de marche, on campa à Ramleh, à sept lieues de Jérusalem. Les coureurs s'approchèrent à trois lieues de la ville sainte. L'armée brûlait de voir la colline du Calvaire, le Sépulcre, le plateau du temple de Salomon; elle éprouva un sentiment de peine lorsqu'elle reçut l'ordre de tourner à gauche, mais il était pressant d'occuper Jaffa [1], où une nombreuse garnison travaillait à se fortifier.

Les Pères de la Terre-Sainte [4] amenèrent la population de Nazareth, hommes et femmes, au nombre de plusieurs milliers. Le bonheur de ces chrétiens ne se peut exprimer; après tant de siècles d'oppression, ils voyaient des hommes de leur religion! leur plaisir était de parler de la Bible, qu'ils savaient mieux que les soldats français. Napoléon revêtit de pelisses [5] trois de leurs chefs qui avaient plus de quatre-vingt-dix ans; un d'eux avait cent un ans, et lui présenta quatre générations. Le général en chef le fit dîner avec lui. Ce vieillard ne disait pas trois mots qu'il n'y

1. *Gaza*, *Ascalon*, *Jaffa*. Anciennes villes des Philistins, sur la Méditerranée. Gaza est encore un port de commerce; Ascalon est en ruines.

2. *Esaoud*. Point géographique sans importance.

3. Victoire remportée par les chrétiens en 1099, après la prise de Jérusalem.

4. *Pères de la terre sainte*. Noms donnés aux religieux dont les couvents sont établis à Jérusalem et en Palestine, et qui accueillent et protégent les pèlerins chrétiens.

5. *De pelisses*. La pelisse, espèce de vêtement extérieur de la forme d'une veste ou d'un manteau, est le signe du pouvoir chez les Orientaux et chez les Arabes. Revêtir quelqu'un de la pelisse, c'est donc le créer ou le maintenir chef en lui donnant la marque publique de la puissance.

mêlât une parole tirée de l'Écriture sainte. La fidélité de ces chrétiens ne se démentit ni dans la bonne, ni dans la mauvaise fortune de l'armée; ils lui furent utiles pendant toute la durée du siége[1].

NAPOLÉON.

74. — Passage du Saint-Bernard par l'armée française[2].

I. PRÉPARATIFS ET DÉPART DE L'AVANT-GARDE.

Toutes ces dispositions étaient achevées; les troupes commençaient à paraître; le général Bonaparte, établi à Lausanne[3], les inspectait toutes, leur parlait, les animait du feu dont il était plein, et les préparait à l'immortelle entreprise qui devait prendre place dans l'histoire à côté de la grande expédition d'Annibal[4]. Il avait eu soin d'ordonner deux inspections : une première à Lausanne, une seconde à Villeneuve[3]. Là, on passait en revue chaque fantassin, chaque cavalier; et, au moyen de magasins improvisés dans chacun de ces lieux, on fournissait aux hommes les souliers, les vêtements, les armes qui leur manquaient. La précaution était bonne, car, malgré toutes les peines qu'il s'était données, le premier consul voyait souvent arriver de vieux soldats dont les vêtements étaient usés, dont les armes étaient hors de service. Il s'en plaignait vivement, et faisait réparer les omissions dont la précipitation ou la négligence des agents, toujours inévitable à un certain degré, était la cause. Il avait poussé la prévoyance jusqu'à faire placer au pied du col des ateliers de bourreliers, pour réparer les harnais de l'artillerie. Il avait écrit lui-même plusieurs lettres sur ce sujet, en apparence si vulgaire; et nous citons cette circonstance pour l'instruction des généraux et des gouvernements à qui la vie des hommes est confiée, et qui ont souvent la paresse ou la vanité de négliger de tels détails. Rien, en effet, de ce qui peut contribuer au succès des opérations, à la sûreté des soldats,

1. Il s'agit du siége de Saint-Jean-d'Acre, ville forte de la Syrie (1799).

2. Le général Bonaparte, alors premier consul, allait, dans l'immortelle campagne de 1800, chasser de l'Italie les Autrichiens, maîtres de tout le bassin du Pô. — Le *col* du Saint-Bernard est situé au nord-est du mont du même nom, dans les Alpes pennines (entre le mont Blanc et le mont Saint-Gothard), et conduit sur le revers italien dans le val d'Aoste.

3. Lausanne, ville suisse, sur le revers oriental du mont Jura, capitale du canton de Vaud. — Villeneuve, petite ville suisse, à l'extrémité orientale du lac de Genève. — Martigny, petite ville suisse, canton du Valais, à l'ouverture de la vallée de la Drance que suit la route qui conduit au *col* du Saint-Bernard. — Saint-Pierre, village entre Martigny et le couvent du Saint-Bernard. — Saint-Remy, village sur le revers méridional des Alpes à deux lieues du col.

4. *Annibal*, général carthaginois, qui conduisit son armée de l'Espagne en Italie en franchissant les Alpes et qui mit Rome à deux doigts de sa perte.

n'est au-dessous du génie ou du rang des chefs qui commandent.

Les divisions étaient échelonnées depuis le Jura jusqu'au pied du Saint-Bernard, pour éviter l'encombrement. Le premier consul était à Martigny [1], dans un couvent de Bernardins. De là il ordonnait tout, et ne cessait de correspondre avec Paris et avec les autres armées de la République. Il fit donner enfin l'ordre du passage. Quant à lui, il resta de ce côté-ci du Saint-Bernard, pour correspondre le plus longtemps possible avec le gouvernement et pour tout expédier lui-même au delà des monts. Berthier [2], au contraire, devait se transporter de l'autre côté du Saint-Bernard pour recevoir les divisions et le matériel que le premier consul allait lui envoyer.

Lannes [2] passa le premier, à la tête de l'avant-garde, dans la nuit du 14 au 15 mai. Il commandait six régiments de troupes d'élite parfaitement armés, et qui, sous ce chef bouillant, quelquefois insubordonné, mais toujours si habile et si vaillant, allaient tenter gaiement cette marche aventureuse. On se mit en route entre minuit et deux heures du matin, pour devancer l'instant où la chaleur du soleil faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col, à l'hospice même du Saint-Bernard, et deux heures seulement pour redescendre à Saint-Remy [1]. On avait donc le temps de passer avant le moment du plus grand danger. Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car on les avait obligés à prendre du biscuit pour plusieurs jours, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices, rêvant la conquête de cette Italie, où ils avaient goûté tant de fois les jouissances de la victoire, et ayant le noble pressentiment de la gloire immortelle qu'ils allaient acquérir. Pour les fantassins, la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride : c'était sans danger à la montée, mais à la descente, le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva en effet quelques accidents de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point

1. *Martigny*, *Saint-Remy*. Voir p. 235, note 3.
2. *Berthier*, *Lannes*, célèbres généraux devenus plus tard maréchaux de l'Empire.

de cavaliers. Vers le matin, on parvint à l'hospice, et là une surprise, ménagée par le premier consul, ranima les forces et la bonne humeur de ces braves troupes. Les religieux, munis d'avance des provisions nécessaires, avaient préparé des tables, et servirent à chaque soldat une ration de pain, de vin et de fromage. Après un moment de repos on se remit en route et on descendit à Saint-Remy sans événement fâcheux. Lannes s'établit immédiatement sur le revers de la montagne, et fit toutes les dispositions nécessaires pour recevoir les autres divisions et particulièrement le matériel.

II. PASSAGE DU MATÉRIEL ET DE L'ARTILLERIE.

Chaque jour il devait passer l'une des divisions de l'armée. L'opération devait donc durer plusieurs jours, surtout à cause du matériel qu'il fallait faire passer avec les divisions. On se mit à l'œuvre pendant que les troupes se succédaient. On fit d'abord voyager les vivres et les munitions. Pour cette partie du matériel, qu'on pouvait diviser, placer sur le dos des mulets, dans de petites caisses, la difficulté ne fut pas aussi grande que pour le reste. Elle ne consista que dans l'insuffisance des moyens de transport, car, malgré l'argent prodigué à pleines mains, on n'avait pas autant de mulets qu'il en aurait fallu pour l'énorme poids qu'on avait à transporter de l'autre côté du Saint-Bernard. Cependant les vivres et les munitions ayant passé à la suite des divisions de l'armée, et avec le secours des soldats, on s'occupa enfin de l'artillerie. Les affûts et les caissons avaient été démontés, comme nous l'avons dit, et placés sur des mulets. Restaient les pièces de canon elles-mêmes, dont on ne pouvait pas réduire le poids par la division du fardeau. Pour les pièces de douze surtout, et pour les obusiers, la difficulté fut plus grande qu'on ne l'avait d'abord imaginé. Les traîneaux à roulettes construits dans les arsenaux ne purent servir. On imagina un moyen qui fut essayé sur-le-champ, et qui réussit : ce fut de partager par le milieu des troncs de sapin, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Grâce à ces précautions, aucun choc ne pouvait l'endommager. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et servirent à élever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile : on ne pouvait l'opérer qu'à force de bras, et on courait des dangers infinis, parce qu'il fallait retenir la pièce et l'empêcher, en la retenant, de rouler dans les précipices. Malheureusement les mulets com-

mençaient à manquer; les muletiers surtout, dont il fallait un grand nombre, étaient épuisés. On songea dès lors à recourir à d'autres moyens. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon qu'ils consentiraient à traîner de Saint-Pierre[1] à Saint-Remy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour pour la descendre. Quelques centaines de paysans se présentèrent et transportèrent en effet quelques pièces de canon, conduits par les artilleurs qui les dirigeaient. Mais l'appât même du gain ne put pas les décider à renouveler cet effort. Ils disparurent tous, et malgré les officiers envoyés à leur recherche et prodiguant l'argent pour les ramener, il fallut y renoncer et demander aux soldats des divisions de traîner eux-mêmes leur artillerie. On pouvait tout obtenir de ces soldats dévoués. Pour les encourager, on leur promit l'argent que les paysans épuisés ne voulaient plus gagner, mais ils le refusèrent, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons, et ils se saisirent des pièces abandonnées. Des troupes de cent hommes, sorties successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Arrivé au faîte des monts, on trouvait les rafraîchissements préparés par les religieux du Saint-Bernard; on prenait quelque repos pour recommencer à la descente de plus grands et de plus périlleux efforts. On vit ainsi les divisions Chambarlhac et Monnier traîner elles-mêmes leur artillerie; et, l'heure avancée ne permettant pas de descendre dans la même journée, elles aimèrent mieux bivouaquer dans la neige que de se séparer de leurs canons. Heureusement, le ciel était serein, et on n'eut pas à braver, outre les difficultés des lieux, les rigueurs du temps.

III. BONAPARTE AU SAINT-BERNARD.

Bonaparte était encore à Martigny, ne voulant pas traverser le Saint-Bernard qu'il n'eût assisté de ses propres yeux à l'expédition des dernières parties du matériel. Il se mit enfin en marche pour traverser le col le 20, avant le jour. L'aide de camp Duroc, et son secrétaire de Bourrienne l'accompagnaient. Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes[2] sur un cheval fou-

1. *Saint-Pierre.* Voir p. 235, note 3.
2. Allusion au tableau du peintre David dans lequel le premier consul est représenté sur un cheval qui se cabre au milieu des rochers.

gueux; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard, monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisait conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Le conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition.

Ce montagnard vient de mourir de nos jours, dans son pays, propriétaire du champ que le dominateur du monde lui avait donné. Cet acte singulier de bienfaisance, dans un moment de si grande préoccupation, est digne d'attention. Si ce n'est là qu'un pur caprice du conquérant, jetant au hasard le bien ou le mal, tour à tour renversant des empires ou édifiant une chaumière; de tels caprices sont bons à citer, ne serait-ce que pour tenter les maîtres de la terre; mais un pareil acte révèle autre chose. L'âme humaine, dans ces moments où elle éprouve des désirs ardents, est portée à la bonté, elle fait le bien comme une manière de mériter celui qu'elle sollicite de la Providence.

THIERS.

73. — Première distribution des croix de la Légion d'honneur à l'armée au camp de Boulogne [1].

Napoléon voulut distribuer lui-même à l'armée les croix qui devaient être données en échange des armes d'honneur [2] supprimées,

1. L'ordre fut institué sous le consulat, le 19 mai 1802; la distribution dont il s'agit ici eut lieu le 16 août 1804, quelques mois après l'établissement de l'Empire.

2. Sous la République, les soldats qui s'étaient distingués par une action d'éclat, recevaient comme récompense une *arme d'honneur*, une épée, un sabre, etc.

et célébrer cette cérémonie le jour anniversaire de sa naissance, au bord même de l'Océan, en présence des escadres anglaises.

Il fit choisir un emplacement situé à la droite de Boulogne, le long de la mer, non loin de la colonne qu'on a depuis érigée en ces lieux. Cet emplacement, ayant la forme d'un amphithéâtre demi-circulaire qu'on aurait construit à dessein au bord du rivage, semblait avoir été préparé par la nature pour quelque grand spectacle national. L'espace fut calculé de manière à pouvoir y placer toute l'armée. Au centre de cet amphithéâtre fut élevé un trône pour l'Empereur, adossé à la mer, et faisant face à la terre. A droite et à gauche, des gradins avaient été construits pour recevoir les grands dignitaires, les ministres, les maréchaux. En prolongement sur les deux ailes devaient se déployer les détachements de la garde impériale. En face, sur le sol incliné de cet amphithéâtre naturel, devaient se ranger, comme autrefois le peuple romain dans ses vastes arènes, les divers corps de l'armée, formés en colonnes serrées, et disposés en rayons qui aboutissaient au trône de l'Empereur comme à un centre.

Le 16 août, lendemain de la Saint-Napoléon, les troupes se rendirent sur le lieu de la fête, à travers les flots d'une immense population accourue de toutes les provinces voisines pour assister à ce spectacle. Cent mille hommes, presque tous vétérans de la République, les yeux fixés sur Napoléon, attendaient le prix de leurs exploits. Les soldats et officiers qui devaient recevoir des croix étaient sortis des rangs et s'étaient avancés jusqu'au pied du trône impérial. Napoléon, debout, leur lut la formule si belle du serment de la Légion d'honneur, puis tous ensemble, au bruit des fanfares et de l'artillerie, répondirent : *Nous le jurons !* Ils vinrent ensuite, pendant plusieurs heures, recevoir les uns après les autres cette croix, qui allait remplacer la noblesse du sang. D'anciens gentilshommes montaient avec de simples paysans les marches de ce trône, également ravis d'obtenir les distinctions décernées à la bravoure, et tous se promettant de verser leur sang sur la côte d'Angleterre [1], pour assurer à leur patrie, et à l'homme qui la gouvernait, l'empire incontesté du monde.

THIERS.

1. L'armée française était alors réunie sur les côtes de la Manche pour une descente en Angleterre que Napoléon méditait. Cette descente n'eut pas lieu par suite de la guerre que l'Autriche déclara à la France, en 1805.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

Tous les exemplaires de cet ouvrage sont revêtus de notre griffe.

Gᵉ. Wezobry, F. Tandou

A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire de France, par MM. *Marguerin* et *Hubault*. Deuxième édition revue. 1 fort vol. in-12. Prix broché, 2 fr. 75 c.

Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Paris.

Histoire des temps modernes, par *les mêmes*. 1 fort vol. in-12. Prix broché, 2 fr. 75 c.

Études sur la signification des mots et la propriété de l'expression ou Cours complémentaire de grammaire et de langue française, par M. *L.-C. Michel*. 1 vol. grand in-8. Prix cartonné, 1 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, 7, RUE SAINT-BENOIT.

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

DE PROSE ET DE VERS

AVEC DES

NOTES POUR L'INTELLIGENCE DU TEXTE

ET L'ÉTUDE DE LA LANGUE

PAR

MM. MARGUERIN ET MICHEL

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

2e Partie

PARIS

DEZOBRY, Fd TANDOU ET Cie, LIB.-ÉDITEURS

RUE DES ÉCOLES, 78

Près du Musée de Cluny et de la Sorbonne

1863

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
740414
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1916
R L

PRÉFACE

Ce second *Recueil de morceaux choisis* forme la suite, et en quelque sorte le complément du premier, publié il y a quinze mois, et accueilli avec faveur dans les écoles. Il est fait dans le même esprit, il tend au même but, il est composé sur le même plan. Seulement, comme les élèves auxquels il est destiné sont plus âgés et plus instruits, comme ils ont déjà l'intelligence et le jugement mieux exercés, ce plan se développe avec plus de variété et d'aisance; nous nous y sommes trouvés en effet moins restreints, pour le choix des morceaux, par cette condition rigoureuse de simplicité d'idées et de langage dont nous n'avions pas voulu nous départir dans le volume précédent.

Or, notre plan ne se borne pas, ainsi que nous l'avons déjà dit, à meubler la mémoire de quelques fragments littéraires plus ou moins remarquables; nous voulons trouver même dans ces exercices mnémoniques un auxiliaire inséparable de l'étude pratique de la langue; nous voulons surtout en faire un précieux instrument du développement moral et intellectuel de la jeunesse. Nous

nous servons donc de ces modèles pour ouvrir son cœur à tous les sentiments généreux et sa conscience à tous les principes de justice et de devoir, pour initier sa raison naissante aux grandes idées d'ordre, de morale et de civilisation dont l'influence est si décisive sur la conduite de la vie privée et publique, comme sur la prospérité des sociétés.

A notre époque, plus que jamais, l'éducation a le devoir rigoureux de préparer dans l'enfant l'honnête homme et le bon citoyen, et de faire concourir à ce but toutes les branches de l'instruction classique.

Dans cet esprit, et grâce au degré plus avancé des élèves, nous avons admis dans ce volume des sujets d'une portée plus élevée soit pour le fond, soit pour la forme. Sans écarter ceux qui ont pour objet la connaissance de la nature et du monde physique, nous avons pu y faire une plus large part à ceux de l'ordre rationnel et y aborder, dans une limite convenable, les études morales, les peintures de caractères, les leçons de l'histoire et les grands traits de la civilisation.

Quant à l'étude de la langue, nos observations et nos remarques ont dû aussi se modifier et s'élever progressivement.

Nous avons insisté particulièrement dans le premier recueil sur les anomalies et les difficultés grammaticales, ainsi que sur l'explication des mots et des locutions qui avaient besoin d'éclaircissements pour être mis à la portée des élèves. Nous leur avons donné ainsi une première idée de la liberté et du génie de notre langue. Nous avons appelé leur attention sur la valeur propre des mots d'après les éléments étymologiques qui les constituent, sur le rôle des radicaux, des préfixes et des désinences, sur les principes d'après lesquels se forment les familles de mots, et dont la connaissance répand une si vive lumière sur la propriété de l'expression.

Tout en continuant dans ce second recueil les observations de cette nature, nous nous attachons de préférence à rendre compte des sens divers que peut présenter une même expression, des nuances plus ou moins délicates à discerner entre des expressions qui semblent, au premier coup d'œil, pouvoir être prises l'une pour l'autre, des tours particuliers et des artifices de style qui modifient la signification primitive des mots pour leur en donner une toute conventionnelle. C'est-à-dire que nous rattachons plus spécialement à ce volume l'étude des *sens divers du même mot*, celle de la *synonymie*, des *figures* et des *gallicismes*, au double point de vue de la justesse et de la vivacité de la pensée et du langage.

Nous avons jugé utile d'ajouter quelques observations sur les formes particulières de la langue poétique et de la versification française. Elles ont moins pour objet d'enseigner aux élèves la facture et le mécanisme des vers, que de les exercer à en mieux sentir l'harmonie et le rhythme, et à les réciter avec plus d'intelligence et de goût.

Nous embrassons donc dans ces deux volumes tout ce qui se rattache à l'étude complète et raisonnée du langage soit au point de vue des difficultés grammaticales, soit au point de vue du style. Nous y conduisons les élèves jusqu'au seuil de la composition proprement dite, ou de l'art d'écrire, dont les principes seront l'objet d'un volume spécial qui suivra celui-ci.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

Pages

Préface 7

1. Dieu révélé par ses ouvrages. *L. Racine* 8
2. L'hymne du soir ou la prière universelle. *Lamartine* 9
3. Harmonie des mouvements et des bruits des végétaux agités par le vent. *Bernardin de Saint-Pierre* 10
4. Le printemps en Bretagne. *Chateaubriand* 11
5. La Suisse vue du haut du Jura. *Cuvier* 12
6. Les montagnes du Valais. *J.-J. Rousseau* 13
7. La campagne romaine. *Chateaubriand* 14
8. Aspect de Jérusalem et de la Judée. *Idem* 15
9. Reproduction des végétaux. *Bossuet* 16
10. Une génération de végétaux enfermée en petit dans un seul germe *Malebranche* 17
11. Les nids des oiseaux. *Delille* 18
12. Merveilleuse appropriation des œufs aux besoins des petits qui en éclosent *Malebranche* 19
13. La maison de campagne et les plaisirs champêtres. *J.-J. Rousseau* 19
14. Souvenirs et jouissances de la vie des champs. *Lamartine* 21
15. Le bœuf. *Buffon* 23
16. La chèvre. *Idem* 24
17. Le cheval *Idem* 24
18. L'âne. *Idem* 26
19. Le chien. *Idem* 27
20. La fenaison. *Autran* 28
21. La vendange. *V. de Laprade* 29
22. L'éducation des abeilles. *Marmontel* 30
23. Sympathies entre l'homme et les animaux. *Lamartine* 31
24. La maisonnette. *Guizot* 33
25. Le jardinet. *Lamartine* 33
26. Le petit bois. *Ducis* 34
27. Les deux tapis. *A. Karr* 36
28. Le coin du feu. *Delille* 37
29. La chute du chêne. *Chénedollé* 38
30. Le voyageur à pied. *J.-J. Rousseau* 39

Pages.
31. Une nuit à la belle étoile. . *J.-J. Rousseau*..... 39
32. La visite au toit paternel. *Chateaubriand*..... 40
33. Mobilité des pensées de l'homme. *Boileau*..... 41
34. Le hérisson et les lapins. *Florian*..... 42
35. L'égoïste. *La Bruyère*..... 43
36. Le colimaçon. *Arnault*..... 44
37. Le chat et le vieux rat. *La Fontaine*..... 45
38. La prudence et l'ambition. *Boileau*..... 47
39. Le singe et le chat. *La Fontaine*..... 48
40. Le rat et l'huître. *Idem*..... 48
41. Les deux paysans et le nuage. *Florian*..... 50
42. La prévention. *Lesage*..... 51
43. Le petit-maître. *La Bruyère*..... 52
44. Les métamorphoses du singe. *Lebailly*..... 52
45. Le singe et le léopard. *La Fontaine*..... 53
46. Le fat. *La Bruyère*..... 54
47. L'impertinent. *Idem*..... 55
48. Le disputeur. *Rulhière*..... 56
49. Le chêne et les buissons. *Arnault*..... 56
50. De l'émulation et de la jalousie. *La Bruyère*..... 59
51. Les chats en société de commerce. *Viennet*..... 59
52. La pie. *Lamotte*..... 61
53. L'usurier hypocrite. *Lesage*..... 63
54. Leçon de l'usurier à son fils. *Boileau*..... 64
55. Le savetier et le financier. *La Fontaine*..... 65
56. Fausses opinions des hommes sur la fortune. *Boileau*..... 67
57. La vraie charité. *J.-J. Rousseau*..... 68
58. Le roi Alphonse III. *Florian*..... 69
59. La justice et la charité. *Lamennais*..... 70
60. La charité chrétienne. *Chateaubriand*..... 71
61. L'amour du pays natal. *Idem*..... 73
62. Hymne à la France. *A. Chénier*..... 74

LIVRE II.

Introduction au livre II..... 76
1. Jésus-Christ. *Chateaubriand*..... 81
2. Ce que Jésus-Christ a souffert pour les hommes. *Corneille*..... 84
3. Le vendredi saint ou le dernier soupir de l'Homme-Dieu. *C. Delavigne*... 85
4. La prière. *Lamennais*..... 86
5. Mort d'une femme chrétienne. *D'Aguesseau*..... 87
6. La nature brute. *Buffon*..... 88
7. La nature cultivée. *Idem*..... 90
8. Réaction de la nature contre les travaux de l'homme qui ne sont pas en harmonie avec ses lois. *Bernardin de Saint-Pierre*..... 91
9. Le désert de l'Arabie. *Buffon*..... 92
10. Les savanes. *Idem*..... 93
11. Les cris nocturnes des animaux dans une forêt primitive. *Humboldt* (traduit de)..... 94
12. La mer. *Buffon*..... 96

Pages.
13. Un naufrage. *Foé* (traduit de)..... 97
14. Naissance et action des fleuves. *Cuvier*..... 99
15. Comment s'est créé le sol de la Hollande. *Thiers*..... 100
16. Renaissance de la nature à l'équinoxe du printemps. *Bernardin de Saint-Pierre*..... 101
17. Le réveil des insectes, au printemps, dans les Alpes. *Tschudi* (traduit de).. 102
18. Développement de la végétation printanière dans les champs et les bois. *Bernardin de Saint-Pierre*..... 104
19. Excellence de la nature de l'homme. *Buffon*..... 105
20. Immortalité de l'âme. *L. Racine*..... 106
21. Acte de foi et d'espérance. *Lamartine*..... 108
22. Merveilleux mécanisme du corps humain. *Bossuet*..... 109
23. Empire de l'âme sur le corps. *Idem*..... 111
24. La nourriture et le sommeil. *Fénelon*..... 112
25. Phénomènes de la mémoire. *Idem*..... 113
26. Faux bonheur de l'impie. *Racine*..... 115
27. Le mauvais fils. *Diderot*..... 116
28. Le mauvais fils puni. *Idem*..... 117
29. Un père à son fils qui a cherché à le tromper par ses mensonges. *Corneille*.. 118
30. Comment les fils doivent regretter leur père. *D'Aguesseau*..... 120
31. Dernières paroles de Charles Ier à ses enfants avant de monter sur l'échafaud. *Guizot*..... 122
32. La foi en la Providence. *Lamennais*..... 123
33. La veuve du marin. *Chateaubriand*..... 124
34. L'étude. *P. Lebrun*..... 125
35. Le retour de l'école. *V. Hugo*..... 126
36. Un premier triomphe littéraire. *Marmontel*..... 127
37. Un début dans la vie. *Flourens*..... 128
38. L'enfance du général Drouot. *Lacordaire*..... 132
39. Les derniers instants de Socrate. *Barthélemy*..... 133
40. Alliance de la pauvreté et de la grandeur chez les Romains. *Bossuet*..... 136
41. Sparte et Athènes. *Idem*..... 137
42. Alexandre le Grand; fondation et ruine de son empire. *Idem*..... 139
43. Génie et aptitude des Carthaginois pour le commerce. *Rollin*..... 141
44. Rome et Annibal. *Montesquieu*..... 142
45. Établissement et conquêtes du christianisme. *Fénelon*..... 145

LIVRE III.

Introduction au livre III..... 147
1. L'église. *Fénelon*..... 151
2. Le presbytère. *Lamartine*..... 152
3. La journée du curé de village. *Idem*..... 154
4. Une promenade de Fénelon. *Andrieux*..... 155
5. Impressions du jeune soldat au début de la vie militaire. *Chateaubriand*.. 158
6. La bataille. *Lamartine*..... 160
7. Les pêcheurs. *Lamennais*..... 163
8. La barque réparée. *Autran*..... 164
9. Les laboureurs..... 165

Pages.
10. Avantages de la condition de l'ouvrier des champs sur celle de l'ouvrier des villes. *Lamartine*..... 167
11. L'Évangile est le livre des simples. *De Saey*..... 168
12. Contre la mollesse. *Fénelon*..... 170
13. La goutte et Franklin. *Franklin*..... 171
14. Impôts que nos vices prélèvent sur nous. *Idem*..... 176
15. Le vice et ses conséquences funestes. *Massillon*..... 177
16. L'homme, la vigne et le marais, ou le progrès dans le mal. *Lamennais*.... 178
17. Le faux point d'honneur. *Mme de Sévigné*..... 178
18. Les fausses vocations. *J.-J. Rousseau*..... 180
19. Le bourgeois entêté de noblesse. *Molière*..... 181
20. La manie des petites commodités. *La Bruyère*..... 184
21. Un Persan à Paris. *Montesquieu*..... 185
22. Un repas de mauvais goût au XVIIe siècle. *Boileau*..... 185
23. Une leçon de grammaire. *Molière*..... 189
24. Une leçon de cosmographie. *Fontenelle*..... 191
25. La manie de juger. *Racine*..... 193
26. La manie de plaider. *Idem*..... 198
27. La manie des collections. *La Bruyère*..... 204
28. La ruse aux prises avec l'avarice. *Brueys*..... 207
29. L'avocat malhonnête pris dans ses propres filets. *Idem*..... 212
30. Le duc et le tailleur. *Saint-Simon*..... 215
31. L'observateur mal récompensé. *Voltaire*..... 217
32. Une journée de Mme de Maintenon. *Mme de Maintenon*..... 220
33. Comment on peut être vieux, pauvre, aveugle, et heureux. *Lamartine*.... 224
34. L'homme est fait pour la société. *Thiers*..... 226
35. De la propriété. *Idem*..... 227
36. Le travail, base et mesure de la propriété. *Idem*..... 228
37. Progrès de la civilisation par le progrès des sciences. *Cuvier*..... 229
38. Naissance et développement de la civilisation. *E. Legouvé*..... 231
39. La machine à vapeur. *V. de Laprade*..... 232
40. État de la civilisation au XIVe siècle. *Voltaire*..... 233
41. La vitre cassée. *Bastiat*..... 236
42. Rôle des diverses classes dans la société; comment elles s'élèvent et pourquoi elles tombent. *Thiers*..... 237
43. L'homme heureux par la sagesse et l'industrie. *De Lauvergne*..... 239

RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

LIVRE PREMIER

DES SENS DIFFÉRENTS DANS LESQUELS LES MOTS PEUVENT ÊTRE PRIS.

Sens propre ou primitif. Sens dérivé et figuré.

La signification PROPRE ou PRIMITIVE des mots est déterminée par les éléments qui les constituent.

Ces éléments sont : le RADICAL, les PRÉFIXES, les DÉSINENCES.

L'étude de la signification propre des mots forme la partie de la grammaire désignée sous le nom d'*Étymologie*[1].

La construction ou la place et l'arrangement des mots est déterminée à son tour par cette partie de la grammaire désignée sous le nom de *Syntaxe*.

Mais les mots ne conservent pas toujours et partout leur signification propre et primitive. Les besoins et les mouvements de la pensée, les changements de l'usage les détournent souvent de cette signification première, pour leur prêter, suivant les circonstances où ils sont employés, un sens fort éloigné du sens

1. L'étude de la signification des mots d'après les éléments dont ils sont formés est malheureusement une des parties les plus négligées, sinon entièrement oubliées des études grammaticales. Elle est cependant de beaucoup la plus importante, puisqu'elle fournit le moyen le plus efficace de donner de la justesse aux idées, de la rectitude au langage et au jugement, en faisant attacher aux mots le sens exact et précis qui leur appartient. Nous engageons les maîtres et les élèves, pour compléter les explications nécessairement sommaires que nous donnons ici, à recourir à l'ouvrage élémentaire où cette matière est traitée explicitement, et qui a pour titre : *Études sur la signification des mots et la propriété de l'expression. Paris*, Dezobry, Fd Tandou et Cie.

primitif, bien qu'il soit toujours possible de découvrir les raisons qui ont amené et motivé ces transformations successives.

Il en est de même de la construction des phrases. Ici encore, l'usage, les besoins de la pensée introduisent des infractions fréquentes aux règles de la syntaxe, et produisent dans le style des tours de phrase et des formes de construction parfaitement légitimes dans la langue, quoiqu'elles se trouvent en opposition avec la lettre des principes de la grammaire.

Il est donc très-important de remarquer et de noter ces formes particulières afin de pouvoir les imiter, en discernant celles qui sont conformes au génie de la langue, de celles qui ne le sont pas.

Les explications dans lesquelles nous allons entrer ont pour objet de préparer les élèves à faire cette étude et à profiter des observations auxquelles peuvent donner lieu les morceaux qu'ils étudient.

Si vous examinez avec attention les mots suivants : *mont, montée, montagne, monticule, montagnard, montueux, monter, montant, monteur, montage, monture,* vous ne tardez pas à remarquer que tous ces mots ont la première syllabe commune, *mont,* et ne diffèrent qu'à cause de leurs diverses désinences. Voilà pour la forme : quant au sens, vous remarquez également qu'ils expriment tous une idée d'*élévation,* mais que cette idée se modifie dans chacun d'une manière différente suivant les différentes désinences.

Ainsi, *mont* signifie une élévation sur la surface terrestre ;
Montée, le chemin qu'il faut faire pour gravir cette élévation;
Montagne, un ensemble, une réunion de monts ;
Monticule, monceau, un petit mont ;
Montagnard, un habitant de la montagne ;
Montueux, qui a des monts, où l'on trouve des monts ;
Monter, l'action de gravir, de s'élever ;
Montant, monteur, celui qui fait cette action ;
Monture, ce qui sert à monter ; ce sur quoi on est monté.

On voit parfaitement d'après ce rapprochement le rôle que joue le radical et celui que remplissent les désinences. Passons au rôle des préfixes. Examinez de nouveau, dans la famille du radical *mont,* les mots suivants : *monter,* DÉ*monter,* RE*monter,* SUR*monter,* INSUR*montable,* ULTRA*montain.*

Vous voyez ici que la syllabe qui forme le radical est précédée de syllabes de différente nature qui appartiennent toutes à l'es-

pèce de mots appelés *prépositions* et qu'on nomme *préfixes*. Chaque préfixe donne un sens particulier au radical. La comparaison de la signification de chacun de ces mots vous donne donc une idée du rôle que jouent les préfixes et du changement de signification qu'elles font subir au radical. La famille de *port, porte,* mettra ce rôle encore mieux en évidence : *porter,* APP*orter,* COM*porter,* DÉ*porter,* EM*porter,* EX*porter,* IM*porter,* OP*portun,* RE*porter,* RAP*porter,* RÉIM*porter,* SUP*porter,* TRANS*porter.*

Les éléments de la signification des mots sont donc le *radical,* les *désinences* et les *préfixes.*

La signification qui résulte de la valeur de chacun des éléments d'un mot constitue la signification *propre* et *primitive* de ce mot. Ainsi le sens propre et primitif de *remonter,* c'est monter une seconde fois, de nouveau, comme celui de *transporter,* c'est porter au delà. *Déportation,* c'est l'acte, le fait de déporter, c'est-à-dire de porter hors, loin de.

Mais, comme nous l'avons dit, les mots ne conservent pas toujours, même sous une forme semblable, la même acception.

Ainsi l'idée exprimée par le mot *monter* dans *monter un cheval, un vaisseau,* s'écarte déjà d'une manière assez notable de l'idée attachée à ce mot dans *monter une montagne, une côte.*

Cet écart est plus grand encore dans *monter un seau, un sac,* où le verbe devient transitif et présente un sens tout à fait différent.

Le verbe monter présentera encore des significations diverses dans chacune des phrases *monter une horloge, monter un fusil, monter un magasin, monter une société, une affaire.*

Ce sont ces espèces de sens, détournés ainsi de la signification primitive du mot, qu'on appelle SENS DERIVÉS et SENS FIGURÉS.

Cette dernière appellation est employée de préférence, quand le sens du mot est transporté de l'ordre physique à l'ordre moral ou réciproquement.

Ainsi, le verbe *monter,* qui exprime une action toute physique dans *monter une montagne, un sac, à cheval,* est appliqué à une action toute morale dans *monter une affaire, monter l'esprit, monter aux honneurs.* Il est donc pris dans un sens *figuré.*

On désigne par le nom général de FIGURES (formes) les divers changements de signification ou de construction que le génie de la langue autorise dans les mots.

Les grammairiens et les rhéteurs ont multiplié l'énumération

et la nomenclature de ces figures en leur donnant les noms les plus étranges et les plus pédantesques.

Nous ne parlerons ici que de celles qui jouent un rôle essentiel, et dont on ne pourrait sans inconvénient ignorer le nom.

Nous les réduirons à deux principales, autour desquelles les autres viennent se ranger.

Ce sont la MÉTAPHORE et la MÉTONYMIE.

On appelle *métaphore* ou transposition la figure au moyen de laquelle on transporte à un mot une signification apppartenant à un autre mot par suite d'une ressemblance entre les deux objets que chacun de ces mots désigne.

Ainsi *voler* exprime le mouvement rapide de l'oiseau au moyen de ses ailes. Quand on dit : les martyrs *volaient* à la mort, on compare la promptitude avec laquelle ils marchaient au supplice à la rapidité du vol de l'oiseau, et au mot propre *marcher* on substitue le mot voler, qu'on détourne de sa signification ordinaire, mais qui exprime plus vivement la pensée, puisqu'il la présente sous la forme d'une image.

Toute métaphore repose donc sur une comparaison et la suppose.

Pour que la métaphore soit bonne, il faut que les rapports de ressemblance entre les deux objets soient justes et faciles à saisir.

La métaphore est une des figures fréquemment employées. Il serait difficile d'ouvrir un livre et d'en parcourir une page sans en trouver plusieurs. Voyez seulement celles qu'on rencontre dans les premiers vers de ce recueil :

> Toi qu'annonce l'aurore, admirable *flambeau*...
> Et qui dans vos *déserts* a *semé* la lumière...
> Par quel ordre, ô soleil ! viens-tu du *sein* de l'onde...
> Et toi dont le *courroux* veut *engloutir* la terre,
> Mer terrible, en ton *lit*, quelle *main* te *resserre* ?
> Pour forcer ta *prison*, tu fais de vains efforts :
> La *rage* de tes flots *expire* sur tes bords.

Les changements de sens dans les mots ne sont pas seulement amenés par des rapports fondés sur la comparaison.

On altère encore le sens d'un mot : 1° quand on lui fait signifier le tout pour la partie et réciproquement : une flotte de cent *voiles*, un détachement de cent *lances*, Alexandre a soumis l'*univers*, etc. ;

2° Quand on lui fait signifier le contenant pour le contenu, ou le contenu pour le contenant, comme dans les phrases : la *ville*

est frappée de terreur (pour les habitants), cette *maison* est accablée de tristesse, boire un *verre* d'eau;

3° Le nom du lieu où une chose est faite, de l'ouvrier qui l'a faite, de la manière dont elle est faite, pour la chose elle-même : Voilà un beau *Racine*, un *Boileau* correctement imprimé; c'est un *Didot;* ceci est un véritable *Elbeuf;*

4° Quand on donne à un mot une signification absolument contraire par moquerie ou par *ironie*. Ainsi on dit à quelqu'un qui manque gravement aux égards : Vous êtes *poli;* à un autre qui tremble devant le danger : Comme vous êtes *brave;* à quelqu'un qui laisse échapper une grosse sottise : Voilà un *trait d'esprit*. Cette espèce de métonymie prend le nom particulier d'*ironie;*

5° Enfin, un mot est détourné de sa signification ordinaire lorsqu'on l'applique à un objet auquel il ne convient que par suite d'une exagération évidente de la manière de voir ou de sentir de la personne qui l'emploie.

Cette forme de modification du sens des mots se nomme *hyperbole*.

C'est par hyperbole qu'on dit d'un enfant qui paraît plus grand que son âge, *c'est un géant*, et d'un autre qui paraît plus petit, *c'est un nain*.

Pour que cette exagération soit justifiée et admise par la raison, il faut qu'elle soit amenée par le mouvement de l'esprit de celui qui parle ou de ceux qui l'écoutent, et qu'elle ne semble une exagération ni à l'un ni aux autres.

Bien que ces différentes formes de langage qui détournent un mot de sa signification primitive aient reçu des noms distincts, nous les comprendrons sous la désignation générale de *métonymie*, dans laquelle elles peuvent être en effet toutes groupées.

Les exemples de *métonymie* sont également très-fréquents et très-variés. Nous en citerons seulement quelques-uns empruntés aux morceaux choisis.

> Mais lorsque la *montagne* commençait à fleurir.
>
> ROUSSEAU.

> Conduire un soc tremblant dans le sillon qui crie.
>
> LAMARTINE.

pour la charrue qui crie dans le sillon.

> Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant.
>
> LAMARTINE

pour un parfum qui s'exhale des créatures vivantes.

La campagne présente à mes yeux une *mer* agitée de fleurs et de verdure.

Tout *fourmille* d'abeilles et d'oiseaux.

Il ne suffirait donc pas pour entendre et parler une langue de connaître la signification naturelle et absolue des mots. Il faut aussi connaître les modifications diverses et souvent très-variées que cette signification primitive peut recevoir, soit du mouvement de la pensée et de la phrase, soit du caractère propre de la langue et des influences de l'usage.

Il faut, de plus, apprécier jusqu'à un certain point l'effet de ces dérivations et de ces transformations de mots sur les qualités et le mérite du style.

C'est là ce que nous nous sommes proposé dans la rédaction des notes de ce second recueil. Elles auront donc plus spécialement pour objet :

1° L'explication de la valeur absolue des mots d'après les éléments dont ils se forment et les familles auxquelles ils appartiennent ;

2° L'explication du sens particulier qu'ils reçoivent de l'usage et des circonstances, et qui constituent ce qu'on appelle les figures, soit de mot, soit de construction.

Nous n'avons pas eu la prétention d'expliquer dans ces notes tout ce que les morceaux offrent à expliquer. Nous avons voulu seulement, en signalant de temps en temps les mots les plus dignes de remarque, indiquer au maître et aux élèves sur quoi leur attention devait se porter et les mettre sur la voie des études à faire et des explications à rechercher et à donner.

---

1. — Dieu révélé par ses ouvrages.

Oui, c'est un Dieu caché [1] que le Dieu qu'il faut croire;
Mais, tout caché qu'il est [2], pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez!
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?

1. « Invisible. » Dieu étant un pur esprit ne peut tomber sous nos sens, et ne se manifeste qu'à l'intelligence. On dit d'une manière absolue : *Je crois en Dieu;* mais ici le complément *caché* donné au mot Dieu appelle la forme : *Je crois un Dieu caché.*

2. Remarquer la proposition absolue *tout caché qu'il est,* pour rendre compte de l'irrégularité de la construction.

O cieux! que de grandeur, et quelle majesté!
Je reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil! viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours:
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts:
La rage de tes flots expire sur tes bords[1]...
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. « Est-ce moi? me dit-elle[2],
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne.
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je m'empare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplit le sein.
Mais à d'autres objets tu peux le reconnoître:
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu;
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire:
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours,
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts:
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle;
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,

1. Belle image due au rapprochement ou à l'antithèse des deux métaphores: *la rage de tes flots — expire*, etc.

2. Exemple de prosopopée à remarquer. Pour comprendre combien ce tour donne de vie et de mouvement à la pensée, il suffit de le remplacer par la forme indirecte: *Elle dit que ce n'est point elle qui produit ses riches ornements.*

Trouve un gage nouveau de sa postérité. »
Ainsi parle la terre; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds, que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnais partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard[1],
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?...
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive, tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.
A nos yeux attentifs que le spectacle change :
Retournons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris...
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampants qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,

1. Les cieux, la terre, la mer, les phénomènes de la végétation proclament l'infinie sagesse du Créateur. Cette apostrophe à ceux qui attribuent *au hasard* toutes ces merveilles fournit à l'auteur une transition pour arriver aux témoignages rendus à l'existence de Dieu par l'instinct et l'organisation des animaux.

Semblait vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil :
On le vit, plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme, élève un front noble et regarde les cieux.

L. RACINE.

2. — L'hymne du soir ou la prière universelle.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans un brillant langage,
De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple, et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme, et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés ;
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore [1].
Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts ?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers ?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence ;

1. Tableau d'une grandeur, d'une richesse et d'une harmonie qui égalent ce qu'on a écrit de plus parfait dans aucune langue.

La voix de l'univers, c'est mon intelligence [1];
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant,
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel,
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne [2] écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison [3],
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

LAMARTINE.

3. — Harmonie des mouvements et des bruits des végétaux agités par le vent.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots[4] dorés, les trèfles empourprés, et les vertes graminées former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Chacun a son mouvement. Le chêne au tronc roide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu de la forêt ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles; comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent : il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques [5]. Ce ne sont point des accents dis-

1. Belle pensée, admirablement rendue et éloquemment amenée par cette transition : *mais ce temple est sans voix, où sont les saints concerts?*

2. Expression détournée de son acception ordinaire. Elle signifie ici : « mettre, tenir en ordre, maintenir en ordre. »

3. *Humble raison.* Remarquer quelle force cette épithète reçoit ici de ce qui précède. Le poëte nous montre d'abord la raison de l'homme unique interprète, auprès de Dieu, de l'univers muet, et pouvant seule s'élever jusqu'à lui et le contempler dans sa gloire infinie. Mais devant la gloire du Créateur, cette reine de la création comprend sa faiblesse et s'humilie.

4. *Mélilots.* Fleurs des champs dont l'odeur *miellée* attire les abeilles de fort loin.

5. L'auteur explique plus loin par les mots de *tristesse pleine de douceur* le sens de *mélancolique*.

tincts : ce sont des murmures confus. Il n'y a point de voix dominantes : ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents mélodieux du rossignol. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

Ce bruissement des prairies, ces gazouillements [1] des bois, ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords ; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leur cime vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir : ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Majestueuses forêts, paisibles solitudes, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières ! N'accompagnez de vos religieux [2] murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis qui veulent se reposer sous vos ombrages.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

4. — Le printemps en Bretagne.

Le printemps en Bretagne est plus doux qu'aux environs de Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec de tièdes brises qui hébergent [3] dans les golfes de la péninsule armoricaine [3]. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de hyacinthes, de narcisses, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or posés sur des arbustes verts et bleuâtres.

1. Ces métaphores de *bruissement*, de *gazouillements*, appliquées aux prairies et aux bois, sont si bien préparées par ce qui précède qu'elles ne semblent ici ni prétentieuses ni affectées.

2. *Religieux*. Ce mot est pris ici dans le sens actif : qui porte à la religion, qui inspire des pensées religieuses.

3. *Héberg:nt*. Expression métaphorique qui désigne bien les retraites inconnues où se cachent les brises tièdes qui viennent avec le printemps des golfes de la péninsule armoricaine (vieille désignation de la presqu'île qui forme la Bretagne).

Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'églantiers, d'aubépine blanche et rose, de boules de neige, de chèvrefeuilles, de buis, de lierre à baies écarlates, de ronces dont les rejets brunis et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux : les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Le myrte et le laurier croissent en pleine terre ; la figue mûrit comme en Provence. Chaque pommier, avec ses roses carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village.

L'aspect du pays, entrecoupé de fossés boisés, est celui d'une continuelle forêt, et rappelle l'Angleterre. Des vallons étroits et profonds, où coulent, parmi des saulaies et des chênevières, de petites rivières non navigables, présentent des perspectives riantes et solitaires. Les futaies à fonds de bruyères et à cépées[1] de houx, habitées par des sabotiers, des charbonniers et des verriers tenant du gentilhomme[2], du commerçant et du sauvage, les landes nues, les plateaux pelés, les champs rougeâtres de sarrasin, qui séparent ces vallons entre eux, en font mieux sentir la fraîcheur et l'agrément. Sur les côtes se succèdent des tours à fanaux[3], des clochers de la renaissance, des vigies[3], des ouvrages romains, des monuments druidiques, des ruines de châteaux : la mer borne le tout.

CHATEAUBRIAND.

5. — La Suisse vue du haut du Jura.

Comme le voyageur est ravi d'admiration, lorsque dans un beau jour d'été, après avoir péniblement traversé les sommets du Jura, il arrive à cette gorge[4] où se déploie subitement devant lui l'immense bassin de Genève ; qu'il voit d'un coup d'œil ce beau lac dont les eaux réfléchissent le bleu du ciel, mais plus pur et plus profond ; cette vaste campagne, si bien cultivée, peu-

1. *Cépées.* Rejets des bois après la coupe.

2. Pour encourager l'industrie de la verrerie, les anciens rois de France avaient déclaré que les nobles pouvaient exercer cette industrie sans déroger, c'est-à-dire sans renoncer à leurs titres.

3. *Tours à fanaux. Tours* où des feux sont allumés pendant la nuit, *phares;* — *vigies,* rochers d'où les sentinelles, appelées aussi *vigies,* observent la mer. Remarquer que le mot *fanal,* malgré le changement de *ph* en *f,* est de la même famille que *phare,* qui éclaire, *diaphane,* à travers quoi passe la lumière, *phénomène,* qui paraît à la lumière, qui se manifeste, etc. Remonter aussi au sens de *vigies* par l'étude des mots de la famille à laquelle il appartient: *vigies, vigilant,* qui veille, *veiller,* voir, observer, d'où *vedette,* nom donné dans l'armée aux soldats placés en avant pour observer.

4. La gorge dont il est ici question est connue sous le nom de la *Faucille.*

plée d'habitations si riantes ; ces coteaux qui s'élèvent par degrés et que revêt une si riche végétation ; ces montagnes couvertes de forêts toujours vertes ; la crête sourcilleuse [1] des hautes Alpes, ceignant ce superbe amphithéâtre, et le mont Blanc, ce géant des montagnes européennes, le couronnant de cet immense groupe de neiges où la disposition des masses et l'opposition des lumières et des ombres produisent un effet qu'aucune expression ne peut faire concevoir à celui qui ne l'a pas vu !

Et ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, à nourrir le talent du poëte ou de l'artiste, l'est peut-être encore davantage à réveiller la curiosité du philosophe, à exciter les recherches du physicien. C'est vraiment là que la nature semble vouloir se montrer par un plus grand nombre de faces.

Les plantes les plus rares, depuis celles des pays tempérés jusqu'à celles de la zone glaciale, n'y coûtent que quelques pas au botaniste ; le zoologiste peut y poursuivre des insectes aussi variés que la végétation qui les nourrit ; le lac y forme pour le physicien une sorte de mer, par sa profondeur, par son étendue et même par la violence de ses mouvements ; le géologiste, qui ne voit ailleurs que l'écorce extérieure du globe, en trouve là les masses centrales relevées et perçant de toutes parts leurs enveloppes pour se montrer à ses yeux ; enfin, le météorologiste y peut à chaque instant observer la formation des nuages, pénétrer dans leur intérieur ou s'élever au-dessus d'eux.

CUVIER.

6. — Les montagnes du Valais.

Tantôt d'immenses rochers pendaient en ruine au-dessus de ma tête ; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard ; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré : à côté d'une caverne, on trouvait des maisons, on voyait des pampres [2]

1. Cette expression présente l'idée de hauteur, de fierté ; elle est toute métaphorique et dérive du mot *sourcil*. Comme le sourcil domine l'œil et concourt surtout à exprimer dans la physionomie le sentiment de la fierté, on a appelé *sourcilleux* les monts d'une grande hauteur et d'un aspect majestueux.

2. *Pampres*. Branches de vignes avec leurs feuilles.

secs où l'on n'eût cherché que des ronces ; des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'était pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés : la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu, sous divers aspects! Au levant, les fleurs du printemps, au midi, les fruits de l'automne, au nord, les glaces de l'hiver : elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes [1].

J. J. Rousseau.

7. — La campagne romaine.

Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines [2] dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver : ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux, ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais : des herbes flétries avaient trompé mon œil. Parfois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruits, ni habi-

1. Remarquer que les antithèses multipliées dans ce passage y produisent un bon effet parce qu'elles n'ont rien de forcé, et qu'elles résultent du contraste naturel des idées et des choses.

2. Ce nom est resté aux grandes routes dont les Romains avaient sillonné leur empire. Ils les construisaient avec tant de solidité qu'il s'en rencontre encore partout des fragments, et que plusieurs sont même aujourd'hui praticables sur une certaine étendue.

tants. Une espèce de sauvage presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques [1], défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler : elle s'est séparée des autres cités de la terre, et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous dire ce qu'on éprouve lorsque Rome vous apparaît tout à coup, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments, vous oppressent ; votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.

CHATEAUBRIAND.

8. — Aspect de Jérusalem et de la Judée.

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée et va se perdre dans les sables de l'Yémen [2]. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir les gouffres de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier [3], et fortifié par des

1. *Histoires gothiques.* « Vieilles histoires. » Les Goths étaient des peuples germaniques qui ont ravagé ou asservi une partie de l'Europe dans le ve siècle de notre ère. Ils y ont laissé tant de traces de leur passage qu'on a compris souvent sous la désignation de *gothique* tout ce qui appartient aux âges reculés de notre histoire sans aucun rapport avec les Goths. Ce mot signifie donc *ancien*, *antique ;* en mauvaise part et par extension, *vieux*, *usé*, *de mauvais goût*.

2. *Le Jourdain* prend sa source dans le Liban, traverse la Palestine et se jette dans la mer intérieure qu'on appelle mer Morte ou lac Asphaltite. L'*Idumée* était située au sud-ouest, la *Galilée*, une des grandes divisions de la Palestine, au nord, l'Yémen, partie fertile de l'Arabie, s'étendait à l'est.

3. *Bélier*. Machine de guerre, présentant la forme d'une tête de bélier, dont les anciens se servaient pour ébranler les murailles.

tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals [1], quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines: c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles: le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope [2], le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords: les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

CHATEAUBRIAND.

9. — Reproduction des végétaux.

Tout se fait à propos dans les animaux; mais tout se fait peut-être encore plus à propos dans les plantes. Leurs fleurs tendres et délicates, et durant l'hiver enveloppées comme dans un petit coton, se déploient dans la saison la plus bénigne; les feuilles les environnent comme pour les garder; elles se tournent en fruits dans leur saison, et ces fruits servent d'enveloppes aux grains d'où doivent sortir de nouvelles plantes. Chaque arbre porte des semences propres à engendrer son semblable, en sorte que d'un orme il vient toujours un orme, et d'un chêne toujours un chêne. La nature agit en cela comme sûre de son effet. Ces semences, tant qu'elles sont vertes et crues [3], demeurent attachées à l'arbre pour prendre leur maturité; elle se détachent d'elles-mêmes quand elles sont mûres; elles tombent au pied de leurs arbres,

1. *L'aloès* est une plante grasse qui donne un suc amer utilisé en médecine; le *nopal* est une plante épineuse de l'espèce des cactus, sur laquelle on élève la cochenille.

2. *Hysope*. Petite plante aromatique de la famille des labiées.

3. *Crues*. Ce mot qui désigne d'ordinaire ce qui n'est pas cuit, ce qui est dans son état naturel, se rapproche ici de ce dernier sens et signifie « qui végète, dont la végétation ne s'est pas arrêtée. »

et les feuilles tombent dessus. Les pluies viennent; les feuilles pourrissent et se mêlent avec la terre, qui, ramollie par les eaux, ouvre son sein aux semences que la chaleur du soleil, jointe à l'humidité, fera germer en son temps. Certains arbres, comme les ormeaux et une infinité d'autres, renferment leurs semences dans des matières légères que le vent emporte; la race s'étend bien loin par ce moyen et peuple les montagnes voisines.

BOSSUET.

10. — Une génération de végétaux enfermée en petit dans un seul germe.

Lorsqu'on examine au milieu de l'hiver le germe de l'oignon d'une tulipe avec une simple loupe ou verre convexe, ou même seulement avec les yeux, on découvre fort aisément dans ce germe les feuilles qui doivent devenir vertes, celles qui doivent composer la fleur ou la tulipe, cette petite partie triangulaire qui enferme la graine, et les six petites colonnes qui l'environnent dans le fond de la tulipe. Ainsi on ne peut douter que le germe d'un oignon de tulipe ne renferme une tulipe tout entière.

Il est raisonnable de croire la même chose du germe d'un grain de moutarde, de celui d'un pepin de pomme, et généralement de toute sorte d'arbres et de plantes, quoique cela ne se puisse pas voir avec les yeux, ni même avec le microscope; et l'on peut dire avec quelque assurance que tous les arbres sont en petit dans le germe de leur semence.

Il ne paraît pas même déraisonnable de penser qu'il y a des arbres infinis [1] dans un seul germe, puisqu'il ne contient pas seulement l'arbre dont il est la semence, mais aussi un très-grand nombre d'autres semences, qui peuvent toutes renfermer dans elles-mêmes de nouveaux arbres et de nouvelles semences d'arbres; lesquelles conserveront peut-être encore, dans une petitesse incompréhensible, d'autres arbres et d'autres semences aussi fécondes que les premières, et ainsi à l'infini. De sorte que, selon cette pensée, qui ne peut paraître impertinente [2] et bizarre qu'à ceux qui mesurent les merveilles de la puissance infinie de Dieu avec les idées de leurs sens et de leur imagination, on pourrait

1. *Infinis.* D'un nombre infini.

2. Ce mot est employé ici non dans l'acception ordinaire que l'usage a fait prévaloir, mais dans le sens primitif qui résulte des éléments dont il est formé. Une proposition, une pensée impertinente, est une pensée ou une proposition qui n'est pas liée à ce qui précède, par conséquent qui manque de déduction, de justesse, de sens. Remarquer la double préfixe *im-per* ajoutée au radical *tenir*, dont la racine prend ici la forme *tin*.

dire que dans un seul pepin de pomme il y aurait des pommiers, des pommes et des semences de pommiers pour des siècles infinis ou presque infinis.

MALEBRANCHE.

11. — Les nids des oiseaux.

Ainsi qu'adroits chasseurs, architectes savants,
Contre leurs ennemis, les frimas et les vents,
Avec combien d'adresse, instruits par la nature,
Les oiseaux de leurs nids combinent la structure !
Chaque race choisit et la forme et le lieu ;
L'une en ces longs canaux où pétille le feu [1],
Sous nos toits, sous nos murs, hospitaliers pour elle,
Construit de ses enfants la demeure nouvelle.
L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau,
De ses jeunes enfants confia le berceau ;
Là, des œufs maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose ;
Et la laine et le crin, assemblés avec art,
De leur tissu serré leur forment un rempart
Dont le tour régulier, l'exacte symétrie
Défirait le compas de la géométrie.
Par un soin prévoyant d'autres placent leurs nids
Au lieu le plus propice à nourrir leurs petits ;
Ici l'amour craintif les cache sous la terre [2] ;
Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre,
Les suspend aux rameaux mollement balancés [3],
Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés ;
Quelques-uns ont leur toit, leur auvent, leur issue [4],
Qui de leurs ennemis ne peut être aperçue :
Chacun a son instinct inspiré par l'amour.
Voyez, de ses enfants préparant le séjour
En architecte adroit, mais en père timide,
Cet oiseau leur construire une humble pyramide [5],

1. Périphrase traînante et peu juste pour désigner les cheminées.
2. Le troglodyte, le plus petit des oiseaux de France.
3. Une espèce de mésange et la fauvette des marais.
4. Le loriot, qui suspend son nid avec tant d'art à l'enfourchement des branches horizontales des chênes.
5. Les troupiales d'Amérique, passereaux ainsi nommés parce qu'ils vivent en troupes.

Mille fois préférable à celles de l'orgueil[1].
Son air mystérieux d'abord étonne l'œil;
Introduit par la porte au sein du vestibule,
L'oiseau monte et descend dans une autre cellule,
Où, cachés et bravant les piéges, les saisons,
Reposent mollement ses tendres nourrissons.
Ainsi nos toits, nos murs, les forêts, les charmilles,
Tout a ses constructeurs, ses berceaux, ses familles.

DELILLE.

12. — Merveilleuse appropriation des œufs aux besoins des petits qui en éclosent.

Que la Providence est admirable d'avoir enfermé, par exemple, dans les œufs dont éclosent les poulets, tout ce qu'il leur faut pour les faire croître et même pour les nourrir les premiers jours qu'ils sont éclos! car, comme ils ne savent point encore manger et qu'ils laissent retomber ce qu'ils becquètent, le jaune de l'œuf dont il n'y a pas la moitié de consommé, et qui reste dans leur estomac, les nourrit et les fortifie. Mais cette même Providence paraît encore plus dans les œufs négligés que les insectes répandent partout. Il faut que la poule couve elle-même ses œufs, ou que l'industrie des hommes vienne au secours; mais sans que les œufs des insectes soient couvés, ils ne laissent pas que d'éclore fort heureusement. Le soleil, par sa chaleur, les anime, pour ainsi dire, à dévorer leur nourriture dans le même temps qu'il leur en prépare de nouvelle; et dès que les vers ont rompu leur prison, ils se trouvent dans l'abondance, au milieu de jeunes bourgeons ou de feuilles tendres proportionnées à leur besoin. L'insecte dont ils tirent leur naissance a eu soin de les placer dans un endroit propre pour eux, et a laissé le reste à l'ordre plus général de la Providence. Tel pond ses œufs sous une feuille repliée et attachée à la branche de peur qu'elle ne tombe en hiver; un autre les colle en lieu sûr proche de leur nourriture; la demoiselle les va cacher dans le sable et à couvert de la pluie; la plupart les répandent dans les eaux.

MALEBRANCHE.

13. — La maison de campagne et les plaisirs champêtres.

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne[2], et mettre au

1. *Celles de l'orgueil.* Métonymie, pour « que l'orgueil a fait élever. » Rapprochement peu naturel avec les pyramides d'Égypte.

2. Bien qu'on dise toujours *en ville*, on ne dit plus en ce sens *en campagne*, mais *à la campagne*.

fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique[1], une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays[2], et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers[3] superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers; une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt[4] du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaise; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant

1. *Rustique.* Adjectif dérivé d'un mot qui signifie *campagne;* de là aussi *rustre*, qui se prend en mauvaise part.

2. Rousseau était né à Genève.

3. *Espaliers.* Arbres élevés en éventail devant un mur ou un treillis. Racine: *pal*, d'où palis, palier, palisser, palissade, palissage, espalier, etc.

4. *L'apprêt du festin.* « L'appareil, tout ce qui est préparé pour le festin. »

tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

J.-J. ROUSSEAU.

14. — Souvenirs et jouissances de la vie des champs.

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble aux nids sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages ;
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous, ouvrez-vous ! c'est moi [1].

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence !
Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir ;
A revenir, comme eux, baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids [2],

1. Quel sentiment et quelle vivacité dans l'apostrophe qui termine cette période où l'harmonie des mots répond si bien à l'émotion de l'âme !
2. *Sous leur poids.* Métonymie. Poids est employé ici pour *charge*.

Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages !
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains [1], courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois [2];
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho [3], réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos riants asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir au matin le Dieu qui fit le jour,
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore,
Comme pour fêter son retour;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets [4];

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise [5] embaumé,
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même [6]
Leur front au joug accoutumé;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,

1. *Contemporains* de l'auteur et qui ont grandi avec lui.

2. Acception à remarquer et qui se rapproche de la signification première donnée au mot par les éléments dont il est formé : *Sauter sur*. L'enfant aime à monter sur les arbres, à se suspendre à leurs branches et à les faire plier, à lancer des pierres dans leurs rameaux ou contre leurs fruits. C'est dans ce sens que Boileau a dit : *Et le noyer souvent du passant insulté.* (V. 1er vol., p. 109.)

3. L'écho, en l'absence de l'enfant qui le connaissait seul, restait silencieux, personne ne lui parlant.

4. *Voir onduler l'haleine matinale*, etc. C'est-à-dire le vent du matin agitant les tiges mouvantes des blés qui recouvrent les *guérets*, les terres à blé, les sillons. *Sur le sein flottant*, pour « flottant sur le sein. » Métonymies à remarquer.

5. *Cytise*. Arbuste recherché des chèvres et dont les fleurs forment de belles grappes jaunes ou rouges sur un feuillage d'un vert luisant.

6. Licence poétique. La correction demanderait *eux-mêmes*.

Ou creuser mollement au sein de la prairie
Les lits murmurants des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre [1] :
C'est assez pour qui doit mourir.

LAMARTINE.

15. — Le bœuf.

Le bœuf, le mouton, et les autres animaux qui paissent l'herbe, non-seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins ; le bœuf surtout est à cet égard l'animal par excellence, car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, et même il améliore le fonds sur lequel il vit. C'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne ; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre ; il fait toute la force de l'agriculture. Autrefois il faisait toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des États, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval et l'âne pour porter des fardeaux : la forme de son dos et de ses reins le démontre ; mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue. La masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et à sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et

1. Les anciens appelaient *années qui montent* les années de la vie jusqu'à 40 ans, et *années descendantes* celles qui suivent cet âge. L'expression *redescendre*, employée ici dans un sens neutre, y fait allusion.

plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts.

BUFFON.

16. — La chèvre.

La chèvre a, de sa nature, plus de sentiment et de ressource que la brebis ; elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses et capable[1] d'attachement ; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis ; elle est vive, capricieuse[2] et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau : elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices ; elle est robuste, aisée à nourrir ; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent ; elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur ; elle dort au soleil et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissements ni vertiges ; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie, mais elle paraît sensible à la rigueur du froid. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions ; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache ou fuit, comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur, et toute la souplesse des organes, tous les nerfs du corps suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvements qui lui sont naturels.

BUFFON.

17. — Le cheval.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois[3], à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se

1. *Capable.* Cet adjectif est employé ici dans son acception absolue, et équivaut à *susceptible.*

2. Distinguer les nuances qui séparent ces adjectifs.

3. Les tournois étaient au moyen âge des simulacres de combat où les nobles, à cheval et armés de lances émoussées, se livraient à divers exercices militaires.

laisse point emporter à son feu[1]; il sait réprimer ses mouvements: non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être[2] pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on le veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps : car, en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes pour la grosseur de son corps, que le chameau est difforme, et que les plus gros animaux, le rhinocéros et l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire, que des masses informes. Le grand allongement des mâchoires est la principale cause de la différence entre la tête des quadrupèdes et celle de l'homme : c'est aussi le caractère le plus ignoble de tous; cependant, quoique les mâchoires du cheval soient fort allongées, il n'a pas comme l'âne un air d'imbécillité, ou de stupidité comme le bœuf. La régularité des proportions de sa tête lui donne, au contraire, un air de légèreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête : dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face. Ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du taureau ou trop longues comme celles de l'âne; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou et lui donne un air de force et de fierté; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps; mais l'attitude de la tête et du cou contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au cheval un noble maintien.

BUFFON.

1. *Son feu.* Pour « son ardeur; » métaphore devenue d'un usage général.

2. *Renonce à son être.* Expression énergique pour signifier que le cheval se dépouille de son caractère et de sa volonté pour obéir à la volonté de son cavalier. Elle rappelle la fiction des centaures qui identifiait dans un seul être le cavalier et le cheval.

18. — L'âne.

L'âne est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux[1]; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtiments et les coups ; il est sobre, et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture ; il se contente des herbes les plus dures, les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent ; il est fort délicat sur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus ; il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau, par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles. Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère ; sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui, car il ne se vautre pas comme le cheval dans la fange et dans l'eau ; il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue : aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval ; il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans sa première jeunesse il est gai et même assez joli ; il a de la légèreté et de la gentillesse ; mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitements, et il devient lent, indocile et têtu[1]... Il s'attache cependant à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité ; il le sent de loin et le distingue de tous les autres hommes ; il reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés ; il a les yeux bons, l'odorat admirable, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très-fine et les oreilles longues ; lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête et en baissant les oreilles ; lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche et retire les lèvres d'une manière très-désagréable, ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire[2] ; si on lui couvre les yeux, il reste immobile ; et lorsqu'il est couché sur le côté, si on lui place

1. S'exercer à découvrir les nuances qui caractérisent ces adjectifs en les comparant les uns aux autres ; même étude sur les épithètes *lent*, *indocile*, *têtu*, employées plus bas.

2. *Dérisoire*. Ce mot ne s'emploie d'ordinaire qu'avec des noms de chose : une proposition dérisoire, une offre dérisoire ; on dirait plutôt aujourd'hui *railleur*, *sardonique*. — Il en est de même de *méritoire*, *accessoire*, *péremptoire*, d'où l'on peut déduire la valeur de cette désinence *oire*.

la tête de manière que l'œil soit appuyé sur la terre, et qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il restera dans cette situation sans faire aucun mouvement et sans se secouer pour se relever ; il marche, il trotte et il galope comme le cheval ; mais tous ses mouvements sont petits et beaucoup plus lents ; quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vitesse, il ne peut fournir qu'une petite carrière pendant un petit espace de temps, et, quelque allure qu'il prenne, si on le presse, il est bientôt rendu.

BUFFON.

19. — Le chien.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire[1], rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections : nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance[2], nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les oublie ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve ; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison ; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive ; le seul qui entende son nom, et qui reconnaisse la

1. Faire sur ces épithètes le travail de synonymie indiqué précédemment.

2. Remarquer l'ellipse du verbe qui donne à la phrase plus de concision et de rapidité. Remarquer aussi l'énergie du tour suivant : « il est tout zèle, etc. » — Rapprocher ce beau portrait du morceau intitulé : *L'accueil du chien*, 1er volume, page 155.

voix domestique ; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître et qu'il ne peut le retrouver, l'appelle par ses gémissements ; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin et retrouve la route ; le seul enfin dont les talents naturels soient évidents et l'éducation toujours heureuse[1].

BUFFON.

20. — La fenaison.

Le jour baisse; les pins, qu'un vent tiède balance,
Du couchant sur nos fronts versent les reflets d'or;
Le vallon se recueille[2] et le champ fait silence :
Dans le pré cependant les faneurs sont encor.

Les laboureurs lassés, remontant à la ferme,
Ramènent les grands bœufs au pesant attirail;
Chacun songe au repos, chacun rentre et s'enferme :
Les faneurs dans le pré sont encore au travail.

Les voyez-vous là-bas, au bord de la rivière,
Marcher à pas égaux, d'un rhythme cadencé?
Ils mettent à profit ce reste de lumière
Pour finir le travail dès l'aube commencé.

Sous le soleil de feu, sans trêve ni relâche,
Ils ont coupé les foins au village attendus;
Ils ne partiront pas sans achever leur tâche,
Ils veulent qu'à la nuit tous leurs prés soient tondus[3].

De la rapide faux l'éclair par instants brille :
A travers la distance il éblouit nos yeux;
Par instants, une voix d'homme ou de jeune fille
Arrive à notre oreille en sons clairs et joyeux.

Dans le calme du soir, il fait bon de l'entendre;
Il fait bon d'aspirer, dans un air frais et doux,
Ces odeurs de gazon, ces parfums d'herbe tendre
Qui du talus des prés s'élèvent jusqu'à nous.

1. Remarquer combien la répétition du mot *seul* donne un mouvement heureux à cette longue phrase dont elle forme en quelque sorte le lien.

2. *Se recueille.* Le soir, le bruit et le mouvement cessent dans le vallon, qui paraît ressembler alors à l'homme qui rentre en lui-même (se recueille) pour méditer, et reste immobile et silencieux.

3. *Tondus.* Métaphore risquée. Par suite de la liaison d'idées que l'usage attache à cette expression, appliquée d'ordinaire aux animaux et aux hommes, son emploi éveillerait ici une image peu gracieuse, si la circonstance où elle est employée n'en expliquait la familiarité dans la bouche des faneurs.

Le jour s'efface au loin, ses lueurs étouffées
Meurent sur les hauteurs, s'éteignent sur les eaux;
Et chaque vent qui passe apporte par bouffées
L'enivrante senteur des herbes en monceaux.

AUTRAN

21. — La vendange.

Hier [1] on cueillait à l'arbre une dernière pêche;
Et ce matin voici, dans l'aube épaisse et fraîche,
L'automne qui blanchit sur les coteaux voisins.
Un fin givre a ridé la pourpre des raisins.
Là-bas, voyez-vous poindre, au bas de la montée,
Les ceps aux feuilles d'or dans la brume argentée?
L'horizon s'éclaircit en de vagues rougeurs,
Et le soleil levant conduit les vendangeurs.
Avec des cris joyeux ils entrent dans la vigne;
Chacun, dans le sillon que le maître désigne,
Serpe en main, sous le cep a posé son panier.
Honte à qui reste en route et finit le dernier!
Les rires, les clameurs stimulent sa paresse.
Aussi, comme chacun dans sa gaîté se presse!
Presque au milieu du champ, déjà brille là-bas
Plus d'un rouge corset entre les échalas.
Voici qu'un lièvre part : on a vu ses oreilles.
La grive au cri perçant fuit et rase les treilles.
Malgré les rires fous, les chants à pleine voix,
Tout panier s'est déjà vidé plus d'une fois,
Et bien des chars ployant sous l'heureuse vendange,
Escortés des enfants, sont partis pour la grange.
Au pas lent des taureaux les voilà revenus,
Rapportant tout l'essaim des marmots aux pieds nus.
On descend, et la troupe à grand bruit s'éparpille,
Va des chars aux paniers, revient, saute et grappille [2],
Près des ceps oubliés se livre des combats.
Qu'il est doux de les voir, si vifs dans leurs ébats,
Préludant par des pleurs à de folles risées,
Tout empourprés du jus des grappes écrasées!
Fêtez les raisins mûrs! venez de toutes parts,
Enfants! sur les tonneaux qui sonnent dans les chars

1. « Hier » est ici d'une seule syllabe, par licence poétique.
2. *Grappiller*. C'est passer dans une vigne pour recueillir les grappes qui ont échappé aux vendangeurs. Les grappilleurs suivent la vendange comme les glaneurs la moisson.

Grimpez, ô blonde fourmilière[1] !
C'est votre fête à vous, quand on cueille ce fruit ;
C'est le jour du fou rire, et des chants et du bruit ;
Venez ceints de pampre et de lierre.
Dansez, garçons joufflus, une grappe à la main,
A la cave, au pressoir ne manquez pas demain ;
Suivez la vendange à la trace.

V. DE LAPRADE.

22. — L'éducation des abeilles.

Je n'étais jamais plus content que lorsque, dans le jardin d'abeilles de Saint-Thomas[2], je passais un beau jour à lire les vers de Virgile sur l'industrie et la police de ces républiques laborieuses que faisait prospérer l'une des tantes de ma mère, et dont mieux que Virgile encore elle avait observé les travaux et les mœurs ; mieux que Virgile aussi elle m'en instruisait, en me faisant voir de mes yeux, dans les merveilles de leur instinct, des traits d'intelligence et de sagesse qui avaient échappé à ce divin poëte, et dont j'étais ravi. Peut-être dans l'amour de ma tante pour ses abeilles y avait-il quelque illusion, et l'intérêt qu'elle prenait à leurs jeunes essaims ressemblait beaucoup à celui d'une mère pour ses enfants ; mais je dois dire aussi qu'elle semblait en être aimée autant qu'elle les aimait. Je croyais moi-même les voir se plaire à voler autour d'elle, la connaître, l'entendre, obéir à sa voix : elles n'avaient point d'aiguillon pour leur bienfaisante maîtresse[3] ; et lorsque, dans l'orage, elle les recueillait, les essuyait, les réchauffait de son haleine et dans ses mains, on eût dit qu'en se ranimant elles lui bourdonnaient doucement leur reconnaissance. Nul effroi dans la ruche quand leur amie la visitait, et si, en les voyant moins diligentes que de coutume, et malades ou languissantes, soit de fatigue ou de vieillesse, sa main, sur le sol de leur ruche, versait un peu de vin pour leur rendre la force et la santé, ce même doux murmure semblait lui rendre grâce. Elle avait entouré leur domaine d'arbres à fruits, et de ceux qui fleurissent dans la naissance du printemps ; elle y avait introduit et fait rouler sur un lit de cailloux un petit ruisseau d'eau limpide ; et, sur les bords, le thym,

1. Image gracieuse et vraie malgré la hardiesse de la métaphore.
2. Nom du domaine du père de Marmontel.
3. Rapprocher de ce passage celui de M. de Lamartine dans le morceau ci-après, page 32.

la lavande, la marjolaine, le serpolet[1], enfin les plantes dont la fleur avait le plus d'attraits pour elles, leur offraient les prémices[2] de la belle saison. Mais lorsque la montagne commençait à fleurir, et que ses aromates[3] répandaient leurs parfums, nos abeilles, ne daignant plus s'amuser au butin[4] de leur petit verger, allaient chercher au loin de plus amples richesses, et en les voyant revenir chargées d'étamines de diverses couleurs, comme de pourpre, d'azur et d'or, ma tante me nommait les fleurs dont c'était la dépouille.

Ce qui se passait sous mes yeux, ce que ma tante me racontait, ce que je lisais dans Virgile, m'inspirait pour ce petit peuple un intérêt si vif, que je m'oubliais avec lui, et ne m'en éloignais jamais sans un regret sensible. Depuis, et encore à présent, j'ai tant d'amour pour les abeilles, que sans douleur je ne puis penser au cruel usage où l'on est, dans certains pays, de les faire mourir en recueillant leur miel[5]. Ah! quand la ruche en était pleine, chez nous c'était les soulager que d'en ôter le superflu; mais nous leur en laissions abondamment pour se nourrir jusqu'à la floraison nouvelle, et l'on savait, sans en blesser aucune, enlever les rayons qui excédaient leur besoin.

MARMONTEL.

23. — Sympathies entre l'homme et les animaux[6].

Quand j'ai bien aimé et bien servi, selon mes forces, le bon Dieu et les hommes, je me sens une tendresse que je ne puis pas vaincre pour tout le reste de la création, surtout pour toutes ces créatures animées d'une autre espèce, qui vivent à côté de nous sur la terre, qui voient le même soleil, qui respirent le même air, qui boivent la même eau, qui sont formées de la même chair sous d'autres formes, et qui paraissent vraiment des membres moins parfaits, moins bien doués par notre père commun, mais

1. Toutes ces plantes, qui appartiennent à la famille des *labiées*, se distinguent par l'abondance de leur suc et la suavité pénétrante de leur odeur.

2. « Les premiers dons, les premiers signes. » *Prémices*, même famille que *premier, primauté, primitif, printemps* (première saison), *prince, principal, principe*.

3. Le mot *aromates* est pris ici pour plantes odoriférantes; il signifie aussi les substances odoriférantes et même les odeurs.

4. Remarquer le verbe dérivé *butiner*, qui n'est plus guère employé qu'à propos des abeilles.

5. L'usage barbare et préjudiciable d'étouffer les abeilles par la fumée, pour prendre leurs rayons, disparaît de plus en plus.

6. Voir le morceau intitulé « Les amis de l'homme dans la solitude », où la même idée est développée. (1er vol., p. 160.)

enfin des membres de la grande famille du bon Dieu[1]. Je veux parler de ces animaux, de ces chiens si fidèles et si bons serviteurs, que pour des gages mille fois supérieurs ils ne quitteraient jamais le maître indigent à qui ils sont dévoués; de ces chèvres, de ces chevreaux, de ces brebis qui montent le soir jusque sur la crête de ce rocher pour me voir revenir de plus loin à la hutte, qui m'appellent comme s'ils comprenaient que leurs bêlements hâteront mon retour vers eux, qui s'élancent pour me faire fête aussitôt que j'ai traversé les champs cultivés et que j'entre dans les bruyères incultes où je leur permets de paître et de bondir en liberté; de ces oiseaux qui m'ont vu, tout petits, sans plumes, respecter leurs nids et émietter mon pain pour les couveuses à portée du bec[2]; de ces mouches à miel à qui je laisse leur nourriture, l'hiver, et dont je ne prends un peu le miel que pour les malades. Si vous voyiez, quand nous sommes seuls, comme nous nous parlons, et comme nous nous comprenons de la voix et du regard! Comme ces chèvres couchées à mes pieds plongent leurs regards profonds et pensifs dans les miens! Comme ce chien est à la fois doux et sévère pour elles en les surveillant pendant mon absence, et en les jappant[3] sans leur faire de mal pour les empêcher de franchir le mur de l'enclos! Comme ces abeilles me caressent le visage et les mains de leurs pattes de velours sans jamais me piquer, quand je manie les essaims ou que je me couche le dimanche sur l'herbe de leur table, ainsi que nous voilà! Comme ces lapins suivent le soir le chien qui les ramène à la hutte! Comme ces lézards frétillent gentiment jusque sur mes bras et mon cou, et lèvent leurs petites têtes vers mes yeux pour regarder si je me fâche quand ils mangent mon pain! Si vous entendiez nos conversations le soir dans la hutte, quand le chien, les chevreaux et les brebis jouent amicalement entre eux et avec moi, comme pour nous désennuyer ensemble! Si vous voyiez ces têtes confiantes appuyées à côté les unes des autres sur mes genoux, et ces yeux qui échangent tant de choses non dites, mais comprises, avec les miens! Ah! je vous réponds, Monsieur, que vous ne pourriez pas m'en vouloir d'aimer aussi

1. Ce passage rappelle la tendresse que saint François d'Assise manifestait pour les êtres animés et inanimés de la création, parce qu'ils étaient comme lui sortis des mains de Dieu. Il leur adressait la parole, les appelant ses frères et ses sœurs et leur prêtant la parole à leur tour.

2. Construction louche et vicieuse. Il faudrait « émietter mon pain à la portée du bec des couveuses. »

3. *Japper* ne s'emploie d'ordinaire que dans le sens intransitif, et ne peut avoir de complément direct.

ces pauvres bêtes. Est-ce que Dieu ne permet pas que nous l'aimions, Monsieur? Est-ce qu'il y a plus loin de mes chèvres à moi que de moi au bon Dieu?

LAMARTINE.

24. — La maisonnette.

Dès le premier moment, le séjour de la *Maisonnette*[1] me plut. Placée à mi-côte, elle avait vue sur la petite ville de Meulan avec ses deux églises, l'une rendue au culte, l'autre un peu ruinée et changée en magasin; à droite de la ville, les regards tombaient sur l'île Belle, toute en vertes prairies et entourée de grands peupliers; en face, sur le vieux pont de Meulan, et au delà du pont, sur la vaste et fertile vallée de la Seine. La maison, point trop petite, était modeste et modestement arrangée; des deux côtés, en sortant de la salle à manger, de grands arbres et des massifs d'arbustes, sur les derrières et au-dessus de la maison, un jardin planté sans art, mais coupé par des allées montantes[2] le long du coteau et bordées de fleurs. Au haut du jardin, un petit pavillon, bon pour lire seul ou pour causer à deux. Au delà de l'enceinte, toujours en montant, des bois, des champs, d'autres maisons de campagne, d'autres jardins dispersés sur un terrain inégal[3]. J'étais là avec ma femme et mon fils qui venait d'avoir cinq ans. Mes amis venaient me voir. Il n'y avait, dans tout ce qui m'entourait, rien de beau ni de rare : c'était la nature avec ses plus simples ornements, et j'y menais la vie de famille avec ses plus paisibles douceurs. Mais rien ne me manquait, ni l'espace, ni la verdure, ni l'affection, ni la conversation, ni la liberté, ni le travail, ni même la nécessité du travail, aiguillon et frein dont la mollesse et la mobilité humaines ont si souvent besoin. J'étais heureux. Quand l'âme est sereine, le cœur plein et l'esprit actif, les situations les plus diverses ont toutes leur charme et admettent toutes le bonheur.

GUIZOT.

25. — Le jardinet.

Quant au jardin en lui-même, il n'en a guère que le nom. Huit carrés de légumes coupés à angles droits, bordés d'arbres frui-

1. Nom d'une maison de campagne habitée plusieurs années par l'auteur dans le département de Seine-et-Oise.
2. La rigueur grammaticale exigerait *montant*.
3. Remarquer comment toutes ces phrases elliptiques donnent au style plus de précision et de rapidité.

tiers et séparés par des allées d'herbes fourragères et de sable jaune; à l'extrémité de ces allées, au nord, huit troncs tortueux de vieilles charmilles[1] qui forment un ténébreux berceau sur un banc de bois; un autre berceau plus petit au fond du jardin, tressé en vignes grimpantes de Judée sous deux cerisiers: voilà tout. J'oubliais, non pas la source murmurante, non pas même le puits aux pierres verdâtres et humides : il n'y a pas une goutte d'eau sur toute cette terre; mais j'oubliais un petit réservoir creusé par mon père dans le rocher pour recueillir les ondées de pluie; et autour de cette eau verte et stagnante douze sycomores et quelques platanes, qui couvrent d'un peu d'ombre un coin du jardin derrière des murs, et qui sèment de leurs larges feuilles jaunies par l'été la nappe huileuse du bassin. Oui, voilà bien tout. Et c'est là pourtant ce qui a suffi pendant tant d'années à la jouissance, à la joie, à la rêverie, aux doux loisirs et au travail d'un père, d'une mère et de huit enfants!

LAMARTINE.

26. — Le petit bois.

Heureux qui possède en ce monde
Un joli bois dans un vallon,
Tout auprès, petit pavillon,
Petite source assez féconde :
De ce bois le ciel m'a fait don.
Quand sa feuille s'enfle et veut naître[2],
J'assiste à ses progrès nouveaux,
Mon œil est là sur ces rameaux
Qui l'attend et la voit paraître;
L'été, je lui dois mes berceaux,
La plus douce odeur en automne,
Un abri contre l'aquilon,
Quand je vais lisant Fénelon;
Et l'hiver chaque arbre me donne,
Utile en toutes les saisons,
Lorsque sous le toit des maisons
Un réseau d'argent toujours brille[3],
Et l'éclat dont mon feu pétille,

1. *Charmilles.* Arbre forestier et d'ornement, très-employé pour les allées et les berceaux, à cause de sa facilité à être guidé par la taille. Diminutif du primitif *charmes*.

2. Pour le bourgeon qui renferme la feuille.

3. Périphrase embarrassée pour peindre l'aspect des toits en hiver.

Et la chaleur de mes tisons.
C'est là, c'est dans cet Élysée [1],
Frais à l'œil, doux à la pensée,
Cher au cœur, que j'aime à venir,
Au sein d'un asile modeste,
Avec un ami qui me reste,
Ou rêver ou m'entretenir,
En admirant un site agreste,
Ou ce beau dôme bleu céleste,
Palais d'un heureux avenir.
Bois pur où rien ne m'inportune,
Où des cours et de la fortune
J'ignore la pompe et les fers [2];
Où je me plais, où je m'égare,
Où d'abord ma muse [3] s'empare
De la liberté des déserts;
Où je vis avec l'innocence,
Le sommeil et la douce aisance,
Et l'oubli de cet univers;
Loin de moi jetant dans les airs
Tous les orgueils de l'importance [4],
Tous les songes de l'espérance,
Et l'ennui de tous les travers;
Où par ma seule indépendance,
Ce que je sens, ce que je pense,
Devient des plaisirs et des vers [5].
O le plus charmant bois de France,
Que de douceurs dans tes concerts!
Quel entretien dans ton silence!
Quel secret dans ta confidence!
Que de fraîcheur dans tes couverts!

DUCIS.

27. — Les deux tapis.

J'ai acheté, il y a trois ans, un tapis ruineux pour le mettre dans mon cabinet de travail; c'est ainsi que j'appelle une cham-

1. Par allusion aux Champs Élysées où la mythologie place le séjour des hommes vertueux après la mort.

2. Ducis avait refusé d'être sénateur sous l'empire, afin de ne pas sortir de ses goûts modestes et tranquilles.

3. *Ma muse.* Métonymie, pour « mon génie poétique. »

4. Métonymie, pour « l'orgueil qu'inspirent les charges ou les positions qui donnent de l'importance. » Remarquer l'emploi inusité d'orgueil au pluriel.

5. C'est-à-dire devient une source de jouissances et un sujet de vers.

bre assez bien arrangée, où je m'enferme parfois pour ne rien faire et ne pas être interrompu. Ce tapis représente des feuillages d'un vert sombre parsemés de grandes fleurs rouges. Hier, mes yeux sont tombés sur mon tapis, et je me suis aperçu que les couleurs en était fort passées, que le vert en est devenu d'un verdâtre assez laid, que le rouge est fané d'une manière déplorable, et que la laine est râpée et montre la corde sur tout l'espace qui conduit de la porte à la fenêtre, et de la fenêtre à mon fauteuil au coin de ma cheminée. Ce n'est pas tout; en dérangeant une énorme et pesante table de bois sculpté, j'ai fait un accroc au tapis. Tout cela m'a effrayé à un certain point; j'ai fait recoudre la déchirure, mais je n'ai pu rendre la fraîcheur au feuillage ni l'éclat aux fleurs rouges. Mais ce matin en me promenant au jardin, je me suis arrêté devant la pelouse qui en est à peu près le milieu.

« A la bonne heure! me suis-je dit, voilà un tapis comme je les aime; toujours frais, toujours beau, toujours riche. » En effet, il m'a coûté soixante livres de graines de gazon, à cinq sous la livre, c'est-à-dire quinze francs, et il est à peu près du même âge que celui de mon cabinet, qui m'a coûté cent écus. Celui de cent écus n'a subi que de tristes changements; il est aujourd'hui pauvre, et plus pauvre qu'un autre de toute sa splendeur ternie, râpé, honteux, rapiécé. Celui-ci devient chaque année plus beau, plus vert, plus touffu. Et avec quel luxe il change et se renouvelle! Au printemps, il est d'un vert pâle et semé de petites marguerites blanches et de quelques violettes. Un peu après, le vert devient plus foncé, et les marguerites sont remplacées par des boutons d'or vernissés. Aux boutons d'or succèdent les trèfles rose et blanc. A l'automne, mon tapis prend une teinte un peu jaune, et au lieu du trèfle rose et du trèfle blanc, il est semé de colchiques qui sortent de terre comme de petits lis violets[1]. L'hiver, il est blanc de neige à éblouir les yeux. Puis, au printemps, comme dans l'automne on a quelquefois marché et dansé dessus, comme il est un peu écrasé, déchiré, il se raccommode de lui-même, de telle façon qu'on ne peut plus retrouver ses blessures ni même leurs cicatrices; pendant que mon autre tapis reste là avec ses éternelles fleurs rouges, qui ne font qu'enlaidir chaque jour, et avec ses déchirures mal recousues.

A. Karr.

1. Ces fleurs sont connues dans beaucoup de pays sous le nom de *veilleuses*, parce qu'elles annoncent les veillées d'hiver. Elles ne sont accompagnées d'aucune feuille, ont la hampe blanchâtre et délicate, et la corolle d'un violet bleu. Les feuilles poussent seules au printemps et sont vénéneuses ainsi que les fleurs.

28. — Le coin du feu.

Suis-je seul? je me plais encore au coin du feu :
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu;
J'agace [1] mes tisons : mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu le savant édifice;
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Passent, en pétillant, des milliers d'étincelles;
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons.
Que m'importe du Nord les fougueux tourbillons?
La neige, les frimas, qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre :
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent [2] !
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protége,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige!
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
Mon cœur devient-il triste et ma tête pesante,
Eh bien! pour ranimer ma gaîté languissante,
La fève de Moka [3], la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne;
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,
Ou des grains du Levant [4] je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun :
Lui seul de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend, à mes pieds, sa part de la douce chaleur.
Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,

1. *J'agace*. Métaphore pleine de vérité et de grâce, et qui exprime d'une manière charmante l'espèce de sentiment qui fait manier et remanier les tisons comme on agace un chien en le caressant.

2. Remarquer, dans ce beau vers, le sens détourné du verbe *insulter au vent*. Expression qui rend d'une manière heureuse le sentiment de celui qui, parfaitement garanti du vent, se moque de ses sifflements, et les entend sans les redouter. Voir sur le verbe *insulter* la note page 22.

3. Le meilleur café se recueille aux environs de Moka en Arabie; le thé nous vient de Canton en Chine, et la porcelaine la plus recherchée, du Japon.

4. Cette seconde métonymie pour désigner le café, déjà appelé *fève de moka*, n'est pas d'un bon effet.

Imagination! de tes douces chimères
Fais passer devant moi les figures légères :
A tes songes brillants que j'aime à me livrer!
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi ce chêne en feu nourrit ma rêverie :
Quelles mains l'ont planté? quel sol fut sa patrie?
Sur les monts escarpés bravait-il l'aquilon?
Bordait-il le ruisseau? parait-il le vallon?
Peut-être il embellit la colline que j'aime;
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même...
Tout à coup je l'anime : à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les doux entretiens que voila son ombrage.

DELILLE.

29. — La chute de chêne.

Le voilà donc déraciné
Ce chêne au front immense, au tronc vaste et robuste,
Ce chêne dont le temps, à détruire obstiné,
Respectait la vieillesse auguste!

Le sol a gémi sous son poids :
Il a de sa ruine étonné les campagnes;
Et le bruit de sa chute, en traversant les bois,
A frappé l'écho des montagnes.

Dans ses rameaux l'aigle arrêté
N'asseoira plus son nid sur sa cime hautaine;
De loin, au voyageur, le vieux pâtre attristé
Ne montrera plus le grand chêne.

Souvent de sa fraîche épaisseur
Il couvrit le troupeau rassemblé sous ses ombres;
Souvent il protégea la halte du chasseur,
Abrité par ses rameaux sombres.

Majestueux sur le vallon,
Il déployait au loin son opulent ombrage;
Des autans, de la foudre et du noir aquilon,
Trois cents ans il brava l'outrage.

La cognée eût craint de toucher
A ses pompeux rameaux, à ses fortes racines;

Le fer du bûcheron, n'osant en approcher,
S'éloignait du roi des collines.

Mais l'ouragan s'est élancé :
Vaincu par les assauts[1] de l'horrible tempête,
Le chêne sur la terre à grand bruit renversé
A vu tomber sa noble tête [2].

CHÊNEDOLLÉ.

30. — Le voyageur à pied.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval : c'est d'aller pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays et on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie; un bois touffu, je vais sous son ombre; une grotte, je la visite; une carrière, j'examine les minéraux. Partout ou je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes, je passe partout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir.

J.-J. ROUSSEAU.

31. — Une nuit à la belle étoile.

Je me souviens d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux [3]. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très-chaud ce jour-là, la soirée était charmante, la rosée humectait l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air était frais sans être froid; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols, qui se répondaient l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte

1. *Assauts.* « Attaques, » de *assaillir*. Formes de la racine : *saut*, sauter, sautiller; *sail*, saillir, tressaillir, assaillir; *sult*, insulter.

2. Rapprocher ce morceau de la belle fable d'Arnault intitulée : *Le chêne et les buissons*, page 56.

3. La tradition locale désigne le chemin *des Étroits*, sur le bord de la Saône. Le site répond assez bien à la description de Rousseau.

l'extase[1], livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade sans m'apercevoir que j'étais las ; je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou d'arcade enfoncée dans un mur de terrasse ; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres ; un rossignol était précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant : mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour ; mes yeux en s'ouvrant virent le soleil, l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai, la faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville.

J.-J. Rousseau.

32. — La visite au toit paternel.

Quand j'aperçus les bois où j'avais passé les seuls moments heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins ; je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse ; le violier[2] jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le seuil ; cet homme s'écria : « Hé bien ! allez-vous faire comme cette étrangère qui vint ici il y a quelques jours ? Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître l'*étrangère* qui, comme moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs[3].

Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores

1. *Extase.* « Ravissement de l'esprit », état de l'âme dégagée, en quelque sorte, des liens du corps où elle est renfermée. Famille de *station, stable,* action *d'être,* de rester où l'on est. *Ex-stase,* s'élever hors, au-dessus de cet état ; *Instable, instabilité,* non stable ; *distant, constance,* etc. Formes de la racine : *Sta, et, ess,* statue, état, établir, être, essence, etc.

2. *Violier.* Nom vulgaire de la giroflée.

3. C'était la sœur de Chateaubriand.

où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés : je visitai celle où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étaient détendues[1], et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents ! La famille de l'homme n'est que d'un jour ; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée[2]. A peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui ; il n'en est pas ainsi des enfants des hommes.

CHATEAUBRIAND.

33. — Mobilité des pensées de l'homme.

La fourmi, tous les ans traversant les guérets,
Grossit ses magasins des trésors de Cérès[3];
Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouit, l'hiver, des biens conquis durant l'été.
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printemps, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
Ou demeurer oisive au retour du bélier[4].

1. *Détendues.* « Dont on a ôté les tentures. » Remarquer la signification que la préfixe *dé* donne à un très-grand nombre de mots : dépouiller, destituer, détruire, détourner, etc.

2. Ce n'est pas le souffle de Dieu qui disperse les enfants. S'ils n'obéissaient qu'à leurs instincts naturels, ils resteraient groupés autour du toit paternel où ils trouvent le bonheur. Les entraînements de la civilisation même, l'amour aveugle de l'or et des jouissances, le besoin de changement, voilà les nécessités, le plus souvent factices, qui détruisent malheureusement chaque jour l'antique esprit de famille, qui est la garantie la plus puissante du bonheur individuel et de la sécurité publique.

3. Périphrase pour dire « les blés ». Cérès était la déesse de la moisson.

4. Le cours du soleil, pendant l'année, correspond successivement à douze constellations qui remplissent l'étendue du Zodiaque. Celle du Bélier coïncide avec le commencement du printemps.

Mais l'homme, sans arrêt[1] dans sa course insensée,
Voltige incessamment[2] de pensée en pensée.
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas :
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.

BOILEAU.

34. — Le hérisson et les lapins.

Il est certains esprits d'un naturel hargneux,
Qui toujours ont besoin de guerre,
Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire[3],
Et montrent pour cela des talents merveilleux.
Quant à moi, je les fuis sans cesse :
Eussent-ils tous les dons et tous les attributs[4],
J'y[5] veux de l'indulgence et de la politesse;
C'est la parure des vertus.

Un hérisson, qu'une tracasserie
Avait forcé de quitter sa patrie,
Dans un grand terrier de lapins
Vint porter sa misanthropie[6].
Il leur conta ses longs chagrins,
Contre ses ennemis exhala bien sa bile[7],
Et finit par prier les hôtes souterrains
De vouloir lui donner asile.
« Volontiers, lui dit le doyen[8].
Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,
Et nous ne connaissons ni le tien, ni le mien;
Tout est commun ici. Nos plus grandes affaires
Sont d'aller, dès l'aube du jour,
Brouter le serpolet, jouer sur l'herbe tendre;

1. *Sans arrêt.* « Sans repos, sans s'arrêter. » Famille du mot *rester*, ayant pour radical *être*, et *re* annonçant l'action continue; *s'arrêter*, rester auprès de.

2. *Incessamment.* « Sans cesser. » Remarquer la préfixe *in* avec un sens négatif dans *inconstant, insensée*, etc.

3. Antithèse vive et juste.

4. *Tous les attributs.* « Tout ce qui peut être attribué, accordé à l'homme. »

5. Pronom relatif dont l'antécédent n'est pas clairement indiqué, ce qui rend la phrase louche.

6. *Misanthropie.* « Haine des hommes », caractère chagrin et peu sociable. Opposé : *Philanthropie.*

7. *Sa bile.* « Sa mauvaise humeur. » Métaphore.

8. *Le doyen.* « Le plus âgé, le chef. »

Chacun pendant ce temps, sentinelle à son tour,
Veille sur le chasseur qui voudrait nous surprendre :
S'il l'aperçoit, il frappe, et nous voilà blottis.
Avec nos femmes, nos petits,
Dans la gaîté, dans la concorde[1],
Nous passons les instants que le ciel nous accorde.
Souvent ils sont prompts à finir :
Les panneaux[2], les furets[3] abrègent notre vie;
Raison de plus pour en jouir.
Du moins, par l'amitié, l'amour et le plaisir,
Autant qu'elle a duré, nous l'avons embellie :
Telle est notre philosophie.
Si cela vous convient, demeurez avec nous,
Et soyez de la colonie;
Sinon, faites l'honneur à notre compagnie
D'accepter à dîner, puis retournez chez vous. »
A ce discours plein de sagesse,
Le hérisson repart qu'il sera trop heureux
De passer ses jours avec eux.
Alors chaque lapin s'empresse
D'imiter l'honnête doyen,
Et de lui faire politesse.
Jusques au soir tout alla bien.
Mais lorsqu'après souper la troupe réunie
Se mit à deviser des affaires du temps,
Le hérisson de ses piquants
Blesse un jeune lapin. « Doucement, je vous prie,
Lui dit le père de l'enfant. »
Le hérisson, se retournant,
En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.
On murmure, on se fâche, on l'entoure en grondant.
« Messieurs, s'écria-t-il, mon regret est extrême;
Il faut me le passer, je suis ainsi bâti,
Et je ne puis me refondre[4].
— Ma foi! dit le doyen, en ce cas, mon ami,
Tu peux aller te faire tondre. »

FLORIAN.

1. *Concorde.* Remarquer cette famille de mots. Elle a pour racine *cœur* : d'où concorder, concorde, s'accorder, accord, cordial, etc.

2. *Panneaux.* « Piéges. » On dit familièrement « donner dans le panneau. »

3. *Furets.* Petits quadrupèdes au corps fluet, au museau pointu, de la grosseur d'une belette ou d'un très-petit chien, qui pénètrent dans le terrier des lapins, et cherchent à leur faire la chasse. Origine du verbe *fureter*.

4. *Me refondre.* « Me refaire. » Image empruntée à l'industrie du fondeur.

35. — L'égoïste.

Gnaton ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service[1] ; il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous : il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé à l'église que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse[2] que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage : ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages[3] ; il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile[4] ; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

LA BRUYÈRE.

36. — Le colimaçon.

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;

1. Locution qui a vieilli : « Regarder comme pour lui seul chaque service. » Remarquer le sens détourné du mot *service*, signifiant ici la partie des mêts *servis* ensemble dans un repas. *Repas à deux, à trois services.*

2. Les places du fonds sont les meilleures, parce que dans les autres on est assis au rebours du mouvement de la voiture. Remarquer l'origine du mot *carrosse*, appartenant à la famille de *char, charrier, carrosser,* route *carrossable*, etc.

3. *Hardes.* « Linges et vêtements. » *Équipages,* « voitures, chevaux, domestiques, appareils de toute sorte. » Pour saisir l'étendue d'acception de ce mot, songer à celle du verbe *équiper* dont il dérive. « Équiper un navire, un régiment, un soldat, etc. » Équipage présente la même racine que équitation, écuyer, écurie, etc. L'industrie des chemins de fer a créé l'expression *un homme d'équipe.*

4. *Réplétion.* « Embonpoint gênant. » *Bile,* « humeur bilieuse, » qui l'incommode. Ce mot est pris dans son sens propre.

De soi seul emplir sa maison ;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste :
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

ARNAULT.

37. — Le chat et le vieux rat.

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard [1], l'Alexandre des chats,
L'Attila [2], le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables ;
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère [3], était craint une lieue à la ronde.
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui [4].
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant [5] fait le mort, et, du haut d'un plancher,
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin [6] de rôt ou de fromage,

1. *Rodilard.* Mot composé qui signifie le *rongeur de lard.*

2. *Attila.* Roi des *Huns*, peuple barbare qui ravagea l'Europe au ve siècle après Jésus-Christ. Ce roi fut appelé *le fléau de Dieu.*

3. *Cerbère.* D'après la mythologie, Cerbère était un chien à trois têtes qui gardait l'entrée des Enfers et menaçait de sa triple gueule ceux qui voulaient en sortir ou y entrer.

4. *Jeux au prix de lui.* « En comparaison de lui. » Double gallicisme à remarquer. Et plus bas : *Se mettent en quête, voici bien une autre fête.*

5. *Galant.* « Le fourbe, le rusé. » Remarquer l'acception que ce mot a ici. On dit dans un sens tout opposé : *un galant homme.*

6. *Larcin.* « Vol. » Même racine que *larron.*

Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement[1].
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
« Nous en savons plus d'un[2], dit-il, en les gobant,
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis ;
Vous viendrez toutes au logis. »
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis[3],
Pour la seconde fois les trompe et les affine[4],
Blanchit sa robe et s'enfarine,
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche[5] ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier[6], il savait plus d'un tour,
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille[7], »
S'écria-t-il de loin au général des chats :
« Je soupçonne dessous encore quelque machine[8] ;
Rien ne te sert d'être farine :
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »
C'était bien dit à lui, j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,

1. *Garnement.* « Mauvais garçon. » *Gars*, jeune garçon.
2. *Nous en savons plus d'un.* Gallicisme, pour « nous savons plus d'un tour. » Remarquer encore la tournure qui suit : *C'est tour de vieille guerre,* où l'article est supprimé.
3. *Notre maître Mitis.* Appellation familière, comme *maître renard*, etc. *Mitis*, le nom qui veut dire *doux, doucereux*, est donné ici au chat par contre-vérité.
4. *Affine.* Les attire, aiguise leur appétit, leur envie.
5. *Huche.* Espèce de coffre destiné à serrer la farine et les provisions.
6. *Routier.* Qui parcourt les routes, qui a voyagé, qui a de l'expérience.
7. *Ne me dit rien qui vaille.* « Rien de bon, rien de favorable. »
8. *Machine.* Pour « ruse, stratagème, piége : » d'où *machiner, machination.*

Il savait que la méfiance[1]
Est mère de la sûreté.

LA FONTAINE.

38. — La prudence et l'ambition.

« Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ? »
Disait au roi Pyrrhus un sage confident,
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent[2].
« Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle. —
Quoi faire ? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous :
Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous ? —
Du reste des Latins la conquête est facile. —
Sans doute, on peut les vaincre : est-ce tout ? — La Sicile
De là nous tend les bras, et bientôt, sans effort,
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port. —
Bornez-vous là vos pas ? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ? —
Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter :
Nous allons traverser les sables de Lybie[3],
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange[4] en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs[5],
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire ? —
Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps. —
Eh ! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir, qui vous défend de rire ? »

1. *La méfiance* est l'excès de la *défiance* et se prend en mauvaise part. La défiance est souvent une qualité commandée par les circonstances, la méfiance est presque toujours un défaut.

2. Roi d'une pauvre, mais belliqueuse contrée de la Grèce, l'Épire, Pyrrhus essayait de refaire l'empire d'Alexandre, et entrait en lutte avec Rome (280 avant J.-C.) Pyrrhus disait de son conseiller Cinéas : « Il m'a donné plus de villes par son éloquence que je n'en ai emporté par les armes. »

3. Contrée de l'Afrique, entre Carthage et l'Égypte.

4. Le grand fleuve de l'Inde au delà duquel Alexandre n'avait pu aller.

5. Le Tanaïs est aujourd'hui le Don. Les *Scythes* étaient des peuples nomades qui occupaient une vaste région embrassant le nord-est de l'Europe et le nord-ouest de l'Asie.

Le conseil était sage et facile à goûter :
Pyrrhus vivait heureux, s'il eût pu l'écouter [1].

BOILEAU.

39. — Le singe et le chat.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux [2] d'un logis, avaient un commun maître,
D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat.
Ils n'y craignaient tous deux aucun [3], quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très-bonne affaire.
Nos galants y voyaient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître :
Tire-moi [4] ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes marrons verraient beau jeu. »
Aussitôt fait que dit : Raton avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque [5];
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens [6]. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

LA FONTAINE.

40. — Le rat et l'huître.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,

1. Pyrrhus, à quelques années de là (272), était tué, au siége d'Argos, de la main d'une vieille femme qui lui jetait, d'un toit, un tesson sur la tête.

2. *Commensaux.* « Qui mangent à la même table. »

3. *Aucun.* Pris absolument. « Aucun individu. »

4. *Tire-moi.* Le pronom est ici explétif, c'est-à-dire qu'il est inutile pour le sens, mais il donne plus de vivacité à l'expression.

5. *Escroquer, croquer.* Mots de la même famille appartenant à la racine onomatopée *croc.*

6. *Adieu mes gens.* Gallicisme plein de vivacité, pour exprimer la disparition des deux larrons.

Des lares[1] paternels un jour se trouva soûl[2].
Il laisse là le champ, le grain et la javelle[3],
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case[4],
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
Voilà les Apennins, et voilà le Caucase! »
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton, où Thétis[5] sur la rive
Avait laissé mainte huître; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord[6].
« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire!
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire;
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point. »
D'un certain magister le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs,
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeant,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'étant ouverte, et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr[7] réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût à la voir non pareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille:
« Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille[8]?
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère ou jamais. »
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,

1. *Lares.* On appelait ainsi chez les païens les dieux protecteurs du foyer, et par extension de la maison.

2. *Soûl.* « Rassasié, las. » On écrivait autrefois *saoul.* Remarquer la racine de ces mots appartenant à la même famille : *Satiété, saoul, rassasier,* etc.

3. *Javelle.* C'est le blé fauché et couché sur le sillon avant d'être mis en gerbe.

4. *Case.* « Cabane, petite habitation. » *Casanier*, celui qui aime à rester au logis.

5. *Thétis.* La déesse de la mer, et par suite la mer elle-même.

6. *Haut bord.* Vaisseau de 1re grandeur ; plus un vaisseau est grand, plus son bord se trouve au-dessus du niveau de l'eau.

7. *Zéphyr.* « Vent doux et léger. » *Zéphire*, demi-dieu de la fable, personnifiait le vent du sud-ouest.

8. *Victuaille.* « Mets abondants. » Mot qui a vieilli.

Se sent pris comme aux lacs [1]; car l'huître tout à coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

LA FONTAINE.

41. — Les deux paysans et le nuage.

« Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs.—Pourquoi? répond Guillot.—
Pourquoi? regarde donc : ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abîmer : vigne, avoine, froment;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien; le village en ruine
Dans trois mois aura la famine,
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous. —
La peste? dit Guillot : doucement, calmez-vous,
Je ne vois point cela, compère.
Et s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire;
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle : il porte de la pluie;
La terre est sèche dès longtemps,
Il va bien arroser nos champs;
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin. —
C'est bien voir que cela [2]! dit Lucas en colère. —
Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot. —
Puisqu'il en est ainsi [2], je ne dirai plus mot.
Attendons la fin de l'affaire :
Rira bien qui rira le dernier [2]. — Dieu merci!
Ce n'est pas moi qui pleure ici. »
Ils s'échauffaient tous deux; déjà dans leur furie

1. *Lacs*. Mot employé autrefois pour *filet*. Lacet, lacer, enlacer, entrelacer, etc.
2. Remarquer la vivacité que donnent au style les galliciismes *c'est bien voir que cela, puisqu'il en est ainsi, rira bien qui rira le dernier*.

Ils allaient se gourmer [1], lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant;
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

FLORIAN.

42. — La prévention.

Tout le peuple d'une ville s'était assemblé dans une grande place pour voir jouer des pantomimes [2]. Parmi ces acteurs, il y en avait un qu'on applaudissait à chaque moment. Ce bouffon, sur la fin du jeu, voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau et se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière qu'on s'imagina qu'il en avait un véritable sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau et sa robe, ce qu'il fit; et, comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissements se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un paysan, qui était du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration : « Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon: il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je sais mieux que lui faire le cochon de lait, et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. » Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, et plutôt pour siffler le paysan que pour savoir ce qu'il savait faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois, s'étant baissé à son tour et enveloppé la tête de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenait sous son bras, et lui fit pousser des cris perçants. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, et chargea de huées le paysan, qui, montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs : « Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes [3] ! »

LESAGE.

1. *Se gourmer.* « Se battre. » Expression familière. *Gourmade,* coups de poing. *Gourmer un cheval,* lui mettre la *gourmette,* le brider. *Gourmer quelqu'un,* le brider, le corriger, le maltraiter.

2. *Pantomimes.* Acteurs qui se font comprendre par des gestes et des attitudes sans proférer aucune parole. Éléments du mot : *mime, mimique,* et *pan, pani,* qu'on retrouve dans panorama, panthéon, panthéisme, etc.

3. Il serait difficile de mettre en évidence d'une manière plus saisissante les erreurs et les fautes auxquelles peuvent entraîner les préventions et les opinions préconçues.

43. — Le petit-maître.

Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode; il regarde le sien, et en rougit; il ne se croit plus habillé. Il était venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache : le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents : il fait la petite bouche, et il n'y a guère de moments où il ne veuille sourire. Il regarde ses jambes, il se voit au miroir; l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même. Il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras[1]. Il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir. Il a une démarche molle, et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer. Il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude : il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles; aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes[2].

LA BRUYÈRE.

44. — Les métamorphoses du singe.

Gille, histrion de foire[3], un jour, par aventure,
Trouva sous sa patte un miroir.
Mon singe au même instant de chercher à s'y voir[4].
« O le museau grotesque! ô la plate figure!
S'écria-t-il; que je suis laid!
Puissant maître des dieux, j'ose implorer tes grâces :
Laisse-moi le lot des grimaces;
Je te demande au reste un changement complet. »
Jupin[5] l'entend et dit : « Je consens à la chose.
Regarde; es-tu content de ta métamorphose[6]? »
Le singe était déjà devenu perroquet.

1. « Grasseyer. » C'est-à-dire prononcer les *r* du gosier. La mode qui donnait à ce défaut un air de distinction, à l'époque dont parle La Bruyère, faisait supprimer cent ans plus tard cette même lettre dans la prononciation par les petits maîtres du temps du Directoire (les incroyables), en 1798. Ridicule en sens contraire.

2. Ironie vive et maligne qui termine d'une manière charmante ce portrait d'une infinie délicatesse.

3. *Histrion.* Bateleur, baladin, mauvais comédien.

4. Remarquer la vivacité de ce tour.

5. Le nom familier de Jupiter, le roi des dieux du paganisme.

6. « Changement de forme, » du radical *morphe*, qu'on retrouve dans *amorphe*, *polymorphe*, etc.

Sous ce nouvel habit mon drôle s'examine,
Aime assez son plumage et beaucoup son caquet[1];
Mais il n'a pas tout vu : « Peste! la sotte mine
Que me donne, Jupin, le long bec que voilà!
J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme;
Donne-moi vite une autre forme. »
Par bonheur en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire :
Il en fait donc un paon, et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane et s'admire;
Mais, las! il voit ses vilains pieds,
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.
« Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser:
Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
Et vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère;
Mais aussi plus d'autre prière!
Que je n'entende plus ton babil[1] importun. »
A ces mots Jupiter lui donne un nouvel être:
Et qu'en fait-il? un petit maître[2].
Depuis ce temps, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

LEBAILLY.

45. — Le singe et le léopard.

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire;
Ils affichaient chacun à part.
L'un d'eux disait : « Messieurs, mon mérite et ma gloire,
Sont connus en bon lieu[3] : le roi m'a voulu voir,
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée[4], et mouchetée. »

1. Rapprocher ce mot du synonyme *babil*, employé plus bas, et noter la différence qui existe entre *parler*, *babiller*, *caqueter*, *jaser*, en remarquant qu'au sens propre *caqueter* désigne les cris de la poule après qu'elle a pondu.

2. Les manières affectées ou les grimaces, la prétention dans le langage, la recherche et la vanité dans la toilette, caractérisent le *petit maître*. Ce mot fut introduit dans notre langue, en 1648, sous la régence d'Anne d'Autriche.

3 « *En bon lieu*. En haut lieu, dans les grandes maisons, dans la bonne société. »

4. *Vergetée*. Marquée de petites raies de différentes couleurs.

La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disait : « Venez, de grâce,
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passo ;
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux[1], exprès pour vous parler,
Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller[2],
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux : et le tout pour six blancs[3]?
Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »
Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables,
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents[4] !

LA FONTAINE.

46. — Le fat.

L'or éclate, dites-vous, sur les habits de Philémon : il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des plus belles étoffes : le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce? Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence : je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre; la garde de son épée est un onyx[5]; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, et qui est parfait; il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur

1. *Arrive en trois bateaux.* C'est-à-dire qu'il lui faut trois bateaux pour porter tout son bagage. Il donne par là l'idée de son importance.
2. *Baller.* « danser. » Bal, baladin, ballade, etc. La racine *bal* exprime le jet, le mouvement, le saut, la danse.
3. *Six blancs.* Ancienne menue monnaie qui valait deux sous et demi.
4. La morale s'adresse moins, de notre temps, aux grands seigneurs qu'à beaucoup d'enrichis qui justifient toujours cette fable.
5. *Onyx.* Pierre précieuse dans le genre des agates.

soi autant pour la vanité que pour l'usage; et il ne se plaint[1] non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins ces choses si précieuses : envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philémon, je vous quitte[2] de la personne.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins[3] qui te suivent et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger pour pénétrer jusques à toi, qui n'est qu'un fat[4].

LA BRUYÈRE.

47. — L'impertinent.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate; on bouche ses oreilles : c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle; il ne s'apaise, il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait[5] sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois, il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Euthydème qui donne le repas : il rappelle[6] à lui toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense. Les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

LA BRUYÈRE.

1. *Il ne se plaint.* On dirait aujourd'hui : « il ne se refuse rien. » L'expression de La Bruyère est plus énergique, mais elle passe d'usage.

2. C'est-à-dire « Je vous tiens *quitte.* »

3. *Coquins.* Expression de mépris pour désigner ses laquais et ses valets.

4. Image énergique qui achève le tableau par un trait de maître.

5. *Chacun a son fait.* Gallicisme d'un usage aussi varié que fréquent : *Dire à quelqu'un son fait, recevoir son fait, son paquet*, etc.

6. *Rappelle à lui.* Expression pittoresque et vive pour « il s'empare de toute l'autorité. »

48. — Le disputeur.

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il savait mieux que vous, où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée;
Et Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté[1].
D'ailleurs, homme de sens, d'esprit et de mérite;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter de furie;
Et, rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant[2].
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance....
Un voisin asthmatique[3], en l'embrassant un soir,
Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir. »
Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté, sans avoir contredit.
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.
Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant le grand arbitre[4]!

RULHIÈRE.

49. — Le chêne et les buissons.

Le vent s'élève ; un gland tombe dans la poussière :
Un chêne en sort. « Un chêne ! Osez-vous appeler

1. Ne pas confondre ici le maréchal de Richelieu, contemporain de Louis XV, lequel prit Mahon (capitale de l'île de Minorque) et défendit la ville de Gênes, avec le cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII.

2. Antithèse d'un effet plaisant.

3. L'asthme est une maladie qui gêne la respiration et exige l'éloignement de toute agitation et de toute contrariété.

4. Doute plaisant qui termine ce portrait par un dernier trait comique.

Chêne cet avorton [1] qu'un souffle fait trembler ?
Ce fêtu, près de qui la plus humble bruyère
Serait un arbre ? — Et pourquoi non ?
Je ne m'en dédis pas, docteur, cet avorton,
Ce fêtu, c'est un chêne, un vrai chêne, tout comme
Cet enfant qu'on berce est un homme.
Quoi de plus naturel, d'ailleurs, que vos propos ?
Vous n'avez rien dit là, docteur, qu'en leur langage,
Tous les buissons du voisinage
Sur mon chêne, avant vous, n'aient dit en d'autres mots :
Quel brin d'herbe, en rampant, sous notre abri se range ?
Quel germe inutile, égaré,
A nos pieds végète enterré
Dans la poussière et dans la fange ? —
Messieurs, leur répondait, sans discours superflus,
Le germe, au fond du cœur chêne dès sa naissance,
Messieurs, pour ma jeunesse ayez plus d'indulgence :
Je crois, ne vous déplaise, et vous ne croissez plus. »
Le germe raisonnait fort juste :
Le temps, qui détruit tout, fait tout croître d'abord ;
Par lui le faible devient fort,
Le petit, grand, le germe, arbuste.
Les buissons, indignés qu'en une année ou deux
Un chêne devînt grand comme eux,
Se récriaient contre l'audace
De cet aventurier qui, comme un champignon,
Né d'hier, et de quoi ? sans gêne ici se place,
Et prétend nous traiter de pair à compagnon !
L'égal qu'ils dédaignaient cependant les surpasse ;
D'arbuste il devient arbre, et les sucs généreux
Qui fermentent sous son écorce,
De son robuste tronc à ses rameaux nombreux
Renouvelant sans cesse et la vie et la force,
Il grandit, il grossit, il s'allonge, il s'étend,
Il se développe, il s'élance ;
Et l'arbre comme on en voit tant
Finit par être un arbre immense [2].

1. *Avorton.* Qui est né avant le temps, qui est mal venu, et par extension « être chétif, faible, mal fait. » Mot formé de la préposition *avant*, *av*, et d'un mot latin, qui veut dire « commencer, se lever, naître ; » d'où les mots *orient*, *exorde*, *origine*.

2. *Immense.* « Sans mesure. » Les diverses formes de la racine sont : *mens*, dimension, incommensurable, *mes*, mesure, *met*, mètre, métrique, d'où géo-

De protégé qu'il fut, le voilà protecteur,
Abritant, nourrissant des peuplades sans nombre;
Les troupeaux, les chiens, le pasteur,
Vont dormir en paix sous son ombre;
L'abeille dans son sein vient déposer son miel,
Et l'aigle suspendre son aire
A l'un des mille bras dont il perce le ciel,
Tandis que mille pieds l'attachent à la terre;
L'impétueux Eurus[1], l'Aquilon[1] mugissant,
En vain contre sa masse ont déchaîné leur rage :
Il rit de leurs efforts, et leur souffle impuissant
Ne fait qu'agiter son feuillage;
Cybèle[2] aussi n'a pas de nourrissons,
De l'orme le plus fort au genêt le plus minco,
Qui des forêts en lui ne respectent le prince :
Tout l'admire, aujourd'hui, tout, hormis les buissons.
« L'orgueilleux! disent-ils, il ne se souvient guère
De notre ancienne égalité;
Enflé de sa prospérité,
A-t-il donc oublié que les arbres sont frères? —
Si nous naissons égaux, repart avec bonté
L'arbre de Jupiter, dans la même mesure
Nous ne végétons pas; et ce tort, je vous jure,
Est l'ouvrage de la nature,
Et non pas de ma volonté.
Le chêne vers les cieux portant un front superbe,
L'arbuste qui se perd sous l'herbe,
Ne font qu'obéir à sa loi.
Vous la voulez changer : ce n'est pas mon affaire;
Je ne dois pas, en bonne foi,
Me rapetisser pour vous plaire.
Mes frères, tâchez donc de grandir comme moi[3]. »

ARNAULT.

métrie, etc. — Remarquer comment l'auteur trace en quelques vers le tableau énergique de la croissance du chêne.

1. *L'Eurus*. « Vent du midi. » *L'Aquilon*. « Vent du nord. »

2. *Cybèle*. Nom poétique de la terre, désignée ici par le nom de la déesse qui la personnifiait dans le paganisme.

3. L'exemple et les paroles du chêne contiennent une grande leçon. L'inégalité existe et existera toujours entre les hommes, comme elle existe entre les arbres et les arbustes. Il faut donc savoir accepter les inégalités sociales, et être persuadé que la société la plus florissante n'est pas celle qui abat les sommités pour réduire tout au même niveau; mais celle qui ouvre, comme la nôtre, au travail, à la bonne conduite, à l'énergie de la volonté, les moyens de s'élever.

50. — De l'émulation et de la jalousie.

Quelque rapport qu'il paraisse de la jalousie à l'émulation[1], il y a entre elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice et la vertu.

La jalousie et l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le mérite des autres, avec cette différence que celle-ci est un sentiment volontaire, courageux, sincère, qui rend l'âme féconde, qui la fait profiter des grands exemples et la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire ; et que celle-là, au contraire, est un mouvement violent et comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle ; qu'elle va même jusqu'à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui, forcée de la reconnaître, lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses ; une passion stérile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de lui-même, de l'idée de sa réputation ; qui le rend froid et sec sur les actions ou les ouvrages d'autrui ; qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talents que les siens ou d'autres hommes avec les mêmes talents dont il se pique ; vice honteux qui, par excès, rentre toujours dans la vanité et dans la présomption, et ne persuade pas tant à celui qui en est blessé qu'il a plus d'esprit et de mérite que les autres, qu'il lui fait croire qu'il a, à lui seul, de l'esprit et du mérite.

L'émulation et la jalousie ne se rencontrent guère que dans les personnes de même art, de mêmes talents et de même condition. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la jalousie ; ceux qui font profession des arts libéraux ou des belles-lettres[2], les peintres, les musiciens, les orateurs, les poëtes, tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devraient être capables que d'émulation.

LA BRUYÈRE.

51. — Les chats en société de commerce.

Grippe-Souris, chat de bonne maison,
S'étant acquis un beau renom
De prud'homie[3] et de délicatesse,

1. On dirait mieux aujourd'hui : « Entre la jalousie et l'émulation. »

2. L'expression « Faire profession des arts libéraux » signifie *cultiver les arts libéraux*. « Faire sa profession des arts libéraux » indiquerait qu'on en fait son métier, qu'on y est livré par profession.

3. *Prud'homnie*. « Qualité de l'homme prudent, sage. » De là l'expression de *prud'hommes* pour désigner les membres les plus éclairés et les plus estimés d'une corporation, d'un corps d'état.

Las de guetter et de chasser les rats,
Voulut vivre aux dépens des chats,
Comme aujourd'hui, dans la vieille Lutèce[1],
Maint charlatan, qui ne s'en vante pas,
Vit aux dépens de notre espèce.
Il rassembla tous les chats de l'endroit,
Et prenant son air souple et sa voix pateline :
« L'hiver, dit-il, sera long, rude et froid.
Nous sommes menacés d'une grande famine;
L'almanach l'a prédit; et, si l'on n'y pourvoit,
Nous ferons tous maigre cuisine.
Or, voici le projet par mon zèle enfanté:
Chacun de nous, pendant l'été,
Épargnera sur sa pitance;
Et, dans un grenier d'abondance
Ce superflu, par chacun apporté,
Nous servira dans les jours d'abstinence.
Un bon gérant[2] choisi par nous
Y veillera dans l'intérêt de tous.
Un grenier fort commode est en ma jouissance:
Et, s'il peut être à votre convenance,
Dès ce moment il est à vous. »

Les miaulements de l'assemblée
Ont accueilli ce plan conservateur;
Et pour gérant[2] et directeur,
L'inventeur est élu d'emblée.
Tout s'exécute franchement;
Du digne actionnaire[3] on sait l'empressement.
L'un porte du lapin, l'autre de la poularde,
Qui du mouton, qui du perdreau;
Et le gérant, fidèle à son bureau,
Prend tout, enferme tout, et met tout sous sa garde.

L'hiver enfin arrive, et le froid l'a suivi,
Puis la gelée et la disette.

1. *Lutèce.* Vieux nom de Paris, signifiant *ville boueuse.*

2. *Gérant.* Celui qui est revêtu de la charge d'administrer les affaires d'une société. Mot appartenant à la famille nombreuse qui a pour racines *gérer*, *gest:* d'où gérance, ingérer, digérer, suggérer, et gestion, gestes, digestion, etc.

3. *Actionnaire.* Celui qui est associé dans une entreprise ou une société pour plusieurs parts ou *actions.* Mot appartenant à cette famille encore plus nombreuse dont la racine prend les formes de *ag, act, ig*, etc.: d'où agir, agent, acte, acteur, exiger, rédiger, etc.

L'almanach n'avait point menti :
Le hasard est souvent prophète ;
Et les associés, talonnés par la faim,
Viennent frapper au magasin.
C'est le même gérant, hélas ! mais son langage
A changé comme son visage :
Il leur débite, au lieu de rogatons,
Des sinistres, des avaries [1],
Des rats, des vers, et cent autres chansons.
La triste vérité se montre alors sans voile ;
La scène n'offre plus qu'un fripon et des sots ;
Et pour toute ressource, il leur reste les os,
Qu'il a sucés jusqu'à la moelle.

C'est ainsi, bonnes gens, que fondent nos écus,
Sous les doigts des jongleurs [2], dont l'histoire maudite
Commence par un prospectus
Et finit par une faillite.
S'ils arrivent chez vous, la sacoche à la main,
Fermez vos sacs à leur approche ;
Et, s'ils croisent votre chemin,
Mettez les mains sur votre poche.

VIENNET.

52. — La pie.

Un traitant [3] avait un commis ;
Le commis un valet, le valet une pie :
Quoique de la rapine [4] ils fussent tous amis,
Des quatre l'animal était la moins harpie [5].
Le financier en chef volait le souverain ;
Le commis en second volait l'homme d'affaires ;

1. Au lieu de leur distribuer quelques débris, même misérables, il leur parle d'accidents (*sinistres*, *avaries*, termes en quelque sorte techniques dans le langage des affaires industrielles) qui ont détruit tout l'avoir de la société.

2. *Jongleurs*. « Charlatans, escamoteurs. » Désignation donnée par métaphore aux créateurs de sociétés, aux auteurs d'entreprises au moyen desquelles ils escroquent l'argent du public en sollicitant sa confiance par des promesses, des mensonges, des jongleries.

3. On appelait autrefois *traitants* les hommes qui traitaient avec l'État pour être chargés de la perception des revenus publics.

4. *Rapine*. « Habitude du vol, vols de toute nature. » Remarquer la racine *par* dans *rapine*, *rapt*, changeant le *p* en *v* dans *ravir*, *ravisseur*, et en *b* dans *dérober*.

5. *Harpie*. Oiseau imaginaire du paganisme, d'une insatiable avidité.

Le valet grappillait[1] : il eût voulu mieux faire ;
Et des gains du valet Margot faisait sa main[2].
C'est ainsi que toute la vie
N'est qu'un cercle de volerie.
Le valet donc à son petit magot[3]
Trouvait toujours quelque mécompte.
« Qu'est-ce? dit-il ; quel est le coquin qui m'affronte[4]?
Dans mon taudis il n'entre que Margot. »
A tout hasard il vous l'épie[5],
Et la prend bientôt sur le fait.
Il voit notre galante pie,
Du coin de l'œil faisant le guet,
Prendre à son bec la pièce de monnoie,
Et puis dans le grenier courant cacher sa proie :
C'était là que Margot avait son coffre-fort,
Amassant sans jouir : bien d'autres ont ce tort.
« Oh çà ! dit le valet en surprenant la belle,
Je te tiens donc, et mon argent aussi.
Voyez la gentille femelle :
J'en suis d'avis, on volera pour elle;
Elle en aurait le gain, j'en aurais le souci. »
Il prononce à ces mots la sentence mortelle.
Margot à sa façon se jette à ses genoux :
« Grâce, lui cria-t-elle; un peu plus d'indulgence;
Au fond je n'ai rien fait que vous ne fassiez tous.
Ou par justice, ou par clémence,
Donnez-moi le pardon qu'il vous faudrait pour vous. »
Ce caquet était raisonnable;
Mais le valet inexorable
Lui coupe la parole et lui tord le gosier.
Le plus faible, c'est l'ordre, est puni le premier[6].

LAMOTTE.

1. *Grappillait.* Expression familière : « faisait de petits vols, prenait ce que les autres laissaient. » Métaphore tirée de la vendange.

2. *Faisait sa main.* Gallicisme : « faisait son profit. »

3. *Magot.* Expression familière pour « trésor. »

4. *M'affronte.* Expression manquant de justesse et amenée par la nécessité de la rime.

5. *Épie.* « Surveille en cachette. » Remarquer la racine d'*espion, espionnage,* etc.

6. Oui, souvent le plus faible est puni, en effet, le premier, comme pour servir d'exemple et d'avertissement aux autres. Mais chacun a son tour ; et d'éclatants exemples prouvent partout et à chaque instant que la Providence n'attend pas toujours l'autre vie pour tirer une terrible vengeance des hommes qui oppriment

53. — L'usurier[1] hypocrite.

Un capitaine était sur le point de quitter Madrid. Déjà ses chevaux l'attendaient dans la rue ; il allait partir pour la Catalogne, où son régiment était commandé.

Comme il n'avait pas d'argent, il s'adressa à un usurier. « Seigneur Sanguisuela[2], lui dit-il, ne pourriez-vous pas me prêter mille ducats ! — Seigneur capitaine, répondit l'usurier d'un air doux et bénin, je ne les ai pas ; mais je me fais fort de trouver un homme qui vous les prêtera, c'est-à-dire qui vous en donnera quatre cents comptant ; vous ferez votre billet de mille, et, sur lesdits quatre cents que vous recevrez, j'en toucherai, s'il vous plaît, soixante pour le droit de courtage : l'argent est si rare aujourd'hui !... — Quelle usure ! interrompit brusquement l'officier ; demander six cent soixante ducats pour trois cent quarante ! quelle friponnerie ! il faudrait pendre des hommes si durs ! — Point d'emportement, seigneur capitaine, reprit d'un grand sang-froid l'usurier : voyez ailleurs. De quoi vous plaignez-vous ? est-ce que je vous force à recevoir les trois cent quarante ducats ? il vous est libre de les prendre ou de les refuser. » Le capitaine, n'ayant rien à répliquer à ce discours, se retira ; mais, après avoir fait réflexion qu'il fallait partir, que le temps pressait, et qu'enfin il ne pouvait se passer d'argent, il est retourné ce matin chez l'usurier, qu'il a rencontré à sa porte en manteau noir, en rabat[3] et en cheveux courts, avec un gros chapelet garni de médailles. « Je reviens à vous, seigneur Sanguisuela, lui a-t-il dit, j'accepte vos trois cent quarante ducats : la nécessité où je suis d'avoir de l'argent m'oblige à les prendre. — Je vais à la messe, a répondu gravement l'usurier ; à mon retour, venez, je vous compterai la somme. — Eh ! non, non, répliqua le capitaine, rentrez chez vous, de grâce ; cela sera fait dans un moment : expédiez-moi tout à l'heure ; je suis fort pressé. — Je ne le puis,

leurs semblables. Voici la suite probable de l'histoire de nos personnages : le valet, pris en flagrant délit, fut roué, le commis alla aux galères et le traitant à la Bastille.

1. *Usurier*. Remonter à la racine de ce mot : *user, usage, usure;* voir comme l'*s* se change en *t* dans *utile, utiliser*. On a nommé *usure* le droit (intérêt) prélevé pour l'usage (l'usure) d'une chose prêtée par celui qui la prête, et *usurier* celui qui prête ainsi aux autres de l'argent moyennant un intérêt, que l'avarice et l'avidité élèvent outre mesure.

2. *Sanguisuela*. Nom imaginaire, *sangsue*.

3. *Rabat*. Partie du vêtement des prêtres qui s'attache au col et se *rabat* sur la soutane. En Espagne, à l'époque dont parle Lesage, les hommes graves portaient le rabat quand ils étaient en tenue de visite.

répartit Sanguisuela ; j'ai coutume d'entendre la messe tous les jours avant de commencer aucune affaire ; car c'est une règle que je me suis faite, et que je veux observer religieusement toute ma vie. » Quelque impatience qu'eût l'officier de toucher son argent, il lui a fallu céder à la règle du pieux Sanguisuela : il s'est armé de patience, et même, comme s'il eût craint que les ducats ne lui échappassent, il a suivi l'usurier à l'église : il a entendu la messe avec lui. Après cela, il se préparait à sortir ; mais Sanguisuela s'approchant de son oreille, lui a dit : « Un des plus habiles prédicateurs de Madrid va prêcher, je ne veux pas perdre le sermon. »

Le capitaine, à qui le temps de la messe n'avait déjà que trop duré, a été au désespoir de ce nouveau retardement ; il est pourtant encore demeuré dans l'église. Le prédicateur paraît, et prêche contre l'usure. L'officier en est ravi ; et observant le visage de l'usurier, il dit en lui-même : « Si ce juif pouvait se laisser toucher ; s'il me donnait seulement six cents ducats, je partirais content de lui. » Enfin, le sermon fini, l'usurier sort ; le capitaine le joint, et lui dit : « Eh bien, que pensez-vous de ce prédicateur ? Ne trouvez-vous pas qu'il prêche avec beaucoup de force ? pour moi, j'en suis tout ému. — J'en porte le même jugement que vous, répond l'usurier, il a parfaitement traité sa matière ; c'est un savant homme : il a fort bien fait son métier ; allons-nous-en faire le nôtre. »

LESAGE.

54. — Leçon de l'usurier à son fils.

« Prends-moi le bon parti : laisse là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils [1] ?—Vingt livres.—
C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir?
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences,
Prends au lieu d'un Platon le Guidon des finances [2] :
Sache quelle province enrichit les traitants [3],
Combien le sel au roi peut fournir tous les ans [4].

1. *Au denier cinq*. Ellipse et gallicisme pour dire « en retenant un denier sur cinq. » *La livre* autrefois équivalait au franc.

2. *Le Guidon des finances*. Espèce de manuel à l'usage des financiers ou gens de finances. — *Platon*, un des plus grands philosophes de l'antiquité païenne.

3. Les provinces qui étaient les plus riches rapportaient de plus gros profits, les traitants prenant à bail la perception des impôts.

4. L'impôt sur le sel, désigné sous le nom de *gabelle*, constituait un des revenus les plus considérables de l'ancienne monarchie.

Endurcis-toi le cœur. Sois arabe, corsaire[1],
Injuste, violent, sans foi, double faussaire.
Ne va point sottement faire le généreux :
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux ;
Et, trompant de Colbert la prudence importune[2],
Va par tes cruautés mériter la fortune.
Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage ;
Il a, sans rien savoir, la science en partage ;
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang. »
C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile
Trace vers la richesse une route facile ;
Et souvent tel y vient, qui sait, pour tout secret,
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

BOILEAU.

55. — Le savetier et le financier.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr : il faisait des passages[3],
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu[4] d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait[5],
Le savetier alors en chantant l'éveillait,
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir[6],

1. *Arabe, Corsaire.* Les Arabes passent pour être d'une avarice qui est devenue proverbiale ; les corsaires, voleurs ou coureurs de mer, montent des navires armés en *course* pour piller.

2. *Colbert.* Ministre de Louis XIV, qui dirigeait à la fois les finances, l'agriculture, le commerce, l'industrie et les travaux publics de cette grande époque. Ce fils d'un marchand de laine de Reims créa, de 1661 à 1683, la prospérité industrielle et commerciale de la France.

3. Expression un peu vague. Il modulait ses chants avec tant de plaisir qu'il semblait plus content qu'aucun des sept sages renommés dans l'ancienne Grèce.

4. Métonymie pleine de force, empruntée à la langue populaire.

5. Rapprocher les deux mots *dormait, sommeillait,* et en étudiant les nuances qui les séparent, remarquer le bon effet du dernier dans ce vers.

6. *Vendre le dormir.* Tour et image pittoresques où l'acception neuve donnée au verbe *dormir*, employé comme nom, est justifiée par le rapprochement des mots *le boire, le manger,* devenus des substantifs.

Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà ! sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi ! monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année.
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ? —
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre : et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. —
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône :
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant [1] ; il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes [2] les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines ;
Tout le jour il avait l'œil au guet : et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

LA FONTAINE.

1. *Plus de chant.* Tableau dans un seul mot. Remarquer l'ellipse ainsi que l'antithèse aussi vive que juste : il *perdit* du moment qu'il *gagna*, etc.

2. Métaphore charmante qui montre les soupçons, les soucis, les alarmes venant s'asseoir à son échoppe à mesure que le chant, la joie, le sommeil, l'abandonnent.

56. — Fausses opinions des hommes sur la fortune.

Qui vit content de rien possède toute chose.
Mais sans cesse ignorants de nos propres besoins,
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.
« Oh! que si cet hiver un rhume salutaire,
Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
Pouvait, bien confessé [1], l'étendre en un cercueil,
Et remplir sa maison d'un agréable deuil,
Que mon âme, en ce jour de joie et d'opulence,
D'un superbe convoi plaindrait [2] peu la dépense! »
Disait le mois passé, doux, honnête et soumis,
L'héritier affamé de ce riche commis,
Qui, pour lui préparer cette riche journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
La mort vient de saisir le vieillard catarrheux.
Voilà son gendre riche. En est-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déjà, nouveau seigneur, il vante sa noblesse.
Quoique fils de meunier, encor blanc du moulin,
Il est prêt [3] de fournir ses titres en vélin [4].
En mille vains projets à toute heure il s'égare;
Le voilà fou, superbe, impertinent, bizarre,
Rêveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.
Il vivrait plus content si, comme ses aïeux,
Dans un habit conforme à sa vraie origine,
Sur le mulet encore il chargeait la farine.
Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant,
Que le faste [5] éblouit d'un bonheur apparent.
« L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile.
La vertu, sans l'argent n'est qu'un meuble inutile :
L'argent en honnête homme érige un scélérat :
L'argent seul au palais peut faire un magistrat [6]. —

1. Remarquer le bon effet de cette inversion : « pouvait l'étendre bien confessé. »
2. Expression déjà signalée précédemment, page 55.
3. On dirait aujourd'hui *prêt à*.
4. *Vélin*. « Peau de veau. « Veau, véler, vélin. Remarquer ce changement de *eau* en *el* dans les dérivés : Chapeau, chapelier, beau, bel, etc.
5. *Faste*. « Luxe, pompe. » Faste appartient à la famille de fête : d'où néfaste, *non fêté*, malheureux.
6. Avant 1789, les charges de la magistrature étaient vénales, comme aujourd'hui les offices de notaires, d'avoués, d'agents de change, le sont encore.

« Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme,
Dit ce fourbe sans foi, sans honneur et sans âme;
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en louis bien comptés.
Est-il quelque talent que l'argent ne me donne? »
C'est ainsi qu'en son cœur ce financier raisonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne saurait décevoir,
Qui mets au rang des biens l'esprit et le savoir,
J'estime autant Patru [1], même dans l'indigence,
Qu'un commis engraissé [2] des malheurs de la France.
Non que je sois du goût de ce sage insensé
Qui, d'un argent commode esclave embarrassé,
Jeta tout dans la mer pour crier : « Je suis libre! »
De la droite raison je sens mieux l'équilibre;
Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
La vertu se contente et vit à peu de frais.

BOILEAU.

57. — La vraie charité.

Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse et de verser l'argent à pleines mains; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer personne. Il ne faut point être avare et dur, ni plaindre la misère qu'on peut soulager; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre temps, ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner; car, quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt et de bienveillance qui font plus d'effet, et sont réellement plus utiles que tous les dons : combien de malheureux, de malades ont plus besoin de consolations que d'aumônes! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès, portez les enfants au devoir, les pères à l'indulgence, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit en faveur du faible à qui on refuse justice, et que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité [3] ; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que

1. L'un des plus éloquents avocats du temps de Boileau. Il était aussi honnête que célèbre, et mourut pauvre malgré sa grande réputation.
2. Métaphore d'une grande énergie.
3. L'idée que Rousseau donne de la *charité* s'accorde avec la signification rigou-

l'argent ; aimez les autres, et ils vous aimeront ; servez-les, et ils vous serviront ; soyez leur père, et ils seront vos enfants.

J.-J. Rousseau.

58. — Le roi Alphonse III.

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma *le sage*,
Non parce qu'il était prudent
Mais parce qu'il était savant,
Alphonse, fut surtout un habile astronome.
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait souvent le conseil[1]
Pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire[2],
Entouré de ses courtisans,
« Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
Je verrai cette nuit des hommes dans la lune.
Votre majesté les verra,
Répondait-on ; la chose est même trop commune,
Elle doit voir mieux que cela. »
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,
Quelques maravédis[3] : le roi ne l'entend pas,
Et, sans le regarder, son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune ;
Mais les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain[4],
Répétait : « Je verrai des hommes dans la lune ! »
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit :
« Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.

reuse de ce mot. Charité appartient par sa racine *char* à la même famille que *chérir, charme, charmant, eucharistie* : il exprime donc avec l'idée d'affection, de dévouement, une idée de douceur et de grâce.

1. Métonymie pour « la salle où il tenait conseil » avec les ministres.
2. Édifice construit exprès pour pouvoir bien observer les astres.
3. *Maravédis*. Menue pièce de monnaie espagnole.
4. *Refrain*. Retour des mêmes paroles et des mêmes modulations après chaque couplet. Racine : *fredon, fredonner, refrain* « retour du même fredon. »

Regardez à vos pieds; là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain[1]. »

FLORIAN.

59. — La justice et la charité.

Ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'autrui[2] nous fît : voilà la justice.

Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous voudrions qu'il fît pour nous : voilà la charité.

Un homme vivait de son labeur, lui, sa femme et ses petits enfants; et comme il avait une bonne santé, des bras robustes, et qu'il trouvait aisément à s'employer, il pouvait sans trop de peine pourvoir à sa subsistance et à celle des siens.

Mais il arriva qu'une grande gêne étant survenue dans le pays, le travail y fut moins demandé, parce qu'il n'offrait plus de bénéfices à ceux qui le payaient; et en même temps le prix des choses nécessaires à la vie augmenta.

L'homme de labeur et sa famille commencèrent donc à souffrir beaucoup. Après avoir bientôt épuisé ses modiques épargnes, il lui fallut vendre pièce à pièce ses meubles d'abord, puis quelques-uns même de ses vêtements; et quand il se fut ainsi dépouillé, il demeura privé de toutes ressources, face à face avec la faim. Et la faim n'était pas entrée seule en son logis : la maladie y était aussi entrée avec elle.

Or, cet homme avait deux voisins : l'un plus riche, l'autre moins.

Il s'en alla trouver le premier, et lui dit : « Nous manquons de tout, moi, ma femme et mes enfants; ayez pitié de nous. »

Le riche lui répondit : « Que puis-je à cela? Quand vous avez travaillé pour moi, vous ai-je retenu votre salaire, ou en ai-je différé le paiement? Jamais je ne fis aucun tort ni à vous ni à nul autre; mes mains sont pures de toute iniquité. Votre misère m'afflige; mais chacun doit songer à soi dans ces temps mauvais : qui sait combien ils dureront? »

1. Cette fable ne s'applique pas seulement aux rois, mais à tous les hommes. Combien n'y en a-t-il pas qui font parade de vertus politiques, qui s'occupent avec passion des affaires publiques, du progrès des sciences, etc., et qui négligent dans l'intérieur de leur famille et dans leurs relations domestiques les devoirs quotidiens de la justice et de la charité? Commençons par bien remplir chacun les obligations et les devoirs rigoureux de notre condition, avant de nous livrer aux goûts et aux illusions d'un esprit inquiet, et souvent orgueilleux.

2. La grammaire, qui prétend qu'*autrui* ne s'emploie pas comme sujet, se trouve en défaut dans cette phrase aussi claire que concise.

Le pauvre père se tut, et, le cœur plein d'angoisse[1], il s'en retournait lentement chez lui, lorsqu'il rencontra l'autre voisin moins riche.

Celui-ci, le voyant pensif et triste, lui dit : « Qu'avez-vous ? Il y a des soucis sur votre front et des larmes dans vos yeux. »

Et le père, d'une voix altérée, lui exposa son infortune.

Quand il eut achevé : « Pourquoi, lui dit l'autre, vous désoler de la sorte ? Ne sommes-nous pas frères ? Et comment pourrais-je délaisser mon frère en sa détresse ? Venez, et nous partagerons ce que je tiens de la bonté de Dieu. »

La famille qui souffrait fut ainsi soulagée jusqu'à ce qu'elle pût elle-même pourvoir à ses besoins.

Plusieurs années se passèrent, après lesquelles les deux riches comparurent devant le juge souverain des actions humaines.

Et le juge dit au premier : « Mon œil t'a suivi sur la terre : tu t'es abstenu de nuire à autrui, de violer son droit ; tu as accompli rigoureusement la loi stricte de la justice, mais, en l'accomplissant, tu n'as vécu que pour toi ; ton âme sèche et dure n'a point compris la loi de l'amour. Et, maintenant, dans ce monde nouveau, où tu entres pauvre et nu, il te sera fait comme tu as fait aux autres. Tu as réservé pour toi seul les biens qui t'avaient été départis ; tu n'en as rien donné à tes frères ; il ne te sera rien donné non plus. Tu n'as songé qu'à toi, tu n'as aimé que toi ; va, et vis de toi-même. »

Et, se tournant vers le second, le juge lui dit : « Parce que tu n'as point été seulement juste, et que la charité pénétra ton cœur ; parce que ta main s'ouvrit pour répandre sur tes frères moins heureux les biens dont tu étais dépositaire, et qu'elle essuya les larmes de ceux qui pleuraient, de plus grands biens te seront donnés. Va, et reçois la récompense de celui qui a pleinement accompli le devoir, la loi de justice et la loi d'amour[2].

LAMENNAIS.

60. — La charité chrétienne.

Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu point faites ! Partout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monuments de tes

1. *Angoisse.* « Tourment, torture. » Ce mot appartient par la racine *ang* à la famille de *angine*, maladie qui serre et brûle la gorge comme l'angoisse serre et brûle le cœur. Remarquer que les mots *anxiété, étrangler, angle,* appartiennent à la même famille.

2. Rapprocher de ce morceau l'admirable passage de l'Évangile sur le jugement dernier.

bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices[1] et placé ses vedettes[1] pour l'humanité. Le moine maronite[2] appelle, par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban : ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre. Le moine abyssinien vous attend dans les bois au milieu des tigres; le missionnaire américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout à coup vous apercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes! Vous êtes en pays d'amis : ici sont des chrétiens. Vous êtes Français, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglais peut-être ; et qu'importe? n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ? Ces étrangers vous reconnaîtront pour frère ; c'est vous qu'ils invitent par cette croix. Ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils pleurent de joie en vous voyant sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course ; la nuit approche, les neiges tombent; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas, et se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue; arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux ; ses dernières pensées sont pour ses enfants et son épouse. Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le glas[3] de la mort que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non, ce sont des sons réels, mais inutiles, car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter. Un autre bruit se fait entendre, un chien jappe sur les neiges; il approche, il arrive, il hurle de joie; un solitaire le suit.

Ce n'était donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, de s'être établi pour jamais au fond des plus affreuses solitudes; il fallait encore que les animaux mêmes apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils

1. *Milices.* « Soldats. » *Vedettes.* (V. page 12.) Les prêtres catholiques forment comme une grande armée toujours sur pied pour veiller au salut de l'humanité, armée qui se renouvelle sans cesse, et dont l'auteur énumère éloquemment ici les principaux corps.

2. Les maronites sont des peuplades chrétiennes qui habitent le Liban.

3. Mot imitatif (onomatopée) qui rappelle à l'oreille le tintement lent et triste de la cloche. Remarquer cette racine *gl* dans glas, glapir, changée en *cl* dans clameur, cloche, claquer, cliquetis, etc.

s'embrassassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs maîtres, et que leurs cris, sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de notre religion.

CHATEAUBRIAND.

61. — L'amour du pays natal.

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays que nous sentons surtout l'instinct qui nous y attache. Au défaut de réalité, on cherche à se repaître de songes. Tantôt, c'est une cabane qu'on aura disposée comme le toit paternel; tantôt, c'est un bois, un vallon, un coteau à qui l'on fera porter quelques-unes de ces douces appellations de la patrie. Andromaque [1] donne le nom de Simoïs à un ruisseau. Et quelle touchante vérité dans ce petit ruisseau qui retrace un grand fleuve de la terre natale! Loin des bords qui nous ont vus naître, toute la nature est diminuée, et n'est plus que l'ombre de celle que nous avons perdue.

Une autre ruse [2] de l'instinct de la patrie, c'est de mettre un grand prix à un objet en lui-même de peu de valeur, mais qui vient de notre pays, et que nous avons emporté dans l'exil.

L'âme semble se répandre [3] jusque sur les choses inanimées qui ont partagé nos destins: une partie de la vie reste attachée au duvet où sommeille notre bonheur, et surtout à la paille qui compta les veilles de notre infortune; les plaies de l'âme, comme les blessures du corps, laissent leur empreinte sur tout ce qu'elles touchent. Le peuple a une expression énergique pour peindre cette langueur d'âme qu'on éprouve hors de sa patrie; il dit: *Cet homme a le mal du pays*. C'est véritablement un mal, et qui ne peut se guérir que par le retour.

Que si l'on nous demandait quelles sont ces fortes attaches par lesquelles nous sommes enchaînés au lieu natal, nous avouons que nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le sourire d'une mère, d'un père, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir d'un vieux précepteur qui nous éleva, et des jeunes compagnons de notre enfance; c'est peut-être les soins que nous avons reçus d'une bonne nourrice, d'un domestique âgé, partie si

1. *Andromaque*. Princesse troyenne emmenée en captivité en Epire après la destruction de Troie. — *Simoïs*. Fleuve de la Troade, en Asie Mineure.

2. Mot un peu détourné de son acception ordinaire. Il indique ici les illusions au moyen desquelles l'instinct de la patrie trompe la douleur de l'exil.

3. On dit *épancher sa joie, ses douleurs*, etc., par une métaphore analogue à celle qu'emploie ici Chateaubriand.

essentielle de la maison[1]; enfin ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même les plus triviales : un chien qui aboyait la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenait tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église que l'on voyait au-dessus des arbres, l'if du cimetière, le tombeau gothique, voilà tout. Mais ces petits moyens démontrent d'autant mieux la réalité d'une providence, qu'ils ne pourraient être la source des grandes vertus patriotiques, si Dieu ne l'avait ordonné.

CHATEAUBRIAND.

62. — Hymne à la France.

France, ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que le ciel complaisant forma pour être heureuse!
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs,
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs;
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles[2];
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets,
Et de Beaune et d'Aï[3] les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine[3], et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs côteaux.
La Provence odorante et de Zéphire aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leurs tuniques d'or;
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savonneuses[4],

1. *Maison*. Ce mot est pris ici non dans le sens d'édifice, mais dans celui de famille. Il s'étend à tout ce qui constitue le ménage et le mode d'existence de la famille. C'est dans ce sens qu'on dit *la maison de l'empereur, la maison du prince*, et, dans une acception encore plus étendue, *la maison de Bourbon, la maison d'Autriche*.

2. Allusion aux émanations délétères et aux sucs vénéneux de certains arbres et de certaines plantes exotiques.

3. Cantons de la Bourgogne renommés par leurs vins. — L'*Aquitaine* est l'ancien nom de la Gascogne.

4. Épithète de mauvais goût; il y a aussi bien de la recherche dans la phrase suivante.

Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse[1],
Tes prés enflent de lait la féconde génisse;
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois, et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous des arches de pierre à grand bruit emportés.
Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports, où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain
Que visite Phœbus le soir et le matin[2]?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassin en bassin ces ondes amassées
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Thétis?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine[3] et bénit leur ouvrage?
Ton peuple industrieux est né pour les combats,
Le glaive, le mousquet, n'accablent point ses bras :
Il s'élance aux assauts, et son fer intrépide
Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.
Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons.

A. Chénier.

1. Expression hasardée.

2. C'est-à-dire : « Amène les tributs de l'orient et de l'occident. » Périphrase un peu banale et embarrassée.

3. Nom d'un intendant général des finances, sous Louis XVI, qui chercha à favoriser l'agriculture et les voies de communication.

LIVRE II

DES CONSTRUCTIONS ANORMALES OU DES FIGURES DE CONSTRUCTION.

La syntaxe établit les lois relatives à l'accord des mots entre eux, à leur place dans la phrase, ou à leur construction. Nous ne nous proposons pas de revenir ici sur les règles de la syntaxe, mais seulement de faire remarquer dans quelles circonstances elles peuvent être légitimement enfreintes, sur quoi ces infractions sont fondées et quels noms particuliers elles prennent.

Ainsi que nous avons réduit à deux principales toutes les figures de mots, nous réduirons à cinq les figures de construction, c'est-à-dire les diverses formes d'infraction que l'usage permet d'introduire dans l'application des règles relatives à la construction des mots. Ces figures sont l'*ellipse*, le *pléonasme*, la *répétition*, la *syllepse*, l'*inversion*.

L'*ellipse* consiste dans la suppression d'un ou de plusieurs mots réclamés par la construction régulière de la phrase, mais dont le retranchement ne nuit point à la clarté, et souvent la sert en donnant au mouvement de la pensée plus de rapidité et de précision.

L'ellipse est très-fréquente dans notre langue et y donne lieu à une foule d'idiotismes ou de gallicismes, dont les formes variées et les allures dégagées lui impriment ce caractère de netteté et de hardiesse qui brille dans nos meilleurs écrivains, et spécialement dans La Fontaine et Corneille, dans Bossuet et Mme de Sévigné.

L'ellipse, pour être admise, ne doit donc pas nuire à la clarté de la pensée ni donner à la phrase une forme qui heurte trop l'usage.

C'est ce qui fait le mérite des ellipses suivantes, empruntées aux morceaux qui précèdent ou qui suivent :

> L'enfant frappe des mains ; *les petits d'accourir*
> Et de s'élancer vers leur mère...
>
> La nature pour lui fit tout *et pour moi rien*...
>
> En ce lieu point d'auberge.
>
> FLORIAN.

On vit heureux ailleurs, *ici dans la souffrance*...

Vois-tu ce grand chêne là-bas :
Quatre ans déjà passés, j'y conduisais ton père.
GUIRAUD.

Le père mort, les fils vous retournent le champ.....

Le lait tombe, *adieu veau, vache, cochon, couvée.*
LA FONTAINE.

Car enfin, *j'ai une tendresse pour mes chevaux*, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir.

MOLIÈRE.

Le *pléonasme* est, pour ainsi dire, l'opposé de l'ellipse. Il consiste dans l'emploi d'un mot que la construction régulière de la phrase n'exige point, et que parfois même elle repousse.

Cette figure, qui se rapproche de la *répétition*, en diffère en ce sens que la répétition consiste à répéter un mot déjà mis, ainsi que son nom l'indique, tandis que le pléonasme consiste à employer un mot qui n'est pas réclamé par la construction régulière.

L'emploi de ces figures, quand elles sont naturelles et bien placées, a pour effet de donner plus de force à la pensée en insistant sur le mot essentiel qui la caractérise.

Exemples de répétitions :

Je serai plus heureux que le roi sur son trône,
Je serai riche, *riche*, et je ferai l'aumône.
COLLIN D'HARLEVILLE

Toi, qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, *astre toujours* nouveau,
Tous les jours je t'attends, tu reviens *tous les jours*...

La terre le publie. « *Est-ce moi*, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements ? »
L. RACINE.

Que diable, toujours de l'argent? Ils semblent qu'ils n'aient d'autre chose à dire, *de l'argent, de l'argent;* toujours parler d'argent, etc.

MOLIÈRE.

Exemples de pléonasmes :

Toi, mon fils, me seras-*tu* fidèle?...
Et *moi*, *je* vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.
GUIRAUD.

Je *le* tiens, *ce nid* de fauvettes.
BERQUIN.

Elle m'instruisait, en me faisant voir *de mes yeux*, dans les merveilles de leur instinct, ces traits d'intelligence et de sagesse.

MARMONTEL.

Voilà pour traiter *toute* une ville *entière*.

MOLIÈRE.

L'*inversion* consiste à donner à certains mots, dans la construction de la proposition, à certains membres de phrases, dans la construction des périodes, une place différente de celle qu'exigent les lois générales de la construction grammaticale.

L'ordre assigné aux mots par la grammaire est rarement conforme à celui que demandent le mouvement de la pensée et la succession des images ou des sentiments dans l'esprit. Concilier cet ordre naturel avec les exigences, et souvent les entraves de la syntaxe, est un des plus grands secrets de l'art d'écrire et un mérite que possèdent nos grands auteurs. Sous leur plume, notre langue paraît aussi libre dans ses allures et aussi riche dans ses effets que les langues où les changements de terminaisons rendent cette liberté presque illimitée.

L'inversion n'est donc légitime qu'autant qu'elle donne plus de vérité, plus de force, plus de mouvement à l'expression de la pensée, qu'elle ne nuit pas à la clarté et qu'elle n'est pas en opposition tranchée avec le génie et le caractère de notre langue.

Exemples d'inversions :

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?...

Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne...

Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle!...

On le vit, plein de gloire, à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière...

L. RACINE.

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.

LA FONTAINE.

C'est au moyen des figures dont nous avons parlé qu'on peut rendre compte de ce qu'on appelle les idiotismes et les gallicismes, c'est-à-dire des transformations de sens dans les mots et de construction dans les phrases qui, sans être en conformité avec les lois rigoureuses de l'étymologie et de la syntaxe, n'en sont pas moins parfaitement conformes au génie de la langue et aux besoins de la pensée.

Il est d'autant plus important de les remarquer et de les étudier, que les méthodes grammaticales élémentaires, en paraissant attribuer aux mots une signification uniforme et aux phrases une construction fixe, dénaturent le caractère de notre langue ainsi réduite à la monotonie et à la pauvreté. Elles déroutent de plus les élèves, lorsqu'ils rencontrent ces expressions et ces tours dont ils ne peuvent rendre compte par les procédés d'analyse grammaticale auxquels ils ont été accoutumés.

Il est une autre anomalie qui apporte aux lois de la construction une infraction encore plus considérable, en faisant accorder un mot non avec celui auquel l'analyse grammaticale le lie naturellement, mais avec un mot non exprimé et qui se trouve dans la pensée de l'écrivain. Cette figure a le nom de *Syllepse*.

Lorsque Racine a dit :

> Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge,
> Vous rappelant, mon fils, que, caché sous ce lin,
> Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

Le pronom *eux* dans *comme eux* devrait se rapporter au nom singulier *pauvre*, exprimé précédemment, et, dans ce cas, il faudrait y substituer le pronom *lui*. Mais par la disposition de la phrase et la liaison des idées, Racine, ainsi que les lecteurs, ont dans l'esprit l'idée générale de *pauvres*, et y font rapporter ce pronom.

Cette disposition à tenir plus de compte du mouvement de la pensée que des exigences grammaticales de la phrase se montre dans nos meilleurs auteurs et y produit des anomalies, non-seulement dans les formes de l'accord, mais dans les rapports des mots entre eux.

Exemples de syllepse :

> Je le tiens, ce nid de fauvettes,
> *Ils* sont deux, trois, quatre petits.
>
> BERQUIN.

> Le voyageur, qu'arrête un obstacle liquide,
> A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
> Bientôt *ils* oseront, sur la foi des étoiles,
> S'abandonner aux mers, sur la foi de leurs voiles.
>
> L. RACINE.

Et son âme (de saint Louis) s'envola dans le saint temple qu'*il* était digne d'habiter.

CHATEAUBRIAND.

> Le bruit lointain des chars gémissant sous *leur* poids.
>
> LAMARTINE.

C'est donc une raison pour les maîtres et les élèves de s'attacher, dans l'étude des morceaux tirés de nos grands écrivains, à remarquer avec soin les extensions de sens des mots, les anomalies de construction des phrases, et, en général, toutes les formes d'idiotismes et de gallicismes, afin de se rendre compte des bons effets qu'ils produisent, des raisons qui les légitiment, et de savoir les employer et les imiter à propos.

Pour compléter ces observations sur les anomalies du langage qui échappent à la monotonie des prescriptions syntaxiques, nous appellerons encore l'attention sur trois figures qui résultent d'une forme spéciale amenée dans le mouvement et la construction de la phrase par le mouvement de la pensée elle-même. Leur emploi fréquent ne permet pas de les passer sous silence. Ce sont l'*antithèse*, l'*apostrophe*, la *prosopopée*.

L'antithèse ou opposition consiste dans le rapprochement de deux idées, et, par suite, de deux mots ou de deux phrases qui présentent un sens opposé. Plus l'opposition est énergiquement marquée dans les mots, plus l'effet de la figure est vif et puissant, pourvu toutefois que le contraste présente un fondement réel, et que le rapprochement soit juste; comme dans ce vers de Racine le fils, en parlant du soleil :

> Astre toujours le *même*, astre toujours *nouveau*.

> *Pauvres riches*, ces biens que vous croyez les vôtres,
> Combien l'illusion souvent les donne à d'autres !
>
> DELILLE.

> Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
> Aujourd'hui dans un *casque* et demain dans *un froc*.
>
> BOILEAU.

> Cette contrée réunissait *toutes les saisons* dans le *même instant*, *tous* les *climats* dans le *même lieu*, des *terrains contraires* sur le *même sol*.
>
> ROUSSEAU.

Quand cette figure est trop répétée, elle donne au style un ton recherché et prétentieux qui blesse le goût et fatigue l'esprit.

L'apostrophe, ainsi que l'indique son nom, consiste à adresser directement la parole aux personnes ou aux choses même inanimées, présentes ou absentes, au lieu d'en parler d'une manière indirecte.

La prosopopée consiste à les mettre elles-mêmes en scène et à les faire mouvoir, parler, agir comme si elles étaient réellement animées et présentes.

Exemples d'apostrophes :

Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez!
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles,
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles

O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
Viens, etc.

L. RACINE.

Majestueuses forêts, paisibles solitudes, qui, plus d'une fois, avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Exemples de prosopopée :

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle,
La terre le publie : « Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements? »

L. RACINE.

Il faut se garder de croire qu'une figure soit par elle-même une beauté ou une qualité. Les figures ne produisent un bon effet qu'autant qu'elles sont naturellement amenées par l'émotion de celui qui parle, et par le besoin et le mouvement de la pensée.

Il importe donc d'étudier, dans celles qui paraissent les plus heureuses, comment elles ont été amenées et préparées, et de chercher à se rendre compte de ce qui en fait le charme et le mérite.

---

1. — Jésus-Christ.

.... Tout à coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée : il n'est point né dans la pourpre, mais dans l'asile de l'indigence; il n'a point été annoncé aux grands et aux superbes, mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples; il n'a point réuni autour de son berceau les heureux du monde, mais les infortunés; et par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le Dieu des misérables.

Nous voyons, depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatants, devenir les dieux des nations. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleur et de misère : il est flétri publiquement par un supplice; il choisit ses disciples dans les rangs les moins élevés de la société; il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir; il

préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain ; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde fait ses délices : la puissance, la fortune et le bonheur sont, au contraire, menacés par lui. Il renverse les notions communes de la morale[1]; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique : il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars[2], s'assied sur le trône[3] et parvient à subjuguer la terre. Non, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une croix, celui qui a offert pour objet de culte aux hommes l'humanité souffrante, la vertu persécutée, celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu.

Jésus-Christ apparaît au milieu des hommes, plein de grâce et de vérité; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. « Ses miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. » Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger l'homme par ses œuvres. On lui apporte un enfant, et il recommande l'innocence; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de *pasteur des âmes*, et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur une montagne et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : « Bienheureux ceux qui pleu-

1. L'humilité, la chasteté, la charité, l'égalité, la fraternité, la justice, prêchées par Jésus-Christ, étaient en opposition directe avec les croyances et les pratiques journalières de la vie domestique, de la vie civile et des relations internationales du monde païen.

2. Les empereurs romains portaient le titre de Césars; ils étaient à la fois chefs de la religion et de l'État, grands pontifes et empereurs.

3. *S'assied sur le trône.* Expression prise au figuré. Jésus-Christ et ses apôtres n'eurent d'autre royaume que le royaume spirituel, le pape n'est devenu que plus tard chef temporel d'un État. *Subjuguer* est pris dans le même sens : « mettre *sous le joug* spirituel de sa nouvelle doctrine. »

rent; bienheureux ceux qui ont faim et soif, car ils seront rassasiés. » Ceux qui observent ces préceptes et ceux qui les méprisent sont comparés à deux hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur le roc, l'autre sur le sable mouvant : selon quelques interprètes, il montrait en parlant ainsi un hameau florissant sur une colline, et au bas de cette colline des cabanes détruites par une inondation. Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie, il lui peint sa doctrine sous la belle image d'un source d'eau vive.

Son caractère était aimable, ouvert et tendre, sa charité sans bornes. L'Apôtre nous en donne une idée en deux mots : « Il allait faisant le bien. » Sa résignation[1] à la volonté de Dieu éclate dans tous les moments de sa vie. Il aimait, il connaissait l'amitié : l'homme qu'il tira du tombeau, Lazare, était son ami; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fit son plus grand miracle. L'amour de la patrie trouva chez lui un modèle : « Jérusalem! Jérusalem! s'écriait-il, en pensant au jugement qui menaçait cette cité coupable, j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes; mais tu ne l'as pas voulu! » Du haut d'une colline, jetant les yeux sur cette ville condamnée pour ses crimes à une horrible destruction, il ne put retenir ses larmes : « Il vit la cité, dit l'Apôtre, et il pleura. » Sa tolérance ne fut pas moins remarquable, quand ses disciples le prièrent de faire descendre le feu sur un village de Samaritains qui lui avaient refusé l'hospitalité[2]; il répondit avec indignation : « Vous ne savez pas ce que vous me demandez. »

Si le Fils de l'homme était sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertus, à supporter tant de maux; mais c'est ici la gloire du mystère : le Christ ressentait des douleurs; son cœur se brisait comme celui d'un homme. Il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'âme et l'insensibilité. Il répétait éternellement : « Aimez-vous les uns les autres. » — « Mon père, s'écriait-il sous le fer des bourreaux, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Prêt à quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout à coup en larmes; il ressentit les terreurs du tombeau

1. *Résignation.* « Soumission à la volonté de Dieu, » vertu éminemment chrétienne. Remarquer les éléments du mot, appartenant à la famille de *seing, signe; ré-signer,* mettre une seconde fois son seing, son signe à une chose, y consentir de nouveau et toujours.

2. Remarquer cette famille de mots avec les deux formes de racine : hôte, hôtesse, hôtel, Hôtel-Dieu, hôtellerie, hôtelier; — hospice, hospitalité, hospitalier, hôpital.

et les angoisses de la croix : une sueur de sang coula le long de ses joues divines, il se plaignit que son père l'avait abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : « O mon père! fais que ce calice passe loin de moi; cependant, si je dois le boire, que ta volonté soit faite! » Ce fut alors que ce mot, où respire la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Ah! si la morale la plus pure et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ? Modèle de toutes vertus, l'amitié le voit endormi dans le sein de saint Jean, ou léguant sa mère à ce disciple; la charité l'admire dans le jugement de la femme adultère : partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortune; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent; la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde.

CHATEAUBRIAND.

2. — Ce que Jésus-Christ a souffert pour les hommes.

« Vois, mortel, combien tu me dois :
J'ai quitté le sein de mon père;
Je me suis revêtu de toute ta misère[1],
J'en ai voulu subir les plus indignes lois.
Le ciel était fermé : tu n'y pouvais prétendre;
Pour t'en ouvrir la porte il m'a plu d'en descendre,
Sans que rien m'imposât cette nécessité;
Et, pour prendre une vie amère et douloureuse,
J'ai suivi seulement la contrainte amoureuse[2]
De mon immense charité.
Mais je veux amour pour amour :
Je veux, mon fils, que tu contemples
Ce que je t'ai laissé de précieux exemples,
Comme autant de leçons pour souffrir à ton tour;
Que sous l'accablement des misères humaines,
L'esprit dans les ennuis et le corps dans les gênes,
Tu tiennes toujours l'œil sur ce que j'ai souffert,
Et, que malgré l'horreur qu'en conçoit la nature,

1. Métaphore d'une grande énergie.
2. « Inspirée par l'amour, la tendresse. » Cette expression a perdu aujourd'hui la gravité qu'elle a dans ce vers.

Tu t'offres sans relâche à souffrir sans murmure,
Ainsi que je me suis offert.
Examine chaque moment
Qu'en terre[1] a duré ma demeure;
Va du premier instant jusqu'à la dernière heure;
Remonte de la fin jusqu'au commencement;
Tiens en toute l'image à tes yeux étendue :
Verras-tu de mes maux la course suspendue,
De ces maux où pour toi je me suis abîmé?
La crèche où je naquis vit mes premières larmes;
Tous mes jours n'ont été que douleurs ou qu'alarmes,
Et ma croix a tout consommé. »

CORNEILLE.

3. — Le vendredi saint

OU

LE DERNIER SOUPIR DE L'HOMME-DIEU

C'est l'heure où la nature à son sauveur unie,
Et qui sembla du Christ partager l'agonie,
Dans un saisissement d'horreur et de respect,
Suspendit ses lois, à l'aspect
De cette douleur infinie;
Où, déchiré d'un coup[2], le rideau du saint lieu,
Que d'invisibles mains tirèrent,
Des combles au pavé s'ouvrit par le milieu;
Où du mont Golgotha les rocs, qui s'ébranlèrent,
Jusqu'en leurs fondements tremblèrent
Sous le dernier soupir de Dieu[3].
C'est l'heure où la lumière aux ténèbres fit place,
Où des formes sans nom traversèrent l'espace;
C'est l'heure où le soleil, du crime épouvanté,
Se roula[4] dans l'obscurité,
Un voile sanglant sur la face;
Où je ne sais quel froid glaça l'air et les vents
Quand les sépulcres se fendirent,
En laissant s'échapper de leurs débris mouvants

1. On dirait aujourd'hui *sur terre*. *En terre* présente un autre sens.
2. *D'un coup*. Locution adverbiale : « d'un seul coup. »
3. Les rocs qui tremblent dans leurs fondement, *sous* le dernier soupir, etc.; image forcée et peu admissible.
4. Métaphore peu juste et présentant une image disgracieuse.

Le peuple enseveli qu'à ce monde ils rendirent,
Et dont les morts se confondirent
Avec le peuple des vivants;
Heure où se consomma le sacrifice immense!
Heure de dévoûment, de fureur, de clémence,
Où d'un autre chaos l'univers fut tiré,
Comme un vieillard régénéré
Dont la jeunesse recommence!
L'homme-Dieu, sans se plaindre, à la mort se livra;
Et, laissant sur sa croix immonde
Le corps inanimé dont il se sépara,
Après le long travail de cette mort féconde,
D'où sortit le salut du monde,
Penchant sa tête, il expira.

C. DELAVIGNE.

4. — La prière.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel, et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien[1]? Est-ce que nul désir ne vous presse? Ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent : « A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. »

Et qui donc a fait ces créatures chétives? Qui leur a donné le sentiment, et la pensée et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis : quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres blasphème Dieu.

1. Phrase d'une énergique simplicité. *Remue*, même famille qu'*émotion*, *ému*, dont la racine prend successivement les formes : *meu*, remuer, muable, mue; *meu*, mouvement, mouvoir, moulin; *mot*, émotion, moteur; *mob*, mobile, mobiliser; *meu*, meule, meuble, immeuble, *etc.*

Il en est d'autres qui disent : « A quoi bon prier Dieu? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ? »

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez, car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils : faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent[1]. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

LAMENNAIS.

5. — Mort d'une femme chrétienne.

Le roi Louis XIV était parti pour Fontainebleau les derniers jours du mois d'août, mon père devait s'y rendre le 4 septembre, et toutes ses mesures étaient prises pour le voyage que ma mère devait faire avec lui. Le samedi au soir, qui était le 2 septembre, ma mère fut attaquée, vers minuit, d'une fièvre si violente, qu'elle parut presque frappée à mort dès le premier moment de sa maladie. Le mal porta d'abord à la tête, qui demeura presque toujours si embarrassée, qu'il parut que c'était comme par une espèce de pressentiment[2] qu'elle s'était confessée le samedi matin, avec autant d'attention, suivant le témoignage de son confesseur, que si elle eût cru faire la dernière confession de sa vie. Les saignées redoublées et d'autres remèdes qu'on y joignit donnèrent néanmoins, deux jours après, une légère espérance de guérison, mais à la fin du quatrième jour, elle tomba dans un

1. Ces vents brûlants sont les passions. Belle métaphore, bien amenée par ce qui précède.

2. « Instinct secret qui nous avertit de ce qui doit arriver. » Pour bien démêler le sens de ce mot, le rapprocher des mots *prévoyance, prévision, prescience*, et déterminer les nuances qui séparent chacun de ces synonymes.

état si fâcheux, qu'on crut devoir profiter de quelque intervalle de connaissance pour lui faire recevoir les sacrements de l'Église. Elle en profita elle-même pour prier mon père de faire distribuer aux pauvres environ mille écus qui étaient dans son cabinet. Mon père, qui avait déjà prévenu ses désirs par une aumône à peu près égale, les suivit en y ajoutant encore cette somme : en sorte que, dans l'espace de sept jours, ils déposèrent entre les mains des pauvres un trésor que ma mère retrouva le septième dans le ciel[1]. Depuis ce temps-là sa raison, toujours obscurcie, ne laissait entrevoir quelques rayons de lumière que lorsqu'on lui parlait de Dieu. Il semblait alors qu'elle se ranimât pour devenir capable d'attention, et son amour pour la religion lui faisait recouvrer une connaissance qui lui manquait sur tout le reste. Elle retombait aussitôt après dans une espèce de rêverie où son cœur, nourri dans une habitude de ferveur et d'oraison, mettait dans sa bouche les prières qui lui étaient les plus familières, qu'elle ne cessait de répéter avec tant d'ardeur et de contention qu'on était obligé de la prier de renfermer dans son cœur ce que sa voix ne pouvait prononcer sans faire un effort qui avançait sa fin. Elle le promettait inutilement; son cœur, plus vivant que son esprit, pouvait bien produire encore les sentiments dont il était pénétré, mais il n'avait plus la force de les contenir. Ce fut dans cet état qu'elle s'endormit du sommeil des justes, pour aller jouir dans le ciel de celui qu'elle avait si ardemment aimé sur la terre, et dont son âme accablée et sa voix mourante ne pouvaient se lasser de répéter le nom.

D'AGUESSEAU.

6. — La nature brute.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine. L'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-Puissance[2]. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal[3] du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, l'harmonie; il embellit la nature même;

1. Allusion aux paroles de l'Évangile : « Amassez-vous des trésors qui ne craignent ni l'incendie, ni la rouille, ni les voleurs. »

2. La Providence se manifeste dans la nature comme sur le trône de sa magnificence visible, et l'homme, en contemplant ce spectacle, s'élève par sa raison jusqu'à la contemplation spirituelle de sa majesté invisible. Autant la première métaphore présente une image grande et saisissable, autant celle de *trône intérieur* offre de vague et d'obscurité.

3. *Vassal.* Mot emprunté au droit féodal : « Qui est sous la dépendance de. »

il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées : des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisant au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude; la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites [1], de lichens [1], d'agarics [1], fruits impurs de la corruption. Dans toutes les parties basses, des eaux mortes, croupissant faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides, ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et à ceux des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux [2], et servent de repaire aux animaux immondes.

Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes [3], qui n'ont rien de commun avec nos prairies: les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre; ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité : ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et se repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages. L'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête féroce, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs

1. *Parasites.* « Qui vivent aux dépens d'autres plantes. » Les *lichens* se nourrissent sur l'écorce des arbres, les *agarics* aux dépens de la tige et des racines des plantes.

2. Famille de *venin*, d'où vénéneux, envenimer. Remarquer la différence entre *vénéneux*, qui contient du venin, *plante vénéneuse*, et *venimeux*, qui porte ou propage le venin, *animal venimeux*.

3. Voyez sur la signification de ce mot le morceau suivant, page 94.

rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin et dit : « La nature brute est hideuse et mourante : c'est moi seul qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler : formons-en des ruisseaux, des canaux ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consumées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bientôt, au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule [1], le trèfle, les herbes douces et salutaires : des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante, ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf soumis au joug emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par la culture : une nature nouvelle va sortir de nos mains. »

BUFFON.

7. — La nature cultivée.

Qu'elle est belle cette nature cultivée [2] ! que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement ; il en est la production la plus noble ; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux ; elle-même aussi semble se multiplier avec lui : il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein. Que de trésors ignorés ! que de richesses nouvelles ! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées ; l'or, et le fer, plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre ; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible

1. C'est à tort que la renoncule est rangée parmi les plantes utiles. La plupart des espèces de cette famille valent encore moins que les joncs et les nénuphars. Cette dernière plante est remarquable par ses belles fleurs blanches ou jaunes et ses larges feuilles d'un vert luisant.

2. « Soignée, travaillée par les bras et l'intelligence de l'homme. » Remarquer les deux formes de la racine de cette famille : *culte*, cultiver, cultivateur, agriculture, *col*, colon, agricole, colonie, coloniser, etc. Remarquer aussi la nuance entre *culte*, toujours pris dans le sens métaphysique, et *culture*, qui se prend dans les deux sens : *Le culte de Dieu, le culte des arts ; la culture d'un champ, la culture de l'intelligence.*

partout, partout rendue aussi vivante que féconde : dans les vallées, de riantes prairies ; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts, devenus des cités, habités par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes ou fréquentées, des communications établies partout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que, de tout temps, il partage l'empire avec la nature[1].

Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés. S'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu, par sa faute, ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux.

BUFFON.

8. — Réaction de la nature contre les travaux de l'homme qui ne sont pas en harmonie avec ses lois[2].

Nous ne voyons l'ordre que là où nous voyons notre blé. L'habitude où nous sommes de resserrer dans des digues le canal de nos rivières, de sabler nos grands chemins, d'aligner les allées de nos jardins, de tracer leurs bassins au cordeau, d'équarrir[3] nos parterres et même nos arbres, nous accoutume à considérer tout ce qui s'écarte de notre équerre comme livré à la confusion. Mais c'est dans les lieux où nous avons mis la main que l'on voit souvent un véritable désordre. Nous faisons jaillir des jets d'eau sur des montagnes; nous plantons des peupliers et des tilleuls sur des

1. Remarquer l'habile construction de cette longue période, se développant par des énumérations successives dont le verbe principal, rejeté à la fin, forme le lien et la conclusion attendue.

2. L'homme est aux prises avec la nature : lors même qu'il l'a soumise par les travaux les plus judicieux, il a besoin d'efforts continuels pour les maintenir contre la réaction de la nature ainsi domptée. Mais cette réaction devient irrésistible, lorsque les travaux de l'homme sont entrepris et dirigés en opposition avec les lois de la nature elle-même.

3. *Équarrir, équarrisseur, équerre.* Racine *carré*, d'où carreau, carrure, carrefour, se change en *cadre*, cadran, encadrer, et en *quad*, quadrature, quatre, quarante, quadragésime.

rochers; nous mettons des vignobles dans des vallées, et des prairies sur des collines[1]. Pour peu que ces travaux soient négligés, tous ces petits nivellements sont bientôt confondus sous le niveau général des continents, et toutes ces cultures humaines disparaissent sous celles de la nature. Les pièces d'eau se changent en marais, les murs de charmilles se hérissent, tous les berceaux s'obstruent, toutes les avenues se ferment, les végétaux naturels à chaque sol déclarent la guerre aux végétaux étrangers; les chardons étoilés et les vigoureux verbascums[2] étouffent sous leurs larges feuilles les gazons anglais; des foules épaisses de graminées et de trèfles se réunissent autour des arbres de Judée; les ronces du chien y grimpent avec leurs crochets, comme si elles y montaient à l'assaut; des touffes d'orties s'emparent de l'urne des naïades, et des forêts de roseaux des forges de Vulcain[3]; des plaques verdâtres de minium rongent les visages des Vénus, sans respecter leur beauté. Les arbres même assiégent le château; les cerisiers sauvages, les ormes, les érables montent sur ces combles, enfoncent leurs longs pivots dans ces frontons élevés, et dominent enfin sur ces coupoles orgueilleuses. Les ruines d'un parc ne sont pas moins dignes des réflexions du sage que celles des empires : elles montrent également combien le pouvoir de l'homme est faible quand il lutte contre celui de la nature.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

9. — Le désert de l'Arabie.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eaux, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée[4] par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés; un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue,

1. Tous travaux contre les lois de la nature.

2. Connus sous le nom vulgaire de *bouillons blancs*, et remarquables par le long épi de leurs fleurs jaunes.

3. C'est-à-dire des statues figurant les naïades, divinités des eaux; des grottes factices représentant les forges de Vulcain, le dieu du feu et *des forgerons*; des statues de Vénus, déesse de la beauté.

4. Métaphore hardie et énergique. Famille de *écorce*, écorcer, décortiquer, écorcher, se rapprochant de la famille de *cuir*, corroyer, coriace, excorier.

mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes : il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir; car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

BUFFON.

10. — Les Savanes.

Opposons au tableau d'une sécheresse absolue dans une terre trop ancienne celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent; nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut. Des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leurs cours couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé; et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies, précipitées par les orages, ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces broussailles de mangles[1], jetées sur les confins indécis de ces deux éléments, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques[2] de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon.

Les énormes serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les crocodiles, les crapauds, les lézards et mille autres reptiles à larges pattes en pétrissent la fange; des millions d'insectes, enflés par la chaleur humide, en soulèvent la vase :

1. *Mangles.* Arbres et arbustes ressemblant à nos saules et venant comme eux dans les eaux.

2. *Cloaques.* « Conduits souterrains, égouts. » Remarquer ce mot formé de *clo*, de la famille de clore, clos, éclore, cloison, cloître, et de *aque*, de la famille de *eau, aig, aque*, aqueux, aqueduc, aiguade, aiguière.

et tout ce peuple impur, rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs, dont les cris confus, multipliés et mêlés aux coassements des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur, pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos, où les éléments n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différents districts[1] de la nature.

BUFFON.

11. — Les cris nocturnes des animaux dans une forêt primitive.

Au-dessous de la mission[2], nous passâmes, comme d'ordinaire, la nuit en plein air, sur la rive plate et sablonneuse du fleuve. Elle était bordée, à peu de distance, par une forêt impénétrable. Nous eûmes de la peine à nous procurer du bois sec pour allumer le feu dont on entoure, à la mode du pays, tout bivouac, afin d'en éloigner les jaguars. La nuit était d'une douce moiteur, et il faisait un beau clair de lune. Plusieurs crocodiles approchaient du rivage. Je crois avoir remarqué que la vue du feu les attire, comme nos écrevisses et quelques autres animaux aquatiques. Les ramies de notre bateau étaient solidement fixées dans le sol, pour y attacher nos hamacs. Il régnait un profond silence; on n'entendait qu'à de rares intervalles le ronflement des dauphins d'eau douce qui se succédaient par longues files.

Après onze heures il s'éleva dans la forêt voisine un tel vacarme, qu'il fallut renoncer à tout sommeil pour le reste de la nuit. Un hurlement sauvage retentissait dans la forêt. Parmi les voix nombreuses qui éclataient à la fois, les Indiens ne purent reconnaître que celles qui se faisaient entendre seules après un court temps d'arrêt. C'était le pianulement plaintif des alouates (singes hurleurs), le gémissement flûté des petits sapajous, le grognement babillard du singe nocturne rayé, les cris saccadés du

1. *Districts.* « Cantons séparés et classés de la nature. » Remarquer la préfixe *dis* marquant la division en parties distinctes, et la racine *trict*, forme éloignée du radical *traire*, tirer, d'où abstraire, retraite, extraire, etc.; ce radical prend la forme *trac* dans traction, contraction, etc., et enfin la forme *trict*, étroit, étreindre, étrécir, district.

2. De l'établissement formé par les prêtres missionnaires de la contrée.

grand tigre, du couguard ou lion d'Amérique sans crinière, du pécari[1], de l'aï[1], et d'une légion de perroquets et d'autres oiseaux, semblables aux faisans. Quand les tigres approchaient de la lisière de la forêt, notre chien, qui jusque-là aboyait sans interruption, venait en hurlant chercher un refuge sous nos hamacs. Quelquefois le cri du tigre partait du haut d'un arbre; et alors il était constamment accompagné des sons modulés[2], plaintifs, des singes, qui cherchaient à se soustraire à quelque poursuite inattendue.

Lorsqu'on demande aux Indiens la cause de ces bruits continuels pendant certaines nuits, ils répondent en souriant que « les animaux se réjouissent du beau clair de lune, qu'ils fêtent la pleine lune. » La scène tumultueuse me paraissait plutôt occasionnée par un combat d'animaux, mis aux prises accidentellement, mais dont la lutte en se prolongeant propage de plus en plus le tumulte. Le jaguar poursuit les pécaris et les tapirs[3], qui, dans leur fuite, brisent les buissons arborescents[4], épais, qui barrent leur passage. Ainsi alarmés, les singes mêlent, du haut des arbres, leurs cris à ceux des grands quadrupèdes; ils réveillent les troupes d'oiseaux perchés en société, et peu à peu l'alerte se communique à tous les animaux. Nous savons, par une longue expérience, que ce n'est point toujours « la fête du clair de lune » qui trouble le silence des forêts. Les voix étaient des plus retentissantes pendant de fortes averses, ou quand la foudre, au milieu du roulement du tonnerre, éclairait l'intérieur du bois. Le bon franciscain, qui nous avait accompagnés, à travers les cataractes, jusqu'à la frontière du Brésil, avait coutume de dire, lorsqu'il redoutait un orage à l'entrée de la nuit : « Que le ciel nous procure une nuit tranquille, à nous ainsi qu'aux bêtes féroces de la forêt. »

HUMBOLDT (traduit de).

1. *Pécari*. Pachyderme, qui ressemble beaucoup au sanglier. — *Aï* : mammifère de l'ordre des édentés, plus connu sous le nom de *Paresseux*, qu'il doit à sa marche embarrassée. On l'appelle *Aï* à cause de son cri.

2. *Modulés*. « Mesurés sur un certain ton. » Remarquer à ce sujet les diverses significations du mot *mode* et de la famille de mots qui en dérivent. *Mode* (Manière d'être, modèle). Modeler, module, commode, accommoder, etc.; *Mode* (Mesure, limite dans le mouvement). Modérer, modique, modeste; *Mode* (Son, inflexion), terme de musique : Moduler, modulation.

3. *Tapir*. Autre pachyderme, qui atteint jusqu'à deux mètres de longueur.

4. *Arborescents*. « Qui deviennent arbres. » Comme dans adolescent, déliquescent, incandescent; en conclure la signification de la désinence *escent*, exprimant l'idée de devenir, de passer d'un état à un autre.

12. — La mer.

La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe; ces eaux occupent toujours les parties les plus basses, elles sont aussi toujours de niveau, elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos : cependant nous les voyons agitées par une forte puissance qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, et qu'il durera autant que la lune et le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant d'inégalités que sur la surface de la terre; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce; nous croyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes dont le pied et les racines sont couverts de l'élément liquide; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau; nous y remarquons des courants rapides qui semblent se soustraire au mouvement général : on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder [1], et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent; ici sont des mouvements intestins, des bouillonnements, des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaise vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume. Plus loin, je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir [2]; au delà, j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonier devient inutile,

1. « Revenir en arrière. » Remarquer la famille de cette racine *grad*, qui signifie mouvement de marche, et qui prend des formes très-variées : *Grad*, grade, gradin, gradation, graduer, rétrograder; *grav*, gravir; *gré*, degré; *grés*, progrès, digression, agresseur, transgresser; *gred*, ingrédient, etc.

2. *Engloutir*. Mot onomatopée. « Avaler, absorber. » Préfixe *en*, racine *glou*, famille de glouton, glotte (gosier), déglutition, glou glou.

où il faut rester et périr; enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des pôles, et viennent, comme des montagnes flottantes, voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la mer; des milliers d'habitants de différentes espèces en peuplent toute l'étendue : les uns couverts d'écailles légères en traversent avec rapidité les différents pays; d'autres, chargés d'une épaisse coquille, se traînent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable; d'autres, à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs; d'autres, enfin, à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers; tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations[1] encore plus singulières; le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers, et partout il ressemble à la terre que nous habitons.

BUFFON.

13. — Un naufrage.

Après avoir navigué ou plutôt dérivé[2] l'espace d'une lieue, suivant nos calculs, une vague furieuse, haute comme une montagne, vint, en roulant derrière notre barque, nous annoncer le coup de grâce. Elle tomba sur nous avec tant de violence que la chaloupe fut à l'instant renversée. Alors, nous séparant les uns et les autres de cette dernière planche de salut[3], nous eûmes à peine le temps de nous écrier : « O mon Dieu ! » et nous fûmes tous engloutis.

Je ne saurais décrire les pensées confuses qui se pressaient dans mon esprit quand je tombai dans l'eau. Je suis très-bon nageur ; cependant je ne pus me dégager des vagues pour respirer que lorsque le flot, m'ayant porté assez avant sur le rivage, diminua de force et de hauteur et me laissa presque à sec, mais à moitié suffoqué par l'eau que j'avais bue. J'eus assez de pré-

1. *Des végétations.* « Des êtres qui végètent, » c'est-à-dire qui naissent, croissent, se développent et se propagent comme les végétaux. En signalant les différences entre le règne animal et le règne végétal, remarquer que les mots *végéter, végétation*, qui expriment un mode particulier de *vie*, appartiennent à la même famille que ce mot *vie, vigueur, vitalité, végétal.*

2. *Dériver.* « S'éloigner de la rive, » de la route.

3. *Cette dernière planche de salut.* La dernière planche où l'on puisse se rattacher pour se sauver, un dernier moyen de salut, un dernier espoir.

sence d'esprit et de vigueur pour me relever sur mes pieds, et tâcher, puisque je me voyais plus près de la côte que je ne le croyais, de l'atteindre avant qu'une autre vague vînt me reprendre. Mais bientôt je m'aperçus que ce malheur était inévitable. La mer me poursuivait comme un ennemi acharné, et je n'avais aucun moyen de résister à sa furie. Mon unique ressource était de retenir mon haleine et de m'élever, si je le pouvais, au-dessus de l'eau, en me dirigeant autant que possible vers la rive. Ma plus grande inquiétude était d'être remporté par les vagues aussi loin dans la mer qu'elles m'auraient porté sur la terre.

La première de ces montagnes mouvantes, qui vint sur moi, m'ensevelit encore sous sa masse de vingt à trente pieds de hauteur. Je me sentis emporté avec une vitesse et une force prodigieuse à une grande distance sur le rivage. Je repris ma respiration et m'efforçai d'avancer davantage en nageant. J'étais près d'étouffer, quand je me sentis soulever, et me trouvai, à mon grand et soudain soulagement, la tête et le buste au-dessus de l'eau. Je restai ainsi à peine deux secondes ; mais cela me donna le temps de respirer et me fis reprendre courage. Je fus de nouveau couvert d'eau assez longtemps, mais pas assez pour que je ne pusse le supporter ; et quand je m'aperçus que la vague commençait à refluer[1], je nageai vigoureusement contre elle et je sentis le terrain sous mes pieds. Je me tins immobile un instant pour reprendre haleine ; puis je courus de toutes les forces qui me restaient vers le rivage. Mais je n'étais pas encore délivré de la furie de la mer qui me poursuivait. Je fus enlevé deux autres fois par les vagues et porté en avant comme les premières fois, la rive étant extrêmement plate.

La dernière vague qui me saisit faillit me devenir fatale ; car elle me lança contre un rocher avec tant de force, que je demeurai privé de sentiment et tout à fait hors d'état de m'aider moi-même. Le coup, ayant porté sur la poitrine et un peu sur le flanc, m'avait coupé la respiration, et si j'avais été frappé une seconde fois, j'aurais péri suffoqué sous les flots. Mais avant le retour de la vague je commençai à respirer, et, pour éviter d'être repris, je me cramponnai[2] au rocher et tâchai de retenir mon souffle tant que l'eau fut au-dessus de moi. Les vagues étaient

1. *Refluer*. « Revenir en arrière. » La vague *flue*, coule, s'avance de la mer vers le rivage : c'est le *flux*. Puis elle *reflue*, elle revient ensuite du rivage vers la mer : c'est le *reflux*. *Refluer*, fluer en arrière, fluer une seconde fois, du verbe fluer et de la préfixe *re* qui signifie ou en *arrière*, ou de nouveau.

2. *Cramponnai*. « Je m'attachai fortement, » comme avec des crampons.

alors un peu moins hautes, parce que j'étais plus près de terre; j'en laissai passer une, ensuite je tentai de m'avancer plus près de la rive, et j'y réussis à tel point, que le flot qui me couvrit ensuite ne put me soulever et m'emporter. Une troisième course me conduisit à terre. Je gravis à ma grande joie les rochers de la côte, et me jetai sur l'herbe tout à fait hors de la portée des vagues.

En me voyant sain et sauf, je levai d'abord les yeux au ciel et lui rendis grâces de m'avoir délivré d'un danger dont, seulement une minute auparavant, je n'espérais pas sortir.

Foë (traduit de).

14. — Naissance et action des fleuves.

Les eaux qui tombent sur les crêtes et les sommets des montagnes, ou les vapeurs qui s'y condensent, ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent par une infinité de filets le long de leurs pentes; elles en enlèvent quelques parcelles[1], et y marquent leur passage par des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans les creux plus marqués dont la surface des montagnes est labourée; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves, qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée[2] aux pentes; elles vont heurter avec violence le pied de ces croupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées; elles entraînent avec elles les fragments déjà arrondis qui les composent; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement; mais à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies, où leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges, où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres qu'elles roulaient; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé

1. Diminutif de *part*, « petites parts, parties ».

2. Ce mot présente d'une manière saillante la signification de la préfixe *pro*, indiquant le rapport, la relation : *pro*portionnée, c'est-à-dire partagée *selon* les pentes, dans la mesure des pentes. Remarquer que les racines *part*, d'où partie, partage, départir, et *port*, d'où portion, proportion, appartiennent à la même famille.

740414

de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose, et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrents des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses[1] qu'ils rencontrent dans leur cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque ; enfin, lorsque les fleuves arrivent aux grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité, qui entraîne les parcelles de limon, vient à cesser tout à fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure ; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte; et, si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix.

CUVIER.

15. — Comment s'est créé le sol de la Hollande.

Allez en Hollande, et voyez ces vertes et grasses prairies couvertes de belles génisses; vous vous tromperiez étrangement si vous supposiez que c'est la nature qui a produit ce sol si frais, si riche. Enfoncez en terre un bâton, et à trois ou quatre pouces vous rencontrerez un sable stérile. Cette herbe épaisse qui se convertit en lait, puis en fromage, et qui, sous cette forme, circule dans le monde entier, est produite par un terreau de création purement artificielle. Au moyen d'une digue formée de branches de saules, on a séquestré une portion du sable de la mer ; avec le temps, la vase amoncelée par le flux et le reflux a consolidé cette digue. Après avoir soustrait ce sable à l'eau de mer, on ne l'a rendu accessible qu'à l'eau du ciel ou des rivières, et on l'a ainsi dessalé peu à peu. L'herbe y a poussé, pas très-succulente d'abord, et plus près de la nature du jonc que de celle des graminées. On y a mis des vaches, on a laissé s'y accumuler leur engrais fécondant, et on a fini par créer un sol artificiel d'une fertilité extrême.

THIERS.

1. *Sableuses, terreuses.* Pour mettre en évidence le rôle des désinences, rapprocher de ces mots les adjectifs de la même famille, *terrestres, sablonneuses, sablées*, et faire ressortir les différences de sens.

16. — Renaissance de la nature à l'équinoxe du printemps.

Dès que le soleil, parvenu au signe du bélier, a donné le signal du printemps à notre hémisphère, le vent pluvieux et chaud du sud part de l'Afrique, soulève les mers, fait déborder les fleuves, qui engraissent de leur limon les champs voisins, et renverse, dans les forêts, les vieux arbres, les troncs desséchés, et tout ce qui présente quelque obstacle à la végétation future. Il fond les neiges qui couvrent nos campagnes, et, s'avançant jusque sous le pôle, il brise et dissout les masses énormes de glace que l'hiver y avait accumulées. Quand cette révolution, connue par toute la terre sous le nom du coup de vent de l'équinoxe, est arrivée au mois de mars, le soleil tourne nuit et jour autour du pôle, sans qu'il y ait un seul point dans tout l'hémisphère septentrional qui échappe à sa chaleur.

A chaque parallèle[1] qu'il décrit dans les cieux, une ceinture de plantes nouvelles éclot autour du globe. Chacune d'elles paraît successivement au poste et au jour qui lui sont assignés; elle reçoit à la fois la lumière dans ses fleurs et la rosée du ciel dans son feuillage. A mesure qu'elle prend de l'accroissement, les diverses tribus d'insectes qu'elle nourrit se développent aussi. C'est à cette époque que chaque espèce d'oiseaux se rend à l'espèce de plante qui lui est connue, pour y faire son nid et y nourrir ses petits de la proie animale qu'elle lui présente, au défaut des semences qu'elle n'a pas encore produites. On voit bientôt accourir des oiseaux voyageurs, qui viennent en prendre aussi leur part. D'abord l'hirondelle vient en préserver nos maisons, en bâtissant son lit à l'entour. Les cailles quittent l'Afrique, et, rasant les flots de la Méditerranée, elles se répandent par troupes innombrables dans les vastes prairies de l'Ukraine. Les francolins[2] remontent au nord jusque dans la Laponie. Les canards, les oies sauvages, les cygnes argentés, formant dans les airs de longs triangles, s'avancent jusque dans les îles voisines du pôle. La cigogne, jadis adorée dans l'Égypte, qu'elle abandonne, traverse l'Europe, et s'arrête çà et là jusque dans les villes, sur les toits de l'Allemagne hospitalière.

Tous ces oiseaux nourrissent leurs petits des insectes et des

1. A partir de l'équinoxe du printemps, le soleil paraît décrire chaque jour un cercle de plus en plus élevé au-dessus de l'horizon. Ces cercles sont toujours parallèles entre eux, de là l'expression de *parallèles* qu'ils conservent.

2. *Francolins.* Oiseaux voisins des perdrix; ils tirent leur nom de l'espèce *à collier roux* qui se trouve en *France*.

reptiles que les herbes nouvelles font éclore[1]. C'est alors que les poissons quittent en foule les abîmes septentrionaux de l'océan, attirés aux embouchures des fleuves par des nuées d'insectes qui sont entraînés dans leurs eaux, ou qui éclosent le long de leurs rivages. Ils remontent en flotte contre leurs cours, et s'avancent en bondissant jusqu'à leurs sources; d'autres se laissent entraîner au courant général de l'océan Atlantique, et apparaissent comme des carènes de vaisseaux sur les côtes du Brésil et sur celles de la Guinée.

Les quadrupèdes mêmes entreprennent alors de longs voyages. Les uns vont du midi au nord avec le soleil, d'autres d'orient en occident. Il y en a qui côtoient les âpres chaînes des montagnes; d'autres suivent le cours des fleuves qui n'ont jamais été navigués[2]; de longues colonnes de bœufs pâturent en Amérique le long des bords du Mississipi, qu'ils font retentir de leurs mugissements. Des escadrons nombreux de chevaux traversent les fleuves et les déserts de la Tartarie, et des brebis sauvages errent en bêlant au milieu de ces vastes solitudes. Ces troupeaux n'ont ni pâtres ni bergers qui les guident dans les déserts, au son des chalumeaux; mais le développement des herbes qui leur sont connues déterminent les moments de leurs départs et de leurs courses. C'est alors que chaque animal habite son site naturel, et se repose à l'ombre du végétal de ses pères; c'est alors que les chaînes de l'harmonie se resserrent, et que, tout étant animé par des consonnances ou par des contrastes, les airs, les eaux, les forêts et les rochers semblent avoir des voix, des passions et des murmures.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

17. — Le réveil des insectes, au printemps, dans les Alpes.

Pendant l'hiver, au mois de janvier, à une altitude[3] de quatre mille pieds, les insectes disparaissent presque tous; ce n'est qu'avec peine qu'on découvre, sur la couche de neige durcie, quelque araignée transie. Au printemps, la scène change comme par enchantement; le premier souffle du föhn[4] rappelle à la vie une multitude d'insectes qui avaient passé l'hiver endormis, soit à l'état parfait, soit à l'état de chrysalide. Chaque jour de föhn

1. Les insectes et les reptiles naissent avec les herbes nouvelles, mais ce ne sont pas ces herbes qui les font éclore. Expression impropre.
2. Ce verbe, intransitif de sa nature, ne s'emploie pas ordinairement au passif.
3. *Altitude.* «Hauteur.» Remarquer cette double forme de racine: *Haut*, hauteur, hautain, hausser, exhausser; *alt*, altitude, altesse, exalter, etc.
4. *Föhn.* C'est le nom allemand du « vent du midi ».

en augmente le nombre, de sorte qu'au bout d'une chaude semaine de printemps des myriades[1] d'insectes tourbillonnent partout dans l'air. Au pied des montagnes, les différentes familles apparaissent successivement, tandis que dans les hautes régions, où l'été est très-court, c'est tous ensemble que renaissent les insectes.

Pour se faire une idée de leur nombre immense, il suffit d'observer un instant les joyeux essaims de ces baladins aériens et de ces élégants acrobates[2]. Partout ils s'agitent. Des punaises bondissent à la surface des mares et plongent dans les flaques d'eau, ou courent, ornées de leurs brillantes élytres[3], au milieu des pierres. Des milliers de pucerons couvrent les feuilles et les chaumes. Les prairies fourmillent de joyeuses sauterelles et de petites cigales sautillantes; le fourmillon épie, du fond de son entonnoir, l'insecte qui passe, et le couvre d'un jet de sable; les cigales se balancent aux tiges flexibles; les prairies et les coteaux retentissent du bruit strident que les grillons et les criquets produisent en frottant leurs élytres. Des millions de mouches, de cousins et de taons, tourbillonnent dans l'air et s'attroupent au-dessus des fleurs et des buissons. Près des ruisseaux, les libellules aux yeux énormes passent et repassent en bruissant dans leur vol égaré, tandis que, plus légères, les demoiselles aux ailes bleu d'acier se posent sur les plantes aquatiques.

C'est par essaims que des abeilles et des guêpes de toute espèce sortent des fentes du terrain, de dessous les pierres, des fissures des planches qui garnissent les huttes et les étables; d'autres se dégagent des vieux troncs pourris ou des rugosités de l'écorce des arbres, et à peine sont-elles délivrées que déjà elles se livrent des combats acharnés, dans lesquels se distinguent les guêpes ichneumones et les espèces qui déposent leurs œufs dans le corps d'autres insectes. Des bourdons de toute espèce traversent en tous sens les forêts et les monts, à la recherche du suc des fleurs récemment épanouies. Les guêpes et les frelons poursuivent leur proie de leur dangereux aiguillon; les fourmis construisent leurs demeures, en transportent les matériaux, et courent sans s'arrêter le long de leurs petits sentiers ou de leurs grandes routes militaires. D'innombrables scarabées montent aux

1. *Myriades.* « Milliers. » On retrouve ce mot dans *myria*mètres, etc.

2. *Acrobates.* Qui marchent sur une pointe, un endroit étroit, élevé, « danseurs de corde ».

3. *Élytres.* Enveloppe supérieure des ailes des insectes. Ces ailes sont mises à l'abri sous les élytres, plus dures et plus résistantes, comme sous un bouclier ou une cuirasse qui les protége.

arbres, courent à terre sous les buissons et les pierres, se rassemblent autour des animaux morts ou dans les excréments des vaches, nagent dans les étangs, les ruisseaux et les mares, ou traversent l'espace de leur vol pesant. Fleurs vivantes, des papillons aux mille couleurs, les plus charmants entre tous les insectes, voltigent de calice en calice, se balancent en planant au-dessus des lacs et des prairies, tournoient autour des rochers et des arbres, et animent encore le crépuscule.

TSCHUDI (traduit de).

18. — Développement de la végétation printanière dans les champs et les bois.

Dans nos climats tempérés, on voit se développer dès les premiers jours d'avril, au milieu des sombres forêts, les réseaux de la pervenche et ceux de l'anémone, qui recouvrent d'un long tapis vert et lustré les mousses et les feuilles desséchées par l'année précédente. Cependant, à l'orée[1] des bois, on voit déjà fleurir les primevères, les violettes et les marguerites, qui bientôt disparaissent en partie pour faire place, en mai, à l'hyacinthe bleue, à la croisette jaune qui sent le miel, au muguet parfumé, au genêt doré, au bassinet doré et vernissé, et aux trèfles rouge et blanc, si bien alliés aux graminées. Bientôt les orties blanches et jaunes, les fleurs du fraisier, celles du sceau de Salomon, sont remplacées par les coquelicots et les bluets, qui éclosent dans des oppositions ravissantes; les églantiers épanouissent leurs guirlandes fraîches et variées, les fraises se colorent, les chèvrefeuilles parfument les airs; on voit ensuite les vipérines d'un bleu pourpré, les bouillons blancs avec leurs longues quenouilles de fleurs soufrées et odorantes, les scabieuses battues des vents, les ansérines, les champignons et les asclépias, qui restent bien avant dans l'hiver, où végètent des mousses de la plus tendre verdure.

Toutes ces fleurs paraissent successivement sur la même scène. Le gazon, dont la couleur est uniforme, sert de fond à ce riche tableau. Quand ces plantes ont fleuri et donné leurs graines, la plupart s'enfoncent et se cachent, pour renaître avec d'autres printemps. Il y en a qui durent toute l'année, comme la paquerette et le pissenlit; d'autres s'épanouissent pendant cinq jours, après lesquels elles disparaissent entièrement: ce sont les éphémères de la végétation.

1. *Orée.* Vieux mot plein de grâce. « Bord, commencement, lisière. » Même famille que : Orient, exorde, origine, orifice, etc.

Les agréments de nos forêts ne le cèdent pas à ceux de nos champs. Si les bois ne renouvellent pas leurs arbres avec les saisons, chaque espèce présente, dans le cours de l'année, les progrès de la prairie. D'abord les buissons donnent leurs fleurs; les chèvrefeuilles déroulent leur tendre verdure; l'aubépine parfumée se couronne de nombreux bouquets; les ronces laissent pendre leurs grappes d'un bleu mourant; les merisiers sauvages embaument les airs et semblent couverts de neige au milieu du printemps; les néfliers entr'ouvrent leurs larges fleurs aux extrémités d'un rameau cotonneux; les ormes donnent leurs fruits; les hêtres développent leur superbe feuillage, et enfin le chêne majestueux se couvre le dernier de ses feuilles épaisses qui doivent résister à l'hiver.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

19. — Excellence de la nature de l'homme.

Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur[1], sa supériorité sur tous les êtres vivants. Il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité : l'image de l'âme y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers, d'appui à la masse de son corps; sa main ne doit pas fouler la terre et perdre, par des frottements réitérés, la fines sedu toucher dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur[1]; mais lorsque l'âme est agi-

1. *Extérieur, intérieur*. Remarquer ici le rôle opposé des deux préfixes *exter, inter*, formés des deux préfixes simples *ex, in;* la première indiquant la *séparation, l'extérieur*, la seconde *l'inclusion, l'intérieur*. Suivre ces deux racines

tée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au dehors, par des signes pathétiques[1], les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnaître : l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements; il en exprime toutes les passions[1] les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats; il les rend dans toute leur force, toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment : c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

BUFFON.

20. — Immortalité de l'âme.

Je pense. La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
J'entrevois[2] ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier,
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime[3].

dans leurs principales transformations : *inter*-ne, *intér*-leur, *intu*-ition, *intro*-duction, *in*-struction, *intel*-ligence, *intrin*-sèque, *im*-pression; — *exter*-ne, *extér*-leur, *extr*-émité, *extra*-vaguer, *extra*-dition, *extrin*-sèque, *ex*-cellence, *ex*-pression, *é*-motions.

1. *Signes pathétiques.* « Signes qui expriment vivement les *passions*. » *Passions.* « Ce que l'âme éprouve, sentiments violents, émotions vives. » Remarquer les transformations de ces deux radicaux exprimant la même idée par deux formes empruntées à deux langues différentes, caractérisées par les préfixes propres à chacune d'elles : 1° *passion*, *passionné*, *passif*, *pâtir*, *patience*, *patient*; *com*-passion, *com*-patible, *com*-pâtir; *im*-patient (*im* négatif, qui n'est pas patient), *im*-passible, qui ne souffre pas, qui n'éprouve rien; 2° *pathétique*, *pathos*, *a*-pathie (*a* privatif ou négatif), *a*-pathique, qui ne sent rien, qui est sans passion; *sym*-pathie, qui éprouve avec, sympathique, compatissant; *anti*-pathique, qui inspire des sentiments opposés, contraire.

2. Remarquer la justesse de ce mot composé *entrevoir*. La pensée est le premier trait de lumière qui révèle à l'homme sa grandeur, en lui faisant entrevoir qu'il a en lui quelque chose qui l'élève au-dessus de la matière.

3. L'homme se compose de deux parties : le *corps*, formé d'organes matériels; l'*âme*, pur esprit, souffle ou émanation divine qui anime le corps, qui est le principe de sa vie.

Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux :
De la chair et du sang, le corps, vil assemblage,
L'âme[1], rayon de Dieu, son souffle, son image.
Ces deux êtres, liés par des nœuds si secrets,
Séparent rarement leurs plus chers intérêts :
Leurs plaisirs sont communs, aussi bien que leurs peines.
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes;
Mais par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voile, sans cordage,
Triste jouet des vents, victime de leur rage,
Le pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périrait-il? le coup fatal au corps
Divise ses liens, dérange ses ressorts;
Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise.
Que dis-je? tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux, sont-ils anéantis?
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre?
Tout en sort, rien n'y rentre[2] : et la nature avare
Dans tous ses changements ne perd jamais son bien.
Ton art ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste!
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste[3].
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel;
Mais celui qui l'a fait veut qu'il soit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire?
Si du sel ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi craindra-t-il de mourir?
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre?

1. *Ame, animer, animal, inanimé,* mots de la même famille. Mais l'*Ame,* principe de vie, de sensibilité dans l'homme et dans les animaux, est de plus exclusivement dans l'homme le principe de la pensée et de la raison qui l'élèvent au-dessus des animaux et le rapprochent de Dieu.

2. Antithèse admirable de précision et de force.

3. *Trismégiste.* Mercure Trismégiste, c'est-à-dire trois fois grand, auquel les alchimistes rapportaient l'invention de leur science chimérique.

L'instant où de ses fers une âme se délivre.
Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu ;
L'esprit retourne au ciel, dont il est descendu.

L. RACINE.

21. — Acte de foi et d'espérance.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde ;
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur.
Sous tous ces noms divers, je crois en toi, Seigneur ;
Et, sans avoir besoin d'attendre ta parole,
Je lis au front des cieux[1] mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux revèle ta grandeur,
La terre, ta bonté, les astres, ta splendeur :
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage ;
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon âme à son tour réfléchit l'univers[2].
Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore.
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde, et se peint à mes yeux...
Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout, à pleines mains, prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire:
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance, et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres[3],

1. Belle métaphore qui rappelle le vers non moins beau de La Fontaine :

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

2. Belle image, pleine de précision et de grandeur. L'univers est comme le miroir où se peignent la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu ; et l'âme, l'intelligence de l'homme, est un miroir où se peint à son tour l'immensité de l'univers. *Réfléchir*, au sens propre, « recevoir un trait de lumière, une image, et la renvoyer au dehors ; » au sens figuré, « recevoir une pensée et la retenir pour l'examiner. » Suivre les variations de cette racine *fléchir :* infléchir, réfléchir, flexible, flexion, circonflexe, inflexible, génuflexion ; *reflet*, refléter.

3. *Funèbres*. « Qui appartient aux *funé*-railles. » Faire ressortir le rôle des désinences par la signification diverse des trois adjectifs *funèbres, funéraires, funestes*, qui ont un radical identique et ne diffèrent que dans leur dernière syllabe.

Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres;
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'imploro;
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins :
L'atôme et l'univers sont l'objet de tes soins;
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence;
Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée[1].

LAMARTINE.

22. — Merveilleux mécanisme du corps humain.

Tout est ménagé[2] dans le corps humain avec un artifice[3] merveilleux. Le corps reçoit de tous côtés les impressions des objets, sans être blessé. On lui a donné des organes[4] pour éviter ce qui l'offense ou le détruit; et les corps environnants, qui font sur lui ce mauvais effet, font encore celui de lui causer de l'éloignement. La délicatesse des parties, quoiqu'elle aille à une finesse inconcevable, s'accorde avec la force et avec la solidité. Le jeu des ressorts n'est pas moins aisé que ferme : à peine sentons-nous battre notre cœur, nous qui sentons les moindres mouvements du dehors, si peu qu'ils viennent à nous; les artères vont, le sang circule, les esprits[5] coulent, toutes les parties s'incorporent leur

1. Ces deux derniers vers, où l'énergie de l'expression s'allie à la grâce de l'image, terminent dignement cet admirable morceau.

2. *Ménagé.* « Disposé. » *Ménage,* ensemble des travaux domestiques, administration de la maison. *Ménager,* administrer le ménage, et par extension économiser, épargner, ordonner, disposer d'une manière judicieuse. Le mot *économie,* tiré d'une autre langue, présente une signification analogue. Il veut dire administration de la maison, et par extension, comme plus loin dans ce morceau, bon ordre, disposition judicieuse.

3. *Artifice.* Sens propre « qui est fait avec art, » d'une manière ingénieuse. Il s'emploie plus ordinairement dans un sens détourné et avec une idée défavorable : *Défiez-vous de ses artifices.* Composé de *art* et de *faire,* dont les formes de racine sont très-variées : *fai, fa, fact, fi,* faiseur, facile, facteur, difficile, etc.

4. *Organes.* Instruments pouvant remplir une fonction, parties du corps humain correspondant au service des sens et des fonctions vitales. Par extension, parties d'une machine qui remplissent dans les fonctions de cette machine un rôle analogue à celui que remplit l'organe dans le corps humain. Famille : Organiser, organisme, désorganiser, orgues.

5. *Esprits.* On désignait alors par le mot *esprits* ce que l'on appelle aujour-

nourriture, sans troubler notre sommeil, sans distraire nos pensées, sans exciter tant soit peu notre sentiment : tant Dieu a mis de règle et de proportion, de délicatesse et de douceur, dans de si grands mouvements...

Tant de parties si bien arrangées, et si propres aux usages pour lesquels elles sont faites; la disposition des valvules[1], le battement du cœur et des artères, la délicatesse des parties du cerveau et la variété de ses mouvements, d'où dépendent tous les autres; la distribution du sang et des esprits; les effets différents de la respiration, qui ont un si grand usage dans le corps : tout cela est d'une économie[2], et, s'il est permis d'user de ce mot, d'une mécanique[3] si admirable, qu'on ne la peut voir sans ravissement, ni assez admirer la sagesse qui en a établi les règles.

Il n'y a genre de machines[3] qu'on ne trouve dans le corps humain. Pour sucer quelque liqueur, les lèvres servent de tuyau, et la langue sert de piston. Au poumon est attachée la trachée-artère, comme une espèce de flûte douce d'une fabrique particulière, qui, s'ouvrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les tons. La langue est un archet qui, battant sur les dents et sur le palais, en tire des sons exquis. L'œil a ses humeurs et son cristallin : les réfractions s'y ménagent avec plus d'art que dans les verres les mieux taillés; il a aussi sa prunelle, qui se dilate et se resserre; tout son globe s'allonge ou s'aplatit selon l'axe de la vision pour s'ajuster aux distances, comme les lunettes à longue vue[4]. L'oreille a son tambour, où une peau, aussi délicate que bien tendue, résonne au mouvement d'un petit marteau que le moindre bruit agite; elle a, dans un os fort dur, des cavités pratiquées pour faire retentir la voix, de la même sorte qu'elle retentit parmi les rochers et dans les échos. Les vaisseaux ont leurs soupapes ou valvules tournées en tous sens. Les os et les muscles ont leurs

d'hui vaguement *fluides*, c'est-à-dire les éléments impalpables et impondérables dont l'action se fait sentir sans être visible, et établissent les rapports entre le corps et l'âme, l'intelligence et les organes.

1. *Valvules.* « Petites ouvertures. » Diminutif de *valve*, ouverture.

2. Voir la note 2, page 109.

3. *Mécanique.* On dirait aujourd'hui *d'un mécanisme*, c'est-à-dire d'une disposition, d'une construction, etc. Le mot mécanique s'applique à la science même du mouvement et des machines, et devient aussi quelquefois, dans un sens restreint, le synonyme de *machine*, signifiant un appareil spécial pour un usage donné.

4. *Lunettes à longue vue.* La construction de l'œil montre l'application de tous les principes de la science en ce qui regarde l'optique, ou pour parler plus juste l'étude de ce merveilleux organe fournit à la science la démonstration vivante de tous les principes qu'elle établit, comme elle l'a mis sur la voie de toutes ses découvertes.

poulies et leurs leviers; les proportions, qui font et les équilibres et la multiplication des forces mouvantes, y sont observées dans une justesse où rien ne manque. Toutes ces machines sont simples; le jeu en est si aisé, et la structure si délicate, que toute autre machine est grossière en comparaison.

A rechercher de près les parties, on y voit toutes sortes de tissus; rien n'est mieux filé, rien n'est mieux passé, rien n'est serré plus exactement. Nul ciseau, nul tour, nul pinceau ne peut approcher de la tendresse[1] avec laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets. Tout ce que peut faire la séparation et le mélange des liqueurs, leur précipitation, leur digestion, leur fermentation, et le reste, est pratiqué si habilement dans le corps humain, qu'auprès de ces opérations la chimie la plus fine n'est qu'une ignorance très-grossière.

BOSSUET.

23. — Empire de l'âme sur le corps.

On passe toute sa vie dans des miracles[2] continuels, qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, et, sans connaître aucun des organes de ses mouvements, je le tourne, je le remue, je le transporte où je veux, seulement parce que je le veux. Je voudrais remuer devant moi une paille, elle ne s'ébranle en aucune sorte : je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties plus pesantes, qu'à peine pourrais-je porter si elles étaient détachées, toute la masse du corps : les mouvements que je commande se font comme par eux-mêmes, sans que je connaisse aucun des ressorts de cette admirable machine; je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre : tout suit naturellement. J'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues, et je fais autant de mouvements, connus ou inconnus, des lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête. Je lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux : j'en dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près ou de loin; et, sans même que je connaisse ce mouvement, il se fait dès que je veux regarder ou négligemment et comme superficiellement, ou bien déterminément, attentivement, ou fixement quelque objet.

1. *Tendresse.* « Finesse, délicatesse. » La phrase dans laquelle ce mot est encadré, les idées qui le précèdent ou le suivent caractérisent suffisamment le sens où il est employé ici, en lui laissant tout le charme de la nouveauté.

2. *Miracles.* Ce mot ne s'emploie guère plus que dans le sens religieux de faits surnaturels que la puissance de Dieu seule peut accomplir. Ici il signifie *merveilles*. Famille : *miracle, mirer, mire, miroir, mirage, admirer, merveilleux.*

Qui a donné cet empire à ma volonté? et comment puis-je mouvoir également ce que je connais et ce que je ne connais pas? Je respire sans y penser, et en dormant; et, quand je veux, ou je suspends ou je hâte la respiration, qui naturellement va toute seule : elle va aussi à ma volonté; et encore que je ne connaisse ni la dilatation ni le resserrement des poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre, je les resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale facilité. Pour parler d'un ton plus aigu ou plus grave, ou plus haut, ou plus bas, je dilate encore ou je resserre une autre partie dans le gosier, qu'on appelle trachée-artère, quoique je ne sache même pas si j'en ai une : il suffit que je veuille parler haut ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-même; en un moment, je fais articulément et distinctement mille mouvements dont je n'ai nulle connaissance distincte, ni même confuse, le plus souvent, puisque je ne sais pas si je les fais ou s'il les faut faire. Mais, ô Dieu, vous le savez, et nul autre que vous ne sait ce que vous savez seul; et tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés et les mouvements de nos corps; et vous avez établi le concert inviolable quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le régir.

Elle y est donc, non point comme dans un vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe; elle y est par son empire, par sa présidence pour ainsi parler, par son action.

Tout dépend naturellement d'une volonté: les corps et leurs mouvements dépendent naturellement d'un esprit et d'une intelligence toute-puissante : Dieu peut donner à la volonté, qu'il fait à l'image de la sienne, tel empire qu'il lui plaît, et par là nous donner une idée de sa volonté qui meut tout, et fait tout.

BOSSUET.

24. — La Nourriture et le Sommeil.

Qu'y a-t-il de plus beau qu'une machine qui se répare et se renouvelle sans cesse elle-même? L'animal, borné dans ses forces, s'épuise bientôt par le travail; mais plus il travaille, plus il se sent pressé de se dédommager de son travail par une abondante nourriture. Les aliments lui rendent chaque jour la force qu'il a perdue. Il met au dedans de son corps une substance étrangère, qui devient la sienne par une espèce de métamorphose. D'abord elle est broyée et se change en une espèce de liqueur; puis elle se purifie, comme si on la passait par un tamis pour en séparer tout ce qui est trop grossier; ensuite elle parvient au centre ou

foyer des esprits[1] où elle se subtilise[2] et devient du sang; enfin elle coule et s'insinue[3] par des rameaux innombrables, pour arroser tous les membres; elle se filtre dans les chairs; elle devient chair elle-même; et tant d'aliments, de figures et de couleurs si différentes ne sont plus qu'une même chair. L'aliment, qui était un corps inanimé, entretient la vie de l'animal, et devient l'animal même.

Les parties qui le composaient autrefois se sont exhalées par une insensible et continuelle transpiration. Ce qui était, il y a quatre ans, un tel cheval, n'est plus que de l'air ou du fumier. Ce qui était alors du foin ou de l'avoine est devenu ce même cheval, si fier et si vigoureux : du moins, il passe pour le même cheval, malgré ce changement insensible de sa substance.

A la nourriture se joint le sommeil. L'animal interrompt non-seulement tous les mouvements extérieurs, mais encore toutes les principales opérations du dedans qui pourraient agiter et dissiper trop les esprits. Il ne lui reste que la respiration et la digestion: c'est-à-dire que tout mouvement qui userait ses forces est suspendu, et que tout mouvement propre à les renouveler s'exerce seul et librement. Ce repos, qui est une espèce d'enchantement[4], revient toutes les nuits, pendant que les ténèbres empêchent le travail. Qui est-ce qui a inventé cette suspension? Qui est-ce qui a si bien choisi les opérations qui doivent continuer, et qui est-ce qui a exclu, avec un si juste discernement, toutes celles qui ont besoin d'être interrompues?

FÉNELON.

25. — Phénomènes de la Mémoire.

Je me souviens distinctement d'avoir connu ce que je ne connais plus; je me souviens de mon oubli même; je me rappelle les portraits de chaque personne, en chaque âge de la vie où je l'ai vue autrefois. La même personne repasse plusieurs fois dans ma tête : d'abord je la vois enfant, puis jeune, et enfin âgée. Je place des rides sur le même visage où je vois, d'un autre côté, les grâces tendres de

1. *Centre des esprits.* « Le cœur. » Voyez sur la signification du mot *esprits*, page 109.

2. Se décompose en parcelles d'une ténuité, d'une subtilité extrêmes.

3. « S'introduire par des détours sinueux. » Famille : Sein, insinuer, sinueux, sinuosité.

4. Remarquer la signification très-étendue et très-pittoresque que reçoit ici ce mot. Le passage de l'état de veille au sommeil paraît en effet le résultat d'une action magique, d'un enchantement, qui fait perdre tout à coup à l'homme le mouvement, les sensations, et le métamorphose complétement.

l'enfance; je joins ce qui n'est plus avec ce qui est encore, sans confondre ces extrémités. Je conserve un je ne sais quoi qui est tour à tour toutes les choses que j'ai connues, depuis que je suis au monde. De ce trésor inconnu sortent tous les parfums, toutes les harmonies, tous les goûts, tous les degrés de lumière, toutes les couleurs et toutes leurs nuances, enfin toutes les figures qui ont passé par mes sens, et qu'ils ont confiées à mon cerveau.

Je renouvelle, quand il me plaît, la joie que j'ai ressentie il y a trente ans : elle revient; mais quelquefois ce n'est plus elle-même; elle paraît sans me réjouir : je me souviens d'avoir été bien aise, et je ne le suis point actuellement dans ce souvenir. D'un autre côté, je renouvelle d'anciennes douleurs : elles sont présentes, car je les aperçois distinctement telles qu'elles ont été en leur temps : rien ne m'échappe de leur amertume et de la vivacité de leurs sentiments; mais elles ne sont plus elles-mêmes; elles ne me troublent plus; elles sont émoussées. Je vois toute leur rigueur, sans la ressentir[1]; ou, si je la ressens, ce n'est que par représentation[1], et cette représentation d'une peine autrefois cuisante n'est plus qu'un jeu[1] : l'image des douleurs passées me réjouit[1]. Il en est de même des plaisirs. Un cœur vertueux s'afflige en rappelant le souvenir de ses plaisirs déréglés : ils sont présents, car ils se montrent avec tout ce qu'ils ont eu de plus doux et de plus flatteur; mais ils ne sont plus eux-mêmes, et de telles joies ne reviennent que pour affliger.

Voilà donc deux merveilles également incompréhensibles[2] : l'une, que mon cerveau soit une espèce de livre, où il y ait un nombre presque infini d'images et de caractères, rangés avec un ordre que je n'ai pas fait, et que le hasard n'a pu faire. Je ne l'ai point fait; car je n'ai jamais eu la moindre pensée ni d'écrire rien dans mon cerveau, ni d'y donner aucun ordre aux images et aux caractères que j'y traçais : je ne songeais qu'à voir les objets lorsqu'ils frappaient mes sens. Le hasard n'a pu non plus faire un si merveilleux livre; tant l'art même des hommes est trop

1. *Ressentir.* « Sentir une seconde fois, » après coup. *Représentation,* « ce qui se présente de nouveau, » après coup. Ces expressions, qui sont ici fort justes, semblent faire ressortir celles de *jeu* et *jouir,* qui terminent et ne paraissent pas convenables. Le souvenir d'une ancienne douleur peut avoir une certaine douceur pour l'âme; mais il n'est pas pour elle un *jeu,* une joie, il ne la *réjouit* pas.

2. *Incompréhensibles.* « Qui ne peuvent être saisies, comprises. » Remarquer la double préfixe *in,* prise dans le sens négatif, et *com,* ainsi que les divers changements de forme de ce radical. *Prendre,* apprendre, comprendre, surprendre, reprendre; *prehen* (préhender), appréhender, compréhension, compréhensible; *pris,* prisonnier, emprisonner, mépris, méprise; *proie,* déprédation.

imparfait pour atteindre jamais à une si haute perfection. Quelle main a donc pu le composer?

La seconde merveille que je trouve dans mon cerveau, c'est de voir que mon esprit lise avec tant de facilité tout ce qu'il lui plait dans ce livre intérieur. Il lit des caractères qu'il ne connaissait point. Jamais je n'ai vu les traces empreintes dans mon cerveau; et la substance de mon cerveau elle-même, qui est comme le papier du livre, m'est complétement inconnue. Tous ces caractères innombrables se transposent, et puis reprennent leur rang pour m'obéir : j'ai une puissance comme divine sur un ouvrage que je ne connais point, et qui est incapable de connaissance : ce qui n'entend rien entend ma pensée, et l'exécute dans le moment. La pensée de l'homme n'a aucun empire sur les corps; je le vois en parcourant toute la nature. Il n'y a qu'un seul corps que ma simple volonté remue, comme si elle était une divinité; et elle en remue tous les ressorts les plus subtils, sans les connaître. Qui est-ce qui l'a unie à ce corps, et lui a donné tant d'empire sur lui?

FÉNELON.

26. — Faux bonheur de l'impie.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.
Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.
Tous ses jours paraissent charmants;
L'or éclate en ses vêtements;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements;
Il s'endort, il s'éveille au bruit des instruments;
Son cœur nage dans la mollesse.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité[1];
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance?

1. *Sa postérité.* « Ses descendants. » Remarquer la signification de cette préfixe, non employée seule, *post* après. *Postérité,* ce qui vient après; postériorité, postérieur; posthume, après l'inhumation : œuvres *posthumes,* publiées après la mort de l'auteur; *postiche,* qui est derrière quelque chose, qui n'est pas inhérent à cette chose.

Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

Le bonheur de l'impie est toujours agité :
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle!
Heureux le cœur épris de tes attraits!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.
Le glaive[1] au dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace.

RACINE.

27. — Le Mauvais fils.

Imaginez une chambre où le jour n'entre guère que par la porte, quand elle est ouverte, ou que par une ouverture carrée pratiquée au-dessus de la porte, quand elle est fermée. Tournez les yeux autour de cette chambre triste, et vous n'y verrez qu'indigence. Il y a pourtant, sur la droite, dans un coin, un lit qui ne paraît pas trop mauvais; il est couvert avec soin. Sur le devant, du même côté, un grand confessionnal[2] de cuir noir où l'on peut être commodément assis : asseyez-y le père du fils ingrat. Attenant à la porte, placez un bas d'armoire, et, tout près du vieillard caduc[3], une petite table sur laquelle on vient de servir un potage.

Malgré le secours dont le fils aîné de la maison peut être à son vieux père, à sa mère et à ses frères, il s'est enrôlé; mais il ne s'en ira point sans avoir mis à contribution ces malheureux. Il vient avec un vieux soldat; il a fait sa demande. Son père en est indigné; il n'épargne pas les mots durs à cet enfant dénaturé

1. *Le glaive* (métaphore) personnifie les dangers extérieurs comme le remords exprime les tourments intérieurs.

2. *Confessionnal*. On nommait ainsi certains fauteuils du temps.

3. *Caduc*. « Qui tombe, faible, débile. » Racine *ca, cad, cid*, casuel, occasion, cadence, décadence, accident, incident, occident, coïncider.

qui ne connaît plus ni père, ni mère, ni devoirs, et qui lui rend injures pour reproches. On le voit au centre du tableau; il a l'air violent, insolent et fougueux; il a le bras droit élevé du côté de son père, au-dessus de la tête d'une de ses sœurs; il se dresse sur ses pieds; il menace de la main; il a le chapeau sur la tête; et son geste et son visage sont également insolents. Le bon vieillard, qui a aimé ses enfants, mais qui n'a jamais souffert qu'aucun d'eux lui manquât, fait effort pour se lever, mais une de ses filles, à genoux devant lui, le retient par les basques de son habit. Le jeune libertin est entouré de l'aînée de ses sœurs, de sa mère et d'un de ses petits frères. Sa mère le tient embrassé par le corps, le brutal cherche à s'en débarrasser, et la repousse du pied. Cette mère a l'air accablé, désolé; la sœur aînée s'est interposée entre son frère et son père : la mère et la sœur semblent, par leur attitude, chercher à les cacher l'un à l'autre. Celle-ci a saisi son frère par son habit, et lui dit, par la manière dont elle le tire : « Malheureux, que fais-tu? tu repousses ta mère, tu menaces ton père; mets-toi à genoux et demande pardon. » — Cependant, le petit frère pleure, porte une main à ses yeux, et pendu au bras droit de son grand frère, il s'efforce à l'entraîner[1] hors de la maison. Derrière le fauteuil du vieillard, le plus jeune de tous a l'air intimidé et stupéfait[2]. A l'autre extrémité de la scène, vers la porte, le vieux soldat qui a enrôlé et accompagné le fils ingrat chez ses parents, s'en va, le dos tourné à ce qui se passe, son sabre sous le bras, et la tête baissée. J'oubliais qu'au milieu de ce tumulte, un chien placé sur le devant l'augmentait encore par ses aboiements[3].

DIDEROT.

28. — Le mauvais fils puni.

Il a fait la campagne. Il revient, et dans quel moment? Au moment où son père vient d'expirer. Tout a bien changé dans la maison. C'était la demeure de l'indigence; c'est celle de la douleur et de la misère. Le lit est mauvais et sans matelas. Le vieillard mort est étendu sur ce lit. Une lumière qui tombe d'une fenêtre n'éclaire que son visage; le reste est dans l'ombre. On voit à ses pieds, sur une escabelle[4] de paille, le cierge bénit qui

1. *S'efforcer à.* On dit aujourd'hui *s'efforcer de.*

2. *Stupéfait.* C'est-à-dire immobile et muet, parce qu'il ne comprend rien à cette scène. Famille : stupeur, stupide, stupéfier, stupéfaction. Remarquer le sens détourné qu'a reçu le mot stupide dans la langue familière.

3. Ce morceau est la description vive et fidèle d'un tableau fort connu du peintre Greuze.

4. *Escabelle.* Tabouret rustique à trois pieds. *Escabeau.*

brûle, et le bénitier. La fille aînée, assise dans le vieux confessionnal de cuir, a le corps renversé en arrière, dans l'attitude du désespoir, une main portée à sa tempe et l'autre élevée et tenant encore le crucifix qu'elle a fait baiser à son père. Un des petits enfants, effrayé, s'est caché le visage dans son sein. L'autre, les bras en l'air, et les doigts écartés, semble concevoir les premières idées de la mort. La cadette, placée entre la fenêtre et le lit, ne saurait se persuader qu'elle n'a plus de père : elle est penchée vers lui; elle semble chercher ses derniers regards; elle soulève un de ses bras, et sa bouche entr'ouverte crie : « Mon père! mon père! est-ce que vous ne m'entendez plus? » La pauvre mère est debout, vers la porte, le dos contre le mur, désolée, et ses genoux se dérobant[1] sous elle.

Tel est le spectacle qui attend le fils ingrat. Le voilà sur le pas de la porte. Il a perdu la jambe dont il a repoussé sa mère; et il est perclus[2] du bras dont il a menacé son père.

Il entre. C'est sa mère qui le reçoit. Elle se tait; mais ses bras tendus vers le cadavre lui disent : « Tiens, vois, regarde; voilà l'état où tu l'as mis. »

Le fils ingrat paraît consterné[3]; la tête lui tombe en devant[4], et il se frappe le front avec le poing. — Quelle leçon pour les pères et pour les enfants!

DIDEROT.

29. — Un père à son fils qui a cherché à le tromper par ses mensonges.

GÉRONTE, seul.

O vieillesse facile! ô jeunesse impudente!
O de mes cheveux gris honte trop évidente!
Est-il dessous[5] le ciel père plus malheureux?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux?
Dorante n'est qu'un fourbe; et cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé[6], me fait fourber moi-même;
Et, d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette et le second auteur!

1. Ses genoux plient et ne la soutiennent plus, métaphore vive et juste.
2. *Perclus*. Voyez Ier vol., page 94.
3. *Consterné*. Immobile et muet dans l'abattement de la douleur.
4. Expression qui ne s'emploierait plus. On dirait : « Sa tête se penche sur sa poitrine. »
5. On dirait aujourd'hui *sous le ciel*. *Dessous* étant adverbe ne prend pas de complément.
6. *Fourber*. « Tromper. « Ce verbe a vieilli.

Comme si c'était peu, pour mon reste de vie,
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,
Me fait encore rougir de ma crédulité.

GÉRONTE, DORANTE.

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme?

DORANTE, à part les premiers mots.

Ah! rencontre fâcheuse!
Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit[1] d'être sorti de moi?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le crois.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous pas avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GÉRONTE.

Où le sang a manqué si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd[2].
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire;
Et dans la lâcheté du vice où je te voi[3],
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature;
Qui se dit gentilhomme, et mens comme tu fais,
Il meurt quand il le dit, et ne le fut jamais.

1. On dirait mieux *qu'il suffise*.

2. *Le sang*. Métonymie pour *la noblesse de race*. Si la vertu, à défaut de la race, donne la noblesse, le vice l'enlève à ceux à qui la race l'a donnée. Tour énergique dans sa concision un peu obscure.

3. *Voi*. Licence poétique fréquente au temps de Corneille.

Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans[1] le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front.

CORNEILLE.

30. — Comment les fils doivent regretter leur père.

Glorifions Dieu, mes chers enfants, de toutes ces bénédictions temporelles dont il a comblé mon père[2], mais louons-le infiniment plus de l'avoir élevé au-dessus de ces bénédictions mêmes, pour ne désirer que celles qui ne finiront jamais; et rendons grâces à sa miséricorde qui nous donne la grande, la solide consolation de pouvoir invoquer un saint dans la personne de mon père.

Ce n'est point par de vains gémissements et par une douleur stérile que nous devons honorer sa mémoire; je me reproche même les larmes que la triste image de sa mort m'a fait répandre si souvent en voulant vous la retracer. Il y a de la faiblesse à s'attendrir d'une manière trop humaine sur des vertus plus dignes d'être admirées que pleurées, et qui sont à présent consacrées à l'immortalité. La vraie piété et la marque essentielle d'une tendresse religieuse est de regarder un père si saint comme s'il vivait encore au milieu de nous, de l'avoir toujours présent à notre esprit, et de nous dire souvent à nous-mêmes, mais surtout dans les conjonctures les plus difficiles : « Qu'aurait dit, qu'aurait fait un tel père, quels auraient été ses sentiments et sa conduite, s'il se fût trouvé dans les mêmes circontances? » La mort n'a fait que le dérober à nos yeux, elle n'a exercé son empire que sur la moindre partie de son être; tout ce que nous avons aimé et admiré dans mon père vit encore aujourd'hui et vivra éternellement, non dans la mémoire fragile des hommes, mais dans la vérité immuable de Dieu même. Adressons-nous donc continuellement à lui; il nous voit, il nous entend, il connaît mieux que nous nos véritables intérêts; sa charité, purifiée par

1. *Dedans le sang*. Même observation que pour *dessous*. On mettrait aujourd'hui *dans*.

2. Ces paroles sont adressées par le chancelier d'Aguesseau à ses enfants, dans le livre où il leur raconte la vie et la mort de son père.

le feu de l'amour divin dont il est à présent pénétré, n'en est pas moins tendre ni moins agissante pour nous. Oui, j'ose l'espérer ainsi, âme sainte et bienheureuse[1], qui pouvez à présent nous obtenir de Dieu tous les biens que vous nous avez souhaités à la fin de votre vie mortelle, vous ne cesserez jamais de conduire vos enfants, dont vous sentez toujours que vous êtes le père; nous vous donnerons de justes louanges, et vous nous donnerez des vertus. C'est à vous que nous devons la vie naturelle, c'est par vous-même que nous avons reçu les prémices de la vie spirituelle; vous avez commencé de la former en nous par une éducation[2] sainte, par une longue suite d'instructions[2], par des exemples encore plus efficaces : achevez votre ouvrage, ou plutôt priez Dieu d'affermir, d'augmenter, de perfectionner en nous ce qu'il y a de commencé par vous. Vous êtes dans le séjour de la paix, et nous vivons encore au milieu des troubles et des agitations de ce monde; soyez notre guide, notre lumière, notre force. Souvenez-vous surtout de ce fils que vous avez toujours si tendrement aimé, et qui est encore plus exposé que vos autres enfants aux orages de cette vie. Il y a déjà fait naufrage plus d'une fois aux yeux des hommes : faites que le naufrage même le conduise dans le port. C'est sans doute par un effet de vos prières que Dieu a voulu le désabuser[3] des grandeurs humaines, en faisant servir ces grandeurs mêmes de matière à son humiliation et à sa pénitence. Apprenez-lui à mettre son sort sans hésitation et sans réserve entre les mains de celui qui peut faire plus que nous ne pouvons demander ni même comprendre; et soit que Dieu continue de lui faire expier ses fautes par une disgrâce salutaire, soit qu'il l'expose encore au danger d'un retour de fortune, soutenez-le par vos prières dans l'une et dans l'autre épreuve. Soyez avec lui dans

1. Mouvement plein de naturel et de sensibilité, et qui donne plus de chaleur encore à l'expression de ces sentiments, aussi touchants que noblement exprimés.

2. La différence qui sépare ici ces deux mots, *éducation* et *instruction*, est suffisamment indiquée. L'*instruction*, les *instructions*, les *exemples*, concourent à l'*éducation*, qui est l'œuvre importante de la préparation de l'homme dans l'enfant. C'est le tout dont l'instruction et les exemples sont les parties et les moyens. Étudier l'étymologie de ces deux mots. *Éducation*, qui conduit au dehors, qui développe; préfixe *e*, radical *duc* : aqueduc, ductile, conducteur; *dui*, conduire, conduite, induire, produire. *Instruction*, qui élève, qui construit *dans*; préfixe *in*, radical *struct* : structure, manière dont une chose est faite; *stru*, construire, détruire, obstruer, instrument; *instruire*, amasser, élever dans, c'est-à-dire élever l'édifice intérieur, intellectuel des connaissances.

3. Allusion aux disgrâces éprouvées par l'auteur, qui fut exilé à plusieurs reprises sous le régent et sous Louis XV. Il fut rappelé une dernière fois en 1737 au ministère de la justice, qu'il conserva jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, en 1750, où il donna sa démission.

la tribulation, et soyez-y encore plus, s'il était possible, dans la prospérité. Continuez de bénir ses enfants, qu'aucun de ceux que Dieu vous a donnés ne périsse. Puissions-nous avoir le bonheur de nous voir tous réunis avec vous dans la céleste patrie, et, sanctifiés par vos prières, vous regarder, pendant toute l'éternité, comme le digne instrument dont la bonté de Dieu se sera servi pour opérer notre salut.

D'AGUESSEAU.

81. — Dernières paroles de Charles Ier à ses enfants avant de monter sur l'échafaud.

Les prières du matin terminées, le roi se fit apporter un coffret contenant les croix de Saint-Georges et de la Jarretière[2] brisées : « Vous voyez là, dit-il à Juxon et à Herbert[3], les seules richesses qu'il soit maintenant en mon pouvoir de laisser à mes enfants. » On les lui amena. A la vue de son père, la princesse Élisabeth, âgée de douze ans, fondait en larmes, le duc de Glocester, qui n'en avait que huit, pleurait en regardant sa sœur. Charles les prit sur ses genoux, leur partagea ses joyaux, consola sa fille, lui donna des conseils sur les lectures qu'elle devait faire, la chargea de dire à ses frères qu'il avait pardonné à ses ennemis, à sa mère, que jamais ses pensées ne s'étaient éloignées d'elle, et que jusqu'au dernier moment il l'aimait comme au premier jour; puis se tournant vers le petit duc : « Mon cher cœur, lui dit-il, ils vont couper la tête à ton père. » L'enfant le regardait fixement et d'un air très-sérieux. « Fais attention, mon enfant, à ce que je te dis : ils vont me couper la tête et peut-être te faire roi; mais fais bien attention à ce que je te dis: tu ne dois pas être roi tant que tes frères Charles et Jacques sont en vie, car ils couperont la tête à tes frères s'ils peuvent les attraper, et ils finiront par te couper la tête; je t'ordonne donc de ne jamais te laisser faire roi par eux. » — « Je me laisserai plutôt hacher en morceaux, repartit l'enfant tout ému. » Le roi l'embrassa avec transport, le posa à terre, embrassa sa fille, les bénit tous deux, pria Dieu de les bénir; puis, se levant tout à coup : « Faites-les emmener, » dit-il à Juxon. Les enfants san-

1. Charles Ier, roi d'Angleterre, qui fut renversé du trône par ses sujets révoltés, jugé par le parlement, et mourut sur l'échafaud le 30 janvier 1649.

2. Ordres anglais. Le premier date des Croisades, le second fut fondé par Édouard III en 1346.

3. Juxon, évêque qui assista Charles Ier dans ses derniers moments; Herbert, valet de chambre du roi.

glottaient; le roi debout, le front appuyé contre la fenêtre, étouffait ses pleurs; la porte s'ouvrit, les enfants allaient sortir; Charles quitta précipitamment la fenêtre, les reprit dans ses bras, les bénit de nouveau, et s'arrachant enfin à leurs caresses, tomba à genoux, et se remit à prier avec l'évêque et Herbert, seuls témoins de ces déplorables adieux.

GUIZOT.

32. — La foi en la Providence.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, en disant : « Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants? »

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché[1].

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté : « Car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants. »

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vivement dans sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants.

Les miens n'ont que moi non plus : que deviendront-ils, si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

1. Belle comparaison, qui met bien en évidence la raison du sens métaphorique donné au mot *rongner*.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti[1].

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père, qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. »

LAMENNAIS.

33. — La veuve du Marin

En nous promenant un soir à Brest, au bord de la mer, nous aperçûmes une pauvre femme qui marchait courbée entre des rochers; elle considérait attentivement les débris d'un naufrage, et surtout les plantes attachées à ces débris, comme si elle eût cherché à deviner, par leur plus ou moins de vieillesse, l'époque certaine de son malheur. Elle découvrit sous des galets une de ces boîtes de matelot qui servent à mettre des flacons. Peut-être l'avait-elle remplie autrefois, pour son époux, de cordiaux[2] achetés du fruit de ses épargnes : du moins nous le jugeâmes ainsi, car elle se prit à essuyer ses larmes avec le coin de son tablier. Des mousserons[3] de mer remplaçaient maintenant ces présents de sa tendresse. Ainsi, tandis que le bruit du canon apprend aux

1. *Pâti.* « Souffert. » Voir les observations sur les mots de cette famille, page 106.
2. *Des cordiaux.* Des liqueurs propres à réchauffer et à fortifier le cœur du marin dans ses fatigues. Voir la note, page 43.
3. *Mousserons.* Plantes marines de la nature des mousses.

grands le naufrage des grands du monde, la Providence, annonçant aux mêmes bords quelque deuil aux petits et aux faibles, leur dépêche secrètement quelques brins d'herbe et un débris.

CHATEAUBRIAND.

34. — L'étude.

Je me lève avant l'aube, alors que tout sommeille,
Et ranime au foyer la cendre de la veille.
Il fait nuit : du matin le calme et la fraîcheur
D'un plaisir inconnu font palpiter mon cœur.
Dans le sommeil de tous trouvant ma solitude,
Près du foyer brillant, doux ami de l'étude,
Assis à la clarté du flambeau matinal,
Je médite Corneille, ou Montaigne, ou Pascal,
Ou les hommes fameux de Rome et de la Grèce,
Et de leurs vieux écrits l'éternelle jeunesse.
En l'absence du bruit, des hommes et du jour,
Leurs livres mieux goûtés m'inspirent plus d'amour:
Ils parlent à mon âme avec plus de puissance.

Heureux qui, dès le temps de son adolescence,
A connu cette ivresse, en a rempli son cœur!
Le vase qui d'abord d'une pure liqueur
A rempli son argile encor vierge et nouvelle,
A son premier parfum reste longtemps fidèle;
Et l'homme dont l'étude eut d'abord les amours,
De son premier penchant se ressouvient toujours.

Soyez bénis cent fois, lieux où notre jeune âge,
Tendre et docile encor, en[1] fit l'apprentissage;
Où, dans un calme heureux, d'aimables compagnons,
L'un par l'autre excités s'en donnent des leçons;
Où l'âme en sa fraîcheur en sent partout l'empire,
Où c'est l'étude enfin qu'avec l'air on respire!
Je me rappelle encor, non sans ravissement,
La classe, son travail, son silence charmant;
Je tressaille, en songeant aux paisibles soirées
Sous les regards du maître aux devoirs consacrées,
Quand, devant le pupitre en silence inclinés,
Nous n'entendions parfois, de nous-même étonnés,
Que, d'instant en instant, quelques pages froissées,

1. *En.* « De l'étude. » Rapport un peu louche; faible imperfection à peine à noter dans ce charmant morceau.

Ou l'insensible bruit des plumes empressées,
Qui, toutes à l'envi courant sur le papier,
De leur léger murmure enchantaient l'écolier.
O jeunesse ! ô plaisirs ! jours passés comme un songe !
Du moins, ces temps heureux, l'étude les prolonge.
Elle laisse à nos cœurs cette première paix,
Que les autres plaisirs ne prolongent jamais.

P. LEBRUN.

35. — Le retour de l'école.

Le devoir fait[1], légers comme de jeunes daims,
Nous fuyons à travers les immenses jardins,
Éclatant[2] à la fois en cent propos contraires,
Moi, d'un pas inégal je suivais mes grands frères ;
Et les astres sereins s'allumaient dans les cieux,
Et les mouches volaient dans l'air silencieux ;
Et le doux rossignol, chantant dans l'ombre obscure[3],
Enseignait la musique à toute la nature,
Tandis qu'enfant jaseur, aux gestes étourdis,
Jetant partout mes yeux ingénus et hardis
D'où jaillissait la vie en vives étincelles,
Je portais sous mon bras, noués en trois ficelles,
Horace et les festins, Virgile et les forêts,
Tout l'Olympe, Thésée, Hercule, et toi, Cérès !
La cruelle Junon, Lerne et l'hydre enflammée,
Et le vaste lion de la roche Némée[4].
Mais lorsque j'arrivais chez ma mère, souvent,
Grâce au hasard taquin qui joue avec l'enfant,
J'avais de grands chagrins et de grandes colères.
Je ne retrouvais plus, près des ifs séculaires,
Le beau petit jardin par moi-même arrangé :
Un gros chien, en passant, avait tout ravagé ;
Ou quelqu'un dans ma chambre avait ouvert mes cages,
Et mes oiseaux étaient partis pour les bocages,
Et, joyeux, s'en étaient allés de fleur en fleur
Chercher la liberté bien loin, — ou l'oiseleur[5].

1. Phrase absolue, et tour rapide qui prépare la gracieuse comparaison qui termine le vers.
2. Expression plus hardie que juste.
3. Pléonasme dont les exemples sont fréquents, d'un effet moins choquant que le vers suivant, dont l'image est étrange et forcée.
4. Allusions à des scènes décrites par Virgile.
5. Opposition d'un effet charmant par la manière dont elle est ménagée.

Ciel! alors j'accourais, rouge, éperdu, rapide,
Maudissant le grand chien, le jardinier stupide,
Et l'infâme oiseleur et son hideux lacet,
Furieux! — D'un regard ma mère m'apaisait.

VICTOR HUGO.

36. — Un premier triomphe littéraire.

J'avais mis cette année-là cinq pièces au concours des jeux floraux : une ode, deux poëmes et deux idylles. L'ode manqua le prix; il ne fut point donné. Les deux poëmes se balancèrent, l'un des deux eut le prix de poésie épique; et l'autre, un prix de prose qui se trouvait vacant. L'une des deux idylles obtint le prix de poésie pastorale, et l'autre l'accessit. Ainsi les trois prix, et les seuls que l'Académie allait distribuer, j'allais les recevoir. Je me rendis à l'assemblée avec des tressaillements de vanité, que je n'ai pu me rappeler depuis sans confusion et sans pitié de ma jeunesse. Ce fut bien pis, lorsque je fus chargé de mes fleurs et de mes couronnes. Mais, quel est le poëte de vingt ans à qui pareille chose n'eût pas tourné la tête?

On fait silence dans la salle; et, après l'éloge de Clémence Isaure[1], fondatrice des Jeux floraux, éloge inépuisable, prononcé tous les ans au pied de sa statue, vient la distribution des prix. On annonce d'abord que celui de l'ode est réservé[2]. Or on savait que j'avais une ode au concours, on savait aussi que j'étais l'auteur d'une idylle non couronnée : on me plaignait, je me laissais plaindre. Alors on nomma à haute voix le poëme auquel le prix est accordé; et à ces mots : « Que l'auteur s'avance », je me lève, j'approche et je reçois le prix. On applaudit comme de coutume, et j'entends dire autour de moi : « Il en a manqué deux; il ne manque pas le troisième : il a plus d'une corde et plus d'une flèche à son arc. » Je vais modestement me rasseoir au bruit des fanfares; mais bientôt on entend l'annonce du second poëme auquel l'Académie a cru devoir, dit-elle, adjuger le prix d'éloquence plutôt que de le réserver. L'auteur est appelé, et c'est encore moi qui me lève. Les applaudissements redoublent, et la lecture de ce poëme est écoutée avec la même complaisance et la

1. Clémence Isaure vivait à Toulouse à la fin du XVe siècle. Son amour pour les lettres la porta à consacrer sa fortune à des récompenses qui devaient être distribuées, chaque année, sous forme de fleurs d'or ou d'argent, aux auteurs des meilleures pièces envoyées au concours. C'est ce qu'on appelle *les jeux floraux*. Ils se célèbrent le 3 mai.

2. *Réservé.* « Mis en réserve, » C'est-à-dire qu'il n'en est pas accordé.

même faveur que celle du premier. Je m'étais remis à ma place, lorsque l'idylle fut proclamée et l'auteur invité à venir recevoir le prix; on me voit lever pour la troisième fois : alors, si j'avais fait *Cinna, Athalie,* et *Zaïre,* je n'aurais pas été plus applaudi. L'effervescence[1] fut extrême : les hommes, à travers la foule, me portaient sur les mains; les femmes m'embrassaient. Légère fumée de vaine gloire! Qui le sait mieux que moi, puisque de mes essais qu'on trouvait si brillants, il n'y en pas un seul qui, quarante ans après, relu même avec indulgence, m'ait paru digne d'avoir place dans la collection de mes œuvres. Mais ce qui me toucha sensiblement encore dans ce jour si flatteur pour moi, c'est ce que je vais raconter.

Au milieu du tumulte et du bruit d'un peuple enivré, deux grands bras noirs s'élèvent et s'étendent vers moi. Je regarde, je reconnais mon régent de troisième, ce bon père Malosse qui, séparé de moi depuis plus de huit ans, se retrouvait à cette fête. A l'instant je me précipite, je fends la foule, et, me jetant dans ses bras avec mes trois prix : « Tenez, mon père, ils sont à vous, lui dis-je, et c'est à vous que je les dois. »

MARMONTEL.

37. — Un début dans la vie

Par une splendide matinée de printemps, cheminaient, sur une des grandes routes qui sillonnent nos riches campagnes, trois vigoureux enfants de la Champagne : le cœur gros, la bourse légère, ils quittaient le toit paternel et s'éloignaient du petit village de la Louptière, près Nogent-sur-Seine. Ils se dirigeaient vers Paris, non qu'ils voulussent y chercher fortune, mais au contingent scientifique qu'ils avaient recueilli des leçons de M. le curé, ils sentaient le besoin d'ajouter, car ils étaient ambitieux. L'un d'eux visait à être le médecin du canton, et, se partageant le pays, les deux autres voulaient y être apothicaires; le plus téméraire allait même jusqu'à rêver d'associer à son laboratoire[2] un petit commerce d'épicerie.

1. *L'effervescence.* « L'émotion, l'enthousiasme. » Remarquer dans ce mot, appartenant à la famille de *ferveur,* fervent, ferment, fermenter, la désinence *escence,* déjà indiquée, et la préfixe *e* pour *ex,* qui indique *l'essor:* fermentation qui fait explosion et qui tend à devenir brûlante.

2. *Laboratoire.* « Lieu où l'on travaille, » où le pharmacien, le chimiste font leurs opérations. Radical *labeur, labour,* d'où laborieux, collaborer, élaborer, laboureur. Remarquer la désinence *oir, oire,* lavoir, dortoir, manoir, ouvroir, laboratoire, réfectoire, indiquant l'endroit, le lieu; et aussi l'instrument, semoir, arrosoir, plantoir, lardoire, rôtissoire, baignoire, écritoire.

Tout en devisant sur de si douces espérances, nos voyageurs avançaient vers le but : comme ils étaient prêts de l'atteindre, le plus clairvoyant fit sentir la nécessité d'analyser[1] les ressources de leur budget[2]. Les calculs auxquels il se livra, bien qu'il se montrât déjà habile à ne laisser échapper aucune fraction, ne purent jamais atteindre au delà d'un total de seize sous par jour pour chacun d'eux.

Cette conviction acquise, nos jouvenceaux[3] se dirigèrent vers les hauteurs du pays latin; ce n'était point assez : là ils gravirent au plus haut étage d'une maison, et furent heureux d'y trouver une chambre où ils purent se nicher[4] en commun. Restait à pourvoir à la plus impérieuse des nécessités. L'homme pratique, qui avait analysé le budget, explora le voisinage. Sous ce toit hospitalier, habitait un ménage de ces braves Auvergnats qui, pour posséder un jour un champ et aller mourir dans leurs montagnes, nous distribuent trente ans de l'eau et du charbon. Notre parlementaire[5] ouvre des négociations[5] : il expose à la mère Bateau, avec la candeur de ses dix-sept ans, la position et les ressources. La bonhomie[6] qui dès lors se peignait sur sa figure, la franchise avec laquelle il laissait voir son désir de succès, touchèrent cette brave femme; et bien qu'elle fût convaincue que l'engagement de fournir aux besoins de trois jeunes estomacs avec de si minces ressources fût téméraire, surtout à cette époque de quatre-vingt-quatorze[7], à cause de cette époque même, à cause surtout de sa qualité de mère, elle les agréa pour pensionnaires.

Louis-Jacques Thénard sortait ainsi triomphant de la mission

1. *Analyser*. Énumérer par ordre les diverses parties; prendre séparément les diverses parties d'un tout, décomposer un tout en ses parties. Ce mot s'applique aux objets matériels, et devient un terme de chimie; il s'applique aussi aux objets intellectuels : analyser un livre, un discours, une phrase.

2. *Budget*. Compte de ce que l'on a et de ce que l'on doit, balance des recettes et des dépenses. Un État, un ménage, un individu doit faire et régler à l'avance son budget sous peine de ruine.

3. *Jouvenceaux*. « Jeunes gens. » Remarquer les formes diverses de cette racine : jeune, jeunesse, juvénile, jouvence, jouvencelle.

4. *Nicher*. Métaphore pittoresque et bien adaptée au sens de la phrase. Nid nitée, niche, nicher, dénicher.

5. *Parlementaire*. Envoyé pour porter des propositions, pour entamer des *négociations*. *Parler*, parlement, parlementer, parole. — *Négociations*. Démarches pour concilier des intérêts opposés. *Négoce*, négociant, négocier, négociations. Remarquer le sens détourné de l'acception primitive dans lequel est pris ce dernier mot.

6. *Bonhomie*. « Bonté, candeur. » *Bon*, bonheur, débonnaire.

7. Année 1794, époque de trouble et de désordre où la France était en proie à tous les maux issus de la révolution et de l'anarchie.

diplomatique[1] la plus difficile qu'il ait jamais entreprise, et s'installait[2] à Paris. Lors du début, il lui arriva une fois ou deux de n'être pas exact au rendez-vous de la mère Bateau. La rude abstinence qui en résulta « me fit contracter, disait-il plus tard, une habitude de ponctualité[3] dont je ne me suis jamais départi, et qui a ajouté à ma reconnaissance pour cette excellente femme. »

Deux hommes de mérite enseignaient alors la chimie. Fourcroy, par la lucidité de son esprit, par son exposition facile et savante, obtenait les succès qui lui valurent une réputation universelle. Vauquelin, moins brillant, mais plus expérimentateur, amassait, par un labeur incessant, les matériaux dont il a enrichi la science.

Notre jeune Champenois, tout yeux et tout oreilles[4], ne manquait aucune de leurs leçons; il écoutait, écoutait toujours : après un examen consciencieux, il se convainquit qu'il ne comprenait rien. A cette triste découverte, que les gens incapables ne font jamais, scrutant quel pouvait être l'obstacle[2], il comprit que, dans une science qui n'est point spéculative, il faut commencer par apprendre le métier. Vauquelin, pauvre alors, admettait bien dans son laboratoire ceux de ses élèves qui pouvaient lui payer une rétribution de vingt francs par mois, mais il était impossible à Thénard de prendre un pareil engagement. Là pourtant il voit sa seule ressource; il s'arme donc de courage, se présente à Vauquelin, lui dit toute la vérité, sa pénurie, son amour du travail, lui demande, le supplie de l'agréer, ne fût-ce que comme garçon : ses services l'acquitteront.

Vauquelin a déjà éloigné de pareilles offres; sa gêne est extrême. Il formule un refus, et le postulant voit ses espérances s'évanouir. Cependant son chagrin, son air intelligent, ses formes campagnardes surtout, ont, par analogie, intéressé les sœurs de Vauquelin, qui, pendant l'entretien, se sont furtivement introduites. « Mais il est gentil ce petit, dit une voix protectrice; tu devrais le garder; il aiderait dans le laboratoire et surveillerait notre

1. *Mission diplomatique.* Expression hyperbolique plaisamment et justement appliquée. *Diplomatie,* science des droits et des intérêts des peuples à l'égard des autres peuples, art de traiter les questions qui y ont rapport. *Diplomates,* personnages chargés officiellement de traiter ces questions.

2. *S'installait, obstacle.* Remarquer la racine commune à ces deux mots : *Sta,* indiquant l'idée d'être assis, d'être fortement établi : stable, station, statue, *stalle* (siége), d'où *s'installer,* se mettre dans un siége, comme sur un siége. — *Obstacle,* ce qui est devant, contre, en opposition, ce qui s'oppose: constant, instant, extase.

3. *Ponctualité.* Qualité de ce qui arrive à *point,* quand il le faut. Point, ponctuel, pointer, embonpoint, désappointé, etc.

4. Tour elliptique, et gallicisme présentant une image aussi vive que précise.

pot-au-feu, que tous tes muscadins[1] laissent trop bouillir. » Voilà donc, grâce à cette leçon de chimie pratique, Thénard introduit. « Je n'ai jamais été assez ingrat, disait notre excellent confrère, pour oublier qu'un pot-au-feu qui bout ne fait que de la mauvaise soupe! » Son caractère facile, la sagacité de son esprit, le firent aimer de tous les jeunes gens qui fréquentaient le laboratoire : par eux il élargit le cercle de ses études, et ses remarquables moyens trouvèrent à se développer.

Trois ans s'écoulèrent sans que le plus léger sourire de la fortune vînt modifier les sévères conditions de son existence, et sans qu'il se lassât d'épier, d'espérer.

Vauquelin appelle, un jour, son premier préparateur. « Je reçois cet échantillon de béryl[2], dit-il; je vous prie de me rendre compte des éléments[3] dont vous le trouverez composé. » Thénard est requis comme aide; les expériences se multiplient, se varient; le résultat, toujours le même, décide l'expérimentateur à déclarer que ce minéral ne contient aucun corps qui ne soit connu. Vauquelin branle la tête, et répète entre ses dents : « Nous verrons, nous verrons, c'est à reprendre. » Rien n'a échappé à Thénard, et rien ne le distrait; vainement, durant un mois, le plaisante-t-on sur la gravité de ses vingt ans. Au bout de ce temps, il annonce résolument à son maître que le béryl contient un corps nouveau. « Eh! comment pouvez-vous le savoir? » lui dit celui-ci. « J'ai recueilli les matériaux qui avaient servi à la première expérience; successivement j'ai fait disparaître chaque réactif[4]; et finalement j'ai obtenu le corps que je vous annonce : d'ailleurs en voici la moitié, vous pouvez vérifier. » Vauquelin reprend le travail de son élève; sous sa main, d'une habileté consommée, le corps nouveau se dégage complétement : un bel échantillon de glucine[5] est obtenu.

A quelques jours de là, Thénard s'occupait, dans l'amphithéâtre[6], des préparatifs nécessaires pour une leçon d'ouver-

1. *Muscadins*. Expression usitée alors pour désigner les petits-maîtres de cette époque; musc, muscade.

2. *Béryl*. Variété d'émeraude d'un vert jaunâtre.

3. *Éléments*. Parties *simples*, c'est-à-dire ne pouvant être décomposées, qui constituent les corps. Dans le sens dérivé et figuré, principes élémentaires et fondamentaux d'une science, d'un art; commencements.

4. *Réactif*. Terme de chimie qui désigne les substances propres à décomposer les corps en agissant sur les parties distinctes qui les constituent. Racine *agir*, prenant la forme *ag* dans agile, agitation; *act* dans action, actif, acteur; *ig* dans exiger, transiger; *réagir*, agir de nouveau, en retour.

5. *Glucine*. Substance terreuse, qui n'a encore d'application qu'en chimie.

6. *Amphithéâtre*. Salle où le professeur donne ses leçons, fait ses démonstra-

ture; déjà le public saluait de ses applaudissements la bienvenue du professeur : « Messieurs, dit celui-ci, un corps nouveau vient d'être isolé; depuis quelque temps je le soupçonnais dans l'émeraude de Limoges ou béryl, c'est votre camarade Thénard qui m'a rendu ce service difficile; dorénavant, vous aurez pour lui la considération qu'on doit au talent; c'est un chimiste, Messieurs, il ira loin, peut-être plus loin que moi! » Le talent n'avait point ôté les jambes à notre héros, qui s'était allé cacher, le cœur inondé de joie.

FLOURENS.

38. — L'enfance du général Drouot.

Le jeune Drouot s'était senti poussé à l'étude des lettres par un très-précoce instinct[1]. Agé de trois ans, il allait frapper à la porte des Frères des Écoles chrétiennes, et, comme on lui en refusait l'entrée parce qu'il était trop jeune, il pleurait beaucoup.

On le reçut enfin. Ses parents, témoins de son application toute volontaire, lui permirent, avec l'âge, de fréquenter des leçons plus élevées, mais sans lui rien épargner des devoirs et des gênes de leur maison. Rentré de l'école ou du collége, il lui fallait porter le pain chez les clients, se tenir dans la chambre publique avec tous les siens, et subir, dans ses oreilles et son esprit, les inconvénients d'une perpétuelle distraction. Le soir, on éteignait la lumière de bonne heure par économie, et le pauvre écolier devenait ce qu'il pouvait, heureux lorsque la lune favorisait par un éclat plus vif la prolongation de sa veillée. On le voyait profiter assidûment de ces rares occasions. Dès deux heures du matin, quelquefois plus tôt, il était debout; c'était le temps où le travail domestique recommençait à la lueur d'une seule et mauvaise lampe. Il reprenait aussi le sien, mais la lampe infidèle[2], éteinte avant le jour, ne tardait pas à lui manquer de nouveau; alors il s'approchait du four ouvert et enflammé, et continuait, à ce rude soleil, la lecture de Tite-Live ou de César[3].

Telle était cette enfance, dont la mémoire poursuivait le géné-

tions, ses expériences. *Amphi*, autour, du *théâtre*, de l'estrade où le professeur est en vue. Par dérivation, lieu qui s'élève graduellement depuis la plaine jusqu'au sommet d'une colline.

1. Penchant naturel comme celui auquel obéissent les animaux, chez lesquels l'*instinct* tient lieu de la *raison*.

2. Expression métaphorique pleine de grâce; comme le compagnon infidèle qui nous abandonne quand nous avons besoin de lui, la lampe lui refusait sa clarté alors qu'elle lui devenait le plus utile.

3. Auteurs classiques latins.

ral Drouot jusque dans les splendeurs des Tuileries. Vous vous en étonnerez peut-être; vous vous demanderez quel charme il y avait à cela. Il vous l'a dit lui-même : c'était le charme de l'obscurité, de l'innocence et de la pauvreté[1]. Il croissait sous la triple garde de ces fortes vertus; il croissait comme un enfant de Sparte et de Rome, et pour dire plus vrai, il croissait comme un enfant chrétien en qui la beauté du naturel et l'effusion[2] de la grâce divine forment une fête mystérieuse[3] que le cœur qui l'a connue ne peut oublier jamais. Drouot l'avait connue. Il avait puisé dans cette expérience de sa jeunesse la souveraine persuasion qu'il ne faut à l'homme pour être heureux, ni richesses, ni dignités, mais que le strict nécessaire suffit à la joie du corps, la culture désintéressée des lettres à la joie de l'esprit, l'accomplissement du devoir à la joie de la conscience[3], l'amour de Dieu et des hommes à la joie surabondante de l'âme[4] tout entière.

LACORDAIRE.

39. — Les derniers instants de Socrate[5].

Le jour de sa mort ses disciples se réunirent de grand matin dans sa prison. Il avait dormi d'un sommeil paisible. Il les reçut, comme il avait coutume de les recevoir, avec le même sourire, la même sérénité. Leur admiration égalait leur douleur. Il leur

1. L'auteur a dit plus haut : « Jamais le souvenir de ces premiers temps de son âge ne s'effaça de la pensée du général Drouot : dans la glorieuse fumée des batailles, aux côtés mêmes de l'homme qui tenait toute l'Europe attentive, il revenait, par une vue du cœur et un sentiment d'actions de grâces, à l'humble maison qui avait abrité avec les vertus de son père et de sa mère la félicité de sa propre enfance. Puis avant de mourir, comparant ensemble toutes les phases de sa carrière, il écrivait : « J'ai connu le véritable bonheur dans l'obscurité, l'innocence et la pauvreté de mes premières années. »

2. Cette métaphore peint bien l'abondance de la grâce divine, et fait comprendre la joie intérieure qui inondait le cœur de l'enfant et lui formait une *fête mystérieuse* de cette vie de travail et d'innocence.

3. Dans cette courte phrase, l'auteur résume, en le distinguant, ce qui forme l'homme tout entier : le corps et ses organes, l'esprit ou l'intelligence, la conscience, enfin l'âme, qui n'est autre que le principe de l'intelligence, de la conscience et de la raison.

4. Paroles émouvantes qui terminent cet éloquent morceau par la plus consolante leçon. La pauvreté unie au travail, l'innocence et le dévouement au devoir, portent en soi leur récompense, indépendamment de tout succès, et la félicité qui les accompagne conserve un charme si puissant, que le cœur se prend à les regretter au milieu des jouissances de la fortune et de la grandeur, et dans les enivrements de la gloire elle-même.

5. *Socrate.* Philosophe athénien qui, faussement accusé d'attaquer la religion et de corrompre la jeunesse, dédaigna de sauver sa vie en s'humiliant devant ses juges. Il mourut l'an 400 av. J.-Ch.

parla de Dieu et de l'éternité. Jamais son langage n'avait été plus noble, jamais ses idées n'avaient paru plus sublimes que dans cet instant. Ils l'écoutaient avec ravissement; mais la réflexion leur rappelait que bientôt ils ne l'entendraient plus, que bientôt allaient s'éteindre ces yeux où brillait la flamme du génie, que cette bouche si éloquente se fermerait bientôt, et se fermerait pour toujours. Alors les sanglots des disciples étouffaient la voix du maître.

Il passa dans une petite pièce pour se baigner. Criton [1] le suivit : ses autres amis s'entretinrent des discours qu'ils venaient d'entendre, et de l'état où sa mort allait les réduire; ils se regardaient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, et pleuraient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfants : deux étaient encore dans un âge fort tendre. Il donna quelques ordres aux femmes qui les avaient amenés, et après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ses amis.

Un moment après, le garde de la prison entra ; « Socrate, lui dit-il, j'espère que vous ne m'attribuez pas votre infortune; vous en connaissez les auteurs; tâchez de vous soumettre à la nécessité. » Ses pleurs ne lui permirent pas d'en dire davantage, et il se retira dans un coin de la prison. « Adieu, lui répondit Socrate, je suivrai votre conseil. » Et se tournant vers ses amis : « Cet homme est bon, leur dit-il; pendant que j'étais ici, il venait quelquefois causer avec moi; voyez comme il pleure! Criton, il faut lui obéir : qu'on apporte le poison [2], s'il est prêt, et s'il ne l'est pas, qu'on le prépare. »

Criton voulut lui remontrer [3] que le soleil n'était pas encore couché, que d'autres avaient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. « Ils avaient leurs raisons, dit Socrate, et j'ai les miennes pour agir autrement. »

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un esclave apporta la coupe fatale. Socrate lui ayant demandé ce qu'il avait à faire : « Vous promener, après avoir pris la potion, répondit cet homme, et vous coucher sur le dos, quand vos jambes commenceront à s'appesantir. » Alors, sans changer de visage et d'une main assurée, il prit la coupe, et après avoir

1. *Criton.* Disciple et ami de Socrate.

2. A Athènes, on faisait mourir certains condamnés en leur donnant à boire un poison extrait d'une plante vénéneuse, la *ciguë*.

3. *Remontrer.* « Faire observer, représenter. » *Remontrer* s'écarte aujourd'hui de cette acception, et se prend dans un sens défavorable : faire des remontrances, des observations critiques; en remontrer à quelqu'un, lui apprendre ce qu'il ignore et qu'il devrait savoir.

adressé une courte prière aux dieux, il l'approcha de ses lèvres.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les âmes, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux. Les uns, pour les cacher, jetèrent leur manteau sur leur tête, les autres se levèrent soudain pour se dérober à sa vue; mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'aperçurent qu'il venait de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop longtemps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée en silence, faisait alors retentir la prison de hurlements affreux.

« Que faites-vous, mes amis, leur dit Socrate, sans s'émouvoir [1]; j'avais écarté ces femmes pour n'être pas témoin de pareilles faiblesses : rappelez votre courage, j'ai toujours ouï dire que la mort devait être accompagnée de bons augures [2]. »

Cependant, il continuait à se promener. Dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se jeta sur un lit, et s'enveloppa de son manteau. L'esclave montrait aux assistants les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avait glacé les pieds et les jambes; il était près de s'insinuer dans le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton : « Nous devons un coq à Esculape [3]. » — « Cela sera fait, répondit Criton, mais n'avez-vous pas encore quelques ordres à nous donner? » Il ne répondit point. Un instant après il fit un petit mouvement; l'esclave, l'ayant découvert, reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes, le seul peut-être qui, sans craindre d'être démenti, pût dire hautement : « Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice [4]. »

BARTHÉLEMY.

1. *S'émouvoir.* « Se mouvoir hors de soi, » sortir de son état naturel, et, comme on dit familièrement, sortir de son assiette. Voyez l'étude sur ce mot, page 86.

2. *Augures.* « Présages. » Prévisions de ce qui doit arriver, tirées du chant des oiseaux. Pris ici d'une manière générale pour tout ce qui annonce l'avenir.

3. *Esculape*, Dieu de la médecine. Les païens, avant de mourir, devaient lui faire immoler un coq. Bien que la raison de Socrate s'élevât au-dessus des superstitions païennes, il se soumet à cet usage pour ne point porter atteinte à la croyance religieuse, comprenant que cette croyance, toute chargée qu'elle fût alors de superstitions grossières, était préférable pour un peuple à l'absence de toute croyance religieuse, de toute religion.

4. Socrate, par la force de sa raison et la droiture de son cœur, s'affranchissait des erreurs du paganisme, et s'était élevé à l'observation la plus pure de la loi naturelle; il ne pouvait aller ni plus haut, ni plus loin sans la lumière de la révélation qui ne devait briller que plus tard sur le monde.

40. — Alliance de la pauvreté et de la grandeur chez les Romains.

Tite-Live[1] a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste, on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait quérir[2] pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle[3] de terre; et le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était pas d'en avoir, mais de commander à ceux qui en avaient.

Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de plus grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étaient méprisées : la modération et l'innocence[4] des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole bâti par Tarquin le Superbe et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étaient dignes dès lors

1. Historien latin.

2. *Quérir.* « Chercher. » Expression à maintenir à cause de sa justesse, et dont les dérivés et les composés expliquent parfaitement le sens : Acquérir, conquérir, enquérir, requérir; quête, quêteur, questeur, question, acquis, acquet, conquête, requête, réquisition, perquisition ; exquis.

3. *Vaisselle.* Famille de vase, ustensile. « Petit vase, ou assemblage de vases. »

4. *Innocence.* Ce mot n'est pas pris ici dans son acception commune. Il s'applique spécialement à la passion des richesses, et équivaut à *désintéressement;* il désigne que les généraux étaient purs, innocents de tout acte de rapine, d'avidité, d'injustice.

de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple romain. Tout le reste répondait à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les aqueducs, les cloaques[1] mêmes, et les égouts de la ville, avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirais-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple? En un mot, tout ce qui servait au public, tout ce qui pouvait donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisait avec profusion autant que le temps le pouvait permettre. L'épargne régnait seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le meilleur économe, et prenait le plus sur lui-même, s'estimait le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendait plutôt à l'autre excès, je veux dire à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avaient-elles naturellement quelque chose, non-seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche[2]. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois, et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

BOSSUET.

41. — Sparte et Athènes.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avait à Athènes, ni plus de force qu'on en avait à Lacédémone. Athènes voulait le plaisir : la vie de Lacédémone était dure et laborieuse. L'une et l'autre aimaient la gloire et la liberté : mais à Athènes la liberté tendait naturellement à la licence; et contrainte par des lois sévères à Lacédémone, plus elle était réprimée au dedans, plus elle cherchait à s'étendre en dominant au dehors. Athènes voulait aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se mêlait à la gloire. Ses citoyens excellaient dans l'art de naviguer; et la mer, où elle régnait, l'avait enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de

1. Voir l'explication de ce mot, page 93.
2. Étudier dans ce rapprochement de synonymes les nuances qui les séparent.

tout le commerce, il n'y avait rien qu'elle ne voulût assujettir : et ses richesses, qui lui inspiraient ce désir, lui fournissaient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone, l'argent était méprisé. Comme toutes ses lois tendaient à en faire une république guerrière, la gloire des armes était le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés[1]. Dès-là[2] naturellement elle voulait dominer; et plus elle était au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnait à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, était ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athènes était plus vive, et le peuple y était trop maître. La philosophie et les lois faisaient à la vérité de beaux effets[3] dans des naturels si exquis; mais la raison toute seule n'était pas capable de les retenir. Un sage Athénien, qui connaissait admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte était nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres, et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs belles actions, et la sûreté où ils croyaient être. Les magistrats n'étaient plus écoutés; et comme la Perse était affligée par une excessive sujétion, Athènes, dit Platon[4], ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce; de sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne voulaient la domination ni de l'une ni de l'autre : car, outre que chacun souhaitait pouvoir conserver sa liberté, elles trouvaient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone était dur. On remarquait dans son peuple je ne sais quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide, et une vie trop laborieuse y rendait les esprits trop fiers, trop austères, et trop impérieux : joint[5] qu'il fallait se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, étant formée

1. Famille de pouvoir. *Posséder*, avoir en son pouvoir; *être possédé*, être sous le pouvoir. Pouvoir, possible, posséder, potentat, omnipotence, impotent, puissance.

2. *Dès-là*. Locution qui a vieilli.

3. *Faisaient de beaux effets*. On dirait dans ce sens et moins bien : « produisaient de beaux résultats. » *Effet*, ce qui sort, ce qui résulte de l'action de *faire*.

4. *Platon*. Philosophe athénien, disciple de Socrate, et chef lui-même de la plus illustre école de philosophie que la raison humaine ait jamais fondée.

5. *Joint que*. Locution qui a vieilli.

pour la guerre, ne pouvait se conserver qu'en la continuant sans relâche. Ainsi les Lacédémoniens voulaient commander, et tout le monde craignait qu'ils ne commandassent. Les Athéniens étaient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étaient perpétuels ; où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisait à leurs alliés, et était encore plus insupportable à leurs sujets. Il fallait essuyer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celle d'un prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettaient point à la Grèce de demeurer en repos.

BOSSUET.

42. — Alexandre le Grand ; fondation et ruine de son empire.

Il trouva[1] les Macédoniens non-seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline, que les autres Grecs étaient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais si vous le comparez avec Alexandre, son esprit avec ce génie perçant et sublime; sa valeur avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible, qui se sentait animé par les obstacles; avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisait préférer à tous les périls, à tous les travaux et à mille morts, le moindre degré de gloire ; enfin, avec cette confiance qui lui faisait sentir au fond de son cœur que tout lui devait céder comme à un homme que sa destinée rendait supérieur aux autres, confiance qu'il inspirait non-seulement à ses chefs, mais encore au moindre de ses soldats, qu'il élevait par ce moyen au-dessus des difficultés, et au-dessus d'eux-mêmes; vous jugerez aisément auquel des deux appartenait la victoire. Et si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis[2], vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvait plus éviter de changer de maître. Ainsi,

1. En 336 av. J.-Ch., lorsqu'il succéda à son père Philippe.

2. Tour qui a vieilli : « La supériorité des Grecs et des Macédoniens sur leurs ennemis. »

vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Ce prince fit son entrée à Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu; et après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne[1], pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison[2] et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer[3] que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde; pour les retenir, et de peur d'en être dédit[4], il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes; et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, vous avez vu le partage de son empire, et la ruine affreuse de sa maison. La Macédoine, son ancien royaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés

1. On dit aujourd'hui persane.

2. Voyez la remarque sur le sens de ce mot, page 74.

3. Métaphore énergique. Nourrir son esprit d'ambition, comme on nourrit le corps de l'air qu'on respire sans interruption.

4. *Dédit*. On dirait aujourd'hui *démenti*. Se *dédire*, revenir sur ce que l'on a dit, en sortir.

comme une succession vacante; et, après avoir été longtemps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi, ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. Mais, parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens; et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes !

BOSSUET.

43. — Génie et aptitude des Carthaginois pour le commerce.

Le commerce était, à proprement parler, l'occupation de Carthage, l'objet particulier de son industrie, son caractère propre et dominant; c'en était la plus grande force et le principal soutien; en un mot, le commerce peut être regardé comme la source de la puissance des conquêtes, du crédit et de la gloire des Carthaginois. Situés au centre de la Méditerranée, et prêtant une main à l'Orient et l'autre à l'Occident[1], ils embrassaient par l'étendue de leur commerce toutes les régions connues, et le portaient sur les côtes de l'Espagne, de la Mauritanie, des Gaules, au-delà du détroit et des colonnes d'Hercule[2]. Ils allaient partout acheter à bon marché le superflu de chaque nation, pour le convertir à l'égard des autres en un nécessaire qu'ils leur vendaient fort chèrement. Ils tiraient de l'Égypte le fin lin, le papier, le blé, les voiles et les câbles pour les vaisseaux; des côtes de la mer Rouge, les épiceries, l'encens, les aromates, les parfums, l'or, les perles et les pierres précieuses; de Tyr et de la Phénicie, la pourpre et l'écarlate, les riches étoffes, les meubles somptueux, les tapisseries et les différents ouvrages curieux et d'un travail recherché : en un mot, ils allaient chercher en diverses contrées tout ce qui peut fournir aux nécessités et contribuer aux commodités, au luxe, aux délices de la vie. A leur retour, ils rapportaient en échange le fer, l'étain, le plomb et le cuivre des côtes occidentales; et par la vente de toutes ces marchandises, ils s'enrichissaient aux dépens de toutes les nations, et les met-

1. Image pittoresque et grande, complétée par la métaphore suivante : *Ils embrassaient.* — *Orient.* « Qui naît, » côté où le soleil naît, se lève, de la famille d'origine; *Occident*, « qui tombe, » côté où le soleil tombe, se couche; famille de cadence, casuel, etc.

2. Le détroit de Gibraltar. Après avoir mis en communication la mer Méditerranée et l'océan Atlantique, en séparant les monts Calpé et Abyla, Hercule, disait-on, avait élevé une colonne sur chaque rive.

taient à une espèce de contribution d'autant plus sûre qu'elle était plus volontaire.

En se rendant ainsi les facteurs[1] et les négociants de tous les peuples, ils étaient devenus les princes de la mer[2], le lien de l'Orient, de l'Occident et du Midi, et le canal nécessaire de leur communication; ils avaient rendu Carthage la ville commune de toutes les nations que la mer avait séparées, et le centre de leur commerce.

Les plus considérables de la ville ne dédaignaient pas de faire le négoce. Ils s'y appliquaient avec le même soin que les moindres citoyens, et leurs richesses ne les dégoûtaient jamais de l'assiduité, de la patience et du travail nécessaires pour les augmenter. C'est ce qui leur a donné l'empire de la mer, ce qui a fait fleurir leur république, qui l'a mise en état de le disputer à Rome même, et qui l'a portée à un si haut degré de puissance, qu'il fallut aux Romains plus de quarante années d'une guerre cruelle et douteuse pour dompter cette fière rivale. Enfin, Rome triomphante ne crut pouvoir l'assujettir et la subjuguer entièrement, qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le négoce, qui, pendant un si long temps, l'avait soutenue contre toutes les forces de la république.

Au reste, il n'est pas étonnant que Carthage, sortie de la première école du monde pour le commerce, je veux dire de Tyr, y ait eu un succès si prompt et si constant. Les mêmes vaisseaux qui conduisirent ses fondateurs en Afrique, après le transport, leur servirent pour le négoce. Ils commencèrent à s'établir sur les côtes d'Espagne, dans quelques ports qui leur furent ouverts pour y débarquer leurs marchandises. Les commodités et les facilités qu'ils y trouvèrent leur firent naître la pensée de conquérir ces vastes régions; et dans la suite Carthage la neuve, ou Carthagène, donna aux Carthaginois en ce pays-là un empire presque égal à celui que l'ancienne possédait en Afrique.

ROLLIN.

44. — Rome et Annibal.

La seconde guerre Punique[3] est si fameuse que tout le monde la sait! Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se

1. *Facteurs*. Dérivé de *faire*, avec le sens déterminé : qui fait les affaires pour un autre, qui sert d'intermédiaire dans le commerce.

2. *Princes de la mer*. « Souverains maîtres. » Famille de premier, prime, principal, prince, etc.

3. 218 à 201 av. J.-Ch.

présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tessin, de la Trebbie et de Trasimène, après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes; il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il[1] serait en Italie; et je trouve dans Denys d'Halicarnasse, que lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violerait point ses coutumes anciennes; que le peuple romain ne pouvait faire de paix tandis que les ennemis étaient sur ses terres, mais que si les Volsques se retiraient on accorderait tout ce qui serait juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes mêmes de verser des larmes; le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul Térentius Varron avait fui honteusement jusqu'à Venouse; cet homme, de la plus basse naissance, n'avait été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe; il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple : il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataile (c'est-à-dire celle de quelques milliers d'hommes) qui est funeste à un État, mais la perte imaginaire et le découragement qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avait laissées.

Il y a des choses que toute le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa faiblesse. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réussi, c'est

1. On dirait aujourd'hui : *tant que.*

que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit; mais l'on ne considère point que l'on ne remonte point à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue? Alexandre, qui commandait à ses propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avait que des troupes mercenaires[1], ne pouvait pas prendre: il fit mettre le feu aux bagages de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes.

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avait pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevait très-peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble[2], il battit les Romains; mais lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouvèrent trop petites, et il perdit en détail une partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, par ce qu'on les fait avec toutes ses forces; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

Comme les Carthaginois en Espagne, en Sicile et en Sardaigne n'opposaient aucune armée qui ne fût malheureuse, Annibal, dont les ennemis se fortifiaient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique : Scipion y descendit. Les succès qu'il y eut obligèrent les Carthaginois à rappeler d'Italie Annibal, qui pleura de douleur en cédant aux Romains cette terre, où il les avait tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'État et un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie; n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience et son bon sens[3].

MONTESQUIEU.

1. *Mercenaires.* Soldats étrangers qui servent pour de l'argent. Même racine que mercantile, commerce, marchand, etc.

2. Expression qui a passé.

3. La bataille de Zama, qui assura le triomphe de Rome et la ruine de Carthage, 201 av. J.-C.

41. — Établissement et conquêtes du christianisme.

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes, n'avaient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie, et[1] conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde; mais Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout : à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage. Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'Église était déjà plus étendue que cet empire même, qui se vantait d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à peine, ont vu la lumière céleste. Les plages brûlantes d'Afrique ont été inondées des torrents de la grâce. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémaient et les nourriciers de l'Église dont ils versaient le sang. Mais la vertu de l'Évangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts; le temps ne peut rien contre elle : Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps; il était hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés et tenus en réserve sous un ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde en est inondé. Mais en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur : tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes, sans le savoir, ils sont menés, comme par la main, au-devant de l'Évangile; et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre, qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas.

Combien voyons-nous encore de peuples que l'Église a enfantés à Jésus-Christ depuis le huitième siècle, dans ces temps mêmes les plus malheureux, où ses enfants, révoltés contre elle, n'ont point de honte de lui reprocher qu'elle a été stérile, et répudiée par son époux! Vers le dixième siècle, dans ce siècle dont on exagère un peu trop les malheurs, accourent en foule à l'Église, les uns sur les autres, l'Allemand, le loup ravissant devenu agneau, le Polonais, le Poméranien, le Bohémien, le Hongrois, conduit aux pieds des apôtres par son premier roi saint

1. Remarquer ici l'emploi de *et* au lieu de *ni*, en infraction aux règles formulées trop absolument par la grammaire.

Étienne. Non, non, vous le voyez, la source des bénédictions célestes ne tarit point.

Mais que vois-je depuis deux siècles? Des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup; un nouveau monde inconnu à l'ancien, et plus grand que lui. Gardez-vous bien de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi plantée dans l'Amérique parmi tant d'orages ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il? peuples des extrémités de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, le conquérant rapide, que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrête bien loin en deçà de vous : mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne, où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes, apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : « O Sion! ton Dieu régnera sur toi! » Les voici ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous, sans être attirés par aucun motif, ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes!

FÉNELON.

LIVRE III.

DES FORMES PARTICULIÈRES A LA POÉSIE ET DES RÈGLES DE LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

La poésie se distingue de la prose de deux manières :

1° Par la nature des idées et des sentiments dont elle est l'interprète, et par le caractère particulier du langage dans lequel on les exprime ;

2° Par la forme matérielle qu'elle donne à ce langage et que déterminent les règles de la versification.

La connaissance de ces règles aide à mieux se rendre compte des difficultés et du mérite de la poésie, à mieux en sentir l'harmonie et les beautés, à mieux en interpréter, quand on la récite, les intentions et les effets.

Il est donc utile, pour lire et étudier avec plus de fruit les ouvrages des poëtes, de connaître les règles générales de la versification.

Ces règles sont relatives :

1° A la consonnance des syllabes qui terminent chaque vers : c'est ce qu'on appelle la *rime ;*

2° Au nombre, à l'arrangement, à la coupe des mots et des syllabes qui constituent le vers, et à l'arrangement des vers entre eux : c'est ce qu'on appelle le *rhythme.*

1° *Règles relatives à la rime.*

La rime n'est autre chose que la ressemblance exacte des sons qui terminent les mots, c'est-à-dire qui en forment les dernières syllabes.

On distingue deux sortes de rimes. Les rimes *masculines* et les rimes *féminines.*

La rime masculine résulte de l'identité de son dans les syllabes formées par une voyelle autre que l'*e* muet :

Ex. Le com*pas,* le tré*pas,* — l'au*teur,* la hau*teur,* — les bâ*teaux,* les râ*teaux.*

Lorsque, comme dans ces exemples, toutes les lettres de la dernière syllabe sont semblables, on dit que la rime est *riche.*

Elle est seulement *suffisante,* soit quand la consonne qui commence la syllabe n'est pas la même dans les deux mots, soit

quand la voyelle, bien qu'ayant le même son, ne s'écrit pas avec les mêmes lettres, soit enfin lorsque les consonnes muettes qui se trouvent après la voyelle ne sont pas semblables. Ex. : le sol*dat*, le com*bat*, — tou*jours*, dis*cours*, — la *main*, le *sein*, — aus*tère*, volon*taire*, — les ef*forts*, les b*ords*, etc.

Lorsque la dernière syllabe d'un mot est féminine, c'est-à-dire quand elle est formée par un *e* muet, la rime se constitue alors par la ressemblance de son dans les deux dernières syllabes, et non plus seulement dans la dernière. Ainsi *rive* ne rimerait pas avec *rêve*, *riche* avec *arche*, etc. Mais *rive* forme rime avec *prive*, *rêve* avec *sève*, *riche* avec *niche*, *crêche* avec *bêche*, etc.

Il faut donc pour les syllabes féminines conformité de son dans l'avant-dernière et la dernière syllabe des mots.

Bien que l'on trouve souvent des *consonnes muettes* différentes à la fin des rimes, l'usage ne permet pas qu'on fasse rimer un singulier avec un pluriel quand les deux mots ne finissent pas par une même lettre. Ainsi, on peut faire rimer le *repos* avec *les impôts*, *les tributs* avec *l'abus*, mais on ne pourrait faire rimer *l'enfant* avec *les méchants*, *l'impôt* avec les *dépôts*

2° *Règles relatives au rhythme.*

Les règles relatives au rhythme s'appliquent :

1° Au nombre des syllabes;

2° A leur arrangement et à leur coupe;

3° A la succession et à l'arrangement des vers.

1° Les vers les plus longs sont composés de douze syllabes quand la rime est masculine, de treize quand la rime est féminine.

> Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
> Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
> Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
> Répondez, cieux et mer, et vous, terre, parlez.

Ces vers se nomment vers alexandrins.

Dans le vers alexandrin, la sixième syllabe doit toujours se trouver à la fin d'un mot après lequel le sens de la phrase autorise une légère pause : c'est ce qu'on appelle la *césure*.

La *césure*, dans l'*alexandrin*, partage donc le vers en deux parties égales qu'on nomme *hémistiches*.

La césure ne peut tomber sur une syllabe muette, par conséquent on ne peut finir l'hémistiche initial par un mot que termine une syllabe formée par un *e* muet, à moins que l'*e* ne soit élidé.

Après les vers alexandrins viennent les vers de dix syllabes.

Dans ces vers, la césure est placée à la quatrième syllabe, et le vers se trouve ainsi partagé inégalement. Ex. :

Lorsqu'il sentit les paniers sur son dos,
Ho! ho! dit-il, voici de lourds fardeaux.

Les vers qui ont moins de dix syllabes ne sont pas soumis à la césure. On comprend, en effet, que le petit nombre de syllabes dont ils se composent n'exige pas le repos dont la prononciation a besoin dans les vers plus longs de dix et douze syllabes.

On n'est donc pas astreint à la césure dans les vers de neuf, de huit, de sept, de six syllabes, et à plus forte raison encore dans ceux de cinq et de quatre.

Quelquefois les vers de même mesure se suivent uniformément; d'autres fois, ils sont disposés en stances ou strophes régulières, comme les couplets d'une chanson. Souvent au contraire les vers de différente mesure s'entremêlent dans un même morceau.

2° L'arrangement et la rencontre des syllabes donnent lieu à deux règles principales, l'*hiatus* et l'*élision*. Toute voyelle autre que l'*e* muet, lorsqu'elle est suivie d'un mot commençant par une voyelle, donne lieu à un *hiatus*, et l'hiatus est banni de la versification.

Il n'y a d'exception que pour les voyelles nasales, dont l'usage autorise la rencontre avec une autre voyelle, et pour les voyelles précédées de l'*h* aspiré, bien que la susceptibilité de l'oreille soit blessée de cette rencontre.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

L'*e* muet qui termine un mot s'*élide* ou se retranche dans la prononciation, quand le mot suivant commence par une voyelle. Est-il besoin d'ajouter que l'élision ne peut avoir lieu devant un *h* aspiré.

Par suite de l'élision, il arrive souvent que la césure tombe, non sur la dernière, mais sur l'avant-dernière syllabe d'un mot, parce que la dernière disparaît par l'élision.

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté.

3° Les vers alexandrins sont ordinairement disposés de manière à présenter deux rimes masculines et deux rimes féminines se suivant alternativement. Le premier morceau du recueil offre

cette disposition, qui est adoptée dans la poésie épique et dans la tragédie. D'autres fois les rimes masculines et féminines sont entrelacées suivant un certain ordre, ou bien se suivent sans aucun ordre.

Dans la mesure du vers comme dans la disposition des rimes, le poëte n'est donc guidé que par le sentiment du rhythme et de la cadence, et la délicatesse de l'oreille.

La coupe des vers demande en général que la phrase finisse avec le vers, et qu'on ne rejette pas au vers suivant un mot nécessaire pour la terminer. C'est ce qu'on exprime en disant qu'un vers ne doit pas enjamber sur un autre vers. Mais cette règle de l'*enjambement*, comme celle de l'hémistiche, est loin d'être absolue, et ne doit pas être prise dans un sens trop rigoureux.

Les grands écrivains y échappent de la manière la plus heureuse, et parviennent, tout en restant fidèles au rhythme poétique, à éluder la monotonie fatigante de cette coupe uniforme du vers alexandrin, et à donner à leur phrase le mouvement même des images et des sentiments qu'ils veulent peindre.

Il faut donc bien se garder, quand on lit ou qu'on récite des vers, de faire sentir avec une régularité monotone le repos de l'hémistiche, et de se conformer d'une manière servile aux lois de l'enjambement et de la césure. Ce qu'il faut consulter avant tout, c'est la coupe et le mouvement de la phrase, les besoins du sens, les indications du sentiment et de la pensée, les besoins de la prononciation et de l'oreille.

Pour donner une idée de la manière dont les poëtes savent varier la coupe des vers, tout en restant fidèles aux lois de l'hémistiche et de l'enjambement, nous transcrirons ici, avec l'indication des poses à observer, quelques vers empruntés à un des morceaux qui vont suivre.

Ma foi — sur l'avenir — bien fou qui se fiera : —
Tel — qui rit vendredi — dimanche pleurera. —
Un juge, — l'an passé, — me prit à son service ; —
Il m'avait fait venir d'Amiens — pour être suisse. —
Tous ces Normands — voulaient se divertir de nous : —
On apprend à hurler, — dit l'autre, — avec les loups. —
Il murmure toujours — certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. — Il veut, — bon gré, mal gré. —
Ne se coucher qu'en robe — et qu'en bonnet carré. —
Il fit couper la tête à son coq, — de colère —
Pour l'avoir éveillé plus tard — qu'à l'ordinaire. —
Il disait qu'un plaideur — dont l'affaire allait mal, —
Avait graissé la patte — à ce pauvre animal.

1. — L'Église.

Jetons les yeux sur l'Église, c'est-à-dire sur cette société visible des enfants de Dieu qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui *n'aura pas de fin*. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent : après avoir étonné le monde, elles disparaissent. L'Église seule, malgré les tempêtes du dehors et les scandales du dedans, demeure immortelle. Pour vaincre, elle ne fait que souffrir ; et elle n'a pas d'autres armes que la croix.

Considérons cette société sous Moïse. Pharaon la veut opprimer, les ténèbres deviennent palpables en Égypte[1] ; la terre s'y couvre d'insectes ; la mer s'entr'ouvre, ses eaux suspendues s'élèvent comme deux murs ; tout un peuple traverse l'abîme à pied sec ; un pain descendu du ciel le nourrit au désert ; l'homme parle à la pierre, et elle donne des torrents[2] : tout est miracle pendant quarante années, pour délivrer l'Église captive...

Mais tournons nos regards vers l'Église, que Rome païenne, cette Babylone enivrée du sang des martyrs, s'efforce de détruire. L'Église demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourments. Dieu laisse ruisseler, pendant trois cents ans, le sang de ses enfants bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse? C'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Église, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue. Jamais elle ne fut si libre, si forte, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutaient? Ce peuple, qui se vantait d'être le peuple-roi, a été livré aux nations barbares ; l'empire éternel est tombé ; Rome est ensevelie dans ses ruines avec les faux dieux ; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ.

L'Église n'a garde d'ébranler les royaumes de la terre, elle qui tient dans ses mains les clefs du royaume du ciel. Elle ne désire rien de tout ce qui peut être vu ; elle n'aspire qu'au royaume de son époux, qui est le sien. Elle est pauvre et jalouse du trésor de sa pauvreté ; elle est paisible, et c'est elle qui donne une paix

1. Allusion aux plaies d'Égypte. *Ténèbres palpables*, c'est-à-dire si épaisses qu'elles peuvent être touchées, palpées. Métaphore hyperbolique d'une grande énergie.

2. Passage de la mer Rouge, manne tombée du ciel, rocher d'Horeb.

que le monde ne peut donner ni ôter; elle est patiente, et c'est par sa patience jusqu'à la mort de la croix qu'elle est invincible. Elle n'oublie jamais que son époux s'enfuit sur la montagne, dès qu'on voulut le faire roi; elle se ressouvient qu'elle doit avoir en commun avec son époux la nudité de la croix, puisqu'il est *l'homme des douleurs,* l'homme *écrasé dans l'infirmité,* l'homme *rassasié d'opprobres*[1].

O Église romaine! ô cité sainte! ô chère et commune patrie de tous les vrais chrétiens! Il n'y a en Jésus-Christ ni Grec, ni Scythe, ni Barbare, ni Juif, ni Gentil. Tout est fait un seul peuple dans votre sein. Tous sont concitoyens de Rome, et tout catholique est Romain. La voilà cette grande tige qui a été plantée de la main de Jésus-Christ. Tout rameau qui en est détaché se flétrit, se dessèche et tombe. O mère! quiconque est enfant de Dieu est aussi le vôtre.

FÉNELON.

2. — Le Presbytère

Une cour le précède, enclose d'une haie
Que ferme sans serrure une porte de claie.
Des poules, des pigeons, deux chèvres, et mon chien,
Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie;
Des passereaux montant et descendant du toit,
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit,
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite, y sont en paix ensemble;
Les uns couchés à l'ombre en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon[2];
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille...
Trois ruches au midi sous leurs tuiles; et puis
Dans l'angle sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a poli la margelle[3],
Et qu'une vigne étreint[4] de sa verte dentelle :
Voilà tout le tableau. Sept marches d'escalier[5]

1. Expressions des prophètes.
2. Licence. On dit *aux rayons du soleil.*
3. *Margelle.* L'assise de pierres qui forme le rebord du puits. Racine, *marge.*
4. *Étreint.* « Embrasse en la serrant. » *Étreindre,* famille déjà vue, de *étroit, strict,* etc.
5. *Escalier.* Radical *scale* (degré, échelle), escale, escalade, scander.

Sonore, chancelant, conduisent au palier
Qu'un avant-toit défend du vent et de la neige,
Et que de ses réseaux un vieux lierre protége;
Là, suspendus le jour au clou de mon foyer,
Mes oiseaux familiers chantent pour m'égayer...
Entrez, ne plaignez pas ma riche pauvreté;
Ces murs ne sentent pas leur froide nudité!
Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile
Où le feu du foyer s'allume, où Marthe file;
Marthe, meuble vivant de la sainte maison,
Qui suivit dans le temps son vieux maître en prison[1],
Pauvre fille, à ces murs trente ans enracinée,
Partageant leur prospère ou triste destinée,
Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,
Surveillant à la fois la cure et le saint lieu,
Et qui voyant de Dieu l'image dans son maître,
Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre!
Quelques vases de terre, ou de bois, ou d'étain,
Où de Marthe attentive on voit briller la main[2];
Sur la table, un pain noir sous une nappe blanche
Dont chaque mendiant vient dîmer[3] une tranche;
Des grappes de raisin, que Marthe fait sécher,
De leur pampre encor vert décorent le plancher;
La séve en hiver même y jaunit leurs grains d'ambre[4].
De ce salon rustique on passe dans ma chambre;
C'est celle dont le mur s'éclaire du couchant.....
La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,
Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau[5],
Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche,

1. Au temps de la Terreur, où les prêtres furent violemment persécutés.

2. Ces deux vers charmants présentent un exemple de cette figure, qui consiste à moins consulter, dans la construction, l'ordre de la syntaxe, que la liaison ou l'association des idées dans l'esprit. Ce n'est pas la *main* de Marthe qui *brille*, ce sont les vases qui brillent et qui, par leur éclat, révèlent la main attentive de Marthe. Cette espèce de confusion, que la logique rigoureuse condamne, ne nuit en rien à la justesse de l'image et à la clarté de la pensée.

3. *Dimer*. Au sens propre, *lever la dîme*, le dixième. Il est verbe neutre.

4. « Qui deviennent jaunes comme l'ambre. » *Ambre* ou succin, résine fossile qui se trouve sur le littoral de la Baltique.

5. Enveloppe de peau que les ecclésiastiques mettent souvent à leur bréviaire pour en ménager la reliure.

De cet espace étroit sont tout l'ameublement.
Tout! oh non! j'oubliais son divin ornement,
Qui surmonte tout seul mon humble cheminée,
Ce christ, les bras ouverts et la tête inclinée,
Cette image de bois du maître que je sers,
Céleste ami, qui seul me peuple ces déserts,
Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure,
Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure,
Et, recevant souvent mes larmes sur ses pieds,
Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés.

LAMARTINE.

8. — La Journée du curé de village.

La cloche avant le jour m'arrache de mon lit :
Je crois entendre, au son de sa voix balancée,
L'ange qui du sommeil appelle ma pensée,
Et lui donne à porter son fardeau pour le jour.
Je convoque à l'autel les maisons d'alentour[1] :
Des vieillards, des enfants, quelques pieuses femmes,
Ceux qui sentent de Dieu plus de soif dans leurs âmes,
D'un cercle rétréci m'entourent à genoux :
Le Dieu de l'humble foi descend du ciel sur nous,
Du maître en peu de mots j'explique la parole ;
Ce peuple du sillon[2] aime la parabole,
Poëme évangélique, où chaque vérité
Se fait image et chair par sa simplicité[3],
Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice,
J'enseigne les enfants, je me fais leur nourrice ;
Je donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
D'une instruction simple et tendre, et qui leur plaît.
Je rentre ; et, du matin la tâche terminée,
A ma table, de fruits et de lait couronnée,
Je m'assieds un moment, comme le voyageur
Qui s'arrête à moitié du jour et reprend cœur.
Le reste du soleil[4], dans mes champs je le passe
A ces travaux du corps dont l'esprit se délasse :

1. Métonymie qu'explique et que justifie le vers suivant.
2. Métonymie un peu hardie pour « les laboureurs. »
3. *Se fait image et chair.* Métaphore énergique, c'est-à-dire que la vérité est représentée par des images si saisissantes et si vivantes, qu'elle semble prendre une figure et un corps apparent aux regards.
4. *Du soleil,* c'est-à-dire « du jour. »

A fendre avec la bêche un sol dur; à semer
L'orge qu'un court été pressera de germer;
A faucher mon pré mûr pour ma blonde génisse;
A délier la gerbe afin qu'elle jaunisse;
A faire à chaque plante, à son heure, pleuvoir
En insensible ondée un pesant arrosoir;
Car de l'homme à la fois cette terre réclame
La sueur de son front et la sueur de l'âme [1].
Le soir, quand chaque couple est rentré du travail,
Quand le berger rassemble et compte son bétail,
Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte,
Au hasard et sans but, comme le pied me porte;
M'arrêtant plus ou moins, un peu sur chaque seuil;
A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil;
Partout portant un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance,
Un secret au malade, aux partants un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

LAMARTINE.

4. — Une Promenade de Fénelon.

Un jour loin de la ville ayant longtemps erré,
Il [2] arrive aux confins d'un hameau retiré,
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit : une famille y pleure.
Il entre; et, sur-le-champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se tait à son aspect.
O ciel! c'est Monseigneur!... On se lève, on s'empresse;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.
« Qu'avez-vous, mes enfants? D'où naît votre chagrin?
Ne puis-je le calmer? Versez-le dans mon sein,
Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors, et la mère commence :
« Pardonnez, Monseigneur, mais vous n'y pouvez rien;
Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien;
Nous n'avions qu'une vache! Hélas! elle est perdue :
Depuis trois jours entiers, nous ne l'avons point vue;
Notre pauvre Brunon! nous l'attendons en vain!...
Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.

1. Antithèse et métaphore, pour « le travail de son corps et celui de son intelligence. »
2. Fénelon, qui était alors archevêque de Cambrai.

Peut-il être un malheur au nôtre comparable?
— Le malheur, mes amis, est-il irréparable?
Dit le prélat; et moi ne puis-je vous offrir,
Touché de vos regrets, de quoi les adoucir?
En place de Brunon si j'en trouvais une autre?
— L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre?
Pour oublier Brunon, il faudra bien du temps!
Eh! comment l'oublier, ni nous, ni nos enfants[1]!
Nous serions bien ingrats!... C'était notre nourrice!
Nous l'avions achetée étant encore génisse!
Accoutumée à nous, elle nous entendait,
Et même à sa manière elle nous répondait;
Son poil était si beau! d'une couleur si noire!
Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,
Ornaient son large front et ses pieds de devant.
Avec mon petit Claude elle jouait souvent;
Il montait sur son dos; elle le laissait faire!
Je riais... A présent nous pleurons, au contraire!
Non, Monseigneur, jamais, il n'y faut pas penser,
Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »

Fénelon écoutait cette plainte naïve;
Mais, pendant l'entretien, bientôt le soir arrive :
Quand on est occupé de sujets importants,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.
Il promet, en partant, de revoir la famille.

« Ah! Monseigneur, lui dit la plus petite fille,
Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,
Nous la retrouverions. — Ne pleurez plus. Adieu. »

Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées;
Il marche; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit;
Ce reste de clarté qui devance la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.
Tout à coup à ses yeux un objet s'est montré;
Il regarde... il croit voir... il distingue... en un pré,
Seule, errante, et sans guide, une vache... c'est celle

1. Construction embarrassée. La syntaxe semblerait plutôt demander *et nous et nos enfants.*

Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle;
Il ne peut s'y tromper!... Et soudain empressé,
Il court dans l'herbe humide et franchit un fossé,
Arrive haletant; et Brunon complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente;
Lui-même, satisfait, la flatte de la main.

Mais que faire? va-t-il poursuivre son chemin,
Retourner sur ses pas ou regagner la ville?
Déjà, pour revenir, il a fait plus d'un mille[1].
« Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et par mes soins,
Elle leur coûtera quelques larmes de moins! »

Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et, marchant lentement, derrière lui l'emmène.

Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat,
Voyez, en ce moment, ce digne et saint prélat,
Que son nom, son génie, et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore!
Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau?

Le voilà, fatigué, de retour au hameau.
Hélas! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encore dans la triste chaumière;
Il arrive à la porte : « Ouvrez-moi, mes enfants,
Ouvrez-moi : c'est Brunon, Brunon que je vous rends. »
On accourt. O surprise! ô joie! ô doux spectacle!
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle :
« Ce n'est point Monseigneur, c'est un ange des cieux,
Qui sous ses traits chéris se présente à nos yeux;
Pour nous faire plaisir il a pris sa figure;
Aussi je n'ai pas peur... Oh! non, je vous assure,
Bon ange!... » En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses pieds.
« Levez-vous, mes amis; mais quelle erreur étrange!
Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange;
J'ai retrouvé Brunon, et, pour vous consoler,
Je revenais vers vous; que n'ai-je pu voler!
Reprenez-la, je suis heureux de vous la rendre.
— Quoi! tant de peine! O ciel! vous avez pu la prendre,
Et vous-même!... » Il reçoit leurs respects, leur amour.

1. *Mille.* Mesure itinéraire équivalant à peu près à 1,000 pas.

Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle : « C'est donc ainsi que tu nous laisses!...
Mais te voilà!... » Je donne à penser les caresses!
Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait.
Tel, au retour d'Ulysse[1], Argus le reconnaît.
« Il faut, dit Fénelon, que je reparte encore;
A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore;
Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison...
— Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison;
On pleurerait ailleurs, quand vous séchez nos larmes!
Vous êtes tant aimé! prévenez leurs alarmes;
Mais comment retourner? car vous êtes bien las!
Monseigneur, permettez... nous vous offrons nos bras :
Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage. »
D'un peuplier voisin on abat le branchage.

Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu :
Monseigneur est ici! chacun est accouru,
Chacun veut le servir. De bois et de ramée,
Une civière agreste aussitôt est formée,
Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbages frais,
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais;
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin : l'écho les double et les renvoie.
Il part; tout le hameau l'environne et le suit;
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit;
Le cortége bruyant, qu'égaye un chant rustique,
Marche... Honneurs innocents! et gloire pacifique!
Ainsi par leur amour Fénelon escorté,
Jusque dans son palais en triomphe est porté.

ANDRIEUX.

5. — Impressions du jeune soldat au début de la vie militaire.

Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune[2], et, lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube, les trom-

1. Ulysse, roi de l'île d'Ithaque (Théaki), erra dix ans sur les mers après la prise de Troie, et de retour dans son pays ne fut d'abord reconnu que par *Argus*, son chien.

2. *Nouvelle fortune.* « Ma nouvelle condition. »

pettes du camp venaient à sonner l'air de Diane[1], j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu, sans une certaine joie belliqueuse, la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion[2] qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé, dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve, coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

Cette vie des camps ne me fit point tourner les yeux avec regret vers les délices de Naples et de Rome, mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines et les feux épars des hordes des Francs; tandis que l'arc à demi tendu, je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité, je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songeais que j'étais là, combattant pour des barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres barbares dont je n'avais reçu aucune injure.

L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur; l'Arcadie[3] se montrait à moi dans tous ses charmes. Que de fois, durant les marches pénibles sous les pluies et dans les fanges de la Batavie[4]; que de fois, à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit; que de fois autour du feu que nous allumions pour nos veilles, à la tête du camp, que de fois, dis-je, avec des jeunes gens exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays!

Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de

1. On dit encore *battre la diane* pour éveiller les soldats. Ce détail et d'autres qui vont suivre montreront qu'il s'agit, dans ce morceau, d'une armée romaine, au temps de l'empire.

2. *Centurion.* Officier qui commandait une compagnie de cent hommes.

3. *L'Arcadie.* Contrée du Péloponèse, renommée, dans l'antiquité, par la beauté de ses paysages et la fertilité de son sol.

4. *Batavie.* « La Hollande. » Ce n'est que dans les temps modernes que l'industrie opiniâtre des habitants a transformé ce pays.

notre jeunesse, les histoires de nos familles. Un Athénien vantait les arts et la politesse d'Athènes ; un Spartiate demandait la préférence pour Lacédémone ; un Macédonien mettait la phalange bien au-dessus de la légion, et ne pouvait souffrir que l'on comparât César à Alexandre. « C'est à ma patrie que vous devez Homère, » s'écriait un soldat de Smyrne, et à l'instant même il chantait ou le dénombrement des vaisseaux ou le combat d'Ajax et d'Hector. » Ainsi les Athéniens, prisonniers à Syracuse[1], redisaient autrefois les vers d'Euripide, pour se consoler de leur captivité.

Mais lorsque jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumière qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur ; quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale, que nous étions près d'abandonner les aigles. Il n'y avait qu'un Grec parmi nous qui blâmât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs, et à nous soumettre à notre destinée. Nous le prenions pour un lâche, quelque temps après il combattit et mourut en héros, et nous apprîmes qu'il était chrétien.

CHATEAUBRIAND.

6. — La Bataille.

La trompette a jeté le signal des alarmes :
Aux armes ! et l'écho répète au loin : Aux armes !
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts ;
Et sur les flancs épais des légions mortelles[2]
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane avec la terreur un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,

1. Dans la tentative que les Athéniens firent sur la Sicile, pendant la *Guerre du Péloponèse*.
2. *Mortelles*. Belle épithète, simple, et d'un grand effet.

Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même[1] au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.
Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent.
Les tonnerres lointains se croisent, se répondent,
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort;
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et sans se reposer, déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur;
Sur son casque ondulant[2] d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière :
Le casque éblouissant sert de but au trépas.
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène;
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là, tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
Eut les camps pour patrie, et pour amour ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Il les suit, en mourant, de ses derniers regards..
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière;
L'un périt tout entier; l'autre sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les morceaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi,

1. Licence poétique. Il faudrait rigoureusement le pluriel.
2. *Ondulant, ondoyante.* Mots de la même famille. Racine, *onde* : ondée, ondoiement, ondoyer, ondulation, onduler.

Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre, ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer, qu'entr'ouvre une proue écumante,
Se réferme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants.
Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et, du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les bataillons s'entr'ouvrent.
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer,
Les rangs entrecoupés lancent un seul éclair ;
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrents dans deux gorges profondes,
De deux monts opposés précipitant leurs ondes
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer,
Viennent au même instant tomber et se heurter,
Le flot choque le flot, les vagues courroucées
Rejaillissent au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent l'univers,
Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant, leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait, écoutez... Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants...
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,
Et dans les airs pesants que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer.
Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,

Éclaire avec horreur la scène du carnage;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

LAMARTINE.

7. — Les Pêcheurs.

Au fond d'une petite anse[1], sous une falaise creusée à sa base par les flots, entre des rochers où pendaient de longues algues d'un vert glauque, deux hommes, l'un jeune, l'autre âgé mais robuste encore, appuyés contre une barque de pêcheur, attendaient la marée qui montait lentement, à peine effleurée par une brise mourante. Se gonflant près du bord, la lame glissait mollement sur le sable avec un murmure faible et doux.

Quelque temps après, on voyait la barque s'éloigner du rivage et s'avancer vers la haute mer, la proue relevée[2] laissant derrière elle un ruban d'écume blanche.

Le vieillard, près du gouvernail, regardait les voiles qui tantôt s'enflaient, tantôt s'affaissaient comme des ailes fatiguées. Son regard alors semblait chercher un signe à l'horizon et dans les nuées stagnantes. Puis, retombant dans ses pensées, on lisait sur son front bruni toute une vie de labeur et de combats soutenu sans fléchir jamais.

Le reflux creusait dans la mer calme des vallons où se jouait la pétrelle[3], gracieusement balancée sur les ondes luisantes et plombées. Du haut des airs la mauve[3] s'y plongeait comme une flèche, et sur la pointe noire d'un rocher, le lourd cormoran[3] reposait immobile.

Le moindre accident, un léger souffle, un jet de la lumière, variait l'aspect de ces scènes changeantes. Le jeune homme, replié en soi, les voyait comme on voit en songe. Son âme ondoyait et flottait au bruit du sillage, semblable au son monotone et faible dont la nourrice endort l'enfant.

Soudain, sortant de sa rêverie, ses yeux s'animent, l'air retentit de sa voix sonore :

1. *Anse.* Partie saillante d'un vase, d'un panier, ordinairement façonnée en demi-cercle, et par extension ou métaphore, petit enfoncement circulaire de la mer ou d'un fleuve dans le sein des terres, petit golfe.

2. *Proue.* Partie antérieure d'un vaisseau, d'un bateau, opposée à la *poupe*.

3. Noms d'oiseaux de mer.

« Au laboureur les champs, au chasseur les bois, au pêcheur la mer et ses flots, et ses récifs[1] et ses orages!

« Le ciel au-dessus de sa tête, l'abîme sous ses pieds, il est libre, il n'a de maître que soi.

« Comme elle obéit à sa main, comme elle s'élance sur les plaines mobiles, la frêle barque qu'animent les souffles de l'air!

« Il lutte contre les vagues et les soumet, il lutte contre les vents et les dompte. Qui est fort, qui est grand comme lui?

« Où sont les bornes de ses domaines? Quelqu'un les trouva-t-il jamais? Partout où s'épanche l'Océan, Dieu lui a dit : Va, ceci est à toi.

« Ses filets recueillent au fond des eaux une moisson vivante. Il a des troupeaux innombrables qui s'engraissent pour lui dans les pâturages que recouvrent les mers.

« Des fleurs violettes, bleues, jaunes, pourprées, éclosent en leur sein, et pour charmer ses regards, les nuages lui offrent de vastes plages, de beaux lacs azurés, de larges fleuves, et des montagnes, et des vallées, et des villes fantastiques[2] tantôt plongées dans l'ombre, tantôt illuminées de toutes les splendeurs du couchant.

« Oh! qu'elle m'est douce la vie du pêcheur! Que ses rudes combats et ses mâles joies me plaisent!

« Cependant, ma mère, quand, la nuit, le grain[3] tout à coup ébranle notre cabane, de quelles transes votre cœur est saisi! Comme vous vous relevez toute tremblante pour invoquer la Vierge divine qui protége les pauvres matelots!

« A genoux devant son image, vos pleurs coulent pour votre fils poussé par le tourbillon dans les ténèbres, vers les écueils où l'on entend les plaintes des trépassés mêlées à la voix de la tempête. »

LAMENNAIS.

8. — La Barque réparée.

Ils avaient tout un jour, obstinés à leur tâche,
Travaillé du marteau, du rabot, de la hache,

1. *Récifs.* « Écueils, rochers à fleur d'eau, » dont le sommet a été usé, coupé, *scié* par les flots; de la famille de *ciseau, scier,* dont les formes variées de la racine donnent : *scie, scier,* sciure, scission; *cis,* ciseau, ciseler, incision, précision, décision; *cid,* parricide, régicide; *sec,* section, dissection, disséquer, etc.

2. *Villes fantastiques.* C'est-à-dire qui n'existent que dans l'imagination; famille de fantaisie, fantôme, fantasque, se rattachant à la famille de phénomène, phare, phase, diaphane, fanal.

3. *Le grain.* Coup de vent subit et violent, *pluie d'orage* de peu de durée.

Charpentiers d'aventure, ils rajustaient le flanc
De leur chaloupe usée, au pont mince et branlant,
Qui hors du flot gisait. Hélas! la chère barque
Des injures du temps montrait plus d'une marque.
Eux, sur chaque blessure étendaient le goudron;
Ils renforçaient l'endroit ou porte l'aviron;
Ils clouaient, non sans art, une planche à la poupe;
Dans la moindre fissure ils inséraient l'étoupe,
Armant avec effort contre les chocs nouveaux
Ce vieux bois, fatigué par tant de durs travaux...
Vers midi seulement, ouvriers sans reproche,
Ils prirent à la hâte un repas sur la roche,
Dîner frugal, de noix et de fromage sec.
La vague cependant, sur l'algue et le varech[1],
Bondissait, et du roc venait laver la marge...
Comme le jour tombait, l'œuvre achevée à peine,
On poussa vers les eaux la glissante carène[2].
Chacun d'eux sur les bancs s'empressa de s'asseoir;
Le foc, rouge haillon, s'ouvrit au vent du soir;
Ils partirent sans bruit sur la mer sombre et haute.
Pensif, je les voyais s'éloigner de la côte,
Et je songeais à toi, mortel, qui, le premier,
Jetas aux flots le tronc d'un chêne ou d'un palmier,
Et sur cet appui frêle, en ta sainte démence,
Allas seul affronter l'horreur de l'onde immense!

AUTRAN.

9. — Les laboureurs.

Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. Le paysage était vaste, et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre,

1. *Algue, varech.* Plantes de la même famille qui croissent au fond de la mer, et dont la vague rejette les débris sur les côtes.

2. *Carène.* Métonymie. On désigne au sens propre, par *carène*, la quille et les flancs d'un bâtiment jusqu'à la ligne de flottaison.

3. *Foc.* Terme de marine. Nom d'une voile triangulaire qui se trouve à l'avant du bâtiment.

fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère.

Dans le haut du champ, un vieillard poussait gravement son areau[1] de forme antique, traîné par des bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin.

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais, grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terre plus forte et plus pierreuse.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve[2] à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs fraîchement liés. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires[3], travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans marchait dans le sillon parallèle à la charrue, et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré[4]. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de

1. *Areau*. Espèce de charrue.

2. La couleur fauve, qui se rapproche de la couleur rousse, est particulière à un certain nombre d'animaux sauvages appelés de là *bêtes fauves*. Dérivé : *fauvette*, à cause de la couleur du plumage.

3. *Séculaires*. » Très-vieilles, » âgées de cent ans; dérivé de *siècle*, d'où aussi *séculier*, qui vit dans le siècle, dans le monde, qui n'est pas séparé du monde.

4. *Acéré*. Terminé en une pointe fine, en aiguille.

violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire.

10. — Avantages de la condition de l'ouvrier des champs sur celle de l'ouvrier des villes.

La vie de l'ouvrier, de l'habitant pauvre de la campagne, est une vie humaine en comparaison de cette vie machinale de l'ouvrier en soie ou en coton des villes. Celui-là ne se dépayse ni de son sol, ni de son ciel, ni de sa maison, pour aller s'exiler entre quatre murs. L'ouvrier des champs grandit où il est né. Les sentiments et les habitudes de famille, de voisinage, de parenté, de pays, lui forment une atmosphère d'affections innées, cruelles à rompre, lentes à reformer. Il n'est pas contraint de se séquestrer de la nature physique, ce milieu nécessaire à l'homme pour que l'homme soit sain et complet. Il a le ciel sur sa tête, le sol sous ses pieds, l'air dans sa poitrine, l'horizon vaste et libre devant ses regards, le spectacle irréfléchi, mais perpétuellement nouveau du firmament, de la terre, du jour, de la nuit, des saisons, qui entretiennent sans paroles, mais sans lassitude, les sens, le cœur, l'esprit de l'homme de la campagne. Ses travaux sont rudes, mais ils sont variés; ils comportent mille applications diverses de la pensée, mille attitudes différentes du corps, mille emplois des heures et des bras : bêcher, labourer, semer, sarcler, faucher, planter des haies, bâtir des murs, élever, soigner, nourrir, traire des ani-

maux domestiques, moissonner, battre des gerbes, vanner le blé, émonder, vendanger les vignes, pressurer le raisin, récolter les fruits du noyer ou du châtaignier, sécher ses récoltes, les préserver pour l'hiver, irriguer les prairies, curer les écluses des moulins, pêcher les étangs, atteler, dételer les bœufs, tondre les moutons, presser le laitage des chèvres, couper le genêt ou la broussaille pour le foyer, réparer le chaume du toit, tresser le jonc, peigner le chanvre, nourrir le ver à soie, filer la laine pendant les jours de neige : ce sont là autant de travaux qui, en diversifiant le travail de l'ouvrier de la campagne, le lui font aimer, et changent la peine en intérêt, et souvent en attachement passionné à l'œuvre.

Presque tous ces travaux s'accomplissent en plein air et en plein jour, santé et gaieté de l'homme. L'homme n'y est point machine; il est homme : il y place son émulation, son orgueil, son adresse, sa force, son exactitude, son habileté; il y est actif et assidu, mais il n'y est pas esclave. Il se sent libre, et il se déplace à son gré dans le vaste atelier rural ouvert à ses pas. Il y devient robuste, il y reste sain; sans cesse aux prises avec les forces de la nature, il y exerce les siennes; il a la fierté et le courage de sa liberté, il est propre à tout. Quand il a grandi dans cette forte discipline des travaux champêtres, le sabre ou le fusil lui paraîtront légers après la charrue ou le pic[1]; il est aussi propre à défendre son pays qu'à le fertiliser. Une empreinte de santé, de vigueur, de franchise, de liberté et de fierté modeste, virilise ses traits. Il regarde en face, il marche droit, il parle haut, il respire à pleine poitrine; il ne craint et il n'envie personne. Placez à côté l'un de l'autre un ouvrier en soie de Lyon et un paysan de l'Auvergne ou des Alpes, du même âge, et comparez l'homme à l'homme : l'un vous rendra fier, l'autre vous rendra triste d'appartenir à la race humaine qui a produit tant de faiblesse à côté de tant de majesté!

LAMARTINE.

11. — L'Évangile est le livre des simples.

Quel livre répond mieux à tous les instincts religieux de l'âme humaine? Un enfant le comprend, et jamais la science et le génie des plus pénétrants n'en épuiseront la profondeur. Entrez le dimanche dans une paroisse de village, au moment où le prêtre lit

1. *Pic.* Instrument de fer courbé et pointu, dont on se sert pour entamer et ouvrir une terre pierreuse.

à son auditoire l'évangile du jour en français. Quelle attention! Quel recueillement! Hommes et femmes, jeunes et vieux, grands et petits, tous ont les regards tournés vers le prêtre. Je ne sais quelle lumière nouvelle brille dans les yeux les moins intelligents. Ces fronts, habituellement courbés sur la bêche ou sur la charrue, se relèvent pour entendre la sainte parole. Ce ne sont plus de pauvres laboureurs épuisés par le travail de chaque jour, et n'ayant une âme que pour penser aux besoins matériels de leur corps. On dirait qu'alors seulement ils se souviennent de leur origine céleste, et qu'ils se sentent enfants de Dieu : ce sont des hommes! Le récit des plus grands miracles les ravit sans les étonner. Les œuvres de Dieu les plus merveilleuses semblent n'avoir rien que de familier pour eux. Ne sont-ce pas, en effet, les pasteurs de Bethléem qui ont été les premiers saluer l'Enfant divin dans la crèche, et auxquels il a été donné d'entendre le céleste cantique : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté?* N'est-ce pas le long des campagnes, au bord des grands lacs, dans le désert où le suivait une multitude affamée de l'entendre, que Jésus-Christ répandait[1] avec le plus de complaisance sa doctrine et ses miracles? Ces paraboles, pleines de mystères, n'en ont pas pour ces pauvres gens. Ils en pénètrent le sens avec une satisfaction naïve. Tout y est emprunté à leur vie rustique, aux images que leur offrent leurs travaux de tous les jours. C'est le semeur qui sort pour semer la parole; ce qui tombe sur un terrain aride se sèche et se flétrit; les ronces et les épines, les soins et les soucis de la vie, étouffent la semence et l'empêchent de monter en épis; la bonne terre, le cœur doux et sincère, s'ouvre à la semence céleste, la reçoit et l'embrasse avec joie, et la reproduit au centuple. La moisson est mûre : le père de famille ordonne à ses serviteurs de recueillir le bon grain et de le serrer dans ses greniers. Quant aux mauvaises herbes, que le père de famille a laissées croître jusqu'au temps de la moisson pour ne pas arracher le blé avec elles : *Coupez-les, liez-les en bottes, et qu'elles soient jetées dans un feu qui ne s'éteindra jamais!* Quelle consolation et quelle épouvante! Rien de trop élevé pour ces hommes simples dans la doctrine évangélique. Ils comprennent avec leur cœur. Et cette morale, si rigoureuse en apparence,

1. Métaphore charmante, que l'image du semeur, dont il est parlé plus bas, vient compléter encore, en montrant Jésus répandant ses enseignements et ses miracles avec la même libéralité que la main du semeur épand les grains dont elle est pleine.

si rude aux riches, si fâcheuse aux puissants et aux heureux de ce monde, comment ne l'aimeraient-ils pas? Elle n'a que des bénédictions pour eux. Lisez donc l'Évangile en villageois et en enfant, si vous voulez n'y pas rencontrer de pierre de scandale[1]. Tout s'y éclairera d'une incomparable lumière. La simplicité du cœur, la droiture de l'esprit ne sont pas attachées à la condition; et la bénédiction de Jésus-Christ sera aussi pour vous : *Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants, et que vous les avez révélées aux simples!*

DE SACY.

12. — Contre la mollesse.

La mollesse est une langueur de l'âme, qui l'engourdit, et qui lui ôte toute vie pour le bien, mais c'est une langueur traîtresse, qui la passionne secrètement pour le mal[2], et qui cache sous la cendre un feu toujours prêt à tout embraser. Il faut donc une foi mâle et vigoureuse, qui gourmande[3] cette mollesse sans l'écouter jamais. Sitôt qu'on l'écoute et qu'on marchande[4] avec elle, tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde[5] que selon Dieu. Un homme mou et amusé[6] ne peut jamais être qu'un pauvre homme; et s'il se trouve dans de grandes places, il n'y sera que pour se déshonorer. La mollesse ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un homme, c'est une demi-femme. L'amour de ses commodités l'entraîne toujours malgré ses plus grands intérêts. Il ne saurait cultiver ses talents, ni acquérir les connaissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite[7] au travail dans les fonctions pénibles, ni se contraindre longtemps pour s'accommoder[8] au goût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger.

1. Locution biblique. C'est-à-dire de pensée qui heurte et fatigue votre esprit comme la pierre heurte et fatigue le pied qui la rencontre.

2. L'âme, engourdie pour le bien, n'en est que plus facilement entraînée vers le mal.

3. C'est-à-dire qui excite, qui stimule, qui corrige.

4. *Marchande.* Expression métaphorique empruntée au langage du commerce. Elle signifie qu'on entre en pourparler, en composition, qu'on fait des avances ou des concessions.

5. « *Aux yeux du monde, pour les choses du monde.* »

6. *Amusé.* Remarquer le sens exceptionnel donné ici à ce participe passif : « qui est séduit par l'amusement. »

7. *De suite.* « Avec suite, d'une manière assidue. »

8. *S'accommoder.* « Se prêter. » Remonter au radical de ce mot : *mode*, mesure,

C'est *le paresseux* de l'Écriture, qui *veut et ne veut pas*; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur, dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme? Il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue, le service d'armée[1] trouble ses plaisirs, l'assiduité même de la cour le gêne. Il faudrait lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il, les moments lui paraissent des heures. S'amuse-t-il, les heures ne lui paraissent plus que des moments. Tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait; il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée : il n'en sait rien, car il a vécu sans songer s'il vivait; il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre, a entendu nonchalamment[2] la messe. Le dîner est venu : l'après-dîner se passera comme le matin, et toute la vie comme cette journée. Encore une fois, un tel homme n'est bon à rien. Il ne faudrait que de l'orgueil, pour ne se pouvoir supporter soi-même dans un état si indigne d'un homme. Le seul honneur du monde[3] suffit pour faire crever l'orgueil de dépit et de rage, quand on se voit si imbécile[4].

FÉNELON.

13. — La Goutte et Franklin.

FRANKLIN. Eh! oh! oh! mon Dieu! qu'ai-je fait pour mériter ces souffrances cruelles?

LA GOUTTE. Beaucoup de choses. Vous avez trop mangé, trop bu, et trop indulgé[5] vos jambes en leur indolence.

FRANKLIN. Qui est-ce qui me parle?

LA GOUTTE. C'est moi-même, la Goutte.

FRANKLIN. Mon ennemie en personne?

LA GOUTTE. Pas votre ennemie.

manière; *s'accommoder*, se montrer commode, facile, se prêter à la manière de voir d'autrui.

1. On dirait aujourd'hui : « Le service militaire. »

2. *Nonchalamment*. C'est comme s'il y avait « non chaudement. » Chaleur, nonchalance.

3. *Honneur du monde*. Le sentiment qui nous rend nécessaire la considération du monde dans lequel on vit.

4. *Imbécile*. « Faible, incapable d'action. » Racine a dit : l'imbécile Ibrahim.....

5. Tour qui présente un air d'étrangeté, parce que ce verbe, qui est cependant fort expressif, et ne peut être remplacé que par une périphrase, est peu usité malgré sa valeur intrinsèque. *Indulger*, traiter avec trop de ménagement, de complaisance, d'où le nom *indulgence* et l'adjectif *indulgent* fréquemment employés.

FRANKLIN. Oui, mon ennemie; car non-seulement vous voulez me tuer le corps par vos tourments, mais vous tâchez aussi de détruire ma bonne réputation. Vous me représentez comme un gourmand et un ivrogne. Et tout le monde qui me connaît sait qu'on ne m'a jamais accusé, auparavant, d'être un homme qui mangeât trop, ou qui bût trop.

LA GOUTTE. Le monde peut juger comme il lui plaît. Il a toujours beaucoup de complaisance pour lui-même, et quelquefois pour ses amis. Mais je sais bien que ce qui n'est pas trop boire ni trop manger, pour un homme qui fait raisonnablement d'exercice, est trop pour un homme qui n'en fait point.

FRANKLIN. Je prends, eh! eh! — autant d'exercice, — eh! que je puis, madame la Goutte. Vous connaissez mon état sédentaire, et il me semble qu'en conséquence vous pourriez, madame la Goutte, m'épargner un peu, considérant que ce n'est pas tout à fait ma faute.

LA GOUTTE. Point du tout. Votre rhétorique et votre politesse sont également perdues. Votre excuse ne vaut rien. Examinons votre cours de vie. Quand les matinées sont longues et que vous avez assez de temps pour vous promener, qu'est-ce que vous faites? Au lieu de gagner de l'appétit pour votre déjeuner par un exercice salutaire, vous vous amusez à lire des livres, des brochures, ou des gazettes, dont la plupart n'en valent pas la peine. Vous déjeunez néanmoins largement. Il ne vous faut pas moins de quatre tasses de thé à la crême, avec une ou deux tartines de pain et de beurre, couvertes de tranches de bœuf fumé, qui, je crois, ne sont pas les choses du monde les plus faciles à digérer. Tout de suite vous vous placez à votre bureau; vous y écrivez, ou vous parlez aux gens qui viennent vous chercher pour affaire. Cela dure jusqu'à une heure après midi, sans le moindre exercice de corps. Tout cela, je vous le pardonne, parce que cela tient, comme vous dites, à votre état sédentaire. Mais après dîner, que faites-vous? Au lieu de vous promener dans les beaux jardins de vos amis chez lesquels vous avez dîné, comme font les gens sensés, vous voilà établi à l'échiquier, jouant aux échecs, où on peut vous trouver deux ou trois heures. C'est là votre récréation éternelle : la récréation qui de toutes est la moins propre à un homme sédentaire, parce qu'au lieu d'accélérer le mouvement des fluides[1] ce jeu demande une attention si forte et si fixe, que

1. *Fluides.* « Les humeurs du corps, » du radical *fluer*, couler, d'où fleuves, flots, affluent, effluves, etc. Remarquer cette racine onomatopée *fl*, désignant les mouvements et le bruit des corps légers et vaporeux comme ceux de l'air : souffle,

la circulation est retardée, et les sécrétions internes empêchées. Enveloppé dans les spéculations de ce misérable jeu, vous détruisez votre constitution. Que peut-on attendre d'une telle façon de vivre, sinon un corps plein d'humeurs stagnantes[1] prêtes à se corrompre, un corps prêt à tomber en toutes sortes de maladies dangereuses, si moi, la Goutte, je ne viens pas de temps en temps à votre secours, pour agiter ces humeurs, et les purifier, ou les dissiper? Mais en continuant mes instructions, j'oubliais de vous donner vos corrections. Tenez, cet élancement, et celui-ci.

FRANKLIN. Oh! eh! oh! ohhh! — Autant que vous voudrez de vos instructions, madame la Goutte, même de vos reproches; mais, de grâce, plus de vos corrections.

LA GOUTTE. Tout au contraire; je ne vous rabattrai pas le quart d'une. Elles sont pour votre bien. Tenez.

FRANKLIN. Oh! ehhh! — Ce n'est pas juste de dire que je ne prends aucun exercice. J'en fais souvent dans ma voiture, en sortant pour aller dîner, et en revenant.

LA GOUTTE. C'est, de tous les exercices imaginables, le plus léger et le plus insignifiant, que celui qui est donné par le mouvement d'une voiture suspendue sur des ressorts. Ne vous flattez donc pas qu'en passant une demi-heure dans votre voiture, vous preniez de l'exercice. Dieu n'a pas donné des voitures à roues à tout le monde, mais il a donné à chacun deux jambes, qui sont des machines infiniment plus commodes. Soyez-en reconnaissant, et faites usage des vôtres.

FRANKLIN. Vous m'ennuyez, avec tant de raisonnements.

LA GOUTTE. Je le crois bien. Je me tais, et je continue mon office.

FRANKLIN. Oh! continuez de parler, je vous en prie.

LA GOUTTE. Non. J'ai un nombre d'élancements à vous donner cette nuit, et vous aurez le reste demain.

FRANKLIN. Mon Dieu! la fièvre! je me perds! Eh! eh! n'y a-t-il personne qui puisse prendre[2] cette peine pour moi?

LA GOUTTE. Demandez cela à vos chevaux; ils ont pris la peine de marcher pour vous.

siffler, gonfler, flûter; ceux de l'eau, fluer, flux, reflux, flotter; ceux du feu, flamme, flamber, conflagration.

1. *Stagnantes.* « Qui demeurent en place, qui ne coulent pas. » Formes de la famille : *sta*, station, statue, stable, stage; *éta*, état, étang, étable, établir.

2. *Prendre.* Mot détourné de son acception ordinaire dans ce tour de phrase. Il signifie ici *supporter, souffrir cette peine.*

FRANKLIN. Comment pouvez-vous être si cruelle, de me tourmenter tant pour rien?

LA GOUTTE. Pas pour rien. J'ai ici une liste de tous vos péchés contre votre santé, distinctement écrite, et je peux vous rendre raison de tous les coups que je vous donne.

FRANKLIN. Lisez-la donc.

LA GOUTTE. C'est trop long à lire. Je vous en donnerai le montant.

FRANKLIN. Faites-le. Je suis tout attention.

LA GOUTTE. Souvenez-vous combien de fois vous vous êtes proposé de vous promener, le matin suivant, dans le bois de Boulogne, dans le jardin de la Muette[1] ou dans le vôtre, et que vous avez manqué de parole, alléguant quelquefois que le temps était trop froid; d'autres fois, qu'il était trop chaud, trop venteux, trop humide, quand, en vérité, il n'y avait rien de trop qui empêchât[2], excepté votre trop de paresse.

FRANKLIN. Je confesse que cela peut arriver quelquefois, peut-être pendant un an dix fois.

LA GOUTTE. Votre confession est bien imparfaite; le vrai montant est cent quatre-vingt-dix-neuf.

FRANKLIN. Est-il possible!

LA GOUTTE. Oui, c'est possible, parce que c'est un fait. Vous pouvez rester assuré de la justesse de mon compte. Vous connaissez les jardins de madame Brillon, vous connaissez le bel escalier de cent cinquante degrés qui mène de la terrasse en haut jusqu'à la plaine en bas. C'est une maxime de votre invention, qu'on peut avoir autant d'exercice en montant et en descendant un mille en escalier, qu'en marchant dix milles sur une plaine. Or, vous avez visité deux fois par semaine, dans les après-midi, cette aimable famille; quelle belle occasion vous avez eue de prendre tous les deux exercices ensemble! En avez-vous profité? et combien de fois?

FRANKLIN. Je ne peux pas bien répondre à cette question.

LA GOUTTE. Je répondrai donc pour vous. Pas une fois.

FRANKLIN. Pas une fois!

LA GOUTTE. Pas une fois. Pendant tout le bel été passé, vous y êtes arrivé à six heures. Et qu'avez-vous fait? Vous vous êtes assis sur la terrasse, vous avez loué la belle vue; mais vous n'avez

1. *La Muette*. Nom d'une maison de campagne attenant au bois de Boulogne, près de Paris.

2. C'est-à-dire qui « fît empêchement. » Ce verbe ne s'emploie pas d'ordinaire dans le sens neutre.

pas bougé d'un pas pour descendre vous promener. Au contraire, vous avez demandé du thé et l'échiquier, et vous voilà collé à votre siége jusqu'à neuf heures; alors, au lieu de retourner chez vous à pied, ce qui pourrait vous remuer un peu, vous prenez votre voiture. Quelle sottise de croire qu'avec tout ce dérèglement on peut se conserver en santé sans moi!

FRANKLIN. Que voulez-vous donc que je fasse de ma voiture?

LA GOUTTE. Brûlez-la, si vous voulez. Alors vous en tirerez au moins pour une fois de la chaleur. Ou, si cette proposition ne vous plaît pas, je vous en ferai une autre. Regardez les pauvres paysans qui travaillent la terre dans les vignes et les champs, autour des villages de Passy, Auteuil, Chaillot, etc. Vous pouvez tous les jours, parmi ces bonnes créatures, trouver quatre ou cinq vieilles femmes et vieux hommes, courbés et peut-être estropiés sous le poids des années et par un travail trop fort et continuel, qui, après une longue journée de fatigue, ont à marcher peut-être un ou deux milles pour trouver leurs chaumières. Ordonnez à votre cocher de les prendre et de les mener chez eux. Voilà une bonne œuvre qui fera du bien à votre âme! Et, si en même temps vous retournez de votre visite chez les Brillon à pied, cela sera bon pour votre corps.

FRANKLIN. Ah! comme vous êtes ennuyeuse!

LA GOUTTE. Allons donc, à notre métier; il faut vous souvenir que je suis votre médecin. Tenez.

FRANKLIN. Ohhh! quel diable de médecin!

LA GOUTTE. Vous êtes un ingrat de me dire cela. N'est-ce pas moi qui, en qualité de votre médecin, vous ai sauvé de la paralysie, de l'hydropisie et de l'apoplexie, dont l'une ou l'autre vous aurait tué il y a longtemps, si je ne les en avais empêchées.

FRANKLIN. Je le confesse, et je vous remercie pour ce qui est passé. De grâce, quittez-moi, et je vous promets fidèlement que désormais je ne jouerai plus aux échecs, que je ferai de l'exercice journellement, et que je vivrai sobrement.

LA GOUTTE. Je vous connais bien; vous êtes un beau prometteur; mais, après quelques mois de bonne santé, vous recommencerez à aller votre ancien train. Vos belles promesses seront oubliées comme on oublie les formes des nuages de la dernière année. Allons donc, finissons notre compte; après cela, je vous quitterai. Mais soyez assuré que je vous revisiterai en temps et lieu, car c'est pour votre bien; et je suis, vous le savez, votre *bonne amie*.

FRANKLIN.

14. — Impôts que nos vices prélèvent sur nous.

« Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les impôts sont lourds; cependant, si nous n'avions à payer que ceux que le gouvernement nous demande, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément; mais nous en avons une quantité d'autres beaucoup plus onéreux. Par exemple, notre paresse nous prend deux fois autant que le gouvernement, notre orgueil trois fois, et notre imprévoyance quatre fois autant encore. Ces taxes sont d'une telle nature, qu'il n'est pas possible au gouvernement d'en diminuer le poids, ni de nous en délivrer.

« S'il existait un gouvernement qui obligeât ses sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure; mais la plupart d'entre nous sont taxés, par leur paresse, d'une manière beaucoup plus tyrannique. Car, si vous comptez le temps que vous passez dans une oisiveté absolue, c'est-à-dire, ou à ne rien faire, ou dans des dissipations qui ne mènent à rien, vous trouverez que je dis vrai. L'oisiveté amène avec elle des incommodités et raccourcit sensiblement la durée de la vie. Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au delà du nécessaire? Avec de l'activité nous ferions beaucoup plus avec moins de peine. La paresse rend tout difficile; le travail rend tout aisé.

« Que signifient les désirs et les espérances de temps plus heureux? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir. Quiconque est laborieux n'a point à craindre la disette; car la faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer. Les commissaires et les huissiers n'y entreront pas non plus : car le travail paye les dettes et le désespoir les augmente. Il n'est pas nécessaire que vous trouviez des trésors, ni que de riches parents vous fassent leur légataire. L'activité est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien au travail.

« Mais, indépendamment de l'amour du travail, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins; il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop s'en rapporter aux autres. Il faut de plus de l'économie, si nous voulons assurer le succès de notre travail. Si vous voulez être riches, n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage.

« Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de la dureté des temps, de la pesanteur des taxes et des charges de vos maisons. »

FRANKLIN.

15. — Le vice et ses conséquences funestes.

Tel est le caractère du vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs : le charme fuit et s'envole; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même; on se lasse de ses troubles, et on n'a pas la force de les finir; on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer; on voudrait pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité; on essaye de secouer le joug de la foi, et on a d'abord plus d'horreur de cet essai que du crime même; enfin les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs : les remords cruels forment comme l'état durable et le fonds de toute la vie criminelle.

Vous étiez né doux, égal, accessible; vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère, une candeur d'âme, une sérénité d'humeur [1] qui offraient mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne [2], et à la paix d'une conscience pure : et depuis que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre âme, on ne vous reconnaît plus : vous êtes semblable, dit saint Jude [3], à une mer toujours agitée des flots les plus violents; on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé; cette sérénité qui venait de l'innocence, est éteinte; cette égalité qui prenait sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeurs et de caprices; cette candeur qui montrait votre âme tout entière, ne laisse plus voir que des pensées noires [4] et cachées; vous avez perdu tout ce qui vous rendait aimable devant les hommes, et qui pouvait vous rendre agréable aux yeux de Dieu, et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même.

MASSILLON.

1. *Sérénité d'humeur*, et plus bas *un fonds d'humeurs*. Remarquer l'acception donnée dans ces deux cas au mot *humeur*, détourné par métonymie de son acception primitive. Sérénité d'*humeur*, c'est-à-dire de caractère. Fonds d'*humeurs*, de dispositions fâcheuses, inégales. L'état de l'esprit, du caractère, amené par l'action maladive des *humeurs*, est ici désigné par ce mot lui-même.

2. C'est-à-dire « à la sincérité que la religion chrétienne exige. »

3. Un des douze apôtres.

4. *Pensées noires*. « Sombres. » Métonymie : le chagrin et le crime recherchent l'ombre, la nuit.

16. — L'homme, la vigne et le marais, ou le progrès dans le mal.

Il faisait une chaleur pesante. Un homme aperçut, au bas d'un coteau, une vigne chargée de grappes, et cet homme avait soif, et le désir lui vint de se désaltérer avec le fruit de la vigne.

Mais entre elle et lui s'étendait un marais fangeux qu'il fallait traverser pour atteindre le coteau, et il ne pouvait s'y résoudre.

Cependant la soif le pressant, il se dit : « Peut-être que le marais n'est pas profond : qui empêche que je n'essaye, comme tant d'autres? Je ne salirai que ma chaussure, et le mal, après tout, ne sera pas grand. »

Là-dessus, il entre dans le marais, son pied enfonce dans la bourbe infecte, bientôt il en a jusqu'au genou.

Il s'arrête, il hésite, il se demande s'il ne serait pas mieux de retourner en arrière. Mais la vigne et ses grappes sont là devant lui, et il sent sa soif qui augmente.

« Puisque j'ai tant fait, pourquoi, dit-il, reviendrais-je sur mes pas? Pourquoi perdrais-je ma peine? Un peu plus de fange, ou un peu moins, cela ne vaut guère désormais que j'y regarde. J'en serai quitte, d'ailleurs, pour me laver au premier ruisseau. »

Cette pensée le décide; il avance, il avance encore, enfonçant toujours plus dans la boue; il en a jusqu'à la poitrine, puis jusqu'au cou, puis jusqu'aux lèvres; elle passe enfin par-dessus la tête. Étouffant et pantelant [1], un dernier effort le soulève et le porte au pied du coteau.

Tout couvert d'une vase noire qui découle de ses membres, il cueille le fruit tant convoité, il s'en gorge. Après quoi, mal à l'aise, honteux de lui-même, il se dépouille de ses vêtements, et cherche de tous côtés une eau limpide pour s'y nettoyer. Mais il a beau faire, l'odeur reste; la vapeur du marais a pénétré sa chair et ses os, elle s'en exhale incessamment et forme autour de lui une atmosphère fétide. S'approche-t-il, on s'éloigne. Les hommes le fuient. Il s'est fait reptile, qu'il aille vivre parmi les reptiles.

LAMENNAIS.

17. — Le faux point d'honneur.

Il est dimanche 26 avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient

1. *Pantelant.* « Haletant, » ayant peine à respirer, qui palpite violemment.

de me faire, à votre intention, de ce qui s'est passé à Chantilly[1] touchant Vatel[2]. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé; voici l'affaire en détail. Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'était point attendu. Cela saisit[3] Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville[4] : « La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va bien; rien n'était si beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit M. le Prince; ne vous fâchez point; tout va bien. » Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage : il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande : « Est-ce là tout? — Oui Monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'aurait point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés : on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le Duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne[5]. M. le Prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa

1. Résidence du prince de Condé.

2. Maître d'hôtel, c'est-à-dire chargé du service de la table du prince.

3. *Saisissement.* Expression métaphorique : émotion vive qui paralyse les facultés et domine l'âme tout entière.

4. Officier du prince de Condé.

5. Galliciisme expressif, mais réflexion qui donne un motif moins touchant aux pleurs de M. le Duc.

manière ; on le loua fort, on loua et on blâma son courage [1]. Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, par ce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne point se charger de tout ; il jura qu'il ne souffrirait plus que M. le Prince en usât ainsi ; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel ; elle fut réparée. On dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse ; tout cela était parfumé de jonquilles, tout était enchanté.

Mme DE SÉVIGNÉ.

18. — Les fausses vocations.

Une erreur commune et dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, et de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art l'esprit imitatif commun à l'homme et au singe, et qui porte machinalement l'un et l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans, et surtout d'artistes [2], qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent et dans lequel on les a poussés dès leur bas âge, soit déterminés par d'autres convenances, soit trompés par un zèle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art s'ils l'avaient vu pratiquer aussitôt. Tel entend un tambour et se croit général ; tel voit bâtir et veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire, quand il le croit estimé.

J'ai connu un laquais qui, voyant peindre et dessiner son maître, se mit dans la tête d'être peintre et dessinateur. Dès l'instant

1. L'amour de la profession, le désir d'en bien remplir tous les devoirs est sans doute un sentiment élevé et digne d'éloges. Mais lorsque ce désir va jusqu'à faire oublier les devoirs et la dignité de l'homme et du chrétien, c'est une faiblesse et une folie, et il est malheureux que le mot honneur soit employé pour désigner ce point d'honneur ou cette vanité.

2. *Artisan, artiste.* De la racine *art*. Ces deux mots expriment donc celui qui exerce un art, une profession, un métier. Mais l'usage a fait attribuer le premier aux professions purement manuelles, et réserver le second à certaines professions où le travail de l'intelligence est censé accompagner le travail de la main, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique. A proprement parler l'intelligence trouve son emploi dans tous les métiers, et il peut arriver qu'un maçon, un cordonnier, un menuisier, apportent plus d'intelligence et de goût dans leur travail qu'un peintre, qu'un sculpteur, dans le leur. Il s'ensuit qu'un artisan peut être artiste, et un artiste rester artisan. Il s'ensuit encore qu'un bon artisan a plus de mérite et est plus considéré qu'un médiocre artiste. Il faut aussi remarquer que la vanité a tellement fait usurper ce nom d'artiste qu'elle a fini par lui donner une teinte de ridicule.

qu'il eut formé cette résolution, il prit le crayon, qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de sa vie. Sans leçons et sans règles, il se mit à dessiner tout ce qui lui tombait sous la main. Il passa trois ans entiers collé sur ses barbouillages, sans que jamais rien pût l'en arracher que son service, et sans jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissaient faire. Je l'ai vu durant six mois d'un été très-ardent, dans une petite antichambre au midi, où l'on suffoquait au passage, assis, ou plutôt cloué tout le jour sur sa chaise devant un globe, dessiner ce globe, le redessiner, commencer et recommencer sans cesse avec une invincible obstination, jusqu'à ce qu'il en eût rendu la ronde-bosse assez bien pour être content de son travail. Enfin, favorisé de son maître et guidé par un artiste, il est parvenu au point de quitter la livrée et de vivre de son pinceau. Jusqu'à certain terme la persévérance supplée au talent; il a atteint ce terme et ne le passera jamais. La constance et l'émulation de cet honnête garçon sont louables. Il se fera toujours estimer par son assiduité, par sa fidélité, par ses mœurs; mais il ne peindra jamais que des dessus de porte. Qui est-ce qui n'eût pas été trompé par son zèle et ne l'eût pas pris pour un vrai talent? Il y a bien de la différence entre se plaire à un travail, et y être propre. Il faut des observations plus fines qu'on ne pense pour s'assurer du vrai génie et du vrai goût d'un enfant qui montre bien plus ses désirs que ses dispositions, et qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres[1].

J.-J. ROUSSEAU.

19. — Le bourgeois entêté de noblesse.

CLÉONTE, Mme JOURDAIN, M. JOURDAIN, NICOLE.

CLÉONTE à M. Jourdain. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre

1. Il y a malheureusement bien d'autres exemples de cette fatale illusion qui fait prendre les désirs ou les prétentions pour une vocation véritable. Ici du moins l'opiniâtreté et la persévérance dans le travail conduisent le laquais jusqu'à faire un peintre médiocre malgré ses dispositions ingrates, et prêtent une excuse à l'erreur de son jugement. Mais quelle excuse reste-t-il à ceux qui, poussés et retenus dans cette illusion par les suggestions seules de la vanité et de la paresse, se persuadent que le talent n'a pas besoin de travail, et donnent le méprisable exemple de l'inconduite et de l'oisiveté unies à l'incapacité, à l'ignorance et à l'orgueil?

détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN. Avant de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme?

CLÉONTE. Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup; on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre [1]; et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où [2] d'autres, en ma place, croiraient pouvoir prétendre; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN. Touchez là, Monsieur; ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE. Comment?

M. JOURDAIN. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Mme JOURDAIN. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis [3]?

M. JOURDAIN. Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Mme JOURDAIN. Descendons-nous [4] tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. JOURDAIN [4]. Voilà pas le coup de langue?

Mme JOURDAIN. Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien?

M. JOURDAIN. Peste soit de la femme! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai

1. Remarquer ce gallicisme, pour « On ne fait aucun scrupule de prendre ce nom. »

2. On dirait mieux aujourd'hui *auquel*. L'adverbe était plus usité du temps de Molière. Voyez encore plus bas : « C'est une chose *où* je ne consentirai point. »

3. Expression populaire, par allusion à la côte d'Adam, dont Ève fut formée.

4. Gallicismes. Remarquer l'ellipse sur laquelle ils sont basés. Descendons-nous tous deux *d'autre souche* que de, etc. *Ne* voilà-*t-il* pas le coup, etc.

à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mme JOURDAIN. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne[1] et le plus sot dadais[1] que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN à Nicole. Taisez-vous, impertinente; vous vous fourrez[2] toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

Mme JOURDAIN. Marquise?

M. JOURDAIN. Oui, marquise.

Mme JOURDAIN. Hélas! Dieu m'en garde!

M. JOURDAIN. C'est une chose que j'ai résolue.

Mme JOURDAIN. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage[3] de grande dame, et qu'elle manquât par mégarde[4] à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? C'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame[5] avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils paient maintenant peut-être bien cher en l'autre monde; et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens. » Je ne veux point de tous ces caquets; et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

M. JOURDAIN. Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de

1. Expressions populaires énergiques et faisant image. *Malitorne,* mal tourné; *dadais,* long et niais.

2. *Se fourrer.* « S'insinuer, se faufiler. » Galliciste. Remarquer dans la famille le mot *échauffourée,* « où l'on entre avec chaleur, témérairement, entreprise irréfléchie. »

3. Voyez la note sur les mots appartenant à cette famille, page 44.

4. *Mégarde. Mal* garde; « garde, observation insuffisante, défaut d'attention. »

5. Rapprocher ce galliciste du précédent, *scrupule à prendre* (page 182), et remarquer l'élasticité de la préposition *à* à prendre différents sens et à se prêter aux tours les plus éloignés.

vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise, en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

MOLIÈRE.

20. — La manie des petites commodités.

Hermippe est esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités ; il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance ; il les cherche en toute chose ; il quitte une moindre pour une plus grande ; il ne néglige aucune de celles qui sont praticables ; il s'en fait une étude, et il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner et le souper, à peine en admet-il les termes : il mange quand il a faim, et les mets seulement où son appétit le porte. Il voit faire[1] son lit ; quelle main assez adroite ou assez heureuse pourrait le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi ; il aime la chambre, où il n'est ni oisif ni laborieux, où il n'agit point, où il tracasse[2], et dans l'équipage d'un homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un serrurier et d'un menuisier, selon ses besoins : pour lui, s'il faut limer, il a une lime, une scie s'il faut scier, et des tenailles s'il faut arracher. Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, et meilleurs et plus commodes à son gré que ceux mêmes dont les ouvriers se servent : il en a de nouveaux et d'inconnus, qui n'ont point de nom, production de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort inutile : il faisait dix pas pour aller de son lit à la garde-robe, il n'en fait plus que neuf, par la manière dont il a su tourner sa chambre ; combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre ou l'on tire à soi, et une porte s'ouvre : quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il sait s'épargner ; et comment ? c'est un mystère qu'il ne révèle point : il est à la vérité un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre ; il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celui d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte.

LA BRUYÈRE.

1. *Il voit faire.* « Il surveille la manière dont on fait. »
2. *Tracasser.* Au sens neutre : « Aller et venir, s'agiter, se tourmenter pour peu de chose. »

21. — Un Persan à Paris.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; si j'étais au spectacle, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient jamais sortis de leur chambre qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplier dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique, car j'entrais tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah! ah! monsieur est persan! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être persan? »

MONTESQUIEU.

22. — Un repas de mauvais goût au dix-septième siècle.

Dans une chambre haute,
En dépit des volets, le soleil irrité
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord pour toute connaissance
Deux nobles campagnards, grands liseurs de romans,

Qui m'ont dit tout *Cyrus*[1] dans leurs longs compliments.
J'enrageais. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon.
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée;
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.
On s'assied; mais d'abord notre troupe serrée
Tenait à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche et mangeait de côté.
Jugez, en cet état, si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien[2] ni le vin ni la chère,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin[3].
Notre hôte cependant, s'adressant à la troupe :
« Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?
Ma foi! vive Mignot[4] et tout ce qu'il apprête!
Les cheveux cependant me dressaient sur la tête;
Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande[5]; et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord[6]
D'un auvernat[7] fumeux, qui, mêlé de lignage[7],

1. *Cyrus*. Titre d'un roman en 10 volumes de Mlle de Scudéry, auteur fort à la mode à cette époque (1665), et qui ne méritait pas son succès.

2. Ellipse. « Moi qui ne compte pour rien. »

3. Mauvais prédicateurs du temps, et plus mauvais écrivains. Cotin répondit à Boileau par une violente satire.

4. *Mignot*. Pâtissier-traiteur, qui se vengea de ce trait en enveloppant ses biscuits de la satire de Cotin contre Boileau. Cette vengeance ingénieuse donna la vogue à ses biscuits.

5. Remarquer la coupe heureuse du vers, qui rompt à propos la monotonie de l'hémistiche, et, dans le vers qui suit, l'exemple d'un enjambement non moins autorisé par le goût.

6. *Rouge-bord*. « Verre plein de vin jusqu'au bord. »

7. Vins médiocres du terroir d'Orléans. L'*auvernat* tire son nom d'un plant venu d'Auvergne.

Se vendait chez Crenet[1] pour vin de l'Ermitage[2],
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
N'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire[3] affreux.
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse;
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'espérais adoucir la force du poison.
Mais, qui l'aurait pensé? Pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!
Au mois de juin! Pour moi, j'étais si transporté
Que, donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
J'allais sortir enfin, quand le rôt a paru.
Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance, élevés dans Paris,
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées;
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient, pour renfort, leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance,
Tandis que mon faquin[4], qui se voyait priser,
Avec un ris moqueur les priait d'excuser,
Surtout certain hableur[5], à la gueule affamée,
Qui vint à ce festin conduit par la fumée,

1. Crenet tenait un cabaret alors fameux à l'enseigne de la *Pomme-de-Pin*.
2. Nom d'un coteau du département de la Drôme, renommé par la qualité de son vin.
3. *Déboire*. « Mauvais goût qui reste après qu'on a bu. »
4. *Faquin*. Signifie ici « Homme prétentieux et de mauvais goût. » Ce mot a beaucoup vieilli.
5. *Hableur*. « Beau parleur, » qui trompe et qui ment dans ses paroles. *Gueule*. Cette expression, ainsi appliquée, semblerait aujourd'hui forcée et brutale.

Et qui s'est dit profès[1] dans l'ordre des coteaux[2],
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riais de le voir avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers[3],
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers[4]
Et pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage;
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point :
« Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade? On en a mis partout[5].
Ah! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons sont dodus : mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi! tout est passable, il le faut confesser;
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine :
Pour moi j'aime surtout que le poivre y domine.
J'en suis fourni, Dieu sait! et j'ai tout Pelletier[6]
Roulé dans mon office en cornets de papier. »
A tous ces beaux discours, j'étais comme une pierre,
Ou comme la statue est au festin de Pierre[7];
Et sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.
Cependant mon hableur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
Qui, tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,

1. *Profès*. Celui qui s'est engagé dans un ordre religieux.

2. Nom plaisant donné à une société de gourmets qui ne buvaient que des vins de certains coteaux renommés.

3. *Clapiers*. Lapins élevés dans des *clapiers*, espèces de cages ou de loges dans les cours. — *Garenne*. Retraite des lapins en plein champ. Famille de *garer, gare*, etc.

4. *Cauchois*. Pigeons élevés dans le pays de Caux. — *Ramiers*. Pigeons sauvages qui perchent sur les rameaux des arbres.

5. Vers plaisant devenu proverbial, tant il peint bien les extrémités où pousse l'exagération.

6. *Pelletier*. Mauvais poëte de l'époque.

7. Allusion à une pièce de Molière, qui venait d'être représentée, *Don Juan ou le Festin de Pierre*.

On a porté partout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés;
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique[1],
Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute était rare et charmante!
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante;
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point[2], un jambon d'assez maigre apparence
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés.[3]
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers[4], et portaient deux assiettes,
L'une de champignons avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.
Un spectacle si beau, surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée;
Et la troupe, à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou[5] s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police, et réformé l'État;
Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre[6]...

BOILEAU.

23. — Une leçon de grammaire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Que voulez-vous que je vous apprenne?

1. *Bachique.* « Qui a rapport au vin. » Adjectif dérivé de Bacchus. Remarquer l'harmonie imitative du vers, et le contraste dont il est formé.

2. *Sur ce point.* « Sur ces entrefaites, en ce moment. » Cette conjonction a vieilli.

3. Le recteur était le chef de l'Université, qui comprenait quatre *facultés* ou quatre divisions des études, les arts, la médecine, le droit et la théologie.

4. *Massiers.* Suivants ainsi nommés à cause de la petite *masse,* surmontant un bâton, qu'ils tiennent à la main. Famille : masse, amas, amasser, ramasser, etc.

5. Bonne alliance de mots, et qui peint bien le ton de cette conversation avinée et politique.

6. Puissances avec lesquelles Louis XIV était alors en guerre.

M. JOURDAIN. Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Très-volontiers.

M. JOURDAIN. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus, j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN. J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix A se forme en ouvrant la bouche : A.

M. JOURDAIN. A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

M. JOURDAIN. A, E ; A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

M. JOURDAIN. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. JOURDAIN. O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant ainsi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

M. JOURDAIN. U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquez de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN. U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

M. JOURDAIN. DA, DA. Oui! Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

M. JOURDAIN. FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

M. JOURDAIN. R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités [1].

MOLIÈRE.

24. — Une leçon de cosmographie.

On a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du soleil; car enfin on ne change point de place, et on se trouve toujours le matin où l'on s'était couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que comme la terre tout entière marche... — Assurément, c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un bateau qui allât sur la rivière; vous vous retrouveriez à votre réveil dans la même place et dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau. — Oui, mais voici une différence; je trouverais à mon réveil le rivage changé, et cela me ferait bien voir que mon bateau aurait changé de place. Mais

1. *Curiosités*. Le maître de philosophie qualifie plus juste qu'il ne se l'imagine les instructions qu'il vient de donner, et qui ont excité l'admiration si comique de M. Jourdain. Mais bien que Molière se moque ici fort agréablement de cette prétention d'apprendre à faire scientifiquement ce que tout le monde fait naturellement et sans étude, il ne faudrait pas en conclure que l'étude du rôle et de la classification des lettres ne soit fort utile en grammaire, et n'ait puissamment contribué à mieux faire connaître les éléments et les lois du langage.

il n'en va pas de même pour la terre; j'y retrouve toutes choses comme je les avais laissées. — Non pas, non pas, le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au delà de tous les cercles des planètes[1] sont les étoiles fixes[2]; voilà notre rivage. Je suis sur la terre, et la terre décrit un grand cercle autour du soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite au delà du soleil, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes; mais je vois aisément pendant la nuit à quelles étoiles il a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la terre ne changeait point de place sur le cercle où elle est, je verrais toujours le soleil répondre aux mêmes étoiles fixes; mais dès qu'elle change de place, il faut que je le voie répondre à d'autres. C'est là le rivage qui change tous les jours; et comme la terre fait son cercle en un an autour du soleil, je vois le soleil en l'espace d'une année répondre successivement à diverses étoiles fixes qui composent un cercle. Ce cercle s'appelle le zodiaque. — J'entends bien comment nous nous imaginons que le soleil décrit le cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'achève qu'en un an; et celui que le soleil fait tous les jours sur notre tête, comment se fait-il? — Avez-vous remarqué qu'une boule qui roulerait sur cette allée aurait deux mouvements? elle irait vers le bout de l'allée, et en même temps elle tournerait plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendrait en bas, et que celle d'en bas monterait en haut. La terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le cercle qu'elle décrit en un an autour du soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi, en vingt-quatre heures, chaque partie de la terre perd le soleil et le recouvre, et, à mesure qu'en tournant on va vers le côté où est le soleil, il semble qu'il s'élève, et quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. — On n'a guère ménagé la terre, et pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. — Mais aimeriez-vous mieux que le soleil, et tous les autres astres, qui sont de très-grands corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la terre un tour immense, que les étoiles fixes qui seraient dans le plus grand cercle parcourussent en un jour plus de vingt-sept

1. *Planètes.* Astres qui font partie du système solaire, et tournent comme la terre autour du soleil.

2. *Étoiles fixes.* Étoiles qui ne changent pas de place, et sont probablement chacune le centre d'un système planétaire.

mille six cent soixante fois deux cents millions de lieues? Car il faut que tout cela arrive, si la terre ne tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyez bien que neuf mille lieues, en comparaison de l'horrible[1] nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle.

FONTENELLE.

25. — La manie de juger.

PETIT-JEAN traînant un gros sac de procès.

Ma foi! sur l'avenir bien fou qui se fiera :
Tel qui rit vendredi dimanche pleurera.
Un juge, l'an passé, me prit à son service;
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse[2].
Tous ces Normands[3] voulaient se divertir de nous :
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros monsieurs[4] me parlaient chapeau bas.
Monsieur de Petit-Jean, ah! gros comme le bras :
Mais, sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foi! j'étais un franc portier de comédie :
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait pas chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse[5], et ma porte était close.
Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendais quelque chose :
Nous comptions quelquefois. On me donnait le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin ;

1. Sens très-détourné de l'acception ordinaire, et pourtant d'un effet très-juste ici. Tout ce que l'esprit ne peut pas comprendre, partout où il ne voit ni horizon ni limite, lui fait éprouver un sentiment de surprise, qui tient jusqu'à un certain point à la crainte, au frémissement, à l'horreur.

2. *Suisse.* « Portier, concierge. » Il était de bon ton dans les grandes maisons de prendre un Suisse pour portier. Par métonymie on a ensuite donné ce nom aux portiers.

3. La scène de la comédie des *Plaideurs* se passe en Normandie.

4. *Monsieurs.* La grammaire demanderait *messieurs*.

5. *Point d'argent, point de suisse.* Remarquer dans ce monologue, d'un ton si naturel et si piquant, cette foule d'expressions restées ou devenues proverbiales, de gallicismes populaires, dont la vivacité, la naïveté, l'énergie, donnent la vie et la couleur au récit : *Apprendre à hurler avec les loups, j'étais un bon apôtre, faire claquer son fouet, gros comme le bras, graisser la patte, le marteau, vaille que vaille, avoir le cœur au métier, qui veut voyager loin ménage sa monture, faire feu qui dure,* etc.

Mais je n'y perdais rien. Enfin, vaille que vaille,
J'aurais sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage : il avait le cœur trop au métier;
Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier [1];
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulû croire,
Il s'y serait couché sans manger et sans boire.
Je lui disais parfois : « Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin :
Qui veut voyager loin ménage sa monture;
Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure. »
Il n'en a tenu compte; il a si bien veillé
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé [2].
Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmote toujours certaines patenôtres [3]
Où je ne comprends rien. Il veut, bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré [4].
Il fit couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire;
Il disait qu'un plaideur, dont l'affaire allait mal,
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder jour et nuit, et de près :
Autrement, serviteur, et mon homme est aux plaids [5].
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est allègre [6]!
Pour moi, je ne dors plus : aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bâiller.
Mais veille qui voudra, voici mon oreiller.
Ma foi! pour cette nuit, il faut que je m'en donne;
Pour dormir dans la rue on n'offense personne.
Dormons. (Il se couche par terre.)

1. Remarquer la coupe du vers dont le mouvement se moule si juste à celui de la pensée, et fait image. Infraction heureuse aux règles absolues de la versification.

2. *Timbre est brouillé.* Expressions métaphoriques d'une grande justesse. Le timbre d'une horloge qui sonne les heures, en obéissant au mouvement intérieur qui les règle, est justement comparé à la raison qui doit dicter et régler les paroles et les actions de l'homme. Par une métaphore plus triviale, mais fondée sur la même comparaison, on dit d'un homme qui déraisonne qu'il *bat la breloque.*

3. *Patenôtres.* Dérivés de la formule de la prière *Pater Noster.* Petit-Jean fait allusion aux termes de droit que murmure Perrin Dandin, et dont le morceau suivant fournira un riche échantillon.

4. Allusion à la robe et au bonnet carré que portaient les juges.

5. *Serviteur.* Ellipse, « il vous dit serviteur, adieu, il se sauve. » — *Aux plaids,* aux plaidoiries, à l'audience.

6. *Allègre.* « Prompt, vif. »

L'INTIMÉ.

Hé! Petit-Jean! Petit-Jean!

PETIT-JEAN.

L'Intimé!

(A part). Il a déjà bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ.

Que diable! si matin que fais-tu dans la rue?

PETIT-JEAN.

Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue;
Garder toujours un homme, et l'entendre crier?
Quelle gueule! Pour moi, je crois qu'il est sorcier.

L'INTIMÉ.

Bon!

PETIT-JEAN.

Je lui disais donc, en me grattant la tête,
Que je voulais dormir. « Présente ta requête
Comme tu veux dormir, » m'a-t-il dit gravement.
Je dors en te contant la chose seulement.
Bonsoir.

L'INTIMÉ.

Comment! bonsoir? Que le diable m'emporte
Si... Mais j'entends du bruit au-dessus de la porte.

DANDIN, à la fenêtre.

Petit-Jean! L'Intimé!

L'INTIMÉ à Petit-Jean.

Paix!

DANDIN.

Je suis seul ici.
Voilà mes guichetiers en défaut, Dieu merci!
Si je leur donne temps, ils pourront comparaître [1].
Ça, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
Hors de cour.

L'INTIMÉ.

Comme il saute!

PETIT-JEAN.

Oh! Monsieur. Je vous tiens [2].

DANDIN.

Au voleur! au voleur!

1. Termes de droit, comme plus haut *requête*. *Comparaître*, se présenter. — *Elargir*, mettre au large, tirer de prison, délivrer.

2. *Tien*. Licence poétique, pour *tiens*.

PETIT-JEAN.

Oh! nous vous tenons bien.

L'INTIMÉ.

Vous avez beau crier.

DANDIN.

Main-forte! l'on me tue!

LÉANDRE.

Vite un flambeau! j'entends mon père dans la rue.
Mon père, si matin qui vous fait déloger?
Où courez-vous la nuit?

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Et qui juger? tout dort.

PETIT-JEAN.

Ma foi! je ne dors guères.

LÉANDRE.

Que de sacs! il en a jusques aux jarretières[1].

DANDIN.

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison.
De sacs et de procès j'ai fait provision.

LÉANDRE.

Et qui vous nourrira?

DANDIN.

Le buvetier, je pense.

LÉANDRE.

Mais où dormirez-vous, mon père?

DANDIN.

A l'audience.

LÉANDRE.

Non, mon père; il vaut mieux que vous ne sortiez pas!
Dormez chez vous; chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la raison enfin vous persuade;
Et pour votre santé...

DANDIN.

Je veux être malade.

LÉANDRE.

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos;
Vous n'avez bientôt plus que la peau sur les os.

1. Les avocats et les juges renfermaient les papiers ou les *pièces* des procès dans de petits sacs.

DANDIN.

Du repos? Ah! sur toi tu veux régler ton père?
Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère?
Ma robe te fait honte. Un fils de juge! Ah fi!
Tu fais le gentilhomme : hé! Dandin, mon ami,
Regarde dans ma chambre et dans ma garde-robe
Les portraits des Dandins : tous ont porté la robe;
Et c'est le bon parti. Compare, prix pour prix,
Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis;
Attends que nous soyons à la fin de décembre.
Qu'est-ce qu'un gentilhomme? Un pilier d'antichambre[1].
Combien en as-tu vu, je dis des plus huppés,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche,
Enfin, pour se chauffer, venir tourner ma broche?
Voilà comme on les traite. Eh! mon pauvre garçon,
De ta défunte mère est-ce là la leçon?
La pauvre Babonnette! Hélas! lorsque j'y pense,
Elle ne manquait pas une seule audience.
Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta,
Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta :
Elle eût du buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va,
Tu ne seras qu'un sot.

LÉANDRE.

Vous vous morfondez là,
Mon père. Petit-Jean, ramenez votre maître,
Couchez-le dans son lit; fermez porte, fenêtre;
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

PETIT-JEAN.

Faites donc mettre au moins des garde-fous là-haut.

DANDIN.

Quoi! l'on me mènera coucher sans autre forme?
Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme.

LÉANDRE.

Hé! par provision[2], mon père, couchez-vous.

DANDIN.

J'irai; mais je m'en vais vous faire enrager tous :

1. Qui se tient continuellement dans l'antichambre des juges, en attendant d'être admis auprès d'eux dans leur cabinet.
2. Terme de droit. Ce que l'on accorde d'avance en attendant l'arrêt définitif.

Je ne dormirai point.

LÉANDRE.

Hé bien, à la bonne heure.
Qu'on ne le quitte pas. Toi, Petit-Jean, demeure!

RACINE.

26. — La manie de plaider.

CHICANEAU

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà[1],
Au travers d'un mien pré[1] certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au juge du village.
Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé;
A deux bottes de foin le dégât estimé[2].
Enfin, au bout d'un an, sentence par laquelle[2]
Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt[3],
Remarquez bien ceci, Madame, s'il vous plaît,
Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,
Obtient pour quelque argent un arrêt sur requête,
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on?
Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.
Autre incident : tandis qu'au procès on travaille,
Ma partie[4] en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
Du foin que peut manger une poule en un jour[5];
Le tout joint au procès. Enfin, et toute chose
Demeurant en état, on appointe[6] la cause,
Le cinquième ou sixième avril cinquante-six.
J'écris sur nouveaux frais, je produis, je fournis

1. *En çà, un mien pré.* Expressions et tours empruntés au vieux langage, pleins de précision et de force.

2. *Le dégât estimé* (est). *Sentence par laquelle* (une sentence est rendue). Remarquer ces ellipses d'un effet rapide, et dont on retrouve des exemples plus bas dans *autre incident, ordonné qu'il sera fait rapport*, etc.

3. *Poursuit un arrêt.* Métaphore d'une grande énergie, en ce qu'elle peint par une image les peines, les efforts, les démarches qu'il faut au plaideur pour arriver à obtenir un arrêt.

4. Ma *partie.* Terme de jurisprudence pour désigner les deux adversaires qui figurent dans un procès, qui prennent *part* au procès. *Sentence, arrêt, requête, enquête, compulsoires, transports, interlocutoires, appointements*, etc. Termes de droit indiquant les diverses phases et incidents d'un procès.

5. Vers d'un comique si plaisant qu'il est devenu proverbial, pour exprimer une difficulté, une plainte sur une chose de mince valeur.

6. *Appointe.* On fixe le jugement de la cause. De *pointer*, noter par un point.

De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
Six vingts productions, vingt arrêts de défenses;
Arrêt enfin[1]. Je perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs!
Est-ce là faire droit? est-ce là comme on juge?
Après quinze ou vingt ans! Il me reste un refuge;
La requête civile est ouverte pour moi;
Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je vois,
Vous plaidez?

LA COMTESSE.

Plût à Dieu!

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE.

Je...

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres.

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procès allaient être finis;
Il ne m'en restait plus que quatre ou cinq petits :
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père,
Et contre mes enfants. Ah! Monsieur, la misère!
Je ne sais quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait; mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU.

De plaider!

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANEAU.

Certes, le trait est noir,
J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au désespoir.

1. Remarquer la coupe de ce vers, où la longue énumération des démarches et actes qui précèdent vient tomber sur cette courte phrase, *arrêt enfin*, rendue comique par la fin du vers : je perds ma cause avec dépens.

CHICANEAU.

Comment! lier les mains aux gens de votre sorte!
Mais cette pension, Madame, est-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrais, Monsieur, que trop honnêtement[1].
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANEAU.

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme,
Et nous ne dirons mot! Mais s'il vous plaît, Madame,
Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas,
Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU.

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous? vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé! quelque soixante ans.

CHICANEAU.

Comment! c'est le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne sont pas au bout,
J'y vendrai ma chemise; et je veux rien ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je vous crois comme mon propre père.

CHICANEAU.

J'irais trouver mon juge...

LA COMTESSE.

Oh! oui, Monsieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jeter à ses pieds.

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetterai;
Je l'ai bien résolu.

1. *Honnêtement.* « D'une manière convenable. » Le mot *honnête*, au XVIIe siècle, a un sens particulier. Ainsi *les honnêtes gens* signifie les gens bien élevés, distingués, de bonne compagnie.

PETIT-JEAN, arrivant.

Voyez le beau sabbat[1] qu'ils font à notre porte!
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

CHICANEAU.

Monsieur, soyez témoin...

LA COMTESSE.

Que Monsieur est un sot.

CHICANEAU.

Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT-JEAN à la comtesse.

Ah! vous ne deviez pas lâcher cette parole.

LA COMTESSE.

Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle!

PETIT-JEAN.

Folle! (à Chicaneau.) Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

CHICANEAU.

On la conseille.

PETIT-JEAN.

Oh!

LA COMTESSE.

Oui, de me faire lier.

PETIT-JEAN.

Oh! Monsieur.

CHICANEAU.

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?

PETIT-JEAN.

Oh! Madame!

LA COMTESSE.

Qui? moi! souffrir qu'on me querelle[2]?

CHICANEAU.

Une crieuse...

PETIT-JEAN.

Hé paix!

LA COMTESSE.

Un chicaneur!

PETIT-JEAN.

Holà!

1. *Le beau sabbat.* Expression familière, pour le *beau tapage*, le *beau bruit*. Sabbat désignait dans les superstitions populaires les réunions bruyantes des démons et des sorciers.

2. Expression un peu vague. « Me laisser chercher querelle, me laisser injurier. »

CHICANEAU.

Qui n'ose plus plaider!

LA COMTESSE.

Que t'importe cela?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable,
Brouillon, voleur!

CHICANEAU.

Et bon, et bon, de par le diable:
Un sergent! un sergent!

LA COMTESSE.

Un huissier! un huissier!

PETIT JEAN seul.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier[1].

RACINE.

27. — **La manie des collections.**

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et pour ce que les autres n'ont point.

Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode; ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cède à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement[2] pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare et pourtant à la mode.

Le fleuriste[3] a un jardin dans un faubourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine[4] au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire*. Il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie; il la quitte pour l'*Orientale;* de là il va à la *Veuve;* il passe au *Drap d'or,* de celle-ci à l'*Agate*, d'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées; elle a un beau vase ou un beau calice: il la con-

1. Allusion à la querelle survenue à propos du mot lier employé par Chicaneau: les *lier* comme on lie les fous.

2. *Généralement.* « Pour toutes, sans exception. »

3. *Fleuriste.* Au sens propre, « celui qui aime les fleurs, qui prend plaisir à les cultiver. »

4. Remarquer combien ici la métaphore est heureuse.

temple, il l'admire : Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée; il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange; il est curieux[1] de fruits : vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues et de melons; dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêchers ont donné avec abondance; c'est pour lui un idiome inconnu; il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers : il n'a de l'amour que pour une certaine espèce; toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer[2]. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre. « Quelle chair! dit-il; goûtez-vous[3] cela? cela est divin! voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs! » Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer, homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! Que je voie sa taille et son visage, pendant qu'il vit! que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui, seul entre les mortels, possède une telle prune!

Vous voulez, ajoute Démocède, voir mes estampes? et bientôt il les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser un jour de fête le Petit-Pont ou la rue Neuve. Il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changerait pas pour tout ce qu'il y a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout Callot[4],

1. *Curieux de fruits.* « Il n'aime, ne recherche que les fruits. »

2. *Le fait se moquer.* Il n'est plus d'usage de mettre le verbe *faire* devant un verbe pronominal.

3. *Goûtez-vous cela.* « Trouvez-vous cela de votre goût. »

4. *Callot.* Dessinateur et graveur célèbre de la première moitié du XVIIe siècle, dont les œuvres sont encore très-recherchées.

hormis une seule[1], qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages; au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Callot; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir : cela est bien rude!

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent, par inquiétude ou par curiosité, dans de longs voyages; qui ne font ni mémoires, ni relations; qui ne portent point de tablettes; qui vont pour voir, et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu; qui désirent seulement connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine, ni la Loire; qui sortent de leur patrie pour y retourner; qui aiment à être absents; qui veulent un jour être revenus de loin: et ce satirique parle juste et se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir. Je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition; me nommer les meilleurs l'un après l'autre; dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on croit voir de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque.

Diphile commence par un oiseau, et finit par mille. Sa maison n'en est pas infectée, mais empestée; la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière. Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme; les vents d'automne et les eaux, dans leurs plus grandes crues, ne font pas un bruit si perçant et si aigu; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement; c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures. Il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère[2] que de siffler des serins au flageolet, et

1. *Hormis une seule.* Syllepse à remarquer.
2. *Ministère.* On dirait aujourd'hui *emploi.*

de faire couver des *canaris*[1]. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre; car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil; lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche; il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes; c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons; il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite! il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre : aussi a-t-il fait une perte irréparable. Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer[2] : c'est une chenille, et quelle chenille!

LA BRUYÈRE.

28. — La ruse aux prises avec l'avarice.

Me PATELIN, avocat besoigneux,
M. GUILLAUME, marchand de drap, défiant et avare.

PATELIN, *à part*. Bon! le voilà seul, approchons.

GUILLAUME, *à part, feuilletant son livre*. Compte du troupeau, etc.; six cents bêtes, etc.

PATELIN, *à part, lorgnant le drap*. Voilà une pièce de drap qui ferait bien mon affaire. Serviteur, Monsieur.

GUILLAUME, *sans le regarder*. Est-ce le sergent que j'ai envoyé quérir? Qu'il attende.

PATELIN. Non, Monsieur, je suis...

GUILLAUME, *le regardant*. Une robe! le procureur donc?... Serviteur.

PATELIN. Non, Monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

GUILLAUME. Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur.

PATELIN. Mon nom, Monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu; je suis Patelin l'avocat.

GUILLAUME. Je ne vous connais point, Monsieur.

PATELIN, *à part*. Il faut se faire connaître... (*Haut.*) J'ai trouvé,

1. *Canaris*. Serins des îles Canaries, sur la côte occidentale d'Afrique.
2. Pléonasme à remarquer.

Monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et...

GUILLAUME. Ce ne sont pas mes affaires; je ne dois rien.

PATELIN. Non, Monsieur, c'est au contraire feu mon père qui devait au vôtre trois cents écus; et, comme je suis un homme d'honneur, je viens vous payer...

GUILLAUME. Me payer? Attendez, Monsieur, s'il vous plaît, je me remets un peu votre nom. Oui, je connais depuis longtemps votre famille. Vous demeuriez au village ici près; nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse [1], je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. (Lui offrant sa chaise.) Asseyez-vous là, je vous prie; asseyez-vous là.

PATELIN. Monsieur...

GUILLAUME. Monsieur...

PATELIN s'asseyant. Si tous ceux qui me doivent étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serais beaucoup plus riche que je ne suis, mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

GUILLAUME. C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

PATELIN. Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes; et je viens savoir quand vous serez de commodité [2] de recevoir vos trois cents écus.

GUILLAUME. Tout à l'heure.

PATELIN. J'ai chez moi votre argent tout prêt et bien compté; mais il faut vous donner le temps de dresser une quittance pardevant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regardent ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

GUILLAUME. Cela est juste. Hé bien! demain matin, à cinq heures.

PATELIN. A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume; je crains de vous détourner...

GUILLAUME. Point du tout, je n'ai que trop de loisir; on ne vend rien.

PATELIN. Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul que tous les négociants de ce lieu.

GUILLAUME. C'est que je travaille beaucoup.

PATELIN. C'est que vous êtes, ma foi! le plus habile homme

1. Phrase irrégulière et présentant grammaticalement un sens opposé à celui que l'auteur veut exprimer. Demander des excuses, c'est exiger des excuses, comme on dit demander, exiger une réparation.

2. Expression qui ne s'emploierait plus. On dirait « quand il vous sera commode. »

de tout ce pays... (Examinant la pièce de drap.) Voilà un assez beau drap.

GUILLAUME. Fort beau.

PATELIN. Vous faites votre commerce avec une intelligence...

GUILLAUME. Oh! Monsieur...

PATELIN. Avec une habileté merveilleuse...

GUILLAUME. Oh! oh! Monsieur.

PATELIN. Des manières nobles et franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

GUILLAUME. Oh! point, Monsieur.

PATELIN. Parbleu! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

GUILLAUME. Je le crois; c'est couleur de marron.

PATELIN. De marron? Que cela est beau! Je gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là?

GUILLAUME. Oui, oui, avec mon teinturier.

PATELIN. Je l'ai toujours dit: il y a plus d'esprit dans cette tête-là que dans toutes celles du village.

GUILLAUME. Ah! ah! ah!

PATELIN (tâtant le drap). Cette laine me paraît assez bien conditionnée.

GUILLAUME. C'est pure laine d'Angleterre.

PATELIN. Je l'ai cru... A propos d'Angleterre, il me semble, monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble[1].

GUILLAUME. Chez M. Nicodème.

PATELIN. Justement. Vous étiez beau comme l'Amour!

GUILLAUME. Je l'ai ouï dire à ma mère.

PATELIN. Et vous appreniez tout ce qu'on voulait.

GUILLAUME. A dix-huit ans, je savais lire et écrire.

PATELIN. Quel dommage que vous ne vous soyez appliqué aux grandes choses! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un État?

GUILLAUME. Comme un autre.

PATELIN. Tenez, j'avais justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit; je songe que demain matin, à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

GUILLAUME. Je vous le garderai.

PATELIN (à part). Le garderai, ce n'est pas là mon compte. (Haut.)

1. Cet *à-propos* singulier ajoute au comique de cette conversation interrompue, où Patelin, pour arriver à son but, entremêle sans cesse l'éloge des qualités du drap avec les flatteries au moyen desquelles il cherche à capter son interlocuteur.

Pour racheter une rente, j'avais mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulais pas toucher; mais je vois bien, monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

GUILLAUME. Ne laissez pas de racheter votre rente; vous aurez toujours de mon drap.

PATELIN. Je le sais bien; mais je n'aime point à prendre à crédit. Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard! Quel air de santé et de longue vie!

GUILLAUME. Je me porte bien.

PATELIN. Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec trois cents écus je porte aussi de quoi le payer?

GUILLAUME. Il vous en faudra... Vous voulez, sans doute, l'habit complet?

PATELIN. Oui, très-complet. Justaucorps, culotte et veste[1], doublés du même; et le tout bien long et bien large.

GUILLAUME. Pour tout cela il vous en faudra... oui... six aunes... Voulez-vous que je les coupe, en attendant?

PATELIN. En attendant... Non, monsieur, non; l'argent à la main, s'il vous plaît; l'argent à la main : c'est ma méthode.

GUILLAUME. Elle est fort bonne... (*à part.*) Voici un homme très-exact.

PATELIN. Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'Écu-de-France?

GUILLAUME. Le jour qu'on fit la fête du village?

PATELIN. Justement; nous raisonnâmes à la fin du repas sur les affaires du temps : que je vous ouïs dire de belles choses!

GUILLAUME. Vous vous en souvenez?

PATELIN. Si je m'en souviens! Vous prédîtes dès lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus[2].

GUILLAUME. Je vois les choses de loin.

PATELIN. Combien, monsieur Guillaume, me ferez-vous payer l'aune de ce drap?

GUILLAUME. (*Voyant la marque.*) Voyons : un autre en paierait, ma foi! six écus : mais, allons... je vous le baillerai[3] à cinq écus.

PATELIN (*à part.*) Le juif... (*Haut.*) Cela est trop honnête. Six fois cinq écus, ce sera justement...

1. *Justaucorps.* On appelait ainsi une forme d'habit prenant exactement la taille. La *veste*, vêtement plus large, se mettait par-dessus.

2. *Nostradamus.* Astrologue du XVIe siècle, qui avait su se faire une grande réputation. Il avait publié un almanach, longtemps célèbre, où se trouvaient des prédictions sur le temps et les saisons les plus favorables à l'agriculture : de là sont venues un grand nombre de superstitions populaires.

3. *Baillerai.* Verbe aujourd'hui peu employé, d'où est resté le mot *bail.*

GUILLAUME. Trente écus.

PATELIN. Oui, trente écus; le compte est bon... Parbleu! pour renouveler connaissance, il faut que nous mangions, demain à dîner, une oie dont un plaideur m'a fait présent.

GUILLAUME. Une oie! je les aime fort.

PATELIN. Tant mieux! touchez là; à demain à dîner; ma femme les apprête à miracle[1]. Par ma foi! il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin il soit fait à dîner?

GUILLAUME. Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

PATELIN. Ce serait grand dommage.

GUILLAUME. Faites mieux : vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt?

PATELIN. Sans cela je n'y songerais pas.

GUILLAUME. Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons; il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

PATELIN. (Il prend le drap.) Cela est heureux!

GUILLAUME. Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

PATELIN. Bon! Est-ce que je ne me fie pas à vous?

GUILLAUME. Donnez, donnez, je vais le faire porter; et vous m'enverrez par le retour...

PATELIN. Le retour?... Non, non, ne détournez pas[2] vos gens; je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi... Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

GUILLAUME. Laissez-moi vous donner un garçon qui me portera l'argent.

PATELIN. Hé! point. Je ne suis pas glorieux[3]; il est presque nuit, et, sous ma robe, on prendra ceci pour un sac de procès.

GUILLAUME. Mais, Monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me...

PATELIN. Eh! point de façon, vous dis-je... A cinq heures précises trois cent trente écus, et l'oie à dîner. Oh çà! il se fait tard; adieu, mon cher voisin, serviteur... eh! serviteur.

GUILLAUME. Serviteur, Monsieur, serviteur. (M. Patelin rentre chez lui.)

1. *A miracle.* On dirait aujourd'hui *à merveille.*

2. *Ne détournez pas.* Pris absolument; c'est-à-dire, ne détournez pas vos gens de ce qu'ils font, « ne les dérangez pas. »

3. *Glorieux.* « Vaniteux. » Ne s'emploie guère plus dans ce sens.

GUILLAUME (seul). Il s'en va, parbleu! avec mon drap; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne chez lui, il me paiera, il me paiera... Voilà, parbleu! un des plus honnêtes et des plus consciencieux avocats que j'aie vus de ma vie; j'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut me payer trois cents écus sur lesquels je ne comptais point: car je ne sais d'où diable peut venir cette dette... mais, à la bonne heure... Oh! il se fait nuit, et voilà, je pense, tout ce que je gagnerai aujourd'hui... Holà! holà! qu'on enferme tout cela là-dedans.

BRUEYS.

29. — L'avocat malhonnête pris dans ses propres filets.

PATELIN, avocat. AGNELET, berger.

PATELIN, à part. Ah! ah! je reconnais ce drôle-ci. N'est-ce pas toi qui as fiancé[1] ma servante Colette?

AGNELET. Oui, Monsieur, oui.

PATELIN. Vous étiez deux frères que je garantis des galères: l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET. C'était mon frère.

PATELIN. Vous fûtes malades au sortir de prison, et l'un de vous deux mourut.

AGNELET. Ce ne fut pas moi.

PATELIN. Je le vois bien.

AGNELET. Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi contre mon maître.

PATELIN. Ton maître, c'est ce fermier d'ici près?

AGNELET. Il ne demeure pas loin d'ici; et je vous paierai bien.

PATELIN. Je le prétends bien ainsi. Oh çà! raconte-moi ton affaire, sans me rien déguiser.

AGNELET. Vous saurez donc que mon bon maître me paie petitement mes gages, et que, pour m'en dédommager sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien.

PATELIN. Quel négoce fais-tu?

AGNELET. Sauf votre grâce[2], j'empêche les moutons de mourir de la clavelée[3].

1. « Qui a promis de prendre en mariage. » Expression incorrecte. On dit *fiancer sa fille*, pour la promettre en mariage. Remarquer que le radical de ce mot est *foi*, fier, se fier, fiancer, d'où confiance, défiance, etc.

2. Gallicisme, comme on dit *sauf votre respect*, pour dire « sans manquer au respect que je vous dois »; *sauf votre avis*, « à moins que vous n'ayez un autre avis. »

3. *Clavelée*. Maladie à laquelle les moutons sont fort sujets.

PATELIN. Il n'y a point là de mal. Et que fais-tu pour cela?

AGNELET. Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

PATELIN. Le remède est sûr; mais ne les tues-tu pas exprès, pour faire croire à ton maître qu'ils sont morts de ce mal, et qu'il les faut jeter à la voirie, afin de les vendre, et de garder l'argent pour toi?

AGNELET. C'est ce que dit mon doux maître, à cause que l'autre nuit, quand j'eus enfermé le troupeau... il vit que je pris un... Dirai-je tout?

PATELIN. Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET. L'autre nuit donc, il vit donc que je pris un gros mouton qui se portait bien. Ma fi! sans y penser, ne sachant que faire... je lui mis tout doucement mon couteau auprès de la gorge; tant y a que je ne sais comment cela se fit : mais il mourut d'abord.

PATELIN. J'entends... Quelqu'un te vit-il faire?

AGNELET. Mon maître était caché dans la bergerie : il me dit que j'en avais fait autant de six-vingts moutons qui lui manquaient... Or, vous saurez que c'est un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit, comme vous voyez, et je vais me faire trépaner[1]. Or, je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il ait tort et que j'aie raison, afin qu'il ne m'en coûte rien[2].

PATELIN. Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre : par la première il ne t'en coûtera pas un sou.

AGNELET. Prenons celle-là, je vous prie.

PATELIN. Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET. Ma fi! oui.

PATELIN. Il te le faut bien cacher.

AGNELET. Aussi ferai-je.

PATELIN. Ton maître sera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET. Tant mieux!

PATELIN. Et sans qu'il t'en coûte denier ni maille[3].

AGNELET. C'est ce que je demande.

1. *Trépaner*. Opération de chirurgie qui se fait sur les os du crâne.

2. L'auteur, pour conserver la vérité de la scène, prête à Agnelet un langage conforme à son degré d'instruction et à son caractère.

3. *Denier*. Menue monnaie qui valait autrefois la douzième partie du sou. *Maille*, monnaie de moindre valeur encore, d'où l'expression populaire « n'avoir ni sou, ni maille, » pour n'avoir rien.

PATELIN. Il sera obligé, s'il veut, de te faire pendre...

AGNELET. Prenons l'autre, s'il vous plaît.

PATELIN. La voici. On va te faire venir devant le juge.

AGNELET. Il est vrai.

PATELIN. Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET. J'ai bonne souvenance.

PATELIN. A toutes les interrogations qu'on te fera, soit le juge, soit l'avocat de ton maître, soit moi-même, ne réponds autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu sauras bien parler leur langage et faire le mouton?

AGNELET. Cela n'est pas bien difficile.

PATELIN. Les coups que tu as à la tête me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir : mais je prétends ensuite être bien payé.

AGNELET. Aussi le serez-vous.

PATELIN. Monsieur Bartolin va tout à l'heure donner audience : ne manque point de revenir ici, tu m'y trouveras. Adieu... N'oublie pas d'apporter de l'argent.

AGNELET. Serviteur... Que les gens de bien ont de peine à vivre!

PATELIN, AGNELET, GUILLAUME et le juge BARTOLIN.

BARTOLIN. Approche-toi; comment t'appelles-tu?

AGNELET. Bée...

GUILLAUME. Il ment, il s'appelle Agnelet.

BARTOLIN. Agnelet, ou Bée, n'importe. (A Agnelet.) Dis-moi, est-il vrai que Monsieur t'avais baillé en garde six-vingts moutons?

AGNELET. Bée...

BARTOLIN. Ouais! la crainte de la justice te trouble peut-être. Écoute, ne t'effraie point: monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET. Bée...

BARTOLIN. Oh! oh! Que veut dire ceci?

PATELIN. Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

BARTOLIN. Vous avez grand tort, monsieur Guillaume.

GUILLAUME. Moi, tort! L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons; l'un me paie de chansons[1], l'autre de bée; et encore, morbleu, j'aurai tort!

1. Allusion à une scène précédente, où Patelin, pour n'avoir pas à payer le drap qu'il avait acheté à Guillaume, a feint une maladie qui lui ôtait la raison, et

BARTOLIN. Oui, tort. Il ne faut jamais frapper, surtout à la tête.

GUILLAUME. Oh! ventrebleu! il était nuit; et quand je frappe, je frappe partout.

PATELIN. Il avoue le fait, Monsieur.

GUILLAUME. Oh! va, va, tu me paieras mes six aunes de drap, ou le diable t'emportera.

BARTOLIN. Encore du drap! On se moque ici de la justice. Hors de cour et de procès, sans dépens.

GUILLAUME. J'en appelle... Et pour vous, monsieur le fourbe, nous nous verrons. (Il s'en va.)

PATELIN, à Agnelet. Remercie monsieur le juge.

AGNELET. Bée, bée...

BARTOLIN. En voilà assez. Va vite te faire trépaner, pauvre malheureux. (Il s'en va.)

PATELIN et AGNELET seuls.

PATELIN. Oh çà! par mon adresse je t'ai tiré d'une affaire où il y avait de quoi te faire pendre : c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET. Bée...

PATELIN. Oui, tu as fort bien joué ton rôle. Mais à présent il me faut de l'argent, entends-tu?

AGNELET. Bée...

PATELIN. Eh! laisse là ton bée. Il n'est plus question de cela; il n'y a ici que toi et moi. Veux-tu me tenir ce que tu m'as promis, et me bien payer?

AGNELET. Bée...

PATELIN. Comment! coquin, je serais la dupe d'un mouton vêtu? Tête bleue, tu me paieras, ou...[1] (Agnelet s'enfuit.)

BRUNETS.

30. — Le duc et le tailleur.

Le duc de Charnacé avait devant sa maison une très-longue et parfaitement belle avenue, dans laquelle était placée une maison

a répondu aux réclamations de son créancier par des propos décousus et par des chansons.

1. Cette scène comique, où Patelin se trouve pris dans ses propres filets et voit tourner contre lui la ruse qu'il a suggérée à son fripon de client, rétablit la moralité de la pièce, en montrant l'avocat victime de sa propre mauvaise foi. Quant à Agnelet et à ses semblables, leurs intrigues pour faire des dupes vont se dénouer tôt ou tard en prison ou au bagne.

de paysan avec son petit jardin; cette maison s'était apparemment trouvée dans l'avenue lorsque celle-ci fut plantée, et jamais Charnacé ni son père n'avaient pu réduire le paysan à la leur vendre, quelques avantages qu'ils lui en eussent offerts.

Charnacé, ne sachant plus qu'y faire, avait laissé la chose là depuis fort longtemps sans en plus parler. Enfin, fatigué de cette chaumine qui lui bouchait tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe[1]. Le paysan qui y demeurait, et à qui elle appartenait, était tailleur de son métier quand il trouvait à l'exercer, et il était chez lui tout seul, sans femme ni enfants. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il est mandé à la cour pour un emploi de conséquence, qu'il est pressé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée. Ils font marché comptant[2]; mais Charnacé stipule qu'il ne veut se fier[3] à ses délais, et que moyennant quelque chose de plus il[4] ne veut point qu'il[4] sorte de chez lui que sa livrée ne soit faite, et qu'il[4] le couchera, le nourrira et le paiera avant de le renvoyer. Le tailleur s'y accorde[5] et se met à travailler. Pendant qu'il y est occupé, Charnacé fait prendre avec la dernière exactitude le plan et les dimensions de son jardin, des pièces de l'intérieur, jusque de la position des ustensiles et du petit meuble, fait démonter la maison et emporter tout ce qui y était, remonte la maison telle qu'elle était au juste dedans et dehors, à quatre portées de mousquet, à côté de son avenue, replace tous les meubles et ustensiles[6] dans la même position en laquelle on les avait trouvés, et rétablit le petit jardin de même; en même temps il fait aplanir et nettoyer l'endroit de l'avenue où était la maison, en sorte qu'il n'y parut pas.

Tout cela fut exécuté encore plustôt que la livrée faite, et cependant le tailleur doucement gardé à vue de peur de quelque indiscrétion. Enfin la besogne achevée de part et d'autre, Charnacé amuse son homme jusqu'à la nuit bien noire, le paie et le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue. Bientôt il la trouve longue, après il va aux arbres et n'en trouve plus. Il s'aperçoit qu'il a

1. « Tour d'adresse, tour d'escamotage, de filouterie. »

2. C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui *à prix fait, à forfait.*

3. *Se fier à ses délais.* Tour peu clair et peu correct. L'auteur veut dire : « S'exposer à ses délais, ne prendre d'autre précaution contre ses délais que la confiance. »

4. Phrase mal construite. Le pronom *il,* qui dans la même proposition se rapporte à deux sujets différents, est employé d'une manière incorrecte.

5. On dirait mieux *y consent.*

6. *Ustensiles.* Ce dont on se sert, dont on *use* habituellement. Remarquer les diverses formes de la racine de cette famille : *us,* user, usure, usage, abus, etc. *us,* utile, utilité; *ust,* ustensile; *out,* outil.

passé le bout et revient à tâtons chercher les arbres. Il les suit à l'estime[1], puis croise et ne trouve point sa maison. Il ne comprend point cette aventure. La nuit se passe dans cet exercice; le jour arrive, et devient bientôt assez clair pour aviser à sa maison. Il ne voit rien, il se frotte les yeux, il cherche d'autres objets pour découvrir si c'est la faute de sa vue. Enfin, il croit que le diable s'en mêle, et qu'il a emporté sa maison. A force d'aller, de venir, et de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit, à une assez grande distance de l'avenue, une maison qui ressemble à la sienne comme deux gouttes d'eau. Il ne peut croire que cela soit; mais la curiosité le fait aller où elle est, et où il n'a jamais vu de maison. Plus il approche, plus il reconnaît que c'est la sienne. Pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa clef : elle ouvre; il entre, il retrouve tout ce qu'il y avait laissé, et précisément dans la même place. Il est prêt à en pâmer[2], et il demeure convaincu que c'est un tour de sorcier. La journée ne fut pas bien avancée que la risée du château et du village l'instruisit de la vérité du sortilége, et le mit en furie. Il veut plaider, il veut demander justice à l'intendant; et partout on s'en moque. Le roi le sut qui en rit aussi, et Charnacé eut son avenue libre[3].

SAINT-SIMON.

31. — L'Observateur mal récompensé.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, Zadig[4] vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. « Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine? » Zadig répondit modestement : « C'est une chienne, et non pas un chien. — Vous avez raison, reprit le premier eunuque. — C'est une épagneule très-petite, ajouta Zadig; elle a fait depuis peu des

1. *A l'estime.* Locution analogue à l'expression *au juger*, mais moins usitée.

2. *Pâmer.* « Tomber en pâmoison, en défaillance, s'évanouir. »

3. Le tour est sans doute plaisant, mais peu conforme à la justice et au respect de la propriété. Celui qui se le permettrait aujourd'hui pourrait bien encore faire rire même ses juges, mais irait coucher en prison, quelque grand seigneur qu'il fût.

4. Personnage imaginaire, aussi bien que la reine et le roi de Babylone dont il est parlé. Les noms et les usages de la France du XVIIIe siècle, transportés à plaisir dans l'Orient, montrent assez que l'auteur fait la satire de son pays et de son temps.

chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très-longues. — Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout essoufflé. — Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne. »

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. « C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats[1], ses fers sont d'argent à onze deniers[2]. — Quel chemin a-t-il pris? où est-il? demanda le grand veneur. — Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler. »

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham[3], qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or[4], pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu. Il fallut d'abord payer cette amende: après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham; il parla en ces termes :

« Étoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or[5], puisqu'il m'est permis de parler

1. *Carats*. Expression servant à désigner le degré de pureté de l'or. A vingt-quatre carats, l'or étant complétement pur, il ne contient donc à vingt-trois qu'une très-petite partie d'alliage.

2. *Fers d'argent à onze deniers*. C'est-à-dire composés de onze parties d'argent et d'une partie d'alliage. On sait que le denier était la douzième partie du sou. L'argent était considéré comme parfaitement pur, quand il ne contenait qu'un demi-douzième d'alliage.

3. *L'assemblée du grand Desterham*. La cour suprême de justice, en quelque sorte le parlement du temps où Voltaire écrivait.

4. *Once*. Ancien poids, formant le seizième de la livre, et employé comme monnaie dans certains pays.

5. Imitation exagérée des formes poétiques usitées en Orient, et qui ajoute au plaisant du récit.

devant cette auguste assemblée, je vous jure par Orosmade[1], que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé : Je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illustre grand veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un sens différent, qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très-longues ; et comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse, si je l'ose dire.

« A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égale distance. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvements de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats; car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche[2], et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. »

Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre, et dans le cabinet; et quoique plusieurs mages[3] opinassent qu'on devait le

1. *Orosmade* ou *Ormuz*. Le Dieu suprême, le principe de tout bien dans la religion des anciens Perses.

2. *Pierre de touche*. Pierre noire très-dure avec laquelle on détermine le degré de pureté de l'or, d'après la nature des traces que le métal laisse sur la pierre.

3. *Mages*. Ministres de la religion chez les Perses.

brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs, vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces; ils en retinrent seulement trois cents quatre-vingt dix-huit pour les frais de justice, et leurs valets demandèrent des honoraires [1].

VOLTAIRE.

32. — Une journée de Mme de Maintenon.

On commence à entrer chez moi vers sept heures et demie; c'est d'abord M. Maréchal [2]; il n'est pas plustôt sorti que M. Fagon [2] entre; il est suivi de M. Bloin [2] ou de quelque autre de la part du roi, qui envoie savoir de mes nouvelles... Ensuite viennent les gens de plus grande conséquence : un jour, M. Chamillard [3]; un autre, M. l'archevêque; aujourd'hui c'est un général d'armée qui va partir, demain une audience qu'il faut donner, avec cette circonstance que c'est [4] presque toujours des personnes que je ne puis différer de voir; car il le faut bien, par exemple quand les officiers partent, et ainsi des autres. M. le duc du Maine [5] attendait l'autre jour dans mon antichambre que M. de Chamillard eût fini. Quand il fut sorti, M. le duc du Maine entra et me tint jusque quand le roi arriva; car il y a là même un petit agrément, c'est qu'ils ne sortent de chez moi que quand quelqu'un d'au-dessus les chasse. Quand le roi vient, il faut bien qu'ils s'en aillent tous. Le roi demeure avec moi jusqu'à ce qu'il aille à la messe. Je ne sais si vous prenez garde qu'au milieu de tout cela je ne suis pas encore habillée; si je l'étais, je n'aurais pas eu le temps de prier Dieu. J'ai donc encore ma coiffure de nuit; cependant, ma chambre est comme une église; il s'y fait comme une procession; tout le monde y passe, et ce sont des allées et des venues perpétuelles.

Quand le roi a entendu la messe, il repasse encore par chez moi;

1. L'auteur fait, sous une forme plaisante, la critique de la justice telle qu'elle existait avant 1789, alors que les juges, achetant leurs charges et n'étant pas rétribués par l'État, s'indemnisaient aux dépens des accusés. Le morceau reste pour nous un modèle excellent de style net et rapide et de spirituelle ironie.

2. *Maréchal* était le premier chirurgien de Louis XIV; *Fagon*, son médecin; *Bloin*, son premier valet de chambre.

3. *Chamillard*. Ministre de Louis XIV.

4. La grammaire demanderait *ce sont des personnes;* elle était, avec raison, moins rigoureuse au XVIIe siècle.

5. Fils de Louis XIV.

ensuite la duchesse de Bourgogne[1] vient avec beaucoup de dames, et on demeure là pendant que je dîne. Il semble donc qu'au moins voilà un temps employé pour moi ; mais vous allez voir comment. Je suis en peine si Mme la duchesse de Bourgogne ne fait rien de mal à propos, si elle en use bien avec son mari ; je tâche de lui faire dire un mot à celle-ci, de voir si elle traite bien celle-là. Il faut entretenir la compagnie, faire en sorte de les unir tous. Si quelqu'un fait une indiscrétion, je la sens ; je suis embarrassée de la manière dont on prend ce qui se dit ; enfin c'est une contention d'esprit que rien n'égale. Il y a autour de moi un cercle de dames, de manière que je ne puis demander à boire. Je me détourne quelquefois et je leur dis en les regardant : « C'est bien de l'honneur pour moi, mais je voudrais pourtant bien avoir un valet. » Sur cela, chacune veut me servir et s'empresse pour m'apporter ce qu'il me faut, ce qui est encore une autre sorte d'embarras et d'importunité pour moi.

Enfin ils s'en vont dîner... mais ordinairement monseigneur prend ce temps-là pour me venir voir, parce qu'un jour il ne dîne point ou il a dîné plus tôt pour aller à la chasse. Il vient donc après les autres ; c'est l'homme du monde le plus difficile à entretenir, car il ne dit mot. Il faut pourtant que je l'entretienne, car je suis chez moi ; si cela se passait chez un autre, je n'aurais qu'à me mettre derrière dans une chaise et ne rien dire si je voulais. Les dames qui sont avec moi peuvent faire cela, si elles le veulent ; mais moi qui suis dans ma chambre, il faut que je paye ce qui s'appelle de ma personne et que je cherche quoi dire ; cela n'est pas fort réjouissant.

Après cela, on sort de table. Le roi avec toutes les princesses et la famille royale viennent dans ma chambre et apportent avec eux une chaleur effroyable. On cause, et le roi demeure là environ une demi-heure ; puis il s'en va, mais rien que lui ; tout le reste est encore là ; et comme le roi n'y est plus, on s'approche davantage de moi. Ils m'environnent tous, et il faut que je sois là à écouter la plaisanterie de Mme la maréchale de Clérambault, la raillerie de celle-ci, le conte de celle-là. Elles n'ont rien à faire, toutes ces bonnes dames ; elles ont le teint bien rafraîchi et n'ont rien fait dans toute la matinée. Mais il n'en est pas de même de moi, qui aurais bien autre chose à faire que de causer, et qui porte souvent dans le cœur un chagrin, une mauvaise nouvelle... Après qu'on a ainsi demeuré quelque temps on s'en va chacun

1. Elle était de la maison de Savoie et épousa le dauphin, étant encore fort jeune.

chez soi, et savez-vous ce qui arrive? C'est qu'il reste toujours quelqu'une de ces dames qui veut me parler en particulier. Elle me prend par la main, me mène dans ma petite chambre pour me dire souvent des choses désagréables et très-ennuyantes [1], car vous jugez bien que ce n'est jamais de mes affaires qu'elles veulent m'entretenir; c'est de celles de leur famille : l'une a un démêlé avec son mari, l'autre veut obtenir quelque chose du roi; c'est un mauvais office qu'on a rendu à celle-ci; c'est un faux rapport qu'on aura fait de celle-là; une méchante affaire aux uns, quelques embarras dans le domestique [2] des autres; et il faut que j'écoute tout cela; et celle qui ne m'aime point ne s'en contraint pas plus qu'une autre; elle me dit son affaire; il faut que j'aie la scène et que je parle pour elle au roi. La duchesse de Bourgogne a quelquefois à me parler; elle veut aussi que je l'entretienne en particulier. Tout cela me fait quelquefois penser, quand j'y fais réflexion, que mon état est bien singulier, et qu'il faut bien que ce soit Dieu qui l'ait fait. Je me vois là au milieu d'eux tous; cette personne, cette vieille personne devient l'objet de leur attention! C'est à moi qu'il faut s'adresser, par qui tout passe! et Dieu me fait la grâce de ne voir jamais ma condition par ce qu'elle a d'éclatant; je n'en sens que la peine!

Quand le roi est revenu de la chasse, il vient chez moi; on ferme la porte et personne n'entre plus. Me voilà donc seule avec lui. Il faut essuyer ses chagrins, s'il en a, ses tristesses, ses vapeurs [3] : il lui prend quelquefois des pleurs dont il n'est pas le maître... Il vient quelque ministre qui apporte souvent de mauvaises nouvelles, le roi travaille. Pendant que le roi continue de travailler, je soupe; mais il ne m'arrive pas une seule fois en deux mois de le faire à mon aise. Je sais que le roi est seul, ou je l'aurai laissé triste; ou bien le roi, quand M. de Chamillard est près de finir avec lui, quelquefois me prie de me dépêcher. Un autre jour, il veut me montrer quelque chose, de manière que je suis toujours pressée, et alors je ne sais point faire autre chose que de manger très-promptement. Je me fais apporter mon fruit [4] avec ma viande pour me hâter : tout cela le plus vite que je puis.

1. *Très-ennuyantes.* Ce mot ne s'emploierait plus aujourd'hui. Remarquer cependant qu'il ne saurait être remplacé ici par *ennuyeuses*, adjectif qui s'applique aux choses propres à ennuyer tout le monde, tandis que *ennuyantes* signifie pénibles à entendre par Mme de Maintenon dans la situation où elle se trouvait.

2. « Dans les affaires domestiques ou intérieures. »

3. « Accès de chagrin, tristesse, mauvaise humeur. » Expression métaphorique.

4. Le dessert en même temps que la viande.

Après tout cela, vous jugez qu'il est bien tard. Je suis debout depuis six heures du matin, je n'ai pas respiré de tout le jour; il me prend des lassitudes, des bâillements, et, plus que tout cela, je commence à sentir ce que fait la vieillesse; je me trouve enfin si fatiguée que je n'en puis plus. Le roi s'en aperçoit et me dit quelquefois : « Vous êtes bien lasse, n'est-ce pas? il faudrait vous coucher. » Je me couche donc; mes femmes viennent me déshabiller; mais je sens que le roi veut me parler et qu'il attend qu'elles soient sorties, ou bien il reste encore quelque ministre, et il a peur qu'on entende. Cela l'inquiète et moi aussi. Que faire? Je me dépêche, et je me dépêche jusqu'à m'en trouver mal..... Enfin me voilà dans mon lit; je renvoie mes femmes; le roi s'approche et demeure à mon chevet. Pensez-vous bien ce que je fais là? Je suis couchée, mais j'aurais besoin de plusieurs choses, car je ne suis pas un corps glorieux [1]. Je n'ai là personne à qui je puisse demander ce qu'il me faut; j'aurais besoin quelquefois qu'on me chauffât des linges, mais je n'ai pas là une femme; ce n'est pas que je n'en puisse avoir, car le roi est plein de bonté, et s'il pensait que j'en voulusse, il en souffrirait plutôt dix, mais il ne croit pas que je m'en contraigne. Comme il est toujours le maître partout et qu'il fait tout ce qu'il veut, il n'imagine pas qu'on soit autrement que lui, et il croit que si je n'en ai pas, c'est que je n'en veux pas. Vous savez que ma maxime est de prendre sur moi et de penser aux autres. Les grands ordinairement ne sont pas ainsi. Ils ne se contraignent jamais, et ils ne pensent pas même que les autres se contraignent pour eux ou ne leur en savent point de gré, parce qu'ils sont tellement accoutumés de voir que tout se fait par rapport à eux qu'ils n'en sont plus frappés et n'y prennent pas garde.

Le roi demeure chez moi jusqu'à ce qu'il aille souper, et environ un quart d'heure avant le souper du roi, M. le dauphin, M. le duc et la duchesse de Bourgogne viennent chez moi. A dix heures ou dix heures un quart, tout le monde sort. Voilà ma journée. Me voilà seule, et je prends les soulagements dont j'ai besoin; mais souvent les inquiétudes et les fatigues de la journée m'empêchent de dormir [2]. »

Mme DE MAINTENON.

1. Genre d'hyperbole nommée *euphémisme*. On entend par ce mot une expression noble ou brillante pour déguiser une idée basse ou désagréable.

2. Ce tableau peint avec une vérité saisissante les peines et les tristesses d'une existence parvenue au faîte des honneurs, et dont les personnages les plus brillants de la cour la plus brillante qui fut jamais envialent la destinée et se disputaient la faveur.

33. — Comment on peut être vieux, pauvre, aveugle, et heureux.

« Mais vous, père *Dutemps*, parlons de vous. Demeurez-vous toujours seul là-haut dans cette petite chaumière, à une lieue de tout voisin, dans la bruyère, au bord du bois des hêtres? Quel âge avez-vous? Qui est-ce qui pioche pour vous la colline de sable? Qui est-ce qui bat les châtaignes? Qui est-ce qui soigne vos ânesses et vos chèvres? Depuis quand avez-vous perdu tout à fait la vue? Et comment passez-vous le temps que Dieu vous a mesuré plus large qu'aux autres hommes? car je crois que vous êtes le plus vieux de la vallée. »

— « J'ai quatre-vingts ans, me répondit le vieillard. Ma femme, la Madeleine[1], est morte il y a sept ans; elle était bien plus jeune que moi. Tous mes enfants sont morts, excepté la Marguerite, qui était la dernière de mes filles; elle a été veuve à vingt-huit ans, et elle a refusé de se remarier pour venir me soigner et me nourrir dans la petite cabane là-haut, où elle est née et où elle restera jusqu'à ma mort; elle a une petite fille et un petit garçon, qui mènent les bêtes aux champs, et qui continuent à servir mes pratiques d'œufs et de pommes. Ce petit commerce, dont nous leur laissons les *sous* pour eux, servira pour leur acheter des habits, du linge et une armoire, quand ils seront en âge et en idée de se marier. Marguerite pioche le champ de pommes de terre et de sarrasin, ramasse le bois mort pour l'hiver; elle fait le pain de seigle; et moi je ne fais rien que ce que vous voyez, ajouta-t-il en laissant tomber ses deux mains sur ses genoux comme un homme oisif. Je garde l'âne, ou plutôt l'âne me garde quand les enfants n'y sont pas; car il est vieux pour un animal presque autant que je suis vieux pour un homme; il sait que je n'y vois pas, il ne s'écarte jamais trop des chemins; et quand il veut s'en aller, il se met à braire, ou bien il vient frotter sa tête contre moi tout comme un chien, jusqu'à ce que nous revenions ensemble à la cabane. »

— « Mais le jour ne vous paraît-il pas bien long ainsi, tout seul dans les sentiers de la montagne? » lui demandai-je.

— « Oh? non, jamais, dit-il, jamais le temps ne me dure. Quand il fait beau, hors de la maison, je m'assois à une bonne place au soleil, contre un mur, contre une roche, contre un châtaignier; et je vois en idée la vallée, le château, le clocher, les maisons qui fument, les bœufs qui pâturent, les voyageurs qui passent et

1. Dans le Lyonnais et les provinces voisines, le peuple fait précéder les noms propres de l'article : la Madeleine, le Louis, etc.

qui devisent en passant sur la route, comme je les voyais autrefois des yeux. Je connais les saisons tout comme dans le temps où je voyais verdir les avoines, faucher les prés, mûrir les froments, jaunir les feuilles du châtaignier, et rougir les prunes des oiseaux sur les buissons. J'ai des yeux dans les oreilles, continua-t-il en souriant; j'en ai sur les mains, j'en ai sous les pieds[1]. Je passe des heures entières à écouter près des ruches les mouches à miel qui commencent à bourdonner sous la paille, et qui sortent une à une, en s'éveillant, par leur porte, pour savoir si le vent est doux et si le trèfle commence à fleurir. J'entends les lézards glisser dans les pierres sèches, je connais le vol de toutes les mouches et de tous les papillons dans l'air autour de moi, la marche de toutes les petites *bêtes du bon Dieu* sur les herbes ou sur les feuilles sèches au soleil. C'est mon horloge et mon almanach à moi, voyez-vous. Je me dis : voilà le coucou qui chante? c'est le mois de mars, et nous allons avoir du chaud; voilà le merle qui siffle? c'est le mois d'avril; voilà le rossignol? c'est le mois de mai; voilà le hanneton? c'est la Saint-Jean; voilà la cigale? c'est le mois d'août; voilà la grive? c'est la vendange, le raisin est mûr; voilà la bergeronnette, voilà les corneilles? c'est l'hiver.

« Il en est de même pour les heures du jour. Je me dis parfaitement l'heure qu'il est à l'observation des chants d'oiseaux, du bourdonnement des insectes et des bruits de feuilles qui s'élèvent ou qui s'éteignent dans la campagne, selon que le soleil monte, s'arrête ou descend dans le ciel. Le matin, tout est vif et gai; à midi, tout baisse; au soir, tout recommence un moment, mais plus triste et plus court : puis tout tombe et tout finit. Oh! jamais je ne m'ennuie; et puis, quand je commence à m'ennuyer, n'ai-je pas cela? » me dit-il en fouillant dans sa poche, et en tirant à moitié son chapelet. « Je prie le bon Dieu jusqu'à ce que mes lèvres se fatiguent sur son saint nom et mes doigts sur les grains. Qui est-ce qui s'ennuierait en parlant tout le jour à son Roi, qui ne se lasse pas de l'écouter? » dit-il avec une physionomie de saint enthousiasme. « Et puis la cloche de Saint-Point[2] ne monte-elle pas cinq fois par jour jusqu'ici? Elle me dit que Dieu aussi pense à moi. »

— « Mais l'hiver? lui dis-je, afin de m'instruire pour moi-même de tous ces mystères de la solitude, de la cécité et de la vieillesse.

1. Métaphore d'une précision énergique.
2. Château dans le Mâçonnais appartenant à la famille Lamartine.

— « Oh! l'hiver, me répondit-il, il y a le feu dans le foyer, le bruit des sabots des enfants dans la maison, les châtaignes qu'on écorce, les pois qu'on écosse, le maïs qu'on égrène, le chanvre qu'on tille [1] : tous ces travaux n'ont pas besoin des yeux. Je travaille tout l'hiver au coin du feu en jasant avec les enfants, ou avec les chèvres et les poules qui vivent avec nous, et je me repose tout l'été. Oh! non, le temps ne me dure pas : seulement, quelquefois je voudrais bien, comme à présent, revoir le visage de ceux qui me rencontrent sur le chemin, et que j'ai connus dans les vieux temps. »

LAMARTINE.

34. — L'homme est fait pour la société.

L'homme n'a été découvert nulle part dans l'isolement, même parmi les sauvages les plus grossiers, les plus stupides de l'Amérique et de l'Océanie. De même que parmi les animaux il y en a qui, gouvernés par l'instinct, vivent en troupes, tels que les herbivores qui paissent en commun, tandis que les carnivores vivent isolés pour chasser sans rivaux, de même l'homme a toujours été aperçu en société. L'instinct, la première, la plus ancienne des lois, le rapproche de son semblable, et le constitue un animal sociable. Que ferait-il, s'il en était autrement, de ce regard intelligent par lequel il interroge et répond avant de savoir parler? Que ferait-il de cet esprit qui conçoit, qui généralise, qualifie les choses, de cette voix qui les désigne par des sons, de cette parole enfin, de cet instrument de la pensée, lien et charme de la société? Un être si noblement organisé, ayant le besoin et le moyen de communiquer avec ses semblables, ne pouvait être fait pour l'isolement. Ces tristes habitants de l'Océanie, les plus semblables aux singes que la création nous présente, consacrés à la pêche, la moins instructive de toutes les manières d'être pour l'homme, ont été trouvés rapprochés les uns des autres, vivant en commun, et communiquant entre eux par des sons rauques et sauvages.

Toujours encore on a trouvé l'homme ayant sa demeure particulière; dans cette demeure sa femme, ses enfants, formant de premières agglomérations qu'on appelle familles, lesquelles juxtaposées les unes aux autres forment des rassemblements ou peuplades, qui, par un instinct naturel, se défendent en commun, comme elles vivent en commun. Voyez les cerfs, les daims, les

1. *Tiller*. On dit plus souvent *teiller;* c'est détacher la *tille,* l'écorce du chanvre.

chamois paissant tranquillement dans les belles clairières de nos forêts européennes, ou bien sur les plateaux verdoyants des Alpes et des Pyrénées; qu'un souffle d'air porte à leurs sens si fins un son qui les avertisse, ils donnent de la voix ou du pied un signe d'émotion, qui à l'instant se communique à la troupe; et ils fuient en commun, car leur défense est dans la meilleure [1] légèreté de leurs jambes. L'homme né pour créer et braver le canon, l'homme, au lieu de fuir, se jette sur les armes plus ou moins perfectionnées qu'il a imaginées, prend un bois à l'extrémité duquel il place une pierre tranchante, et, armé de cette lance grossière, se serre à son voisin, fait tête à l'ennemi, résiste ou cède tour à tour, suivant la direction qu'il reçoit du plus adroit, du plus hardi des membres de la peuplade.

THIERS.

35. — De la propriété.

Il est dans le cœur de l'homme d'aimer à avoir son chez lui, comme aux oiseaux d'avoir leurs nids, à certains quadrupèdes d'avoir leurs terriers. Il finit par choisir un territoire, pour le distribuer en patrimoine où chaque famille s'établit, travaille, cultive pour elle et sa postérité. De même que l'homme ne peut laisser errer son cœur sur tous les membres de la tribu, et qu'il a besoin d'avoir à lui sa femme, ses enfants, qu'il aime, soigne, protége, sur lesquels se concentrent ses craintes, ses espérances, sa vie enfin, il a besoin d'avoir son champ, qu'il cultive, plante, embellit à son goût, enclôt de limites, qu'il espère livrer à ses descendants couvert d'arbres qui n'auront pas grandi pour lui, mais pour eux. Alors à la propriété mobilière du nomade succède la propriété immobilière du peuple agriculteur; la seconde propriété naît, et avec elle des lois compliquées, il est vrai, que le temps rend plus justes, plus prévoyantes, mais sans en changer le principe, qu'il faut faire appliquer par des juges et par une force publique. La propriété résultant d'un premier effet de l'instinct, devient une convention sociale, car je protége votre propriété pour que vous protégiez la mienne, je la protége ou de ma personne comme soldat, ou de mon argent comme contribuable, en consacrant une partie de mon revenu à l'entretien d'une force publique.

Ainsi l'homme, insouciant d'abord, peu attaché au sol qui lui offre des fruits sauvages ou de nombreux animaux à dévorer, sans

1. Le comparatif forme ici une espèce d'ellipse qui s'explique d'elle-même.

qu'il ait beaucoup de peine à se donner, s'assied à cette table chargée de mets naturels, et où il y a place pour tous, sans jalousie, sans dispute, tour à tour s'y asseyant, la quittant, y revenant comme à un festin toujours servi par un maître libéral, maître qui n'est autre que Dieu lui-même. Mais peu à peu il prend goût à des mets plus recherchés : il faut les faire naître ; il commence à y tenir, parce qu'il a fallu beaucoup travailler pour les produire. Il se partage ainsi la terre, s'attache fortement à sa part, et si des nations la lui disputent en masse, il combat en corps de nation ; si, dans l'intérieur de la cité où il vit, son voisin lui dispute sa parcelle, il plaide devant un juge. Mais sa tente et ses troupeaux d'abord, sa terre et sa ferme ensuite, attirent successivement ses affections, et constituent les divers modes de sa propriété.

Ainsi à mesure que l'homme se développe, il devient plus attaché à ce qu'il possède, plus propriétaire en un mot. A l'état barbare, il l'est à peine ; à l'état civilisé, il l'est avec passion.

THIERS.

36. — Le travail, base et mesure de la propriété.

J'ai défriché un champ où il ne poussait que des ronces ; je l'ai enclos, planté, arrosé, couvert de bâtisses[1], ou ce qui revient au même, je l'ai acquis en donnant en échange d'autres objets provenant de mon travail. La société m'en assure, quoi ? La surface, théâtre de ces travaux de défrichement, de clôture, de plantation, d'arrosage, de construction, la surface et rien de plus. Elle me la donne, car elle ne peut pas faire autrement. Comment, en effet, pourrait-elle me garantir le fruit de mes labeurs, si elle ne m'assurait la tranquille possession de cette surface où coulent ces eaux, sur laquelle reposent ces murs, tout auteur de laquelle serpentent et végètent les racines de ces arbres ? Il le faut bien, et elle ne peut permettre à un autre de semer sur mes moissons, de planter à côté de mes arbres. Mais mon travail ne s'étend pas au delà du soc de ma charrue, au delà des racines de mes arbres, au delà de la sonde avec laquelle je vais chercher l'eau de mon puits, et dès lors ma propriété s'arrête ou s'est arrêté mon travail. Cependant, au-dessous de cette surface dont on m'a garanti la possession, il y a des profondeurs remplies d'un métal, le fer, qui sert à tous les ouvrages difficiles ; d'un autre métal, l'argent, qui sert à tous les échanges ; d'un minérai, la houille, qui sert aujourd'hui à

1. *Bâtisses*. Ce mot donne l'idée de constructions légères.

produire la force. Le fond, pouvant devenir le théâtre d'un nouveau travail, devient en même temps le théâtre d'une nouvelle propriété; et, sous la surface, qui est au laboureur, se forme une autre possession, qui appartient au mineur. La société pose des règles pour la sûreté et la commodité de tous les deux. Mais à côté de l'un, elle place l'autre, et la terre, loin d'être un théâtre d'usurpation, est ainsi le théâtre d'un double labeur, l'un à sa surface, l'autre dans ses plus profondes entrailles. De la sorte, aucune partie de cet univers n'est prodiguée à qui ne la travaillerait pas; à l'un le dessus, à l'autre le dessous; à chacun pour le travail, à cause du travail, dans la mesure du travail.

THIERS.

37. — Progrès de la civilisation par le progrès des sciences.

Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable; les maux l'assaillaient [1] de toutes parts; les remèdes lui restaient cachés; mais il avait reçu le génie [2] pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillaient dans les forêts quelques fruits nourriciers, quelques racines salutaires, et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger leurs courses à travers les plaines du désert : telle fut l'origine des sciences mathématiques, et celle des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus; il l'épia sans relâche : sans cesse, il fit sur elle de nombreuses conquêtes, toutes marquées par quelque amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vivifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins de quarante siècles, des premiers essais de ces observateurs agrestes aux plus profonds calculs des Newton [3] et des Laplace [4], aux énumérations savantes des Linné et des Jussieu [5]. Ce précieux héritage, toujours accru, porté de la Chaldée en Égypte, de l'Égypte dans la Grèce, caché pendant des siècles

1. *L'assaillaient.* « Fondaient sur lui, l'attaquaient. »
2. *Génie.* Pris ici dans le sens d'intelligence, de raison.
3. Illustre astronome anglais du XVIIe siècle.
4. Célèbre astronome français vivant au commencement de ce siècle.
5. Botanistes célèbres du XVIIIe siècle, l'un suédois, l'autre français.

de malheur et de ténèbres, recouvré à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir : les nations qui l'ont recueilli sont devenues les maîtresses du monde; celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et dans l'obscurité.

Il est vrai que, longtemps, ceux même qui eurent le bonheur de révéler quelques vérités importantes, n'aperçurent pas dans leur entier les grands rapports qui les unissent toutes, ni les conséquences infinies qui peuvent découler de chacune.

Il n'aurait pas été naturel que ces matelots phéniciens, qui virent le sable des rivages de la Bétique se transformer au feu en un verre transparent, pressentissent aussitôt que cette matière nouvelle pourrait prolonger pour les vieillards les jouissances de la vue [1]; qu'elle aiderait l'astronome à pénétrer dans les profondeurs des cieux, et à nombrer les étoiles de la voie lactée [2]; qu'elle découvrirait au naturaliste un petit monde aussi peuplé, aussi riche en merveilles que celui qui semblait seul avoir été offert à ses sens et à son étude [3]; qu'enfin son usage le plus simple et le plus immédiat procurerait un jour aux riverains de la mer Baltique la possibilité de se construire des palais plus magnifiques que ceux de Tyr et de Memphis, et de cultiver, sous les glaces du cercle polaire, les fruits les plus délicieux de la zone torride [4].

Lorsqu'un bon religieux, dans le fond d'un cloître d'Allemagne, enflamma pour la première fois un mélange de soufre et de salpêtre, quel mortel aurait pu lui prédire tout ce qui allait naître de son expérience? Changer l'art de la guerre; soustraire le courage à la supériorité de la force physique; rétablir en Occident l'autorité des rois; empêcher que les pays civilisés ne pussent de nouveau être la proie des nations barbares; devenir enfin l'une des plus grandes causes de la propagation des lumières, en contraignant à s'instruire les peuples conquérants qui, jusqu'alors, avaient été presque partout les fléaux de l'instruction : telle était la destination d'une des plus simples combinaisons de la chimie.

Ces conséquences frappent maintenant tous les yeux; mais la vue la plus perçante n'aurait pu les saisir dans ces commencements, où chacun se bornait à suivre le sentier que le hasard lui

1. Les lunettes ou besicles, découvertes dans le XIVe siècle.
2. Le télescope.
3. Le microscope.
4. Les serres chaudes.

avait ouvert : c'était presque sans le savoir que les premiers observateurs devenaient les bienfaiteurs de leurs semblables[1].

CUVIER.

38. — Naissance et développement de la civilisation.

(C'est le poëte Orphée qui parle.)

Parfois, dans mes voyages,
Quand le sort me conduit chez des hordes sauvages
Qui vivent de la chasse ou bien de fruits grossiers,
Je leur offre en présent quelques pains nourriciers;
A peine savourés, ils en désirent d'autres[2] :
« J'en ai là des milliers pour vous et pour les vôtres, »
Leur dis-je, et jouissant de leur étonnement,
Je leur présente alors quelques grains de froment :
« Mettez ces grains en terre, et le sol de vos plaines
Vous rendra plus de grains qu'il n'a reçu de graines. »
« —Quand donc! demain?—Oh! non, il faut d'abord, demain
Briser, ouvrir, sarcler cette terre..... » Soudain,
Les voilà travailleurs. — « Quitter la vie errante. »
Et bientôt la cabane a remplacé la tente.
« Vous faire des outils... » Ils façonnent le bois,
Ils aiguisent le fer... Puis un matin, je vois,
Quand des pleurs de la nuit[3] les plaines sont couvertes,
Je vois du blé naissant pointer les têtes vertes!...
« Remerciez les dieux, » leur dis-je. — Et la maison
Voit s'élever près d'elle un autel de gazon,
Et de la piété, du travail, c'est-à-dire
Du petit grain de blé, naissent, grâce à la lyre,
Et l'amour du logis, et l'amour de la paix,
L'instinct de la famille avec tous ses bienfaits,
Le mariage enfin, cette première pierre
D'où part en s'étageant la cité tout entière!

JASON[4].

Illustre conquérant! voilà donc tes exploits?...

1. Depuis que Cuvier traçait cet éloquent tableau, les applications industrielles de la vapeur et de l'électricité ont témoigné mieux encore, s'il est possible, de l'influence qu'exerce le progrès des sciences sur les progrès de la civilisation.

2. Phrase elliptique. Construction irrégulière d'après la rigueur grammaticale.

3. Périphrase métaphorique pour désigner la *rosée* qui tombe pendant la nuit.

4. *Jason*. Un des chefs grecs qui prirent part, avec Orphée, à la grande aventure des temps héroïques, l'expédition des Argonautes.

ORPHÉE.

Conquérant, tu dis vrai! je le suis! que de fois
Contemplant l'Hellespont [1] du haut des monts tranquilles,
Et voyant au soleil étinceler ses îles,
Que de fois m'écriai-je : O durs rochers, et vous,
Peuples au cœur de fer, vous m'appartiendrez tous!
Lorsque la muse aura civilisé Corinthe,
Je m'élance à Naxos, à Délos, à Zacynthe [2],
Semant partout ses lois et le blé, jusqu'au jour
Où, devenus enfin maîtres à votre tour,
Hellènes, vous ferez pour le reste du monde
Ce qu'aura fait pour vous celui qu'un Dieu seconde,
Et que la Grèce, assise au bord de ses deux mers,
Fanal éblouissant, luira sur l'univers!
Alors, Jason, alors la terre aux jours de fête,
A l'égal des héros bénira le poëte,
Près des Pirithoüs [3], fiers vainqueurs des lions,
Placera les Linus [4], vainqueurs des passions,
Et la postérité peut-être osera dire
Que nous apprivoisions les ours avec la lyre,
Que les rocs nous suivaient, et qu'à nos seuls accents
D'eux-mêmes s'élevaient les murs obéissants.

E. LEGOUVÉ.

39. — La machine à vapeur.

Regardez, sans terreur, sous ses noires écailles,
Du monstre obéissant palpiter les entrailles ;
Son cœur est un brasier béant comme l'enfer,
Et l'onde qui l'abreuve, en vapeurs dilatée,
D'une haleine précipitée
Soulève ses poumons de fer.

Quel coursier chimérique et dévorant l'espace,
Quel dragon dans son vol, quel aigle le dépasse?
Soit que des longs rail-ways il suive les réseaux,
Ou qu'ébréchant les flancs des larges promontoires

1. *L'Hellespont*. Nom ancien de la mer de Marmara.
2. *Naxos, Délos*. Iles de l'Archipel; *Zacynthe* (Zante), île de la mer Ionienne.
3. *Pirithoüs*. Le compagnon des exploits de Thésée.
4. *Linus*. Poëte et législateur, prédécesseur d'Orphée, dans les temps primitifs de la Grèce.

Il fasse, au coup de ses nageoires,
Une tempête[1] sur les eaux.

Quand l'hydre aux mille anneaux dans les plaines rampante[2]
Roule d'énormes chars un convoi qui serpente[2],
Lorsqu'au loin dans le ciel[3] sa tête rouge a lui,
A sa masse, à son bruit de lave souterraine,
On dirait un volcan qui traîne
La chaîne des monts après lui[1].

Et le monstre, docile aux caprices de l'homme,
Se plie aux vils travaux de la bête de somme ;
Naguère il poursuivait le mobile horizon,
Il va, bientôt, aveugle et le mors dans la gueule,
Tourner une incessante meule
Dans l'atelier, morne prison.

Ou bien, près du cratère où la fonte s'allume,
De son bras de Cyclope il fait sur une enclume
Bondir, à temps égal, les noirs et lourds marteaux ;
Ou, puisant au milieu de la lave qui coule,
Il sait dans les contours du moule
Pétrir du doigt les durs métaux.

Il a tourné la roue et mû l'agile rame;
Sur le métier soyeux où l'écharpe se trame
Il conduit la navette, et, des fibres du lin,
La vierge aux doigts légers, qu'à sa lèvre elle mouille,
Sur le fuseau de sa quenouille
Forme un fil moins souple et moins fin.

V. DE LAPRADE.

40. — État de la civilisation au quatorzième siècle.

Vers la fin du XIIIe siècle et dans le commencement du XIVe, il me semble qu'on commençait en Italie, malgré tant de dissensions, à sortir de cette grossièreté dont la rouille avait couvert l'Europe depuis la chute de l'empire romain. Les arts nécessaires n'avaient point péri. Les artisans et les marchands, que leur obscurité dérobe à la fureur ambitieuse des grands, sont des

1. Hyperboles d'un goût douteux.
2. Inversions forcées et peu naturelles.
3. Image en désaccord avec les précédentes et la vérité. Le foyer de la machine *rampante* ne peut pas paraître dans le ciel.

fourmis qui se creusent des habitations en silence, tandis que les aigles et les vautours se déchirent.

On trouva même dans ces siècles grossiers des inventions utiles, fruits de ce génie de mécanique que la nature donne à certains hommes, très-indépendamment de la philosophie[1]. Le secret, par exemple, de secourir la vue affaiblie des vieillards par des lunettes qu'on nomme bésicles est de la fin du XIIIe siècle. Ce beau secret fut trouvé par Alexandre Spina.

Les machines qui marchent par le secours du vent sont connues en Italie dans le même temps. Mais longtemps auparavant elles étaient employées chez les Grecs et chez les Arabes. La faïence, qu'on faisait principalement à Faenza, tenait lieu de porcelaine. On connaissait depuis longtemps l'usage des vitres, mais il était fort rare; c'était un luxe de s'en servir. Cet art, porté en Angleterre par les Français, vers l'an 1180, y fut regardé comme une grande magnificence.

Les Vénitiens eurent seuls, au XIIIe siècle, le secret des miroirs de cristal. Il y avait en Italie quelques horloges à roues : celle de Bologne était fameuse. La merveille plus utile de la boussole était due au seul hasard, et les vues des hommes n'étaient point encore assez étendues pour qu'on fît usage de cette découverte. L'invention du papier fait avec du linge pilé et bouilli est du commencement du XIVe siècle. C'est ainsi que les arts utiles se sont peu à peu établis, et la plupart des inventeurs ignorés.

Il s'en fallait beaucoup que le reste de l'Europe eût des villes telles que Venise, Bologne, Sienne, Pise, Florence. Presque toutes les maisons dans les villes de France, d'Allemagne, d'Angleterre, étaient couvertes de chaume.

Quoique les forêts eussent couvert tant de terrains demeurés longtemps sans culture, cependant on ne savait pas encore se garantir du froid à l'aide de ces cheminées qui sont aujourd'hui dans tous nos appartements un secours et un ornement. Une famille entière s'assemblait au milieu d'une salle commune enfumée, autour d'un large foyer rond dont le tuyau allait percer le plafond.

Un auteur du XIVe siècle se plaint, selon l'usage des auteurs peu judicieux, que la frugale simplicité a fait place au luxe; il regrette le temps de Frédéric Barberousse et de Frédéric IIe[2], lors-

1. Le mot *philosophie* est pris ici dans le sens de théorie des sciences.
2. Empereurs d'Allemagne de la maison de Souabe, qui s'efforcèrent d'établir leur domination sur l'Italie.

que dans Milan, capitale de la Lombardie, on ne mangeait de la viande que trois fois par semaine.

Le vin alors était rare, la bougie était inconnue, et la chandelle un luxe : on se servait chez les meilleurs citoyens de morceaux de bois sec allumés pour s'éclairer. Les chemises étaient de serge et non de linge; la dot des bourgeoises les plus considérables était de cent livres tout au plus. Les choses ont bien changé, ajoute-t-il : on porte à présent du linge; les femmes se couvrent d'étoffes de soie, et même il y entre quelquefois de l'or et de l'argent; elles ont jusqu'à deux mille livres de dot, et ornent même leurs oreilles de pendants d'or. Cependant ce luxe dont il se plaint était encore loin à quelques égards de ce qui est aujourd'hui le nécessaire des peuples riches et industrieux.

Le linge de table était très-rare en Angleterre. Le vin ne s'y vendait que chez les apothicaires comme un cordial. Toutes les maisons des particuliers étaient d'un bois grossier, recouvert d'une espèce de mortier qu'on appelle torchis, les portes basses et étroites, les fenêtres petites et presque sans jour. Se faire traîner en charrette dans les rues de Paris, à peine pavées et couvertes de fange, était un luxe, et ce luxe fut défendu par Philippe le Bel aux bourgeoises. On connaît ce règlement fait sous Charles VI : « Que personne n'ose donner plus de deux plats avec le potage. »

Un seul trait suffira pour faire connaître la disette d'argent en Écosse, et même en Angleterre, aussi bien que la rusticité de ces temps-là, appelée simplicité. On lit dans les actes publics que quand les rois d'Écosse venaient à Londres, la cour d'Angleterre leur assignait trente schellings par jour, douze pains, douze gâteaux, trente bouteilles de vin.

La vaisselle d'argent était presque inconnue dans la plupart des villes. Un écrivain lombard du XIVe siècle regarde comme un grand luxe les fourchettes, les cuillers, et les tasses d'argent. Un père de famille, dit-il, qui a neuf à dix personnes à nourrir, avec deux chevaux, est obligé de dépenser par an jusqu'à trois cents florins d'or. C'était tout au plus deux mille livres de la monnaie de France courante de nos jours.

L'argent était donc très-rare en beaucoup d'endroits d'Italie, et bien plus en France aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Les Florentins, les Lombards, qui faisaient seuls le commerce en France et en Angleterre, les juifs, leurs courtiers, étaient en possession de tirer des Français et des Anglais vingt pour cent par an pour l'intérêt ordinaire du prêt. Le haut intérêt de l'argent est la marque infaillible de la pauvreté publique.

Il n'en était pas ainsi dans les belles villes commerçantes de l'Italie : on y vivait avec commodité, avec opulence ; ce n'était que dans leur sein qu'on jouissait des douceurs de la vie. Les richesses et la liberté y excitèrent enfin le génie, comme elles élevèrent le courage.

VOLTAIRE.

41. — La vitre cassée.

Avez-vous jamais été témoin de la fureur du bon bourgeois Jacques Bonhomme [1], quand son fils terrible est parvenu [2] à casser un carreau de vitre? Si vous avez assisté à ce spectacle, à coup sûr vous aurez aussi constaté que tous les assistants, fussent-ils trente, semblent s'être donné le mot pour offrir au propriétaire infortuné cette consolation uniforme : « A quelque chose malheur est bon. De tels accidents font aller l'industrie. Il faut que tout le monde vive. Que deviendraient les vitriers, si l'on ne cassait jamais de vitres? »

... A supposer qu'il faille dépenser six francs pour réparer le dommage, si l'on veut dire que l'accident fait arriver six francs à l'industrie vitrière, qu'il encourage dans la mesure de six francs la susdite industrie, je l'accorde, je ne conteste en aucune façon : on raisonne juste. Le vitrier va venir, il fera sa besogne, touchera six francs, se frottera les mains et bénira dans son cœur l'enfant terrible. *C'est ce qu'on voit.*

Mais si l'on arrive à conclure, comme on le fait trop souvent, qu'il est bon qu'on casse les vitres, que cela fait circuler l'argent, qu'il en résulte un encouragement pour l'industrie en général, je suis obligé de m'écrier halte-là! Votre théorie s'arrête à *ce qu'on voit,* elle ne tient pas compte de *ce qu'on ne voit pas.*

On ne voit pas que puisque notre bourgeois a dépensé six francs à une chose, il ne pourra plus les dépenser à une autre. *On ne voit pas* que s'il n'eût pas eu de vitre à remplacer, il eût remplacé, par exemple, ses souliers éculés ou mis un livre de plus dans sa bibliothèque. Bref, il aurait fait de ses six francs un emploi quelconque qu'il ne fera pas.

Faisons donc le compte de l'industrie en général.

La vitre étant cassée, l'industrie vitrière est encouragée dans la mesure de six francs ; *c'est ce qu'on voit.*

1. *Jacques Bonhomme.* Surnom donné au moyen âge par les seigneurs aux paysans et aux bourgeois, c'est-à-dire Jacques qui supporte tout, *taillable et corvéable merci.*

2. Expression peu juste. Le sens demanderait *quand il est arrivé à son fils. arvenu* indique au contraire l'intention, l'effort.

Si la vitre n'eût pas été cassée, l'industrie cordonnière (ou toute autre) eût été encouragée dans la mesure de six francs; *c'est ce qu'on ne voit pas.*

Et si l'on prenait en considération *ce qu'on ne voit pas* aussi bien que *ce que l'on voit*, on comprendrait qu'il n'y a aucun intérêt pour l'industrie en général à ce que des vitres se cassent ou ne se cassent pas.

Faisons maintenant le compte de Jacques Bonhomme.

Dans la première hypothèse, celle de la vitre cassée, il dépense six francs, et a, ni plus ni moins que devant, la jouissance d'une vitre.

Dans la seconde, celle où l'accident ne fût pas arrivé, il aurait dépensé six francs en chaussure, et aurait eu tout à la fois la jouissance d'une paire de souliers et celle d'une vitre.

Or, comme Jacques Bonhomme fait partie de la société, il faut conclure de là que, considérée dans son ensemble, et toute balance faite de ses travaux et de ses jouissances, elle a perdu la valeur de la vitre cassée.

Par où, en généralisant, nous arrivons à cette conclusion : « La société perd la valeur des objets inutilement détruits. »

F. BASTIAT.

42. — Rôle des diverses classes dans la société; comment elles s'élèvent et pourquoi elles tombent.

Sans doute on ne veut pas dans la société un seul travail, le travail manuel. On veut aussi que l'homme puisse appliquer le compas sur le papier, pour mesurer la marche des astres, et apprendre à traverser les mers; on veut qu'il puisse rester penché une partie du jour sur une partie des annales des nations, pour découvrir la cause de la prospérité ou de la chute des empires, et apprendre à les gouverner. Eh bien! ce n'est pas l'homme qui d'un soleil à l'autre demeurera courbé sur le sol ou sur une machine, qui pourra trouver ces loisirs. Quelquefois, il est vrai, un paysan sera Sforce [1], un ouvrier d'imprimerie sera Franklin [2], mais ces exceptions sont rares. Ce sont les fils des hommes voués au travail manuel, qui, élevés au-dessus de leur condition par un père laborieux, monteront les degrés de l'échelle sociale, et parviendront aux sublimes travaux de l'intelligence.

1. François Sforza, fils d'un paysan lombard, qui soldat, chef de condottiers, puis duc de Milan en 1447, fut l'un des princes les plus remarquables de l'Italie.

2. *Franklin.* Un des fondateurs de la république des États-Unis au XVIIIe siècle. Les pages que nous avons empruntées aux écrits de Franklin disent assez qu'il fut aussi un des écrivains les plus sages et les plus ingénieux de son temps.

Le père était paysan, ouvrier dans une manufacture, matelot sur un navire. Le fils, si le père a été laborieux et économe, le fils sera fermier, manufacturier, capitaine de navire. Le petit-fils sera banquier, notaire, médecin, avocat, chef d'État peut-être.

Les générations s'élèvent ainsi les unes au-dessus des autres, végètent en quelque sorte, semblables à cet arbre qui, à chaque retour de la belle saison, pousse des rejetons nouveaux, lesquels, frais, tendres et verts comme l'herbe au printemps, prennent à l'automne la couleur et la consistance du bois; puis, devenus petites branches l'année suivante, se couvrent à leur tour d'autres rejetons, finissent avec le temps par être grosses branches, par remplacer même le tronc principal, et, pareil phénomène se produisant en tous sens, embrassent enfin le sol de leur magnifique ombrage.

Ainsi s'opère la végétation humaine, et peu à peu se forment ces classes riches de la société, qu'on appelle oisives, qui ne le sont pas, car le travail de l'esprit vaut le travail des mains, et doit lui succéder, si on veut que la société ne reste point barbare. Je reconnais que, parmi les riches, il y en a qui, indignes fils de sages pères, la nuit au milieu des festins, enivrés de boissons qui troublent leur esprit, consomment dans l'oisiveté et la débauche leur jeunesse, leur santé, leur fortune. Cela n'est que trop réel; mais ils seront bientôt punis. Leur jeunesse flétrie avant le temps, leur fortune détruite avant le terme de leur carrière, ils passeront tristes, défigurés et pauvres [1], devant ces palais que leur avaient légués leurs pères, que leur folle prodigalité aura livrés aux mains de riches plus sages, et en une génération on aura vu le travail récompensé dans le père, l'oisiveté punie dans le fils! O envie! implacable envie, n'êtes-vous pas consolée [2]?

D'ailleurs, les enfants du riche sont-ils tous oisifs, débauchés, dissipateurs? Il est bien vrai qu'ils ne travaillent pas tous comme celui qui laboure, file ou forge. Mais encore une fois, n'y a-t-il donc que le travail des mains? Ne faut-il pas, je le répète, qu'il y ait des hommes voués à étudier la nature, à découvrir ses lois pour en user au profit de l'espèce humaine, pour apprendre à employer l'eau, le feu, les éléments; pour apprendre à constituer, à gouverner les sociétés? Il est encore vrai que ce n'est pas le riche qui fait le plus souvent ces sublimes découvertes, bien que

1. Belle image, précédée d'un galliciisme d'un bon effet qui la prépare.
2. Allusion aux sentiments de jalousie et de haine que les classes riches excitent trop souvent.

ce soit lui quelquefois, mais c'est lui qui les encourage, c'est lui qui contribue à former ce public instruit pour lequel travaille le savant modeste et pauvre, c'est lui qui a de vastes bibliothèques, c'est lui qui lit Sophocle [1], Virgile [2], le Dante [3], Galilée [4], Des cartes [5], Bossuet, Molière, Racine [5], Montesquieu, Voltaire [6]. Si ce n'est lui, c'est chez lui, autour de lui, qu'on les lit, les goûte, les apprécie, et qu'on réunit cette société éclairée, polie, au goût exercé et fin, pour laquelle le génie écrit, chante et couvre la toile de couleurs! Quelquefois ce riche est lui-même un bon juge, quelquefois il est aussi l'un de ces esprits éminents, qui ne se bornent pas à jouir des œuvres du génie, mais qui en produisent d'éclatantes. Il est le riche Salluste [7], le riche Sénèque [8], le riche Montaigne [9], le riche Buffon [10], le riche Lavoisier [11]; il est aussi l'homme d'État éminent qui préside aux destinées de sa patrie.

THIERS.

83. — L'homme heureux par la sagesse et l'industrie.

Quand il m'arrive de fermer les yeux pour rêver un monde idéal, je ne vois pas un lac artificiel entouré de chalets [12] factices, des allées où roulent d'innombrables calèches achetées d'hier et

1. *Sophocle.* Poëte dramatique athénien, ainsi qu'Eschyle et Euripide. Tous trois appartiennent au grand siècle littéraire de la Grèce, ou siècle de Périclès (Ve siècle avant J.-C.)

2. *Virgile.* Poëte latin du siècle d'Auguste (mort 19 ans avant l'ère chrétienne). Il a laissé deux œuvres immortelles : un poëme épique, l'*Énéide*, un poëme didactique sur l'agriculture, les *Géorgiques*.

3. *Dante.* Le plus grand poëte de l'Italie (1265-1321). Il était de Florence, la ville la plus féconde en hommes illustres de l'Italie moderne. Il annonce glorieusement le brillant siècle littéraire italien, ou siècle des Médicis.

4. *Galilée.* Célèbre mathématicien du XVIIe siècle, compatriote du Dante. Il démontra scientifiquement la vérité du mouvement de la terre autour du soleil.

5. *Descartes.* Géomètre, physicien, philosophe et écrivain de génie. A *Descartes, Bossuet, Molière, Racine*, il faudrait joindre *Pascal, Corneille, Fénelon, La Fontaine*, pour avoir tous les grands écrivains du grand siècle littéraire de la France, ou siècle de Louis XIV.

6. *Montesquieu* et *Voltaire* sont, avec *J.-J. Rousseau* et *Buffon*, les principaux écrivains français du XVIIIe siècle.

7. *Salluste.* Historien latin (Ier siècle avant l'ère chrétienne).

8. *Sénèque.* Moraliste latin (Ier siècle de l'ère chrétienne).

9. *Montaigne.* Moraliste profond et écrivain du premier ordre (XVIe siècle).

10. *Buffon* n'est pas seulement un de nos premiers écrivains, il porta dans l'étude de l'histoire naturelle un génie vaste, patient et fécond.

11. *Lavoisier.* Le créateur de la chimie moderne. Il fut envoyé à l'échafaud en 1794 par le stupide tribunal révolutionnaire.

12. *Chalets.* Abris en planches ou en pierres où les bergers suisses fabriquent les fromages, et par extension chaumières de paysans, habitations champêtres. Constructions d'apparence rustique, devenues à la mode et disposées pour faire l'ornement d'un paysage factice.

qui seront probablement revendues demain, toute une foule oisive et dorée au milieu d'un paysage ravissant, mais faux [1]. Je vois la réalité au lieu de l'apparence, une véritable campagne arrosée par une véritable rivière, semée d'habitations rustiques et peuplée de familles laborieuses. L'art de l'homme, corrigeant les inégalités de la nature, y a trouvé l'union de l'utile et du beau. La rivière, contenue dans ses bords, roule en paix ses eaux transparentes, et féconde par des dérivations latérales les plaines qu'elle traverse, au lieu de les dévaster par ses inondations. Les prairies, tout aussi vertes que des pelouses, s'étendent à perte de vue, et, fertilisées par la culture la plus attentive, nourrissent d'innombrables animaux, moutons chargés de laine, chevaux à la course rapide, vaches aux mamelles gonflées de lait.

Les routes, non moins bien entretenues que des allées de parc, circulent au milieu des champs couverts de blé et des vignes couvertes de fruits; les chars qui portent la moisson ou la vendange se croisent facilement dans tous les sens. Les maisons, tout aussi élégantes mais plus commodes que les chalets les mieux découpés, s'entourent aussi de fleurs et d'ombrages; mais ceux qui les habitent les ornent de leurs propres mains, et y goûtent en paix une aisance achetée par le labeur de chaque jour. A peu de distance apparaît la ville qui, aussi bien pavée, aussi bien éclairée qu'une capitale, n'a que quelques milliers d'habitants, tous livrés à la pratique des arts, des sciences, des industries, et garantis par leur petit nombre et par leurs épargnes contre les dangers des grandes agglomérations. Derrière des futaies [2] séculaires s'élèvent çà et là quelques châteaux, séjour respecté des influences utiles, des capitaux accumulés, des loisirs honorablement gagnés et honorablement remplis. Partout la richesse par le travail et l'honnêteté, nulle part la corruption, le luxe et le jeu; et pour achever de donner à l'homme toute la somme de bonheur dont il peut jouir sur cette terre, l'église, dominant cette scène à la fois active et paisible, rappelle à tous la pensée de Dieu et les console par la perspective de l'infini [3], des maux inévitables de notre nature.

DE LAVERGNE.

1. *Faux.* Qui n'est pas naturel, que l'art plutôt que la nature a formé. *Factice* semblerait plus juste.

2. *Futaies.* Arbres de haute venue, aux troncs élevés. Du radical *fût*, partie de la colonne entre la base et le chapiteau.

3. C'est-à-dire « les console par la perspective d'une vie à venir, des maux inévitables de la vie actuelle, soumise aux misères de la nature humaine. »

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

FS L